



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

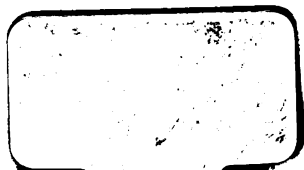
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Per. 3974 d. 1088



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts

DU
DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

Janvier, Février et Mars.

MENDE
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,
Rue Basse, 5.

—
1873

SOMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE. — Agriculture, etc. — Conseil d'administration de la Société, page 5 ; — Liste des membres de la Société avec l'année de leur nomination : Membres titulaires résidant à Mende, p. 6 ; — Membres titulaires résidant hors du chef-lieu, p. 8 ; — Membres associés, p. 12 ; — Membres correspondants, p. 16 ; — Membres honoraires, p. 18.

Séance du 9 janvier 1873, présidence de M. Delapierre, président, page 19 ; — Nomination, p. 26 ; — Séance du 27 février 1873, présidence de M. Delapierre, président, p. 20 ; — Nominations, p. 22 ; — Séance du 27 mars 1873, présidence de M. Delapierre, président, p. 22.

Exposition internationale de Londres pour 1873, p. 27.

Concours régional agricole à Annonay, p. 28.

Dévidage des cocons de graine, p. 33.

REVUE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE, par M. Delapierre, président : Stations pour les essais des machines agricoles, p. 37 ; — Temps nécessaire pour la formation du grain de seigle, p. 38 ; — Avantages du labour à plat, p. 40 ; — Engrais comparatifs pour les betteraves et les pommes de terre, p. 41 ; — Sur la plantation des pommes de terre, p. 42 ; — Pommes de terre hâtives, p. 43 ; — Méthode de culture des pommes de terre par le marcottage, p. 44 ; — Influence de la qualité de la graine de trèfle sur les produits, p. 45 ; — Prairies artificielles semées avec plâtre, p. 46 ; — L'avoine élevée ou fromental, p. 47 ; — Mélange des engrais minéraux avec la tourbe, p. 48 ; — Fumure des prairies, p. 51 ; La prétendue inefficacité des cendres de bois sur les prairies, p. 52 ; — Le bétail dans les pâturages, p. 53 ; — Le chou de Schwimforth, p. 79 ; — Sur la culture des artichauts, p. 80 ; — Plantation et culture des fraisiers, p. 81 ; — Emploi des engrais liquides pour la culture des arbres fruitiers, p. 84 ; — Appareil pour préserver les végétaux cultivés des gelées blanches, p. 85 ; — Préservation des abricotiers contre les gelées printanières, p. 86 ; — La dynamite, p. 88.

Encouragements à la sériciculture, p. 90.

Observations météorologiques, p. 92.

Prix des grains, par hectolitre d'après les Mercuriales des marchés du département de la Lozère (Janvier et Février 1873), p. 93 et 94.

DEUXIÈME PARTIE. — Histoire et archéologie : Recherches sur le lias de la région de Marvejols, par M. Gaston de Malafosse.

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
DE LA LOZÈRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts

DU

DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

MENDE

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,

Rue Basse, 5.

—
1873



CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur

M. A. DE ROCHEFORT ✱, Préfet du département.

Bureau

Président..... M. DELAPIERRE, conseiller de préf.

Vice-Présidents.... { M. l'abbé POLGE, vicaire général.

{ M. N....

{ M. N....

Secrétaire général.. M. l'abbé BOSSE, aumônier de l'hosp.

Secrétaires-adjoints { M. ANDRÉ, archiviste départemental.

{ M. VINCENS, chef de division à la préf.

Trésorier..... M. MARTINET, propriétaire.

Comité de questure

Bibliothécaire-archiviste M. ANDRÉ, archiv. départemental.

Conservat. du Musée des

beaux arts et des antiq. M. IGNON (Ed.), juge de paix.

Conservateur adjoint... M. ANDRÉ, archiviste.

Conserv. des col. d'hist.

naturelle et de phys. M. l'abbé BOSSE, aum. de l'hosp.

Conservateur adjoint... M. l'abbé BOISSONADE.

Comité de publication

MM. L'abbé BALDIT, archiviste honoraire.

BOUNIOU, chef de division à la préfecture.

ANDRÉ, archiviste.

N....

Commission de la Pépinière

MM. DE LESCURE, *Président*.

BOURRILLON (Xavier), propriétaire.

DE CHARPAL (Jules), id.

GROSJEAN, sous-inspecteur des forêts, *vice-Président*.

MARTINET, propriétaire.

MOULIN (Justin).

MONESTIER, propriétaire.

NOEL, professeur d'agriculture.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AVEC L'ANNÉE DE LEUR NOMINATION

Membres Titulaires résidant à Mende

MM.

1829 DE LIGONNÈS (Edouard) ✱, propriétaire.

CHEVALIER, docteur-médecin, conseiller général.

1836 BALDIT (l'abbé), archiviste honoraire.

1842 ROUSSEL (Théophile) ✱, propriétaire, député.

1844 DE CHARPAL (Odilon) ✱, propriétaire, ancien maire.

1849 BÉCAMEL, avoué-licencié, ancien maire.

DE LESCURE (Edmond), propriétaire, ancien maire.

1850 GROUSSET ✱, vice-président du tribunal, directeur de la ferme-école.

BOURRILLON (Henri), propriétaire, maire.

1851 MONTEILS (Amédée), médecin de l'hospice, membre de la Société nationale de chirurgie, conseiller général.

DELAPIERRE, conseiller de préfecture.

1853 COUMOUL, juge.

MM.

- 1855 COSTE, vicaire général.
 BOSSE (l'abbé), aumônier de l'hospice.
 BOUNIOL (Charles), chef de division à la préfecture.
 VINCENS, id. id.
- 1856 LEFRANC ✱, ingénieur des ponts et chaussées.
 FOULQUIER, receveur de l'hospice.
 POLGE (l'abbé), vicaire général.
 SAUVAGE, receveur principal des postes.
- 1857 MARTINET, propriétaire.
 DE CORSAC (Clément), propriétaire, maire de Servièrès.
 RIMBAUD, avocat, conseiller de préfecture.
 BARBOT (Fernand), docteur-médecin, ancien maire.
 ANDRÉ (Jules), greffier du tribunal.
- 1858 DE CHAMBRUN ✱, député.
- 1859 PLAGNES, notaire.
 POUGET, chanoine.
- 1861 BOURRILLON (Xavier), propriétaire.
 GRÉNIÉ, vétérinaire.
 GROSJEAN, Inspecteur des forêts.
- 1862 MANSE, propriétaire, conseiller municipal.
 ANDRÉ (Eugène), commis-greffier du tribunal.
- 1863 PRIVAT (Camille), imprimeur.
 RIVIÈRE DE LARQUE, propriétaire, conseiller général, ancien maire.
 BONNEFOUS (Emile), négociant.
 DE CHARPAL (Jules), propriétaire.
 LAVINIOLE, manufacturier.
 BOUNIOL (Ferdinand), directeur des postes.
- 1864 ANDRÉ, archiviste départemental.
- 1865 MÉLY, fabricant de tissus.
- 1866 MONESTIER, propriétaire.
 MOULIN (Justin).
- 1868 AGULHON, avocat.

MM.

- 1869 **FABRE**, garde général.
AURICOSTE, sous-principal du collège.
DUNAN, inspecteur d'académie.
- 1870 **PELLERIN**, procureur de la République.
BONNEFOY (Paulin), propriétaire.
JOURDAN (Louis), secrétaire général.
- 1871 **MOLINIER** ✂, officier-comptable en retraite.
- 1872 **BERTHEZÈNE**, président du tribunal.
MERCIER, juge.
DE SABLET, substitut.
MOLINES, conseiller de préfecture.
TURC, receveur des domaines.
BERGOUNHE (Alexis), propriétaire.
NOEL, professeur d'agriculture.
BOYER, conservateur des hypothèques en retraite.
CARBONNIER (Maurice), propriétaire.
LECLERCQ, directeur des contributions indirectes.
SCHOULL, agent-voyer en chef.
- 1873 **CAMPARDON**, sous-inspecteur des forêts.
-

Membres Titulaires résidant hors du chef-lieu.

MM.

- 1849 **TEISSONNIÈRE** (O ✂), président de chambre à la cour d'appel de Nîmes, propriétaire à Florac.
- 1850 **LAURENS** (Paulin), chef de division en retraite, à la Rouvière, commune du Buisson.
DE MALAFOSSE (Paulin), propriétaire à Marvejols.
DE ROUVILLE, propriétaire, maire à Javols.
DE LABASTIDE, propr. au Crouzet, comm. de St-Denis.
CHARRIER, prop., maire, présid. du com. agr. à Chirac.
PLANCHON ✂, propriétaire, maire au Buisson.

MM.

- 1850 DE ROZIÈRE (Eugène) ✂, Membre de l'Institut, professeur au collège de France, propr. au Malzieu-Ville.
- 1851 DE CHAPELAIN, propriétaire au Champ, maire d'Altier.
COSTE, juge de paix à Langogne.
IGNON, juge de paix à Nasbinals.
- 1855 GACHE, négociant à Saint-Chély-d'Apcher.
ANDRÉ ✂, docteur-médecin, conseiller général, maire à La Canourgue.
DE BAUMFORT, propr. à Soulages, commune d'Auroux.
DAUDÉ (Jules), docteur-médecin, maire à Marvejols.
MOULIN, procureur de la République à Privas, propriétaire à Mende.
- 1856 MONTEILS (Eugène), docteur-médecin à Florac.
D'ESPINASSOUX (Henri), conseiller général, à Marvejols.
OLLIER (Paulin), manufacturier à Marvejols.
VINCENS, not. hon., secr. du comice agr. à Marvejols.
- 1857 ABINAL, docteur-médecin à La Canourgue.
V^{ie} DE FRAMOND (Alfred), pr., cons. gén. à Marvejols.
DUROC DE BRION, propriétaire à Fournels.
RODIER, percepteur à Marvejols.
DES MOLLES (Calixte), propriétaire au Malzieu-Ville.
M^{ie} DE CABOT DE LA FARE, ancien sous-préfet, propriétaire à Arigès, maire de Bedouès.
DELAPIERRE, notaire, maire à Saint-Julien-d'Arpaon.
ROUVIÈRE (Jules), greffier au Bleyard.
BARDOL, conduct. des ponts et chauss. à St-Chély-d'Ap.
- 1858 BRUN DE VILLERET ✂, conseiller à la cour d'appel de Lyon, propriétaire au Malzieu-Ville.
VALIBHOUSE, notaire à Meyrueis.
LAPEYRE, propriétaire, maire à La Parade.
CONSTANS, conseiller général, maire à St-Germain-du-T.
RAMADIER, notaire à Serverette.
- 1859 BOISSONADE (l'abbé), vicaire à Villefort.

MM.

- 1859** SALANSON, juge d'instr., présid. du comice agr. à Florac.
- 1860** DE FENOUILLET, propr., maire, lieutenant de l'ouvèterie,
à l'Hom, commune de Bassurels.
- TALANSIER (Camille), manufacturier, président de la
Société de secours mutuels, à Marvejols.
- MAYRAN (O ✱), propr. à la Baume, c. de Prinsuéjols.
- DE BERNIS (Hippolyte), propr. à Salgas, c. de Vebron.
- 1861** GIBELIN (l'abbé), aumônier à Pineton, c. de Marvejols.
- BENOIT, notaire à Villefort.
- COMBET, propriét. à la Moline, commune du Pompidou.
- LAMARCHE, avoué à Florac.
- LAURANS, notaire, maire des Balmelles, à Villefort.
- JOLY (Eugène), conseiller général, à Meyrueis.
- 1862** POLGE DE COMBRET, juge de paix à Villefort.
- ROUSSET DE POMARET ✱, ingén. des p. et ch. à Florac.
- COMBET, propriétaire, maire à Saint-Michel-de-Dèze.
- LAHONDÈS, propr. à La Borie, maire de Grandrieu.
- BONNET, notaire, cons. général, à Châteauneuf-Randon.
- DE FAYET DE CHABANES (C ✱), général de brigade en
retraite, propriétaire à Langogne.
- 1863** PORTAL (l'abbé), desservant à Allene.
- 1864** ASSENAT fils, propr. au Mas-d'Armand. c. de Langogne.
- MASSADOR, pharmacien à La Canourgue.
- SIAU, expert-géomètre, ancien maire, à Altier.
- M^{me} v^e CAMBESSÈDE, propr. à Ferrussac, c. de Meyrueis.
- 1865** COUDERC, maire de Villefort.
- LEVRAULT, ancien contrôleur des contributions directes,
propriétaire, maire de Lanuéjols.
- 1866** SAURY, maire à Banassac.
- BRUNET (Sylvestre), propriétaire à La Canourgue.
- BRUN DE VILLERET, ancien sous-préfet, au Malzieu-Ville.
- DE ROUVILLE, propriétaire à La Canourgue.
- Comte DE SAILLAN (H.), propr. au château de Cauvel,
commune de Saint-Martin-de-Lansuscle.

MM.

- 1866 VALCROZE**, conseiller général, maire de St-Martin-de-Boubaux.
BARRANDON, desservant à Saint-Symphorien.
- 1868 ARTAULT DE TAURIAC**, propriét., maire à St-Bauzile.
DE MALAFOSSE (Louis), propriétaire à Marvejols.
SALVAT, docteur-médecin au Soulier, près Alais, propriétaire à St-Germain-de-Calberte.
BERTRAND, prop. à la Brugerette, c. de St-Paul-le-Froid.
LACOMBE, percepteur à Villefort.
- 1869 BLANQUET (P.)**, au Pont-des-Estretr, com. de Rimeize.
DE COLOMBET, député, maire de Langogne.
RODIER (Germain), propriétaire à Langogne.
GARNIER, directeur des mines de Vialas.
FARELLE, présid. du consistoire de St Germain-de-Calb.
GROUSSET, substitut à Uzès, propriétaire à Balsièges.
- 1871 PAULET fils**, ingénieur des mines à Marvejols.
LIGER (Edmond), banquier, à Marvejols.
MATHIEU, receveur de l'enregist. à Pernes (Vaucluse).
BONNAUD, propriétaire à Vialas.
VIDAL, propriétaire au Rozier.
BARON DE CAMPREDON ✱, conseiller à la cour d'appel de Montpellier.
- 1872 CRUEIZE**, maire de Fontans.
DE VERDELHAN DES MOLLES, propriétaire à Barre, commune de Langogne.
CHRISTIAN-LEDOUX, sériciculteur à Paris.
SANGUINÈDE, propriétaire à Florac.
DENISY, commissaire de police à Marvejols.
CORDESSE (Crespin-Albert), propriétaire au Sec, commune de Chanac.
DE MALAFOSSE (Gaston), propriétaire à Marvejols.
- 1873 SERODES**, conseiller d'arrondissement, maire d'Arzenc-de-Randon.
-

Membres Associés.

MM,

- 1830** CHEVALIER (l'abbé), aumônier des prisons, à **Mende.**
PAPAREL, percepteur de St-Etienne-du-Vald., à **Mende.**
GRANIER (André), propriétaire à Rieutort-de-Randon.
- 1850** PORTAL, notaire, conseiller général à Aumont.
BOIRAL, agent-voyer à Meyrueis.
BAFFIE (Etienne), conseiller général, maire à la **Panouse.**
CROUZET, conseiller d'arrondissement, maire à **Auroux.**
MALET, agent-voyer principal à Marvejols.
- 1854** FILHON (Jules), notaire à Fournels.
DE MARNHAC, propriétaire à Aumont.
SINÈGRE, propriétaire à Plagnes, commune de Trélans.
DE LABARTHE ✂, propriétaire, maire à Montrodat.
DELARUELLE, notaire à Chirac.
- 1855** VALENTIN, vétérinaire à Saint-Chély-d'Apcher.
GOTTY, ancien percepteur à Fau-de-Peyre.
BRESCHET, propriétaire à Saint-Chély-d'Apcher.
BLANC (l'abbé), curé de la cathédrale de Mende.
PAULET (l'abbé), curé au Malzieu-Ville.
JAFFARD (Louis), manufacturier à Mende.
CHARBONNEL (l'abbé), curé à Rieutort.
ROUSSEL (l'abbé), curé à Marvejols.
ALBARET, propr. à Rouges-Parets, c. de La Canourgue.
RIGAL (l'abbé), desservant à Brenoux.
FOURNIER, propr. à l'Arhussel, commune des Salelles.
GROUSSET (l'abbé), dess. au Besset, c. de St-Pierre-de-N.
GÉLY (Ferd.), propr. à la Blatte, c. de St-Laurent-de-M.
RANVIER (l'abbé), desservant à Pomaret, c. de Cubières.
DE MORÉ (Emile), propr., membre de plusieurs Sociétés
savantes, conseiller général, maire à Serverette.
- 1856** VAISSADE, notaire à Nasbinals.

MM.

- 1856 **ALMÉRAS**, agent-voyer à Mende.
MACARY, propriét. à Chassagnes, commune de Ribennes.
CHAPELLE (l'abbé), desservant à Banassac.
PAGÈS (l'abbé), bibliothécaire à Mende.
BOSSE (l'abbé), desservant à Prinsuéjols.
FAVIER (l'abbé) ✠, desservant à Auroux.
OZIOL (Pierre), propriét. à Crouzas, commune de Mende
GAILLARD (Jean), propr. à Albuges, com. d'Arzenc-de-R
PANSIER (Fortuné), propriétaire, ancien maire, à La
Garde, commune de Prévenchères.
COMMANDRÉ, cirier à Mende.
- 1857 **MICHEL** (l'abbé), curé à Florac.
ALCHER (l'abbé), maître de chœur à Mende.
PELATAN, vétérinaire à Florac.
ZDZITOWIECKI, docteur-médecin à Fournels.
BRAJON, propriétaire à Changefège, maire de Balsièges.
MICHEL-VENTOUX, propr., ancien maire, à Servières.
- 1858 **DUSSEL** (l'abbé), desservant à Barjac.
FAVIER (l'abbé), ancien desservant à Barjac.
- 1859 **JACQUES**, propriétaire, maire à Laval du Tarn.
PARADAN, Juge de paix à Ste-Enimie.
ESCALIER, propriétaire au Travers, commune de Vialas.
- 1860 **BOYER**, commis de l'inspection académique, à Mende.
GÉLY (l'abbé), desservant à Cros-Garnon, c. de Vebron.
POUSSIELGUE, cond. des ponts et ch. en retr. à Mont-
pellier.
MONESTIER (l'abbé), desservant à St-Préjet-du-Tarn.
OLIER (l'abbé), curé au Bleyard.
BUISSON (l'abbé), desservant à St-Laurent-de-Muret.
PANTEL ✠, conseiller général au Pont-de-Montvert.
MEYNADIER, expert, adjoint à Molezon.
CORDESSE, propr., à Recoules-de-Fumas.
FAVIER, expert à Chapciniès, c. de St-Sauveur-de-Peyre.

MM.

- 1861** **FABRE**, agent-voyer principal à Mende.
LAURENS (l'abbé), desservant à Montbrun.
ROUVIÈRE (l'abbé), desservant aux Hermeaux.
TARDIEU, instituteur à Chasseradès.
PELATAN (l'abbé), desservant au Fau-de-Peyre.
MAURIN, inspecteur primaire à Mende.
- 1862** **VALGALIER** (l'abbé), desservant à Quézac.
GROUSSET (l'abbé), desservant à Javols.
PARADIS (Théodore), négociant à Mende.
SANGUINÈDE, propr. à Cros-Garnon, com. de Vebron.
GUÉRIN, not. suppl. de la j. de paix au Collet-de-Dèze.
MATHIEU, nég., maire de Pourcharesses, à Villefort.
GAILLARD (Henri), maire de Gabriac.
- 1863** **CHAUCHON**, propriétaire, maire de Fontanes.
FRAISSE, huissier à St-Germain-de-Calberte.
MARTIN, propriétaire, ancien maire à Cubières.
GAILLARD (Jacques), propr. à Froidviala, c. d'Estables.
- 1864** **AVESQUE** (Salomon). propr. à Ribevenès, c. de Meyrueis.
PARIS (l'abbé), desserv. à la Bastide, c. de Puylaurent.
CATHALAN, expert-géomètre à Mende.
BANCILHON, propr. au Vergounous, commune de Barre.
SAIX, propr. à Bougezet, commune de Cassagnas.
BUISSON, négociant à Mende.
ROUX, expert-géom. aux Combes, com. de Chaudeyrac.
MASSEGUIN, libraire à Mende.
BOISSEROLLE, propriét., maire à St-Frézal-d'Albuges.
COUMOUL, avoué à Marvejols.
- 1865** **NAVECH**, juge de paix à St-Germain-du-Teil.
OZIOL, desservant à Chassera d'ès.
CAYSAC, instituteur au Viala, commune de Banassac.
BLANCON, instituteur à St-Privat-du-Fau.
DE CHARPAL (Armand), propriétaire à Mende,
SOLANET (l'abbé), vicaire à Ste-Enimie.

MM.

- 1865** THÉRON (l'abbé), desservant aux Laubies.
CHAZE fils, agriculteur à Pierrefiche.
- 1866** ALBARET (l'abbé), desservant à la Piguière, commune de St-Georges-de-Lévéjac.
REYNAUD, maire de St-Chély-d'apcher.
- 1866** TERRASSON (l'abbé), desservant à Fontanes.
ARZALIER (l'abbé), desservant à Belvezet.
POUJOL (Henri), à Meyrueis.
ARAGON, propriétaire à Saint-Pierre-des-Tripieds.
DURAND, professeur au collège de Mende.
- 1867** THÉRON (Prosper), propriétaire aux Bessons.
POUDEVIGNE (Joseph), entrepreneur à Langogne.
BARET, chef de service des contrib. indirectes à Lunas (Hérault).
- 1868** ETIÉVANT, conducteur des ponts et chauss. à Is-sur-Tille (Côte-d'Or.)
REBOUL (Justin), propriétaire, anc. maire à Cubièrettes.
PUEL, desservant à St-Amans.
GAILLARD, desservant à Bédouès.
VALETTE, propriétaire à Arzenc-de-Randon.
DE SABLET, maire du Pompidou.
MACARY, vérificateur des poids et mesures à Mende.
LAURIOL, maire de Saint-Martin-de-Lansuscle.
VIGIER (Pierre), propriétaire au Malzieu.
- 1869** Le supérieur du grand séminaire de Mende.
DE LABASTIDE (Henri), au Crouzet, commune de St-Denis.
SALTET, agent voyer à Barre.
BOURGNE (Charles), au Masimbert, com. de Grandrieu.
DUSSAUT (Emile), à Pied-Forand, c. de St-Privat-de-V.
- 1870** MAURIN, agent-voyer, à Mende.
BARATHIEU, maître-adjoint à l'école normale de Mende.
BLANCHARD, id.
- 1871** BADAROUS, journaliste à Mende.

MM.

- 1871** VIEILLEVIGNE, propriétaire à Banassac.
RABANIT, vicaire à Villefort.
AUSSET, pr. au Mazel-de-Mort, c. de St-Julien-d'Arpaon.
ANDRÉ, vicaire à Planchamp.
BOUCHITTÉ (Charles), propriétaire à Mende.
PIN, maire de Saint-Privat-de-Vallongue.
PRIVAT (Ferréol), propr. à Broussoux, com. de Paulhac.
GROUSSET (Régis), sous-directeur de la Ferme-Ecole de
Recoulettes.
CLAVEL, maire de Luc.
VIGNES (Jean-Louis-Frédéric), maire de Vialas.
- 1873** MERCIER (Jean), maire de Montbel.
RAUZIER, instituteur à Cassagnas.
CRESPIN (Charles), à Berlière, commune de Montrodat.
-

Membres Correspondants.

MM.

- 1830** HEDDE (Isidore), anc. dél. du com. en Chine, à St-Etienne.
1836 D'HOMBRES (Charles), propriétaire à Alais.
DE MONSEIGNAT ✻, président de la Société d'agriculture
de l'Aveyron, à Rodez.
1849 AYMARD, membre de la Société académique, au Puy.
1851 BOULANGIER (Paul), ingénieur à Lyon.
D'ALBIGNAC, prés. de la Société d'agriculture, à Avignon.
1855 D'AURELLE DE PALADINES (G. ✻), député, général de
division, à Bordeaux.
DONIOL (Henri), préfet de Meurthe-et-Moselle.
1856 PARADAN (l'abbé), à Paris.
DE ROZIÈRE (Ernest), au château du Martinet, près
Carpentras.
BERGERON (Jules) ✻, docteur médecin à Paris.
GIRÓU (l'abbé), à Paris.

MM.

- 1856 CAZALIS, ancien cons. de préfecture, à Montpellier.
- 1857 DE ROQUÉTAILLADÉ ✱, capitaine en retraite au Cam-
bon, près la Cresse (Aveyron).
DUMAS (l'abbé), vicaire à Paris.
M^{is} DE CHANALEILLES (O ✱), anc. officier sup. à Paris.
BOUTEILHE (l'abbé), à Paris.
- 1859 SEGUIN, ancien vérific. en chef des poids et m. à Nantes.
KOTHEN, homme de lettres à Marseille.
DUBOIS, juge de paix, à Thueyts (Ardèche).
- 1860 VIDAL, principal du collège de Guéret (Creuse).
GUILLEMON, receveur des finances, membre de la So-
ciété de statistique universelle, à Lyon.
LAGRANGE, ingénieur géologue et minéralogiste, à Paris.
PEYRET (Emile), propr. à la Rochette, comm. de Saint-
Germain-la-Prade (Haute-Loire).
- 1860 LOUVBIER ✱, cons. hon. à la cour d'appel, à Nîmes.
SENÉCLAUZE, pépiniériste à Bourg-Argental (Loire).
DORLHAC, ingénieur des mines à Laval (Mayenne).
GUIBERT ✱, propr., à Paris.
- 1861 BALLON ✱, ingén. en chef des ponts et ch., à Nîmes.
- 1862 PARADAN ✱, conseiller à la cour d'appel de Nîmes.
DURAND (Charles) fils, propr. à Montpellier.
Mgr MARET (O ✱), évêque de Sura, doyen de la Fa-
culté de théologie, à Paris.
BENOIT, négociant à Sillé-le-Guillaume (Sarthe),
LAFFITTE, directeur-médecin de l'asile d'aliénés de
Saint-Méen, à Rennes.
BERTHERAND, secrétaire perpétuel de la Société d'agri-
culture de Poligny (Jura).
DUMAS, géomètre à Alais.
- 1863 CAVÈNE fils, horticulteur à Bagnols-sur-Cèze (Gard).

MM.

- 1863 HOURS, juge de paix à la Grand'Combe (Gard).
DE FRAMOND, (Adrien), inspecteur des forêts, à Dieppe.
- 1864 BÉLIBEN ✱, inspecteur d'académie, au Puy.
COURNUT, principal du collège de Pontarlier.
- 1865 SAURIN, propriétaire à Marseille.
BARROT (Odilon), ancien attaché d'ambassade à Paris.
- 1866 PAGÉZY, ancien député de l'Hérault, à Montpellier.
DU VINOUX (O ✱), maire de Guelma, prov. de Constantine.
- 1867 SOUGAILLE, licencié-ès-lettres à Béziers.
- 1868 LAFAYOLLE, juge de paix au Chaylard (Ardèche).
- 1869 V^{te} DE LA RUPELLE, trésorier-payeur général à Perpignan.
CHERVIN aîné, direct. fondat. de l'institution des Bègues,
à Paris.
- 1870 GROUSSET (Régis), professeur de mathématiques à Paris.
-

Membres Honoraires.

MM.

- DE LESTRADE ✱, ancien préfet de la Lozère, président.
- | | | |
|-------------------------------|-----|-----|
| GUYOT (C ✱), | id. | id. |
| BÉLURGEY DE GRANDVILLE (C ✱), | id. | id. |
| JANVIER DE LAMOTHE (O ✱), | id. | id. |
| DE FLEURY (C ✱), | id. | id. |
| TOURANGIN ✱, | id. | id. |
| DE PEBEYRE ✱, | id. | id. |
| DE LOISNE ✱, | id. | id. |
| TRUCHARD-DUMOLIN, | id. | id. |
- BORRELLI DE SERRES ✱, ancien maire de Mende, vice-pr.
-

SÉANCE DU 9 JANVIER 1873.

Présidence de M. DELAPIERRE, Président.

Présents : MM. ANDRÉ (Jules), BOURRILLON (Xavier), GRÉNIÉ, GROSJEAN, MANSE, MARTINET, MONESTIER, OZIOL (Pierre), PARADIS, l'abbé POUGET et VINCENS.

M. le Président fait connaître que le principal objet de la réunion est la rédaction du programme du concours d'animaux de boucherie qui doit se tenir à Mende dans les premiers mois de l'année courante.

Il est décidé que ce concours sera, comme les années précédentes, divisé en deux parties. La première comprendra l'espèce porcine et la volaille grasse; la deuxième, les espèces bovine et ovine. Conformément au vœu exprimé par le jury du concours de 1872 et par le Conseil général, dans sa dernière session, il est créé, pour l'espèce ovine, une catégorie de moutons de la race du pays, dite du causse.

MM. de Lescure, Monestier et Grénié sont nommés pour faire partie du jury.

Les fonctions de commissaire général du concours sont en outre attribuées à M. Grénié.

— M. le Président donne ensuite lecture d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts relative à la onzième réunion des délégués des Sociétés savantes qui aura

lieu à la Sorbonne les 16, 17, 18 et 19 avril prochain.

MM. Théophile Roussel, Eugène de Rozière et Fabre, garde général, sont délégués pour représenter la Société à cette réunion.

NOMINATION.

M. Mercier, maire de Montbel, est nommé membre associé de la Société.

SÉANCE DU 27 FÉVRIER 1873.

Présidence de M. DELAPIERRE, Président.

Présents : MM. ALMÉRAS, ANDRÉ, archiviste, BERTHEZÈNE, l'abbé BOSSE, FABRE, agent-voyer, GROSJEAN, GROUSSET, MERCIER, MONESTIER, PAPAREL, PARADIS, l'abbé POUGET, DE SABLET et VINCENS.

Après adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président donne lecture d'une dépêche de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce accordant une subvention de 1,200 fr. pour le concours départemental d'animaux de boucherie, ainsi que d'une lettre de M. le Préfet annonçant l'envoi de cette subvention, dont il a appuyé la demande.

— M. le Président communique ensuite une circulaire ministérielle invitant la Société à nommer un

délégué chargé de la représenter à la réunion spéciale qui aura lieu au concours régional agricole d'Annonay, et qui aura pour objet d'étudier et de proposer les modifications qu'il conviendrait d'apporter aux arrêtés règlementaires du concours de l'année prochaine.

M. Monestier est désigné pour représenter la Société à cette réunion.

— Le prix du maïs à céder aux propriétaires qui ont déjà adressé ou qui adresseront des demandes d'ici au 15 mars prochain, est fixé ainsi qu'il suit :

Maïs Caragua 7 fr. 50 c. le double décalitre.

Maïs commun 3 fr. 50 c. id.

— M. le Président fait connaître que M. Christian-Ledoux, membre titulaire de la Société, a obtenu, à l'exposition universelle de Lyon, une mention honorable pour son système de dévidage des cocons de graine (1).

— M. Dufour, de Chanac, a fait don, pour le Musée, d'un fragment d'aérolithe trouvé dans le département de l'Aveyron. Remerciements.

— M. le Président dépose également sur le bureau un œuf de grand duc trouvé dans les bois de Ville-neuve, près Mende.

— MM. Laviniolle, Bonnefous et Paparel sont désignés pour arrêter les comptes de M. le Trésorier de la Société pour les années 1871 et 1872.

(1) V. B. 1873, p. 139.

NOMINATIONS.

Membres titulaires.

MM. Campardon, sous-inspecteur des forêts à Mende.
Serodes, conseiller d'arrondissement, maire
d'Arzenc-de-Randon.

Membres associés.

MM. Rauzier, instituteur public à Cassagnas.
Crespin (Charles), propriétaire à Berlière, com-
mune de Montrodât.

SÉANCE DU 27 MARS 1873.

Présidence de M. DELAPIERRE, Président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

— M. le Préfet a adressé à M. le Président, qui le dépose sur le bureau, un décret en date du 25 février dernier, soumettant au régime forestier le terrain dit de Saint-Privat, dont la Société d'agriculture est propriétaire.

— M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Ignon, juge de paix à Nasbinals, relative à la laiterie-école d'Aurillac, pour la fabrication du fromage dit de Hollande. Dans cette lettre, M. Ignon

demande s'il n'y aurait pas lieu d'envoyer à cette école une commission composée d'un ou deux membres de la Société et d'un ou plusieurs exploitants praticiens de laiteries, en vue d'étudier, en quelques jours, la question de savoir quels avantages la Lozère pourrait tirer de la fabrication de ce genre de fromage.

La Société ne croit pas devoir prendre en considération la proposition de M. Ignon, et maintient sa première décision consistant dans l'envoi gratuit d'un élève-apprenti à la laiterie-école d'Aurillac.

La Société remercie, du reste, M. Ignon de l'intérêt qu'il porte au projet de la Société, ainsi que de la notice qui accompagne sa lettre et qui fait suite à un premier article sur *l'exploitation des montagnes d'Aubrac*, inséré au Bulletin de l'année 1871. Ce nouveau travail prendra également place au Bulletin.

— M. Solanet, vicaire à Sainte-Enimie, a écrit à M. le Président pour lui faire connaître que les recherches qu'il a exécutées dans la caverne du Bac, sur le causse de Sauveterre, ont encore été infructueuses. Il demande s'il doit les continuer. La Société est d'avis qu'il y a lieu de persévérer et prie M. le Président de vouloir bien engager M. Solanet à poursuivre ses recherches.

— M. Solanet a aussi adressé à M. le Président quelques observations sur la sériciculture. Il offre d'envoyer à la Société, qui accepte avec reconnaissance, un rapport sur des essais qu'il se propose de faire avec de la graine provenant de la ferme-école de Paillerols et de la maison Laugier et de Monval, d'Oraison.

— Relativement à la demande de M. Solanet d'un envoi de mûriers pour complanter un terrain du Causse, jusqu'ici inculte, la Société ne pouvant pas disposer de plants convenables, pourra allouer une subvention en espèces pour faire cette acquisition.

— Lecture d'une lettre de M. Fabre, garde-général à Mende, actuellement en congé à Paris, faisant connaître qu'il a accepté la mission qui lui a été confiée de représenter la Société à la réunion annuelle des Sociétés savantes. M. Fabre se propose d'y présenter un mémoire sur la *Géologie de la région comprise entre La Canourgue et Campagnac*.

— M. Noël a envoyé à M. le Président, qui les a fait planter au champ d'expériences de la pépinière, des échantillons des 50 variétés de pommes de terre provenant de ses semis. M. Noël a fait connaître à M. le Président qu'il a fait un pareil envoi à l'Ecole normale de Mende, afin que chaque élève-maître puisse emporter et répandre les variétés qui conviendront le mieux. Des remerciements sont adressés à M. Noël.

— M. le Préfet a transmis à M. le Président copie de la décision de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce accordant une subvention de 1,200 fr. pour la tenue du concours départemental d'animaux de boucherie.

— La Société d'agriculture avait, comme le Conseil général, émis depuis longtemps le vœu du rétablissement de la station d'étalons nationaux qui avait existé à Mende. Il a été satisfait à ce vœu par l'envoi de

deux étalons provenant du dépôt de Rodez et qui **sont** arrivés à Mende dans les premiers jours du mois de mars. La commune de Mende ayant été invitée à **pourvoir** à la dépense relative à l'installation de la station, M. le Maire a adressé à M. le Préfet une **demande** tendant à obtenir le concours de la Société d'agriculture et celui du Conseil général pour **contribuer** à cette dépense, qui est évaluée à 100 fr.

La Société décide qu'elle subviendra pour un tiers à ladite dépense.

— M. le Président soumet à la Société, qui l'adopte, un programme relatif aux encouragements à accorder, cette année, aux éducateurs de vers à soie qui se conformeront aux conditions énoncées. Une somme de 200 fr. est votée pour cet objet.

— Sur la demande faite par M. le Président au nom de la Société, M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts avait accordé au Musée de Mende, pour y être déposés, quatre tableaux provenant des collections du Louvre.

Ces tableaux, arrivés en bon état, sont ainsi désignés :

Ecole française. *Portrait d'homme.*

De Biève. . . . *Portrait équestre du Roi des Belges.*

Bachelier. . . . *Perdrix.*

Ecole d'Italie. . *Projet de décoration (frise).*

— M. le Président communique les renseignements qu'il a reçus de MM. les Procureurs de la République des trois arrondissements et des chefs de service, au sujet des agents qui se sont le mieux acquittés de

leurs fonctions pour la surveillance de la pêche pendant l'année 1872. Après examen du dossier, une prime de 20 fr. est accordée à chacun des agents ci-après désignés :

MM. Roux, garde-pêche à Ispagnac ;

Rousset, id. au Malzieu ;

Pibaret, gendarme au Pont-de-Montvert ;

Gamel, maréchal des Logis de gendarmerie à Saint-Germain-de-Calberte ;

Maillebuau, gendarme à St-Germain-de-Calberte.

— **M. Salvat**, membre de la Société, adresse des remerciements pour le lot de graine de vers à soie qui lui a été envoyé.

— **M. Solanet**, vicaire à Sainte-Enimie, fait don pour le Musée : 1° De 4 pièces de monnaies trouvées dans les ruines du couvent de cette localité. 2° D'un petit instrument en fil de fer, en forme de fourchette à deux dents, trouvé dans le même endroit.

M. Vincens dépose aussi, pour les collections du Musée, une petite clé ancienne. Remerciements.

— *La Société centrale d'apiculture et d'insectologie générale* a organisé une exposition des insectes utiles et de leurs produits, des insectes nuisibles et de leurs dégâts, qui se tiendra au Jardin du Luxembourg, à Paris, du 15 septembre au 10 octobre 1874. Le programme et le règlement de cette exposition sont déposés au siège de la Société pour être communiqués aux intéressés.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE LONDRES POUR 1873.

**Beaux arts , arts industriels , inventions
scientifiques récentes et découvertes.**

Un comité s'est formé en vue d'obtenir, à l'exposition internationale qui doit avoir lieu à Londres en 1873, une représentation honorable de l'industrie et de l'art français.

Voici les avantages qui sont offerts aux producteurs:

Il suffira d'envoyer quelques spécimens d'objets.

La seule dépense à la charge de l'exposant sera celle de l'emballage et du transport. Ce dernier même ne concerne pas les artistes.

Aucun loyer n'est demandé pour l'espace à occuper.

Les vitrines sont fournies gratuitement.

Le déballage des marchandises et le remballage, à la clôture de l'exposition, sont faits sans frais.

On se chargera gratuitement de l'arrangement et de l'étiquetage, ainsi que du soin des objets exposés.

Les prix peuvent être attachés aux objets exposés. Il sera nommé des agents qui recevront les ordres des acheteurs pour les exposants.

M. G. Berger, demeurant rue Neuve-des-Mathurins, n° 120, à Paris, fournira tous renseignements aux personnes qui voudront exposer.

CONCOURS RÉGIONAL AGRICOLE

A ANNONAY.

Le concours d'animaux reproducteurs, d'instruments et de produits agricoles institué chaque année dans la région comprenant les départements de la Haute-Loire, de l'Isère, de la Lozère, de l'Ardèche, de la Drôme, des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes, se tiendra, en 1873, dans la ville d'Annonay, du samedi 7 au lundi 16 juin 1873.

Voici les prix intéressant le plus notre département en ce qui concerne les animaux reproducteurs :

ESPÈCE BOVINE.

2^e Catégorie (spéciale). — Races de travail françaises, diverses (Aubrac, Mézenc, Villard-de-Lans et autres).

MALES.

1^{re} SECTION. — Animaux de 1 à 2 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. 300

3^e prix. Une médaille de bronze et. 200

2^e SECTION. — Animaux de 2 à 3 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1870 et avant le 1^{er} mai 1871.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. 300

3^e prix. Une médaille de bronze et. 200

FEMELLES.

1^{re} SECTION. — Génisses de 1 à 2 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. 200 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . 150

3^e prix. Une médaille de bronze et. . 100

2^e SECTION. — Génisses de 2 à 3 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1870 et avant le 1^{er} mai 1871.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. 250 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . 200

3^e prix. Une médaille de bronze et. . . 150

4^e prix. Une médaille de bronze et. . . 100

3^e SECTION. — Vaches de plus de 3 ans, nées avant le 1^{er} mai 1870.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. 300 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . . 250

3^e prix. Une médaille de bronze et. . . 200

4^e prix. Une médaille de bronze et. . . 150

5^e prix. Une médaille de bronze et. . . 100

3^e Catégorie (spéciale). — Races laitières, françaises ou étrangères, pures ou croisées, autres que la race tarentaise.

(Les animaux seront appréciés au point de vue de l'aptitude particulière à la production du lait.)

MALES.

1^{re} SECTION. — Animaux de 1 à 2 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . . 300

3^e prix. Une médaille de bronze et. . . 200

2^e SECTION. — Animaux de 2 à 3 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1870 et avant le 1^{er} mai 1871.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. 400 fr.

2^e prix Une médaille d'argent et. . . . 300

FEMELLES.

1^{re} SECTION. — Génisses de 1 à 2 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. 200 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et 150

3^e prix. Une médaille de bronze et. . . . 100

2^e SECTION. — Génisses de 2 à 3 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1870 et avant le 1^{er} mai 1871.

1^{er} prix. Une médaille d'or et 250 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et 200

3^e prix. Une médaille de bronze et 100

3^e SECTION. — Vaches de plus de 3 ans, nées avant le 1^{er} mai 1870.

1^{er} prix. Une médaille d'or et 300 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et 250

3^e prix. Une médaille de bronze et 200

4^e prix. Une médaille de bronze et. . . . 150

5^e prix. Une médaille de bronze et. . . . 100

PRIX D'ENSEMBLE. — Un objet d'art sera décerné à l'ensemble d'animaux des races bovines ci-dessus, la race tarentaise exceptée, que le jury reconnaitra le meilleur parmi ceux présentés.

Le lot devra être composé au moins d'un mâle de un à trois ans et de quatre femelles âgées de plus d'un an, nés et élevés chez l'exposant.

Ce prix ne peut être obtenu à nouveau par le même exposant qu'à la condition que les animaux composant le lot d'ensemble n'aient pas figuré dans un lot antérieurement primé.

Les lots d'ensemble pourront être présentés isolément ou se composer d'animaux exposés dans les diverses sections de la catégorie à laquelle ils appartiendront.

Pour être soumis au jugement du jury, ils devront avoir été déclarés à l'avance au commissaire général du concours, par le propriétaire, comme concourant pour le prix ci-dessus. Néanmoins, lesdits animaux devront aussi être l'objet de la déclaration mentionnée à l'article 23.

ESPÈCE OVINE.

(Les animaux exposés devront être nés avant le 1^{er} mai 1872.)

2^e Catégorie. — Races françaises diverses.

MALES.

- | | | |
|-----------------------|-------------------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et | 150 fr. |
| 2 ^e prix. | Une médaille d'argent et. | 125 |
| 3 ^e prix. | Une médaille de bronze et | 100 |

FEMELLES.

(Lots de 3 brebis.)

- | | | |
|-----------------------|------------------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et | 150 fr. |
| 2 ^e prix. | Une médaille d'argent et. | 125 |
| 3 ^e prix. | Une médaille de bronze et. | 100 |

ESPÈCE PORCINE.

(Les animaux exposés devront être nés avant le 1^{er} novembre 1872.)

1^{re} Catégorie. — Races indigènes pures ou croisées entre elles. 4 prix.

2^e Catégorie. — Races étrangères pures ou croisées entre elles. 7 prix.

3^e Catégorie. — Croisements divers entre races étrangères et françaises. 4 prix.

Une somme de 1,000 francs est mise à la disposition du commissaire général, pour être appliquée au besoin en prix supplémentaires aux espèces bovine, ovine et porcine.

ANIMAUX DE BASSE-COUR.

Les lots de coq et poules comprendront chacun un mâle et au moins deux femelles. Pour les autres espèces, les lots seront composés d'un mâle et d'une femelle.

1^{re} Catégorie. — Coqs et poules.

1^{re} SECTION. — Races françaises diverses. 3 prix.

2^e SECTION. — Races étrangères diverses 3 prix.

3^e SECTION. — Croisements divers. 2 prix.

2^e Catégorie. — Dindons.

Prix unique. Une médaille d'argent et. . . 25 fr.

3^e Catégorie. — Oies.

Prix unique. Une médaille d'argent et. . . 25 fr.

4^e Catégorie. — Canards.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et . . . 25 fr.

2^e prix. Une médaille de bronze et. . . 15

5^e Catégorie. — Pintades et pigeons.

Prix unique. Une médaille d'argent et. . . 20 fr.

6^e Catégorie. — Lapins et léporides.

Prix unique. Une médaille d'argent et. . . 20 fr.

PRIX D'ENSEMBLE. Un objet d'art pourra être décerné au plus bel ensemble de lots de basse-cour, sans distinction de races, appartenant au même propriétaire.

Des exemplaires de l'arrêté ministériel et des formules de déclaration seront remis aux personnes qui en feront la demande à la préfecture et aux sous-préfectures.

DÉVIDAGE DES COCONS DE GRAINE.

Note complémentaire (1).

Dans toutes les industries, il y a ce qu'on appelle vulgairement le *tour de main* que les ouvriers acquièrent par la pratique : il y a en outre les améliorations dans le travail, résultats des observations que sont à même de faire les chefs d'atelier et les patrons. Notre système de dévidage des cocons de graine ne pouvait manquer de profiter de ces dernières ; nous allons les indiquer :

Lorsque l'on a commencé à dévider les cocons de graine, on se contentait d'y introduire les chrysalides artificielles pour toute préparation au travail du tirage de la soie. Plus tard, on a constaté que si, comme cela est démontré, les fils ne sont pas coupés, mais seule-

(1) V. B. de 1872, p. 139.

ment écartés par le papillon pour opérer sa sortie du cocon, dans certains cas, le liquide secrété par l'insecte pour désagréger la soie est tellement acidé, que tous les brins qui en sont imprégnés n'ont presque plus de consistance. L'altération de la soie étant d'autant plus prononcée que l'ouverture du cocon est plus colorée, il en résulte que si, avec les cocons dont la couleur de l'orifice n'a pas été sensiblement modifiée, on peut, par un travail conduit habilement, obtenir un dévidage presque sans solution de continuité, il n'en est pas de même avec des cocons à bordure d'un brun foncé. Toutes les fois que le fil pendant le travail arrive à la frange de ces cocons, il se casse, et, ne se rompit-il pas, il n'apporterait aucune force au faisceau composant le brin de soie grège.

De là à se demander s'il ne serait pas avantageux de supprimer cette bordure, il n'y avait qu'un pas à faire ; on l'essaya. On enleva cette espèce de frange de manière à laisser subsister le rétrécissement du cocon pour maintenir la chrysalide artificielle à l'intérieur et l'on soumit ces cocons ainsi préparés au travail du dévidage. Le tirage de la soie se fit comme précédemment avec les cocons non ébarbés.

Mais alors on a remarqué que l'introduction de la chrysalide artificielle était tellement facilitée par cette suppression, que l'on s'est décidé à préparer tous les cocons de la même manière, c'est-à-dire, à les ébarber sans se préoccuper de la couleur des ouvertures.

Comme une amélioration ne vient jamais seule, on a bientôt reconnu que si la frange qui existe autour de l'ouverture du cocon de graine est un obstacle presque insurmontable à la sortie des débris des chrysalides

naturelles et des peaux, laissés par les vers lors de leur transformation, rien n'était plus facile que d'en opérer l'expulsion par l'ouverture ébarbée avant d'y placer la chrysalide en caoutchouc. On a dès lors obtenu ces frisons purs de tout corps étranger dont j'ai offert les échantillons dans ma vitrine de mon exposition à Lyon. Or, les prix de 18 et 20 francs indiqués dans la note imprimée précédemment, ont été offerts lorsque les cocons étaient travaillés avec les débris de chrysalides et de peaux ; et la valeur des frisons étant certainement plus grande lorsqu'ils ne contiennent que de la soie, et n'exigent par conséquent aucun travail de nettoyage pour la fantaisie, j'avais raison de dire que les prix indiqués seraient plutôt dépassés que diminués.

Dans l'opération du tirage de la soie des cocons étouffés, l'ouvrière, avant de prendre chaque cocon pour arriver au vrai brin, en soumet l'ensemble au battage. Pour les cocons de graine, il y avait dans l'origine impossibilité d'en agir ainsi. Les franges des cocons se prenant toutes dans le fouet ou la brosse dont on se sert pour la battue, entraînaient avec elles une grande partie de la masse de la soie, produisant un effet analogue à celui qui a lieu lorsque l'on file les cocons de graine à la quenouille. On était donc obligé, pour enlever toute la bourre, de travailler séparément chaque cocon avant d'obtenir le fil à mettre sur l'asple. Depuis qu'on ébarbe les cocons, on peut par une battue faite avec soin, enlever une partie de cette bourre et diminuer ainsi le travail.

Pour trouver après la battue le brin qui doit constituer la soie grège, il n'est pas indifférent de tenir le

cocon de graine d'une manière ou d'une autre, comme le cocon étouffé. L'ouvrière doit prendre le cocon de graine de telle sorte que l'extrémité fermée se trouve vers le bout des doigts, et passer dessus une petite brosse en allant de l'ouverture à l'extrémité pleine opposée. Elle parvient ainsi à détacher facilement le fil sans atteindre les couches de soie intérieures.

Nous voici arrivés au tirage de la soie. Ayant dit, dans ma première note, que l'opération doit se faire avec un mouvement plus lent que pour les cocons étouffés, il me suffira d'ajouter que pour le travail nous ne différons de la filature des cocons pleins qu'en ce que nous épuisons nos cocons percés, reprenant le fil à chaque solution de continuité, au lieu de les remplacer comme on le fait en dévidant les cocons fermés lorsque le brin vient à casser.

Nous dirons en terminant que, dans toute filature, des ouvrières habiles peuvent joindre, dans une proportion plus ou moins grande, des cocons de graine garnis de chrysalides en caoutchouc aux cocons étouffés, augmentant ainsi le bénéfice du filateur sans nuire à la marchandise, puisque la soie des cocons de graine est, sans contredit, de qualité supérieure.

Ferrussac, 2 octobre 1872.

CHRISTIAN LEDOUX.

REVUE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE.

Par M. DELAPIERRE, Président.

Stations pour les essais des machines agricoles.

Nous lisons dans le *Journal de l'agriculture* qu'il existe depuis plusieurs années dans quelques parties de l'Allemagne et en Hongrie des stations agricoles qui ont pour but l'essai de machines nouvelles. Lorsque des machines ont été signalées dans des expositions ou dans des concours, il est bon qu'elles soient expérimentées d'une manière un peu prolongée. Tel est le but de l'institution en question : les machines qui sont indiquées par l'État ou envoyées par les Sociétés et les particuliers par l'intervention d'une commission d'hommes spéciaux sont examinées avec soin pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois, s'il le faut, avec le secours de tous les accessoires nécessaires.

Le journal fait observer qu'il serait utile que ces institutions fussent imitées en France dans les stations que plusieurs Conseils généraux commencent à établir avec le concours des Sociétés d'agriculture locales; que, d'autre part, nos grandes écoles d'agriculture seraient naturellement indiquées pour être le siège d'expériences méthodiquement dirigées.

Nous ajouterons que nos fermes-écoles nous semblent

parfaitement placées pour faire des expérimentations de cette nature, dont l'utilité s'impose à l'évidence; au besoin, le concours des Sociétés agricoles ne leur ferait point défaut.

Temps nécessaire pour la formation du grain de seigle.

On sait que l'Observatoire météorologique de Montsouris s'occupe de recueillir des données au sujet des phases de la végétation, afin de les faire servir à une détermination plus exacte des particularités de notre climat et d'en tirer des renseignements utiles à la science et à la pratique agricole. Les premières observations ont porté sur le seigle, et, spécialement d'abord, pour mieux limiter le champ d'études, sur l'intervalle qui sépare la date de la floraison de celle de la maturité, c'est-à-dire, le temps nécessaire pour la formation complète du grain.

Voici, d'après M. de Cérès (*Journal d'Agriculture pratique*), quel a été le résultat de ces observations dans les deux départements qui ont été jusqu'ici les mieux étudiés, la Haute-Savoie et le Nord :

Dans le 1^{er}, la durée moyenne de cette formation a été, à 1196^m d'altitude, de 74 jours; à 1012^m, de 61 jours; à 720^m, de 56 jours; à 468^m, de 52 jours.

Des chiffres relevés il se dégage, indépendamment des variations causées par les influences locales, la loi suivante : C'est qu'en moyenne un accroissement de 29 mètres dans l'altitude produit un retard d'un jour dans la formation du grain de seigle. En Saxe, Schüller avait trouvé un nombre notablement plus élevé, 36 à 37 mètres d'altitude pour un jour de retard.

Les relevés de floraison et de maturité des grains dressés pour l'arrondissement d'Avesnes (Nord) fournissent un autre terme de comparaison. En prenant les résultats obtenus pour le seigle dans des terrains bien exposés, la durée moyenne de la formation du grain a été de 44 jours. En admettant un écart de trois jours 8 dixièmes dans cette durée pour chaque degré de latitude dont on s'avance vers le Nord (on admet généralement 4 jours pour le blé), il faudrait retrancher de ces 44 jours, 15 jours et demi pour passer de la latitude de l'arrondissement d'Avesnes à la latitude moyenne du département de la Haute-Savoie, ce qui abaîsserait la durée à 28 jours et demi. Si l'on cherche maintenant pour la latitude moyenne de la Haute-Savoie à quelle hauteur au dessus du niveau de la mer il faudrait descendre pour que la durée de formation du grain de seigle, qui est de 61 jours à la hauteur de 1,000 mètres, fût réduite à 28 jours et demi, à raison de un jour par 29 mètres d'altitude, on trouve une altitude de 58 mètres : c'est à peu près l'altitude moyenne de l'arrondissement d'Avesnes, un peu moins peut-être, mais la différence reparaitrait en sens contraire si, au lieu des terres bien exposées, on prenait dans le tableau concernant cet arrondissement celles qui le sont moins bien.

D'où l'on peut conclure, sauf les modifications que peuvent apporter des études ultérieures, qu'approximativement, pour le seigle, l'intervalle moyen entre la date de la floraison et celle de la maturité est de 39 jours et demi à la latitude de Paris et au niveau de la mer; que cet intervalle augmente de 1 jour par chaque élévation de 29 mètres au dessus du niveau de la mer; qu'il augmente d'environ 3 jours 8 dixièmes pour chaque degré de latitude dont on s'avance vers le Nord, et qu'il diminue au contraire

de 3 jours 8 dixièmes par chaque degré de latitude dont on s'avance vers le Midi.

D'après M. Marié-Davy, des documents plus complets rapprocheraient davantage les résultats des nombres admis par Schüller et de Gasparin. La durée de la formation du grain de seigle, depuis la floraison jusqu'à la maturité, augmenterait d'un jour par chaque hauteur de 35 mètres dont on s'élève au-dessus du niveau de la mer, et de 4 jours pour chaque degré d'altitude dont on monte vers le Nord.

Mais ces chiffres englobent des éléments très-divers : état, nature, inclinaison du sol, etc. Les écarts peuvent servir de 1^{er} moyen d'apprécier la valeur des influences locales ou de celles des années prises chacune en particulier.

Avantages du labour à plat.

Ainsi que l'indique M. Heuzé dans le même journal, le labour à plat est celui qui laisse la surface du terrain unie et plane. On laboure à plat les terres sablonneuses, les sols calcaires ou granitiques et les terrains de consistance moyenne, si la couche arable est profonde et si elle repose sur un sous-sol perméable, ou si elle a été drainée.

Les terres qu'on a ainsi labourées ont leur surface remuée à une égale profondeur ; elles conservent mieux la fraîcheur pendant le printemps et l'été, parce qu'elles présentent moins de surface que les billons à l'action du soleil, et aussi parce que les pluies les pénètrent plus facilement. De plus elles rendent la répartition et l'enfouissement des fumiers et des semences plus faciles et plus uniformes. Enfin on y détruit plus aisément les plantes nuisibles, soit par des labours superficiels ou des hersages, soit par des binages à bras et à la houe à cheval.

Les labours à plat ont, d'après l'auteur, d'autres avantages : ils sont plus faciles à faire et moins coûteux que les autres ; ils exposent mieux la terre arable pendant l'hiver à l'action des gels et des dégels ; on peut sans inconvénient les exécuter plusieurs jours et même plusieurs semaines avant les emblavures ; les hersages qui les suivent ont plus de prise sur les bandes de terre et les racines des plantes indigènes vivaces ; enfin ces opérations permettent de faire les seconds labours transversalement à leur direction.

Engrais comparatifs pour les betteraves et les pommes de terre (1).

Dans une des dernières séances de la Société centrale d'agriculture de France, il a été rendu compte d'un travail de M. Pagnoul, secrétaire de la Société centrale d'agriculture du Pas-de-Calais, lequel a fait dans le champ d'expériences de cette Société des cultures comparatives sur les betteraves et les pommes de terre, en soumettant ces plantes au régime de différents engrais composés de phosphate acide de chaux, nitrates de potasse et de soude, sulfate de potasse, chlorure de potassium, chlorure de sodium. Les meilleurs résultats sur la betterave ont été fournis par un mélange de phosphate acide de chaux, 400 kilog. ; sulfate de potasse, 225 ; nitrate de soude, 450 ; sulfate de chaux, 300 ; total, 1,375 kilog. Pour les pommes de terre, les meilleurs résultats ont été obtenus par un

(1) V. B. 1869, p. 395.

mélange composé de : phosphate acide de chaux, 400 kilog. ; sulfate d'anmoniaque, 200 ; chlorure de potassium, 225 ; sulfate de chaux, 300 ; total, 1,125 kilog.

M. Barral, président de la Société centrale d'agriculture de France, a fait remarquer qu'il est regrettable que M. Pagnoul n'ait pas fait connaître la composition chimique et physique du sol sur lequel il a opéré, car pour des sols différents les résultats pourraient varier considérablement, et il serait intéressant de les comparer entre eux.

Sur la plantation des pommes de terre (1).

Selon M. Rivoire (*Horticulteur lyonnais*) il y a une distinction à faire au sujet de savoir s'il vaut mieux planter les tubercules de pommes de terre entiers, ou bien les couper en tronçons.

En effet certaines variétés, comme la *Marjolin* et celle à *feuilles de noyer*, n'ont qu'un germe fertile. Par conséquent la fraction de tubercule qui ne porterait point ce germe courrait grand risque de ne rien produire.

Mais quand on a affaire à des variétés moins délicates et plus généreuses, il y a grand avantage pour la production à les diviser ; car la production y gagne, sinon en nombre de tubercules produits, du moins en tubercules gros et beaucoup plus réguliers.

On comprend qu'une touffe de cinq, six et même davantage de germes réunis donneront un bien plus grand nombre de tubercules, mais on comprend aussi que ce grand nombre de germes se nuisent les uns aux autres et, par suite, que leur développement laisse beaucoup à désirer.

(1) V. B. 1870, p. 68.

Au contraire, une fraction de tubercule ne développant que un, deux ou trois germes, le nombre il est vrai sera moins grand, mais il sera très-largement compensé par le volume.

Les partisans de la plantation par tubercules entiers disent bien que la coupe offre prise aux ravages de la pourriture, des insectes, etc. En pratique, ces faits sont réellement exceptionnels et ne compensent pas, d'après l'auteur, les grands avantages résultant du fractionnement.

Pommes de terre hâtives (1).

Rien de plus facile, fait observer la *Revue horticole*, que d'avoir des produits en pommes de terre pendant toute l'année. Il suffit pour cela de choisir avec soin les variétés que l'on doit cultiver. Dans cette circonstance, il est bon de ne pas oublier celles qui mûrissent en mai et juin, afin d'avoir des pommes de terre qui succèdent à celles de l'année précédente, dont on trouve encore à cette époque de grandes quantités chez les personnes qui ont des caves appropriées à la conservations des pommes de terre (2).

Comme variétés très-précoces, la première est celle connue sous le nom de Marjolin; vient ensuite la Reine-de-Mai, qui n'est véritablement pas aussi répandue qu'elle mérite de l'être, car, comme précocité, elle suit la Marjolin de très-près; elle est aussi bonne de qualité; elle produit le double, ce qui n'est pas à dédaigner. Les tubercules sont lisses, de forme régulière, très-volumineux relative-

(1) V. B. 1869, p. 395.

(2) V. pour la conservation des pommes de terre par la destruction des germes, B, 1868, p. 349.

ment, d'une conservation facile, à la condition de les couvrir aussitôt après la récolte, afin de les empêcher de verdir, ce qui nuit à leur qualité. Cette variété est de la part de M. Carrière, l'éminent jardinier en chef du Muséum, l'objet d'une recommandation toute spéciale.

En ajoutant à ces deux espèces de pommes de terre, fines et hâtives la pomme de terre *Lapstone Kidney* et la pomme de terre *Marjolin de seconde saison*, qui n'est autre chose que la *Jaune longue de Hollande*, on peut attendre facilement la récolte des nombreuses variétés de maturité moyenne, que l'on cultive pour l'approvisionnement des marchés.

Méthode de culture des pommes de terre par le marcottage.

Le *Journal de la Société centrale d'horticulture de France* rapporte une nouvelle méthode de culture des pommes de terre, laquelle consiste à planter les tubercules à une grande distance les uns des autres, puis, quand le pied a végété fortement et a donné plusieurs tiges, à coucher celles-ci en terre, de manière à en faire en quelque sorte autant de marcottes. Un pied de pomme de terre ainsi traité peut finir par garnir un carré d'environ 2 mètres de côté. L'idée sur laquelle est basée cette méthode est celle de la nature même des tubercules de cette plante. On sait en effet que, bien qu'ils soient souterrains, ils sont complètement indépendants des racines et constituent seulement la portion terminale fortement épaissie des branches et rameaux souterrains. C'est pour ce motif que le buttage, en couvrant de terre un plus grand nombre de ramifica-

tions de la plante qu'il n'y en aurait eu d'enterrées naturellement, si les choses étaient restées dans leur état ordinaire, a pour effet de provoquer la formation d'un plus grand nombre de tubercules et, par suite, d'augmenter le rendement. Il est donc à présumer que le couchage des tiges peut produire un effet analogue.

Les expériences tentées sur cette manière de traiter la pomme de terre ont du reste montré qu'elle était avantageuse seulement dans les terres fortes et humides, mais qu'elle n'était nullement applicable aux sols légers et secs.

Influence de la qualité de la graine de trèfle sur les produits (1).

M. Vianne rapporte, dans le *Journal d'agriculture progressive*, une observation de M. Bodin, relative à l'influence des mauvaises graines, notamment de celles du trèfle. Dans un champ de 3 hectares, celui-ci aurait fait en avril de l'orge et du trèfle : dans les deux tiers du champ, il aurait semé de la graine de trèfle de médiocre qualité, prise sur un trèfle très-vigoureux, versé, et dont les têtes n'avaient pas mûri d'une manière uniforme; dans l'autre partie, il aurait employé de la graine bien mûre et de première qualité.

A l'époque de la moisson, après l'enlèvement de la céréale, le trèfle, d'après M. Bodin, fut dès l'abord beau partout; le champ présentait un aspect uniforme; comme le trèfle était assez élevé pour être fauché, on fit en octobre une coupe de ce fourrage, et tout eut une belle apparence

(1) *V. B.* 1888, p. 219.

jusqu'en décembre. Vers cette époque, plusieurs pieds de trèfle où avait été semée la mauvaise graine séchèrent, puis quelques autres; enfin au printemps il n'en restait plus que quelques touffes éparses; les autres étaient mortes ou tellement chétives, qu'on ne pouvait plus y compter. Elles semblaient avoir été piquées par des insectes. Les pieds provenant probablement des graines les plus mûres subsistèrent seuls; ils donnèrent une assez médiocre coupe, car ils étaient en petit nombre. A la seconde coupe, le fourrage semblait un peu moins mauvais, mais il resta chétif.

Du côté où la bonne graine avait été semée, il fut fait une très-bonne récolte de fourrage vert; la seconde coupe fut très-belle, bien fournie, et le trèfle ne semblait pas de la même espèce que le précédent.

Sans doute tout ne dépend pas de la graine, et une bonne semence confiée à un mauvais terrain ou à un sol mal préparé peut bien donner de mauvais produits, comme aussi de la graine médiocre réussir quelquefois en bonne terre; mais il n'en est pas moins vrai que le choix des graines est de la plus haute importance et qu'on ne saurait faire trop de sacrifices pour n'employer que des semences bien récoltées et arrivées à leur complète maturité. Toutes les graines qui n'ont pas acquis leur entier développement et toutes les qualités de l'espèce qu'elles représentent ne sauraient reproduire des individus complets et ne peuvent donner que des récoltes chétives.

Prairies artificielles semées avec plâtre.

Mathieu de Dombasle conseille, dans ses Annales, de semer en même temps que la prairie artificielle (trèfle,

luzerne, sainfoin) un hectolitre de plâtre par hectare, c'est-à-dire la moitié seulement de ce qu'on met d'ordinaire sur un trèfle de 2^{me} coupe. Le plâtre ainsi employé avant la germinaison produit, d'après l'illustre agronome, des effets tellement énergiques qu'il est bon de prendre quelques précautions pour empêcher que le trèfle ne nuise trop considérablement par la vigueur de sa végétation à la céréale à laquelle on l'associe.

L'avoine élevée ou fromental (1).

Nous avons déjà eu l'occasion de parler du fromental à propos de la création de pâtures artificielles (2). Dans une des dernières séances de la Société centrale d'agriculture, M. Heuzé a appelé l'attention sur les avantages que présente la culture de cette plante; de son côté M. Barral rapporte dans son *Journal de l'agriculture* les observations faites à ce sujet, à la suite de longues années de pratique, par un agriculteur de l'Aube, M. Benoît. Celui-ci cultive depuis 1861, sur de mauvaises terres de Champagne, le fromental en mélange avec le sainfoin, le dactyle, le brôme des prés, mais toujours le fromental comme plante dominante; il en obtient les meilleurs résultats et comme produit et comme durée. Quand le sainfoin seul dure avec peine pendant 3 années sur ces sortes de terre, le mélange peut donner de bons produits pendant six ou huit ans et ensuite un pâturage à perpétuité. M. Benoît, voulant juger de cette durée, a laissé subsister une prairie neuf ans

(1) V. B. 1868, p. 209.

(2) V. B. 1871, p. 104.

sans qu'il se soit produit de dégarnissement; maintenant il laisse ses *prés de champs* 5 ou 6 ans. Le mélange de fromental avec le sainfoin constitue un excellent fourrage, que cet agriculteur apprécie de plus en plus à l'usage, depuis 11 ans que celui-ci constitue la ration exclusive de ses bêtes de travail, et qu'il entre pour une assez forte part dans l'alimentation de sa vacherie.

Mélange des engrais minéraux avec la tourbe (1). Epandage des engrais minéraux sur les fumiers.

Dans les terrains pauvres en acide phosphorique et en potasse, et dépourvus en même temps de matières organiques, M. Grandeau, auteur, dans le *Journal d'agriculture pratique*, de remarquables études sur la nutrition minérale des végétaux, conseille de faire, là où la tourbe est commune, des composts formés de lits successifs de tourbe, de chlorure de potassium et de phosphate de chaux, de répandre ensuite sur le sol, au moment des labours, le mélange abandonné à lui-même pendant quelques mois. Nul doute, d'après lui, qu'on n'arrivât à des rendements supérieurs à ceux que donnent les sels de potasse ou de chaux employés seuls. L'action des fumures minérales dans le sol tourbeux de Champigneulle, les résultats obtenus dans les tourbières de l'Allemagne à l'aide des sels de Stassfurt, la fertilité des prairies retournées additionnées de sels minéraux, tout semble prouver qu'on peut arriver à donner une fertilité relativement considérable à des sols stériles jusqu'ici.

« Je désire, ajoute M. Grandeau, voir entrer les agriculteurs des régions dont je parle dans cette voie, et je me mets entièrement à leur disposition pour tous les renseignements qu'ils jugeraient utile de me demander; »

Il indique d'ailleurs deux manières de procéder suivant que les terrains tourbeux qu'on exploiterait en vue de cete destination seraient ou non acides. Si les tourbes sont acides et qu'on doive porter le mélange dans des terrains siliceux, il y aurait lieu d'ajouter au chlorure de potassium et au phosphate de chaux une quantité de chaux vive éteinte suffisante pour neutraliser l'acidité de la tourbe. Dans le cas d'amendement de sols éminemment calcaires, il n'y aurait pas à se préoccuper de cette acidité; on devrait faire des masses de tourbe et de sels minéraux d'un volume suffisant pour permettre une sorte de fermentation qui faciliterait sans doute la combinaison des matières minérales avec la substance organique.

Le même auteur conseille également l'épandage des engrais minéraux sur les fumiers. Il y a lieu, d'après lui, de répartir autant que possible les sels de potasse et de phosphate de chaux sur ceux-ci, au lieu de les porter isolément et directement sur le sol à l'époque du labour. A toutes les raisons que l'on a déjà données pour encourager cette pratique, telles que fixation des produits volatils, diminution dans l'échauffement et dans la fermentation, meilleure conservation des fumiers, répartition plus égale des engrais, il joint les considérations suivantes; Si, comme il résulte de ses recherches, l'assimilation des phosphates par les plantes est rendue notablement plus grande par la présence de la matière organique dans le sol, le mélange préalable des sels minéraux avec le fumier doit

avoir pour résultat d'aider à la production de la *matière noire* dont le rôle est prépondérant dans l'assimilation. Ce qui est bon pour la tourbe s'applique à plus forte raison au fumier, qui, demeurant presque constamment en fermentation jusqu'au moment de son épandage dans les champs, peut s'enrichir sensiblement en principes fertilisants par un contact prolongé avec les phosphates et les sels de potasse. Rien ne serait, d'après M. Grandeau, plus facile, dans une exploitation bien organisée, que d'expérimenter méthodiquement ce système. L'essai consisterait à répandre par petites quantités et régulièrement sur le fumier que l'on destine à un hectare de terre par exemple la quantité de chlorure de potassium et de phosphate de chaux que l'on se proposerait de donner au sol comme fumure complémentaire; il faudrait ensuite prendre deux parcelles bien comparables sous tous les rapports et porter séparément sur l'une les doses de fumier, les sels de phosphate et de potasse auxquels on se serait arrêté, tandis que l'on donnerait à l'autre les mêmes quantités de ces engrais préalablement mélangés jour par jour et abandonnés ensemble à la fermentation. On ferait à part la récolte de ces deux champs, et l'on en déterminerait le poids en grains et paille, tubercules ou racines.

« Tous les procédés culturaux, dit en terminant l'auteur, qui auront pour résultat d'augmenter simultanément la richesse du sol en matière organique et en substances minérales assimilables accroîtront en même temps sa fertilité; de là nécessité et avantage de la production la plus large du fumier de ferme, de l'utilisation des débris organiques, de l'emploi, partout où cela pourra se faire à bas prix, des substances végétales infécondes par elles-mêmes, telles que les tourbes, mousses, feuilles sèches, etc., mais

qui deviennent fertilisantes en se combinant aux éléments minéraux pour les mettre à la disposition des plantes sous une forme assimilable. La sciure de bois devrait également être essayée en compost avec les engrais minéraux, dont elle favoriserait la transformation. »

Dans le même ordre d'idées, M. de Kerjégu a exprimé dans le *Journal de l'agriculture* l'opinion du jury de la prime d'honneur de la Mayenne, affirmative pour blâmer le mélange direct du fumier en fermentation avec la chaux caustique seule, laquelle a pour effet d'en faire dégager et volatiliser l'ammoniaque, mais qui n'entendait point se prononcer contre le mélange du fumier avec un compost de terre et chaux recoupé plusieurs fois avant l'apport du fumier, car la chaux, dans cette façon de procéder, a perdu sa causticité : la perte de l'azote est très-réduite, et, au dire de savants chimistes (entre autres M. Bobierre), cette déperdition est plus que compensée par les profits d'un mélange qui, lorsque les composts sont préparés à l'avance le plus longtemps possible, avant et après l'addition de fumier, et lorsqu'ils sont abrités et établis dans d'intelligentes conditions de porosité, se transforment en nitrières, surtout si on prend soin de les arroser avec des eaux animalisées.

Fumure des prairies.

On croit trop généralement, fait observer M. Lecouteux dans le même journal, qu'il est permis de ne pas fumer les prairies. C'est là un très-fâcheux préjugé, et, dans l'état actuel de la hausse des salaires, il est certain que fumer les prairies c'est se mettre en mesure d'obtenir des fourrages

qui ne réclament pas beaucoup de main-d'œuvre et qui, pour ce motif, facilitent beaucoup la réduction du prix de résien des produits agricoles. On ne sait pas assez que des prairies en bon état de fumure sont plus précoces que les autres, à ce point que l'on peut en obtenir une première coupe à une époque qui permet d'espérer un regain. Voyons au contraire les prairies *par trop naturelles*, rien n'y active la végétation, et, quand arrive l'heure de la fauchaison, on est près du soleil de juillet, soleil brûlant qui arrête la vie végétale dans les prairies sèches et sans fumures. Nous n'avons pas encore appliqué les principes de la culture intensive aux prairies. C'est une de nos négligences dont nous serons bientôt punis par la cherté croissante de la main-d'œuvre.

La prétendue inefficacité des cendres de bois sur les prairies.

Les cendres, fait observer M. Jacquemin, dans le journal *La Vie des champs*, tout comme la chaux et le gypse, sont des agents qui stimulent, irritent, décomposent les éléments fertilisants du sol et le déterminent à donner aux plantes tout ce qu'elles réclament de lui. Il est donc évident qu'ils doivent amener son affaiblissement.

Les cendres de bois agissent particulièrement sur la chaux; elles la décomposent et la font pénétrer dans le sous-sol. Elles activent ainsi momentanément le travail de la végétation, mais les éléments de fertilité une fois absorbés, cette action doit nécessairement s'arrêter.

L'infertilité des prairies qui se déclare quelque temps après l'emploi des cendres ne peut avoir d'autre cause.

Le moyen de la prévenir consiste donc à fournir au sol une nouvelle quantité d'engrais et de chaux intimement mélangée avec le sol.

Le bétail dans les pâturages.

M. Heuzé traite, dans le *Journal d'agriculture pratique*, de la question du pâturage du bétail. Il passe successivement en revue les diverses sortes de pâturages, ainsi qu'il suit :

I. LE PÂTURAGE DANS LES HERBAGES OU EMBOUCHES.

On appelle herbage, embouche ou pâturage d'engrais les prairies qu'on ne fauche que très-rarement et que l'on réserve à l'alimentation du gros bétail destiné à fournir du lait ou à être livré à la boucherie après avoir été engraisé. Ces herbages ou prairies pâturages sont situés le long des fleuves, des rivières ou des cours d'eau, ou dans le fond de vallées très-fertiles. On les trouve dans les vallées de la Normandie, de l'Alsace, du Charolais, du Nivernais, de la Flandre, etc. et, dans la plupart des cas, ils sont ordinairement divisés en enclos par des haies vives. Ce n'est que çà et là qu'on les rencontre au milieu des montagnes volcaniques de l'Auvergne ou granitiques des Vosges, du Limousin ou des Cévennes.

La production de ces prairies, sans cesse regainables, est abondante, fraîche et très-nutritive. Les plantes qui les composent sont les meilleures espèces graminées et légumineuses, et presque toujours le sol est tapissé par le trèfle blanc, le poa commun, le trèfle jaune et le ray-grass. Aussi en résulte-t-il que les animaux appartenant aux espèces ovine et bovine s'y engraisseront avec succès et promptitude. Cet engraissement constitue une spéculation

généralement lucrative pour les agriculteurs qui en connaissent les détails.

Le sol des vrais herbages est toujours fertile et il conserve, toute l'année, même pendant les jours longs et chauds de l'été, une fraîcheur suffisante à l'existence des plantes. Cette humidité explique pourquoi le cultivateur peut les exploiter comme prairie à faucher et en obtenir chaque année plusieurs coupes.

Le pâturage de ces embouches, si simple en apparence, ne peut avoir lieu sans le concours de l'homme. En effet les animaux confinés dans de riches et abondants herbages doivent être surveillés du matin au soir, quoique le sol soit parfaitement clos par des fossés, des barrières ou des haies.

Trois conditions sont nécessaires pour que l'engraissement du bétail qui pâture dans un pâturage marche avec promptitude, pour que la graisse puisse se former ou que la sécrétion du lait soit très abondante.

Ainsi : 1° l'animal doit être en bonne santé ; 2° sa dépense ne doit pas être troublée ; 3° l'herbe doit être assez longue pour qu'il soit promptement rassasié.

Quand on examine avec attention un bœuf dans l'herbage, lorsque l'herbe est en pleine végétation, on reconnaît que, lorsqu'il a séparé du sol une ration suffisante de production herbacée, lorsqu'enfin il est rassasié, il cherche à se placer à l'ombre d'une haie ou d'un arbre et qu'il se couche presque toujours pour ruminer avec tranquillité.

Lorsque l'herbage est dépourvu d'arbres et qu'il est enclos seulement par des ados de terre, ou des barrières ou *lisses*, l'animal est mal à l'aise au milieu jour, sous l'influence d'une chaleur élevée, et l'assimilation des substances nutritives de l'herbe qu'il a ramassée se fait plus difficilement. D'un autre côté, si l'herbe est courte, peu

abondante, si la production herbacée n'est pas, quant à son abondance, en rapport avec le nombre des têtes de bétail confinées dans l'herbage, celles-ci ne pouvant être rassasiées promptement, errent sur l'embouche, alors leur tranquillité est troublée, et la formation de la viande et de la graisse marche avec beaucoup de lenteur, avec même trop peu d'activité pour que l'engraissement offre des bénéfices satisfaisants.

Tous les herbages n'offrent pas les mêmes propriétés. Les uns sont secs et recouverts d'une herbe fine, nutritive, mais peu abondante; les autres sont humides ou frais et donnent naissance à un pâturage abondant, mais aqueux. On comprend que ces deux productions ne peuvent et ne doivent même pas agir d'une manière semblable sur les animaux.

L'herbe sèche, la plante peu aqueuse est plus favorable en ce qu'elle est toujours consommée avec plus d'ordre, qu'elle nourrit mieux les animaux et permet à ces derniers de se maintenir dans de bonnes conditions. Un animal qui a vécu dans un embouche sec a toujours plus de prédisposition à résister à l'influence d'une température élevée et prolongée que celui qui a pâturé une production herbacée très-humide. L'herbe aqueuse abondante est débilitante; elle peut occasionner des indigestions, des diarrhées, qui retardent toujours l'état d'embonpoint parfait. Ces perturbations intestinales indiquent à l'herbager, au printemps, qu'il lui importe de faire consommer tout d'abord les herbages situés sur des élévations ou sur des sols secs et perméables, pour continuer par ceux qui existent sur des fonds frais ou humides.

On se tromperait étrangement si l'on voulait donner le nom d'embouche ou herbage à toutes les bonnes prairies.

Un herbage remplit des conditions auxquelles ne peuvent satisfaire en général les prairies naturelles, même celles de 1^{re} classe.

D'abord une des conditions les plus impérieuses, c'est que l'herbage soit situé dans le fond d'une vallée fertile et fraîche, ou qu'il réside sous un climat humide, brumeux, où les hivers ne sont pas trop rigoureux. En second lieu, le sol de l'embouche doit être de la nature la plus favorable à la croissance des meilleures plantes fourragères graminées et légumineuses, c'est-à-dire qu'il importe que les eaux ne soient pas stagnantes à la superficie du pâturage, et que même les eaux courantes n'y soient point abondantes. Si le sol, qui est ordinairement assez argileux, n'était pas parfaitement égoutté, une humidité abondante arrêterait la décomposition des matières excrémentielles et des débris de végétaux, et ces derniers, passant à l'état acide, pourraient altérer les propriétés nutritives de l'herbe. En troisième lieu, l'herbage qui a été enrichi d'une couche très appréciable de matières animales et végétales par une longue suite de pacages, souffre moins des sécheresses de l'été que les prairies situées sur des fonds perméables et de moyenne fertilité. Enfin les herbages ont toujours une étendue plus petite que les prairies; ils sont généralement partagés en enclos d'une moyenne étendue, afin qu'on puisse facilement faire consommer aux animaux la plus grande masse de nourriture dans le moindre espace de temps, et qu'il y ait possibilité de les faire successivement passer dans les clos où l'herbe augmente graduellement en quantité et en qualité.

Les herbages ne peuvent être pâturés par tous les animaux; ceux qui consomment avec le plus de succès la production des embouches sont le bœuf et la vache.

L'un et l'autre sont peu turbulents, et ils rassemblent très-bien avec leur langue les herbes et les séparent convenablement. On sait que ces animaux n'ont point d'incisives sur la partie supérieure de la mâchoire. Il n'en est pas ainsi du cheval et du mouton; ces animaux coupent ou broutent l'herbe à rase terre. Mais le cheval est évidemment l'animal qui gaspille le plus d'herbe. Chaque jour, on peut constater, sur les herbages dans lesquels on le confine, qu'il en consomme et en perd autant que deux bœufs.

D'ailleurs il est bien rare que le cheval soit destiné à paître les herbages où la production herbue est sans cesse abondante et très-chargée d'humidité. Dans de telles conditions, cet animal prend trop de développement, et il acquiert des défauts qui ont pour cause directe la nature humide de l'herbe et du sol. Lorsqu'un cheval doit vivre dans un herbage abondamment couvert de plantes, il ne peut y entrer que lorsque l'herbe a été très-bien *déprimée* pendant les mois de mars ou avril.

Il est des cas toutefois où le cheval ne doit pas être regardé comme un animal nuisible. Ainsi il arrive souvent que les bêtes à cornes refusent ou délaissent certaines productions végétales, parce que les plantes ont végété sur des endroits où des fientes avaient été déposées par des bœufs ou des vaches. Comme le cheval n'éprouve aucun dégoût pour ces plantes, il est aisé de comprendre qu'il peut y avoir avantage, dans cette circonstance, à joindre aux bœufs et aux vaches une ou plusieurs têtes chevalines. À défaut de chevaux ou de juments, on peut confiner quelques bêtes à laine ou *moutonner l'herbage*. Ces animaux mangent aussi les herbes délaissées par les bœufs et vaches, auxquels on donne le nom de *rebut*, *refus* ou *relais*.

Nous avons cru devoir rapporter ces indications pour

donner à nos lecteurs une idée de ce que ce sont ces *prés d'embouche* si vantés de la Normandie.

II. LE PÂTURAGE DANS LES PRAIRIES.

Le pâturage des prairies est considéré par plusieurs cultivateurs comme mauvais. Cette opinion est le résultat de l'abus qu'on en fait parfois. En effet certains agriculteurs n'ont point égard aux saisons, et dès lors le pâturage a lieu par un temps sec ou par des pluies abondantes. Les inconvénients qui résultent de cet abus sont surtout saisissants dans les prairies où le pâturage est abandonné à d'autres qu'au fermier ou au propriétaire du sol.

Le pâturage des *prairies sèches* et des *prairies moyennes* peut avoir lieu depuis la récolte jusqu'à la fin du mois de janvier. Le sol n'est pas assez humide ordinairement pour que le pâturage, durant l'automne et l'hiver, puisse présenter de grands inconvénients. Il n'en est pas de même des *prairies irrigables*; leur pâturage exige une grande circonspection. Quand on fait pâturer des prairies arrosables durant l'automne ou l'hiver, généralement les pieds des animaux détruisent les rigoles de déversement ou de dérivation, et ils forment des cavités nombreuses où l'eau séjourne pendant l'hiver. Cette humidité a deux graves inconvénients : d'abord elle nuit à l'existence de plusieurs bonnes plantes fourragères, et les fait disparaître ; ensuite elle prédispose le sol à produire des *joncs*, des *laiches* et certaines autres plantes des terrains humides et aquatiques.

Le pâturage des prairies irriguées n'est avantageux que durant l'été, au commencement de l'automne, lorsque le sol est sec et que les pieds des animaux de haute stature ne laissent point de trace sur le gazon.

On a dit, et plusieurs agriculteurs l'exécutent, que le pâturage des moutons n'avait point d'inconvénient, que les pieds de ces animaux ne formaient pas d'excavations à la surface de la couche gazonnée, et que ce piétinement ne déformait pas les rigoles et les canaux d'arrosement et de dessèchement.

L'auteur repousse cette opinion. Selon lui, les moutons ne peuvent pâturer une prairie que lorsque la production est abondante. Si la pousse de l'herbe est faible, si les plantes ont peu d'élévation, les moutons, surtout si ces animaux sont nombreux et s'ils séjournent longtemps dans la prairie, nuisent beaucoup à l'avenir de l'herbe et principalement aux plantes légumineuses : trèfle rouge, trèfle blanc, lotier, etc. Chacun sait que le mouton broute l'herbe tout près de terre. Lorsque les plantes sont élevées, le pâturage de ces animaux n'est plus nuisible. C'est que la bête à laine consomme alors l'extrémité des feuilles et des tiges, et ne pâture pas celles-ci jusqu'à la racine.

Le pâturage des prairies a cela d'avantageux qu'il permet après la fenaison, durant l'été, l'automne et une partie de l'hiver, sur des fonds qui ne sont pas marécageux ou très-humides, d'utiliser la production herbacée trop faible pour être fauchée, et d'éviter parfois la dessiccation toujours difficile des regains, surtout dans les saisons humides.

En général, continue l'auteur, le pâturage dans les prairies naturelles cesse d'avoir lieu après la Chandeleur, le 2 février. Cette époque concorde très-bien avec l'état général de l'atmosphère et la force calorifique des rayons solaires des dernières semaines de l'hiver. C'est à partir de ce moment en effet que les plantes naturelles, celles qui peuplent les prairies, commencent à végéter de nouveau.

Prolongé au-delà de ce terme, le pâturage nuirait évidemment à la végétation des bonnes plantes.

Il est des circonstances toutefois où le cultivateur a intérêt à faire pâturer ses prairies dès les premiers jours du printemps. Cette dépaissance est connue sous le nom de *primage*, *déprimage*; elle a lieu lorsque le sol est riche et frais, et quand on craint que les plantes aient une végétation trop prompte, trop forte, qu'elles se renversent sur le sol et qu'elles perdent une partie de leur valeur nutritive. On fait aussi primer une prairie lorsque l'exploitation manque de fourrage vert au printemps, et que l'on spéculé sur le lait ou les divers produits qu'on en retire. Enfin une prairie peut être déprimée avec avantage quand les plantes dominantes fournissent un foin grossier ou de mauvaise qualité. Ainsi, lorsque la couche végétale est envahie par des plantes annuelles très-hâtives, qui accomplissent rapidement leurs phases de végétation et mûrissent leurs semences avant l'époque de la fauchaison, quand la *crête de coq*, l'*oseille vinelle*, le *brôme doux*, etc. nuisent à la végétation des bonnes plantes, parce que ces végétaux sont en très grand nombre, le déprimage est un moyen très-certain de prévenir leur multiplication, si le cultivateur sait en tirer parti.

Le déprimage n'a pas lieu et ne peut être pratiqué dans les prairies sèches, sur des sols peu fertiles. Si les animaux pâturaient ces prairies dans le mois d'avril ou les premiers jours de mai, la production en foin en souffrirait inévitablement. Le sol de ces prairies est naturellement trop sec, trop peu humide, sa richesse est trop faible pour qu'il ne souffre pas de la chaleur, et que les plantes déprimées puissent arriver à une élévation suffisante pendant le mois de juin.

Toutes ces raisons doivent engager le cultivateur à ne faire déprimer les prairies élevées et peu productives que lorsque le printemps est très-pluvieux. Alors, mais alors seulement, il pourra espérer encore une production herbacée fauchable assez satisfaisante.

III. PÂTURAGE DES LUZERNIÈRES.

La luzerne projette ses longues racines dans le sol et parfois jusque dans le sous sol actif; elle peut être pâturée sans inconvénient par tous les animaux, parce que son collet est toujours au-dessous de la superficie de la terre. Cette situation des bourgeons permet donc au mouton et même au cheval de brouter complètement les tiges de cette légumineuse sans qu'il en résulte un inconvénient pour les récoltes futures.

Considéré sous un autre point de vue, le pâturage des luzernières est très-favorable à leur durée lorsqu'il a lieu pendant l'automne et l'hiver. Durant ces saisons, la seule production herbacée qui existe sur la terre est celle des plantes naturelles qui ont végété concurremment avec la luzerne et qui nuisent à son existence, puisqu'elles salissent le sol et l'envahissent. Il suit de là que les animaux qui pâturent ces prairies artificielles, soit qu'ils appartiennent à l'espèce bovine, soit qu'ils se rattachent à l'espèce ovine, dégarnissent le sol d'une foule de tiges et de feuilles de plantes nuisibles vivaces. Ce pâturage, il est vrai, par le fait du piétinement des animaux, pourra durcir la superficie de la terre. Le cultivateur n'a pas à se préoccuper un seul instant de ce plombage; les instruments aratoires dont il dispose lui permettront de détruire cette compacité temporaire, d'ameublir la terre en donnant, au printemps suivant,

un ou plusieurs hersages. Ces opérations, comme on le sait, contribuent puissamment à activer la végétation de la luzerne lorsqu'elles ont lieu quand les gelées ne sont plus à craindre.

En résumé, le pâturage des luzernières pendant les derniers jours de l'automne, c'est-à-dire après la dernière coupe jusqu'au moment où il importe d'exécuter les cultures d'entretien, n'est point nuisible à ces légumineuses, et il procure aux animaux, surtout aux moutons, une bonne nourriture.

Lorsque le moment de faire pâturer une luzernière est arrivé, il est indispensable de surveiller les animaux et de ne point les y conduire de très-bon matin. La luzerne à l'état vert est une très-bonne nourriture ; mais on ne doit pas oublier aussi qu'elle météorise facilement les ruminants, lorsque ceux-ci en consomment une quantité très-sensible, parce qu'elle contient beaucoup d'humidité.

IV. LE PATURAGE DES TRÉFLIÈRES.

Le trèfle rouge ou trèfle ordinaire, dont le collet existe sur la terre, résiste mal à la dent du bétail. Les seuls animaux qui peuvent le pâturer sans trop lui nuire sont les bêtes à cornes. On doit en proscrire les moutons, à moins qu'il ne soit question de défricher la prairie artificielle. Les chevaux ne doivent pâturer les trèfliers que lorsqu'ils sont fixés à un piquet ou que la production herbacée est un peu élevée.

Le pâturage que fournit le trèfle est excellent, il plait beaucoup à tous les animaux. Toutefois, comme cette plante contient beaucoup d'eau, il ne faut pas y laisser entièrement séjourner le bétail, à moins que le trèfle soit

agé ou que la production herbue soit très-faible. Lorsque les tiges sont élevées, les animaux en gaspillent considérablement par leurs pieds, et, comme ce fourrage leur plait, il peuvent en consommer beaucoup et en être météorisés. De tous les pâturages, il n'en est aucun qui demande plus d'attention, plus de surveillance que celui du trèfle (1). On évitera souvent des tympanites en donnant le matin, avant le départ pour le pâturage, des substances sèches absorbantes, telles que paille, foin, son, feuillée, etc. Ces matières, en s'accumulant dans le rumen, pompent une partie notable de l'eau du trèfle et préviennent presque toujours la météorisation.

Les chevaux ne sont pas, comme les bêtes à laine et à cornes, sujets à la météorisation, et, sous ce rapport, ils demandent moins de surveillance. Cependant l'on ne saurait les abandonner complètement à eux-même sur une trèfrière. Le cheval, sous l'influence de l'humidité du trèfle, comme sous celle de la luzerne, peut éprouver des indigestions gazeuses. Ces indispositions, il est vrai, sont moins fréquentes que la météorisation chez les ruminants, mais elles sont souvent tout aussi dangereuses.

Le sainfoin, dont le collet se trouve aussi à la surface du sol, ne doit pas être pâturé par les bêtes à laine.

V. PÂTURAGE DES PLANTES GRAMINÉES.

M. Heuzé fait remarquer que l'agriculture pastorale mixte existante en France dans un grand nombre de localités, substitue parfois à la jachère des pâturages artificiels

(1) V, B. 1867, p. 276.

créés en associant des plantes graminées selon la nature et la fertilité du sol, et l'ensemble des circonstances atmosphériques (1). Ainsi l'on forme des pâturages avec le ray-grass, l'avoine élevée ou fromental, la fétuque des prés, le vulpin des prés, la crételle, la houlque laineuse, le trèfle rouge, le sainfoin, etc. Ces herbes, lorsqu'elles sont bien associées, et que la nature du sol répond à leur exigence, forment généralement de bons pâturages artificiels. C'est qu'elles résistent très-bien à la chaleur et à la dent du bétail, qu'elles tapissent le sol d'une herbe qui plaît par sa finesse et sa qualité nutritive à tous les animaux. Toutefois, d'après l'auteur, pour que la couche arable se gazonne bien, pour que le pâturage ait une durée de plusieurs années, il est indispensable que le sol soit un peu ombragé par des haies forestières, surtout s'il réside dans la période pacagère ou la période fourragère. Les pâturages des terrains nus, à moins que le sol ne soit naturellement frais, ne fournissent pas toujours pendant l'été une nourriture abondante et très-favorable à l'existence des animaux. C'est que les plantes graminées demandent un sol frais, un climat brumeux ou une assez grande altitude pour végéter sans cesse. On pallie souvent les effets défavorables du manque d'humidité dans la couche arable, pendant les mois de juin, juillet et août, en associant aux graminées le trèfle blanc et la lupuline. Ces deux plantes, qui tapissent assez-bien le sol, augmentent l'épaisseur du gazon. On sait que, quand ce dernier est abondant, l'humidité persiste plus longtemps au milieu de la couche arable.

Les animaux qui, d'après l'auteur, doivent en premier

(1) V. B. 1869, p. 308.

lieu consommer ces pâturages sont les bêtes bovines, vaches et bœufs. Le pâturage de ces animaux est plutôt avantageux que nuisible, et leurs excréments concourent à l'amélioration du fonds. Les moutons ne doivent pâturer ces terrains herbeux que quand la plupart des plantes semées ont pour ainsi dire disparu, lorsque le sol est abondamment garni de plantes naturelles. Pour agir autrement, il faut que les pâturages créés soient exclusivement réservés aux bêtes à laine.

C'est ordinairement à partir de la 2^e ou de la 3^e année, si les circonstances l'exigent, que les moutons succèdent aux bêtes bovines.

VI. LE PATURAGE SUR LES CHAUMES.

. D'après M. Heuzé, les épis de froment que les moutons trouvent sur les chaumes peuvent avoir des conséquences bien graves. Ces épis renferment une substance éminemment nutritive qui, sous l'action de la chaleur atmosphérique et pendant les mois de juillet et d'août, donne au sang une nouvelle énergie qui occasionne des épanchements intérieurs ou le *sang de rate*. Cette affection meurtrière sévit avec une promptitude d'autant plus grande que le sol est plus sec et la température plus élevée; aussi oblige-t-elle le cultivateur à ne conduire ses troupeaux, pendant les premiers jours qui suivent la rentrée des céréales, que le matin et le soir, alors que les plantes sont plus fraîches, plus humides et moins échauffantes.

.

VIII. LE PATURAGE DANS LES GENÊTIÈRES.

. Les genêtières favorisent toujours la croissance d'une herbe plus fine, plus savoureuse, plus abondante que les jachères-pâturages ou les pâtis. Cependant, lorsque le genêt a 1^m50 à 2 mètres d'élévation, et que son couvert est épais, la production herbue, quoique plus abondante, plus élevée, est moins nutritive. Ce fait est bien connu des cultivateurs de l'Anjou et de la Vendée. Aussi, pendant la 2^e et parfois la 3^e année de végétation de cet arbrisseau, est-on souvent forcé d'exécuter l'enlèvement d'un certain nombre de pieds, si ceux-ci sont très nombreux, surtout si l'on prévoit qu'ils nuiront au parcours du bétail et à la qualité de l'herbe.

Le genêt présente, fait observer M. Heuzé, plus d'avantage (1) qu'on ne pense généralement. C'est par son concours que le bocage de la Vendée est arrivé à produire chaque année un grand nombre de jeunes animaux appartenant à l'espèce bovine, et qu'il *embauche* les bœufs qu'il engraisse annuellement. Là où il se multiplie, comme en Bretagne et en Sologne, il rend d'importants services dans l'éducation du bétail.

Le genêt, outre les avantages incontestables qu'il possède de favoriser la croissance des plantes utiles à la vie des animaux, protège le bétail contre les vents froids et violents, les pluies glaciales, les grandes chaleurs de l'été et l'action nuisible et incessante des mouches.

Cette légumineuse n'est pas nuisible au bétail, lorsque

(1) V. B. 1869, p. 442.

celui-ci en mange peu. Il est même constant que les moutons qui vivent dans les genétières et mangent avec assez de plaisir les jeunes pousses et les fleurs de cette plante arbustive, sont moins sujets à être affectés de la *pourriture* que ceux qui vivent pendant les saisons humides dans les jachères-pâturages. C'est que les jeunes pousses du genêt sont amères, et que toute amertume est un bon palliatif contre cette affection.

Lorsque le bétail, mais particulièrement les bêtes à cornes et les bêtes à laine, mange beaucoup de pousses de genêt (1), et que cette alimentation se prolonge durant les

(1) V. B. 1871, p. 38.

mois de janvier et de février, il est exposé à contracter une maladie, la *genestade*, qui a son siège dans les voies urinaires.

IX. LE PÂTURAGE DES CÉRÉALES EN VÉGÉTATION.

Les céréales alimentaires peuvent être, pendant leur végétation, pâturées par le bétail. Ce pâturage a lieu lorsque les plantes offrent en automne une exubérance de végétation, lorsqu'on craint que leurs feuilles pourrissent durant l'hiver, et que cette altération, qui résulte d'un trop grand développement herbacé, dû à un excès de fertilité ou à une humidité prolongée, nuise à l'avenir des plantes, ou quand les feuilles, dans le courant d'avril ou le commencement de mai, ont une végétation trop précipitée. Lorsque les printemps sont secs, cette végétation extraordinaire est beaucoup plus rare, et dès-lors la verse des froments est toujours moins à craindre.

Les animaux auxquels on a recours pour exécuter l'effaillage des céréales sont les moutons. Si cette opération a

lieu par un temps sec, la dent de ces animaux ne produit aucun mal. Lorsqu'on l'exécute par un temps humide, un grand nombre de pieds sont souvent arrachés ou gaspillés par les animaux. Toutefois on comprend que, pour que le pâturage des céréales par les moutons ne puisse avoir que des avantages, il faut que le troupeau soit confié aux soins d'un berger intelligent. Un homme inhabile et qui agit sans bien saisir le but du pâturage, peut compromettre en quelques heures seulement l'avenir d'une récolte entière.

Le froment et l'avoine sont, d'après l'auteur, les seules céréales que l'on puisse faire pâturer au printemps, soit que l'on veuille modérer leur essor végétatif, soit qu'on ait pour but de faire naître d'autres tiges coronales ou de favoriser le tallément des plantes. Le seigle, ajoute M. Henzé, ne doit être pâturé qu'en automne. Sa végétation est trop hâtive au printemps, ses épis apparaissent de trop bonne heure à la fin de l'hiver pour que les moutons puissent le pâturer sans inconvénient (1). C'est toujours en automne ou durant l'hiver que le pâturage des seigles destinés à produire des semences peut avoir lieu.

Le pâturage des céréales nourrit parfaitement les troupeaux, parce que le fourrage vert que consomment alors les bêtes à laine est très-nutritif. On doit toujours, dit M. Henzé, éviter d'utiliser les vaches et les chevaux pour prévenir la verse des froments ou des avoines, parce qu'ils sont trop lourds et qu'ils peuvent causer beaucoup de dommages dans ces cultures.

(1) Cette raison explique pourquoi les seigles peuvent être pâturés avec avantage au printemps sur nos hautes terres, où leur végétation est beaucoup plus tardive.

X. LE PÂTURAGE AU PIQUET (1).

Les inconvénients que comporte le *parcours libre* dans un grand herbage ou sur un terrain non clos, mais morcelé, ont engagé divers cultivateurs à recourir au *pâturage au piquet*. Cette manière de faire pâturer le bétail est usitée en Angleterre, en Allemagne et dans quelques contrées de la France, où on la considère comme bien supérieure au pâturage libre et à la stabulation permanente. Par ce procédé, l'animal est obligé de pâturer sur le lieu où il est attaché, à l'endroit qui lui est assigné. Il n'y a rien de perdu, rien de gaspillé; l'herbe n'est plus souillée par les déjections, les plantes ne sont plus meurtries par les pieds des animaux, enfin l'étendue totale du pâturage est préservée de la dent et des pieds du bétail. Ce genre de consommation offre encore d'autres avantages : il permet d'aménager le pâturage, il prévient les indigestions et les météorisations; il convient très-bien à l'espèce bovine et à l'espèce chevaline; il force les animaux à être plus dociles, plus tranquilles, plus patients. C'est principalement dans les pâturages où l'herbe est longue et épaisse qu'on pratique le pâturage au piquet. Ainsi l'on y a recours pour faire consommer les embouches fertiles, les tréflières, le farouch ou trèfle incarnat, les luzernières, etc.

A chaque repas, c'est-à-dire lorsque l'herbe comprise dans le demi-cercle décrit par le rayon que représente la corde qui fixe l'animal à un piquet est pâturée, on avance ce dernier vers la partie qui reste à consommer. Le piquet est changé de place quand il y a nécessité. Lorsque ce

(1) V. B. 1862, p. 152.

changement a lieu, l'appétit de l'animal est excité par l'herbe fraîche qu'il a devant lui; et, comme il pâture tranquillement, il s'en suit qu'il prospère mieux et que son engraissement est toujours plus prompt.

L'auteur décrit ensuite les différents modes de pâturage au piquet employés dans les diverses contrées où il est en usage, ainsi que les différentes manières de fixer les animaux au sol.

1° Ordinairement l'on plante en terre un pieu de 0^m50 à 0^m60 de longueur percé d'un trou à sa partie supérieure. Dans ce dernier on engage une corde de 3 mètres environ de longueur; le bout de cette longe est retenu par un nœud. L'autre extrémité de la corde est attachée à la tête de l'animal ou à l'un des pieds de derrière. On change le piquet de place deux, trois, quatre, cinq fois par jour ou par 24 heures, selon l'abondance de l'herbe et l'appétit de l'animal.

2° D'autres fois, on plante dans le sol un piquet semblable au précédent dans le trou duquel passe une longue corde dont l'extrémité est aussi fixée à l'animal. La corde est d'abord très-courte; puis on la lache de 1 mètre quand l'herbe à la portée de l'animal est consommée, on continue ainsi plusieurs fois dans la même journée. Par ce moyen le piquet reste fixé pendant un ou deux jours.

3° Ailleurs on enfonce deux piquets éloignés l'un de l'autre de 6, 8, 10 mètres, selon l'abondance de l'herbe et les exigences de l'animal. Ces pieux servent à tendre une corde, distante du gazon de 0^m20 à 0^m30, sur laquelle glisse un anneau fixé au bout d'une autre corde, mais plus petite. L'autre extrémité de celle-ci est attachée à l'animal. Il suit de là que la vache ou le bœuf peut pâture des deux

côtés de la corde tendue sur une largeur de 1 à 2 mètres, selon la longueur de la longe mobile.

4° En Normandie, dans le pays de Caux, on coupe en deux une corde de 4 à 7 mètres de longueur, et deux des extrémités de ces longes, qui ont une égale longueur, sont engagées dans deux trous pratiqués aux deux bouts d'un petit bois plat, long de 0^m25 à 0^m30, et retenues par un nœud. L'une de ces deux cordes est attachée par son autre bout à un piquet, soit en fer, soit en bois de frêne ou de pommier, enfoncé en terre jusqu'à la tête; l'autre bout de la seconde corde est attaché, soit aux cornes, soit au cou de l'animal. Cette disposition permet à la corde de tourner sans se tortiller. Le piquet est changé de place lorsque l'animal a pâturé l'herbe qui était à sa portée. Souvent, pour habituer les animaux qui sont soumis pour la 1^{re} fois à ce régime, on a recours pendant cinq à six jours au moyen suivant : on prend un morceau de bois de la grosseur du bras et long de 2 mètres; cette pièce est fixée à un piquet au moyen d'une corde de 2 à 3 mètres que l'on attache à l'une de ses extrémités; l'autre bout tient à la tête de l'animal par une longe de 0^m30 à 0^m40 seulement.

Ce moyen est aussi en usage pour les chevaux ou autres animaux turbulents, peu dociles au pâturage. C'est le seul, il est vrai de le dire, qui permette, à cause de la pesanteur de la pièce de bois que l'on nomme *bados*, de se rendre maître des animaux qui sont toujours inquiets, et au moyen duquel il est possible, pour les animaux très-vifs, turbulents, de substituer le pâturage au piquet au pâturage libre.

5° En Irlande, on fixe dans le sol à l'une des deux extrémités de l'enclos ou du champ qui doit être pâturé, deux piquets à 1 mètre et demi l'un de l'autre; à une certaine

distance, soit de 8, 10 ou 15 mètres, on en plante deux autres en conservant le même espacement. Ces quatre piquets sont réunis deux à deux dans le sens de la plus grande distance par deux cordes bien tendues; ces deux longues parallèles limitent par conséquent une figure rectangulaire. On engage ensuite chacune de ces deux cordes dans des anneaux attachés à l'une des extrémités de deux longues plus courtes; les autres bouts de celles-ci sont fixés à l'animal. De cette manière, les deux petites cordes glissent sur les grandes par le concours des anneaux, et l'animal est forcé de pâturer dans l'espace qui est compris entre les deux longues parallèles et les quatre piquets.

De tous ces procédés, celui du pays de Caux est celui que M. Heuzé considère comme le meilleur. La palette de bois, dit-il, qui existe entre les cordes empêche celles-ci de se tortiller et de s'entortiller autour des jambes de l'animal. On obtient le même résultat avec le simple piquet en fixant à son extrémité; c'est-à-dire à sa partie supérieure, un tourniquet en bois ou un anneau qui tourne librement et auquel est attaché le bout de la corde qui est fixée à l'animal. Il est essentiel de prendre toutes les précautions possibles pour empêcher que la longe puisse tourner sur elle-même. Lorsque celle-ci se tord, elle diminue de longueur et restreint par conséquent le rayon qui détermine la circonférence dans laquelle l'animal doit pâturer; elle peut aussi s'entortiller autour du pieu ou des jambes ou du cou de l'animal ou l'entraver. Les accidents qui résultent de cet entortillement sont parfois très graves. L'animal en tournant peut s'embarrasser dans la corde et tomber, se luxer les vertèbres et même s'asphyxier. On évite souvent de tels accidents en renonçant à attacher la corde aux cornes ou aux membres de derrière. Le moyen le plus sûr,

celui qui offre le plus de sécurité, consiste à fixer l'extrémité de la longe à un collier de cuir passé au cou de l'animal ou bien à un licol ou à une tétière.

Il n'est pas de localités en France où, d'après l'auteur, le pâturage au piquet soit mieux compris que dans la plaine de Caen, où on lui donne le nom de *pâturage au tiers*. Voici comment il a lieu : lorsque les animaux arrivent dans le pâturage, soit naturel, soit artificiel, le gardien, qui ne les quitte jamais, les attache symétriquement à des piquets placés sur la limite de l'étendue qui doit être pâturée. En général ces piquets sont disposés sur une ligne parallèle à l'un des bords du pâturage, et quelquefois, alors qu'on peut le faire, on fauché l'herbe du cheintre ; on évite par là que les animaux piétinent sur la production herbacée qu'ils doivent consommer. Quand l'herbe comprise dans l'arc de cercle décrit par la corde est pâturée, on change l'animal de place en allongeant la corde de 0^m33 à 0^m50 au plus. Dans les circonstances ordinaires, ce changement a lieu toutes les deux ou trois heures.

Les animaux qui sont soumis à ce mode d'alimentation ne séjournent pas toujours nuit et jour au pâturage, surtout lorsqu'ils appartiennent à de petits domaines ou à de moyennes exploitations. Lorsqu'ils doivent rentrer chaque soir à la ferme, le gardien détache un animal et noue sa corde aux cornes d'un autre, et ainsi de suite, de manière que tous les animaux soient liés les uns aux autres et que le gardien, pour les emmener, ne soit obligé que de tenir la corde du premier bœuf ou de la première vache. Un jeune pâtre ou une jeune servante surveille et assiste vingt bêtes et plus.

Il existe des localités en Normandie où l'on choisit pour surveillant un homme âgé, de préférence à un homme

plus jeune. Ce gardien passe les nuits dans une cabane roulante; celle-ci est rapprochée tous les soirs près des animaux. La mission du gardien n'est pas seulement de surveiller jour et nuit le bétail; il doit aussi étendre les déjections produites par les animaux qui lui ont été confiés; il se sert pour ce travail d'une pelle en bois. Dans le pays de Caux, il délaye ces déjections dans un grand vase en fonte placé sur un bâti muni de quatre roulettes, contenant de l'eau; puis il les répand sur les parties pâturées. Lorsque le surveillant administre des farineux, il se sert de petites auges en planches de sapin de 0^m33 de large sur 0^m66 de long. Ces auges restent toujours derrière les animaux, c'est-à-dire sur la partie qui a été pâturée. C'est aussi le gardien qui est chargé d'abreuver ou de faire boire les chevaux qui pâturent du sainfoin ou du trèfle incarnat en pleine fleur.

XI. — LE PATURAGE AVEC ENTRAVES.

Le cultivateur qui adopte le pâturage en liberté se trouve souvent dans l'obligation d'empêcher ses animaux de courir, de vagabonder dans les pâturages et les prairies; on emploie alors les *entraves*, dont il y a plusieurs modes. Sans doute ce système est pour le bétail une cause de gêne et de douleur qui l'empêche de mettre l'alimentation à profit aussi bien que ceux qui sont libres dans leurs mouvements, et toutes les fois qu'on le pourra, on fera bien de l'éviter en établissant des clôtures et surtout des haies vives; mais, comme ce n'est pas toujours possible, voici, d'après M. Heuzé, les principales entraves en usage :

1° On attache les deux membres antérieurs l'un à l'autre au moyen d'une corde ou d'une longe, ou d'une chaîne en fer; ce moyen est, selon lui, assez bon.

2° D'autres fois on fixe encore au moyen d'une sangle, d'une corde ou d'une lanière de cuir, un membre de devant avec celui de derrière correspondant; cette espèce d'entraves ne présente pas plus d'avantages que la précédente.

3° Souvent on fixe une corde au pâturon d'un des pieds de devant et l'on attache son autre extrémité à la tête. Ce moyen oblige l'animal à avoir constamment la tête dirigée vers la terre.

4° Dans les départements du Puy-de-Dôme et du Cantal, on passe au cou du cheval un collier fait avec une pièce de bois que l'on réunit au moyen d'une chaîne ou d'une corde à un bracelet aussi en bois dans lequel on fait entrer un des membres de devant. Le collier est fixé, ainsi que le bracelet, par le moyen d'une baguette qui porte un bouton à l'une de ses extrémités et un trou à l'autre; on le ferme au moyen d'un cuir que l'on passe dans le trou. On regarde cette entrave comme favorable. De Lasteyrie assure que les animaux se promènent et pâturent libres sans pouvoir courir ni franchir les haies et les barrières. Les faits, dit M. Heuzé, n'ont pas jusqu'à ce jour confirmé ces observations.

5° En Normandie, on se sert d'une bricole qui tient le nez des vaches ou des bœufs à une faible distance de la terre. Cette bricole est une sorte de martingale qui s'attache à la tête, passe entre les deux membres de devant, se croise sur le sternum et se fixe en arrière du garrot. Cette entrave, que l'on nomme *bricole normande*, présente de grands avantages; elle empêche les animaux de franchir les clôtures, de nuire aux arbres, aux haies, aux pommiers; elle leur laisse toute la liberté qui leur est nécessaire.

6° Bosc a conseillé d'employer une entrave consistant dans des lanières de cuir doublées ou triplées, de la hauteur et de la grosseur des pâturons, qui se ferment au moyen de

trois courroies et de trois boucles, et au milieu desquelles est fixé un anneau de fer. Ces lanières se mettent aux paturons, et au moyen de leur anneau et d'une corde on les lie les uns avec les autres, ou à la tête de l'animal, ou à des pieux, ou à des arbres. Cette entrave, fait observer Bosc, outre l'avantage de moins souvent blesser les chevaux, les bœufs, etc., a encore celui de pouvoir, après que la liberté des mouvements a été rendue aux animaux, être laissée à leurs pieds pendant plusieurs jours sans inconvénient.

7° On emploie aussi une barre de bois, de la grosseur du bras ou de la jambe, suivant la force, la stature des animaux, et longue de 1^m50 à 2 mètres. Cette pièce de bois porte un trou à l'une de ses extrémités dans lequel on passe une corde; celle-ci sert à attacher la barre à un collier passé au cou de l'animal. Cette pièce, qui traîne toujours sur la terre et qui passe entre les jambes de devant, empêche les animaux de courir et de franchir les obstacles. L'auteur considère ce moyen comme préférable à tous autres; il lui a, dit-il, parfaitement réussi.

8° Enfin, on prend quelquefois une perche légère, longue de 2 mètres environ, dont les extrémités portent un trou dans lequel on passe une longe. Cette longe sert à suspendre la perche au cou d'un animal. Par ce moyen on réunit deux animaux sans nuire à leurs mouvements, à leur liberté. Cette entrave, quel'on connaît sous le nom de galère, convient spécialement aux jeunes animaux de l'espèce bovine; il est difficile à deux bestiaux ainsi réunis de franchir les haies, les fossés et les barrières.

Pour les bêtes porcines, on se sert d'un système d'entraves différent; lorsqu'on veut les empêcher de traverser les haies et les barrières, on prend une forte baguette flexible, que l'on replie sur elle-même, et que l'on passe sur le cou

de l'animal; les extrémités de cette petite pièce de bois courbe s'engagent dans des trous pratiqués sur une traverse dont la longueur varie de 0^m66 à 1 mètre; l'une des extrémités de ce collier porte un bouton et l'autre un trou, cette entrave, qui est très-simple, est en usage dans le midi et l'ouest de la France.

Ce moyen est aussi employé pour entraver les oies et les empêcher de traverser les haies et de pénétrer dans les prairies ou les champs cultivés; mais le collier et la traverse sont de dimension beaucoup plus petite. Quelquefois, au lieu de ce moyen, on passe dans les narines de l'oie une plume des ailes; cette plume remplit le même objet, car lorsque l'oie veut traverser une haie ou une barrière, la vive douleur qu'elle éprouve l'oblige à se retirer.

XII. — LE PÂTURAGE AU PARC.

Lorsque les animaux doivent vivre et pâturer dans une grande prairie couverte d'une herbe abondante, et qu'on renvoie au pâturage au piquet, on peut établir un grand parc sur l'herbage ou la prairie et y confiner les animaux. Les bêtes à cornes que l'on renferme dans ce parc restent plus tranquilles, et elles sont obligées de consommer l'herbe qui existe sur la portion enclose par les claies qui sont maintenues presque verticalement par des crosses ou des piquets. Chaque matin ou chaque soir, les claies sont déplacées et avancées sur la partie de la prairie ou du pâturage encore intacte. On comprend que pour que le gros bétail puisse vivre librement pendant douze ou vingt-quatre heures sur la portion qui lui est assignée, il est nécessaire que cette étendue enclose soit en rapport avec le nombre de bêtes renfermées dans le parc.

Le pâturage au parc est surtout employé dans l'élevage des bêtes bovines en Angleterre ; on l'utilise aussi quelquefois pour les bêtes à laine que l'on élève.

Dans le pays de Brai (Seine-Inférieure), les vaches sont enfermées pendant la nuit dans des parcs construits au moyen de claies, et le jour elles paissent en liberté ; les excréments déposés par les animaux sur le gazon durant leur séjour au parc, et pendant le jour sur le pâturage, sont répandus chaque matin par un enfant.

L'auteur passe ensuite en revue les parcs établis sur une montagne à pâturages, près des burons de nos plateaux volcaniques, où ils sont souvent changés de place. Cette pratique, dit-il, que l'on nomme *fumade*, a lieu au moyen de claies épaissés ou très-fortes et de chiens vigoureux pour défendre les animaux contre les loups. Il cite à ce sujet l'opinion de V. Yvert, d'après laquelle on change par là avantageusement la nature de l'herbe du pâturage, on fait disparaître le *nard serré*, la *fétuque diuriuscule*, qui se trouvent remplacés par de meilleures plantes ; mais on fait aussi développer quelques plantes nuisibles, parmi lesquelles on peut citer le *rhapontin* ou *patience des Alpes* ou *rhubarbe des moines*.

En définitive, le pâturage au parc équivaut à de véritables clôtures temporaires et remplace avantageusement les divisions fixes qu'on peut établir en morcelant le sol par des haies vives, des haies mortes, des barrières ou lisses.

Le pâturage au parc est fort utile pour les jeunes animaux de l'espèce bovine ; il les empêche de vagabonder sur toute l'étendue du pâturage ou de la prairie, de gaspiller la production du sol, tout en leur laissant toute la liberté qu'ils doivent avoir. Evidemment, assure M. Heuzé, ce moyen d'éducation est supérieur à la stabulation absolue.

On peut aussi y recourir dans l'éducation des jeunes animaux de l'espèce chevaline.

Le chou de Schhwimforth (1).

La *Revue horticole* recommande particulièrement cette variété comme étant l'une des plus précoces, sinon même la plus précoce que l'on connaisse, tout en étant la plus grosse et l'une des meilleures. Le chou de Schwimforth tient le milieu entre les choux cabus et les choux de Milan; il se rapproche surtout de ce dernier par les cloûres de ses feuilles et par ses excellentes qualités. Porté sur un pied très-court, il produit, dans l'espace de trois ou quatre mois, une pomme qui a rarement moins de 40 à 50 centimètres de diamètre, entourée de belles feuilles amples et encore très-tendres, qui donnent à l'ensemble de ce chou un développement de 60 à 70 et même 75 centimètres de diamètre ou, de bord à bord, ce qui produit une circonférence extérieure totale variant de 1^m50 à 2^m25.

Le seul inconvénient que présente ce chou est de n'avoir pas la pomme très-serrée et de ne pouvoir par conséquent se conserver bien longtemps; mais ce défaut se trouve amplement compensé par ses autres qualités.

En le semant en mars-avril et en le repiquant en place un mois après, on l'obtient en plein développement en juillet-août; en le semant en mai et en juin, et en le repiquant toujours en place un mois après, on obtient encore de la fin d'août et de septembre en octobre des produits qui atteignent leur complet développement et d'excellente qualité. Au moyen de repiquages successifs de quinzaine en quinzaine, on pourrait, dans les localités où le climat est plus doux et l'automne chaud et prolongé, obtenir une production continue de belles

(1) V. B. 1865, p. 256.

pommes de ce chou jusque fort avant en saison, en ayant soin de les garantir des gelées auxquelles elles sont fort sensibles en raison de la délicatesse de leur tissu.

La culture du chou schwimforth est d'ailleurs la même que celle des autres choux ; l'espacement à observer dans la plantation définitive doit être de 0^m75 à 1^m en tous sens. Si de plus on donne les binages et les arrosements nécessaires, si même on butte un peu le pied du chou ou qu'on lui donne un bon paillis gras, on en sera récompensé, dit la Revue, par des pommes d'un développement dont on n'a pas d'idée quand on n'en a pas fait l'expérience.

Sur la culture des artichauts.

Lorsque, par un hiver trop rigoureux, fait observer le *Journal de l'Agriculture*, les plants d'artichauts se trouvent atteints par la gelée, pourvu toutefois que les racines soient saines, on peut encore en obtenir des produits par le procédé suivant :

Aux premiers jours de printemps, l'artichaut commence d'abord à pousser quelques jets ; peu à peu il se forme une touffe confuse dont les jets finissent par se dévorer l'un l'autre sans rien donner. Au lieu d'abandonner cette précieuse plante à l'influence des fortes chaleurs qui l'auraient bientôt desséchée, il faut, lorsque les premières pousses se font voir, la déchausser jusqu'au collet des racines et supprimer tous les jets à l'exception du plus vigoureux que l'on conserve avec soin ; rechausser ensuite afin de protéger le plant conservé contre les intempéries, contre le retour de quelques matinées fraîches, comme aussi contre le hâle de mars, presque aussi funeste que le froid. On ne laisse plus pousser aucun œilleton. Si la saison est sèche, on donne un fort arrosage ; l'artichaut ne craint point l'excès d'eau dans ces conditions ; quelquefois même on doit donner plusieurs irrigations pour combattre les

chaleurs de fin mai et juin. On ne devra déchausser qu'après la récolte. Par ce moyen on obtiendrait presque le même rendement en artichauts que si l'hiver n'avait rien fait à la plante.

Plantation et culture des fraisiers (1).

M. Carrière appelle spécialement l'attention, observe la *Revue horticole*, sur un article publié dans ce recueil par M. Robine au sujet de la culture des fraisiers.

On peut planter, d'après cet habile praticien, et on plante en effet des fraisiers à différentes époques de l'année ; mais les mois de septembre, octobre, jusqu'au 15 novembre, et de mars-avril, sont ceux dans lesquels ces plantations réussissent le mieux. Celles faites à la fin de l'été ou au commencement de l'automne demandent à être faites avec plus de précaution, et par la suite les fraisiers ont aussi besoin d'un peu plus de soin, à cause du passage de l'hiver, que celles qui sont faites à la fin de cette saison ou au commencement du printemps. Mais aussi, lorsque les premières réussissent, et elles réussissent presque toujours avec les soins nécessaires, la récolte en fraises pour l'année suivante en est beaucoup plus abondante ; car l'avance qu'on gagne fait arriver les pieds des fraisiers plus forts et mieux enracinés au moment de la floraison et de la fructification, et c'est là l'important. Pour que cette avance soit plus assurée avec les plantations d'automne, est préférable de repiquer d'abord les plants de fraisiers à bonne exposition, ou même en pots si les quantités sont petites, parce qu'alors l'exposition peut être mieux choisie, la

(1) V. B. 1870, p. 79.

terre mieux amendée, et les soins à donner sont aussi plus faciles pour une même quantité de fraisiers repiqués sur une petite étendue que mis en place définitive sur une plus grande.

Pour arriver à un bon résultat, il faut préparer le long d'un mur, au levant si l'on plante quand les chaleurs sont encore fortes, ou au midi si la plantation se fait un peu tard, ou devant tous autres abris donnant les mêmes expositions, une belle plate-bande de 4^m25 à 1^m35; faire bien labourer et diviser la terre, et l'amender avec des engrais bien consommés, appropriés à la nature du sol, c'est-à-dire légers et chauds; même additionnés d'une partie de sable dans les terres fortes et compactes l'hiver; et, au contraire, des engrais gras et froids, mêlés, si c'est possible, d'une partie de terre franche, dans les terres légères, brûlantes et de peu de consistance, qui se dessèchent promptement pendant l'été.

Lorsque le terrain sera préparé et bien dressé, le recouvrir d'un paillis fin pour éviter que la terre soit trop battue par les pluies d'automne et d'hiver; tracer ensuite des rangs de 15 en 15 centimètres l'un de l'autre en appuyant sur le cordeau avec le dos d'un râteau, et y repiquer les plants à 15 centimètres aussi les uns des autres sur la longueur des rangs et en quinconce, en les serrant au-dessous du creux avec le plantoir. C'est cette dernière opération que les jardiniers appellent *borner*. Sans cette précaution, les premières gelées d'automne soulèvent souvent les fraisiers et mettent les racines à l'air. Arroser les plants et continuer de temps en temps les arrosements si l'automne est sec, modérément toutefois; car à cette époque les nuits sont déjà longues et quelquefois froides, et toujours de moins en moins en approchant de l'hiver. Sarcler s'il pousse des herbes avant l'hiver, et enlever les filets ou coulants s'il en vient.

A l'arrivée des grands froids, des neiges, couvrir les plants en évitant que les abris ne s'appuient point sur les fraisiers, ce qu'on évite en les soutenant à l'aide de traverses ou de

barres posées sur des briques ou tous autres soutiens placés de chaque côté de la plate-bande. Découvrir chaque fois que le temps sera assez doux, c'est-à-dire chaque fois qu'il ne gèlera que peu ou point, et qu'il ne tombera pas de neige.

Aux premiers beaux jours de février, donner un léger binage avec une petite binette étroite, ou même remuer la terre avec les mains entre les fraisiers pour qu'elle s'échauffe plus vite et plus facilement. Vers le 15 mars, avant si le temps le permet, préparer le terrain pour la plantation en place définitive; fumer avec les mêmes engrais déjà employés pour les jeunes plants, si la terre est la même; labourer et la bien diviser avec une fourche à trois dents ou un râteau à grandes dents en fer; dresser les planches en leur donnant la largeur qui paraîtra la plus avantageuse ou la plus commode; mais celles de 1^m25 qui contiendront quatre rangs de fraisiers à 0^m35 les uns des autres, plus 0^m10 entre les deux rangs des côtés des planches et les sentiers pour former les bords, sont les plus faciles, car on peut soigner deux rangs de fraisiers et en cueillir les fruits de chaque côté des planches, étant placé dans les sentiers qui auront 0^m40 à 0^m45. Lever avec une houlette ou un déplantoir les plants qui ont été repiqués d'automne, et les planter aussi à la houlette ou au déplantoir en faisant des trous proportionnés à la grosseur des mottes, à 0^m35 aussi les uns des autres sur la longueur des rangs et en quinconce. Quand l'opération est terminée, pailler le sol entre les fraisiers et donner une mouillure proportionnée à la sécheresse ou à l'humidité de la terre ou du temps plus ou moins sec, chaud ou froid qu'il fait.

Les soins ultérieurs sont des sarclages, des binages et des mouillures, qu'on augmentera à mesure que le temps deviendra plus sec et plus chaud; et, pour avoir une belle récolte de fraises, les filets ou coulants devront être enlevés au fur et à mesure qu'ils apparaissent.

En suivant les indications qui précèdent, on devra avoir

une assez belle récolte de fraises l'année même de la plantation définitive.

Les fraises cultivées par M. Robine sont les suivantes, combinées de manière à avoir dans la saison des fraises à manger le plus longtemps possible, et cela sans trop de travail ni de frais (1).

I. Fraisiers des quatre-saisons : 1° A fruit rouge, amélioré et renouvelé par des semis successifs et analogues; Reine des quatre-saisons; 2° A fruit brun, de Gilbert; 3° A fruit blanc ordinaire;

II. Caprons : 4° Belle-Bordelaise; 5° Royale Hautbois;

III. Variétés hybrides issues d'espèces américaines. Série des plus hâtives : 6° Ecarlate, May-Queen; 7° Princess of Wales; 8° Gweniver;

Série des hâtives : 9° Triomphe de Liège; 10° Héricart de Thury; 11° Marguerite;

Série des demi-hâtives : 12° Sir Joseph Paxton; 13° Formosa; 14° Elisa (Rivers); 15° Victoria (Trollope);

Série des demi-tardives : 16° Savoureuse; 17° Duc de Malakoff; 18° La Châlonnaise;

Série des tardives : 19° Souvenir de Kieff; 20° Sir Charles Napier; 21° du Chili, à fruit orange;

Série des très-tardives : 22° De Californie améliorée; 23° Docteur Hogg; 24° Du Chili, Lucie.

Emploi des engrais liquides pour la culture des arbres fruitiers (2).

D'après le *Bulletin de la Société d'horticulture du Rhône*, il convient, pour cet emploi, de pratiquer autour des arbres une

(1) V. B.

(2) V. B. 1871, p. 244.

rigole large et profonde de 0^m30, dans laquelle on verse, à plusieurs reprises, en février ou mars, du jus de fumier ou des urines ayant fermenté pendant quelques jours, les arbres prenant leur nourriture par l'extrémité des racines ; on remplit ensuite cette rigole avec la terre qui en provient.

Les engrais liquides sont très-nécessaires aux arbres quand ils sont chargés de fleurs et de fruits, pour subvenir au besoin de la sève qui leur est nécessaire, éviter la chute des fleurs et des fruits, et faire périr les vers blancs (2) qui nuisent tant aux jeunes racines. Le guano, la colombine, les matières fécales, dissous ensemble ou séparément dans environ vingt fois leur volume d'eau, les urines étendues d'eau de trois fois leur volume, avec 400 grammes de sulfate de fer par hectolitre, remplacent avantageusement les autres engrais liquides. Le fumier de ferme, mis en trop grande quantité, est, d'après le recueil que nous citons, une des causes de chancres qui attaquent les arbres ; il attire le puceron lanigère, qui donne naissance aux chancres, loupes et exostoses.

Appareil pour préserver les végétaux cultivés des gelées blanches.

Le *Journal de la Société centrale d'horticulture de France* décrit le genre suivant d'écrans fort peu coûteux, propres à préserver contre les effets des gelées blanches des plantes diverses et même des arbres fruitiers en fleur. On prend de la paille aussi longue que possible, et on en attache une forte poignée au bout d'un bâton ou d'une perche, selon la hauteur du végétal à garantir, de façon que l'extrémité de cette paille qui porte l'épi se trouve au haut du faisceau. On laisse alors tous les brins s'étaler au bout de leur support en une sorte de

(1) V. B. 1888, p. 185.

parasol. Si l'on voit qu'ils s'étalent trop, on serre la poignée un peu plus haut avec un fil de fer ou de l'osier. Quand on redoute une gelée, on plante l'abri ainsi obtenu au milieu de la touffe de plantes ou de l'arbre qu'on veut protéger, de façon qu'il les dépasse sensiblement et s'élève librement dans l'air au-dessus d'eux. S'il s'agit d'un arbre, on n'a qu'à attacher le bâton qui porte le bouquet de paille à l'une des branches qui en forment la tête. Même, pour les arbres fruitiers, l'inventeur de l'appareil pose ses abris avant que la floraison ait commencé. Fait avec de la paille d'une belle longueur, un seul abri peut garantir à lui seul un arbre de grosseur moyenne. On ajoute à l'effet en trempant la paille, avant de l'employer, dans une solution concentrée de sel marin ou d'alun pour en augmenter la roideur. On la laisse bien sécher avant de l'attacher au bout du bâton qui doit lui servir de support.

Préservation des abricotiers contre les gelées printanières.

M. Lambin indique dans la *Revue horticole* le moyen qu'il emploie pour soustraire la production des abricots à l'influence pernicieuse des gelées printanières. Considérant la culture de l'abricotier en espalier comme ne donnant que des fruits de qualité détestable et celle en contre-espalier, avec abris spéciaux, comme trop coûteuse, il a recours au système suivant :

Tout d'abord il a abandonné le forme à haute tige et l'a remplacée par des sujets greffés bas. La tige n'a guère plus de 0^m40 de hauteur et soutient la tête, à laquelle il donne de préférence la forme en vase ou en demi-buisson. Au lieu d'abandonner à elles-mêmes les branches de la charpente, chaque printemps il les supprime par tiers et parfois (selon leur vigueur) par moitié, tout en les uniformisant, afin d'éviter

par cette opération qu'elles se dégarnissent aussi vite de leurs rameaux à fruit, et dans aucun cas il ne laisse la tête de l'arbre s'élever à plus de 1^m80 au-dessus du sol.

Environ un mois avant l'époque de la floraison, il place sur la tête de ses abricotiers, et sur la face qui doit être frappée par les rayons solaires, des paillassons ou des toiles assez épaisses à l'effet d'intercepter de ce côté la lumière et la chaleur ; il cherche en un mot à retarder l'époque de la floraison d'une quinzaine de jours, trois semaines même, s'il est possible ; tout le secret est là.

Par un temps doux, il recouvre ses arbres, qui fleurissent alors avec rapidité, et chez lesquels la fructification est d'autant mieux assurée qu'elle se fait par un beau temps. Par mesure de précaution, toiles et paillassons restent placés sous la main pour les jeter sur les arbres si même, à cette époque, la température se refroidissait assez pour faire craindre pendant la nuit qu'elle ne descendît au-dessous de zéro.

On augmente les chances de succès en plantant et groupant ces arbres dans l'endroit le plus abrité du verger ou du jardin fruitier et en les espaçant de 3 à 4 mètres au plus. En prenant ces dispositions, il est plus facile de garantir chaque arbre ; la fécondation se fait dans de meilleures conditions, et la récolte s'opère plus facilement et plus rapidement.

Chacun de ces petits arbres peut, d'après l'auteur, à l'âge de 5 ans, donner au minimum 200 fruits, et cela pendant 15 à 20 ans. Si plus tard ils se dégarnissent et deviennent languissants, il faudra les rajeunir ; il suffit pour cela d'employer les gourmands qui se développent si facilement à la base des arbres et de supprimer les branches de la charpente le plus près possible du point où se sera développé un rameau gourmand, lequel servira pour reformer la tête de l'abricotier.

Les petites formes ont encore l'avantage de permettre de réunir dans un espace de terrain relativement peu étendu toutes les variétés qu'on voudra y grouper.

La dynamite.

Voici l'appréciation qui est faite de cette poudre par M. Brüll, ingénieur civil, dans le *Journal d'agriculture pratique* :

L'Etat avait fait procéder à une vente d'arbres abattus par un violent ouragan dans la forêt domaniale de Haye. Les exploitants séparèrent les souches à la scie, débitèrent les troncs et les enlevèrent. Les souches de hêtre étant devenues très-dures par une longue exposition à l'air, ne pouvaient être économiquement débitées, et il restait sur place plus de 6,000 stères de bois sans valeur. Un ingénieur eut recours à la dynamite. Dans chaque souche et suivant l'axe du tronc, il fit pratiquer à la tarière un trou de 0^m25 à 0^m40 de profondeur et de 0^m02 de diamètre. Une cartouche de dynamite d'environ 50 grammes, pourvue d'une amorce de fulminate de mercure et d'un bout de mèche de mine ordinaire, était logée au fond du trou. Après bourrage sommaire avec un tampon de glaise, le feu était donné. L'explosion divisait la souche en quartiers qu'il était facile de réduire ensuite par les moyens ordinaires en morceaux de dimensions convenables.

A l'aide de cette méthode, ajoute l'auteur, chaque bûcheron peut débiter couramment deux stères de bois par journée de travail avec une dépense d'environ 3 fr. pour la dynamite, les accessoires et la main-d'œuvre nécessaire à son emploi, et l'on réussit de la sorte à tirer un parti avantageux de produits qu'on allait abandonner.

La dynamite est d'ailleurs, d'après M. Brüll, une poudre brisante formée de nitro-glicérine absorbée dans une silice très-poreuse. Elle a les qualités de la nitro-glicérine (1) sans en présenter les dangers. Elle dégage par l'explosion une

(1) V. B. 1066, p. 331.

masse de gaz beaucoup plus considérable que la poudre ordinaire, elle les produit beaucoup plus vite et à une température beaucoup plus élevée. Aussi est-elle bien plus énergique et beaucoup plus brisante. On casse un madrier de chêne avec une faible dose posée à découvert. Un arbre de 1^m50 de circonférence autour duquel on enroule un saucisson de toile contenant environ 3 kilog. de dynamite est brisé par l'explosion. On abat un mur de clôture en posant à sa base une trébuchet de dynamite sans aucune fouille et sans aucun bourrage. La dynamite agit avantageusement sur les roches les plus dures, sur le fer et sur l'acier.

Le feu ne fait pas détonner la dynamite, elle brûle à l'air libre sans faire explosion. Elle n'est pas sensible aux chocs et supporte sans danger tous les genres de transport et de manutentions. Pour produire l'explosion, il faut réunir une température très-élevée et une percussion très-violente; l'on réalise d'ordinaire ces conditions par l'emploi d'une capsule épaisse chargée d'une forte dose de fulminate de mercure.

L'agriculture, fait observer l'auteur, pourrait tirer parti de cette nouvelle poudre pour divers travaux : le débit des souches, l'abatage de la pierre à chaux, de la pierre à plâtre et de la marne, le fonçage des puits en terrain dur, etc.

ENCOURAGEMENTS A LA SÉRICICULTURE

Dans sa séance du 27 mars 1873, la Société d'agriculture de la Lozère a arrêté le programme suivant :

1° Une somme de 200 fr. est consacrée à des primes aux sériciculteurs qui auront le mieux réussi les éducations spéciales pour le grainage en ce qui concerne nos races indigènes ou celles de reproduction.

2° Les prétendants aux primes devront adresser, d'ici au 1^{er} mai prochain, une demande indiquant :

1° La quantité de graine qu'ils ont l'intention de mettre en incubation et le nom de la race à laquelle elle appartient;

2° Le lieu où elle a été faite et par qui?

3° La couleur des cocons;

4° Si les papillons qui ont pondu cette graine ont été ou n'ont pas été examinés au microscope, et quel a été le résultat de l'examen.

3° La graine choisie par l'éducateur sera soumise à l'approbation de la personne ou de la commission déléguée par la Société pour surveiller l'éducation.

4° L'éducation terminée, la qualité de la graine sera reconnue par les moyens que les délégués jugeront les meilleurs, en donnant toutefois la préférence, quand il sera possible, à l'examen des papillons au moyen du microscope. Les délégués enverront un rapport détaillé, avec leurs conclusions, sur la marche et les résultats de l'éducation.

Les primes ne pourront être accordées qu'aux concurrents dont les chambrées auront produit au moins 1 kilog. de cocons par gramme de graine posée, et qui auront fait grainer au moins la moitié des cocons récoltés. Ils perdront tous droits aux primes si leurs chambrées présentent une notable quantité de vers attaqués par la prébrine ou la flacherie, et aussi, s'ils ne livrent pas avec soin aux délégués de la Société les papillons mâles et femelles ayant servi au grainage.

5° Les primes seront distribuées dans une séance de la Société d'agriculture, qui sera ultérieurement fixée.

Mende, le 27 mars 1873.

Le Président,

H. DELAPIERRE.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

COMMUNIQUÉES PAR M. LEFRANC,

Ingénieur du service hydraulique, à Mende.

**Hauteurs de pluie tombée pendant les mois de
l'année courante et après désignés, obser-
vées aux différentes stations du départe-
ment de la Lozère. (Totaux par mois.)**

DÉSIGNATION DES STATIONS	Janvier.	Février.	
	mm.	mm.	mm.
VILLEFORT (Cèze, affluent du Rhône).....	236 50	42 75	
VIALAS (Cèze, affluent du Rhône).....	257 »	65 30	
LE PONT-DE-MONTVERT (Tarn).....	205 »	65 10	
SAINT-GERMAIN-DE-CALERTE (Gard).....	152 »	40 »	
LA SARRERÈDE (Hérault).....	68 90	11 30	
METRUS (Tarn).....	» »	» »	
FLORAC (Tarn).....	90 60	36 80	
MONTMAYAT (entre Tarn et Lot).....	48 10	50 70	
MENDE (Lot).....	122 65	37 01	
LE MASSÈS (Aveyron).....	100 20	59 80	
MARVEJOLS (Coulagne, affluent du Lot).....	148 80	38 40	
NABINALS (Bez).....	» »	» »	
SAINT-CHÉLY-D'APCHER (Truèyre, affluent du Lot)	49 53	46 84	
SAINT-LÉGER-DU-MALIER (Truèyre).....	» »	19 50	
LAJO (Truèyre).....	» »	» »	
LANGOGNE (Allier).....	41 20	17 50	
CHEYLARD-L'ÉVÊQUE (Allier).....	75 »	30 »	
CHATEAUNEUF (Chapauroux, affluent de l'Allier)	31 75	9 75	
CHAZEAUX (Cèze, affluent du Rhône).....	» »	» »	
BAGNOLS (Lot).....	» »	43 »	
LE BLEYHARD (Lot).....	49 »	16 50	
NOTRE-DAME-DES-NEIGES (entre Allier et Ardèche)	172 30	41 30	

NOTA. — Les stations nouvellement créées, en regard desquelles figu-
rent des guillemets, n'ont pas encore fonctionné, ou n'ont fonctionné
qu'incomplètement.

PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS

DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — JANVIER 1873.

ARRODISSEMENTS	DÉSIGNATION DES MARCHÉS	FROMENT		METEIL		SEIGLE		ORGE		AVOINE	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	19 85	19 90	15 95	15 90	12 75	12 70	12 »	12 »	7 50	7 50
	Méyrans.....	21 25	21 25	15 »	15 »	13 75	13 75	11 50	12 50	7 50	7 50
	Pont-de-Montvert.....	»	»	»	»	15 »	15 »	»	»	9 »	9 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	18 63	18 63	15 14	15 14	12 75	12 75	11 70	11 70	7 37	7 37
	St-Chély-d'Apcher.....	»	»	»	»	12 50	12 50	»	»	»	»
	Marvejols.....	22 10	22 10	»	»	13 »	13 »	»	»	»	»
	Serverette.....	»	»	»	»	11 62	11 66	»	»	»	»
	Langogne.....	»	»	»	»	12 »	12 »	11 25	11 25	7 50	7 50
MARDE.....	Mende.....	20 65	20 65	16 25	16 25	13 20	13 20	12 »	12 »	7 50	7 50
	Villefort.....	»	»	»	»	15 »	15 »	13 »	13 »	10 »	10 »
	Prix moyen.....	20 04	20 24	15 58	15 57	13 15	13 15	11 90	12 07	8 05	8 05

PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — FÉVRIER 1873.

ARRONDISSEMENTS.	DÉSIGNATION DES MARCHÉS.	FROMENT.		MÉTIEL.		SEIGLE.		ORGE.		AVOINE.	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	19 90	19 95	15 90	15 95	12 70	12 75	12 »	12 »	7 50	7 50
	Meyrueis.....	21 25	21 25	13 75	15 »	12 50	13 75	10 »	12 50	7 50	7 50
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	9 »	9 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	18 57	18 57	15 80	15 80	11 70	13 07	13 07	11 70	8 27	8 27
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	12 50	12 50	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	22 10	22 10	» »	» »	13 »	13 »	» »	» »	» »	» »
	Serverette.....	» »	» »	» »	» »	» »	12 »	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	14 »	11 50	» »	10 75	9 50	8 25
	Mende.....	20 65	20 65	16 25	16 25	13 20	13 20	12 »	12 »	8 »	8 »
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	13 »	13 »	10 »	10 »
	PAIX MOYEN.....	19 95	19 94	15 42	15 75	13 28	13 17	12 »	11 99	8 53	8 36

*Liste des publications reçues pendant les mois
de janvier et février 1873.*

Journal de l'agriculture pratique.

Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de
Valenciennes.

Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1870 et 1871.

Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique,
1872.

Bulletin de la Société académique de Laon, tome XIX.

Bulletin des séances de la Société centrale d'agriculture
de France, 1871-1872.

Journal de l'agriculture, par M. Barral.

Revue horticole.

Bulletin de la Société d'horticulture de la Côte-d'Or, n° 5.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de
Poligny, n° 9 et 10.

L'horticulteur Lyonnais.

Revue agricole et forestière de Provence, janvier 1873.

Journal de la Société centrale d'horticulture de France,
décembre 1872.

Annales de la Société d'horticulture de Maine-et-Loire,
3^e trimestre 1872.

Bulletin de la Société d'agriculture du Gard, décembre
1872.

Bulletin de la Société d'agriculture et d'horticulture de
Vaucluse, janvier 1873.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar, 1871
et 1872.

Bulletin de la Société de géographie, décembre 1872.

Bulletin de la Société protectrice des animaux, octobre et
novembre 1872.

Revue des sciences naturelles, t. I, n° 3.

Bulletin mensuel de la Société d'acclimatation, décembre
1872.

Annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle
de l'Hérault, n° 4.

Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de
Valenciennes, n° 11.

Annales de la Société d'horticulture de la Haute-Garonne,
septembre et octobre 1872.

Procès-verbaux des séances de la Société des lettres, scien-
ces et arts de l'Aveyron, t. VIII.

LE MESSENGER AGRICOLE, revue des associations et des intérêts agricoles du Midi, publié sous la direction de M. le Docteur Frédéric Cazalis, paraissant le 5 de chaque mois. — 6 fr. par an. — Montpellier, à l'imprimerie Gras, rue du Grand-Galion, 2. — Paris, à l'agence Havas, rue Jean-Jacques-Rousseau, 3.

AVIS

Aux Membres correspondants.

Pour éviter à MM. les Correspondants la peine d'envoyer leur cotisation, la Société la fera, désormais, recouvrer à domicile, comme celle des autres membres.

MM. les auteurs des Rapports ou mémoires imprimés dans le Bulletin pourront en faire exécuter, à leurs frais, un tirage à part, aux prix suivants, en s'adressant à l'imprimeur.

La demande devra en être faite directement à l'imprimeur avant le tirage du *Bulletin*, attendu que les planches ne sont pas conservées.

NOMBRE DE FEUILLES.	25	50	100	200	500
	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.
Pour une feuille (16 pages), papier, pliage, piqure.....	fr. c 4 50	fr. c 6 »	fr. c 8 »	fr. c 14 »	fr. c 25 »
Trois quarts de feuille (12 pages).....	4 50	6 »	8 »	12 »	22 »
Demi-feuille (8 pages).....	3 »	4 »	5 »	8 »	16 »
Quart de feuille (4 pages).....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Couverture non impr. (couleur).....	0 40	0 60	1 20	2 »	5 »
Id. imprimée id.....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Composition d'un titre d'entrée spécial pour le tirage à part d'un Mémoire: 1 fr.					

Les frais de remaniement nécessités par les corrections que feraient après coup les auteurs ne sont pas compris dans ces conditions.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts
DU
DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

Avril et Mai.

MENDE
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,
Rue Basse, 5.

4873

SOMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE. — *Agriculture, etc.* — Séance du 18 mai 1873, présidence de M. Delapierre, président, page 95.

REVUE AGRICOLE, par M. Delapierre, président : Plantation des pommes de terre au moyen de la charrue, p. 100; — Quel fumier convient le mieux à la pomme de terre?, p. 101; — Elevage des veaux avec une petite quantité de lait, p. 101; — Quelques particularités touchant la fabrication du beurre à la ferme de Cungy (Indre), p. 104; — Conservation du beurre en sacs, p. 106; — Conservation de la faculté germinative des œufs, p. 107; — Hygiène des étalons, p. 109; — Influence des coupes fréquentes sur l'herbe des prairies, p. 113; — Rasette de M. Vallerand, dite Paraterra, p. 114; — Destruction des cuscutes, p. 115; — Destruction des mauvaises herbes, p. 116; — Oiseaux de basse-cour donnés à Cheptel par la Société d'acclimatation, p. 116; — Degré thermométrique à consulter en vue des précautions à prendre contre le refroidissement nocturne, p. 121; — Terreau et terreautage, p. 121; — Procédé pour se procurer de l'eau d'arrosage dans un jardin potager, p. 123; — Effets du paillis, p. 123; — Le marc de raisin pour paillis des fraisiers, p. 124; — Culture des haricots et des pois par rangs alternés, p. 124; — Pois remontants à rames, p. 125; — Culture de la chicorée frisée d'été, p. 125; — Un estragon qui donne des graines, p. 126; — Plantation tardive du chou de Bruxelles, p. 127; — Destruction des chenilles et des limaces, p. 128; — Destruction des chenilles du pommier, p. 129; — Piège à papillons, p. 130; — Le melon d'Angers, p. 131; — Changement de couleur des fleurs, p. 133; — Rempotage des plantes grasses, p. 133; — Plantation de la vigne, son empiérement, p. 133; — La coulure des raisins, moyens d'y remédier, p. 135; — Educations des vers à soie à grande surface, p. 143; — Confection des graines de vers à soie par M. Raibaud-Lange, p. 144; — Peuplier régénéré, p. 148; — Traitement des vignes gelées, p. 148.

Concours d'animaux de boucherie, 15 février et 29 mars 1873, p. 150.

Notice sur l'exploitation des montagnes d'Aubrac, p. 160.

Encouragements à l'agriculture et à l'industrie, p. 168.

Observations météorologiques, p. 178.

Prix des grains, par hectolitre, d'après les Mercuriales des marchés du département de la Lozère (Mars et Avril 1873), p. 179 et 180.

DEUXIÈME PARTIE. — *Histoire et archéologie* : Notice historique sur la ville de Marvejols, p. 57.

SÉANCE DU 15 MAI 1873.

Présidence de **M. DELAPIERRE**, Président.

Présents : **MM. ANDRÉ**, archiviste, **BERGOUNHE** (Alexis), l'abbé **BOISSONADE**, **BOYER**, conservateur des hypothèques en retraite, **DE LESCURE**, **MAURIN**, agent-voyer, l'abbé **POUGET** et **VINCENS**.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance, il est donné connaissance par **M. le Président**, d'une décision, en date du 6 mai courant, par laquelle **M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce** a bien voulu accorder à la Société une subvention de 1,200 fr. pour encouragements agricoles.

— Le principal objet de la réunion est l'adoption des programmes des divers concours qui restent à régler pour 1873, soit sur les fonds spéciaux du département, soit sur ceux de la Société.

En conséquence, le programme annexé au présent procès-verbal est approuvé et sera immédiatement imprimé en placard pour être porté à la connaissance du public.

Le Jury de ce concours est ainsi composé :

MM. Delapierre, président ;
Bonnet, conseiller général ;
De Corsac, maire de Servières ;
Lahondès, maire de Grandrieu ;
De Lescure, propriétaire à Mende ;

MM. Polge de Combret, juge de paix à Villefort;
Rouvière, g. de la just. de paix du Bleymard;
De Verdelhan des Molles, propriétaire à
Barre, commune de Langogne.

— La Société décide en même temps qu'une liste de souscription sera ouverte jusqu'au 15 août prochain, en vue de recueillir les demandes des cultivateurs qui désireront obtenir, aux prix les plus avantageux, des tourteaux de sésame, des sels dénaturés et du plâtre. Un avis sera publié à cet effet dans toutes les communes du département.

— Il est également décidé qu'une prime de 500 fr. sera accordée en 1874 à la ferme la mieux tenue du département. Cette décision sera portée le plus tôt possible à la connaissance du public. Une Commission spéciale sera instituée ultérieurement pour arrêter les bases du concours et établir un programme.

— M. le Préfet a adressé à M. le Président, pour être soumis à la Société, un questionnaire rédigé par la *Commission d'enquête parlementaire sur le monopole des tabacs et des poudres*. Ce questionnaire s'applique à l'achat et à la culture des tabacs.

La Société regrette de n'avoir aucune donnée qui lui permette de fournir quelques renseignements utiles à ce sujet, le tabac n'étant pas d'ailleurs cultivé dans le département de la Lozère. Elle prie M. le Président d'exprimer ses regrets à M. le Préfet de la Lozère.

— La Commission de l'Assemblée nationale chargée d'examiner le projet de M. Ducuing concernant les insectes nuisibles à l'agriculture, a envoyé à M. le

Président un exemplaire du questionnaire quelle a dressé pour recueillir des renseignements.

Il sera répondu à ce questionnaire par la Commission qui, l'année dernière, s'est occupée du questionnaire de sériciculture et d'entomologie adressé par la Société des agriculteurs de France.

— M. le Président donne lecture d'une nouvelle lettre de M. l'abbé Solanet, traitant de questions de sériciculture et de fouilles archéologiques qu'il poursuit dans la caverne du Bac (cause de Sauveterre) ainsi que dans la localité même de Sainte-Enimie.

— MM. Valcroze, maire de Saint-Martin-de-Boubaux, de Sablet, maire du Pompidou et l'abbé Solanet, vicaire à Sainte-Enimie, sont nommés pour surveiller chacun dans leur circonscription, les éducations spéciales pour grainage, des sériciculteurs qui se sont mis sur les rangs en vue d'obtenir les primes du concours institué par la Société, conformément au programme du 27 mars dernier.

— Un concours sera ouvert à Montpellier, le 18 août 1873, pour la nomination d'un professeur de physique, chimie, minéralogie et géologie appliquées, dans les écoles d'agriculture.

Un autre concours sera ouvert, à Paris, le 6 octobre prochain, pour la nomination d'un professeur de sylviculture et de botanique dans les écoles d'agriculture.

Enfin, une troisième concours aura lieu à l'école vétérinaire d'Alfort, le 13 octobre 1873, pour deux emplois de chefs de service de chirurgie et de clinique vacants dans cette école.

Les programmes de ces divers concours sont déposés dans les bureaux de la Préfecture (3^e Division) où les personnes intéressées pourront en prendre connaissance.

Dons divers :

Par M. Kothen, membre correspondant à Marseille, d'un exemplaire de sa notice intitulée : *Quelques notes sur l'obituaire du XII^e au XIII^e siècle conservé dans l'église de Saint-Victor, à Marseille, jusqu'en 1793.*

Par M. Jaffard (Louis), de Mende, d'une clé ancienne, trouvée dans les démolitions de l'ancienne caserne de la ville de Mende (place Chaptal).

Par M. Jassin, de Mende, de 6 clés de forme ancienne.

Par M. Vital Soulier, serrurier à Mende, de deux clés anciennes.

Par M. l'abbé Solanet, vicaire à Sainte-Enimie, d'un fer de lance, trouvé dans l'ancien monastère de Sainte-Enimie.

Par M. Mager, de Mende, receveur des domaines à Boussac (Creuse), d'une collection de fossiles.

Par M. Pellerin, ancien procureur de la République à Mende, aujourd'hui substitut du procureur général à Nîmes, de plusieurs fragments de poteries romaines ou gauloises, trouvées dans le département.

Par M. l'abbé Boissonade, d'une monnaie ancienne, ainsi que d'une urne ancienne parfaitement conservée, trouvée dans un tombeau à l'ancien ermitage de Saint-Loup, près Villefort.

Par M. Paparel, de Mende, d'une rondelle de fuscau en poterie.

Par M. André, archiviste, d'une lettre de commerce de 1751, à laquelle adhèrent de beaux échantillons de drap d'Elbeuf de l'époque.

Il a en outre été fait l'acquisition de plusieurs anciennes monnaies, savoir :

Une monnaie Louis XV; 1 méreau de l'église de Mende; 1 dizain de François I^{er}; une monnaie de Louis XIII; une monnaie du Pape Jules II. (Ces cinq pièces ont été trouvées dans des fouilles faites à Mende); 1 décime du blocus de Strasbourg 1814; et une pièce en cuivre de 10 cent. (Louis-Philippe I^{er}. — Colonies).

— Dans sa séance du 27 mars dernier, la Société avait attribué à trois gendarmes du département des récompenses pécuniaires pour s'être le mieux acquittés de la surveillance de la pêche en 1872. M. le Commandant de gendarmerie fait connaître à M. le Président que les règlements s'opposent à ce que des rémunérations soient attribuées aux gendarmes, à moins de services *éminents* et *exceptionnels*. Il le prie, du reste, de faire agréer à la Société d'agriculture les remerciements de M. le Colonel de la Légion et les siens.

REVUE AGRICOLE,

Par M. DELAPIÈRRE, Président.

Plantation des pommes de terre au moyen de la charrue. (1)

La plantation des pommes de terre, fait observer le *Journal d'Agriculture pratique*, se fait dans toutes les grandes cultures à l'aide de la charrue. Le travail est peut-être un peu moins régulier, mais il l'est assez cependant pour donner des récoltes abondantes, et le prix en est bien moins élevé. Plusieurs méthodes sont employées : une seule charrue peut faire le travail, mais, comme on ne plante que toutes les deux raies, la main-d'œuvre de plantation donnée par des femmes ou des enfants n'est pas complètement utilisée. Pour obvier à ce défaut d'exécution pratique, on doit employer deux charrues de même modèle se suivant, derrière la première on plante, et la seconde recouvre ensuite ; le travail fait ainsi avec soin est plus régulier et plus économique. Les planteurs sont échelonnés le long de la raie, chacun a à planter une longueur déterminée et place les tubercules le long de la bande, retournée de façon que les attelages ne les atteignent pas avec leurs pieds lors de leur passage.

(1) V. B. 1871, p. 178, et 1870, p. 65.

Quel fumier convient le mieux à la pomme de terre ? (1)

Les Archives de l'Agriculture du Nord de la France font observer, d'après le *Journal d'Agriculture progressive*, qu'il est bien reconnu aujourd'hui que la pomme de terre aime le fumier vieux plutôt froid que chaud, et qu'elle a plus besoin de matières minérales que de matières azotées, surtout si elle est cultivée dans une terre qui contient suffisamment d'humus. D'après cela on peut conclure que le fumier consommé vaut mieux que le fumier pailleux, et la vieille fumure mieux que celle qui est appliquée au moment de la plantation. Pourtant il ne faut pas oublier, à l'égard des terres compactes, que le fumier pailleux exerce une action physique sur le sol qu'il désagrège et rend plus meuble.

Il faut se rappeler aussi que la pomme de terre est de toutes les plantes cultivées celle qui paye le mieux et le plus régulièrement l'engrais qu'on lui donne ; il ne faut donc pas craindre de la bien fumer, puisqu'on est à peu près certain d'être largement rétribué.

Élevage des veaux avec une petite quantité de lait. (2).

Le *Journal de l'Agriculture* rapporte une lecture faite en novembre 1866 par M. Henri Ruck, au club des fermiers de Cirencester, touchant un procédé d'élevage des veaux avec une minime quantité de lait. D'après cet habile prati-

(1) V. ci-dessus, p. 41.

(2) V. B. 4870, p. 208.



oien, son frère ayant eu l'idée de promettre à son vacher 1^f 25 pour chaque veau qu'il lui élèverait jusqu'à l'âge d'un an, cet homme parvint à lui en élever trente avec le lait de trois vaches. C'est l'exemple qu'il a cru devoir suivre ; durant l'espace de trois ans il a élevé successivement chaque année cinquante, cinquante-quatre et cinquante-cinq de ces jeunes animaux avec le lait de quatre vaches. Il n'en a perdu aucun les deux premières années, la troisième, il en a perdu trois. Voici le régime auquel il les soumet :

Un nourrisseur de son voisinage, qui spéculé sur le lait, lui vend ses veaux âgés de dix jours ; ils lui coûtent 37^f 50 pièce. On leur donne 3 litres de lait pur à chaque repas pendant les quatre premiers jours ; on diminue alors peu-à-peu la quantité de lait en remplaçant le déficit d'abord par un bouillie de farine de froment, qui elle-même est remplacée quelques jours après par une bouillie de farine moitié orge et moitié avoine blutée.

La farine d'orge à son tour est remplacée par le tourteau de lin, parfaitement pulvérisé et de bon goût à la dose de 250 grammes par veau. On met ensuite du très-bon foin dans un petit tonneau défoncé par un bout ; on y verse le matin de l'eau bouillante, ce qui produit du thé de foin, qui est brun et des plus nourrissants ; on le mêle soir et matin à la bouillie préparée, qui est donnée tiède à raison de 5 litres environ par repas, ce qui revient à environ 2 fr. par semaine. Cette ration ne doit pas être dépassée pendant la première quinzaine, sous peine de voir apparaître la diarrhée ; on amène les veaux à boire en leur faisant têter les doigts. Lorsqu'ils commencent à ruminer, on met devant chacun d'eux un peu de farine et de tourteau humecté, et un peu de foin très-fin pour leur apprendre à manger ; lorsqu'on a du bon vert ou encore mieux des racines, on les

donne en place de foin. En hiver, on peut encore leur donner de la paille hachée à 3 centimètres de longueur, arrosée d'eau bouillante dans laquelle on a fait dissoudre par chaque veau 500 grammes de tourteau moitié lin moitié colza ; de plus la paille hachée est saupoudré soir et matin de farines de grains mélangés les moins chers.

On peut encore employer le mélange suivant qu'on laisse s'échauffer en tas avant de le faire consommer : 5 parties de paille hachée, 10 parties pulpes de betteraves ou l'équivalent en racines, le tout arrosé avec un bouillon contenant 4 parties de farine et 1 partie de tourteau.

Il est très-important de tenir les veaux sur un sol entretenu sec, sur une litière renouvelée fréquemment et dans une atmosphère chaude en hiver ; ils consomment moins et vivent mieux.

Les pâturages maigres leur conviennent mieux que les pâturages succulents : une des meilleures nourritures pour le premier été est le sainfoin.

La diarrhée se produit lorsqu'on change trop brusquement la nourriture sèche en nourriture verte et surtout acide ; le tourteau la prévient.

Si les veaux ont des vers, on leur fait avaler de la térébenthine ; s'ils ont des poux, on les lotionne avec une infusion composée de 60 grammes de staphisaigre dans un bon litre de vinaigre, et on recommence au bout de huit jours.

D'après le journal que nous citons, M. de Grave, à 10 kilomètres de Dixmude, achète de ses journaliers et de ses voisins tous les veaux provenant de ses taureaux durham. Dans la première quinzaine, on leur donne du lait mélangé avec une décoction de farine moitié froment moitié lin ; puis le froment est remplacé par la farine d'avoine et plus

tard le lait est supprimé et remplacé par une décoction de farine de pois ou de féveroles ; plus tard on donne de très-bon foin, des racines coupées et une proportion croissante de tourteaux de lin.

Quelques particularités touchant la fabrication du beurre à la ferme de Cuny (Indre). (1)

D'après les détails données sur cette fabrication dans la même feuille, l'écémage se fait au moyen d'une écumoire en fer étamé qu'on secoue au fur et à mesure dans une crèmière, vase en grès d'une contenance de 10 litres, ayant la forme d'une amphore, c'est-à-dire à ouverture assez étroite à panse large, et dont la base de dimension moyenne, est percée latéralement d'un petit trou fermé par un bouchon de bois. Cette ouverture sert à faire écouler à divers moments et avant la mise en baratte le petit lait, qui, entraîné lors de l'écémage, s'est séparé par le repos.

Avec ce simple procédé, on assure, affirme l'auteur, la conservation parfaite de la crème, si le beurre n'est pas fabriqué chaque jour, en ayant soin toutefois que la crèmière soit couverte supérieurement par un obturateur quelconque.

La baratte employée est la baratte polyédrique en bois de Fouju (2). Voici de quelle manière on la fait fonctionner dans la ferme en question :

Avant d'introduire la crème, on lave l'instrument à l'eau très-froide en été, et à l'eau plus ou moins chaude en hiver. La crème versée, on ajoute un tiers d'eau à température

(1) V. B. 1868, p. 103.

(2) C'est celle que met en vente la Société.

variée suivant la saison, mais l'appareil ne doit jamais être plus d'à moitié rempli. Le clayon intérieur mis en place, on ferme la baratte au moyen d'un grand bouchon de liège recouvert d'un linge propre et on commence à tourner.

Après 4 à 5 tours, on arrête et on ouvre un petit trou qui se trouve sur la baratte à la face opposée à la grande ouverture, l'air et la vapeur s'échappent avec force, on referme et on recommence cette petite opération tant que besoin est, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dégagement de gaz. Alors on tourne d'une manière continue avec une vitesse de 100 tours environ à la minute. Le temps nécessaire au travail varie beaucoup suivant la saison et même suivant la nourriture des vaches qui ont produit la crème. Au moment où la crème se change en beurre, le bruit intérieur de la baratte se modifie, on modère le mouvement de rotation, et enfin lorsque l'on juge le beurre fait, on ralentit encore pour le ramasser en morceaux.

L'opération du barattage étant terminée, on ouvre la baratte pour procéder au premier *délaitage*. Après avoir placé un seau entre les pieds du support, on retire le bouchon de bois, qui laisse écouler le lait de beurre, puis on le remet et on verse dans la baratte de l'eau fraîche sans remettre le liège, on donne plusieurs mouvements de va-et-vient et on délaite une seconde fois ; on réitère deux ou trois fois cette opération sans employer les mains, et ce n'est qu'après ces lavages répétés que l'on extrait le beurre. On enlève préalablement le clayon intérieur, qui, à sa partie inférieure, est toujours muni d'une petite passoire fine, ayant fait obstacle au passage du beurre à travers l'orifice qui a servi au délaitage. Les morceaux, au fur et à mesure de l'extraction, sont déposés dans des seaux pleins d'eau très-fraîche ; là ils se raffermissent ; et peu après, suivant

la fermeté acquise, ou malaxe chaque morceau en le frappant contre une palette en bois de hêtre pour en faire sortir l'eau et le restant de lait de beurre.

Quand on veut à Cungy un beurre superfin, onctueux, on ajoute par barattée dans la crème un verre d'huile d'olive de première qualité, ce qui s'accorde avec la pratique que nous avons antérieurement signalée de faire entrer dans la consommation des vaches pendant l'hiver une part de tourteaux oléagineux afin de rendre le beurre gras, onctueux, au lieu d'être cassant, comme il arrive pendant la saison froide.

La baratte, sitôt après l'opération, est lavée avec de l'eau chaude, puis avec de l'eau froide et mise dans un lieu où la dessiccation puisse s'opérer promptement et à l'ombre. La bonne conservation d'une baratte est, fait observer l'auteur, une chose essentielle à la qualité du beurre, et en même temps une chose qui n'est pas sans donner peine, surtout si elle est en bois. Renfermée dans une laiterie à une température uniforme mais assez élevée, elle se couvre en peu de jours de moisissures ; placée dans un petit appartement fermé, elle conserve une humidité qui donnera un goût au bois. Il faut qu'elle soit placée à l'abri du soleil, loin des foyers actifs, dans un courant d'air ou un endroit très-aéré. Ce point est recommandé comme capital.

Conservation du beurre en sacs. (1)

Les laitiers du territoire de Wasington emploient, d'après le *Bulletin de la Société d'acclimatation*, le moyen suivant pour la conservation du beurre dans des sacs de mousseline. Le beurre est ensaché dans des sacs de fine mousseline

(1) V. B. 1860, p. 26.

blanche, faite de telle forme qu'une fois pleins, ils représentent un cylindre de 3 ou 4 pouces de diamètres et long d'un demi-pied à un pied. Le beurre, au sortir de la baratte, est introduit dans ces sacs, lesquels, à leur tour, sont mis dans de grands baquets ou barils contenant une forte saumure additionnée d'un peu de salpêtre ; des poids sont disposés ensuite sur le beurre pour le maintenir toujours au-dessous de la surface. L'enveloppe de mousseline protège le contenu contre les impuretés avec lesquelles il pourrait se trouver en contact dans le baquet ; la saumure qui recouvre le tout garantit le beurre de l'action de l'air ; de la sorte il se conserve, dit-on, plus longtemps frais que par toute autre méthode.

Pour le fabricant, c'est un emballage plus facile et moins cher que les terrines et les pots, et pour les détaillants les avantages s'expliquent d'eux-mêmes. Les sacs de beurre peuvent rester sur le comptoir abrités de la poussière et des autres contacts et être livrés roulés dans un simple papier comme un paquet de bougies. Le consommateur peut de son côté en rentrant chez lui placer au besoin son beurre dans de l'eau pure si l'enveloppe en est salie, et pour sa consommation quotidienne, en couper des tranches comme il ferait d'un saucisson. C'est par un procédé analogue que dans les départements du midi on conserve la graisse de porc dans des vessies.

Conservation de la faculté germinative des œufs.

D'après M. Delidon (même Bulletin), la germination de l'œuf des gallinacées varie beaucoup selon les influences de la lumière et de la température. Généralement l'œuf pondu

pendant l'hiver est placé dans un lieu où règne une température moyenne, peut conserver ses principes d'éclosion pendant plusieurs mois. Le terme de 30 jours n'est donc pas invariable puisque la prévoyance de l'homme peut le rendre plus long. On voit, dans les grandes chaleurs de l'été, les œufs perdre leur propriétés de germer après seulement 8 ou 10 jours. Pour conserver dans cette saison les qualités des œufs et pouvoir les faire couver, il faut les retirer après la ponte de chaque jour et les placer en un lieu obscur, frais, mais non humide. M. Delidon les met dans une corbeille et parfois sur un peu de foin sec et étendu sur une planche. Il lui est arrivé de mettre sous une couveuse des œufs ainsi conservés depuis plus de trois mois, même en été.

C'est le moyen qu'emploient les marchands de volailles et de canards des environs de Saint-Gilles-sur-Vie, qui font un grand commerce, et qui, par conséquent, ont à redouter de grandes pertes par crainte de la corruption des œufs. Le même lieu, frais en été, ayant une température modérée durant l'hiver, leur sert aussi à cette époque. Ils peuvent donc, lorsqu'ils ont de bonnes couveuses, trouver toujours des œufs prêts à être soumis à l'incubation. Ils conservent leurs œufs pendant plusieurs mois, et ils ne se plaignent jamais de non-réussites par cette manière d'opérer.

L'emballage dans des herbes fraîches, mais non mouillées, dans des joncs froissés, conserve aussi aux œufs leur principe de germination ; mais il faut qu'ils soient complètement privés de lumière et bien emballés pendant le transport. Un bon emballage dans ces conditions peut conserver des œufs pendant un temps qu'il serait difficile de préciser, mais qui doit être d'au moins 3 mois.

Hygiène des étalons.

Après avoir rappelé qu'on a eu tour à tour à l'égard des étalons recours aux traitements échauffants ou aphrodisiaques et débilitants ou calmants, M. Gayot fait remarquer, dans le *Journal d'agriculture pratique*, que l'abondance et la qualité très-substantielle des aliments tiennent à peu près lieu de tout aujourd'hui. On aurait même, selon lui, un peu dépassé la mesure sur ce point, car s'il est bon que le reproducteur soit en état de bonne et vigoureuse santé, l'obésité est au point de vue de ses facultés génératrices un grave défaut. Sa situation doit être un peu au-dessous de l'état florissant que l'on nomme embonpoint, alors que l'animal est en pleine santé quoique déjà un peu gras. Le mot *condition* des Anglais, exprime parfaitement ce point précis; pour eux l'animal mis en *condition* se trouve exactement arrivé au degré de chair et de fermeté compatible, non plus seulement avec la santé, mais avec le libre exercice et le large emploi de toutes les forces de la vie.

L'étalon doit donc vivre largement et substantiellement, et pour que, à la faveur de ce régime abondant, il ne fasse pas de graisse, mais du muscle, une chair de marbre, il faut le soumettre à des exercices assez prolongés ou bien à des travaux assez soutenus pour lui faire perdre tout ce qui, en s'accumulant en lui, formerait excès. Toutefois pour la femelle qui porte l'état d'embonpoint doit être maintenu à un degré plus élevé, sans dégénérer pourtant en obésité; il lui faut le nécessaire pour elle, plus pour le petit qui vit à ses dépens le nécessaire et un peu de superflu, quelque épargne pour le fœtus, une sorte d'en-cas pour les jours où, un peu moins bien disposée, la mère aurait à s'imposer quelque retenue sur la ration habituelle.

Beaucoup d'étalons ne trouvent pas, d'après l'auteur, hors le temps de la serte, un emploi satisfaisant de leurs forces. La promenade est souvent leur seul passe-temps. On peut la tenir pour tout-à-fait insuffisante, car elle ne parvient pas à dépenser la portion de nourriture qui doit s'en aller par l'exercice ou par le travail dans l'intérêt de la conservation de l'énergie musculaire et de toutes les qualités inhérentes aux bonnes races. Des promenades quotidiennes prolongées, à des allures progressivement allongées et vives, des pansages répétés et vigoureux, une certaine variété dans la nature et le mode d'administration des aliments combattent, autant que faire se peut, les dispositions à l'excès d'embonpoint et les inconvénients d'une existence enfermée.

En Angleterre les étalons sont tenus à un régime substantiel, mais en quelque sorte plus rafraîchissant qu'échauffant. Ils reçoivent à peu près la même nourriture que les juments qui leur sont amenées. On leur donne souvent des *maschs* chaudes, sorte de mélanges alimentaires, excellente préparation, dit l'auteur, inutilement recommandée en France; ils mangent plus que chez nous des carottes; et, en fourrage, on alterne volontiers le foin de prairie naturelle avec le produit des luzernières et le trèfle. Sans être exorbitante, la ration d'avoine, qui ne manque jamais, n'est pourtant pas mesurée avec trop de parcimonie. En été, on substitue à une partie des fourrages secs des aliments herbacés donnés en mélange avec les premiers. Ces mélanges sont faits 12, 15 et 20 heures avant l'administration des repas. Exécutée au moment même de les placer dans les râteliers, l'opération serait inutile. M. Gayot blâme notre tendance au peu de soins qui fait que nous nous plions difficilement à de petits assujétissements de

ce genre. Pour les étalons sédentaires, il n'y a pas, dit-il, de meilleur régime que celui-ci : nourriture verte en mélange avec des aliments secs et une ration convenable d'avoine.

Le vert stratifié, soit avec la paille, soit avec le foin n'a pas, si nous en croyons l'auteur, les effets débilitants qu'on lui a longtemps prêtés. L'avoine est bien digérée par les animaux soumis à un demi-vert, et suffit à maintenir une grande énergie, un grand fonds de vigueur. Loin de diminuer même, les forces s'augmentent et le pouvoir prolifique s'élève.

Le mélange de l'orge et des farineux avec l'avoine aurait l'inconvénient de trop pousser à la graisse. D'un autre côté l'avoine en grain sec administrée à haute dose et d'une manière continue, en donnant beaucoup de ton et d'énergie à la fibre, monte les forces physiques à un diapason très-élevé à la longue ; elle tend tous les ressorts et jette tous les organes dans un éréthisme violent qui assèche les tissus, qui gêne les infiltrations. Nourries tout différemment, plus ou moins relâchées par le régime du vert, les poulinières forment contraste et ne sont pas mieux disposées pour une conception certaine, lorsque le vert, trop aqueux, exerce une action pas trop laxative. La provende et mieux la *masch* combattent les effets pas trop toniques de l'avoine et rapprochent l'étalon des conditions physiologiques de la femelle, lorsque celle-ci n'est pas abandonnée trop exclusivement aux effets relâchants d'aliments fournis par des plantes encore un peu jeunes ou trop chargées d'eau de végétation.

Ces enseignements de l'expérience vont à l'encontre de certaines idées ou de certaines pratiques qui, comme il a

été dit ci-dessus, ont été fort en vogue autrefois, et qui avaient pour objet d'exalter les forces musculaires ou le tempérament de l'étalon : ainsi l'abus de la féverole et l'usage du chénevis mêlé à l'avoine, le vin, l'eau-de-vie, le poivre, d'autres drogues encore. Toutes ces substances, propres à resserrer la fibre ou à exercer une impression trop vive sur les organes générateurs, loin de favoriser la fécondation, sont considérées par M. Gayot comme nuisant bien plutôt à son accomplissement. Un régime sain et substantiel est le meilleur des aphrodisiaques. Il y a toujours avantage à suivre les indications de la nature, et à ne pas s'écarter des lois qu'elle a tracées. Au lieu d'être exclusivement sec et tonique, au lieu de n'admettre que le foin, la paille et l'avoine, il est facile de varier un peu la composition des rations, soit en mêlant les fourrages herbacés aux fourrages secs, dans la saison du vert, soit en donnant des *maschs* pendant les chaleurs d'été ou même avant l'époque du vert.

Il était bien plus absurde encore de préparer les étalons au service de la monte par la saignée, les purgatifs et les boissons nitrées ou réfrigérantes. Cette méthode n'est heureusement plus employée de nos jours ; on a compris qu'elle appauvissait l'économie en lui enlevant une partie des richesses que le régime antérieur avait eu pour effet d'accumuler en elle.

Enfin, chez les étalons retenus à l'écurie, la peau a besoin d'être toujours stimulée, irritée, décrassée, attentivement nettoyée. Le frottement avec la brosse, le bouchon de paille ou de foin, le torchon de toile ou de laine, les massages énergiques et fréquents ne constituent pas des soins inutiles ou de luxe ; ils appellent à la périphérie une action organique qu'il ne faut pas se laisser fixer sur les organes de la vie intérieure.

Influence des coupes fréquentes sur l'herbe des prairies.

Le *Bulletin agricole hebdomadaire du Slesvig-Holstein* appelle, d'après M. de Cérès (*Journal d'agriculture pratique*), l'attention de ses lecteurs sur le résultat d'expériences comparatives faites en Suisse en ce qui concerne l'aménagement et le fauchage des prairies naturelles et artificielles. On sait en effet depuis longtemps que des coupes fréquentes diminuent non-seulement en quantité mais encore en qualité le rendement d'un champ de trèfle. Ce serait le résultat inverse qu'on obtiendrait en traitant de même les prairies naturelles. On a trouvé en effet qu'en fauchant à des intervalles plus rapprochés une prairie antérieurement et régulièrement fauchée deux fois par an, le produit utile augmentait d'environ un tiers. Pour constater la différence on ne s'est pas contenté de pesées, mais on a eu recours à l'analyse qui a permis de constater la condition du fourrage récolté dans les différentes phases de l'expérimentation. Ainsi entre l'herbe provenant d'une prairie fauchée deux fois et celle récoltée sur un pré soumis à des coupes plus fréquentes, la proportion de substance sèche varie dans le rapport de 1 à 1-16 ; la protéine, dans le rapport de 1 à 1-54 ; les matières non azotées, dans le rapport de 1 à 1-18 ; enfin l'ensemble des matières nutritives dans le rapport de 1 à 1-26.

La feuille Holsteinoise prend texte de ces intéressantes expériences pour engager ses lecteurs à imiter l'exemple des cultivateurs suisses et à ne pas attendre que les graminées des prairies aient passé fleur (1) pour pratiquer la

(1) V. B. 1871, p. 177.

première coupe et à ne pas se contenter autant que possible d'un seul regain.

Binette de M. Vallerand, dite Paraterre.

Tandis que les instruments de nettoisement et d'ameublissement superficiel du sol, utilisant la force des animaux, sont arrivés à un très-haut degré de perfectionnement, les instruments à main, fait observer, dans le même Recueil, M. Jarnet, répétiteur d'agriculture à Grignon, n'ont guère subi de modifications, bien que le travail qu'ils permettent d'exécuter ne soit pas toujours sans reproches. Comme type de ces derniers, on peut citer la binette présentant les inconvénients suivants : pour des jeunes plantes et celles dont les feuilles cotylédonaire ne font qu'apparaître à la surface, il est presque impossible, à moins de grandes précautions, de ne pas les recouvrir de terre, ce qui peut nuire à leur développement ultérieur. Par suite de l'angle que fait la lame avec le sol, la terre remonte sur ce plan incliné, en surchargeant d'autant son poids, d'où résulte nécessairement une plus grande dépense de forces de la part de l'ouvrier. Enfin, outre les risques que courent les plantes, il se produit à chaque coup de binette, une accumulation de particules terreuses, ce qui est loin d'être favorable à la bonne exécution du binage.

Aussi l'habile professeur que nous venons de citer signale-t-il la rasette imaginée par M. Vallerand, l'inventeur de la célèbre charrue défonceuse, agriculteur à Moufflaye, par Vic-sur-Aisne (Aisne), laquelle réunit des avantages irrécusables pour le sarclage des céréales, des betteraves, des plantes potagères, etc., et, en général, de toutes celles qui réclament de nombreuses façons d'entretien.

La partie travaillante est une lame d'acier très-mince, formant une sorte de cadre, dont les deux côtés verticaux sont reliés au manche par une tige de fer bifurquée.

Avec cette rasette, les plantes sont protégées par les parois verticales, entre lesquelles la terre trouve un passage libre, d'où son nom de rasette *paraterre*; le travail se fait plus rapidement, il est plus régulier, tout en demandant moins de forces.

M. Vallerand livre cette rasette au prix de 3 fr.

Destruction des cuscutes.

Les cuscutes, fait observer encore la même feuille, sont des plantes annuelles qui se développent particulièrement dans les luzernières où elles courent d'une tige à l'autre et s'y implantent à l'aide de petits suçoirs. Pendant le cours de ces évolutions, elles fleurissent et mûrissent leurs graines, qu'elles laissent tomber sur le sol pour reparaitre encore l'année suivante, et cela indéfiniment.

Les moyens d'existence et de reproduction de ces plantes étant connus, il suffit, pour les détruire, de devancer leur floraison et, par là, la maturité des graines, en fauchant rez-terre dès l'apparition de la cuscute, les luzernes envahies. Si une première coupe ne suffit pas, on en fait une 2^e, une 3^e même, et cela enfin jusqu'à ce que les graines de cuscute qui sont dans le sol ou mêlées aux graines des luzernes soient épuisées par la germination.

En procédant ainsi et en ne laissant pas aux cuscutes le temps de fructifier, elles disparaîtront bientôt de chaque luzernière.

C'est particulièrement chez les cultivateurs qui récoltent des graines pour le commerce que ce procédé peut trouver son application.

Un moyen plus énergique, signalé par un autre agriculteur dans le même journal, ce serait, dès que l'on reconnaît quelques filaments de cuscute, de couper à 0^m10 en terre toutes les têtes de luzerne qui en sont couvertes, en ne craignant pas, afin de n'en laisser aucune, d'élargir même à l'excès le cercle de l'opération. L'époque la plus favorable pour opérer est le printemps et l'été, tant que dure la végétation.

Destruction des mauvaises herbes.

Le journal Anglais le *Gardner* préconise, d'après la *Revue horticole*, pour extirper les mauvaises herbes, un ratissage superficiel des herbes *très-jeunes*, plutôt que d'attendre qu'elles soient entièrement développées ; il assure que cette taille en vert, souvent répétée, en même temps qu'elle est moins pénible et plus expéditive, fait périr les plantes tout aussi efficacement qu'un ratissage à fond, qui nécessite d'abord un vrai labour, puis le râteau à une ou plusieurs reprises. Il cite à l'appui de sa méthode le fait que le liseron demande un défoncement en règle et très-coûteux pour être radicalement extirpé, si l'on désire, à l'instar d'un ratissage à fond, enlever la totalité de la plante, tandis qu'en enlevant régulièrement, à mesure qu'elles reparaissent, seulement la partie aérienne, ce qui peut se faire par quelques journées d'enfant dans le courant d'un été, les plantes périssent entièrement.

Oiseaux de basse-cour donnés à cheptel par la Société d'acclimatation.

La Société d'acclimatation fait connaître dans son Bulletin qu'elle se propose de placer chez des particuliers, à

cheptel et à des conditions par elle d'autre part déterminées, divers animaux. Nous croyons devoir rapporter les instructions et les renseignements qu'elle publie, à cette occasion, touchant les oiseaux de basse-cour qu'elle destine à ce placement.

Les coqs et poules que la Société confie à ses membres devront être placés, durant les mois de mars, avril et mai, dans des parquets spéciaux, de façon à prévenir tout mélange de races. Si en effet ces volailles vivaient libres dans la basse-cour, en contact avec ses habitants, les produits obtenus seraient croisés.

Il sera bon de ne plus faire couvrir après le mois de mai ; les poullets d'arrière-saison s'élèvent difficilement et n'atteignent jamais le même développement que ceux du printemps.

Suit l'indication des races, avec leurs caractères respectifs, que la Société est en mesure de donner à cheptel :

Race de Houdan. — « Cette excellente race de table, aujourd'hui si répandue qu'on la retrouve pour ainsi dire partout, est excellente de tous points. Sa chair est délicate et abondante ; elle pond assez bien, mais couve mal. Ce sera toujours une imprudence de confier des œufs à une poule de Houdan. C'est d'ailleurs une poule de ferme, active et ardente à chercher sa nourriture. »

Race de Crève-cœur. — « La chair des volailles de Crève-cœur est supérieure à celle des poules de Houdan. Elle est bonne-pondeuse, mais couve mal. Elle est en outre assez délicate. Très-sujette aux affections des organes respiratoires, cette poule aime la liberté ; elle a besoin, pour donner de bons résultats, de pouvoir vaguer autour de son domicile, et recherche le parcours des prés. »

Race de la Flèche. — « C'est la plus estimée des races françaises au point de vue de la chair. Les volailles de la Flèche sont délicates et s'acclimatent difficilement en dehors de leur pays d'origine. La poule n'est pas mauvaise pondeuse, mais est couveuse médiocre. Cette race, pour prospérer, a besoin d'être fortement nourrie et de liberté. Comme celle de Crèveœur, elle aime à rechercher dans les prés les insectes et mollusques dont elle est très-friande. »

Race de Caussade. — « Très-rustique, très-bonne pondeuse, la poule de Caussade est une bonne poule de table. Elle se recommande par son activité et sa fécondité. »

Race de Dorking. — « La race de Dorking (Angleterre) donne des produits d'un volume considérable. Sa chair, peut être un peu grasse, est succulente. La poule est pondeuse ordinaire et bonne couveuse. Ces volailles souffrent parfois du froid et ont besoin de liberté.

Race de la Campine. — « Cette excellente poule, dont la taille est inférieure à celle des volailles dont il a été question plus haut, pond abondamment et donne une chair de bon goût. Très-active, cette variété recherche sa nourriture à de très-grandes distances de la basse-cour qu'elle habite, et par conséquent est d'un entretien économique. »

Race espagnole. — « Délicate et frileuse, la poule espagnole est bonne pondeuse et donne des œufs très-volumineux. Elle a été employée avec succès dans de nombreux croisements. Sa chair est de bonne qualité, mais peu abondante. »

Race de Bréda. — « Très-rustique, pondant de gros œufs, donnant une chair savoureuse, la race de Bréda est estimable et peut être avantageusement introduite. »

Les canards domestiques que la Société confie à ses

membres devront être placés, dans les mois de février, mars et avril, dans des parquets spéciaux, de façon à prévenir tout mélange de races. Les races qu'elle se propose de placer sont les suivantes :

Canard de Rouen. — « Les canards de Rouen, ou plus exactement les canards du Calvados, sont remarquables par leur taille, leur poids et la finesse de leur chair. Mais cette race, mal fixée jusqu'ici, dégénère aisément. Son plumage doit être semblable à celui du canard sauvage, et sa taille considérable. Trop souvent on obtient des canards de Rouen des oiseaux tachés de blanc, des canes dont le plumage est très-clair, alors qu'il devrait rester de couleur sombre. Les éleveurs qui n'alimentent pas largement les canetons obtiennent des oiseaux d'un faible volume et qui sont alors sans valeur. Le canard de Rouen est rustique ; il peut réussir partout, à la condition de recevoir une alimentation suffisante, pourvu que les étalons soient de race.

Canards d'Ailesbury. — « D'un volume égal, sinon supérieur au canard de Rouen, la race d'Ailesbury, depuis assez longtemps fixée en Angleterre par la sélection, est très-appréciée et fournit à la table des oiseaux très-gras et très-volumineux. Ce type ne dégénère pas facilement, et si parfois on rencontre des canards de cette variété dont la taille laisse à désirer, c'est que dans leur jeunesse leur alimentation a été négligée.

Le canard d'Ailesbury est particulièrement recommandé, dans le même Bulletin de la Société d'acclimatation, par M. le marquis Séguier de Saint-Brisson. Il en a, dit-il, peuplé quatre fermes dans le Berry. Les fermiers se louent fort de cette introduction, car, sur le marché, ils vendent

ces canards 1 fr. de plus que les autres. En outre le plumage blanc de cette variété est recherché et donne encore un produit notable. Pour conserver la race pure, il a d'ailleurs, en remettant les Ailesbury, exigé le sacrifice de tous les canards ordinaires. A l'âge de 6 mois, ses élèves de canards pèsent, assure-t'il, de 3 à 4 kilog., non engraisés, et, engraisés, de 5 à 5 kilog. et demi. Quant à la chair, elle est délicate, tendre et savoureuse, et absolument dénuée de ce goût musqué qu'on retrouve trop souvent dans les canards.

Canard Labrador. — « La beauté du plumage noir à reflets verts changeants de ce beau canard fait de lui un oiseau d'ornement. Mais il est aussi un excellent canard de table, d'une chair délicate et savoureuse. Cette espèce est en outre d'une fécondité remarquable et d'une rusticité complète. On ne saurait trop recommander de faire couvrir avec soin tous les œufs *charbonnés* que produiront les canards Labrador. Les œufs de ces oiseaux sont aujourd'hui les uns blancs, les autres bleuâtres, comme ceux de toutes les canes domestiques ; mais on en rencontre parfois aussi qui semblent avoir été roulés dans la poussière de charbon. Ces œufs *charbonnés*, fréquemment recueillis il y a quelques années, deviennent de plus en plus rares maintenant, et il importe de les rechercher pour maintenir la race dans sa pureté et combattre la dégénérescence qu'elle semble disposée à subir. Dans le choix des reproducteurs, les chepteliers auront soin d'éliminer les oiseaux tachés de blanc et ceux dont le poitrail serait roux.

**Degré thermométrique à consulter en vue
des précautions à prendre contre le re-
froidissement nocturne.**

D'après les observations présentées dans le *Journal de l'agriculture* par M. Benoit, de Troyes, la terre perd environ, par le rayonnement nocturne, 4 degrés de calorique durant les nuits du mois de mai; cette déperdition est continue depuis le coucher du soleil jusqu'à l'aurore; le maximum d'abaissement de température a toujours lieu vers le lever du soleil. Il importe donc de prendre les précautions contre le refroidissement avant cet instant, afin d'empêcher la température ambiante des plantes de descendre à zéro, et par conséquent de prévenir la congélation.

Quand, le soir, le thermomètre accuse $+ 6$ degrés, il n'y a rien à craindre de la gelée du lendemain (1), puisque, malgré la déperdition nocturne de 4° de calorique, la température restera supérieure à zéro de 1 ou 2 degrés. Au contraire, si, par un temps clair, la température descend au-dessous de $+ 5^{\circ}$, tout est à craindre pour le lendemain, et il y a lieu de prendre toutes les précautions dont on peut disposer.

Terreau et terreautage.

Nous avons indiqué (2) dans le temps la méthode enseignée par M. de Lambertye pour faire du terreau. Voici

(1) Nous serions cependant portés à croire que, dans nos contrées, il serait téméraire de prendre cette indication comme règle absolue, notre altitude et notre situation plus méridionale que celle de la Champagne augmentant chez nous l'intensité du rayonnement nocturne.

(2) V. B. 1870, p. 70.

d'autres procédés du même auteur offrant quelques variations dans les détails :

D'après ce maître en horticulture, les fermiers et les cultivateurs feront bien de disposer dans un coin de leur jardin ou dans le voisinage un tas de fumier d'étable bien égalisé et piétiné, du volume de 2 mètres cubes au moins. Ce fumier sera arrosé à plusieurs reprises dans l'été, afin d'avancer sa décomposition. Au bout de 6 mois de dépôt, ce serait une bonne opération de démonter et de remonter ce tas en ayant soin de mettre dans l'intérieur les parties exposées précédemment à l'air. Six mois après le terreau sera suffisamment fait pour être employé à terreauter, et ce qui restera du tas continuera à se transformer en terreau plus réduit qui conviendra particulièrement à l'empotage des fleurs. On voit donc qu'il faut s'y prendre un an à l'avance pour faire du terreau.

Ceux qui ne possèdent pas des bêtes à cornes ou des chevaux, mais seulement des porcs, des chèvres, des lapins, peuvent encore faire du terreau avec le fumier de ces animaux en y ajoutant soit des fougères, des herbes sèches, des feuilles, des genêts, les balayures de la maison, les mauvaises herbes du jardin *avant qu'elles soient en graine*. Il faut déposer par lits fumiers, herbes sèches, herbes vertes, balayures, râclures ; piétiner, arroser quelquefois par la chaleur pour hâter la pourriture de tous ces matériaux. Si l'on commence cette besogne au printemps, et si à l'automne on prend le soin de défaire le tas, de le remuer et de le rétablir en plaçant au milieu les parties les moins décomposées, le printemps d'après on aura du terreau, pas encore parfaitement *fait*, mais suffisamment bon pour couvrir les semis. Chaque année il y aura lieu de faire un nouveau tas (compost) en s'y prenant de la même manière.

Terreauder c'est répandre sur une planche semée, ou qu'on se propose de planter, un lit de terreau fin de 10 à 15 millimètres. On dépose le terreau par petits tas de distance en distance sur la planche, et avec la pello ou un râteau on le répand le plus également possible. Le terreaudage a pour effet de réchauffer le sol, de l'empêcher de se dessécher, de se fendre ou crevasser, et enfin de lui céder les parties nutritives du terreau au profit des plantes chaque fois qu'il pleut ou qu'on arrose.

Procédé pour se procurer de l'eau d'arrosage dans un jardin potager.

Ce procédé, d'après M. Pigeaux (*Journal de la Société centrale d'horticulture*) consiste à recueillir, au moyen d'un dallage des allées, l'eau de pluie qui tombe autour d'un grand bassin central.

Effets du paillis.

Le paillis a pour effet, comme nous l'avons déjà vu, (1) de tenir la terre humide, de faciliter l'imbibition de l'eau des arrosements, de s'opposer à son évaporation, de céder ses parties nutritives à la terre au profit des plantes. Concentrant l'humidité plus que le terreau, on ne doit pas l'employer avant que la chaleur ne soit franchement arrivée. On terreaute au printemps et en automne, on paille l'été.

Le paillis, fait observer le *Bulletin de la Société d'horticulture* de la Côte-d'Or, est une des opérations les plus

(1) V. B. 1868, p. 47.

importantes de la culture maraîchère. Plus le sol est léger, sablonneux, qu'il craint plus par conséquent la sécheresse, plus l'urgence du paillage se fait sentir. Essayez-en, dit le Recueil en question, sur une planche de haricots nains, humectez au besoin, et pas une fleur ne grillera au soleil, essayez-en aussi sur des choux, ils formeront tous leurs pommes ; sur des romaines, elles deviendront grosses et seront lentes à monter.

Le marc de raisin pour paillis des fraisiers.

Nous avons d'autre part (1), indiqué les avantages qu'offraient l'emploi du marc de raisin pour paillis. *L'Illustration Horticole* rapporte qu'en paillant au printemps ses fraisiers avec du marc de raisin sorti des cuves, un horticulteur de Tours est parvenu à doubler leur récolte.

Culture des haricots et des pois par rangs alternés.

D'après M. Georges (*Journal de l'Agriculture*), il est avantageux, dans la culture des pois et des haricots, de les alterner par rangs, ce qui permet d'éviter de ramer les pois, même des variétés jardinières ; il assure ainsi, après expérience, rigoureusement comparée, et par suite de l'aérement considérable que cette méthode procure aux pois, obtenir plus du double de produit.

Quant au haricot à rame, il alterne avec du haricot à pied ou avec du pois nain ; de cette manière il ne faut qu'une moyenne rame au haricot, d'où économie de dépense avec plus de produit.

(1) V. B. 1872, p. 118.

Dans les terrains froids, l'auteur conseille de diriger les rayons du nord au midi, pour que la plantation reçoive la plus grande somme possible de lumière ; c'est le contraire dans les terrains chauds.

Pois remontants à rames.

Cette espèce , dont il existe deux variétés, l'une verte et l'autre blanche, est mise en vente par la maison Vilmorin Andrieux. Elle est signalée comme commençant à fleurir à peu-près en même temps que le pois Michaux et comme continuant à donner une production incessante pendant une grande partie de l'été, aussi bien sur la tige principale, laquelle présente souvent quatre et seize étages de cosses, que sur des pousses secondaires qui naissent des nœuds inférieurs n'ayant pas fleuri. Les gousses, au nombre de deux à la maille, sont de taille réduite, mais lourdes, bien pleines.

Culture de la chicorée frisée d'été.

La chicorée dite fine d'été ou d'Italie est, d'après la *Revue Horticole*, des plus recommandables; son seul défaut est de monter trop facilement en graines. Un professeur d'horticulture, M. Reynaud, enseigne, pour éviter cet inconvénient, de ne laisser qu'un espace assez restreint à chaque pied (1 décim. carré environ). On sème en place dans un terrain convenablement préparé ; les soins ultérieurs consistent à arroser, sarcler et éclaircir au besoin dans ces conditions ; les feuilles, au lieu de pousser horizontalement comme cela arrive d'ordinaire, sont obligées de monter verticalement. Bientôt le semis forme une touffe compacte, et la lumière n'atteint plus que le sommet des plantes qui blanchissent alors entièrement.

Ce procédé, dit l'auteur, offre de sérieux avantages; sur la même superficie on obtient plus du double de produit qu'en les transplantant comme cela se fait ordinairement; les chicorées blanchissent beaucoup mieux que partout autre procédé; on économise le temps employé à repiquer et à faire reprendre les plantes; enfin, comme il n'y a pas d'arrêt dans la végétation, le produit arrive beaucoup plus tôt.

Un estragon qui donne des graines.

Le véritable estragon (*Artemisia dracunculus*) ne donne jamais, comme on sait, de graines fertiles, bien que fleurissant chaque année abondamment, et, par suite, les personnes habitant au loin ou en dehors des voies de communication ne peuvent se procurer qu'avec beaucoup de peine cette plante, dont les pieds ou les éclats ne supportent que très-difficilement un long transport.

Les graines qui figurent sous ce nom sur les catalogues de quelques marchands allemands ne sont pas d'estrageon vrai, mais d'une autre plante du même genre, insipide et inodore, et ne possédant aucune des qualités qui font rechercher ce dernier.

Aussi croyons-nous devoir faire connaître une plante, signalée par M. Clémenceau, dans la même Revue, qui n'est pas un véritable estragon, mais qui, d'après ce praticien, en a absolument le goût, le parfum et toutes les qualités, à un degré même plus fin, plus distingué, plus agréable; de plus elle a l'avantage de donner des graines qu'on peut se procurer facilement dans le commerce. C'est le tagète luisant (*Tagetes lucida*), plante vivace du Mexique, déjà connue dans les jardins et les parterres, où elle est recher-

chée et employée comme plante d'ornement à cause de ses nombreux corymbes terminaux, formés de capitules floraux d'un jaune oranger très-vif, qui se succèdent sans interruption de juillet jusqu'aux gelées.

De même que l'estragon ordinaire, le *Tagetes lucida* a besoin d'être planté en terrain sain, à une exposition chaude, et d'être abritée pendant les grands froids avec des feuilles, de la litière ou de menus branchages.

On peut le semer de bonne heure en mars, avril sur couche, ou bien de mai en août en pleine terre. Dans ce dernier cas il faut faire hiverner les jeunes plants sous châssis. On peut repiquer ceux-ci dès qu'ils ont pris quelques feuilles, quand la saison n'est pas trop avancée.

La multiplication peut s'en faire encore comme pour l'estragon, par la division des pieds et de drageons, à la fin de l'été et au printemps ou bien encore par boutures faites au printemps avec des rameaux herbacés pris sur de vieux pieds conservés en orangerie ou sous châssis.

Le *Tagetes lucida*, à la fois excellente herbe aromatique et plante d'ornement de premier mérite, peut encore être cultivé en pots et conservé l'hiver en serre en pleine végétation, pour couper en herbe ou pour laisser fleurir. Ainsi peu de plantes, fait observer l'auteur que nous citons, réunissent au même degré que celle-ci l'utile et l'agréable.

Plantation tardive du chou de Bruxelles.

Nous avons déjà indiqué (1) la méthode du pincement comme étant éminemment favorable à la bonne venue du chou de Bruxelles dans les terrains secs. L'Horticulteur

(1) V. B. 1869, p. 148.

Lyonnais fait connaître une autre méthode proposée par M. Rivoire à la Société d'Horticulture du Rhône, c'est la plantation tardive, faite en juin, afin que les pommes ne se forment que dans la saison humide et fraîche. Les pommes qui viennent pendant la chaleur sèche sont en effet maigres et à feuilles écartées, et peut-être, d'après l'habile praticien que nous citons, conviendrait-il en outre, dans les terrains secs, de cultiver spécialement cette variété à l'exposition du nord.

Destruction des chenilles et des limaces. (1)

D'après des expériences rapportées dans les *Annales de la Société d'horticulture* de l'Allier, il suffit, pour se débarrasser des chenilles, de dresser contre l'arbre qu'elles infestent une vieille planche longue d'un mètre ou deux. Cette planche, posée presque droite, offre aux chenilles un abri derrière lequel elles vont infailliblement se réfugier en groupe tous les matins, et où l'on est sûr par conséquent de les détruire.

Après les avoir écrasées avec le dos d'une bêche, on replace la planche contre un autre côté du tronc, parce que celles qui pourraient être restées sur l'arbre ne viendraient pas probablement au même endroit, souillé par le massacre de leurs compagnes.

En deux ou trois jours on arriverait ainsi à purger complètement un arbre de ces insectes malfaisants.

L'usage des planches conduirait aussi à s'assurer s'il existe des chenilles sur un arbre lorsqu'on n'en aperçoit pas. S'il y en a, elles ne manquent pas de se tenir derrière

(1) V. B. 1867, p. 118 ; 1865, p. 231 et 1872, p. 199.

la planche, à moins qu'elles ne soient encore trop petites pour s'éloigner beaucoup de leurs nids.

Pour les formes à basse tige on emploierait des planches moins longues ou même simplement, selon les cas, des morceaux de planches.

Après la destruction des chenilles, les mêmes planches peuvent servir, d'après la même publication, étant étendues dans les petits sentiers d'un carré de légumes, lorsque le sol est humide ou rendu humide, à attirer les limaces, et à leur offrir une retraite où on les détruit également.

Quand aux chenilles du chou (1), *la Belgique horticole* rapporte que plusieurs personnes s'en sont débarrassées promptement en déposant simplement sur les choux des feuilles de fougère ou de sureau.

Destruction des chenilles du pommier. (2).

D'après M. Carrière (*Revue Horticole*), le moyen suivant aurait été employé avec succès pour se débarrasser des chenilles qui ont, l'été dernier, infesté les pommiers :

On prend 10 à 15 litres de suie qu'on fait détremper dans 150 à 200 litres d'eau pendant 48 heures; ensuite on passe le liquide à travers une toile d'emballage, de manière à le filtrer, afin de ne pas nuire au mécanisme d'une petite pompe ou d'une seringue avec laquelle on asperge vers le soir et aussi complètement que possible les arbres sur lesquels se trouvent ces insectes.

L'opération ne nuirait nullement à la végétation, bien au contraire, car au bout de quelque temps les feuilles prennent une teinte d'un vert plus foncé.

(1) V. B. 1872, p. 197

(2) V. B. 1873, p. 213.

Piège à papillons.

Un des plus puissants moyens d'arrêter la propagation des chenilles est sans contredit la destruction des papillons, qui pondent de cent à plusieurs milliers d'œufs. A ce sujet M. Chabaud préconise, dans la même Revue, une plante de la famille des Asclépiadées, l'*Aranja albens*, dont chaque fleur renferme, dit-il, plusieurs pièges à papillons.

Les fleurs de cette liane, originaire du Brésil, attirent par leur doux parfum une myriade d'insectes, de papillons surtout, qui chaque jour viennent butiner la liqueur mielleuse qu'elles contiennent. Mais ceux-ci se trouvent pris par l'extrémité de leur trompe, légèrement renflée dans les rainures que constituent les bords des appendices de la fleur disposés en couronne tout autour de l'ovaire. Ainsi prisonniers, les papillons ne peuvent s'envoler que dans le cas où leur trompe viendrait à se briser, ce qui est assez rare, de sorte qu'on a le temps de les saisir et de les tuer. La quantité de papillons qui se prend ainsi est, assure M. Chabaud, incalculable ; il en a compté jusqu'à 150 sur un seul pied, de toute espèce et de toutes dimensions.

L'*Aranja albens* ne semble pas être difficile sur la nature du terrain ; tout sol lui convient pourvu qu'il ne soit pas trop aride. Malheureusement, à cause de sa provenance, il ne peut pas être cultivé en plein air dans toute la France, et il ne résiste, paraît-il, qu'au climat du Midi et à celui de l'Ouest. Mais dans les régions plus froides, on pourra toujours en avoir quelques pieds en vases, que l'on hivernera en serre, ou à défaut dans une orangerie ou sous un hangar. D'ailleurs si les tiges gèlent, le pied pourra peut-être résister en le garantissant du froid.

L'*Aranja* produit du reste un très-joli effet dans les par-

terres, sur les treillis, les berceaux, les tonnelles, à raison de l'abondance et de la suavité de ses fleurs ainsi que de la nuance blanchâtre de ses feuilles tranchant agréablement sur le reste de la végétation.

Le melon d'Angers (1).

Parmi les melons de pleine terre, M. Bossin recommande spécialement le melon d'Angers comme étant d'une culture facile et donnant d'excellents fruits. Voici le mode de culture suivi à ce sujet par cet habile praticien :

Dans le courant de mai, on sème sous châssis à la manière des melons ordinaires; on le met en place à la fin du même mois ou dans les premiers jours de juin, dans une terre de potager bien fumée, bien meuble et exposée au soleil du midi; on établit des planches larges de 1^m30, auxquelles on donne la forme de ce qu'on appelle un *dos d'âne*; sur le sommet on trace une ligne au cordeau afin que les pieds soient régulièrement alignés; on ouvre à la bêche des trous de 0^m20 à 0^m25 d'ouverture et autant de profondeur, espacés de 0^m60 les uns des autres sur la ligne, puis on plante en recouvrant la motte de la même terre du sol. Souvent les trous sont ouverts à la main ou à la houlette. L'opération terminée, on arrose; si la terre ne contient pas assez d'humidité, on couvre chaque plante d'une cloche, et on continue à la soigner ni plus ni moins que les autres melons plantés sous cloche. Voilà tout le travail, que l'on termine par un paillis sur toute la surface de la planche.

Quant à l'époque de la maturité des fruits, elle est

(1) V. B. 1865, p. 508.

subordonnée à la chaleur ambiante : elle a lieu en août ou en septembre, selon que l'année est plus ou moins avancée; elle est de 8 à 10 jours plus précoce que celle du melon de Honfleur.

Cultivé ainsi en pleine terre, le melon d'Angers donne des fruits du poids de 3 à 4 kilog. en moyenne, de la forme de ceux des Precosts; ils sont galeux, à fond noir, aplatis comme eux aux deux extrémités et à côtes; l'écorce en est très-mince, et l'intérieur aussi plein que celui d'une pomme; il n'existe pas de vide à l'intérieur. La chair, très-épaisse, est d'un jaune tirant sur le rouge; elle est un peu croquante, juteuse, et surtout très-sucrée, avec un léger parfum que l'on ne rencontre pas assez souvent dans les melons.

Sans être extrêmement vigoureuse, la plante prend facilement des *mailles*, qu'il est toujours temps de supprimer, ce que l'on doit faire si l'on tient au volume des fruits. M. Bossin n'en laisse que deux ou trois au plus sur chaque pied.

Lorsque les pieds de melons sont malades et languissants, cet horticulteur se trouve bien de couvrir chaque pied d'une forte bêche de terre du sol bien ameublie, et de creuser dans la planche de petites tranchées profondes de 0^m08 à 0^m10, dans lesquelles on enterre chaque branche séparément, en ayant soin de maintenir les mailles en dehors et d'entretenir une certaine humidité au moyen de bassinages réitérés. Du reste on sait que le moyen des tranchées est employé par les cultivateurs de potirons et de courges pour obtenir des fruits plus gros (1).

(1) V. B. de 1867, p. 139.

On trouve des graines chez M. Duflot, 2, quai de la Mégisserie, à Paris.

Changement de couleur des fleurs.

D'après l'*Illustration horticole*, le charbon de bois rend la nuance des dalhias, roses et pétunias plus foncés ; le carbonate de soude rougit les jacinthes et le phosphate de soude modifie diversement les couleurs de plusieurs plantes. Pour bleuir les hortensias, il faut, dit-on, ajouter à la terre de bruyère ordinaire un peu de terre prise sur les places à charbon dans les bois. Le peroxide de fer, qui se dissout lentement, provoque un bleuissement bien plus intense que le sulfate de fer.

Rempotage des plantes grasses.

Le rempotage des plantes grasses présente souvent de sérieuses difficultés à raison des formidables épines dont sont armées certaines d'entre elles. D'autres espèces à feuilles drues, formant des rosettes à rez-terre, ne donnent pas moins de peine pour les lever sans casser ces feuilles. Un moyen de parer à ces inconvénients est donné par le journal le *Garden* : c'est, au lieu de dépoter la plante, de la trancher à rez-terre et de la poser ainsi sur la surface de la terre convenablement préparée d'un pot plus grand. Les racines se formeraient si vite qu'on assure les avoir vues sortir par les ouvertures au fond du pot six semaines après la décapitation et la plantation.

Plantation de la vigne. Son épierrement.

Dans la dernière séance du Congrès viticole qui se tient annuellement à Beaune, il a été généralement reconnu

que le moment le plus favorable pour la plantation de la vigne est le mois de mai. Plustôt, les boutures, qu'on a eu préalablement soin de stratifier (1), sont exposées aux hâles desséchants qui se font généralement sentir avec intensité dans une saison moins avancée, plus tard, et en reculant la plantation jusqu'en juin, comme le conseillent quelques auteurs, c'est s'exposer à briser les quelques radicelles qui se sont parfaitement développées pendant une stratification aussi tardive; puis, les fortes chaleurs qui se sont fait déjà sentir à cette époque leur seraient aussi funestes immédiatement après la plantation que les hâles du mois de mars. En effet, en mars, et surtout vers le milieu de ce mois, la terre est souvent déjà chauffée et dans un état d'humidité suffisant pour que les boutures y trouvent réunies les conditions essentielles à leur développement, chaleur et humidité.

Ecorcer la base des boutures est une opération qui a été reconnue très-avantageuse (2), surtout dans les terres exemptes d'une humidité stagnante; et, pour les boutures coupées tardivement et non soumises à la stratification, on a recommandé la pratique de les plonger pendant une semaine dans l'eau et de les écorcer en les retirant pour les planter immédiatement.

En ce qui concerne l'épierrement, il a été admis que les pierrailles sont certainement utiles à la vigne, mais qu'ici, comme dans tout, il faut éviter les excès et, par suite, enlever les très-grosses pierres des vignes. Frappé de l'utilité des pierres dans la culture de la vigne, l'abbé

(1) V. B. 1869, p. 330.

(2) V. B. 1871, p. 285.

Rozier fit paver un de ses vignobles ; mais il ne tarda pas à reconnaître que si l'usage est bon, il en est autrement de l'abus. Par contre le comte Odart avait fait épierre une de ses vignes ; mais celle-ci diminua considérablement de produit et ne redevint florissante que lorsque de nombreux béchages eurent ramené les pierres à la surface.

La coulure des raisins. Moyens d'y remédier. (1)

M. Ch. Baltet (*Journal de la Société d'horticulture de France*) attribue la coulure des raisins, c'est-à-dire l'infertilité provenant de fleurs mal fécondées ou avortées de fruits qui n'ont point noué, à trois causes principales : l'exubérance de la végétation, son défaut de vigueur, les intempéries printanières.

I.

L'excès de végétation, s'il provient d'une plantation trop profonde, peut être réprimé en provignant les ceps à 0^m 20 de la surface du sol, ayant soin de choisir à cet effet des sarments bien constitués ; il sera bon de disposer les sujets en ligne sur treillis en fil de fer ou échalas.

Pour lutter contre une végétation fougueuse, il convient d'appliquer une taille à long bois, c'est-à-dire de tailler les sarments assez long et en même temps d'autres sur le même cep assez court, afin de fournir à la taille suivante de nouveaux brins pour le futur courson et le futur long bois ; celui-ci sera incliné, abaissé, courbé, plié ou tordu. Il n'y aurait pas inconvénient à tailler en deux saisons : en février,

(1) V. B. 1862, p. 156.

supprimer les rameaux inutiles et tailler le courson ; fin avril, tailler la branche à fruit.

Il conviendra d'appliquer les opérations d'ébourgeonnement, pincage, rognage, que nous avons décrites dans le Bulletin de 1862, p. 156. L'ébourgeonnement sera modéré ; tout en élaguant les jeunes pousses stériles ou inutiles à la forme du cep, il est prudent de ménager à titre de canal de décharge d'une sève folle, quelques scions de grosseur moyenne, que l'on contiendra par le pincement, en attendant qu'ils soient retranchés net.

Il est indispensable que le pincage des rameaux porte-fruits soit pratiqué successivement. Vers l'époque de la floraison, déjà huit ou quinze jours auparavant, on rogne à 3 ou 4 feuilles au-dessus de la grappe les rameaux les plus avancés, et l'on continue à mesure que les rameaux s'allongent ; on ne touche pas aux brins faibles, sauf à les rogner plus tard, et l'on garde entiers les scions terminaux chargés de continuer l'ossature du cep.

Plus tard des bourgeons anticipés se développeront sur rameaux de première pousse ; on les rompra à une feuille de leur empâtement, et celui du sommet à 3 ou 4 feuilles. De cette façon le raisin grossit et mûrit régulièrement.

La suppression des vrilles, plus loin décrite (1), est encore une bonne opération.

Un effeuillage gradué est nécessaire pour amener les rayons calorifiques et lumineux autour du fruit. Dès que la véraison s'achève, on coupe les feuilles qui accompagnent la grappe au côté nord ou en dessous, et on recommence plus tard, en ayant soin chaque fois de conserver un parasol

(1) V. d'autre part B. 1870, p. 111.

de feuillage à la face exposée au soleil. Huit jours avant la récolte, on peut effeuiller totalement autour du raisin.

Avec une vigne placée dans ces conditions, les labours devront être modérés, superficiels, et les engrais nuls, sur tout les fumiers, promptement décomposés.

Plus tard, quand après plusieurs années de traitement semblable, la vigne sera revenue à l'état normal, la taille longue pourra devenir taille mixte ; la branche à fruit être réduite de moitié ou réduite au courson, et quelques amendements solides viendront entretenir le plant dans ces bonnes dispositions.

II.

Quand une vigne est fatiguée à la suite d'une production abondante ou atteinte dans ses organes par des causes malditives, elle ne reviendra à la vigueur qu'avec le concours parcimonieux d'engrais appropriés à la nature du terrain.

Les meilleurs amendements sont, d'après M. Baltet, des mélanges de diverses substances capables d'améliorer le sol et de ranimer la végétation. Les composts doivent être préparés à l'avance afin que leurs éléments aient le temps de s'assimiler et que leur coup de feu soit passé, de telle sorte qu'il n'y ait plus à craindre de fermentation qui entraînerait la moisissure des racines. L'engrais étant réduit à l'état de terreau, ces craintes disparaissent. Un engrais non consommé conviendrait sous forme de couverture ou paillis.

Employé seul, le fumier de ferme présenterait des inconvénients ; mais, stratifié avec des lits de bonne terre recueillie soit à la surface des champs fumés, soit dans les prés ou sous les taillis, il constitue un engrais-amendement de bonne qualité. On peut y introduire des matières capables d'encourager la production ligneuse, telles que : gadoue, râclures

de cour, limon de rivière, feuilles d'arbres, sarments hachés, gazons, herbages, engrais humain, cendres de bois et de houille, suie, poussière de route, tourteaux oléagineux, chiffons de laine, débris d'os, de corne, etc. Ces ingrédients seront croisés, mis en tas de 1^m 30 de haut, y compris la terre et le fumier, par couches alternatives. Chaque mois, on arrose le tas avec les déjections animales, le purin, les eaux de cuisine, etc., et on manipule le tout ; au bout de six mois, l'engrais est converti en terreau. Par ce procédé, 20 mètres cubes de fumier d'écurie se trouveront transformés en 100 mètres cubes de terreau ; il y a là de quoi fumer 4 hectares.

Au mois de novembre on dégage la terre autour du cep malade, dans la zone occupée par les racines, et on y enfouit un panier de terreau. Si, au printemps, la végétation reste languissante, les brins étiolés, les feuilles jaunes, on ajoute au ravitaillement par un arrosage de purin additionné de sulfate de fer.

Si la vigne n'est pas souffrante en totalité, il vaudra mieux adopter la fumure individuelle, afin de forcer l'engrais aux plants délicats et le ménager aux plants forts (1). A l'égard de ceux-ci, on doit entretenir la vigueur et non l'exciter outre mesure, au détriment du raisin et du vin.

L'enfouissement en vert de plantes semées exprès dans le champ de vigne rend au sol du carbone, de la potasse, des phosphates et de l'humus dont la vigne est avide.

Dans les cas graves, on double l'effet de la fumure souterraine par un paillis. Après la récolte, on enterre cette couverture et on la renouvelle au printemps, s'il y a lieu.

(1) V. B. 1869, p. 329.

Dans les terres noires, ou siliceuses ou argileuses, on répandra à la surface du sol des plâtras, des décombres salêtres : la marne convient aux alluvions, tandis que les argiles détreuées rafraîchiront les terrains légers, sablonneux ou calcaires. Les labours annuels aideront à leur assimilation.

Pendant l'hiver, on rehausse de terre les souches qui en ont besoin.

Après ces apports de substances fortifiantes, si la vigne reprend force, on modère la fumure, puis on la cesse totalement.

Le système de taille sera à courson; les autres mutilations devront être épargnées ou modérées. Un soufrage pendant la floraison ne saurait être nuisible, et la destruction des insectes est de toute nécessité.

III.

L'influence d'une température pernicieuse sera détournée au moyen des opérations suivantes : pincement des rameaux fructifiants, suppression des vrilles, écimage de la grappe et incision annulaire du sarment. Ces diverses opérations, dont l'effet est de concentrer sur l'appareil floral les éléments nutritifs de la plante, peuvent être pratiquées isolément ou combinées sur le même cep. Plus le plant sera vigoureux et sujet à la coulure, plus on devra redoubler d'efforts pour y accumuler les moyens de préservation.

La bonne saison du pincage est pendant que les rameaux sont dans toute leur force végétative. Le premier pincement a lieu vers la fin de mai, alors que la jeune grappe se gonfle, se caractérise, se dispose à entrer en floraison, et que le rameau qui la porte s'est allongé au-dessus d'elle de 0^m 30 environ, avec 5 ou 6 feuilles plus ou moins développées.

Environ 15 jours avant la floraison, on mouche le scion herbacé à 4 feuilles au-dessus de la grappe supérieure. On continuera à pincer les rameaux porte-fruits à mesure que leur allongement le permettra, s'ils sont assez forts, le pincage n'étant pas nuisible pendant la période de la floraison ni même au-delà.

Après le premier pincement, de nouveaux réjets vont se développer sur le rameau pincé; on leur appliquera l'épamprage ou cassure à une feuille, à l'exception du jeune scion terminal que l'on allonge à trois feuilles. Au lieu de l'arracher, on le conserve pour aider à la nutrition du fruit et pour entraver la sortie de trop nombreux faux-bourgeons. Dans tous les cas, il faudra pincer assez long les rameaux de prolongement nécessaires à la construction du cep et ceux qui terminent les branches fruitières, les autres rameaux de ces branches étant pincés. L'expansion de rameaux en liberté ou rognés en août pourrait être utile au mouvement séveux sur toute l'économie de la plante.

Nous avons déjà mentionné (1) le pincage des vrilles comme un moyen efficace pour prévenir la coulure. M. Baltet conseille de supprimer toutes les vrilles, vulgairement nommées *fourches*, qui poussent sur la grappe ou sur le sarment. Le retranchement des vrilles sera, dit-il, pratiqué pendant toute la saison; mais il est indispensable de profiter de la floraison de la vigne pour couper les vrilles qui bifurquent sur les grappes. Le début de la floraison et les quelques jours qui la précèdent constituent la période d'efficacité. Plus tard la coulure sera un fait accompli; il n'y aurait plus de remède.

(1) V. R. 1870, p. 111.

L'ablation de la vrille se fait, d'après l'auteur, avec les doigts et mieux encore avec des ciseaux un peu différemment de ce que nous avons indiqué. On élague cette végétation gourmande et superflue au ras du pédoncule du raisin, en ménageant un petit talon. On ne s'est jamais plaint de l'évrillage, avec d'autant plus de raison que, si les espérances échouent, ni le cep ni le fruit n'en sont fatigués. En tout cas, s'il ne suffit pas seul à conjurer l'avortement, on peut dire qu'il s'oppose à l'introduction dans la cuve de productions filiformes qui donneraient un principe amer au bon goût du vin.

L'écimage de la grappe consiste dans le retranchement opéré, lors de la floraison, du sommet du thyrses floral environ sur le cinquième de sa longueur. C'est sur le même système que repose l'ablation des fleurs centrales du poirier (1). Comme chez la plupart des végétaux à floraison paniculée, l'épanouissement se manifeste plus tardivement sur cette sommité, il est à supposer que la réaction occasionnée par l'ébouquetage tourne au profit de la fécondation. L'écimage de la grappe pourrait se faire avec la main, les ongles pratiquant facilement la mouchure du pédoncule ; cependant l'auteur conseille de préférence une paire de ciseaux camards, comme ceux qui servent à Thomery pour le ciselage des chasselas (2). Dans cette dernière occurrence de l'éclaircie de la grappe, les jardiniers en coupent l'extrémité, parce qu'elle a le tort de mûrir plus tardivement et de nuire à la beauté, à la régularité du raisin. Mais ici, au lieu d'attendre que le fruit soit en

(1) V. B. 1870, p. 110.

(2) V. B. 1869, p. 226.

véraison, on l'opère à son état rudimentaire, alors que le grain se constitue par la fécondation.

Depuis un temps immémorial, les vigneron du Jura agissent ainsi à l'égard d'un cépage répandu en France, la Mondeuse. Non seulement ils récoltent un raisin compacte à graines rebondies au lieu d'une panicule amaigrie, mais encore le rendement au pressoir donne trois fois plus de vin au profit des raisins écimés.

L'incision annulaire (1) est encore présentée par M. Baltet comme un moyen efficace de préservation de la coulure. Mais il fait observer que l'emploi de ce procédé fatigue le cep et qu'il faut avoir soin de n'inciser que les rameaux portant fruits, qui sont destinés à être supprimés à la taille suivante. Pour atténuer le mal, on peut se servir, au lieu de la pince à lame double, généralement employée pour cette opération, et produisant un plaie de 0^m001 à 0^m002 de largeur, d'une pince à lame simple, comme des ciseaux de couture, et n'inciser que les longs bois, en opérant le sarment de l'année précédente. L'écorce est coupée sans être enlevée. Il convient dans tous les cas d'agir avec prudence et de palisser le rameau opéré.

M. Baltet reconnaît encore comme causes secondaires de la coulure : l'humidité du sous-sol à laquelle il peut être remédié par le drainage; un sol imperméable, pour lequel il faut s'abstenir de toute culture pendant la floraison; les labours à contre-temps pendant la pluie, les rosées froides, les brouillards intenses; une taille trop courte sur des plants fongueux, laquelle doit trouver son correctif dans une taille combinée; une surabondance de fleurs, qui

(1) V. B. 1871, p. 57.

doit nécessiter l'ablation d'une bonne partie des grappes et des brins trop chargés et une restauration par la fumure; l'affaiblissement des ceps après un hiver rigoureux, précédé d'un automne pluvieux et froid, ou à la suite de grêle, lequel doit se réparer au moyen des recépages et des amendements substantiels; la prodigalité des engrais; la coulure chronique et la stérilité de ceps incorrigibles, lesquels exigent une replantation nouvelle ou un greffage des ceps défectueux s'ils sont jeunes et robustes, en ayant recours à des cépages féconds, peu sujets à l'avortement.

Eductions des vers à soie à grande surface.

M. de Chevannes (*Journal de l'agriculture*) appelle l'attention, parmi les procédés d'éducation des vers à soie qui ont été expérimentés dans ces dernières années, sur le suivant, qui a été appliqué pour la 1^{re} fois, dans toute sa rigueur, par M. de Lachadenède, président du Comice agricole d'Alais.

Depuis longtemps, presque tous les auteurs qui ont écrit sur les vers à soie se sont élevés contre la propension générale des magnaniers de tenir leurs vers trop serrés. Dandolo voulait, par once, 183 pieds carrés (16^m47); M. Camille Beauvais accordait un peu plus d'espace. Dans la pratique des Cévennes, on est loin de laisser aux vers une pareille superficie. M. de Lachadenède, frappé de la place bien autrement grande (60 mètres carrés) que les Japonais consacrent aux vers nés d'un de leurs cartons qui contient à peine 25 gr. d'œufs, entreprit une petite chambre où les vers parcoururent toute leur existence sans se toucher et dans les conditions où chaque ver se serait trouvé s'il avait été seul sur les claies.

Une éducation de même importance avec des vers de même provenance lui servait de point de comparaison. Les résultats de cette expérience et de celles qui suivirent furent assez concluants pour que M. de Chavannes troie devoir engager les sériciculteurs à donner, en grande chambre, beaucoup plus de place à leurs vers qu'ils n'ont l'habitude de le faire, et, pour les petites éducations, dites de graine, de se rapprocher le plus possible de la méthode japonaise.

**Confection des graines de vers à soie par
M. Raybaud-Lange.**

Nous avons rapporté avec détail (1) le procédé de fabrication de graine pratiqué par MM. Laugier et de Monval, à Oraison; nous avons également fait connaître dans le temps (2) la méthode employée pour le même objet par M. Raybaud-Lange. Nous croyons utile d'exposer celle-ci d'une manière encore plus explicite, d'après les indications qui ont été données par M. Heuzé à la Société centrale d'agriculture de France.

M. Raybaud-Lange, a fait observer l'ancien directeur de l'école de Grignon, espérait pouvoir satisfaire cette année à toutes les demandes qui lui ont été adressées, c'est-à-dire livrer à la sériciculture 50,000 onces de graines, mais la non-réussite d'un certain nombre de petites éducations l'a obligé à refuser les cocons sur lesquels il croyait pouvoir compter.

Cette réussite imparfaite n'a pas pour cause des graines

(1) V. B. 1872, p. 133.

(2) V. B. 1870; p. 114.

corpusculées, mais bien l'influence que la température a exercée pendant les mois de mai et de juin sur les feuilles du mûrier et sur les vers. Partout où la température a été normale pendant la durée des éducations, on a pu avec de bonnes graines récolter d'excellents cocons. Dans les localités au contraire où les pluies ont mouillé la feuille et rendu l'air très-humide, on a constaté à la montée beaucoup de vers corpusculeux.

Donc une graine parfaite, obtenue suivant le procédé Pasteur, peut donner dans deux localités différentes des résultats tout à fait opposés si l'état de l'atmosphère n'est pas le même.

Les cocons, au fur et à mesure de leur arrivée à Paillerols, sont examinés avec le plus grand soin. Voici comment on procède : On prend 200 cocons de chaque lot, et, à l'aide d'une aiguille et de fil, on les met en chapelets, en ayant soin de ne pas piquer les chrysalides. Ce premier travail terminé, on les expose dans une étuve, en vue de hâter la sortie des papillons. Quand les éclosions ont eu lieu, on prend 100 papillons, qu'on met dans une boîte portant le numéro du lot, et on les porte aussitôt aux personnes chargées de les examiner au microscope. Ces instruments sont fabriqués par M. Hartnack, place Dauphine, 21, à Paris. L'objectif porte le n° 8 et l'oculaire le n° 4. Chaque microscope coûte 80 fr. Chaque micrographe est accompagné d'un aide ou pileur qui a à sa disposition un mortier en porcelaine, une fontaine remplie d'eau et munie d'une petite cannelle et un seau en bois.

Le pileur prend un papillon, lui arrache les ailes, qu'il jette dans le seau, et le met dans un mortier. Après avoir versé un peu d'eau, il broie l'insecte avec soin. Il doit obtenir par cette opération un liquide d'un jaune foncé.

Le travail terminé, il prend le pilon, qui est aussi en porcelaine, et dépose, sur une lame de verre, une goutte de liquide, qu'il recouvre aussitôt par un autre verre. Quand il a ainsi opéré, il lave le mortier et le pilon, et recommence en prenant dans la boîte un second papillon.

Au fur et à mesure que le pileur opère, le micrographe examine la goutte de liquide située entre deux lames de verre en plaçant celles-ci sur l'objectif du microscope. Son examen terminé, il inscrit aussitôt sur un registre le résultat de son observation. Il continue ainsi jusqu'à ce que tous les papillons du lot à examiner aient été étudiés. Quand l'examen est terminé, il additionne ses observations. Si le lot contient plus de quatre papillons corpusculeux, il est déclaré mauvais. Dans le cas contraire, il est accepté comme bon.

M. Rayband-Lange a refusé cette année 7,000 kilog. de cocons, et il en a accepté 10,000 kilog.

Les lots réputés bons sont mis à l'éclosion dans des bâtiments spéciaux. Quand les papillons ont quitté les cocons, qui ont été aussi disposés en chapelets, on procède à la mise en toile. Cette opération consiste à rapprocher les mâles des femelles et à placer les papillons accouplés sur des toiles fixées verticalement. C'est sur ces toiles que les pontes ont lieu. Quand elles sont terminées, on prend 200 femelles de chaque lot, qu'on met dans une boîte portant, comme la toile, le n° du lot.

Ces papillons femelles sont examinés au microscope pendant l'automne et l'hiver. On opère comme pour le premier examen microscopique. Les œufs des papillons corpusculeux ne sont pas livrés à la vente quand la proportion des malades dépasse 4 0/0.

A la fin de l'été, on mouille les toiles pour détacher les

œufs. Quand ces derniers sont secs, on les conduit dans la montagne, où ils passent l'hiver pour qu'ils se perfectionnent sous l'action d'un air sec.

Les procédés ci-dessus sont les procédés ordinaires. M. Raybaud-Lange procède aussi au grainage suivant le système cellulaire de M. Pasteur, lequel consiste à isoler tous les couples avant la ponte des femelles et aussitôt après l'accouplement. On obtient ce résultat en renfermant un mâle et une femelle dans un petit sac de mousseline fixé sur une toile placée verticalement. La femelle pond ses œufs sur la mousseline même. Après la ponte on ferme le sac avec une longue épingle et on y emprisonne la femelle. On agit ainsi afin de pouvoir vérifier encore la qualité des graines en examinant cet insecte au microscope. Ce grainage est parfait, mais il est coûteux et difficile.

M. Raybaud-Lange possède cette année plus d'un million de cellules système Susani. La mousseline qui a servi à les confectionner, achetée à Tarare, a occasionné une dépense qui dépasse 20,000 fr.

Les graines obtenues sont livrées par M. Raybaud-Lange lui-même. Il agit ainsi afin qu'on sache bien que les graines qu'il livre ont été produites par des papillons qu'il a fait examiner. Le transport de ces graines a lieu la nuit dans des voitures suspendues.

M. Raybaud-Lange occupe journellement pendant le grainage 200 femmes et 15 hommes. Les micrographes, pendant l'automne et l'hiver, sont au nombre de 40.

Les graines sont vendues de 15 à 16 fr. l'once de 24 grammes ; celles obtenues par le système cellulaire sont livrées au prix de 30 fr.

Peuplier régénéré.

Dans son n° du 1^{er} février dernier, la *Revue horticole* revient sur les avantages de la culture du peuplier régénéré, sur lequel nous avons déjà précédemment appelé l'attention (1).

Traitement des vignes gelées (2).

La question de savoir s'il faut tailler ou non les vignes qui ont été atteintes par les gelées du mois d'avril dernier est vivement débattue parmi les arboriculteurs. Certains, M. Gressent notamment, se prononcent pour l'affirmative. M. Ch. Baltet (*Journal d'agriculture pratique*), est d'avis qu'elles ne doivent point être taillées, soit qu'elles soient constituées par des sarments d'un an, car alors on détruirait des contre-bourgeons ou yeux latents dont la sortie ne peut être prévue ; en outre cette opération stimulerait le développement de nouveaux jets au collet du plant — soit qu'elles soient constituées par de vieilles tiges, le ravalement ou taille rez-terre pendant la sève n'étant pas alors sans danger.

Voici le traitement conseillé par le savant praticien :

Après avoir légèrement décrotté le collet du cep, en le déchaussant de 0^m 05 à 0^m 10 de terre, en vue de faciliter la sortie de nouveaux bourgeons (auquel cas on préviendrait les effets d'une gelée nouvelle en rechaussant les troncs découverts), conserver au cep toute sa charpente résultant de la dernière taille et attendre que de nouveaux bourgeons apparaissent. L'évolution de ces nouveaux bourgeons étant arrivée, il conviendra de retrancher les plus faibles et ceux

(1) V. B. 1869, p. 288.

(2) V. B.

qui sont placées aux extrémités supérieures. On ménagera au contraire ceux qui ont la meilleure apparence ou sont placés près du sol. Dès qu'ils auront atteint 0^m 20 de longueur, on les palissera contre les anciennes branches, en renouvelant, s'il y a lieu, l'ébourgeonnement des jets chétifs ou superflus. Il est important de conserver le nombre de pousses suffisant pour reconstituer la charpente du cep, suivant la méthode de culture que l'on a adoptée.

M. Baltet ne pense pas qu'il y ait lieu d'enlever les bourgeons gelés au printemps ; leur présence peut encore aider, avec les brins secs, à abriter des froids préalables les jeunes scions de remplacement.

Au commencement de septembre, on rognera l'extrémité de ces nouveaux rameaux, qui sont désormais l'avenir du cep. Le pincement pratiqué en cette saison provoque l'aoulement des tissus des scions développés tardivement, et leur donnera plus de consistance pour passer l'hiver et élaborer leurs éléments fructifères.

Quelque temps avant la chute des feuilles, muni d'un sécateur et d'une scie, on retranchera les tiges, les branches, les chicots privés de végétation, leur rôle de tuteur étant terminé. A cette époque, il reste encore un peu de sève active, de quoi cicatriser la plaie.

Si l'on craignait que ces jeunes pousses aient à subir l'action de l'hiver, il conviendrait, à l'approche des froids, de les badigeonner, bois et yeux, avec un mélange d'argile ou terre grasse, bouse de vache et purin.

Il n'y aura plus ensuite qu'à continuer les opérations habituelles de culture, de taille, de dressage, et à tenir compte de faits que l'expérience aurait démontrés.

CONCOURS
D'ANIMAUX DE BOUCHERIE
15 FÉVRIER ET 29 MARS 1873.

—
1^{re} PARTIE.
—

ESPÈCE PORCINE ET VOLAILLES GRASSES.

PROCÈS-VERBAL.

L'an mil huit cent soixante-treize et le quinze février, en exécution du programme dressé par la Société d'agriculture le 10 janvier dernier, le Jury chargé de procéder à la désignation des sujets dignes d'obtenir les primes à décerner au concours d'animaux de boucherie institué au moyen des subventions accordées par M. le Ministre de l'agriculture, par le Conseil général, par le Conseil municipal de la ville de Mende et par la Société d'agriculture, s'est réuni à Mende pour remplir la mission qui lui a été confiée en ce qui concerne la 1^{re} partie de ce concours qui comprend l'espèce porcine et la volaille grasse.

Etaient présents :

MM. Delapierre, Président de la Société d'agriculture, *Président* ;

Chevalier (Charles), membre du Conseil municipal de la commune de Mende ;

MM. De Laseure, membre de la Société d'agriculture;
Monestier, id. id.
Grénié, vétérinaire.

M. de Framond, conseiller général, délégué par la Commission départementale, a fait connaître qu'il ne pouvait pas se rendre à la réunion. Les représentants des Comices agricoles ont également été empêchés.

Après que M. le Président a eu rappelé les règles et les conditions du concours, le Jury s'est transporté sur les lieux, où un emplacement avait été assigné à chaque catégorie. Les certificats dont la production avait été prescrite ont été examinés et vérifiés; ensuite l'examen des animaux exposés a eu lieu dans l'ordre ci-après :

Espèce porcine.

1^{re} CATÉGORIE. — Races françaises pures.

Il a été admis au concours 15 porcs, mâles ou femelles, appartenant à 12 propriétaires différents.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 75 francs, 1 cochon signalé race française, robe noire et blanche, appartenant à M. Jacques (Etienne), demeurant aux Fonds, commune de Chanac.

Pour le 2^e prix de 50 francs, 1 cochon signalé race française, robe noire et blanche, appartenant à M. Vieilledent (Pierre-Jean), demeurant au Bruel, commune d'Esclanèdes.

Pour le 3^e prix de 25 francs, 1 cochon signalé race française, robe noire et blanche, appartenant à M. Paradan (Hippolyte), demeurant à Champerboux, commune de Sainte-Euimie.

Pour le 4^e prix de 25 francs, 1 cochon signalé race française, robe noire et blanche, appartenant à Mme veuve Pélissier, demeurant au Moulin-Grand, commune de Chanac.

2^e CATÉGORIE. — Races étrangères pures ou croisées.

Il a été admis au concours 13 porcs, mâles ou femelles, appartenant à 12 propriétaires différents.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 75 francs, 1 cochon signalé race tonkin croisée, robe noire et blanche, appartenant à M. Boudet (Crespin), boulanger à Mende.

Pour le 2^e prix de 50 francs, un cochon signalé race tonkin, robe blanche, appartenant à M. Valentin, instituteur à Chadenet.

Pour le 3^e prix de 25 francs, 1 cochon signalé race tonkin, robe blanche, appartenant à M. Malige (Jean-Pierre), meunier à Saint-Bauzile.

Pour le 4^e prix de 20 francs, 1 cochon signalé race du Périgord croisée, appartenant à M. Barbut (Pierre-Jean-Baptiste), demeurant à Chanac.

Pour le 5^e prix de 20 francs, une truie signalée race française croisée, robe blanche, appartenant à M. Boulet (Jean-Baptiste), demeurant à Bèdejeu, commune de Balsièges.

Volailles grasses.

Il n'a été présenté qu'un seul lot de deux chapons, race du pays, appartenant à M. Malacrida-Fontana, à Mende.

Le 2^e prix de 15 francs a été attribué à ce lot.

Attendu l'absence presque complète d'exposants pour les volailles grasses,

En présence de la belle qualité de la plupart des sujets exposés de l'espèce porcine,

Sur la proposition de M. le Président,

Le Jury a décidé que les primes non décernées à la volaille grasse seraient attribuées à l'espèce porcine. En conséquence, trois prix, en sus de ceux du programme, ont été accordés conformément à la liste des récompenses qui précède.

Avant de se séparer, le Jury a exprimé le vœu qu'à l'avenir, les volailles grasses vivantes puissent être admises au concours.

Fait à Mende, les jour, mois et an susdits, et ont les membres du Jury signé le présent procès-verbal.

DELAPIERRE, CHEVALIER, DE LESCURE,
MONESTIER, GRÉNIÈ.

2° PARTIE.

ESPÈCES BOVINE ET OVINE.

PROCÈS-VERBAL,

L'an mil huit cent soixante-treize et le vingt-neuf mars, en exécution du programme dressé par la Société d'agriculture de la Lozère le 31 janvier dernier, le Jury chargé de procéder à la désignation des sujets

dignes d'obtenir les primes à décerner à la 2^e partie du concours d'animaux de boucherie institué au moyen des subventions accordées par M. le Ministre de l'agriculture, par le Conseil général du département, par le Conseil municipal de la ville de Mende et par la Société d'agriculture, s'est réuni à Mende pour remplir la mission qui lui a été confiée, en ce qui concerne cette dernière partie du concours, laquelle s'applique aux espèces bovine et ovine.

Etaient présents :

MM. le C^{te} de Rochefort, Préfet de la Lozère, Président d'honneur;

Delapierre, Président de la Société d'agriculture;

Rouffiac, conseiller général, délégué par la commission départementale;

Chevalier, conseiller municipal, délégué par le conseil municipal de la ville de Mende;

Charrier, président du comice agricole de Marvejols;

Salanson, président du comice agricole de Florac;

De Lescure et Monestier, nommés par la Société d'agriculture.

M. Grénié, vétérinaire, assistait le Jury.

Après que M. le Président a eu rappelé les règles et les conditions du concours, le Jury s'est transporté sur les lieux où des emplacements avaient été assignés à chaque catégorie. Les certificats dont la production avait été prescrite ont été examinés et vérifiés; ensuite l'examen des animaux exposés a eu lieu dans l'ordre ci-après :

1^{re} Classe. — Espèce bovine.

1^{re} CATÉGORIE. — Race d'Aubrac.

Il a été admis au concours 8 bœufs appartenant à sept propriétaires différents.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 150 francs avec une médaille de vermeil, un bœuf signalé robe rouge, appartenant à M. André (Jules), demeurant à Mende.

Pour le 2^e prix de 120 fr. avec une médaille d'argent, un bœuf signalé robe grise, appartenant à M. Hermet (Pierre-Jean), demeurant à Salhens, commune de Fau-de-Peyre.

Pour le 3^e prix de 90 francs avec une médaille de bronze, un bœuf signalé race froment, appartenant à M. Hermet (Régis), demeurant à Pratviala, commune de Prinsuéjols.

Une mention honorable, avec médaille de bronze, a été accordée à M. Dalle (Blaise), demeurant à Pratviala, commune de Prinsuéjols.

2^e CATÉGORIE. — Races diverses pures ou croisées.

Il a été admis au concours 6 bœufs appartenant à cinq propriétaires différents.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 140 francs avec une médaille de vermeil, un bœuf signalé race croisée d'Aubrac, robe blanche, appartenant à M. Hermet (Régis), demeurant à Pratviala, commune de Prinsuéjols.

Pour le 2^e prix de 100 francs avec une médaille d'argent, un bœuf signalé race croisée d'Aubrac,

robe noire, appartenant à M. Dalle (Blaise), demeurant à Prativiala, commune de Prinsuéjols.

Pour le 3^e prix de 75 francs avec une médaille de bronze, 2 bœufs signalés race croisée d'Aubrac, poil roux, appartenant à M. Richard (Auguste), demeurant à La Brousse, commune de Fraissinet-de-Lozère.

3^e CATÉGORIE. — *Vaches.*

Il a été admis au concours 9 vaches, appartenant à huit propriétaires différents.

Ont été désignées, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 140 francs avec une médaille de vermeil, une vache signalée robe froment zébrée, race du pays, appartenant à M. Oziol (Pierre-Antoine), demeurant à Crouzas, commune de Mende.

Pour le 2^e prix de 100 francs avec une médaille d'argent, une vache signalée robe froment, appartenant à M. Plagnes (Victor), demeurant à Mirandol, commune de Mende.

Pour le 3^e prix de 75 francs avec une médaille de bronze, une vache signalée race d'Aubrac, poil froment, appartenant à M. Astruc (Bruno), demeurant à Mende.

2^e Classe. — *Espèce ovine.*

1^{re} CATÉGORIE. — *Moutons de plus de 2 ans.*

1^{re} Section. — *Race de Montagne.*

Il a été admis au concours 16 moutons, appartenant à quatre propriétaires différents.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 90 francs avec une médaille de

vermeil, 3 moutons signalés race de montagne, laine blanche, appartenant à M. Hermet (Régis), demeurant à Prativiala, commune de Prinsuéjols.

Pour le 2^e prix de 60 francs avec une médaille d'argent, 3 moutons signalés robe blanche, appartenant à M. Porte (Louis), demeurant à Finieirols, commune de Prinsuéjols.

Un 3^e prix de 60 francs avec médaille de bronze a été accordé pour 6 moutons, robe blanche et noire, appartenant à M. Dalle (Blaise), demeurant à Prativiala, commune de Prinsuéjols.

2^e Section. — Race du Causse.

Il a été admis au concours 3 moutons appartenant au même propriétaire.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 90 francs avec une médaille de vermeil, 3 moutons signalés robe blanche et noire, appartenant à M. Renouard, président honoraire, demeurant à Mende.

2^e CATÉGORIE. — *Moutons de 2 ans et au-dessous.*

1^{re} Section. — Race de Montagne.

Il a été admis au concours 10 moutons appartenant à trois propriétaires différents.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 90 francs avec une médaille de vermeil, 4 moutons signalés robe blanche, appartenant à M. Manse (François), demeurant à Mende.

Pour le 2^e prix de 60 francs avec une médaille d'argent, 3 moutons signalés robe blanche, appartenant à M. Courtès (Alexandre), demeurant à Mende.

Un 3^e prix de 60 francs avec médaille de bronze a été accordé pour 3 moutons signalés robe blanche, appartenant à M. Pégorier (Joseph), fermier à la Baume, commune de Prinsuéjols.

2^e Section. — Race du Causse.

Il a été admis au concours 3 moutons appartenant au même propriétaire.

Ont été désignés, savoir :

Pour le 1^{er} prix de 90 francs avec une médaille de vermeil, 3 moutons signalés robe blanche, appartenant à M. Fontugne (Jean), demeurant à Mende.

3^e CATÉGORIE. — *Prix de bande.*

1^{re} Section. — Race de Montagne.

Il a été admis au concours une bande de 8 moutons appartenant au même propriétaire,

Ont été désignés, savoir :

Pour le prix unique de 120 francs avec une médaille de vermeil, 8 moutons signalés robe blanche et robe noire, appartenant à M. Hermet (Régis), demeurant à Prativiala, commune de Prinsuéjols.

2^e Section. — Race du Causse.

Il a été admis au concours 2 bandes de 8 moutons appartenant à deux propriétaires différents.

Ont été désignés, savoir :

Pour le prix unique de 120 francs avec une médaille de vermeil, 8 moutons signalés robe blanche et robe noire, appartenant à M. Bouniol (Pierre), demeurant à Pradassoux, commune de Palhers.

Une mention honorable avec médaille de bronze a

été accordée à M. Renouard (Fortuné), président honoraire du tribunal de Mende.

Le Jury se plaît à témoigner sa satisfaction sur l'ensemble du concours, notamment en ce qui concerne l'espèce bovine dont les sujets ont été reconnus supérieurs en qualité à ceux des concours des années précédentes.

Plusieurs exposants de l'espèce ovine ne s'étant pas conformés aux dispositions du programme, qui indiquait que les moutons présentés devaient être récemment tondus, et cela à cause de la saison encore trop rigoureuse sur les points élevés du département, M. le Président Delapierre a prié le Jury de vouloir bien examiner si, pour les concours ultérieurs, il y aurait lieu de maintenir la condition d'une tonte récente. — Prenant en considération les motifs qui ont empêché certains exposants de se conformer à cette condition, le Jury a exprimé l'avis que l'on devrait laisser les concurrents libres de tondre ou de ne pas tondre leurs sujets.

Et ont les membres du Jury signé le présent procès-verbal les jour, mois et an que dessus.

DELAPIERRE, ROUFFIAC, CHEVALIER, CHARRIER,
SALANSON, DE LESCURE, MONESTIER.

NOTICE

SUR L'EXPLOITATION DES MONTAGNES D'AUBRAC ⁽¹⁾

(Suite).

Fabrication du fromage dit *Forme*.

L'industrie qui produit le fromage appelé *forme*, ou fromage du Cantal, s'exerce dans certaines parties des départements de la Lozère, de l'Aveyron, et principalement du Cantal, tandis que la consommation de ce produit a lieu dans la région méridionale de la France, à Paris et dans certaines villes du centre.

Les tables somptueuses, de même que celles admettant une certaine recherche, n'adoptent pas la *forme* dans la nomenclature de leurs menus, elle ne sert guère qu'à l'alimentation des classes à fortune relativement médiocre, ce qui, en certains endroits, lui a fait donner le nom de *fromage de pauvre*. Nous ne saurions attribuer l'état d'infériorité de ce fromage vis-à-vis de ses congénères, qu'à sa nature plutôt nutritive que digestive, au gros volume des pièces et aux éléments hétérogènes que l'insouciance de ceux qui le fabriquent laisse figurer le plus souvent dans sa pâte. Les causes qui ont tenu jusqu'ici la

(1) Voir Bulletin 1871, page 234 et suivantes.

forme éloignée des palais délicats ont été loin de nuire à sa production. La valeur croissante, et la recherche dont elle est favorisée dans certaines localités, à cause de la facilité qu'elle présente au petit commerce de pouvoir être détaillée en portions de la plus mince valeur, lui assurent, au contraire, un avenir des plus prospères.

Les procédés que la science et la mécanique appliquent tous les jours à l'agriculture, en la transformant et lui faisant produire un rendement élevé, n'ont pu, dans nos hautes montagnes, acquérir droit de naturalisation et apporter leur contingent de réformes utiles et pratiques dans l'industrie locale du fromage. Elle doit être, à bien peu de choses près, la même qu'aux temps fort reculés, où cet art s'est affranchi des premiers tâtonnements de son enfance. Cette méthode, simple mais sûre, n'employant pas d'engins dispendieux, ni compliqués et tirant tout son avantage d'une régularité méticuleuse apportée dans le travail de la manipulation, procure à la production de la *forme* un prix de revient tellement rémunérateur qu'elle peut soutenir la comparaison avec l'industrie agricole la plus florissante et la plus perfectionnée.

Les hommes seuls sont employés à la fabrication de la *forme*; elle leur assure des salaires élevés, tout en leur procurant un travail qui les empêche d'émigrer.

Nous allons relater, de notre mieux, et dans leur ordre de succession, les divers travaux de manipulation qui sont mis en pratique pour obtenir du lait le genre de fromage qui fait l'objet de cette notice.

Nous avons déjà dit, en parlant des *montagnes*, de quelle manière on procédait pour traire les vaches ; il ne nous reste à mentionner que l'habileté des *Cantalais* pour cette opération, qui est loin de présenter, pour eux, la facilité que rencontrent, dans ce travail, ceux qui traient habituellement les vaches dans les étables. Les vaches des montagnes ne sont jamais attachées pour les traire, à moins qu'elles n'opposent une trop grande résistance. Le Cantalais saisit entre les genoux, où il le maintient fortement, le seau dit *ferrat* dont il fait reposer le fond sur le sol ; il incline l'ouverture du seau vers le pis de la vache et c'est dans cette position gênante, les genoux touchant presque à terre, qu'il traite toutes les vaches. Quelques Cantalais se donnent un peu de soulagement en employant la selle, qui s'attache sous l'un des fémurs, et leur procure un point d'appui.

Quand le seau dit *ferrat* est plein, il est vidé dans le récipient appelé *gerle*, qui est placé contre une des claies du parc à laquelle il est maintenu par une corde, afin que les vaches en passant ou en se poursuivant ne puissent le renverser.

Toutes les gerles n'ont pas la même contenance, elles sont plus ou moins grandes, suivant que l'importance de la montagne comporte un personnel d'exploitation composé d'hommes faits ou de jeunes gens. La capacité moyenne des gerles est de soixante litres.

Un morceau d'étoffe de laine à tissu très-large, dit *estérégne*, sert à passer le lait dans la gerle, pour le débarrasser des immondices et surtout des poils qui s'y mêlent pendant la traite.

La traite terminée, la *gerle*, hermétiquement fermée par son couvercle en bois, entre lequel et la surface du lait se trouve placée l'*estévégne* qui, dit-on, empêche de cette manière le lait de tomber pendant le transport, la corde qui la maintenait est attachée d'une oreille à l'autre de la *gerle*; une barre en bois est passée sous la corde qui s'y place dans une coche qui en occupe le milieu; le Cantalais et le berger appuient chacun un bout de la barre sur l'épaule, enlèvent la *gerle*, et d'un pas rapide et cadencé, chacun son *ferrat* à la main, prennent le chemin du *mazuc*.

Aussitôt la *gerle* déposée dans le *mazuc*, les hommes reçoivent une écuellée de lait pour leur repas et le *Maître-Cantalais*, après avoir fait cette distribution, s'empresse de mélanger au lait, qui a conservé toute sa chaleur naturelle, la dose de présure nécessaire pour le cailler.

Pendant que nos hommes mangent avec une certaine volupté leur lait chaud, dans lequel ils trempent du pain de seigle, nous dirons quelques mots de la présure.

Elle est faite avec la caillette, ou quatrième estomac des veaux de lait livrés à la boucherie (en patois d'Aubrac *présou*.) Les bouchers recueillent soigneusement cette caillette qu'ils font sécher et vendent en cet état aux exploitations de montagne. La caillette est mise dans du petit lait clarifié, après saturation on décante, et ce liquide, d'une limpidité parfaite, constitue la présure. On le conserve dans un *ferrat* muni d'un rebinet en bois pour le soutirer.

Nous ne saurions indiquer, d'une manière bien

juste, la quantité de présure employée par litre de lait à cailler, de même que pour la salaison de la *tome* destinée à faire le fromage, les manipulateurs émérites font un secret de leurs dosages, secret dont la révélation est réservée, comme une grande faveur, à leurs seuls apprentis.

La coagulation du lait n'exige pas plus de trente minutes, souvent bien moins, et aussitôt qu'elle est opérée, il importe de séparer, sans retard, le caseum du petit lait. Le Cantalais introduit l'*atraçadou* dans la *gerle* qui renferme le caillé et, assis sur un escabeau, il imprime à cet *atraçadou* un mouvement de rotation qui ne tarde pas à séparer le caillé du petit lait.

Le petit lait est enlevé avec la *puisette* et mis dans une cornue en bois, dite *badignon*; quand au caillé ou caseum il est mis dans le moule en bois, appelé *faïcelle*, pour former une *tome* et, chargé d'une grosse pierre, le tout est déposé sur la tête de la *selle* dans laquelle s'égoutte le petit lait.

Pour faire une *forme*, on prend ordinairement la *tome* de deux traites, ou plus si cela est nécessaire, on la dépose dans la partie creuse de la selle, partie qui a beaucoup de ressemblance avec un évier, et on la brise avec les mains, préalablement lavée dans du petit lait, en portions aussi tenues que possible, après quoi on la sale. Cette opération s'appelle *fraisier* la *tome*; elle demande l'emploi d'une certaine force et un grand soin pour bien mélanger le sel et réduire la *tome* en aussi petits morceaux que possible. La pâte, désagrégée par le fraisage, doit ressembler à du gros sable.

La *tome* fraisée est mise, en la tassant fortement, dans une *faïcelle* à laquelle a été ajusté l'*aplétch* et on place sous presse au *pésadou*. La forme reste sous presse vingt-quatre heures pendant lesquelles on la retourne une ou deux fois. Quand on la sort, au bout de ce temps, de son *aplétch*, la *forme* ne renferme plus de petit lait et, après quelques jours passés en cave, elle est bonne à livrer au commerce.

Les formes, selon la quantité de lait dont on dispose, ont un poids qui varie entre dix et quarante kilogrammes. La consistance de la pâte leur donne une solidité qui permet de les faire voyager sans emballage autre que de la paille pour amortir les chocs.

La *forme* n'est pas le seul produit des laiteries d'Aubrac, il en existe un second de qualité très-inférieure, mais qui doit être tenu en compte dans le revenu de l'exploitation : c'est le beurre.

Le beurre est ordinairement extrait de la crème qui se forme sur le lait quand il a été mis dans les vases destinés à le contenir, et, dans certaines localités, où le beurre prime tous les autres produits du lait, on facilite la formation de la crème au détriment de la qualité du caseum ; c'est le contraire qui a lieu dans l'Aubrac ; la forme est le principal produit, le beurre n'est que l'accessoire. Après avoir extrait le fromage du lait, on extrait le beurre du petit lait.

Le petit lait est conservé dans les cornues en bois, d'une contenance de cinquante à soixante litres appelées *badignons*. Quand il y a séjourné pendant une quinzaine de jours, il se forme, à sa surface, une croûte de crème qu'on enlève et dont on fabrique du beurre par les procédés ordinaires. Le beurre extrait

de ce petit lait, vieilli et qui a tourné à l'aigre, conserve un goût fort et rance; on le sale fortement et on le façonne en boules du poids de trois à six kilogrammes, qu'on enveloppe dans des feuilles de gentiane. La valeur de ce beurre est de un franc le kilogramme, et son produit peut être estimé au dixième de celui de la *forme*.

Reste encore le petit lait aigri dont on a extrait le beurre; il donne, lui aussi, un produit de certaine valeur en servant de nourriture à des cochons.

Les cochons qu'on en nourrit sont constamment renfermés sous un toit et ne reçoivent que du petit lait pour toute alimentation. Ceux qui peuvent s'accommoder de cette nourriture, peu fortifiante, ont obtenu, après trois mois de ce régime, beaucoup de croissance et un assez bon état de chair. Le prix de la nourriture d'un cochon au petit lait est de vingt fr. pour la saison. Une laiterie de 50 vaches nourrit cinq cochons.

Nous disions, en commençant cette notice, que la production de la *forme* était une des principales richesses des cultivateurs des montagnes d'Aubrac. Pour établir cette assertion, nous avons recueilli des renseignements variés qui nous permettent d'évaluer à plus de 100,000 fr. le produit du fromage dans la seule commune de Nasbinals, en calculant sur un nombre de 1,500 vaches laitières et la production moyenne d'un quintal et demi, de *forme*, au prix de 50 fr. le quintal pour chaque vache,

La commune de Nasbinals contenant 2901 hectares de pâtures, le produit de la *forme* seulement porterait la valeur du revenu de l'hectare à 35 fr. en chiffres

rends. Pour avoir le produit total brut, il faudrait tenir en compte la valeur du beurre et du petit lait, le prix des veaux et le produit du nombreux bétail d'estive qui, avec les vaches laitières, concourt à la dépaissance de ce vaste tènement. Les frais de culture étant minimes, ceux de bâtiments et de matériel nuls, nous avons raison de dire, dans notre premier article sur les montagnes d'Aubrac, que, de tous les genres d'exploitation agricole dans le département de la Lozère, celui de l'Aubrac était le plus lucratif.

E. IGNON.

**Légende des dessins d'ustensiles employés
pour la fabrication de la forme.**

- 1 *Gerle*. — Cornue en bois de chêne avec couvercle qui sert au transport du lait du lieu où il est trait au mazuc.
- 2 *Ferrat*. — Petit seau en bois de chêne, cerclé en fer qui sert à traire, une branche d'alisier passée dans les trous des oreilles sert d'ance.
- 3 *Ceinture* en cuir des Cantalais et bergers des montagnes, à laquelle est attaché un sac, aussi en cuir, pour contenir le sel pilé qu'on donne aux vaches.
- 4 *Pousadou*. — Puisette pour puiser le petit lait.
- 5 *Cuillère* à long manche.
- 6-7 *Atraçadou*. — C'est l'instrument qui sert à séparer le caillé du petit lait; il est en bois comme tous les ustensiles des montagnes et est composé de deux pièces : la tige 6 est introduite dans la douille de la pièce 7. Cela ressemble à un espèce de gouvernail qu'on manœuvre circulairement pour séparer le caillé du petit lait.
- 8 *Pésadou*. — Presse à fromage.
- 9-10 *Salière et trissou*. — Mortier et pilon pour le sel.

- 11 *Selle*. — Grand évier en bois de forme ovale avec tête et égouttoir. Il est ordinairement en bois de hêtre, creusé dans une seule pièce de deux mètres de long sur un mètre quarante de large et soixante-dix centimètres d'épaisseur.
 - 12 *Selle* qu'on attache sous un des fémurs pour servir de de point d'appui pour traire.
 - 13 *Aplétych*. — Feuille de bois de noyer de deux ou trois millimètres d'épaisseur et très-flexible, qui sert de hausse au moule dit *faicelle* pour faire la forme.
 - 14 *Faicelle*. — Moule en bois de hêtre. On en a de plusieurs grandeurs, mais en général ils n'ont pas plus de dix centimètres de profondeur.
-

ENCOURAGEMENTS

à l'Agriculture et à l'Industrie

Pour l'année 1873.

1° — Concours d'animaux reproducteurs à Châteauneuf, le 2 juillet 1873.

Au moyen des crédits que l'administration départementale a bien voulu mettre à la disposition de la Société, et conformément aux délibérations du Conseil général et de la Commission départementale, il est établi un concours d'animaux reproducteurs des espèces bovine, ovine, porcine et chevaline, qui se tiendra à Châteauneuf-de-Randon le mercredi, 2 juillet prochain, à midi.

Ce concours, auquel contribuera la Société d'agriculture pour une part, comprendra toute la circons-

cription de l'arrondissement de Mende. Il y sera
décerné les primes dont le détail suit :

ESPÈCE BOVINE.

1 prime de 80 francs pour le plus beau taureau de 2 ans et au-dessus.	80	
1 mention honorable avec médaille d'argent.		
1 mention honorable avec médaille de bronze.		
3 primes de 60, 45 et 35 francs pour les plus beaux taureaux de 1 à 2 ans.	140	
1 mention honorable avec médaille de bronze.		
1 prime de 50 francs pour la plus belle génisse de 2 ans et au-dessus.	50	
1 mention honorable avec médaille d'argent.		480 »
1 mention honorable avec médaille de bronze.		
2 primes de 40 et 30 francs pour les plus belles génisses de 1 à 2 ans.	70	
1 mention honorable avec médaille de bronze.		
3 primes de 60, 45 et 35 francs pour les plus belles vaches de moins de 8 ans	140	
1 mention honorable avec médaille d'argent.		
2 mentions honorables avec mé- dailles de bronze.		

A reporter. . . . 480 »

Report. 480 »

ESPÈCE OVINE.

3 primes de 40, 30 et 20 francs pour les plus beaux béliers.. . . .	90	}	480 »
1 mention honorable avec médaille de bronze.			
2 primes de 50 et 40 francs pour les plus beaux lots de 10 brebis appartenant au même propriétaire.	90		

ESPÈCE PORCINE.

1 prime de 40 francs pour le plus beau verrat	40	}	90 »
1 mention honorable avec médaille de bronze.			
2 primes de 30 et 20 francs pour les plus belles truies.	50		

ESPÈCE CHEVALINE.

2 primes de 90 et 75 francs pour les plus belles pouliches de 3 ans. . .	165	}	375 »
1 mention honorable avec médaille d'argent.			
3 primes de 90, 70 et 50 francs pour les belles juments.	210		

Total. 1,125 »

La désignation des sujets dignes des primes sera faite par un Jury de sept membres que la Société nommera. Un agent des haras et un officier de la remonte militaire pourront prendre part, avec voix consultative, aux opérations du jury, en ce qui concerne l'espèce chevaline.

Le vétérinaire de l'arrondissement fera partie du jury avec voix délibérative.

Pour être admis à concourir, il faut être propriétaire ou fermier dans l'arrondissement de Mende et justifier, par un certificat du Maire de la commune, que les animaux sont nés, et ont été élevés sur la propriété, ou, s'ils n'y sont pas nés, qu'ils y ont été élevés depuis 6 mois au moins.

En outre, les taureaux de 2 ans et au-dessus, les béliers et verrats devront être spécialement affectés à la monte de 1873 ; les vaches, les brebis, les truies et les juments devront être accompagnées des produits de l'année ou pleines.

Pour ces dernières, comme les pouliches, on exigera la carte de saillie de l'année par un étalon national, approuvé ou autorisé. Les unes et les autres devront avoir la taille d'au moins 1^m47.

Le même propriétaire ne pourra obtenir plus d'une prime pour taureaux et génisses du même âge, ni pour vaches, béliers, brebis, pouliches et juments ; aucune ne sera partagée.

Avant d'être présentés au concours, les béliers et brebis devront avoir été tondus, tout en leur laissant une mèche à l'épaule.

En ce qui concerne les taureaux et le vertrat primés, les primes ne seront distribuées qu'au mois de novembre prochain, après la justification que ces animaux auront servi à la monte jusqu'au premier septembre.

Cette justification sera faite par un certificat du Maire de la commune.

Les juments et les vaches primées au concours ne pourront être représentées et primées de nouveau

qu'après trois années écoulées. Les béliers ne pourront être primés qu'une seule fois.

Les animaux primés recevront une marque particulière afin qu'ils puissent être reconnus pour tels s'ils étaient représentés dans des concours ultérieurs.

ENCOURAGEMENTS DIVERS.

Indépendamment des concours qui ont déjà eu lieu pour les animaux de boucherie, ou qui sont ouverts pour les animaux reproducteurs et pour la sériciculture, il sera distribué en 1873, pour l'agriculture et l'industrie, les encouragements ci-après :

2° — Instruments agricoles.

Divers instruments perfectionnés d'agriculture seront vendus à prix réduits le jour de la séance de distribution des primes des divers concours.

3° — Reboisement.

Une somme de 100 fr. et des traités de sylviculture et autres ouvrages forestiers sont affectés à la distribution des primes pour le reboisement et les plantations en bordure. A cet effet, il y aura à produire, avant le 1^{er} octobre, une demande indiquant la surface semée ou plantée, les essences employées et l'époque à laquelle remontent les semis ou plantations, que la Société fera visiter. Le jury tiendra compte du mode rationnel d'élagage.

4° — Arboriculture, viticulture et jardinage.

Une somme de 200 fr. et des médailles sont destinées à être distribuées en primes : 1° pour les plus belles

collections de fruits qui pourront être présentées (pommes, poires, pêches, marrons, châtaignes, noix, etc., etc.), pour les plantations les plus considérables, la meilleure culture d'arbres fruitiers, ainsi que pour les plus beaux produits de jardinage. Les plantations et les diverses cultures seront visitées. Par suite, les demandes relatives à ces dernières devront parvenir avant le 1^{er} octobre.

Une exposition de fruits et de produits du jardinage aura lieu à Mende, le lendemain de la foire de La Toussaint. Les concurrents devront envoyer leurs produits au siège de la Société le 29 octobre au plus tard.

2^o Pour la viticulture, les primes seront distribuées aux propriétaires qui auront introduit dans leurs terres les cépages les mieux appropriés au sol et au climat et en même temps les meilleures méthodes de vinification. Les concurrents devront produire leurs demandes avant le 1^{er} octobre, en faisant connaître l'étendue et la nature des terrains complantés ainsi que les espèces de cépages cultivés ; les procédés de vinification devront être également exposés dans un mémoire détaillé. Les vignes seront visitées.

5^o. — Chaulage et plâtrage des terres.

Des primes jusqu'à concurrence de 300 fr. seront distribuées aux personnes qui auront introduit le chaulage ou le plâtrage dans leurs terres. Les personnes qui désireront concourir devront adresser à M. le Président de la Société d'agriculture, avant le 1^{er} octobre prochain, une demande faisant connaître

l'étendue des terres chaulées ou plâtrées et la quantité employée de chaux ou de plâtre. La demande devra en outre indiquer quelle est l'importance du domaine dans lequel cet amendement a été introduit, depuis quel nombre d'années a eu lieu l'introduction, et tous autres détails propres à faire juger de l'amélioration ainsi entreprise. Les demandes devront être certifiées par le Maire de la commune.

6° — Industrie manufacturière.

La Société met également au concours une médaille d'or de 50 francs et une médaille d'argent pour l'introduction dans le département d'une industrie nouvelle ou le perfectionnement de l'une de celles qui y existent par des modifications d'appareil ou de méthode. Ce sera avant le 1^{er} octobre que les concurrents devront présenter leurs demandes, contenant un exposé détaillé.

7° — Ganterie et dentelle

Des prix de 100 francs à diviser, et deux mentions honorables avec médailles de bronze, seront décernés aux personnes qui auront le plus contribué à la propagation de l'industrie de la ganterie et de la dentelle dans la Lozère. Celles qui y prétendront devront adresser au Président, d'ici au 1^{er} octobre, une demande appuyée du certificat du Maire. Cette demande devra indiquer le nombre d'élèves qui apprennent ces industries ainsi que de celles qui ont déjà été formées et la pratiquent avec fruit.

**8° — Encouragements aux personnes chargées
des observations météorologiques.**

Les observateurs météorologiques qui se seront signalés par leur assiduité à envoyer le résultat de leurs observations, pourront obtenir une récompense qui leur sera décernée sur le rapport de M. le Président de la Commission de météorologie du département.

**9°. — Primes aux instituteurs et aux élèves
de l'école normale.**

Des ouvrages d'agriculture avec médaille de bronze seront distribués à ceux des instituteurs qui auront le plus contribué, par leurs conseils ou par l'exemple, à propager les bonnes méthodes d'agriculture. Les demandes, certifiées par les Maires, devront parvenir à M. le Président avant le 1^{er} octobre.

En outre, des ouvrages d'agriculture, des médailles en bronze seront décernés à ceux des élèves de 3^e année de l'école normale primaire de Mende qui auront mérité ces distinctions par leur application et leurs succès dans l'étude pratique et théorique de l'agriculture, objet d'un cours spécial à ladite école.

Des graines potagères seront également distribuées, avant le printemps, aux lauréats.

Des traités techniques accompagneront autant que possible les primes décernées par la Société.

Les primes seront distribuées par la Société dans la séance publique du 3 novembre.

La séance de distribution sera précédée, pendant trois jours, d'une exposition fruitière et horticole.

10°. — Apprentissage pour la fabrication du fromage de Hollande

Le fromage de Hollande, le plus recherché de tous pour la marine et l'exportation, se vend par suite à un prix élevé. Cet avantage, joint à celui de la facilité de sa fabrication, qui n'exige que le lait de quelques vaches en petit nombre, a déterminé la Société à en encourager et à en vulgariser la confection. Une école gratuite d'apprentissage pour cette fabrication est ouverte chez M. Chibret père, propriétaire à Aurillac ; la Société fait connaître à ceux qui voudraient s'initier à la pratique en question, qu'elle se chargera de leurs frais de voyage et de séjour dans ladite école, les leçons étant d'ailleurs, comme nous l'avons dit, essentiellement gratuites. Elle se chargerait en même temps des frais d'outillage pour l'installation de fromageries de cette sorte dans le département. Les personnes qui voudraient profiter de ces dispositions, sont priées de faire parvenir au plus tôt leur demande à M. le Président de la Société d'agriculture.

11° — Ferme la mieux tenue.

La Société distribuera, en 1874, une prime de 500 francs pour la ferme la mieux tenue, selon les conditions du programme qui sera rédigé par une Commission spéciale et approuvé par la Société.

12° — Souscription pour achat de tourteaux de sésame et de sels dénaturés.

Dans le but d'obtenir une réduction relativement importante dans le prix de revient, à Mende, des

tourteaux de sésame et de sels dénaturés, la Société ouvre une souscription à laquelle pourront prendre part les propriétaires ou fermiers du département: les substances seront livrées au prix de revient.

Les demandes contenant la quantité désirée de chaque espèce de produit devront être parvenues au Président de la Société le 15 août prochain, pour tout délai.

13° — Souscription pour achat de plâtre.

La Société ouvre également une souscription pour achat de plâtre. Les demandes devront être faites dans les mêmes conditions et dans le même délai que ci-dessus.

Mende, le 16 mai 1873.

Le Président de la Société,
H. DELAPIERRE.

NOTA. — Sauf le concours d'animaux reproducteurs, qui est spécial à l'arrondissement de Mende, les primes et encouragements dont le détail précède s'appliquent à tout le département.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

COMMUNIQUÉES PAR M. LEFRANC,

Ingénieur du service hydraulique, à Mende.

Hauteurs de pluie tombée pendant les mois de l'année courante et après désignés, observées aux différentes stations du département de la Lozère. (Totaux par mois.)

DÉSIGNATION DES STATIONS	Mars	Avril	
	mm.	mm.	mm.
VILLEFORT (Cèze, affluent du Rhône).....	273 50	86 »	
VIALAS (Cèze, affluent du Rhône).....	293 70	98 70	
LE PONT-DE-MONTVERT (Tarn).....	344 »	95 »	
SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE (Gard).....	227 »	51 75	
LA SARRERÈDE (Hérault).....	358 66	151 02	
MEYRUEIS (Tarn).....	202 58	(B)	
FLORAC (Tarn).....	213 40	86 »	
MONTMIRAT (entre Tarn et Lot).....	141 20	64 »	
MENDE (Lot).....	124 10	48 07	
LE MASSEGROS (Aveyron).....	135 40	156 80	
MARVEJOLS (Coulagne, affluent du Lot).....	120 70	66 40	
NASBINALS (Bez, affluent de la Trueyre).....	(A)	(A)	
SAINT-CHÉLY-D'APCHER (Trueyre, affluent du Lot)	87 47	120 70	
LAJO (Trueyre, affluent du Lot).....	(A)	(A)	
SAINT-LÉGER-DU-MALZIEU (Trueyre).....	54 95	48 68	
LANGOGNE (Allier).....	147 60	84 »	
CHEYLAND-L'ÉVÊQUE (Allier).....	249 »	75 »	
CHATEAUNEUF (Chapauroux, affluent de l'Allier)	83 »	32 »	
CHAZEUX (Cèze, affluent du Rhône).....	144 20	53 15	
BAGNOLS (Lot).....	199 04	(B)	
LE BLEYNARD (Lot).....	203 35	70 50	
NOTRE-DAME-DES-NEIGES (entre Allier et Ardèche)	226 »	76 70	

(A) Les stations de Nasbinals et de Lajo n'ont pas encore fonctionné.

(B) Les observations ont été interrompues pendant plusieurs jours à Meyrueis et à Bagnols par suite de l'absence momentanée de l'observateur.

**PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — MARS 1873.**

— 170 —

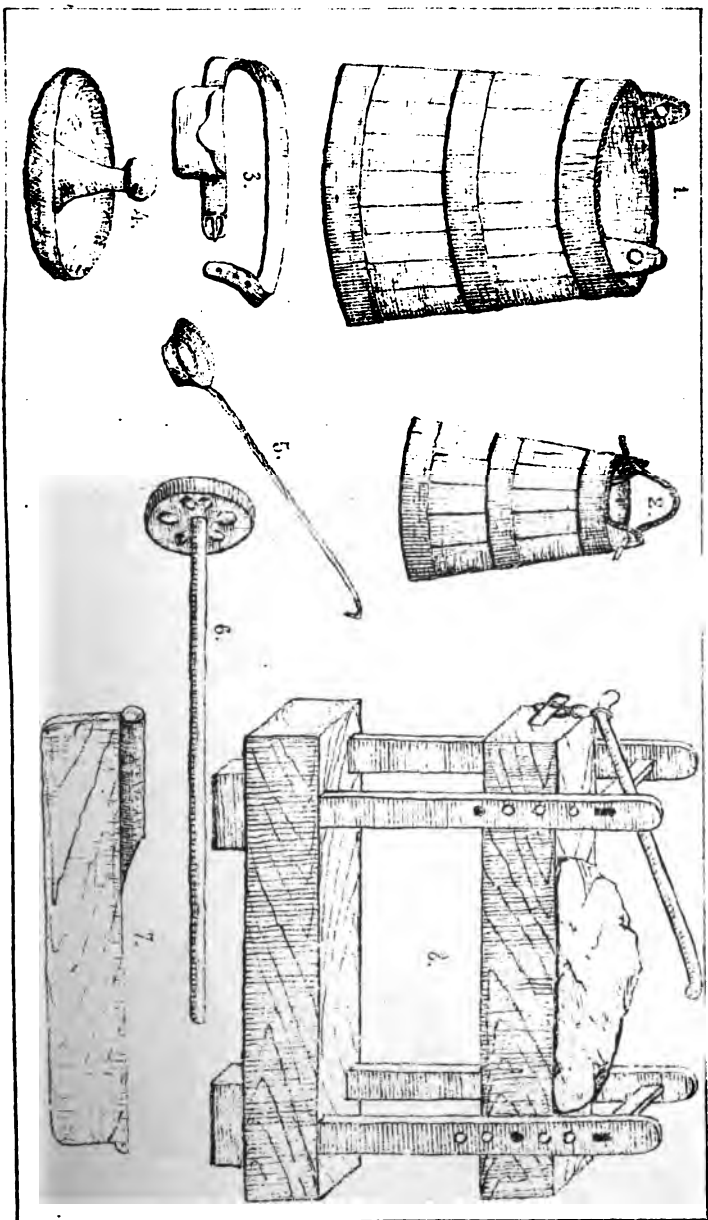
ARRONDISSEMENTS.	DÉSIGNATION DES MARCHÉS.	FROMENT.		MÉTIL.		SEIGLE.		ORGE.		AVOINE.	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	20 »	20 »	16 »	16 »	12 80	12 80	12 »	12 »	7 50	7 50
	Meyrueis.....	21 25	20 50	15 »	15 »	13 75	13 75	12 50	12 50	7 50	8 »
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	9 »	9 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	19 28	18 57	15 80	15 80	13 58	13 07	11 70	11 70	7 82	7 37
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	12 50	12 50	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	22 10	22 10	» »	» »	13 »	13 »	» »	» »	» »	» »
	Serverette.....	» »	» »	» »	» »	12 »	12 »	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	11 50	11 50	12 »	12 57	8 »	8 37
	Mende.....	20 60	20 60	16 80	16 80	13 50	13 50	12 50	12 50	8 »	8 »
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	13 »	13 »	10 »	10 »
	PRIX MOYEN.....	20 23	19 91	15 90	15 90	13 26	13 21	12 28	12 37	8 26	8 32

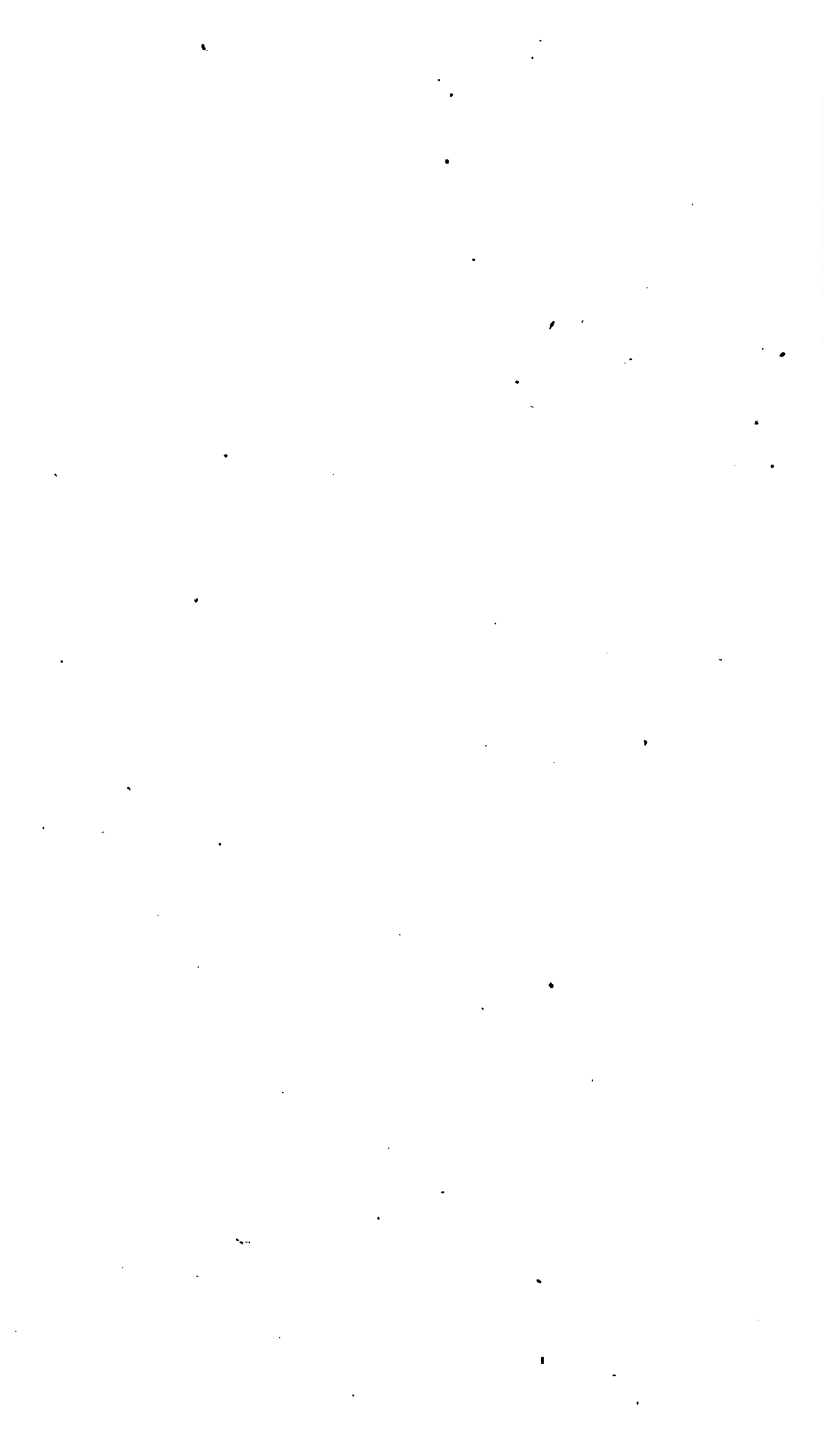
PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — AVRIL 1873.

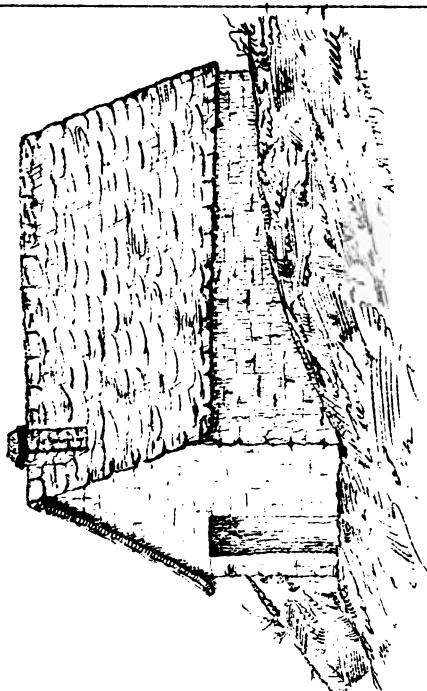
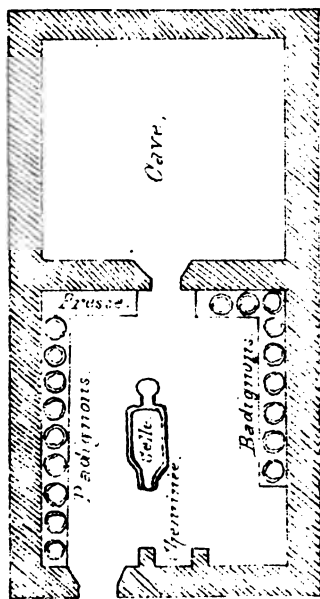
ARRONDISSEMENTS	DÉSIGNATION DES MARCHÉS	FROMENT		MÉTIL		SEIGLE		ORGE		AVOINE	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	19 95	20 50	15 95	16 20	12 75	13 »	12 »	12 15	7 50	7 75
	Meyrueis.....	20 50	20 50	15 »	15 »	13 75	13 75	9 50	9 50	8 »	8 »
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	9 »	9 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	18 57	18 57	15 80	15 80	13 07	13 07	11 70	11 70	7 37	7 37
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	12 50	12 50	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	22 10	22 10	» »	» »	13 »	13 »	» »	» »	» »	» »
	Serverette.....	» »	» »	» »	» »	12 12	12 50	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	11 75	11 75	12 70	12 70	8 60	8 60
	Mende.....	21 50	22 16	16 50	16 50	13 20	13 06	13 20	13 20	8 30	8 30
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	13 »	13 »	10 »	10 »
	PRIX MOYEN.....	20 11	21 10	15 81	15 87	13 21	13 26	12 01	12 04	8 39	8 43

PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — AVRIL 1873.

ARRONDISSEMENTS	DÉSIGNATION DES MARCHÉS	FROMENT		MÉTÉIL		SEIGLE		ORGE		AVOINE	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	19 95	20 50	15 95	16 20	12 75	13	12	12 15	7 50	7 75
	Meyrueis.....	20 50	20 50	15	15	13 75	13 75	9 50	9 50	8	8
	Pont-de-Montvert.....	>	>	>	>	15	15	>	>	9	9
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	18 57	18 57	15 80	15 80	13 07	13 07	11 70	11 70	7 37	7 37
	St-Chély-d'Apcher.....	>	>	>	>	12 50	12 50	>	>	>	>
	Marvejols.....	22 10	22 10	>	>	13	13	>	>	>	>
	Servelette.....	>	>	>	>	12 12	12 50	>	>	>	>
		>	>	>	>						
MENDE.....	Langogne.....	>	>	>	>	11 75	11 75	12 70	12 70	8 60	8 60
	Mende.....	21 50	22 16	16 50	16 50	13 20	13 06	13 20	13 20	8 30	8 30
	Villefort.....	>	>	>	>	15	15	13	13	10	10
		>	>	>	>						
	PRIX MOYEN.....	20 11	21 10	15 81	15 87	13 21	13 26	12 01	12 04	8 39	8 43







PLAN D'UN MAZUC, AVEC ÉLEVATION
pour indiquer de quelle manière on le construit
dans un terrain incliné afin que la cave soit dans le sol.

**Liste des publications reçues pendant les mois
de mars, avril et mai 1873.**

- Revue d'Alsace, 1^{er} trimestre 1873.
Journal des Savants, mars 1873.
Revue des Sciences naturelles, n° 4.
Bulletin de la Société de Géographie, mars 1873.
Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier,
3^e livraison.
Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles
de l'Yonne, 26^e volume.
Le Messager agricole du Midi, n° 2.
Journal de l'Agriculture, par M. Barral, mars, avril.
Revue horticole, mars, avril.
Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse,
février 1873.
Bulletin mensuel de la Société d'acclimatation, février,
mars 1873.
Journal de la Société centrale d'horticulture de France,
mars 1873.
Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or, 1^{er} trimestre 1873.
Le Phylloxera vastatrix, par L. Faucon.
Mémoires de la Société d'agriculture, etc. de la Marne,
année 1872.
Bulletin des séances de la Société centrale d'agriculture de
France, nos 3 et 4.
Annales de la Société d'agriculture, belles-lettres, etc.
d'Indre-et-Loire, nos 10, 11 et 12 1872.
-

LE MESSENGER AGRICOLE, revue des associations des intérêts agricoles du Midi, publié sous la direction de M. le Docteur Frédéric Cazalis, paraissant le 5 de chaque mois. — 6 fr. par an. — Montpellier, à l'imprimerie Gras rue du Grand-Galion, 2. — Paris, à l'agence Havas, rue Jean-Jacques-Rousseau, 3.

AVIS

Aux Membres correspondants.

Pour éviter à MM. les Correspondants la peine d'envoyer leur cotisation, la Société la fera, désormais, recouvrer à domicile, comme celle des autres membres.

MM. les auteurs des Rapports ou mémoires imprimés dans le Bulletin pourront en faire exécuter, à leurs frais, un tirage à part, aux prix suivants, en s'adressant à l'imprimeur.

La demande devra en être faite directement à l'imprimeur, avant le tirage du Bulletin, attendu que les planches ne sont pas conservées.

NOMBRE DE FEUILLES.	25	50	100	200	500
	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.
Pour une feuille (16 pages), papier, pliage, piqure.	fr. c. 4 50	fr. c. 6 »	fr. c. 8 »	fr. c. 14 »	fr. c. 25 »
Trois quarts de feuille (12 pages).	4 50	6 »	8 »	12 »	22 »
Demi-feuille (8 pages).	3 »	4 »	5 »	8 »	16 »
Quart de feuille (4 pages).	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Couverture non impr. (couleur).	0 40	0 60	1 20	2 »	5 »
Id. imprimée id.	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Composition d'un titre d'entrée spécial pour le tirage à part d'un Mémoire: 1 fr.					

Les frais de remaniement nécessités par les corrections que feraient après coup les auteurs ne sont pas compris dans ces conditions.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts

DU
DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

—
Juin, Juillet et Août

MENDE
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,
Rue Basse, 5.

—
1873

SOMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.— *Agriculture, etc.*— Séance du 10 juillet 1873, présidence de M. Delapierre, président, page 181; — Séance du 3 août 1873, présidence de M. Delapierre, président, p. 187; — Nominations, p. 189.

REVUE AGRICOLE, par M. Delapierre, président : Primes décernées par la Société d'encouragement, page 189; — Absorption de l'eau par les feuilles des plantes, p. 191; — La carie et le charbon, p. 193; — Du pis chez la vache laitière, p. 194; — Avantages des fruitières. Fruitières pour la confection du fromage bleu de Septmoncel, p. 196; — Moyen d'empêcher les chèvres ainsi que les vaches de nuire aux arbres. Nourriture des chèvres à l'étable, p. 199; — Moyen de se débarrasser de la folle-avoine, p. 203; — Destruction des chardons, p. 204; — Moyen d'assurer la récolte des graines, p. 204; — Moyen de se délivrer des pucerons, p. 205; — Destruction de la chenille commune et de la chenille du pommier, p. 207; — Epouvantail pour les moineaux, p. 207; — Maladies des arbres fruitiers, p. 208; — Soins à donner aux arbres qui ne réussissent pas, p. 214; — Multiplication du noyer par le couchage, p. 215; — Conservation des fruits d'été, p. 217; — Nouvelles expériences sur le chauffage des vins, p. 219; — Identité des cépages produisant les divers muscats en renom, p. 220; — Le kirschenwasser et le zwetschenwasser (eau de vie de merises et de prunes), p. 221; — Culture en vue de la prospérité des abeilles, p. 222; — Transport des œufs de poissons et des jeunes, p. 224; — Transport des poissons vivants, p. 225; — De l'influence de la pression extérieure sur la vie des poissons, p. 225; — Evaporation des forêts, p. 227; — Peinture inaltérable préservatrice de l'incendie, p. 228; — Copie des lettres, p. 229.

Sériciculture, p. 230.

Ecole vétérinaire d'Alfort, p. 230.

Concours d'animaux reproducteurs tenu à Châteauneuf le 2 juillet 1873, p. 231.

Observations météorologiques, p. 238.

Prix des grains, par hectolitre, d'après les Mercuriales des marchés du département de la Lozère (Mai et Juin 1873), p. 239 et 240.

DEUXIÈME PARTIE. — *Histoire et archéologie* : Notice historique sur la ville de Marvejols, p. 121.

SÉANCE DU 10 JUILLET 1873.

Présidence de M. DELAPIERRE, Président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est approuvé sans observations.

— Le département de la Lozère devant être, en 1874, le siège du concours régional agricole, M. le Président s'est demandé s'il n'y aurait pas lieu de surseoir à l'ouverture du concours institué par la Société pour la prime de 500 francs à accorder à la ferme la mieux tenue. Ce concours est renvoyé à une autre année.

— M. l'Inspecteur des forêts Grosjean a bien voulu se charger de diriger, comme les années précédentes, les acquisitions et les délivrances des graines potagères et fourragères que la Société distribue, soit gratuitement, soit contre remboursement, aux personnes qui en font la demande. M. le Président donne lecture du rapport que lui a adressé M. Grosjean à ce sujet. Ce rapport est accompagné des états de distribution et mémoires à l'appui, etc.

La Société vote des remerciements à M. Grosjean pour les soins dont ces diverses opérations ont été l'objet de sa part.

— Le concours d'animaux reproducteurs pour l'arrondissement de Mende a été, comme les années

précédentes, tenu à Châteauneuf, le 2 juillet, par les soins de la Société. M. le Président communique le procès-verbal de ce concours sur l'ensemble duquel le Jury a exprimé sa satisfaction, notamment en ce qui concerne l'espèce bovine. Le Jury a, en outre, exprimé le vœu que le programme soit modifié relativement à la prime à accorder au plus beau taureau et à la plus belle génisse de deux ans et au-dessous.

— M. le Président fait connaître que la Société d'acclimatation a décerné une mention honorable à M. Christian Ledoux pour ses procédés de dévidage des cocons percés.

— M. le Préfet a communiqué à M. le Président une circulaire de M. le Directeur de l'Observatoire de Paris relative aux avertissements du temps qui pourraient être donnés aux agriculteurs dans l'intérêt des récoltes.

Pour répondre aux questions posées dans la circulaire, il est nommé une Commission composée de MM. Auricoste, l'abbé Bosse, Campardon, Carbonnier, Dunan, Fabre, garde général, Lefranc et Monestier.

— Dans la séance du 15 mai dernier, la Société a décidé qu'il serait ouvert une souscription à laquelle pourront prendre part les propriétaires ou fermiers du département en vue de l'acquisition et de la livraison, au prix de revient le plus avantageux possible, de tourteaux de sésame, de sels dénaturés et de plâtre.

Cette souscription, annoncée par affiche, doit être close le 15 août prochain.

Une Commission, composée de MM. Delapierre, Président, H. Bourrillon, de Lescure et Grousset,

vice-président du tribunal, est nommée pour s'occuper de cette acquisition.

— L'Association française pour l'avancement des sciences tiendra sa deuxième session à Lyon du 21 au 28 août. MM. Paul Boulangier, ingénieur civil, Brun de Villeret, conseiller à la cour d'appel, et Guillemon, receveur des finances à Lyon, sont délégués pour représenter la Société à cette réunion.

— Sur la proposition de M. Grénié, la Société émet le vœu que la station d'étalons nationaux de Mende, qui a été desservie par deux reproducteurs seulement, soit augmentée, l'année prochaine, d'un troisième étalon au moins, afin qu'il puisse être satisfait à toutes les demandes de saillies qui se produiront.

— M. Jaffard (Louis), a fait don, pour le Musée de la Société, d'une pierre provenant de l'ancienne caserne d'infanterie de Mende, et portant l'empreinte d'une ammonite de 23 centimètres de diamètre.

Remerciments.

— Dans sa séance du 27 février dernier, la Société a délégué M. Monestier pour la représenter à la réunion spéciale du concours régional agricole d'Annonay, chargée d'étudier et de proposer les modifications qu'il conviendrait d'apporter aux arrêtés réglementaires du concours régional agricole, qui doit avoir lieu dans le département de la Lozère, en 1874.

M. Monestier s'est transporté à Annonay, et rend ainsi compte de la mission qui lui a été confiée par la Société :

« Avant de vous entretenir de l'objet spécial de ma

mission, je commencerai par vous communiquer mes impressions, relativement à la tenue du concours de cette année.

« L'espèce bovine était convenablement représentée, plus par la qualité que par le nombre ; la race tarentaise, seule, comptait une cinquantaine de bêtes irréprochables.

« Les Aubrac, Mézenc et Villard-de-Lans comptaient 95 sujets, parmi lesquels se trouvaient des taureaux de toute beauté, tant Villard-de-Lans et Mézenc qu'Aubrac.

« La catégorie laitière laissait à désirer ; trente un sujets, mâles ou femelles, la composaient.

Quatre-vingt-onze sujets représentaient très-faiblement l'espèce ovine. Je n'ai trouvé un peu de valeur que chez quelques mérinos ou métis mérinos. Quand la Lozère le voudra, elle trouvera, dans son sein et avec ses propres sujets, une collection de béliers et de brebis bien supérieure à celle du concours d'Annonay.

« Quarante-un sujets représentaient modestement l'espèce porcine. Les mâles étrangers et les femelles indigènes offraient ce qu'il y avait de mieux.

« La Basse-cour était mal représentée. Je dois cependant mentionner les lapins et léporides de M. Dériard, les Labrador de M. Bérard et les poules nègres à peau blanche de Mlle Chapuis.

« La troisième division (instruments) méritait peut-être les premiers honneurs du concours. 312 objets la représentaient. J'y ai distingué des presses d'une puissance remarquable ; je dois mentionner aussi la bonne collection d'instruments de M. Fournat de Brézinaud.

« L'exhibition des produits agricoles était mesquine. Il est vrai que la saison est ingrate. Les vins ont joué le principal rôle. Je dois mentionner les cocons de M. Jacquemet Bonnefont, ainsi que l'appareil pour conserver la graine de vers à soie de M. Tellier.

« Nous voici à l'Eden du concours. Il est formé par les fleurs, les arbustes et les fruits de M. Jacquemet Bonnefont. Je n'ai jamais vu, dans aucun concours, rien d'aussi enchanteur. Toutes ces beautés avaient été empruntées au jardin où sont les fleurs, les serres et les arbres d'ornement. J'ai parcouru ce jardin dont j'ai été émerveillé.

« Lorsque le programme du concours de l'année prochaine, qui doit avoir lieu dans la Lozère, sera définitivement réglé, l'administration s'empressera de le publier. En attendant, je me bornerai à faire connaître quelques-unes des décisions qui ont été prises sous forme de vœux, ces décisions ne devant être définitives qu'après avoir reçu la sanction ministérielle.

« Le concours de 1874 aura lieu dans la première quinzaine de juin.

« La seule race d'Aubrac, dans l'espèce bovine, aura toutes les primes d'une catégorie, tandis que, cette année, elle avait à partager avec les Mézenc et les Villard de Lans.

« Les Durham ou leurs analogues n'auront pas de prime.

« Suppression de primes pour les races ovines étrangères et délicates, telles que les south-down.

« Par suite, augmentation de l'allocation attribuée

à l'espèce ovine, en ce qui concerne les races locales, qui seraient divisées en trois catégories, savoir :

1° Race de montagne, type du plus fort calibre.

2° Race du causse, type de la plus petite taille, mais une des plus rustiques du monde.

3° L'intermédiaire des deux qui précèdent, que l'on appelle race de vallon ou de rivière.

On pourrait encore encourager les races laitières, telles que le Larzac.

« L'espèce chevaline figurerait au concours avec place pour les juments mulassières. Les juments ne seront primées que quand elles seront suitées.

« Le veau de la vache primée doit être gardé jusqu'à l'âge de six mois ; c'est seulement alors que l'on pourrait toucher la prime.

« Il a été demandé que les compagnies de chemins de fer fissent une nouvelle réduction pour le transport des sujets et des objets exposés aux concours.

« J'ai demandé une prime spéciale pour encourager les sériciculteurs qui consacrent leurs soins à obtenir de la bonne graine de vers à soie.

« M. Gordes, des Basses-Alpes, a proposé de remanier la circonscription régionale dont la Lozère fait actuellement partie. Tout en reconnaissant la justesse de ses propositions, j'ai demandé l'ajournement de la question.

« Telles sont les principales questions qui ont été traitées à la réunion. »

La Société remercie M. Monestier pour tout ce qu'il a fait et obtenu dans l'intérêt du département, et lui décerne une médaille d'or à titre de délégué à la réunion spéciale du concours régional agricole d'An-

SÉANCE DU 8 AOUT 1873.

Présidence de M. DELAPIERRE, Président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

— A la suite de cette lecture, M. le Président remet à M. Monestier la médaille d'or qui lui a été décernée, le 10 juillet dernier, comme délégué de la Société à la réunion spéciale du concours régional agricole d'Annonay.

— M. Brun de Villeret, conseiller à la cour d'appel de Lyon, a écrit à M. le Président pour lui faire connaître qu'étant obligé d'assister aux séances du Conseil général de la Lozère, dont il est membre, il ne lui sera pas possible de représenter la Société au Congrès de l'Association Française pour l'avancement des sciences, qui doit avoir lieu à Lyon du 21 au 28 août. Il prie M. le Président d'exprimer à la Société ses remerciements et ses regrets de ne pouvoir accepter ce mandat.

— M. Christian Ledoux, sériciculteur à Paris, a adressé, de Ferrussac, à M. le Président, cent œufs de graine de Bombyx Pernyi provenant d'un essai d'éducation qu'il a fait l'année dernière. La Société prie M. le Président de transmettre ses remerciements à M. Christian Ledoux pour l'envoi de ces graines, qui seront confiées pour des essais à M. l'Inspecteur des forêts et à M. l'abbé Solanet.

— La Société remercie également M. Christian Ledoux pour l'envoi d'une notice intitulée *Revendication pour la France de la découverte de la vaccine*. Cet intéressant travail sera inséré au Bulletin.

— Il est donné lecture d'une notice-circulaire adressée aux éducateurs par M. Raibaud L'Ange, relativement aux échecs qu'ont éprouvés, cette année, les graines jaunes fournies par son établissement. Cette note sera résumée au Bulletin.

— M. le Président fait connaître que, par décision du 27 juillet dernier, M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts a bien voulu accorder à la Société une subvention de 300 francs.

Remerciments.

— Au sujet de l'acquisition de tourteaux et de sels dénaturés que la Société se propose de faire, cette année, et en vue de laquelle une Commission a été nommée dans la dernière séance, M. le Président a demandé des renseignements à M. Gaston Bazille, de Montpellier, qui a bien voulu lui adresser une lettre dont il donne lecture et qui permettra à la Commission d'étudier la question pour laquelle elle a été instituée.

— M. Alméras expose qu'en faisant exécuter des travaux dans la commune de Chadenet, il a découvert plusieurs tombeaux que l'on peut attribuer à l'époque romaine, si l'on en juge par une première inspection. Des recherches seront faites à ce sujet par les soins de la Société.

NOMINATIONS.

Membres titulaires.

MM. C^{te} de Nogaret, propriétaire à La Canourgue.

Teissier (Emile), étudiant en droit à Molezon.

Reversat, conseiller d'arrondissement, maire de Saint-Pierre-de-Nogaret.

REVUE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE,

Par M. DELAPIERRE, Président.

Primes décernées par la Société d'encouragement.

Nous avons précédemment (1) donné l'indication de diverses primes proposées par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Le *Journal d'agriculture pratique* donne le compte-rendu de la distribution d'un certain nombre de ces primes.

Le grand prix de 12,000 fr., que la Société donne tous les six ans à l'auteur de la découverte la plus utile à l'industrie française, a été décerné, sur le rapport de M. Péligré, à M. Pasteur, membre de l'Académie des sciences, pour l'ensemble de ses travaux sur les ferments du vin, de la bière et du vinaigre, et enfin pour ses recherches sur les maladies des vers à soie. Non-seulement, selon M. Péligré, M. Pas-

(1) V. B. 1872, p. 329.

teur a fait voir que la pébrine, maladie contagieuse, était surtout transmise aux vers à soie par les papillons desquels ils étaient issus, de sorte que les soins et la vigilance, pendant l'éducation, ne suffisaient pas pour en préserver une chambrée; il a de même recherché les conditions qui pouvaient permettre d'éviter la flacherie, et il a pu formuler ainsi des règles sûres pour l'obtention de graines saines de vers à soie qui assurent, dit l'honorable rapporteur, des récoltes plus belles que tout ce qu'on avait pu obtenir jusqu'ici, même dans les périodes qui étaient considérées comme les plus favorables. Les travaux de M. Pasteur ont donc eu la plus grande influence sur des industries d'une importance capitale pour la nation française. L'assentiment unanime des sériciculteurs de l'Autriche, les succès brillants que l'Italie a obtenus par l'application de ces principes à ses éducations de vers à soie, les résultats réalisés par tous les éducateurs français qui se sont appliqués à les mettre rigoureusement en pratique, montrent l'importance de ces découvertes et de leur influence sur l'industrie française.

Le prix de 500 fr., pour la production de graine de vers à soie par petites éducations, a été décerné à M. Bonnefon, ancien pharmacien, à Ribérac (Dordogne).

Une médaille de platine a été accordée à M. d'Hupaïs, sériciculteur à Aix (Bouches-du-Rhône), pour la production de graine saine de vers à soie qu'il a obtenue, pendant plusieurs années, par des procédés de sélection.

M. Duseigneur-Kléber a obtenu une médaille d'or pour son nouvel appareil à mouliner la soie avec une grande vitesse.

Parmi les lauréats honorés de médailles de platine, figurent :

MM. Dunod et Bougieux. — Produits chimiques et

engrais extraits des os. (Fabrique opérant sur 8,000 tonnes d'os tous les ans, et produisant, par des procédés perfectionnés, tous les produits chimiques qu'on en extrait pour les besoins de l'industrie.)

M. Gautier. — Défrichement dans les landes de Bretagne. (Création d'une exploitation agricole importante au milieu des landes, faite peu à peu, en n'employant que les capitaux produits par l'amélioration du sol lui-même.)

Des médailles d'argent ont été attribuées à M. Mansoy, pour sa fabrication mécanique des fers à cheval, suivant un grand nombre de formes et de modèles (1), et à M. Tranié, pour pratique des irrigations répandue dans le département de la Haute-Garonne, et publication d'un bon traité pratique de cet art.

Parmi les médailles de bronze, le journal cite celle accordée à M. Boulay (2), pour un coffre à avoine, avec timbre avertisseur et compteur de rations, approprié à tous les genres d'exploitation.

Absorption de l'eau par les feuilles des plantes.

Les feuilles des plantes peuvent-elles absorber l'eau liquide? Cette question, qui n'est point sans intérêt pour la culture, a fixé depuis longtemps l'attention des physiologistes. D'après M. Mialaret (*Journal de l'agriculture*), elle vient d'être résolue par M. Cailletet dans le sens de l'affirmative, à la suite d'une série d'expériences qui semblent parfaitement concluantes.

Il est à remarquer, d'abord, que l'eau à l'état de vapeur

(1) V. B. 1865, p. 221.

(2) V. B. 1868, p. 232.

n'est pas absorbée par les feuilles des plantes. Pour ce qui est de l'eau liquide, M. Cailletet a reconnu que les plantes qui végètent dans un sol humide, et reçoivent par leurs racines la quantité d'eau nécessaire à l'entretien normal de la vie, n'absorbent pas l'eau qui baigne leurs feuilles. L'absorption commence aussitôt que la terre ne fournit plus à leurs racines toute l'eau dont elles ont besoin. Elle augmente dans les mêmes proportions que la sécheresse, et varie d'une manière notable suivant les espèces. Certaines, en effet, possèdent à un haut degré cette faculté d'absorber l'eau par leurs feuilles ; et l'on en voit qui, privées de racines et suspendues à un fil métallique, vivent des années entières, développant de nouvelles feuilles et fournissant une abondante floraison, pourvu qu'elles soient mouillées de temps en temps.

Ces données scientifiques, fait observer l'auteur, peuvent recevoir une utile application dans les arrosages. Les végétaux que l'on arrose à la fois par les feuilles et par les racines doivent venir mieux et plus vite que ceux dont on se contente d'humecter les racines. Les plantes que l'on est obligé de transporter au loin périssent fréquemment ; celles qui résistent reprennent avec difficulté et végètent mal la première année. On obtiendra de très-bons résultats si on maintient les feuilles dans un état constant d'humidité. Au moment de la transplantation, celles-ci, étant encore fratches, ne se dessècheront pas pour tomber bientôt après, et aideront puissamment à la reprise. Par contre, les mauvaises herbes, d'une vitalité si désespérante, lorsqu'elles ont été arrachées et exposées plusieurs jours à l'action du soleil, reprennent, à la moindre pluie, une vie nouvelle. Il faut prendre des précautions particulières pour s'en débarrasser (1).

(1) V. B. 1869, p. 145.

La carie et le charbon (1).

M. Duchartre a présenté à la Société centrale d'agriculture de France quelques observations relativement à la confusion qu'on fait souvent entre le charbon et la carie, et à la nécessité qu'il y a de distinguer l'une de l'autre ces deux maladies de nos céréales, soit quant à leur nature et à leur mode de propagation, soit au traitement auquel on peut recourir contre l'une et l'autre.

Elles sont produites par deux parasites différents, qui, tous les deux, ont pour effet de détruire les tissus au milieu desquels ils développent, en immense quantité, leurs corps reproducteurs ou spores, dont l'accumulation constitue la poussière noire ou brun foncé qu'on voit rester seule à la place des organes envahis par eux ; mais cette poussière est fétide pour la carie, tandis qu'elle est inodore pour le charbon.

Le grain carié, bien qu'il soit déformé à l'extérieur, reste entier dans l'épi jusqu'au moment de la moisson, tandis que la poussière reproductrice du charbon s'est déjà dispersée, du moins en grande partie, au moment où la récolte est mûre. La conséquence est que cette poussière du charbon ne s'attache qu'en faible quantité au grain, et que, dès-lors, la semence formée de ce grain multiplie faiblement ce parasite, dont les spores sont tombées en majeure partie sur le sol, sur la paille, etc. Au contraire, la poussière de la carie, devenant libre, surtout par le battage, s'attache essentiellement aux grains sains, qui porteront avec eux le germe de l'infection des récoltes prochaines.

La suite évidente de ces faits est que le sulfatage, qui tue

(1) V. B. 1869, p. 257.

les spores, est efficace contre la carie, mais ne l'est que fort imparfaitement contre le charbon. Pour empêcher la propagation de celui-ci, il faut éviter l'emploi comme litière des pailles de blés charbonnés, et de plus, en faisant succéder aux céréales des récoltes différentes, donner aux spores du parasite, que les vents et les pluies ont entraînées dans le sol, le temps de perdre leur faculté germinative avant que la rotation ramène la céréale sur la même terre.

Quant au chaulage et au sulfatage, de nombreuses expériences ont démontré l'incontestable supériorité du dernier de ces procédés sur le premier; enfin, entre le sulfate de cuivre et le sulfate de soude, tour à tour conseillés pour cette opération, l'expérience a montré, dit l'auteur, qu'on doit choisir le premier, d'une action incomparablement plus sûre.

Du pis chez la vache laitière.

Indépendamment des signes offerts par l'écusson (système Guenon) (1), pour reconnaître les qualités lactifères des vaches, il est d'autres indications qu'on ne doit pas négliger. M. Emile Jacquemin, dans le journal *la Vie des champs*, signale notamment celle résultant des caractères que présente le pis. Dans l'intérieur du pis, fait-il observer, les canaux lactés vont se réunir au-dessus de chaque trayon, pour constituer les citernes ou chambres dans lesquelles s'amasse le lait. Il en résulte que c'est constamment la partie supérieure du pis qui grossit à mesure que le lait s'accumule, tandis que la partie inférieure, comprenant l'appareil musculaire procédant à l'évacuation du lait, conserve invariable-

(1) V. B. 1870, p. 206.

ment le même volume. Il peut donc arriver que la graisse et un grand développement de l'appareil musculaire donnent au pis un fort volume, bien que la vache produise à peine le lait que réclame son veau. Ces pis charnus et gras se reconnaissent facilement à l'extérieur par leur grosseur et leur tension toujours la même avant comme après la traite. La peau qui les couvre est épaisse, sans rides, laissant peu voir les veines qui se trouvent au-dessous d'elle; souvent aussi elle est garnie de poils rudes. Au toucher, ces pis se montrent doux, fermes, indiquant ainsi la forte proportion de tissu gras qui entre dans leur composition.

Le pis de la vache bonne laitière présente une constitution toute différente. Il est presque entièrement composé de substances glanduleuses, fermes au toucher, qui s'amasent principalement dans sa partie supérieure, tandis que la partie inférieure, comprenant les canaux lactés et les citernes, est molle, effacée sur elle-même, cédant facilement à la pression de la main, lorsqu'elle ne contient pas le lait. Au fur et à mesure que le pis de la bonne laitière se remplit, il se dilate, augmente en volume, devient ferme et tendu, ainsi que la partie supérieure des trayons. Chez la bonne laitière, la peau du pis est fine, couverte de poils déliés, et douce au toucher; elle perd les rides qu'elle montrait quand le pis était vide et flasque, tandis que ses veines deviennent plus apparentes. Les différences entre les deux genres de pis sont donc tellement caractéristiques que les éleveurs n'auront pas de peine à les distinguer l'un de l'autre, et à constater, par cet examen, si les vaches deviennent de bonnes ou de mauvaises laitières.

Avantages des fruitières. — Fruitières pour la confection du fromage bleu de Semencel.

Nous avons déjà envisagé (1) les avantages qui résultaient de l'établissement des fruitières ou associations fromagères. M. Pouriau, professeur à l'Ecole d'agriculture de Grignon, expose, dans le *Journal d'agriculture pratique*, de nouvelles considérations sur ce même sujet, tant au point de vue de l'amélioration de la qualité des produits, que des autres conséquences qui découlent de ce genre d'institution.

Dans les localités où les fruitières ont été établies, les plus petites quantités de lait participent aux avantages de la manipulation en grand, et ce liquide, qui est d'une conservation si difficile en été, ne risque plus de s'altérer, puisqu'il est utilisé tous les jours.

Le beurre des fruitières, étant toujours fabriqué avec de la crème fraîche, jouit d'une plus-value sensible sur le marché.

Les fromages, qui sont le produit principal des fruitières, constituent une excellente marchandise de consommation et d'exportation, et toutes les exploitations, même les plus modestes, contribuent à ces expéditions et à ces échanges qui amènent l'argent dans le pays.

Le cultivateur qui opère sur de petites quantités de lait en dehors des fruitières, indépendamment de ce qu'il ne peut fabriquer que des fromages de fantaisie dont il ne trouve pas toujours un écoulement rémunérateur sur le marché voisin, ne peut obtenir le produit connu sous le nom

(1) V. R. 1864, p. 466.

de *sérai* (sorte de petit lait), qui est d'une grande ressource dans le ménage.

Les fruitières procurent encore une grande économie de combustible, et, en dispensant les femmes des soins de la laiterie, elles leur laissent beaucoup plus de temps pour les travaux intérieurs et extérieurs. Un autre grand avantage des fruitières est d'exciter une grande émulation entre les cultivateurs d'une même localité, pour augmenter le produit de leurs vaches. Il en résulte un redoublement de soins dans le choix et la tenue du bétail, dans le travail nécessaire pour subvenir à sa nourriture, et un accroissement d'engrais qui tourne au profit de la culture.

Le bétail s'augmentant et s'améliorant, la viande des vaches vient suppléer au déficit du bétail de boucherie, ainsi que la viande des porcs, nourris en partie avec le petit-lait.

La nécessité de semer beaucoup de fourrages artificiels et de racines-fourrages, fait disparaître les jachères et permet, grâce à une plus grande abondance d'engrais, de produire plus de céréales sur une surface moindre, ce qui amène insensiblement la réduction de la vaine pâture.

En outre, les fruitières sont des centres de consommation; elles lient les cultivateurs par une relation d'intérêt commun fondée sur une rectitude absolue de conduite; elles les initient à quelques notions de calcul indispensables pour comprendre les comptes du fruitier; elles les acheminent à un commerce de services et de prêts réciproques; elles les rendent spectateurs journaliers d'une manipulation dont la propreté est la base; elles leur en font sentir l'utilité et peuvent leur en inspirer le goût, etc.

Enfin, les fruitières peuvent être le germe d'autres asso-

ciations avantageuses et utiles. Dans le Jura, par exemple, elles ont beaucoup contribué à l'établissement de nombreuses sociétés de secours mutuels; elles constituent, en effet, des associations tout établies pour l'application de leur mécanisme aux autres fabrications domestiques, à la boulangerie par exemple; pour des assurances mutuelles sur les récoltes et le bétail; pour l'établissement de syndicats d'irrigation, tels qu'ils existent dans les Vosges; pour la possession en commun de beaux taureaux reproducteurs, d'ustensiles agricoles perfectionnés, etc.

Dans les montagnes du Jura, et principalement dans l'arrondissement de Saint-Claude, il existe un genre spécial de fromagerie qui fonctionne très-bien: c'est la petite fruitière pour la fabrication du fromage *bleu* ou *persillé*, dit de Septmoncel, et dont la production annuelle dépasse actuellement 200,000 kilogrammes.

Le centre de production de ce fromage est aux Mourrières, petit village voisin de celui de Septmoncel, et situé comme ce dernier à une altitude très-élevée.

Pour bien réussir dans cette fabrication, les fruitières doivent être établies en un lieu élevé et frais; le pain de fromage, de 0^m30 de diamètre sur 0^m10 de hauteur, pesant de 6 à 7 kilog., et la quantité de lait nécessaire pour obtenir un kilogramme de fromage étant de 10 à 12 litres, on voit qu'il suffit de 20 vaches au maximum pour alimenter ces fruitières.

Le mobilier nécessaire à la fabrication coûte au plus 200 fr., et une femme, payée de 250 à 300 fr. par an, fait parfaitement l'office de *fruitier*.

Moyen d'empêcher les chèvres ainsi que les vaches de nuire aux arbres (1). — Nourriture des chèvres à l'étable.

M. Huart du Plessis indique, dans le même journal, comme lui ayant donné les résultats les plus satisfaisants, le moyen suivant d'empêcher les chèvres de nuire aux arbres :

On met à l'animal une bricole consistant en une longe attachée à la sous-gorge, laquelle passe entre les jambes de devant et vient ensuite se fixer, au moyen d'un porte-mousqueton, à un anneau placé sur la sous-ventrière ; cette sous-ventrière passe derrière les épaules de l'animal et vient se boucler à la naissance de la poitrine. L'appareil est du reste figuré dans le journal.

Ce moyen, qui laisse à l'animal la liberté entière de ses mouvements, qui lui permet de marcher, de pâturer à sa guise, l'empêche au contraire de pouvoir se cabrer contre les arbres et de brouter les branches. En rentrant à l'étable, on détache le porte-mousqueton, on enlève la sous-ventrière, et, si on le juge à propos, la longe, munie de son porte-mousqueton, sert à fixer l'animal à la crèche. (2).

L'auteur fait également observer qu'un moyen encore simple et efficace, mais qui n'aurait sa raison d'être que dans les endroits cultivés, serait de faire pacager les chèvres au piquet (3).

(1) V. B. 1861, p. 377.

(2) D'après M. Dubost, un appareil analogue est employé en Normandie pour empêcher les vaches de nuire aux pommiers, dont les branches retombent parfois jusqu'à terre, sous le poids des fruits, dans les herbages, auxquels ils ajoutent une valeur égale, assure-t-il, à celle de l'herbage lui-même.

(3) V. B. 1862, p. 182.

Du reste, ajoute M. Huart du Plessis, la chèvre peut être soumise, sans en souffrir et même avantageusement, au régime de la stabulation permanente. L'expérience en est faite en grand, depuis longtemps, dans les environs de Lyon. Là, sur des terrains entièrement cultivés en vignes ou en légumes, on ne peut nourrir les chèvres qu'à la chèvrerie; on n'use du pâturage que de temps en temps, en été après la moisson, et en automne après la vendange, époque à laquelle elles peuvent être impunément conduites dans les vignes. Les plus grands troupeaux ne sortent même jamais.

La luzerne, le trèfle, la vesce, la gesce sont leur principale nourriture; ces dernières légumineuses, administrées après la floraison, quand la graine en est presque mûre, excitent à la production du lait, mais le trèfle et particulièrement la luzerne servent pendant la plus grande partie de la belle saison. On cultive aussi une variété de choux qui, par la destination spéciale qu'on lui donne, est appelée chouchèvre, et qui offre une précieuse ressource pour la fin de l'hiver et principalement pour les mois de mars et d'avril. Ce chou a quelquefois une tige de plus d'un mètre de hauteur; il a souvent plusieurs têtes, résiste dans le Lyonnais aux plus grands froids, donne beaucoup de fourrage et vit très-longtemps.

On ramasse les feuilles de vigne après les vendanges, et on les conserve dans des tonneaux ou des cuves en maçonnerie ou en bois (1), dans lesquelles on les presse très-fortement; le soir, à la fin de la journée, les personnes employées à faire la récolte marchent, sautent sur le produit qui a été ramassé pendant le jour. Quand le réservoir a été rempli avec soin, on surmonte les feuilles de planches, de pierres

(1) V. B. 1870, p. 258.

pour les presser, et on les couvre immédiatement d'une couche d'eau ; car, si elles restent à sec au moment de la récolte, elles s'échauffent très-rapidement : un peu de sel, quelques baies de genièvre, des plantes aromatiques mêlées à ce fourrage le rendent meilleur, plus sapide, et en diminuent singulièrement l'âpreté. Les feuilles de vigne ainsi préparées se conservent très-bien et restent vertes si elles ne sont pas exposées à l'air ; mais si on enlève l'eau, elles deviennent jaunes, brunes et se dessèchent. On les fait consommer dans le courant de l'hiver, en ayant bien soin de ne mettre à sec que la partie qu'on veut donner immédiatement aux animaux.

Seules, les feuilles de vigne seraient peu nutritives, et les chèvres qui en seraient exclusivement nourries deviendraient maigres, donneraient peu de lait et d'une médiocre qualité ; mais, mêlées à d'autres substances et administrées avec du son, des racines, des tubercules coupés, des tourteaux de noix, elles contribuent à former une très-bonne nourriture, produisent un lait bon et susceptible de faire un fromage excellent qui se conserve longtemps frais. Moins aqueuses que la plupart des herbes vertes, elles donnent de la consistance au lait, l'empêchent de couler, c'est-à-dire qu'elles produisent beaucoup de caséum et peu de petit-lait.

Tous les fourrages herbacés, quoique convenant à la chèvre, doivent lui être donnés avec certaines précautions : les plantes jeunes, molles et aqueuses, administrées en très-fortes rations, occasionnent la diarrhée et produisent, dans tous les cas, un lait aqueux, médiocre, qui se fond et se met en petit-lait.

Les chèvres rongent les végétaux amers et les parties ligneuses insipides des plantes ; elles mangent des écorces,



dés branches ligneuses trop dures ou insipides pour les vaches et les moutons : il en résulte qu'elles sont très-faciles à nourrir à la chèvrerie. L'*orpin*, plante grasse, succulente, mais un peu âcre, qui vient sur les murs de soutènement, sur les coteaux arides, nourrit très-bien les chèvres, qui en sont même fort avides.

Pour bien utiliser les végétaux si divers que mangent les chèvres, on mêle ceux-ci aux résidus de la fabrication du vin, du cidre, de la bière et des huiles; on compose ainsi des rations économiques et très-nutritives. Le marc de raisin, même lorsqu'il a été délavé pour faire de la piquette, ou distillé pour faire de l'eau-de-vie, convient aussi beaucoup aux chèvres. Ce marc se conserve très-bien dans des tonneaux, s'il n'a pas été délavé; mais si, au contraire, on l'a fait macérer dans de l'eau, il s'altère facilement et ne fournit plus alors qu'une nourriture fort médiocre.

Les tourteaux de noix donnent un lait abondant et qui fait de très-bons fromages. Le petit-lait, surtout celui qui découle des fromages salés, est très-bon pour mêler à du son ou à des herbes:

Les mélanges, même faits à froid, conviennent beaucoup aux chèvres; ils sont fort usités dans le Lyonnais sous le nom de *soupes*. On les compose en hiver avec des betteraves, des pommes de terre, des pommes, des pelures, du son, de la farine, des graines de foin et de l'eau de vaisselle; et en été, avec de la luzerne, du trèfle, avec les herbes qui croissent dans les vignes, dans les jardins, dans les haies, toujours mêlées à un liquide.

Le sel est aussi indispensable à la santé des chèvres qu'à celle des autres animaux. On en donne à chaque animal de 10 à 12 grammes par semaine, et l'on augmente la dose durant les saisons humides. Si, malgré cela, on s'aperçoit

que l'appétit diminue, on mêle au sel 5 à 6 grammes de baies de genièvre ou de racines concassées de gentiane jaune : ces deux plantes, en agissant comme toniques, réparent promptement le mal.

D'après les auteurs qui ont écrit sur la matière, une chèvre donne, à raison de 2 litres de lait par jour, un produit annuel de 600 litres de lait, défalcation faite des besoins de l'allaitement, en sorte que trois chèvres donneraient, en moyenne, le même produit en lait qu'une vache.

Moyen de se débarrasser de la folle-avoine.

Le sarclage de cette mauvaise herbe présentant des difficultés particulières, M. de Fontvert conseille, dans la *Revue agricole et forestière de Provence*, d'employer pour s'en débarrasser le moyen suivant :

La moisson étant faite, on commence par faire dépaître les moutons et les brebis sur le chaume, où ils cherchent avec avidité la folle-avoine, dont ils sont très-friands et qu'ils s'efforcent même de déterrer. On donne ensuite, en août ou septembre, un premier labour, soit avec la charrue, soit avec le scarificateur : ce labour favorise la sortie des plantes d'avoine, qui, vers la fin d'octobre ou dans les premiers jours de novembre, montrent déjà leurs touffes vertes. On donne alors un second labour et on sème le blé : toutes les plantes d'avoine qui ont germé sont détruites par ce second labour, et il ne reste en terre que la semence en réserve pour l'année suivante. Le blé sort sans être entremêlé d'avoine, ou bien, s'il en apparaît encore quelques plantes, il est beaucoup plus facile de les enlever par le sarclage.

On recommence de la même manière à la seconde année, et l'on arrive ainsi à débarrasser complètement la terre de

la mauvaise semence. Si le champ ne peut pas supporter deux ensemencements consécutifs de blé, surtout faits aussi tardivement, on a recours à un autre assolement.

L'auteur fait d'ailleurs remarquer que la vivacité de végétation et le mode de reproduction de cette plante la rendent très-propre pour la consolidation des terres meubles et des pentes.

Destruction des chardons.

Nous avons indiqué (1) la fauchaison des chardons comme

(1) V. B. 1872, p. 116.

le meilleur moyen de se rendre maître de ces parasites. Confirmant cette appréciation, le *Journal d'agriculture pratique* conseille d'opérer de la manière suivante :

Choisissant une matinée humide, où les tiges soient bien raides, on fait faucher toute la terre par un habile faucheur, à la hauteur de 0^m25 à 0^m30 ; il suffit que les têtes des chardons soient coupées, pour qu'ils ne repoussent plus pendant trois ou quatre semaines, et alors le blé ou l'avoine a pris le dessus, et ce sont les chardons qui sont étouffés.

Moyen d'assurer la récolte des graines.

La *Revue horticole* indique le procédé suivant pour s'assurer, sans s'assujettir à une surveillance minutieuse, la récolte des graines auxquelles on tient, et qu'on est exposé à cueillir avant leur maturité, ou bien à laisser perdre : c'est de passer à longs points, autour d'un petit morceau de mousseline, un fil sur lequel on fait ensuite glisser l'étoffe, de façon à former en miniature une bourse à prendre des lapins. On introduit la capsule où sont les graines dans la mousseline ; on serre légèrement le fil et on l'attache. Les graines mûres sont retenues par le léger tissu, et on les en retire à loisir.

Moyen de se délivrer des pucerons. (1).

Dans la nature, toute espèce vivante trouve dans l'hostilité d'une autre espèce une barrière assignée à son excessive propagation. C'est en se fondant sur cette loi que M. Lichtenstein indique, dans les *Annales de la Société d'horticulture de l'Hérault*, un moyen de se débarrasser des pucerons, en prenant pour auxiliaires certains insectes aphidiphages, de l'ordre des hyménoptères.

De même, fait-il observer, qu'on élève dans les jardins des abeilles qui, réduites à l'état de domesticité, viennent apporter leur miel dans les ruches que nous leur préparons, il est d'autres hyménoptères, approvisionnant leurs nids de chenilles, mouches, araignées, pucerons, etc., qui, si nous leur offrons des habitations convenables, pourraient nous rendre d'incalculables services d'une autre nature, en nous délivrant d'une foule d'insectes nuisibles.

Ces précieux alliés seraient les crabonites, c'est-à-dire des guêpes de proie, noires, assez petites, qui forment les genres *cemonus*, *penphredon*, *psen*, *passalæcus*. Ces insectes entassent dans les tiges creuses d'arbuste ou dans des trous en terre (*passalæcus*) des masses de pucerons, mettent un œuf au milieu du tas, et vont faire un autre nid plus loin. Leur larve dévore les pucerons, se métamorphose en nymphe, puis en insecte parfait, et recommence la chasse aux aphidiens.

Pour utiliser au mieux leurs secours, il s'agirait de couper, vers le mois de mars, avec un sécateur, les tiges sèches des arbres et arbustes, surtout des ronces, qu'on

(1) V. B. 1869, p. 271.

trouvera percées d'un petit trou à l'extrémité. Si on les fend avec soin, on les trouvera presque toujours, à cette époque, habitées par des larves d'hyménoptères. Tantôt elles seront en cocons ; ce ne sont point celles-là qu'il faut, car il en sortira des hyménoptères mellifères, ou d'autres mangeurs d'araignées. Mais d'autres fois, ces larves seront nues dans leur loge, soit jaunes (*cemonus*), soit orange (*pemphredon*), soit blanches (*psen*).

Qu'on rapproche ensuite les morceaux de tiges ainsi habitées, et qu'on les fixe, soit au mur des espaliers, soit aux branches des arbres à garantir des pucerons ; qu'on y ajoute un petit paquet de morceaux des mêmes tiges sèches, de 0^m40 à 0^m50 de longueur, on verra, en mai et juin, sortir nos petits auxiliaires noirs, lesquels, courant et voletant avec prestesse d'une feuille à l'autre, enlèveront un à un les pucerons pour les empiler, soit dans la tige qui leur a servi de berceau, soit dans les nouvelles habitations qui leur ont été préparées. Tous les pucerons d'un jardin seraient bien vite nettoyyés par ces braves petits *cemonus*, *psen*, etc., si à leur tour ceux-ci ne devenaient victimes des ichneumons à longue tarière, ou des chrysis aux belles couleurs.

Pour se délivrer du puceron lanigère, la *Revue horticole* indique, parmi les nombreux moyens préconisés, le suivant, qui se recommande par sa simplicité : c'est de répandre autour des arbres infestés de la chaux éteinte sur 0^m20 d'épaisseur et dans un cercle de 0^m50 de diamètre.

Destruction de la chenille commune et de la chenille du pommier (1).

D'après les indications données par M. Willermoz, dans le *Bulletin de la Société d'horticulture pratique du Rhône*, le lait de chlorure de chaux a la propriété de détruire et de chasser les chenilles, notamment la chenille commune et celle du pommier, ainsi que tous les autres insectes qui se trouvent sur les arbres.

Un fort pinceau ou un mauvais torchon placé au bout d'une perche sert à porter cette substance sur les chenilles, dont on a bientôt débarrassé l'arbre, surtout si on les attaque de bon matin, avant qu'elles ne se mettent en mouvement pour chercher leur nourriture, ou le soir, alors qu'elles se réunissent après leur dernier repas.

Il faut bien prendre garde de ne jamais se mettre sous le vent lorsqu'on attaque la chenille avec la matière en question, afin d'éviter les accidents qu'engendre le duvet de ce malfaisant insecte.

Si une première chasse ne parvient pas à détruire toute la tribu, il faudra recommencer une deuxième et troisième fois.

Epouvantail pour les moineaux.

De tous les moyens imaginés pour préserver les récoltes des ravages des oiseaux pillards, il n'en est pas, d'après M. Lambin (*Revue horticole*), d'aussi efficace que celui qui consiste à avoir un oiseau de proie, tel que chat-huant, buse ou tiercelet, qui soit empaillé les ailes étendues.

(1) V. ci-dessus, p. 128 et 129.

Au moment venu, il suffit de hisser celui-ci au sommet d'une perche qu'on place au-dessus de la récolte qu'on veut protéger, de façon que l'oiseau semble planer sur celle-ci. Dès que cet épouvantail est posé, les oiseaux en ont, assure l'auteur, une telle frayeur qu'ils se replient en bon ordre sur les arbres voisins, jusqu'à la rentrée de l'oiseau au grenier.

Maladies des arbres fruitiers.

Dans une des conférences horticoles qu'il a faites au Palais des Arts de Lyon, le même M. Willermoz a traité de la maladie des arbres fruitiers. Ceux-ci sont, d'après le savant secrétaire du Congrès pomologique de France, exposés à diverses maladies dont les plus dangereuses et les plus apparentes sont la chlorose, l'hydropisie, la paralysie, la carie, les chancres, la brûle, la gomme, la cloque, la rouille et l'oïdium. L'hydropisie, la gomme, la cloque, la rouille et l'oïdium attaquent particulièrement les arbres à noyaux; souvent le pêcher est attaqué en même temps par la gomme, la cloque, la rouille et l'oïdium.

Les feuilles qui jaunissent et pâlissent sans se flétrir annoncent que l'arbre est attaqué par la chlorose. La cause de cette maladie est l'appauvrissement de la sève, comme la cause des pâles couleurs chez les personnes est l'appauvrissement du sang. Les arbres attaqués se guérissent par des remèdes analogues à ceux employés pour cette dernière maladie : ainsi, quelques litres d'eau dans laquelle on a fait dissoudre quelques grammes de sulfate de fer, répandus sur le feuillage, suffisent pour rendre la couleur verte aux feuilles (1). (Un à deux grammes de sulfate de fer par litre

(1) V. B. 1860, p. 544.

d'eau, et trois ou quatre lavages pratiqués pendant un mois.) Dix litres d'eau, dans lesquels on a fait macérer quelques poignées de cendres de bois non lessivées, et quelques poignées de suie de cheminée, répandues au pied de l'arbre après un léger binage, rendent à la sève son état normal et font disparaître les vers blancs qui peuvent être une des causes de la maladie. Outre ce traitement, on fera bien, dit l'auteur, d'en employer un autre qui consiste à répandre au pied de l'arbre un bouillon de colle-forte. (Deux litres d'eau et cinquante grammes de colle suffisent pour un jeune arbre.)

L'hydropisie est une maladie dangereuse et souvent mortelle pour le pêcher; malheureusement pour cet arbre, on ne connaît le mal que lorsqu'il est incurable. En effet, tel pêcher d'une végétation luxuriante en apparence, meurt en quelques heures : hier, il était superbe; aujourd'hui, il est flétri; demain, il sera mort. Le poirier et le pommier atteints de cette maladie perdent leurs feuilles longtemps avant leur chute naturelle; parfois les feuilles flétrissent, se dessèchent et restent attachées à l'arbre, qui a cessé de vivre au moment où on le croyait plein de santé et de longue durée. La cause de cette maladie provient d'une nourriture trop abondante, mais très-pauvre; dans cette circonstance, l'arbre boit trop d'eau pure. On remédie à cette sorte d'indigestion en assainissant le sol par un drainage, et en l'amendant ensuite par des composts riches et un peu secs.

La paralysie se manifeste, tantôt sur une ou plusieurs branches, tantôt sur tout le végétal. Les causes de cette maladie sont : 1° le sol manquant de fraîcheur; 2° une sécheresse prolongée; 3° les coups de soleil; 4° les piqûres faites sur un point par des insectes. Lorsque la maladie a pour cause une circonstance atmosphérique, on y remédie

par des engrais liquides (1) et des saignées pratiquées verticalement sur l'écorce avec le greffoir ou la serpette (2). Ces incisions peu profondes, et qui n'attaquent que l'écorce, font que celle-ci se dilate et permet à la sève de circuler plus librement de haut en bas. Relativement aux piqûres d'insectes, si elles sont nombreuses, on répare assez facilement le dommage en lavant la plaie avec de l'eau de savon; mais si elles sont isolées et produites par l'insecte connu sous le nom vulgaire de géographe, il faut amputer les branches, suivre les traces de la larve et recouvrir la plaie d'onguent Cadet de Vaux.

La carie est une maladie qui attaque le cœur de l'arbre et le bois dur. On lui reconnaît trois causes principales, savoir : une branche forte et verticale retranchée près de sa naissance, sans soins et sans goût; l'introduction d'une larve dans le cœur de l'arbre, et les piqûres du puceron lanigère. On comprend qu'une coupe mal faite (3), malpropre, exposée à l'air, facilite à l'humidité de pénétrer dans le corps du végétal et à le faire pourrir. Le *cossus ligni perda*, qui s'introduit dans le centre de l'arbre, où il établit ses galeries et y répand une odeur putride et corruptive, fait souvent périr les jeunes pommiers et compromet gravement la santé des arbres adultes. Si, en visitant les pommiers, on aperçoit à leur pied une sorte de sciure brune et humide, on est assuré que le *cossus* travaille à l'intérieur, et on a bientôt découvert l'orifice d'où sort cette matière. On prend alors un fil de fer aiguisé en fer de flèche, et on l'introduit dans le trou, afin d'atteindre l'ennemi. Si l'insecte est jeune,

(1) V. ci-dessus, p. 84.

(2) V. B. 1869, p. 156.

(3) V. B. 1869, p. 291.

c'est-à-dire de la grosseur d'un ver blanc ordinaire, il est encore peu éloigné du trou, et on peut facilement l'extraire; mais s'il est arrivé à sa période de croissance, il en est au contraire assez éloigné, et il est assez difficile de l'amener à son point de départ, vu son énorme volume, qui égale à peu près le doigt index. Dans tous les cas, on reconnaît que le fil de fer l'a atteint, par l'eau jaunâtre qui sort de l'orifice après quelques coups de sonde. Pour arrêter les effets de cette sorte de carie, on laisse égoutter l'eau; après quelques jours, on donne un coup de serpette autour du trou pour rafraîchir l'écorce, et on bouche avec de l'onguent.

La plaie causée par les pucerons lanigères doit être bien lavée et bien bouchée avec le même onguent. Si cette plaie est négligée, il survient encore une autre maladie qui est le chancre, plaie noirâtre, de laquelle suinte une liqueur brune qui tue la branche qui en est affectée, si on n'apporte un prompt remède, lequel consiste à laver, à nettoyer et à enduire d'onguent. Le chancre est souvent aussi le résultat d'une blessure ou d'une meurtrissure qui semble insignifiante, mais qui est grave.

La brûle est une maladie qui attaque les poiriers et les pommiers; elle se manifeste à l'extrémité des pousses de l'année, qui deviennent noires, se contournent et se dessèchent. La cause de cette maladie provient de l'appauvrissement du sol et de ce que les extrémités des racines sont détruites par le ver blanc. Pour la guérir, on aura recours à l'engrais liquide, au bouillon de colle-forte, ou encore à l'eau de cendres et de suie. Il est utile, après le pansement des racines, de procéder à celui des rameaux, que l'on taille un peu au-dessous de la partie desséchée.

La gomme est une maladie très-dangereuse pour les

arbres à noyaux. Le pêcher, l'abricotier et le cerisier en sont plus particulièrement atteints. Cette maladie est une altération de la sève, qui semble avoir pour cause une circulation anormale, une sorte de gêne, les changements brusques de température, et les rayons du soleil sur les branches de l'arbre. On prévient les effets de la gomme par de faibles incisions longitudinales pratiquées sur l'écorce (1), afin de favoriser la circulation de la sève, et par des brins de paille qu'on applique sur les branches exposées au soleil ; on la guérit par des lavages à l'eau fraîche, par des applications de linges mouillés et renouvelés jusqu'à ce que la gomme dissoute disparaisse par le frottement d'une brosse. Ne pas manquer d'enduire les branches avec l'onguent Cadet de Vaux.

La cloque est une maladie qui attaque particulièrement les pousses tendres et herbacées du pêcher ; elle se manifeste au printemps, vers la fin de l'été, même plus souvent. On la reconnaît aux feuilles qui se crispent, se contournent et se boursofflent. Ses causes sont un beau soleil qui succède brusquement à une pluie, ou un changement subit d'une température chaude à une température froide et humide. La sève arrêtée perd son tannin, devient sucrée et attire une multitude de pucerons qui causent cette sorte de crispation sur les feuilles. Ces petits insectes sucent une sève tellement sucrée, qu'on voit bientôt apparaître de petites geultellettes de sirop qui attirent les fourmis, lesquelles savent très-bien presser l'abdomen du puceron pour en faire sortir la liqueur miellée et se l'approprier. Des auteurs prétendent

(1) D'après certains, ces incisions doivent arriver jusqu'au corps ligneux de l'arbre.

que la sève ne change pas de caractère en cette circonstance, et que c'est une erreur de croire qu'elle est plus sucrée à l'extrémité du rameau qu'à sa base. Des abris en paille, placés sous le chaperon du mur, suffisent parfois pour préserver le pêcher de cette maladie. Le traitement consiste à retrancher la partie malade de la feuille et à ne pas toucher à son pétiole. Lorsque les feuilles sont complètement endommagées, on doit avoir recours à une taille en vert, qu'on pratique au-dessous de la dernière feuille malade.

La rouille est une sorte de champignon qui se présente sur les feuilles sous forme de petites taches rousses, et qui les fait tomber.

L'oïdium, plus connu sous le nom de blanc de lêpre et de meunier, est une autre espèce de champignon gris-cendré, très-ténu, qui attaque le pêcher, le prunier et quelquefois l'abricotier. Les variétés de pêchers les plus sujettes à cette maladie sont les Madeleines, qui ont des feuilles fortement dentées et dépourvues de glandes. Cette maladie envahit les feuilles, les jeunes pousses et les fruits.

C'est par erreur, assure M. Villermoz, qu'un auteur attribue cette maladie à la taille et aux formes qu'on impose au pêcher; car des Madeleines non greffées et non cultivées en espaliers, en sont atteintes comme les variétés de la même catégorie, taillées et formées. Cette maladie a donc une autre cause, et cette cause, il faudrait l'attribuer à la délicatesse et à l'organisation des variétés qui subissent une influence atmosphérique plutôt que d'autres. En effet, une Madeleine est attaquée, tandis qu'une Syrie ou une Turenne, qui se trouvent dans le voisinage, ne le sont pas. On guérit la maladie occasionnée par ces petits champignons roux et blancs, au moyen de la fleur de soufre, et en aspergeant les

arbres avec le sulfure de calcium. Deux ou trois grammes de nitrate ou d'acétate de potasse par litre d'eau, font aussi disparaître tous ces cryptogames dangereux qui détruisent les feuilles, les rameaux et les fruits.

Soins à donner aux arbres qui ne réussissent pas (1).

D'après M. Bersot, chef de culture chez M. Leconte (*Bulletin d'horticulture de la Côte-d'Or*), on prend une livre de colle-forte qu'on fait bouillir jusqu'à ce qu'elle soit complètement délayée, puis on y ajoute 40 litres d'eau. Après avoir remué la terre en lui donnant un bon binage, on trace autour de l'arbre que l'on veut soigner une cuvette pour y maintenir l'eau préparée ; on y verse la moitié d'un arrosoir (environ 5 ou 6 litres). Quelques semaines après, on s'aperçoit déjà du bon effet de cet engrais par la vigueur de l'arbre.

Il est facile, dit l'auteur, de s'expliquer pourquoi ce mode d'engrais doit être plus efficace que bien d'autres : D'abord, la colle-forte se compose de matières animales substantielles et des plus nourrissantes, qui, une fois décomposées et suffisamment étendues d'eau, peuvent être immédiatement absorbées par les racines ; ensuite, au contraire des autres engrais séjournant un temps plus ou moins long en terre avant leur entière décomposition, elle n'attire aucun de ces insectes qui nuisent toujours aux jeunes arbres ainsi qu'à toutes les plantes.

On a sans doute recommandé avec raison les os pulvérisés ou la sciure de corne comme amendement pour les

(1) V.B. 1864, p. 140 et 1868, p. 544. Voir aussi l'article précédent

arbres ; mais ces matières ne peuvent être employées qu'en petites quantités à la fois, et, par cette raison, comme aussi par suite de leur lente décomposition, elles ne peuvent produire tout l'effet actif dont on peut avoir besoin. Si même on les emploie en quantités plus fortes, il arrive parfois, en été surtout, qu'elles provoquent dans le sol une espèce de rouille qui consume les jeunes arbres. La colle-forte offre encore un grand avantage, c'est qu'on peut s'en servir dans tous les sols et indifféremment dans toutes les saisons.

Multiplication du noyer par le couchage.

Le noyer reproduisant rarement d'une façon identique ses variétés par le semis, et présentant d'ailleurs certaines difficultés sous le rapport du greffage, M. Briot indique, dans la *Revue horticole*, le couchage des branches comme le moyen le plus simple et le plus sûr pour arriver à de bons résultats dans la multiplication de cette précieuse espèce.

La plus grande difficulté est de se procurer une *mère*. Pour obtenir celle-ci, il faut avoir recours à la greffe (1), à moins que les plantes qu'on tient à propager ne soient assez près du sol pour qu'on puisse en faire des couchages.

La mère une fois venue dans de bonnes conditions, et lorsqu'elle sera reprise, on devra la rabattre près du sol, afin de lui faire produire le plus de bourgeons possible, qu'on couchera dans le courant de l'été, lorsqu'ils seront suffisamment aoûtés. On les incisera, ou l'on enlèvera seulement un anneau d'écorce de la partie qui devra être enterrée, afin de mettre à nu la partie génératrice qui se trouve entre

(1) V. B. 1870, p. 84.

l'aubier et l'écorce ; et comme, en général, les rameaux de noyers sont résistants, il faudra les maintenir à l'aide de crochets ou de fourchettes de bois. Autant que possible, ces couchages devront être faits dans une terre douce, meuble et appropriée à la production des racines. On devra opérer de manière à ce que, le travail terminé, les couchages se trouvent un peu en contre-bas du sol environnant, de manière à former une sorte de bassin ou de cuvette, qu'on remplira de paillis (feuilles ou fumier). Quelques arrosements pratiqués pendant l'été, en entretenant la vigueur des plantes, favoriseront le développement des racines.

A moins d'exceptions, du reste assez rares, les couchages ne doivent être relevés que la deuxième année après qu'ils ont été faits. Cette opération doit se faire au printemps, lorsque les plantes sont prêtes à entrer en végétation ; alors on plante en place, ou mieux en pépinière, afin de les élever, et de leur faire acquérir la force nécessaire pour les placer à demeure.

Ce procédé, qui peut paraître long et dispendieux, serait au contraire, d'après l'auteur, relativement court et surtout économique. En effet, dit celui-ci, il n'exige pas de dépenses, pour ainsi dire, et donne toujours les résultats les plus satisfaisants. Toute la difficulté consiste à se procurer des mères. Si l'on réfléchit qu'il est un grand nombre de plantes économiques (les mûriers noirs en sont un exemple), qu'on multiplie par ce procédé, on reconnaîtra qu'il n'est pas aussi impraticable qu'il en a l'air à première vue. Quant à la quantité, c'est surtout une question de mères, ce qui va très-vite quand une fois l'on en a une, puisqu'alors on peut en faire autant que l'on veut. D'une autre part, si l'on réfléchit aux immenses avantages que procurent les bonnes variétés de noyers comparées aux

mauvaises, et qu'une fois obtenues, ces variétés bonnes et productives peuvent durer plusieurs siècles et contribuer à la fortune de nombreuses familles, on sera convaincu que ce n'est pas payer trop cher des arbres appelés à rendre de si éminents services.

Conservation des fruits d'été (1).

Un moyen, au rapport de la *Revue horticole*, avait été indiqué par Noisette pour conserver des melons, pêches, abricots et autres fruits de cette nature, pendant l'année entière, avec toute leur fraîcheur : c'était de les placer, au moment de la maturité, dans des boîtes de plomb soudées hermétiquement, et à déposer ces boîtes au fond de l'eau courante d'un ruisseau ne gelant jamais, et à les y laisser jusqu'au moment de faire usage des fruits. Ce moyen, qui a pour effet de soustraire les fruits au contact de l'air et aux variations de la température, causes principales de la fermentation putride, a été modifié de la manière suivante par un amateur d'horticulture, afin de le rendre plus pratique :

Celui-ci enveloppe les fruits dans une feuille de papier serpente bien collé, parce qu'il prend moins l'humidité qu'aucun autre. Il les enferme dans des boîtes de fer-blanc d'un pied de longueur sur une hauteur et une largeur proportionnées à la dimension des fruits. Sur la longueur, de petites rainures verticales, également espacées, sont destinées à recevoir de petites feuilles de fer-blanc formant cloison, pour séparer chaque fruit de ses voisins. Pour que le fruit ne ballotte pas, on l'assujettit, sans le serrer, au moyen de petits rouleaux du même papier. Les couvercles des boîtes, au lieu d'être fermés par la soudure, ne sont plus

(1) V. B. 1871, p. 117; et 1869, p. 265, 273.

assujettis que par un fil de fer formant double croix, une à chaque extrémité, et les jointures sont bouchées par un goudron semblable à celui dont on se sert pour les bouteilles. Pour que ce goudron tienne mieux, les bords de fer-blanc qui se rejoignent sont légèrement crénelés.

Dans une cave assez profonde pour que la température, pendant toute l'année, ne varie que de 3 à 7 degrés, il a fait établir un coffre en bois de hêtre, élevé par quatre pieds de six pouces de hauteur au-dessus du sol ; le fond de ce coffre est garni d'une couche, épaisse d'un pied, de poussier de charbon de bois bien sec ; sur cette couche est posé un casier sans fond, ayant un nombre de compartiments suffisant pour loger les boîtes contenant les fruits. Ce casier a deux pieds de hauteur, et des proportions telles qu'il règne tout autour, entre lui et le coffre, un intervalle vide de dix pouces, que l'on remplit de poussier de charbon. Sur l'épaisseur supérieure de chacune des planches qui divisent le casier, est clouée une étiquette ou un numéro correspondant à une note indicative des fruits que renferme chaque case. Elles ont toutes une forme carrée, mais telle qu'il y ait entre la boîte de fer-blanc placée debout et leurs parois en bois, un intervalle de 2 pouces que l'on remplit également avec du poussier de charbon. Un fil de fer attaché à chaque boîte est assujéti à un clou planté près du numéro, de façon qu'on puisse retirer la boîte à volonté. Les boîtes, ayant un pied, sont couvertes d'une égale épaisseur de poussier, de façon que de toutes parts chaque boîte est au moins séparée de l'air ambiant par une couche de poussier d'un pied d'épaisseur.

Ce coffre est fermé par un couvercle qui s'y ajuste parfaitement, et par-dessus lequel on pose des paillassons semblables à ceux employés dans les jardins.

Comme les fruits ne sont pas prêts à mettre en boîte en même temps, l'auteur a soin, chaque fois qu'il en place un dans une case, de remplir celle-ci de poussier, ainsi que le rang de toutes celles qui l'entourent, sauf à les vider quand d'autres boîtes seront prêtes.

Les précautions les plus importantes dans ce procédé sont : que les fruits ne soient pas encore mûrs ; qu'ils soient soigneusement enveloppés, sans les froisser, de papier bien sec et collé ; que les boîtes en fer-blanc soient parfaitement essuyées, et que les fruits soient placés dedans vingt-quatre heures après la cueillette. Ils séjourneront pendant ce temps dans le fruitier. Il ne faut pas croire, dit l'auteur, que ce procédé soit coûteux : une fois la dépense faite, les mêmes appareils durent longtemps : le papier peut servir plusieurs fois, avec la seule précaution de le bien faire sécher s'il a pris de l'humidité ; quant au poussier, on le renouvelle chaque année, et lorsqu'il a servi, il est aussi bon à brûler qu'avant, et si on veut qu'il serve plusieurs fois, il suffit de le reporter de la cave au dehors pour faire évaporer, en l'étalant en couche mince, l'humidité dont il s'est chargé.

Nouvelles expériences sur le chauffage des vins (1).

D'après le rapport du *Journal d'agriculture pratique*, une nouvelle expérience a été faite, chez M. Teyssonnière, au port de Bercy, de l'œnotherme de M. Terrel des Chênes, appareil destiné au chauffage des vins, duquel nous avons déjà donné la description (2).

Quatre hectolitres de vin ont été chauffés, deux de vin

(1) V. B. 1872, p. 264.

(2) V. B. 1869, p. 230.

blanc à 55 degrés, et deux de vin rouge à 57. Il a fallu cinq minutes pour remplir le premier tonneau, et sept minutes pour le second. Le vin est arrivé à 32 degrés dans les tonneaux; la chaleur initiale était 3 degrés. Les deux tonneaux de vin rouge, également d'un hectolitre chacun, ont été remplis, l'un en huit minutes, et l'autre en sept; le vin dans les deux est arrivé à 34 degrés.

D'après le rapport en question, on peut, avec des ouvriers habitués à conduire l'appareil, et trois sont suffisants, chauffer quinze hectolitres à l'heure, et la dépense est d'environ 0 fr. 75. Le soutirage ou la mise en bouteilles se fait du même coup que le chauffage. Dans toute l'opération, le vin n'a aucun contact avec l'air extérieur.

Quant au degré de chauffage auquel il convient de soumettre les vins, il dépend, selon le même document, de leur constitution. Quand ils sont chargés en alcool et en acides, 45 à 55 degrés centigrades suffisent; pour ceux qui contiennent plus de sucre, de matière albuminoïde et de substances lourdes, il faut aller de 60 à 80 degrés. Tous les vins peuvent se chauffer, excepté ceux qui sont saturés d'acide carbonique. Le dégagement de gaz qui se produit alors empêche complètement la manœuvre de la pompe, quelle qu'en soit la puissance.

Identité des cépages produisant les divers muscats en renom.

Dans un mémoire qu'il a présenté à la Société centrale d'agriculture de France, M. Marès, insistant particulièrement sur le muscat blanc, qui produit le célèbre vin de Frontignan, non-seulement de nos jours, mais depuis l'époque où il était un des éléments du commerce de la ville de Montpellier, aux XII^e et XIII^e siècles, fait connaître ce fait intéressant,

qu'ayant rassemblé dans sa collection de Launac les cépages de muscat blanc qui produisent le vin de Frontignan dans l'Hérault, celui de Rivesaltes en Roussillon, et celui de Syracuse en Sicile, il les a trouvés identiques. C'est, dit-il, le muscat blanc ou muscat de Frontignan qui est le père de ces grands vins.

Le kirschenwasser et le zwetschenwasser (eau-de-vie de merises et de prunes) (1).

M. Joseph Boussingault, le fils de l'illustre chimiste, vient de publier, dans les *Annales de chimie et de physique*, des recherches sur la fermentation des merises, des prunes, des cerises noires et rouges, du raisin, des pommes et du jus de l'*agave americana*, recherches non moins intéressantes au point de vue de la science, que propres à éclairer la branche agricole dont l'objet est de préparer les liquides vineux par la fermentation, et d'en extraire l'alcool par la distillation.

Le but spécial du jeune auteur était la préparation du *kirschenwasser*, provenant de la distillation du vin de merises, et celle du *zwetschenwasser*, provenant de la distillation du vin de prunes.

Le *kirschenwasser* est recherché pour son arôme, qui rappelle celui des amandes amères, et qu'on sait aujourd'hui, grâce au génie de Gay-Lussac, rentrer dans les composés du cyanogène.

Le *zwetschenwasser*, préparé soit avec les prunes de la race dite du *Zwetschenbaum*, soit avec les prunes de Mirabelle, a un léger arôme, mais qui n'a rien du cyanogène; aussi, lorsque le litre a 54 degrés centésimaux, il vaut 0 fr. 80, tandis que le litre de *kirschenwasser* se vend de 2 à 3 fr. en moyenne trois fois plus cher.

Un fait digne de remarque, mis en lumière par M. J. Bous-

(1) V. B. 1869, p. 366.

singault, est que l'arome du *kirschenwasser*, ou ses principes immédiats, existent dans la partie charnue des merises, indépendamment du noyau ; car le vin provenant de cette partie du fruit, isolée des noyaux, donne par la distillation un produit doué de l'odeur caractéristique du *kirschenwasser*. Il est probable que la pulpe des cerises noires donnerait le même résultat.

Mais M. J. Boussingault a reconnu que les eaux-de-vie et les vins préparés avec les parties charnues des prunes et des cerises rouges sont dépourvues de l'arome du *kirschenwasser*.

Mais il a reconnu aussi qu'on obtient un alcool doué de cet arome, si l'on ajoute aux vins de prunes et de cerises rouges, avant de les distiller, des noyaux concassés de prunes ou de cerises, et il soupçonne que ce procédé est pratiqué pour produire un faux *kirschenwasser*, quand toutefois on ne prépare pas ce dernier produit en distillant le *zwetschenwasser* avec des noyaux de cerises écrasés ; mais ces produits sont de qualité tout à fait inférieure à celle du *kirschenwasser*.

Quelle est la nature de cet arome caractéristique rappelant l'odeur du cyanogène ? Est-ce de l'acide cyanhydrique ? On pense généralement qu'il existe dans le produit des noyaux de diverses espèces de fruits concassés, distillés avec de l'eau, et dans le *kirschenwasser*. S'il en est réellement ainsi, pourquoi la différence qui distingue celui-ci du *zwetschenwasser* ? La supériorité du premier tiendrait-elle à ce que l'acide cyanhydrique serait modifié par une combinaison ou par la simple association d'un arome particulier ? C'est un point qui n'a pas encore été éclairci.

Culture en vue de la prospérité des abeilles.

D'après le journal l'*Apiculteur*, les fleurs doubles cultivées, et toutes celles qui ne sortent point de semis, sont inutiles aux abeilles. On pourrait donc posséder de riches collections de plantes rares, sans qu'elles aient la moindre utilité pour le rucher.

On peut choisir pour plantes à bordure : les Arabis printanières, les violettes, la corbeille d'argent, la pulmonaire, les soucis, la menthe, thym, lavande, mélisse, romarin, mauve, les giroflées, l'asclépiade de Syrie, etc. Outre que ces plantes sont très-aimées des abeilles, elles ont un emploi précieux dans la médecine domestique.

On pourra propager quelques arbrisseaux à fruit, tels que le framboisier, le groseillier, les poiriers et les pommiers nains, surtout ceux en cordons. Planter dans les haies des pieds de cornouiller, d'épine blanche et de prunellier, de saule-marceau, etc., et, dans le voisinage, quelques allées de tilleuls, d'ormes, d'érables, de peupliers, etc. : ce sera pour les abeilles une excellente fortune. Il en est de même des cerisiers, pruniers, pommiers, etc.

Les plantes potagères offrent encore des ressources mellifères très-recherchées des abeilles. Mais ce dont elles sont le plus friandes, ce sont des fleurs de citrouilles, de concombres, de melons, d'aubergines et de tomates. Seulement l'auteur conseille, pour les citrouilles, de préférer la verte de Hongrie et la jaune de Siam, de forme circulaire et aplatie, et de rejeter la grosse citrouille, d'un volume énorme, mais dont la chair est peu épaisse, le vide considérable, et qui se conserve mal et moisit très-promptement.

Dans les champs, le colza, les navets, le trèfle incarnat offrent aux abeilles de bonnes provisions printanières. Pendant le printemps et l'été, viennent ensuite les sainfoins ou esparcettes, la luzerne, la lupuline, le mélilot, le trèfle blanc et celui de Suède.

Après la moisson, si l'on est diligent, on peut avoir du sarsin, de la moutarde blanche, qui rendront les ruches lourdes en automne et leur donneront des provisions pour l'hiver.

Transport des œufs de poissons et des jeunes (1).

D'après le *Bulletin de la Société d'acclimatation*, le transport des œufs fécondés s'effectue dans des boîtes minces en sapin, garnies à l'intérieur de mousse humide où les œufs sont déposés. Ils peuvent voyager ainsi plusieurs jours. Si, à la réception, on n'avait pas d'appareils préparés à les recevoir, il serait prudent de ne procéder au déballage que plus tard, lorsque tout serait prêt. En attendant, les boîtes seront placées dans un endroit frais. On doit se garder de les abandonner en plein cours d'eau, car ils ne seraient pas à l'abri des causes de destruction qui frappent souvent des générations entières. L'appareil à courant continu, de M. Coste, formé de rigoles ou augettes en terre cuite ou en métal, dans chacune desquelles s'adapte une claie à baguettes de verre, convient parfaitement à l'incubation des œufs de ces espèces.

A défaut d'appareils spéciaux, on peut faire développer les œufs de saumons, de truites, d'ombres, dans de petits ruisseaux naturels, à fond caillouteux, à l'abri de toutes causes de destruction, et dont l'eau, plutôt froide que chaude, ne sera ni très-profonde ni très-courante.

Les jeunes alevins de saumons, truites, etc., sont distribués par la Société d'acclimatation, quand ils ont perdu ou sont sur le point de perdre leur vésicule ombilicale. Pour leur transport, on se sert de bocaux de la capacité de deux à trois litres environ, remplis aux deux tiers d'eau limpide. Chaque bocal peut recevoir 500 sujets. On peut, de la sorte, leur faire parcourir de grandes distances avec des pertes insignifiantes ou nulles, si, pendant le voyage, on a le soin de renouveler, de deux en deux heures, la moitié de l'eau des bocaux. Cette précaution est surtout nécessaire lorsque la température de l'air est au-dessus de 12 degrés.

(1) V. B. 1860, p. 266.

La deuxième quinzaine de mars paraît être l'époque la plus favorable pour le transport de ces alevins.

Arrivés à destination, les jeunes poissons devront être versés, sans aucuns soins préalables, dans les rigoles ou cours d'eau destinés à les recevoir.

Transport des poissons vivants.

D'après M. Carbonnier (*Même Bulletin*), inventeur d'un appareil spécial pour le transport des poissons vivants, il faut ne destiner au transport que des poissons sains, longs de 5 à 6 centimètres, bien gras; les laisser séjourner préalablement dans l'eau pure, afin qu'ils digèrent tous leurs aliments (24 heures suffisent ordinairement pour cela), et, si la durée du voyage ne dépasse pas un mois, les priver de nourriture. Chaque sujet doit avoir pour se mouvoir un demi-litre d'eau au moins, que l'on renouvelle le plus possible. A défaut d'appareil spécial, les vases en verre ou en terre cuite, à larges ouvertures recouvertes de toile claire, doivent être préférés pour le voyage des poissons de surface. En effet, si l'on séquestre pour plusieurs semaines, dans des récipients obscurs, des poissons qui ont pour habitude de vivre à la grande lumière, des *bisus* ne tarderaient pas à se développer sur leurs écailles et leurs nageoires, et à les faire périr en peu de jours.

Pour les autres poissons, vivant habituellement dans des bas-fonds ou cachés sous des pierres, tout objet peut être utilisé.

De l'influence de la pression extérieure sur la vie des poissons.

Le même auteur fait encore observer que les profondeurs préférées par chaque espèce de poisson ne sont pas les mêmes pendant les diverses saisons de l'année. A l'époque du frai, les espèces qui d'habitude tiennent les grandes pro-

fondeurs viennent à la surface, séjournent dans les eaux profondes, et cela sans gêne et sans malaise, la distension des ovaires et des laites produisant alors, de dedans en dehors, des pressions qui se substituent à celle de la colonne liquide habituelle.

Après la ponte, il n'en est plus de même : l'animal est vidé et creux, pour ainsi dire ; il a besoin d'un accroissement de pression extérieure pour comprimer son abdomen distendu ; il cherche alors les eaux profondes ou froides, car celles-ci produiraient le même effet, et s'il ne les rencontre pas, il est infailliblement condamné à périr : c'est ce qui arrive tous les ans aux saumons et aux aloses. Lorsque leurs ovaires sont développés, on les voit remonter nos cours d'eau, arriver jusque dans les parties où les fonds sont les plus bas, passant ainsi, sans transition et sans malaise, dans des milieux de densité bien moindres que leurs milieux habituels ; mais après l'accomplissement de l'acte reproducteur, la mort est inévitable. Aussi est-ce à la montée, et jamais à la descente, que se fait la pêche des poissons migrateurs, l'anguille exceptée.

Les preuves, ajoute l'auteur, ne manquent pas du reste à l'appui de l'influence morbide qu'il attribue à la ponte. Tout le monde sait combien peu est mangeable la chair du poisson après le frai : tel est le cas, par exemple, pour le saumon et la truite, en février et mars, tandis qu'en septembre et octobre, époque où les ovaires ont acquis tout leur développement, la chair de ces poissons acquiert, au contraire, une saveur et une consistance toutes particulières.

L'ombre-chevalier, qui habite les lacs de la Suisse, a longtemps résisté à toute tentative d'acclimatation ; un seul pisciculteur, M. Ricot, de Clermont, est parvenu à les amener à l'état adulte parce qu'il a eu à sa disposition le lac Pavin, de 90 mètres de profondeur.

Dans nos climats et dans nos eaux, la truite ne peut supporter une température de plus de 45 degrés centigr. ; mais si, dans le milieu où elle vit, elle peut descendre seulement à

ou 4 mètres de profondeur, elle peut résister à des températures de 16 et 18 degrés, sans doute parce que la pression us forte neutralise la dilatation, conséquence de l'élévation de température.

Evaporation des forêts (1).

D'après les expériences de M. Risler, de Genève, rapportées par M. Marié Davy dans le *Journal d'agriculture pratique*, un hectare de forêts de sapins évapore par jour en moyenne de 0^m0005 à 0^m0015, et un hectare de forêts de hêtres évapore dans le même temps de 0^m00045 à 0^m0008. Le hêtre et le chaume donneraient des chiffres plus élevés.

Un hectare de forêt évapore plus d'eau qu'un hectare de terre uni ; mais son évaporation est beaucoup moindre que celle d'un hectare de fourrages verts ou de pâturages, qui est de 3, 4 à 7 millim.

Ainsi, pour expliquer le rôle si utile que les forêts remplissent en régularisant les cours d'eau et prévenant les inondations, il n'est pas besoin d'admettre qu'elles absorbent par leurs feuilles l'humidité de l'atmosphère ni qu'elles favorisent d'une manière quelconque la condensation de cette humidité sous forme de pluie. Non-seulement elles retiennent la terre meuble au moyen du clayonnage naturel que forment leurs racines et l'empêchent d'aller combler les lits des torrents et des rivières ; non-seulement elles ralentissent l'écoulement des eaux de pluie et permettent à la terre d'en retenir une partie, mais elles évaporent moins qu'une surface égale de pâturages. S'il tombe en moyenne 0^m0025 d'eau par jour, les forêts n'en dépensent pas la moitié. Le reste peut se conserver dans le sous-sol et alimenter ces filets d'eau souterrains qui coulent longtemps à la surface des roches, sous les débris meubles qui les recouvrent, jusqu'à ce que leur thalweg

(1) V. B. 1869, p. 181.

invisible aboutisse à la surface de la pente et donne jour à la source.

Il résulte d'ailleurs des mêmes expériences que plus la culture d'un pays est intense, plus on lui demande de produits, plus aussi on lui enlève d'eau. Ce sont là deux faits corrélatifs qu'on ne peut disjoindre. C'est ainsi que le niveau des grands lacs d'Amérique, qui baissait d'une manière graduelle, s'est notablement relevé durant la guerre de l'indépendance. Les bois abattus n'ont pas repoussé pendant la guerre, mais beaucoup de terres auparavant cultivées avaient été laissées en friche.

Peinture inaltérable préservatrice de l'incendie.

Le *Journal de l'Agriculture* signale un nouvel emploi du silicate de soude lequel serait susceptible de recevoir d'utiles applications dans les constructions rurales. Mélangé à l'oxide de zinc, connu dans le commerce sous le nom de blanc de zinc métallique, il constitue, d'après la feuille précitée, une peinture des plus stables et d'une résistance exceptionnelle. Étendue sur le zinc, cette peinture lui donne une couleur blanc grisâtre imitant celle de la pierre dure. Elle résiste parfaitement à l'air, au soleil et à l'eau, et rend les toitures moins propres à s'échauffer sous l'influence des rayons solaires. On peut aussi s'en servir pour rendre incombustibles le bois, la toile, le papier, etc. Le mélange de silicate de soude et d'oxide de zinc étant d'un prix peu élevé, pourrait ainsi être avantageusement employé pour enduire les toitures en planches des hangars et les différentes parties des constructions rurales en charpente, pour lesquelles il constituerait un puissant préservatif, tout en les mettant à l'abri de l'incendie. Le papier goudronné, dont on se sert fréquemment aujourd'hui pour recouvrir les constructions légères de toute sorte, serait remplacé avec profit par du papier enduit du mélange en question.

Copie des lettres.

Les machines à copier les lettres coûtent cher ; l'encre qu'elles nécessitent est également d'un prix relativement élevé (2 fr. le petit flacon) ; de plus il faut mettre la lettre à copier avant que l'écriture soit sèche. Un moyen d'éviter tous ces inconvénients, simple, peu dispendieux et à la portée de tout le monde, est indiqué par M. Carrière, dans la *Revue Horticole*, comme étant dû à M. Sisley.

Il s'agit de prendre un petit flacon d'encre ordinaire, qui se vend 25 centimes.

L'encre doit peser environ 60 grammes sans le verre ; ajoutez-y moitié du poids de sucre candi et de 4 à 5 gouttes de gomme arabique fondue dans de l'eau.

La bouteille d'encre à copier coûtera ainsi environ 35 centimes, au lieu de 2 fr. qu'elle se vend dans le commerce ; et encore, d'après l'auteur, est-elle meilleure, car la copie en est plus nette.

La lettre écrite, placez-là sous l'une des feuilles d'une copie de lettre et passez la main dessus ; vous obtiendrez une épreuve parfaite en une seconde.

Si par hasard la copie ne se faisait pas bien, soit à cause de la composition de l'encre ou tout autre cause imprévue, augmentez la quantité de sucre candi, mais, en aucun cas, celle de la gomme.

La copie se fait instantanément et sans presse ; point n'est nécessaire de mouiller le papier de copie de lettre ; point de papier particulier, les copies de lettres sont tous bons. Comme il a été dit, quand la lettre est écrite, on la place sous un des feuillets du copie de lettres, et l'on passe la main dessus en appuyant ; la copie est faite.

Ce qui paraît le plus simple, c'est de copier chaque page de lettre à mesure qu'elle est écrite ; c'est l'affaire d'une seconde. On peut toutefois, avec cette encre, attendre dans certains cas une heure avant de copier.

SÉRICICULTURE

Dévidage des cocons percés.

Nous sommes heureux de voir dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation* qu'une mention honorable a été, dans la distribution de ses récompenses annuelles, décernée par cette Société à l'un de nos collaborateurs, M. Christian-Ledoux, pour son *importante découverte qui permet à l'industrie le dévidage des cocons percés*, et dont un exposé a été déjà publié dans le présent Recueil.

Déjà M. Ledoux avait obtenu une première mention honorable pour le même objet à l'Exposition universelle de Lyon.

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT.

Un concours sera ouvert, le 10 novembre prochain, à l'École vétérinaire d'Alfort, pour la nomination à un emploi de chef de service de chimie, de physique et de pharmacie vacant à cette école.

Le programme de ce concours est déposé dans les bureaux de la Préfecture du département, où les personnes intéressées pourront en prendre connaissance.

CONCOURS D'ANIMAUX REPRODUCTEURS

Tenu à Châteauneuf le 2 juillet 1873.

PROCÈS-VERBAL.

L'an 1873 et le 2 juillet à midi, le jury chargé, en exécution du programme du 16 mai dernier, approuvé par M. le Préfet, de procéder à la désignation des sujets dignes d'obtenir les primes à décerner dans le concours institué à Châteauneuf pour les animaux reproducteurs de l'arrondissement de Mende, s'est réuni à Châteauneuf.

Étaient présents : MM. Delapierre, président ; Bonnet, conseiller général ; Lahondès, maire de Grandrieu ; De Lescure, propriétaire à Mende ; Monestier, propriétaire à Mende ; Polge de Combret, juge de paix à Villefort ; Rouvière, greffier de la justice de paix du Bleymard ; De Verdeilhan des Molles, propriétaire à Barre, commune de Langogne.

M. Grénié, vétérinaire, a assisté le jury, conformément aux disposition du programme.

Après que M. le Président a eu fait connaître les règles du concours, le jury s'est transporté sur la place de Châteauneuf, où un emplacement avait été assigné à chaque espèce d'animaux et où ceux-ci avaient été classés par catégories. Les certificats de naissance, d'élevage etc. ont été recueillis ; ensuite l'examen des sujets a eu lieu dans l'ordre suivant :

1^o Espèce bovine.

Il a été admis au concours 10 taureaux de 2 ans et au-dessus ; 18 taureaux de 1 à 2 ans ; 12 génisses de 2 ans et au-dessus ; 26 génisses de 1 à 2 ans, et 25 vaches de moins de 8 ans.

Ont été désignés savoir :

Taureaux de 2 ans et au-dessus.

Pour la prime de 80 francs, un taureau signalé race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Trébouchon (Joseph), demeurant à la Bataille, commune de Grandrieu.

Pour une mention honorable avec médaille d'argent, un taureau signalé race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Bouquet (Jean-Baptiste), demeurant à Saint-Amans.

Pour une autre mention honorable avec médaille de bronze, un taureau signalé race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Ramond (François), demeurant à Pouchalsac, commune d'Arzenc-de-Randon.

Taureaux de 1 à 2 ans.

Pour la prime de 60 francs, un taureau signalé race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Brunet (Jean-Antoine), demeurant à Boirelac, commune de Saint-Paul-le-Froid.

Pour la prime de 45 francs, un taureau signalé race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Robert (Jean-Baptiste), demeurant à la Borie, commune de Grandrieu.

Pour la prime de 35 francs, un taureau signalé race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Bourrillon (Henri), propriétaire à Giraldès, commune d'Arzenc-de-Randon.

Pour une mention honorable avec médaille de bronze, un taureau signalé race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Bouquet (Jean-Baptiste), demeurant à Saint-Amans.

Génisses de 2 ans et au-dessus.

Pour la prime de 50 francs, une génisse signalée race Tarentaise, poil froment, appartenant à M. Rodier (Germain), demeurant à Langogne.

Pour une mention honorable avec médaille d'argent, une génisse signalée race d'Aubrac, poil froment, appartenant à M. Charbonnel (Baptiste), demeurant à la baraque de Saint-Gal.

Pour une autre mention honorable avec médaille de bronze, une génisse signalée race du Mézenc, poil froment, appartenant à M. Charrier (Augustin), demeurant au Cheylard-d'Ance, commune de Saint-Paul-le-Froid.

Génisses de 1 à 2 ans.

Pour la prime de 40 francs, une génisse signalée race du pays, poil noir, appartenant à M. Bouquet (Alexis), demeurant à Châteauneuf.

Pour la prime de 30 francs, une génisse signalée race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant à M. Malacher (Baptiste), demeurant au Cheylard-d'Ance, commune de St-Paul-le-Froid.

Pour une mention honorable avec médaille de bronze,

une génisse signalée race d'Aubrac, poil châtain, appartenant à M. Martin (Martin), demeurant à l'Hermet, commune de Pierrefiche.

Vaches de moins de 8 ans.

Pour la prime de 60 francs, une vache signalée race d'Aubrac, poil blaireau, appartenant M. à Girard (Claude), demeurant à Châteauneuf.

Pour la prime de 45 francs, une vache signalée race du Mézenc, poil froment clair, appartenant à M. Martin (Jean-Pierre), demeurant à Cougoussac-Bas, commune d'Arzenc-de-Randon.

Pour la prime de 35 francs, une vache signalée race d'Aubrac, poil alezan, appartenant à M. Blanc (François), demeurant à l'Habitarelle, commune de Châteauneuf.

Pour une mention honorable avec médaille d'argent, une vache signalée race du Mézenc, poil froment, appartenant à M. Rodier (Germain), propriétaire à Langogne.

Pour une autre mention honorable avec médaille de bronze, une vache signalée race du Mézenc, poil froment, appartenant à M. Romieu (Jean-Baptiste), demeurant à Châteauneuf.

Pour une autre mention honorable avec médaille de bronze, une vache signalée race du Mézenc, poil froment, appartenant à M. Mourgues (Antoine), demeurant à la baraque de la Mothe, commune d'Arzenc-de-Randon.

2^e Espèce ovine.

Il a été admis au concours 14 béliers et 6 lots de 10 rebis au moins, chaque lot appartenant à un seul propriétaire.

Béliers.

Pour la prime de 40 francs, un bélier signalé race du pays, robe blanche, appartenant à M. de Labastide (Henry), demeurant au Crouzet, commune de Saint-Denis.

Pour la prime de 30 francs, un bélier signalé race du pays, robe blanche, appartenant à M. Bonicel (Pierre), demeurant au causse d'Oziol, commune de Mende.

Pour la prime de 20 francs, un bélier signalé race du pays, robe blanche, appartenant à M. Rodier (Germain), de Langogne.

Pour une mention honorable avec médaille de bronze, un bélier signalé race du pays, robe blanche, appartenant à M. Richard (Alexandre), de Chadenet.

Brebis.

Pour la prime de 50 francs, un lot de brebis signalées race du pays, robe blanche, appartenant à M. de Labastide (Henry), demeurant au Crouzet, commune de Saint-Denis.

Pour la prime de 40 francs, un lot de brebis signalées race du pays, robe blanche, appartenant à M. Rodier (Germain), de Langogne.

3° Espèce porcine.

Il a été admis au concours 4 verrats et 6 truies.

Verrats.

Pour la prime de 40 francs, un verroat signalé race française, robe blanche, appartenant à M. Cathébras (Pierre), demeurant au Giraldds, commune d'Arzenc-de-Randon.

Pour une mention honorable avec médaille de bronze, un verroat signalé race française, robe blanche, appartenant à M. Marcon (Pierre), demeurant aux Estrets, commune de Châteauneuf.

Truies.

Pour la prime de 30 francs, une truie signalée race française, robe blanche, appartenant à M. Blanc (François), demeurant à l'Habitarelle, commune de Châteauneuf.

Pour la prime de 20 francs, une truie signalée race française, robe blanche, appartenant à M. Marcon (Pierre), demeurant aux Estrets, commune de Châteauneuf.

4° Espèce chevaline.

Il a été admis au concours 12 pouliches de 3 ans et 16 juments.

Pouliches.

Pour la prime de 75 francs, une pouliche signalée race du pays, robe baie, appartenant à M. Bonicel (Pierre), demeurant au causse d'Oziol, commune de Mende.

Juments.

Pour la prime de 90 francs, une jument signalée race du pays, robe noire, appartenant à M. Levrault (Léopold), demeurant à Lanuéjols.

La prime de 90 francs, destinée aux pouliches, et non décernée, a été attribuée à une jument signalée race du pays, robe baie, appartenant à M. Cruveiller. (Jean), demeurant à Ribennes.

Pour la prime de 70 francs, une jument signalée race du pays, robe baie, appartenant à M. Bertrand (Frédéric), demeurant à la Brugerette, commune de Saint-Paul-le-Froid.

Pour la prime de 50 francs, une jument signalée race du pays, robe baie, appartenant à M. Bourrillon (Henry), propriétaire à Giralès, commune d'Arzenc-de-Randon.

Le Jury a témoigné sa satisfaction sur l'ensemble du concours, spécialement en ce qui concerne l'espèce bovine, dont les sujets ont été reconnus supérieurs en nombre et en qualité à ceux des concours des années précédentes.

Le jury est d'avis que le programme soit modifié pour la prime du plus beau taureau et de la génisse de 2 ans et au-dessus, et qu'il soit dit de 2 ans à 3 ans.

Il exprime le désir que ce concours soit toujours maintenu à Châteauneuf, comme la localité la plus centrale de l'arrondissement.

Fait et clos le présent procès-verbal les jour, mois et an que dessus, et ont signé membres du jury.

Signés : DELAPIERRE, BONNET, LAHONDÉS, DE LESCURE,
MONESTIER, POLGE DE COMBRET, ROUVIÈRE,
DE VERDELHAN DES MOLLES ET GRÉNIÉ.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

COMMUNIQUÉES PAR M. LEFRANC,

Ingénieur du service hydraulique, à Mende.

Hauteurs de pluie tombée pendant les mois de l'année courante ci-après désignés, observées aux différentes stations du département de la Lozère. (Totaux par mois.)

DÉSIGNATION DES STATIONS	Mai	Juin	
	mm.	mm.	mm.
CHATEAUX (Chassézac, affluent de l'Ardèche)...	26 10	66 70	
VILLEFORT (Cèze, affluent du Rhône).....	177 75	67 25	
VIALAS (Cèze, affluent du Rhône).....	165 40	63 20	
SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE (Gard).....	92 75	53 25	
LE PONT-DE-MONTVERT (Tarn).....	145 80	83 20	
MEYRUEIS (Tarn).....	61 40	50 90	
FLORAC (Tarn).....	83 »	67 90	
MONTMIRAT (entre Tarn et Lot).....	62 50	77 10	
LE MASSEGRAS (Aveyron).....	68 90	66 20	
MENDE (Lot).....	62 09	81 03	
MARVEJOLS (Coulagne, affluent du Lot).....	17 »	69 10	
NARBINALS (Bez, affluent de la Trueyre).....	26 20	78 50	
SAINT-CHÉLY-D'APCHER (Trueyre, affluent du Lot)	45 69	31 19	
LAJO (Trueyre, affluent du Lot).....	(A)	(A)	
SAINT-LÉGER-DU-MALZIEU (Trueyre).....	39 39	21 99	
BAGNOLS (Lot).....	49 06	45 51	
LE BLEYMARD (Lot).....	70 50	48 »	
LANGOGNE (Allier).....	65 40	34 60	
CHEYLARD-L'ÉVÊQUE (Allier).....	76 80	80 40	
CHATEAUNEUF (Chapauroux, affluent de l'Allier)	42 50	10 75	
NOTRE-DAME-DES-NEIGES (entre Allier et Ardèche)	117 20	107 30	

(A) La station de Lajo n'a pas encore fonctionné.

**PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — MAI 1873.**

ARRONDISSEMENTS	DÉSIGNATION DES MARCHÉS	FROMENT		MÉTIL		SEIGLE		ORGE		AVOINE	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	21 »	20 75	16 40	16 50	13 20	13 10	12 30	12 15	8 »	7 75
	Meyrueis.....	22 50	22 50	17 50	17 50	15 »	15 »	13 75	13 75	8 »	8 »
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	9 »	9 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	19 27	19 27	15 80	15 80	13 76	13 76	» »	12 38	7 83	7 83
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	12 50	12 50	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	22 10	22 10	» »	» »	13 »	13 »	» »	» »	» »	» »
	Serverette.....	» »	» »	» »	» »	12 50	14 25	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	12 83	14 50	11 66	12 25	8 50	8 87
	Mende.....	21 50	22 12	16 50	16 50	13 »	13 »	13 20	13 20	8 30	8 30
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	16 »	16 »	14 »	14 »	10 »	10 »
	PRIX MOYEN.....	21 16	21 22	16 55	16 50	13 67	14 01	12 98	12 95	8 52	8 53

PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS **DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — JUIN 1873.**

ARRONDISSEMENTS.	DÉS I G N A T I O N DES MARCHÉS.	FROMENT.		MÉTÉIL.		SEIGLE.		ORGE.		AVOINE.	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	21 25	21 30	16 45	16 43	13 45	13 43	12 30	12 30	8 »	8 »
	Meyrueis.....	22 50	22 25	17 50	17 50	15 »	16 25	13 75	12 50	8 »	8 50
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	9 »	» »
MARVEJOLS.....	La Canougue.....	19 93	20 60	16 50	17 20	14 45	15 14	12 72	13 07	8 05	6 27
	St-Chely-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	13 75	12 50	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	22 10	22 10	» »	» »	14 50	14 50	» »	» »	» »	» »
	Servelette.....	» »	» »	» »	» »	14 25	14 »	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	15 »	14 75	13 75	14 50	10 »	11 62
	Mende.....	23 »	23 50	17 50	17 50	15 »	15 »	14 »	14 »	8 30	8 30
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	18 »	18 »	14 »	16 »	10 »	10 »
PRIX MOYENS.....		21 19	21 67	16 98	17 15	14 84	14 85	13 42	13 72	8 76	9 11

*Liste des publications reçues pendant les mois
de juin et de juillet 1873.*

- Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, avril et mai 1873.
- Bulletin de la Société protectrice des animaux, avril 1873.
- Revue agricole et forestière de Provence, juin 1873.
- Bulletin de la Société d'horticulture de la Côte-d'Or, novembre et décembre 1872.
- Journal de l'agriculture pratique.
- Journal d'agriculture pratique.
- Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, n° 12, 1872 et 1^{er} trimestre 1873.
- Bulletin de la Société d'horticulture pratique du Rhône, n° 1.
- Bulletin semestriel du Comice agricole de l'arrondissement de Toulon, n° 3 et 4.
- Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier, 4^e livraison.
- Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts, etc. de l'Eure, t. 1.
- Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 4^e trimestre 1872.
- Annales de la Société d'horticulture de Maine-et-Loire, 4^e trimestre 1872.
- Discours de M. Jules Simon à l'assemblée générale des délégués des Sociétés savantes, 1873.
- Bulletin de la Société centrale d'agriculture de l'Hérault, de janvier à avril 1873.
- Comice agricole et Société de viticulture de Brioude, n° 11.
- Traité spécial des phosphates de chaux, par M. J. Malinowski.
- Maître Jacques, journal d'agriculture publié à Niort, mai et juin 1873.
- Annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, n° 5 et 6.
- Bulletin de la Société industrielle d'Angers, 1^{er} trim. 1873.
- Annales de la Société d'agriculture de l'Indre, n° 73.
- Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, 2^e livraison 1872.
- Archives de l'agriculture du Nord de la France, n° 5.
- Bulletin de la Société d'agriculture et d'horticulture de Vaucluse, 3^e livraison.
- Journal des Savants, mai et juin 1873.
- Le Messager agricole du Midi, n° 5 et 6.
- Revue horticole.
- Bulletin de la Société d'horticulture de St-Germain-en-Laye, 10^e livraison.

Bulletin de la Société académique d'agriculture, etc. à Poitiers, nos 175, 176.
 Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, juin et juillet 1873.
 Annales de la Société d'horticulture de Maine-et-Loire. 1^{er} trimestre 1873.
 Journal de la Société centrale de France, mai 1873.
 Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard.
 Annales de la Société d'agriculture d'Angers, nos 3, 4, 1873.
 De l'équilibre social en France. Introduction.
 Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau. t. 1, 1871 1872.
 Revue d'Alsace, 1^{er} trimestre 1873.
 Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, 1873, t. III.
 Revue des sciences naturelles, t. 11, n° 1.
 Bulletin mensuel de la Société d'acclimatation.

MM. les auteurs des Rapports ou mémoires imprimés dans le Bulletin pourront en faire exécuter, à leurs frais, un tirage à part, aux prix suivants, en s'adressant à l'imprimeur.

La demande devra en être faite directement à l'imprimeur avant le tirage du *Bulletin*, attendu que les planches ne sont pas conservées.

NOMBRE DE FEUILLES.	25 Exempl.	50 Exempl.	100 Exempl.	200 Exempl.	500 Exempl.
Four une feuille (16 pages), papier, pliage, piqure.....	fr. c 4 50	fr. c 6 »	fr. c 8 »	fr. c 14 »	fr. c 25 »
Trois quarts de feuille (12 pages).....	4 50	6 »	8 »	12 »	22 »
Demi-feuille (8 pages).....	3 »	4 »	5 »	8 »	16 »
Quart de feuille (4 pages).....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Couverture non impr. (couleur).....	0 40	0 60	1 20	2 »	5 »
Id. imprimée id.....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Composition d'un titre d'entrée spécial pour le tirage à part d'un Mémoire: 1 fr.					

Les frais de remaniement nécessités par les corrections que feraient après coup les auteurs ne sont pas compris dans ces conditions.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts

DU

DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

—
Septembre et Octobre

MENDE

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,

Rue Basse, 5.

—
1873

SOMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.— *Agriculture, etc.*— Séance du 9^e octobre 1873, présidence de M. Delapierre, président, page 241.

Avis de M. Raibaud-L'Auge, aux Sériciculteurs, p. 243. .

Revendication pour la France de la découverte de la vaccine, p. 244.

Rapport sur les travaux de la Société, par M. Delapierre, président, p. 247.

Vente d'arbres au rabais, p. 257.

Observations météorologiques, p. 262.

Prix des grains, par hectolitre, d'après les Mercuriales des marchés du département de la Lozère (Juillet et Août 1873), p. 263 et 264.

DEUXIÈME PARTIE. — *Histoire et archéologie* : Notice historique sur la ville de Marvejols, p. 193.

SEANCE DU 9 OCTOBRE 1873.

Présidence de M. DELAPIERRE, Président.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président donne communication : 1^{re} d'une lettre en date du 30 août dernier, de M. Saix, de Rougazel, commune de Cassagnes, lequel fait connaître qu'il a obtenu par des moyens artificiels du Graphite dont il envoie des échantillons, avec prière de les déposer au Musée de Mende.

MM. Auricoste, professeur de physique et de chimie au collège de Mende, et Fabre, garde général, sont délégués par la Société pour examiner ces produits et consigner dans un rapport les résultats de leur examen.

2^o D'une lettre de M. Malafosse, curé du Pont-de-Montvert, relative à une découverte qu'il a faite de traces d'un ancien atelier métallurgique, situé sur les rives du Tarn. M. André, archiviste, est prié de vouloir bien faire des recherches dans les archives départementales, à l'effet de s'assurer si quelque document ne contribuerait pas à élucider la véritable destination de ces vestiges.

— Sur la prière que lui en avait faite M. le Président, M. Polge de Combret, juge de paix à Villefort, membre titulaire de la Société, a bien voulu lui adresser un rapport sur les difficiles et pénibles travaux d'irrigation qui ont été exécutés, avec le plus heureux succès, par les habitants de la vallée de la Borne.

— Sur la proposition de M. le Président, la Société vote une subvention de 25 francs pour être distribuée en primes au concours de fruits qui doit avoir lieu à Villefort le 12 octobre courant.

— M. le Président expose que le principal objet de la réunion consiste dans le choix des instruments perfectionnés qu'il y aura lieu d'acheter, cette année, pour être vendus à prix réduits; et dans la composition de la Commission des primes à décerner dans la séance publique de novembre prochain.

Il est procédé au choix des instruments à acquérir ainsi qu'à la nomination de la Commission, qui est ainsi composée de :

MM. Grosjean, Fabre, garde général, Bosse, Monestier, Rivière de Larque, Bergounhe, Bourrillon (Henri), Laviniolle, Lefranc et Maurin, inspecteur primaire.

La foire dite de La Toussaint devant, cette année, se tenir le 3 novembre, la Société décide que la séance publique annuelle aura lieu le lendemain, 4 du même mois.

C'est le vendredi 31 octobre, au plus tard, que les fruits, légumes et autres produits à exposer devront être déposés au siège de la Société.

— M. l'abbé Baldit donne lecture d'une pièce de vers intitulée : *Les écarts de la Jeunesse*.

NOMINATION.

M. Gotty, officier d'administration au camp de Sathonay, est nommé membre correspondant de la Société.

AVIS DE M. RAIBAUD-L'ANGE

aux Sériciculteurs.

M. Raibaud-L'Ange donne avis qu'à raison des succès qui se sont produits sur quelques points dans l'éducation de sa graine jaune des Alpes par suite de la flacherie, il a supprimé en très-grande partie les grainages de cette provenance, lesquels ne sont conservés que pour les localités où ils ont toujours réussi. Il s'est adressé cette année aux montagnes du royaume de Valence (Espagne), à celles du petit Atlas, en Afrique, enfin aux parties les plus salubres des Pyrénées-Orientales, toutes localités dans lesquelles il a établi des succursales de grainage.

La robusticité du Japonais lui a en outre suggéré l'idée de reproduire cette race par sélection, afin de conserver au moins cette ressource, si jamais l'on était obligé d'abandonner, ce qu'à Dieu ne plaise, nos belles races à cocons jaunes.

Il offre donc aux éducateurs les races suivantes : Perpignan, Bionès, Var, Espagne, Afrique, Blanc du Cher et Alpes, tant ordinaires que cellulaires, ainsi que des reproductions Japonaises, d'après le système Pasteur.

REVENDICATION POUR LA FRANCE

de la découverte de la vaccine.

Dans un moment où l'on cherche à dénigrer la France, il est bon de rappeler à ceux qui les connaissent et d'apprendre à ceux qui les ignorent les titres qu'elle peut avoir à la reconnaissance de l'humanité par les découvertes scientifiques, industrielles de ses enfants.

En 1872, dans le *Journal de l'agriculture*, M. J. A. Barral a fait justice de prétendues innovations étrangères en démontrant que cela était connu et pratiqué en France depuis longtemps.

S'il est incontestable que beaucoup de nos manufactures n'ont été créées qu'en imitation de grands établissements industriels existant dans d'autres pays, on peut dire que, pour un certain nombre, l'idée première était née en France.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que l'éclairage par le gaz, adopté en Angleterre en 1806, et appliqué à Paris par une compagnie anglaise en 1820 seulement, avait été découvert vers la fin du siècle dernier par un ingénieur français, Philippe Lebon, qui avait démontré la possibilité de son système, pour lequel il avait pris un brevet d'invention dans l'année 1798, en éclairant à *giorno* un hôtel du faubourg St-Germain de Paris, dans le courant de l'année 1800.

Revendiquer l'idée-mère d'une grande entreprise, d'une industrie importante, d'une découverte pré-

cieuse pour le genre humain, n'atténue en rien le mérite du propagateur de ces inventions, de ces observations. Est-ce que les services rendus à l'industrie par les Watt, les Stéphenson, et tant d'autres mécaniciens anglais sont amoindris parce que Papin a été reconnu pour être l'inventeur de la machine à vapeur? Nullement. J'irai même plus loin, et je dirai que l'apôtre d'une idée, celui qui a consacré son temps, ses facultés, ses capitaux à la répandre, à en faire profiter ses concitoyens, a souvent, pour ne pas dire toujours, plus de droits à la reconnaissance des populations que l'auteur de la découverte. Mais enfin *sum cuique*, à chacun sa part.

Ce n'est donc pas pour diminuer en aucune façon la valeur des services rendus par le célèbre médecin anglais que nous écrivons ces lignes; c'est uniquement pour reporter à qui droit le mérite d'une observation qui, grâce à Jenner, devait avoir de si grandes, de si heureuses conséquences.

D'après un ouvrage sur la statistique du département du Gard, publié par M. Henri Rivoire en 1843, c'est à un Nimois qu'est due la découverte de la vaccine. Vers l'année 1780, Rabaut-Pommaré avait observé que la petite vérole, le claveau des moutons et les pustules se montrant sur le pis des vaches, étaient regardés comme des maladies identiques, connues dans le Midi sous le nom de *picote*. Ayant remarqué que celle des vaches était la plus bénigne de ces affections, et que les individus qui la contractaient fortuitement en soignant ces animaux étaient préservés de la petite vérole, au milieu même de la contagion la plus active et la plus répandue, il pensa que l'inocu-

lation de cette éruption serait aussi sûre et moins dangereuse que celle de la variole.

En 1784, il eut occasion de communiquer ses observations à un anglais nommé Pugh, en présence de sir James Ireland, de Bristol. M. Pugh promit qu'à son arrivée en Angleterre il ferait part de ce qu'il venait d'entendre au docteur Jenner, son ami intime. Dans une lettre à Rabaut-Pommier, que la famille aura sans doute conservée, M. Ireland rappelait ce fait.

Rabaut-Pommier, nommé député à la Convention par les électeurs du département du Gard, fut incarcéré, le 4 décembre 1793, pour avoir protesté contre des actes de la Convention. Plus heureux que son frère aîné qui, arrêté en même temps que lui, périt sur l'échafaud le lendemain 5 décembre, il resta enfermé à la conciergerie où on l'a vu confondu avec les habitants des cachots, et dans l'état le plus déplorable. Il sortit de prison après le 9 thermidor et rentra dans le sein de la Convention. Après avoir été employé dans les bureaux de la trésorerie, il fut nommé sous-préfet du Vigan. On peut croire que ce fut pour être à même de propager sa découverte et en faire profiter son département qu'il accepta cette position. En 1803, il reçut, comme son jeune frère Rabaut-Dupin, la décoration de la Légion-d'Honneur et quitta la sous-préfecture du Vigan pour aller vivre à Paris où, sans doute, il contribua à la propagation de la vaccine, et où il mourut le 16 mars 1820.

CHRISTIAN-LEDoux.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

Par M. DELAPIERRE, Président.

Mende, le 12 juillet 1873.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport que vous avez bien voulu me demander sur les travaux de la Société d'agriculture, depuis la session tenue par le Conseil général au mois d'août 1872.

La Société a distribué, dans sa séance publique du 3 novembre dernier, la prime pour le développement des cultures fourragères, en vue de laquelle le département avait bien voulu allouer une somme de 500 fr. Dix-sept concurrents s'étaient présentés pour prendre part à l'encouragement d'une culture qui peut être considérée comme la base fondamentale de notre production agricole. Cette allocation ayant été supprimée, l'an dernier, la Société a cru devoir substituer à la prime fourragère une nouvelle prime ayant pour objet de récompenser la ferme la mieux tenue, et elle lui a consacré pareille somme de 500 francs. L'institution de cette sorte de prime d'honneur annuelle, en voie d'organisation, amènerait, nous l'espérons, en portant l'encouragement sur l'ensemble des forces agraires d'une exploitation, de féconds résultats. Dans notre pensée, afin de stimuler partout également l'expansion du progrès, le concours se tiendrait dans une circonscription du département, différente chaque année.

Toutefois, nous nous demandons si, en présence de la prochaine attribution de la grande prime d'honneur régionale, il n'y aurait pas lieu pour nous de surseoir

jusqu'à ce que cette haute récompense ait été décernée.

Le concours d'animaux reproducteurs, tenu à Clâteauneuf par les soins de la Société, à qui en a été confiée la direction, a distancé de beaucoup les concours des années précédentes, tant en raison du nombre que du mérite des sujets exposés. Toutefois, dans la catégorie des pouliches, par suite de l'élimination portée par le programme de celles au-dessous de 3 ans, et qui formaient la portion la plus brillante de cette branche du concours, une seule prime a pu être décernée. C'est là d'ailleurs une réserve dont bénéficiera le concours de la prochaine année. Tous les indices s'accordent à nous confirmer dans la pensée que, sous l'influence de la nouvelle station d'étalons établie à Mende, l'amélioration de la race chevaline prendra, dans nos contrées, un rapide essor ; on ne saurait donc trop encourager le maintien et, s'il est possible, le développement de cette fondation, où le nombre des étalons s'est trouvé insuffisant pour les besoins, ainsi que la création de stations nouvelles. Pour sa part, la Société, répondant à l'appel qui lui était adressé par votre prédécesseur, a cru devoir contribuer pour un tiers à la dépense d'installation de la station de Mende.

Aux sommes mises à sa disposition pour le concours, elle a joint diverses médailles d'argent et de bronze.

De même que l'an dernier, nous avons divisé en deux parts le concours d'animaux de boucherie, soutenu concurremment par les allocations de l'Etat, du département, de la ville de Mende et de la Société. Selon le vœu du Conseil général, une catégorie spé-

siale de primes a été créée pour la race ovine du caucase. Nous avons cru devoir y joindre un concours de volailles grasses, qui, malheureusement, par la raison même qu'il se produisait pour la 1^{re} fois, a été trop peu suivi.

En somme, l'ensemble du concours s'est montré à la hauteur de ce qu'il était les années précédentes, particulièrement pour les races ovine et porcine, et nous serions heureux que le Conseil général voulût bien renouveler en faveur de cette œuvre, éminemment utile, son allocation pour la prochaine année.

La Société a reproduit, cette année, la distribution gratuite de graines potagères qu'elle est dans l'usage de faire depuis quelque temps, afin de propager les meilleures espèces. 59 agriculteurs ou jardiniers y ont pris part.

Les tiges et feuilles de maïs constituent, dans notre économie rurale, une précieuse ressource en fourrage vert, de plus en plus appréciée pendant la saison sèche ; malheureusement, le défaut de maturation de la graine sous notre climat apporte un grand obstacle à la propagation de la plante. Nous avons fait venir 1,200 kilogr. de cette graine, tant de maïs commun que de maïs géant Caragua, variété qui se recommande par une luxuriance de végétation exceptionnelle, afin de la distribuer au prix de revient. Une somme de 466 fr. 25 centimes a été consacrée à cette double acquisition.

La Société a également distribué au prix de revient 15 onces de graine de vers à soie prise dans les éducations opérées par M. Raybaud-Lange, directeur de la ferme-école de Paillerols, d'après les procédés de sélection et d'inspection microscopique de M. Pasteur.

Mais son but étant surtout de créer dans nos montagnes, particulièrement sur les points peu ou point infectés par l'épidémie, un centre de grainage qui puisse un jour, avec d'immenses avantages réciproques, alimenter la production sétifère du Midi, elle a institué, pour une valeur de 200 fr., des primes d'encouragement aux petites éducations locales pour graines. Ces éducations sont soumises à la surveillance de délégués de la Société, et les résultats définitifs en seront constatés à l'aide du microscope. Je saisis ici l'occasion de faire remarquer combien cet instrument, qui était demeuré longtemps inactif entre nos mains, fonctionne activement aujourd'hui ; et ce serait un grand bienfait pour notre industrie sérigène qu'un nouvel appareil fût mis à la disposition du département.

En même temps la Société a voté une subvention pour une tentative de plantation de mûriers, en projet sur le causse de Sainte-Enimie. Assurément, c'est sur ce haut plateau, vierge de toute chambrée, que sembleraient devoir se réunir les plus sûres garanties contre l'invasion infectieuse. Il a été calculé qu'au prix actuel de la graine, une éducation pour grainage, en n'effeuillant les mûriers même que tous les deux ans, donnait de plus beaux bénéfices que les meilleures récoltes annuelles pour la production de la soie ; dans ces conditions de récolte bis-annuelle, qui permettrait la culture du mûrier dans les climats froids, on peut avoir quelque confiance dans le succès d'une tentative qu'on trouvera peut-être hardie.

Le Conseil général a bien voulu approuver le bail qu'il avait chargé la Société de lui proposer pour la location d'un nouveau terrain, destiné à recevoir la

pépinière départementale. Au 1^{er} janvier prochain, le nouvel emplacement sera occupé ; le logement convenu pour le pépiniériste est en voie de construction. Nous avons tout lieu d'espérer que ce nouveau terrain sera bien plus propice que l'ancien, dont la partie basse vient encore d'être ravagée par l'inondation dernière, à la bonne venue des jeunes arbres, sans compter la possibilité de l'irrigation, pour laquelle le propriétaire s'est chargé de la moitié des travaux.

Des essais comparatifs de diverses variétés de blés recueillies aux champs d'expérience de l'école normale sont faits sur le terrain de l'ancienne pépinière ; de même pour diverses espèces de pommes de terre, dont M. Noël avait exhibé, à notre dernière exposition de novembre, la précieuse collection, qu'il a généreusement mise à la disposition de la Société.

Les essais de culture d'absinthe et d'hysope, que nous avons tentés l'an dernier, ont bien réussi et les plants en ont été pris pour une culture privée.

Les dépenses effectuées par la Société, depuis son dernier rapport, pour l'exploitation de l'ancienne pépinière se portent à 837 fr. 55 centimes, les recettes à 1,237 fr. 75 centimes. Elle se trouverait ainsi en perte, si le loyer du terrain n'était pas payé par le département. Nous devons dire que la vente d'arbres a été très-peu active, ce dernier printemps, et que tout porte à croire qu'elle sera plus considérable à l'automne.

Notre pépiniériste continue de donner des leçons d'horticulture à l'école normale.

Le reboisement entrepris par la Société sur le penchant de la montagne de Saint-Privat est maintenant mené à bonne fin, et le résultat montre qu'il n'est pas

de terrain si ingrat sur nos pentes les plus abruptes qui ne soit accessible à la végétation forestière. Une partie du terrain dont la Société avait pris possession a dû, par suite de l'interprétation des titres de vente et de la vérification du plan cadastral, être cédée à la fabrique de la cathédrale. La partie restante et maintenant reboisée, a été, en vue d'une surveillance efficace qu'il nous eût été difficile d'exercer, soumise au régime forestier.

Fidèle à sa tradition, la Société a décerné, dans sa séance publique de novembre, les primes qu'elle avait votées pour le reboisement, la viticulture, le jardinage, l'arboriculture, l'industrie, l'instruction agricole, la surveillance de la pêche. Cette distribution était accompagnée d'une exposition horticole qui, bien qu'entravée par suite de récentes inondations, était loin d'être dénuée d'intérêt.

Elle a consacré une somme de 300 francs à l'encouragement du chaulage, pratique d'où peut dépendre un jour la régénération de nos sols primitifs et feldspathiques. Un fait du plus haut intérêt s'est révélé à l'occasion de l'attribution de cette prime, c'est l'existence, qu'en était loin de soupçonner, au fond d'une de nos vallées Cévennoles, d'un atelier de fabrication d'engrais chimiques par la distillation en vase clos de divers résidus organiques : os, animaux morts, cornes, rognures de cuir, déchets de laine, etc. rebuts de l'économie rurale auparavant complètement perdus. C'était pour nous une nouvelle invitation à rétablir la prime de chaulage pour la présente année. Nous avons également renouvelé nos encouragements pour les autres objets dont il vient d'être question, en leur consacrant une somme de 400 fr. avec diverses mé-

daïlles, dont une en or, et l'adjonction d'instruments perfectionnés ou de divers traités techniques.

Le fromage de Hollande, le plus recherché de tous par la marine et l'exportation, joint à l'avantage d'un prix élevé celui d'une confection facile qui n'exige que le lait d'un petit nombre de vaches. En vue de propager cette fabrication, la Société a décidé de se charger des frais de voyage et de séjour de ceux qui voudraient en faire l'apprentissage dans l'école, ouverte à cet effet par M. Chibret, dans le Cantal, comme aussi des frais d'outillage pour l'installation des premières fromageries de cette nature qui viendraient à s'établir. Deux demandes nous ont été présentées en vue de profiter de ces avantages ; elles sont actuellement en cours d'instruction.

Afin d'obtenir une réduction importante, en les faisant venir par grandes masses, dans le prix des tourteaux, des sels dénaturés et du plâtre, la Société a décidé d'ouvrir une souscription parmi les agriculteurs du département pour l'acquisition de ces précieux auxiliaires apportés à l'alimentation du bétail et à la fertilisation des terres, qui leur seront livrés au prix de revient.

Des instruments perfectionnés sont annuellement acquis par la Société pour en opérer la revente à prix réduit, en vue de leur propagation ; elle leur a consacré, cette année, une somme de 600 francs.

La science météorologique, si intimement liée à l'économie agricole, occupe une sérieuse part dans nos préoccupations. Deux stations d'observations sont entretenues par nous sur deux points au voisinage de la chaîne des deux mers, à Saint-Germain-de-Calberte et à Villefort. Un résumé des observations recueillies

refuse trop souvent à leur y donner place et que, pour plusieurs objets, nous ayons été obligés de recourir à une hospitalité, on ne peut plus gracieusement octroyée d'ailleurs, dans l'hôtel même de la préfecture. Tout récemment, nous avons reçu de la libéralité du Gouvernement quatre tableaux, pris parmi celles des collections du Louvre dont la distribution a été opérée dans les départements.

La Société, selon l'invitation qu'elle en avait reçue de M. le Ministre, s'est fait représenter par un délégué au concours régional d'Annonay, dans la réunion qui devait avoir pour but d'étudier les conditions du concours pour l'an prochain, en Lozère.

Elle s'est fait représenter également par plusieurs de ses membres à la réunion des délégués des Sociétés savantes, qui a eu lieu à la Sorbonne, sous la présidence de M. le Ministre de l'instruction publique.

Ce rapide exposé, M. le Préfet, suffira, j'en ai la confiance, pour vous convaincre, ainsi que le Conseil général, des efforts de la Société pour répondre à la difficile, autant qu'honorable mission, dont elle est investie. Vous avez pu voir quels obstacles matériels apportait aux améliorations la configuration de notre sol, pentueux et tourmenté, sans communication pour ainsi dire avec le dehors. L'étude des hommes ne vous apprendra pas moins combien, dans leur isolement, est lente et pénible à ouvrir parmi nos masses travailleuses la voie du progrès. Pour venir à bout de l'immense tâche à accomplir, de la vaste lacune à combler dans les destinées agricoles et industrielles du pays, il faudrait des moyens d'action bien autrement puissants que les faibles ressources dont dispose la Société. Elle ne espère qu'elle les trouvera auprès de

vous, M. le Préfet, pour soutenir son œuvre, comme auprès du Conseil général, la bienveillante et libérale sympathie dont n'ont cessé de l'honorer jusqu'ici vos prédécesseurs ainsi que cette assemblée.

Veillez agréer, M. le Préfet, l'hommage de mon profond respect.

Le Président,
DELAPIERRE.

VENTE D'ARBRES AU RABAIS

1873-1874

Le champ de la pépinière, située à l'extrémité du pont de Berrière, devant être évacué le 31 décembre prochain par suite de fin de bail, les espèces qui la composent seront vendues aux prix indiqués ci-après. Ces prix ont été considérablement réduits, en raison de la cessation prochaine de jouissance.

Arbres forestiers et d'ornement.

	fr.	c.
Acacia en boule ou blanc, beau.....	1	»
— de Decaisne.....	1	»
— à fleurs roses, mi-vent.....	1	»
— — basse-tige.....	»	75
Amorpha fruticieux.....	»	50
Bouleau commun.....	»	75
Catalpa.....	»	50
Charme commun.....	9 25 à	» 40
Citise, greffé.....	»	75
— genêt à fleur blanche.....	1	»
— Adam.....	»	50
Erable, negundo, plane à sucre et sycomore.....	»	50
Frêne, greffé.....	»	75
— commun (1 à 10 pieds).....	»	50
— — (11 à 50 pieds).....	»	45
— — (51 et au-dessus).....	»	40
Frêne commun, 2 ^e choix (1 à 50 pieds).....	»	25
Frêne commun, 2 ^e choix (51 et au-dessus).....	»	20
Février-triactanthos, le pied.....	»	25
Gaïnier, arbre de Judée.....	»	25

Partie agricole..... 18

Genevrier de Virginie.....	»	25
Lilas	»	25
Marronnier d'Inde, tige.....	»	50
— rose, greffé.....	1	»
Mérisier à grappe, de Virginie.....	»	21
Noyer d'Amérique.....	»	40
Orme, tige, 1 ^{er} choix (de 1 à 10 pieds).....	»	40
— — (11 à 50 pieds).....	»	35
— — (51 pieds et au-dessus).....	»	30
— 2 ^e choix (1 à 50 pieds).....	»	25
— — (51 et au-dessus).....	»	20
Peuplier blanc, de Virginie et d'Italie.....	»	40
— de la Caroline.....	»	50
Planère à feuilles d'orme.....	»	40
Platane, tige.....	»	75
Saule osier, le pied.....	»	15
Sophora.....	»	40
— pleureur greffé.....	1	»
Thuya.....	»	25
Tilleul.....	»	75
Tulipier.....	»	50

Arbres fruitiers.

Abricotier mi-vent, greffé sur prunier.....	1	»
— greffé, tige, 1 ^{er} choix.....	1	25
— greffé, tige, 2 ^e choix.....	1	»
Commun.....	Vert muscat de Vaucluse.	
Gros précoce.....	Amande douce de Provence à	
Pêche ou de Nancy.....	feuilles panachées.	
Pêche ou royal.....		
Amandier, greffé, à coque tendre, tige.....	1	»
— gros fruit.....	1	»
— Sauvageon	»	40
Cerisier greffé sur franc.....	1	»
— sur Sainte-Lucie, haute tige.....	1	»
— nain	»	75
— Sauvageon. tige.....	»	75
Bigarreau à gros fruit noir.....	Griotte excellente tardive.	
— Napoléon.....	— Impératrice Eugénie.	
— de mai.....	— Reine Hortense.	
— Elton.....	— Belle de Ribeaucourt.	
Guigne noir luisante.....	— Belle de Kleparow ou belle	
— marbrée.....	Polonaise.	
Griotte de Montmorency.....		
— Montmorency à courte queue.....		
Cognassier commun, le pied.....	»	25
— de Portugal, greffé.....	»	75
Framboisier à fruit couleur de chair et des 4 saisons (les 25 pieds).....	»	50

Merveille des 4 saisons, le pied.....	»	20
Groseillier à grappes et à maquereau.....	»	25
Néflier à gros fruit, tige.....	»	75
Noisetier aveline et grosse ronde, le pied.....	»	30
Noyer, tige, le pied, (de 1 à 20).....	»	40
— (21 et au-dessus).....	»	30
— repiqué, fort.....	»	25
— de la St-Jean, greffé, le pied...	1	»

Nota. — Les noyers de rebut ainsi que les acacias communs seront livrés à des prix très-bas amiablement débattus.

Pêcher, greffé, le pied (selon la force).....	»	50
Admirable jaune.	Grosse mignonne.	
Chevreuse hâtive.	— hâtive.	
Belle de Vitry.	Incomparable en beauté.	
Bon ouvrier.	Pavie de Pompone.	
Brugnon violet	Pourpre hâtive.	
— de Malte.	Teton de Venus.	
— de Syrie.		
Poiriers greffés sur franc, tige, 1 ^{er} choix.....	1	»
— — — 2 ^e choix.....	»	75
— — — quenouille et espalier....	»	50
— — — 2 ^e choix 0 25 à	»	40
— greffé sur cognassier.....	»	40
— sauvageon, tige, 1 ^{er} choix.....	»	75
— — 2 ^e choix.....	»	50
— — mi-vent, 1 ^{er} choix.....	»	75
— — 2 ^e choix.....	»	50
— Sauvageon 1 ^{er} choix (50 pieds).....	40	»

Fruits d'été.

Bergamotte d'été.	Doyenné de juillet.
Beurré Giffard.	Epargne.
Duchesse de Berry d'été.	

Fruits d'automne.

Beurré Hardy.	Doyenné gris ou roux.
— Clairgeau.	Duchesse d'Angoulême.
— Diel.	Epine du Mas.
— d'Amanlis.	Frédéric de Wurtemberg.
— d'Apremont.	Jalousie de Fontenay.
— Boubeault.	Louise-Bonne-d'Avranche.
— Gris.	Saint-Michel archangé.
Williams.	Saint-Nicolas.
Bonne-d'Esée.	Seigneur.
Bon-Christien-Napoléon.	Van-Mons-Léon-Lecler.
Délices de Louvenjoul.	Etc., etc.
Doyenné blanc.	

Fruits d'hiver.

Bergamotte Crassane.	Bon-Christien d'hiver.
— Fortunée.	Doyenné d'Alençon.
— Espéren:	— d'hiver.
Bœuf d'Aremberg.	Joséphine de Mahmet.
— d'Hardemont.	Orpheline d'Engien.
— de Luçon.	Passe-Colmar.
— MHlet.	Triomphe de Jodoigne.
Bon-Christien de Rance.	Etc., etc.

Fruits à cuire.

Belle Angevine.	Martin sec.	
Catillac.		
Pommier greffé sur franc, tige, 1 ^{er} choix.....		1
— — — — — 2 ^e choix.....		75
— — — — — quenouille et espalier.....		30
— — — — — 2 ^e choix.....		25
— — — — — sur doucin ou sur paradis.....		25
— — — — — sauvageon.....		75
Pommier greffé sauvageon 2 ^e choix.....		50
— — — — — 50 pieds, 1 ^{er} choix.....		40

Fruits d'été.

Capitine de Tournai.	Ramboir d'été.
Carlo moski.	Etc.

Fruits d'automne.

Pomme d'Eve....	Pauline de Vigny.
Grand Alexandre.	Etc.
Joséphine.	

Fruits d'hiver.

Api gros.	Fenouillet jaune.
— petit.	Reinette française.
Belle de Saumur.	— du Canada, blanche.
Calville blanc d'hiver.	— — grise.
— rouge d'hiver.	— Dorée.
— d'Angleterre.	— d'Angleterre.
— de Saint-Sauveur.	— de Douai.
Domine.	— Royale.
Fenouillet gris.	Etc.
Prunier greffé, tige, 1 ^{er} pied.....	
Drap d'or d'Espéren.	Reine-Claude, blanche.
Ile verte.	— verte.
Jefferson.	— d'Oullins.
Monsieur.	— violette.
— d'octobre.	Sainte-Catherine.
Pond's seedlings.	Etc.

Sorbier domestique, le pied de petite dimension... » 20
 Vigne. — Différentes espèces en boutures conseillées
 par le docteur Guyot :

Morillon noir, Pinot, noir et gris, Gamai de Bourgogne, Rishling, etc.	}	le pied.....	» 50
---	---	--------------	------

Fraisiers.

Marguerite, Ecarlate Grove End. Belle de Paris, Victoria, Hendric Seedlings, Merveilleuse, Sir Harry, Vonderfurht Prince of Volez, Quatre saisons,	}	le cent.....	2 »
Docteur Nicaise.....		40 pieds.	2 »

NOTA. — Pour les achats d'arbres, s'adresser au pépiniéristes de
 la Société, près le pont de Berlière.

En vue d'éviter les difficultés de recouvrement de créances, la Société a décidé que toute
 livraison serait faite au comptant sur un récépissé détaché d'un registre à souche.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

COMMUNIQUÉES PAR M. LEFRANC,

Ingénieur du service hydraulique, à Mende.

**Hauteurs de pluie tombée pendant les mois de
l'année courante ci-après désignés, obser-
vées aux différentes stations du départe-
ment de la Lozère. (Totaux par mois.)**

DÉSIGNATION DES STATIONS	Juillet	Août	Septembre
	mm.	mm.	mm.
CHAZEUX (Chassézac, affluent de l'Ardèche)...	93 80	83 63	36 35
VILLEFORT (Allier, affluent du Chassézac).....	53 75	50 »	21 50
VIALAS (Cèze, affluent du Rhône).....	70 20	43 »	41 »
SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE (Gard).....	61 75	51 »	34 25
LE PONT-DE-MONTVERT (Tarn).....	95 »	73 60	59 50
MEYRUEIS (Tarn).....	63 »	61 »	70 20
FLORAC (Tarn).....	54 »	43 85	30 30
MONTMIRAT (entre Tarn et Lot).....	49 70	68 20	41 70
LE MASSEGROS (Aveyron).....	43 50	40 70	68 80
LE BLEYMAR (Lot).....	115 50	29 75	39 50
BAGNOLS (Lot).....	78 05	46 05	62 »
MENDE (Lot).....	105 95	34 95	46 50
MARVEJOLS (Coulagne, affluent du Lot).....	72 10	66 50	27 20
LAJO (Trueyre, affluent du Lot).....	(A)	(A)	(A)
ST-LÉGER-DU-MALZIEU (Trueyre, affluent du Lot).	43 31	54 86	81 53
ST-CHÉLY-D'APCHER (Trueyre, affluent du Lot).	33 65	51 21	37 50
MASBINALS (Bez, affluent de la Trueyre).....	43 90	55 »	90 20
CHATEAUNEUF (Chapauroux, affluent de l'Allier)	84 75	47 »	25 »
CHEYLARD-L'EVÊQUE (Allier).....	60 »	62 90	32 40
LANGOGNE (Allier).....	50 50	72 30	29 70
NOTRE-DAME-DES-NEIGES (entre Allier et Ardèche)	65 »	44 80	41 90

(A) La station de Lajo n'a pas encore fonctionné.

**PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — JUILLET 1873.**

— 263 —

ARRONDISSEMENTS.	DÉSIGNATION DES MARCHÉS.	FROMENT.		MÉTIEL.		SEIGLE.		ORGE.		AVOINE.	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	21 21	21 20	16 40	16 40	13 30	13 30	12 30	12 30	8 »	8 »
	Meyrueis.....	22 50	22 50	17 50	17 50	15 »	15 »	13 75	13 75	8 »	8 »
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	» »	» »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	19 27	20 64	15 80	17 20	13 76	15 »	12 38	12 90	7 83	8 75
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	12 50	12 50	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	22 10	22 10	» »	» »	14 50	14 50	» »	» »	» »	» »
	Serverette.....	» »	» »	» »	» »	13 87	14 42	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	14 »	13 75	13 75	13 »	11 »	10 »
	Mende.....	22 50	22 »	17 »	17 »	15 »	15 »	15 »	15 »	8 30	8 30
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	18 »	18 »	16 »	16 »	10 »	10 »
	PAIX MOYEN.....	21 10	21 49	16 67	17 02	14 49	14 64	13 86	13 82	8 85	8 84

**PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — AOUT 1873.**

ARRONDISSEMENTS	DÉSIGNATION DES MARCHÉS	FROMENT		MÉTÉIL		SEIGLE		ORGE		AVOINE	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	21 50	»	16 50	»	13 70	»	12 30	»	8 »	»
	Meyrueis.....	22 50	23 »	17 50	16 75	15 »	15 »	13 75	12 50	8 »	8 75
	Pont-de-Montvert.....	»	»	»	»	15 »	15 »	»	»	»	»
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	22 37	24 10	18 83	20 66	16 45	17 90	13 87	14 44	8 75	9 20
	St-Chély-d'Apcher.....	»	»	»	»	12 50	15 »	»	»	»	»
	Marvejols.....	»	»	»	»	15 50	17 50	»	»	»	»
	Serverette.....	»	»	»	»	14 12	16 26	»	»	»	»
MENDE.....	Langogne.....	»	»	»	»	14 »	16 58	12 »	14 »	10 »	9 66
	Mende.....	23 »	25 33	17 »	49 »	16 »	16 66	15 »	15 33	9 50	9 50
	Villefort.....	»	»	»	»	18 »	18 »	16 »	15 »	10 »	10 »
PRIX MOYEN.....		22 38	24 43	17 48	18 80	15 02	16 43	13 78	14 25	9 04	9 42



**POLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DE LA LOZÈRE. — AOUT 1873.**

VÉTÉIL	SEIGLE		ORGE		AVOINE	
	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
			12 30	»	8 »	»
			13 75	12 50	8 »	8 75
			»	»	»	»
				»	8 75	9 20
				»	»	»
				»	»	»

...entes par
...auteurs ne sont pas

LE MESSENGER AGRICOLE, revue des
intérêts agricoles du Midi, publiée par
le Docteur Frédéric Cazalis, paraît
mensuellement. — 6 fr. par an. — Montpellier, à la
rue du Grand-Galion, 2. — Paris, à l'Éditeur
Jean-Jacques-Rousseau, 3.

AVIS

Aux Membres correspondants

Pour éviter à MM. les Correspondants la
leur cotisation, la Société la fera, à leur
domicile, comme celle des autres membres.

BULLETIN

DE LA

AGRICULTURE,

et Arts

DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

Novembre

MENDE

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,

Rue Basse, 5.

1873

MM. les auteurs des Rapports ou mémoires imprimés dans le Bulletin pourront en faire exécuter, à leurs frais, un tirage à part, aux prix suivants, en s'adressant à l'imprimeur.

La demande devra en être faite directement à l'imprimeur avant le tirage du *Bulletin*, attendu que les planches ne sont pas conservées.

NOMBRE DE FEUILLES.	25	50	100	200	500
	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.
Pour une feuille (16 pages), papier, pliage, piqure.....	fr. c 4 80	fr. c 6 »	fr. c 8 »	fr. c 14 »	fr. c 25 »
Trois quarts de feuille (12 pages).....	4 80	6 »	8 »	12 »	22 »
Demi-feuille (8 pages).....	3 »	4 »	5 »	8 »	16 »
Quart de feuille (4 pages).....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Couverture non impr. (couleur).....	0 40	0 60	1 20	2 »	5 »
Id. imprimée id.....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Composition d'un titre d'entrée spécial pour le tirage à part d'un Mémoire: 1 fr.					

Les frais de remaniement nécessités par les corrections que feraient après coup les auteurs ne sont pas compris dans ces conditions.

LE MESSENGER AGRICOLE, revue des associations et des intérêts agricoles du Midi, publié sous la direction de M. le Docteur Frédéric Cazalis, paraissant le 5 de chaque mois. — 6 fr. par an. — Montpellier, à l'imprimerie Gras, rue du Grand-Galion, 2. — Paris, à l'agence Havas, rue Jean-Jacques-Rousseau, 3.

AVIS

Aux Membres correspondants.

Pour éviter à MM. les Correspondants la peine d'envoyer leur cotisation, la Société la fera, désormais, recouvrer à domicile, comme celle des autres membres.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts
DU
DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

—
Novembre

MENDE
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,
Rue Basse, 5.

—
1873

SOMMAIRE.

- PREMIÈRE PARTIE.** — *Agriculture, etc.* — Séance publique annuel
du 4 novembre 1873, page 265.
Discours de M. le Préfet, p. 267.
Discours de M. Delapierre, Président, p. 271.
Rapport, par M. Polge de Combret, sur les travaux d'irrigation
exécutés dans le canton de Villefort, p. 281.
Ecart de la jeunesse, par M. l'abbé Baldit, p. 288.
Concours divers de 1873, p. 292.
Primes obtenues par les éleveurs lozériens au concours régional
d'Annonay, p. 296.
Observations météorologiques, p. 298.
Prix des grains, par hectolitre, d'après les Mercuriales des marchés du
département de la Lozère (Septembre et Octobre 1873), p. 299
et 300.
- DEUXIÈME PARTIE.** — *Histoire et archéologie* : Notice historique
sur la ville de Marvejols, p. 241.
-

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 4 NOVEMBRE 1873

PRÉSIDÉE PAR M. LE PRÉFET,

Président d'honneur de la Société.

La séance publique annuelle de la Société, fixée par ses Statuts au lendemain de la foire dite de la Tous-saint, a eu lieu, comme les années précédentes, dans la salle du Musée, sous la présidence de M. le Préfet. Avant d'entrer dans la salle, M. le Préfet, accompagné de M. le Président de la Société et de plusieurs membres du Bureau, a examiné avec intérêt les instruments agricoles perfectionnés qui sont mis en vente à prix réduits en vue de les propager dans le département, ainsi que les diverses collections de fruits, jardinage, vins, produits de distillerie, dentelle, ganterie et broderie, exposées par les concurrents aux primes instituées par la Société.

En ouvrant la séance, M. le Préfet a exposé, avec une éminente ampleur de pensée et de langage, des considérations de l'ordre le plus élevé et empreintes de haute raison sur la situation agricole du département.

Ce discours, dans lequel l'agriculture lozérienne pourra puiser les plus précieux enseignements, a été vivement applaudi par une assistance nombreuse et choisie. Nous sommes heureux de le reproduire ci-après.

M. le Président Delapierre, après avoir remercié M. le Préfet de l'intérêt qu'il a témoigné à l'agricul-

ture du département ainsi qu'aux travaux de la Société, a présenté ensuite divers aperçus sur l'œuvre et les vues dominantes de celle-ci.

La parole ayant été donnée à M. l'abbé Baldit, archiviste honoraire, celui-ci a lu, toujours aux applaudissements de l'auditoire, une pièce de vers ayant pour titre : *Les Ecartés de la jeunesse*.

M. André, archiviste, a continué à captiver l'attention de l'auditoire par la lecture d'une intéressante Notice, également applaudie, sur les anciens pèlerinages lozériens.

M. Polge de Combret, juge de paix à Villetort, avait bien voulu adresser à M. le Président un rapport détaillé sur les travaux d'irrigation exécutés, au prix des plus grandes peines, et malgré les obstacles les plus insurmontables en apparence, mais avec un éclatant succès dû à l'esprit d'initiative et d'association, par les habitants de la vallée de la Borne. Il a été donné lecture de ce document d'un saisissant intérêt. (Voir le *Bulletin*.)

La séance s'est terminée par la proclamation des récompenses accordées au grainage séricicole, à l'arboriculture fruitière, à la viticulture, au jardinage, au chaulage et au plâtrage des terres, à l'enseignement agricole, à l'industrie manufacturière et à celle de la dentelle et de la ganterie.

A l'issue de la séance, il a été procédé à la vente des instruments perfectionnés.

Cette vente est, du reste, permanente, et les agriculteurs lozériens ont, toute l'année, la faculté d'acquérir les instruments qui en font l'objet.

DISCOURS DE M. LE PRÉFET.

Messieurs,

Dès mon arrivée dans ce département, j'ai cherché à me pénétrer des besoins du pays dont l'administration m'était confiée, et je suis heureux de déclarer devant vous que c'est en compulsant les annales de votre Société, que j'ai trouvé les renseignements les plus propres à me mettre au courant des questions qui intéressent les populations de ces montagnes.

Aussi ai-je accepté avec empressement la présidence de cette réunion, pour venir vous donner l'assurance que mon concours vous est tout acquis, soit en ce qui concerne les mesures qu'il m'appartient de prendre afin de secourir la Société dans l'œuvre de régénération qu'elle poursuit, soit pour intercéder auprès du gouvernement dans le but d'obtenir des décisions conformes à vos vœux et des allocations de fonds destinées à venir en aide à vos travaux.

La Lozère est un pays pauvre, une contrée déshéritée, a-t-on dit; et on va partant colportant cette idée, si bien qu'elle est généralement admise, même par les enfants du pays.

Pauvre, c'est exact. Mais déshéritée, je le conteste. — Votre terre est-elle donc sortie des mains du Créateur telle que nous la voyons aujourd'hui? La Providence, toujours prévoyante, et dont l'œuvre se montre partout si intelligemment conçue, avait-elle fait les pentes de vos montagnes arides et nues, comme elles se trouvent actuellement? Et vos vallées étaient-elles, à l'origine, le lit de torrents impétueux qui, après avoir partout porté la ruine en quel-

ques instants, ne laissent derrière eux que des débris de roches et des amas de sable impropres à être fécondés.

Il fut un temps où d'épaisses forêts défendaient des vallons fertiles contre la fureur des eaux, en même temps qu'elles fournissaient à l'homme le moyen de combattre l'âpreté de longs et rigoureux hivers. Mais l'homme, qui trouvait un sol si bien approprié au climat de cette région, a, dans sa grossière ignorance, porté une imprudente main sur l'ouvrage de la nature.

La nature avait fait cette contrée riche. Ce n'était pas alors un sol déshérité ! — L'homme, faute de savoir, a gaspillé ces richesses, et la génération présente recueille les fruits amers de l'imprévoyance des générations qui l'ont précédée.

Oui, la Lozère est pauvre aujourd'hui, et ses enfants la quittent pour chercher le bien-être dans d'autres contrées ! Que faut-il faire pour retrouver la richesse perdue, pour arrêter l'émigration commencée, pour faire de votre pays, non plus un désert qui inspire la pitié, mais une terre qui devienne pour ses voisins un objet d'envie ?

Ce qu'il faut faire, vous le savez, Messieurs, vous qui vous êtes groupés pour entreprendre, comme je le disais tout-à-l'heure, une œuvre véritable de régénération.

Ce qu'il faut faire ? — Il faut ramener d'abord le sol à l'état où il se trouvait jadis.

Il faut reconstruire ces forêts qui, tout en conjurant le danger des inondations, deviendront le plus grand élément de richesse pour le pays, lorsque, dans un avenir prochain, des voies rapides permettront de livrer aux contrées voisines, avides du bois dont elles sont dépourvues, toutes les essences que produira la montagne.

Il faut exploiter ces vastes plateaux faits exprès pour

l'élevage du bétail dont la vente est assurée dans les centres populeux et riches du midi. Et quand on aura de nombreux troupeaux, il faut savoir en tirer tout le profit possible. — Le laitage seul est une source de fortune. Interrogez sur ce point le montagnard Jurassien; il vous dira le secret de cette industrie fromagère qui met chaque année des millions dans la main du petit cultivateur.

Mais, pour obtenir ces résultats, si beaux qu'ils semblent un rêve, il faut réagir d'abord avec patience, avec ténacité, contre l'apathie, contre l'ignorance de la population. Tel est votre rôle, Messieurs. — Comptez sur moi pour vous aider à le remplir.

Car le moment est venu d'user de l'autorité que nous donne la loi, pour obliger les récalcitrants à accepter la mise en pratique de ces principes féconds, auxquels ils sont restés sourds jusqu'à présent. Il ne saurait leur être permis de sacrifier plus longtemps, dans leur étroit égoïsme, à de mesquins avantages du moment, leurs propres intérêts, la fortune de leurs enfants et l'avenir du pays.

Guidé par les avis des agents si capables et si dévoués de notre administration forestière, nous avons l'intention bien arrêtée de tenir la main ferme à l'exécution de toutes les prescriptions légales, certain de les voir produire les plus heureux résultats.

Votre mission, à vous, Messieurs, chacun dans la région que vous habitez, sera de persuader aux populations, dont vous avez la confiance, que nous n'agissons qu'en vue de leurs véritables intérêts.

Et sur ce point notre conviction est faite. — Tout-à-l'heure, je vous parlais des montagnes du Jura. C'est au milieu d'elles que j'ai fait mon apprentissage de la vie administrative. C'est en poursuivant, avec l'ardeur du débutant, l'étude

des affaires de ces laborieuses populations, que j'ai appris à connaître les causes de leur richesse.

Eh bien ! le jour où je suis entré dans la Lozère, j'ai été frappé de l'analogie qui existe entre votre pays et cette partie de la Franche-Comté. Le tableau que je vous faisais à l'instant de la prospérité future de vos montagnes, je ne l'inventais pas, je l'avais vivant sous les yeux. La nature tient son livre ouvert sur les versants des monts Jura, où celui qui doute peut s'assurer de la réalité de ma description.

Loin de m'accuser d'exagération, il s'apercevra que je suis demeuré bien au-dessous de la vérité. Peut-être alors, trompé par la similitude des lieux, croira-t-il voir son pays transformé.

Le bien être, l'aisance régnant partout. Partout la vie, le mouvement. — Au lieu de steppes arides où sont perdus de pauvres hameaux, trop dépourvus de ressources pour avoir une vie communale à eux, il verra de nombreuses agglomérations d'habitations confortablement bâties, groupées autour de l'édifice du culte, ayant leur maison commune et leurs écoles, une population saine, robuste, respirant cet air de santé que donne le bien-être, ardente au travail, riche et heureuse.

Aura-t-il rêvé ? Oui, Messieurs, pour le moment. — Mais, croyez en ma prédiction, il aura aperçu la Lozère telle que la verront vos enfants.

Eh bien, lorsqu'il s'agit de vous aider à opérer cette transformation, pensez-vous que le rôle ne me tente pas ?

Et maintenant que vous connaissez ma pensée sur l'avenir de votre pays, mon désir de consacrer mes efforts à rendre cet avenir le plus proche possible, douterez-vous de mes paroles, lorsque repoussant le sentiment égoïste —

qu'en me prête quelques-fois — je vous dis que j'aspire, non à faire la Lozère, mais à y faire un peu de bien, pour emporter un jour, avec votre estime, la satisfaction profonde du devoir accompli.

Je ne veux pas abuser plus longtemps de vos moments. Je cède la parole à votre honorable Président pour entendre le savant compte-rendu qu'il fait, chaque année, de vos travaux avec un talent et une hauteur de vues qu'il m'a été donné d'apprécier en lisant le *Bulletin* de votre Société.

DISCOURS DE M. DELAPIERRE, PRÉSIDENT.

Monsieur le Préfet, Messieurs,

Un fait domine la situation agricole actuelle, c'est le déficit de la récolte en céréales, lequel a fait surgir cette question qui tient la première place dans les préoccupations populaires, la seule, a dit l'Écriture, des préoccupations des foules, la question du pain. Situation, m'empresserai-je d'ajouter, qui n'a d'ailleurs rien d'alarmant, aujourd'hui que la libre expansion du commerce et le développement des voies rapides permet de combler à bref délai les vides de la production ; elle n'en est pas moins féconde en profonds enseignements.

Non seulement, ainsi que l'a constaté une insigne autorité, la France a besoin de l'appoint des céréales de la Russie et de l'Amérique pour fournir le pain de ses habitants, à ce point que, dans la dernière période décennale, les importations de grains ont dépassé en valeur les exportations de 725 millions, mais elle a dû importer en 1872

pour plus de 450 millions de produits alimentaires autres que les blés et les farines, et notamment plus de 200 millions (le 7^e de notre consommation) de bétail vivant et de viandes abattues. Et que l'on ne croie pas qu'il s'agit ici d'un fait accidentel, d'un déficit passager, l'insuffisance existe depuis un demi-siècle. Cette lourde rançon de 300 millions aujourd'hui, demain peut-être de 350, de 400 millions, que la France paye annuellement à l'étranger, il vous appartient, agriculteurs, par une culture mieux entendue, d'en affranchir le pays.

En présence de la cherté des céréales, vous inviterai-je à étendre vos emblavures, à ensemençer de plus grands espaces ? Non, telle est loin d'être ma pensée. La semence disséminée sur des terres peu aptes ou incomplètement préparées à la recevoir, c'est le grain de blé du Livre Saint tombant sur le rocher et imprudemment dispersé aux quatre vents du ciel ; c'est la ruine, c'est le labeur ingrat sans rémunération. Ce n'est pas en étendue qu'il faut conquérir la terre au labour, c'est en profondeur ; ce n'est point la superficie, c'est le cube de la couche arable qu'il faut progressivement agrandir. Partout où le sol le permettra, notre culture pastorale mixte devra s'engager résolument dans la voie des labours profonds, qui viendront régulariser nos récoltes en les assurant, par une large abondance d'éléments nutritifs mis à la disposition des racines contre les intempéries. Par une semblable condensation de forces, le prix de revient de l'unité produite sera abaissé dans d'immenses proportions, en sorte qu'avec une dépense relativement plus réduite, avec des capitaux, du travail, des engrais concentrés sur une surface moindre, vous arriverez à une plus haute production, bien au-delà capable de combler le déficit de nos grains. Il existe aujourd'hui, a-t-on fait observer, en France, bien près de 6 millions d'exploitations rurales distinctes, en

sorte que le plus modeste progrès introduit dans la généralité des fermes donne, par son immense répétition, des résultats qui se chiffrent par dizaines, par centaines de millions. Aussi l'importance des soins, même les plus minutieux, à donner à la culture arable a été si bien comprise de certains peuples, qu'en Danemarck il existe une loi qui oblige à arracher les plantes nuisibles « qui empoisonnent les moissons envahies par elles comme par une troupe d'ennemis, » et condamne le cultivateur négligent à donner un mouton pour chaque tige imprudemment laissée. En Ecosse, une loi du XIII^e siècle donnait lieu à des assises particulièrement destinées à condamner le laboureur qui aurait eu dans sa moisson plus de trois têtes de la marguerite dorée.

La culture granifère à haute productivité doit de toute nécessité s'appuyer sur une large production herbagère. C'est là la base inébranlable sur laquelle repose tout l'édifice agraire ; plus on engazonnera de terres, plus on pourra développer lucrativement l'intensité de culture sur les terres labourables. Nous avons vu d'ailleurs qu'il y a également de ce chef un ample déficit à conjurer, et le haut prix du bétail ne saurait trop vous encourager à y pourvoir. Faites donc, agriculteurs, des fourrages par l'irrigation vivifiante et nourricière, dont vous laissez stérilement s'enfuir les trésors. Faites en par le drainage qui débarrasse le sol des eaux croupissantes où leur présence s'opposant au contact de l'air atmosphérique paralyse la désaggrégation, au profit des plantes, des éléments minéraux nutritifs. Faites en par la prairie légumineuse dont les racines plongeantes vont exploiter les profondeurs du sous-sol au profit de la couche arable. Faites-en par la création de ces pâtures temporaires qui ont surgi, chez l'un de nos lauréats de la prime d'honneur, comme une révélation inattendue des

aptitudes de notre sol, et qui, dans les grasses plaines de Flandre, se placent, selon M. Vandercolme, à une telle hauteur, qu'un hectare équivaut en valeur à 2 de terre et labour, et permet de nourrir, d'avril à fin octobre, 4 bœufs au lieu de 2 ou 2 1/4 que comportent les pâturages permanents. Faites de l'engrais non seulement par le fourrage, mais par tous ces détrituts de substances végétales, animales, minérales, miasmes de mort pour la santé publique, germes féconds pour vos récoltes, que laissez perdre votre incurie. Perte annuelle qu'un savant chimiste évalue pour toute la France à près de 2 milliards.

Dans un temps où nous assistons à une métamorphose complète du labour humain par la science, la marche ascensionnelle de l'agriculture ne peut être que la résultante de toutes les applications scientifiques ; c'est dès lors par la science largement répandue dans la masse agricole que s'obtiendra l'amélioration progressive du sol. Semons donc la science, qui depuis 30 ans a éclairé d'un flambeau si lumineux la pratique agricole ; fécondons les âmes et les intelligences, si nous voulons en définitive féconder nos sillons. Faire pénétrer l'esprit rural dans l'enseignement, envelopper les enfants de nos laboureurs d'une sorte d'atmosphère agricole qui, loin de les détourner de la profession de leurs pères, leur inspire au contraire le désir de l'honorer et de la suivre, tel est le but des encouragements que nous donnons aux maîtres et aux élèves qui ont bien mérité de l'enseignement agronomique. Et ce n'est pas seulement à l'égard des fils du pauvre cultivateur, c'est aux enfants des propriétaires aisés qu'une semblable mesure peut être surtout fructueuse. On se plaint bien haut de l'absence des bras dans nos campagnes, c'est bien plutôt de l'absence des intelligences dirigeantes et des capitaux

qu'il faudrait prendre souci. C'est le phénomène que Pline signalait à Rome lorsque, déplorant l'antique fertilité perdue, il disait : nous avons abandonné la terre des Cincinnatus à des fermiers mercenaires, nous la faisons cultiver par des esclaves, et l'on serait tenté de croire qu'elle a ressenti cet affront.

Où règne l'insuffisance des labours humains, faisons pénétrer les instruments et les machines qu'enfante chaque jour le génie moderne, et qui, facilitant le travail en en décuplant la puissance et la portée, remédient à l'antagonisme des hauts salaires. Sans doute bon nombre de ces merveilles de puissance mécanique ne sont pas faites pour notre sol difficile et tourmenté ; mais combien d'instruments simples, peu coûteux, pourraient imprimer au travail de nos fermes, avec économie, une action incomparablement plus énergique et plus féconde ! Parmi ceux que nous revendons à prix réduits domine l'humble charrue. Et qu'on ne croie pas que ce soit un mince progrès que celui qui se rapporte à l'adoption de l'instrument destiné à la préparation mécanique du sol. Nul autre plus que celui-là n'exerce une action directe sur les récoltes. L'homme qui, le premier, bien avant que n'existât l'histoire, trouva l'outil grossier qui permit de remuer le sol et de lui confier le grain nourricier, fit une invention d'une portée bien autre que tous les prodiges de mécanique agricole que nous voyons surgir de nos jours. Aussi la Grèce le divinisa et lui dressa des autels. Aujourd'hui, dirons-nous avec un maître incontesté, et nous fondant d'ailleurs sur ce que nous avons dit au sujet des labours profonds, la possibilité de remuer le sol à une plus grande profondeur permet, par ce simple fait, d'élever la puissance productive d'une terre, en mettant à la disposition des plantes une masse double, triple et souvent

quadruple de matières minérales utiles à la végétation ; matières minérales qui sont le plus souvent à l'état inerte, lorsque le sol demeure impénétrable aux racines par suite de l'insuffisance de la profondeur du labour. Lorsque, dit M. Barral, dans des sols suffisants, on fait pénétrer le soc de la charrue à un centimètre seulement de plus d'un labour ordinaire, le cultivateur obtient 1 hectolitre de blé en plus par hectare, soit pour la France environ 200 millions de francs, que de bons laboureurs peuvent ainsi conquérir en un an.

Les montagnes et les forêts sont les véritables mamelles de la végétation des vallées et des plaines. C'est par les forêts que se vivifient nos sources et nos cours d'eau, dont l'appauvrissement estival suit fatalement la disparition des premières. Comme par une loi providentielle, dans nos montagnes, la végétation forestière ou arbustive croît avec une spontanéité, se développe avec une vigueur et se maintient avec une ténacité qui n'ont d'égale que l'énergie des causes de dévastation à laquelle elle est en proie. Notre sol appelle ainsi impérieusement le reboisement et y semble tout particulièrement destiné. Encourageons donc les forêts, qui, d'autre part, fixent le sol toujours fugitif de nos pentes, et se lient entièrement d'ailleurs à notre système pacager. C'est ce qu'a bien senti l'administration forestière qui, aujourd'hui tempérant, selon la nécessité du temps, la vigueur des anciens règlements, dans toutes ses propositions de soumission au régime forestier, admet le maintien de la dépaissance. Dans les forêts, les troupeaux trouveront, avec de vastes pacages, un parcours abrité pendant l'hiver contre la neige, la pluie, le vent. Ce sera, comme on l'a dit, une sorte de transhumance qui, une fois de plus, démontrera l'heureuse solidarité entre la silviculture et l'agriculture proprement dite.

Une station d'étalons a été enfin établie à Mende ; cette mesure répond à un besoin de relèvement de notre population chevaline que nous avons bien souvent appelé de nos vœux et de nos encouragements. Ainsi se trouve donné un commencement de satisfaction à une branche de notre production animale d'autant plus importante que nos dernières guerres ont causé de grands vides dans les existences chevalines, et que, chez nous, nous avons à remplacer, dans sa décadence, l'industrie du mulet, disparue par suite notamment de l'amélioration générale de la viabilité et de la haute valeur acquise par le mouton. Tous nos efforts doivent donc tendre à développer une institution semblable.

Une communication, que nous devons à l'un de nos collaborateurs, nous révèle les merveilleux effets obtenus par l'entreprenante persévérance de l'homme s'appropriant les bienfaits de l'irrigation. C'est dans les gorges sauvages de la Borne que de simples cultivateurs, groupés en associations privées, sans nulle aide ni intervention administratives, ont entrepris de transformer en jardins florissants et en luxuriants vergers, un sol qui semble n'être qu'une muraille abrupte de granit. A plusieurs lieues parfois, toujours à travers des obstacles inouïs, ils sont allés chercher l'eau fécondante qui devait activer une végétation sans cela impossible au milieu de ces rochers arides. Ouvrant à force de mines le plus dur granit, se suspendant par des cordes sur l'abîme pour exécuter ces périlleux et herculéens travaux, mais assurant ainsi annuellement des récoltes fruitières excellemment mûries d'ailleurs par l'insolation ardente concentrée, comme dans une fournaise, au milieu des gorges profondes, et de ces rocs à réverbération métallique. Et cela à des prix de revient d'une modicité telle

qu'on n'oserait le croire, si l'on ne savait tout ce dont est capable l'esprit d'association joint à la patience et à la ténacité du paysan et à une initiative s'exerçant sans entraves, intelligente et courageuse.

De semblables résultats ne sauraient toutefois s'obtenir, ou du moins s'obtenir qu'à perte, sans des débouchés lucratifs pour les produits. C'est en effet l'ouverture à proximité de la voie ferrée qui a imprimé aux travaux de la Borne l'impulsion que nous voyons toujours aller grandissant. C'est, comme nous ne cessons de le proclamer, la pénétration des chemins de fer à travers le massif Lozérien qui, non-seulement donnera l'essor à notre arboriculture fruitière, si bien faite pour approvisionner les marchés du Midi, mais aussi l'élan et l'expansion à tous nos trésors inactifs. Le progrès de la viabilité, c'est en effet le progrès et l'âme des campagnes ; c'est la richesse agricole portée à sa plus haute expression. Hier immobile, l'agriculture a pour caractéristique actuelle un besoin immense de circulation. C'est surtout dans les régions montagneuses, auparavant perdues dans leur isolement, que la révolution économique apportée par la vapeur apparaît plus considérable. Aussi, tandis que nous ne lançons le plus souvent le rail-wag que dans les pays peuplés, les Américains, à l'inverse, s'en servent pour appeler les populations dans leurs immenses territoires déserts. Saluons donc ardemment l'aurore de ce jour où, brisant l'étreinte séculaire qui nous paralyse et nous comprime, la vapeur, élargissant l'existence, nous apportera l'expansion, le mouvement, la vie, l'échange des capitaux, des produits, des idées.

C'est alors que s'assemblera largement parmi nous l'industrie, cette sœur de l'agriculture, qui lui prête une aide si favorable en lui fournissant l'écoulement de ses produits.

Nous sommes heureux de voir que celle de la dentelle, si bien faite pour s'allier avec le travail rural, et dont les débuts parmi nous avaient été si pénibles, prend aujourd'hui un grand essor sous l'empire de circonstances particulières et imprévues. Quant à la grande industrie, nous regrettons de constater qu'elle demeure parmi nous stationnaire, attendant, comme toute chose, dans notre sphère d'isolement, son heure, c'est-à-dire, l'avènement des voies rapides. Et pourtant quelles ressources motrices l'industrie ne trouverait-elle pas dans nos milliers de cours d'eau ? Depuis que, par une de ses plus admirables applications, la science vient d'allier la force hydraulique avec la pression de l'atmosphère, on peut dire que la valeur de ces ressources hydrauliques s'est indéfiniment élevée. A l'heure actuelle, les peuples les plus puissants en industrie sont ceux qui ont le charbon en main ; le jour viendra peut-être où les maîtres du monde seront les peuples les plus riches en force hydraulique.

J'aurais voulu vous parler, Messieurs, de nos excursions dans le domaine scientifique et littéraire. Entraînée par les sévères exigences de la vie moderne, et par la rigueur des faits économiques, la Société, jadis zélatrice assidue du culte, des lettres et de la poésie, réalisant cet adage de l'orateur romain : « Si hortum eum bibliotheca habes, nihil deerit ; » mouille rarement aujourd'hui son vieux pied dans la rosée matinale du vallon sacré. Pourtant reçoit-elle parfois encore les épanchements de quelques adeptes, toujours jeunes d'imagination, restés malgré tout fidèles à la Muse. Mais, en ce qui touche le domaine de l'art, la Société vit surtout dans l'histoire et l'étude d'un passé enfoui sous les siècles. Ce sont les ruines des vieux âges, le mystère des archives inexplorées qu'elle fouille curieusement pour en exhumer

les antiques souvenirs. Les résultats de nos explorations et de nos recherches, consignés dans le *Bulletin* de nos travaux, sont là pour attester que notre labeur n'a pas toujours été sans fruit.

Dans l'ordre scientifique, ce sont les études géologiques et météorologiques qui actuellement occupent pour nous le premier rang. Les profonds sillons imprimés dans notre sol si tourmenté comme autant de gigantesques coupes naturelles d'une part, de l'autre notre situation en montagne dans la zone traversée d'outré en outré par le faite des deux mers, nous imposaient ce double objectif.

En terminant, mes remerciements à tous les collaborateurs, trop peu nombreux, toutefois, je regrette de le dire, pour la partie agricole, qui, à divers degrés, ont pris part à l'œuvre de la Société. Mes remerciements à tous ceux qui ont bien voulu honorer cette réunion de leur présence, et témoigner ainsi du haut intérêt qui, dans toutes les sphères, dans toutes les conditions sociales, s'attache aux choses de l'agriculture, cette *alma parens* du poète, initiatrice de toute fécondité. Nos remerciements particuliers à M. le Préfet, l'administrateur à l'esprit si élevé et si sympathique, dont nous sommes heureux de saluer la bienvenue, et qui, en nous faisant l'honneur de présider cette séance, imprime à notre œuvre un si haut degré d'autorité.

Agriculteurs, je l'ai dit en commençant, de grands devoirs vous incombent; vos ambitions pour les choses et les palmes agricoles sont des ambitions que vous devez reporter à la patrie. Faites le sol puissant et riche; faites la France morale, énergique et virile. Le plus sublime instrument entre les mains de Dieu, c'est l'homme, facteur premier de tout progrès. Dans les lueurs de l'avenir, ne voyons-nous pas s'accomplir une grande œuvre, celle du

relèvement national ? C'est à cette œuvre sacrée que nous devons tous notre ardente coopération, à cette œuvre qui sera, en dernière analyse, la rédemption de la France par le travail.

Le Président,

H. DELAPIERRE.

**RAPPORT, par M. Polge de Combret,
sur les travaux d'irrigation exécutés
dans le canton de Villefort.**

Monsieur le Président,

Vous m'avez fait l'honneur, au concours de Châteauneuf, de me demander un travail sur les irrigations dans notre canton. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché d'accéder plus tôt à votre désir. Aujourd'hui, que j'ai un peu plus de loisir, je m'empresse de vous faire parvenir quelques détails à ce sujet, désireux que je suis de pouvoir vous être agréable en quelque chose, et d'attirer l'attention de la Société sur des travaux qui méritent d'être encouragés.

Dans le canton de Villefort, où le sol est si accidenté et, en même temps, si agreste, coulent de nombreux cours d'eau qu'on a su admirablement utiliser pour les besoins de l'agriculture. Au fond des vallées, ils sont bordés par de belles et fraîches prairies, fertilisées par les eaux abondantes qu'y amènent de tous côtés une grande quantité de canaux d'irrigation. Une

des contrées de ce canton où on a tiré le meilleur parti de ces eaux, eu égard aux difficultés que l'on avait à vaincre, est, sans contredit, la Borne qui se compose, dans la Lozère, des communes de Planchamp, de Saint-Jean-Chazorne et des Balmelles, et de partie de la commune de Prévenchères sur les versants que bordent le Chassézac et l'Altier. C'est un pays on ne peut plus pittoresque, entrecoupé de gorges et de vallées profondes où la nature, à côté d'un climat fort doux, semble avoir amoncelé les plus effrayantes horreurs. Aussi, la terre y est-elle rare, et, pour utiliser le peu qu'il y a, plante-t-on dans chaque pli de terrain, ou dans chaque fissure de rocher où il peut prendre racine, un chataignier. On remarque aussi, dans les quartiers bien exposés et plus rapprochés des habitations, de nombreuses petites terrasses superposées les unes au-dessus des autres, plantées de vignes, de pêchers et autres arbres fruitiers. Cette terre, qui produit beaucoup, a été presque toute portée sur place à dos d'homme ; si elle n'eût point été arrosée, desséchée par le soleil brûlant de l'été, elle n'aurait rien produit, et les récoltes qu'on y aurait semées auraient, la plupart du temps, été perdues avant leur maturité.

L'heureux résultat obtenu par les irrigations du fond de la vallée sur les produits des chataigniers et des arbres fruitiers, donna l'idée aux habitants d'étendre ce système. Mais, comme l'entreprise était considérable, qu'il fallait aller chercher l'eau très-loin, et traverser de nombreuses propriétés ; que, de plus, la dépense eût été trop forte pour être supportée par un seul propriétaire, la pensée survint de s'associer

ensemble. Leur premier essai remonte vers 1830. A cette époque, une douzaine de propriétaires de la commune de Planchamp firent construire un canal de trois kilomètres de long. Il prend les eaux de la rivière de Borne à la limite de la commune de Saint-Jean-Chazorne. Ce canal arrose des châtaigneraies, des vignes et des arbres fruitiers, dont il a doublé et assuré le produit. Après sa construction, d'autres furent faits, mais de moindre importance. Le pays était pauvre, et, avec de faibles ressources comme celles dont on disposait, on ne pouvait pas entreprendre en grand ; il fallut, malgré le désir que l'on avait, attendre, et ce ne fut que vers 1857 qu'une nouvelle association se forma, entre les propriétaires de Beissac et de Planchamp, pour construire au canal de cinq kilomètres de long. Il prend naissance dans la commune de Prévenchères, et est alimenté par les eaux du Chassézac. Il traverse des rochers abruptes et des quartiers, pour ainsi dire, inaccessibles ; il a présenté des difficultés inouïes de construction, qu'ont surmontées avec succès les ouvriers qui y ont été employés ; il fertilise une quantité considérable de châtaigneraies et autres terres, jusqu'ici, pour ainsi dire, improductives.

Quelque temps après, une nouvelle association se forma entre les propriétaires des communes de Saint-Jean et de Planchamp pour construire un autre canal. Quarante intéressés mirent en commun leurs épargnes et ne reculèrent pas devant une dépense de quinze mille francs pour aller chercher l'eau de la rivière de Borne à huit kilomètres de distance. On acquit des propriétaires riverains le droit d'établir la

prise, et, en moins de deux ans, l'eau coulait sur ce sol aride et y apportait la fraîcheur et la fertilité.

Pendant qu'on établissait ces canaux à Planchamp, les habitants de Sainte-Marguerite-la-Figère (Ardèche) en-faisaient autant ; ceux des Aydons, du Chambon et des Salces imitaient cet exemple. Ces derniers en construisaient deux, l'un de six kilomètres de long, l'autre de dix. Ils ont coûté plus de trente mille francs. Actuellement, ils en font une autre qui a douze kilomètres et coûtera vingt mille francs. Ces canaux arrosent aussi, du côté des Aydons surtout, des arbres fruitiers et des vignes dont ils ont doublé le produit. Là, comme à Planchamp, grâce aux eaux abondantes et à la douceur du climat, on a, avec des fruits excellents, des légumes très-précoces ainsi que du jardinage, qu'on porte aux marchés de Villefort et de Langogne, et qui sont une source relativement importante de revenu pour le propriétaire.

Il serait long d'énumérer tous les canaux construits dans le canton. On en a fait partout où on a trouvé une assez grande quantité d'eau pour pouvoir l'utiliser. Je vous citerai quelques-uns des plus importants : ce sont ceux de la Viale, de la Garde-Guérin, de Castanet et du Pouget. Ils ont donné, dans les terrains traversés, des résultats semblables à ceux que j'ai déjà signalés.

Tous les travaux dont je viens de parler, et qui s'élèvent à une somme très-considérable, en égard aux faibles ressources dont disposaient ceux qui les faisaient exécuter, ont été établis sans aucune espèce de subvention, et alors que d'autres pays, plus favorisés sous tous les rapports, demandaient pour des constructions de cette nature des encouragements, soit à

l'Etat, soit aux sociétés d'agriculture. Les modestes habitants de la Borne, avec leurs seules lumières et le fruit de leurs épargnes, construisaient dans des rochers inaccessibles leurs canaux, qui font l'admiration de tous ceux qui parcourent ces contrées. Un des plus illustres enfants de la Lozère, M. Odilon Barrot, que la mort vient de ravir, trop tôt, hélas ! à l'affection de ses nombreux amis, venait, toutes les années, visiter le pays qui l'avait vu naître et qui avait été le berceau de sa famille ; il ne pouvait se lasser de vanter ces travaux, et faisait tous ses efforts pour les encourager. Il était fier lorsque ses amis venaient, pour me servir d'une expression qui lui était familière, le voir sur son rocher, de leur montrer ces canaux et de les parcourir avec eux. C'était là qu'il voyait s'appliquer les idées de décentralisation qu'il a défendues toute sa vie, et qu'il pouvait constater ce que peut, pour le bien général, l'esprit d'association, lorsqu'il est bien entendu et qu'il s'applique à des choses utiles.

Les renseignements que vous m'avez demandés ne seraient pas complets si je ne vous faisais pas connaître comment fonctionnent les associations. Au risque de vous fatiguer par de trop longs détails, je vais le faire en peu de mots.

Lorsque la construction du canal est décidée, on passe un sous-seing privé, dans lequel on rédige des conventions provisoires. On ajourne l'eau en prenant pour base, soit l'étendue du terrain, soit la fortune des intéressés. Puis, on donne le travail à forfait à des ouvriers qui s'occupent exclusivement de travaux de cette nature. La société choisit, après, parmi les plus intelligents et les plus aisés, plusieurs syndics qui

sont chargés de la surveillance des entrepreneurs, du règlement des indemnités pour les propriétés traversées, et de toutes les autres difficultés qui peuvent s'élever. Au fur et à mesure de l'avancement des travaux, ils recueillent la part que chacun doit donner et en font compte aux ouvriers. La construction terminée, on convertit le soug-seing privé en un acte public et l'ajournement définitif de l'eau est fait, ainsi que le mode de jouissance. On désigne un cantonnier, que chacun paye en proportion de son droit, qui surveille la juste distribution des eaux et est chargé de l'entretien du canal. En même temps, on désigne les syndics chargés de représenter la société dans les difficultés qui peuvent s'élever, et d'ordonner les réparations urgentes.

On pourrait croire, au premier abord, que la jouissance de ces eaux par un si grand nombre d'intéressés doit entraîner beaucoup de difficultés. Il n'en est rien cependant, et, depuis neuf ans que le sous-signé est juge de paix à Villefort, c'est à peine s'il a eu à régler deux ou trois procès sans importance, qui n'ont même pas donné lieu à citation. L'année dernière, une difficulté assez grave s'est élevée entre les habitants de Sainte-Marguerite et ceux de Planchamp et de Saint-Jean à cause de l'établissement par ces derniers d'une nouvelle prise ; le procès est encore pendant, mais il sera promptement terminé au moyen d'un règlement équitable qui sauvegardera le droit de tous.

La Borne serait un des pays les plus riches et les mieux dotés de nos montagnes, si, pour y arriver, on avait des voies de communication faciles. Ce n'est

qu'à dos de mulet qu'on peut en sortir les denrées qu'elle produit ; de là des frais considérables pour les plus aisés, et des fatigues énormes pour les plus pauvres, qui, n'ayant pas de quoi tenir une bête de somme, sont obligés de porter leur récolte sur le dos. Les jours de marché de Villefort, lorsqu'on gravit la côte des Salces, c'est un spectacle navrant que de voir ces malheureux, courbés sous le lourd fardeau qu'ils portent, faire huit et dix kilomètres pour arriver à tirer parti de leurs récoltes. L'administration s'est émue de cette situation, et, à plusieurs reprises, elle a fait étudier le tracé d'un chemin le long de la vallée ; mais les devis élevés qui ont été faits ont jusqu'ici empêché de donner suite à aucun projet. Pourquoi ne pas mettre à la disposition de ces laborieux montagnards, qui ont trouvé le moyen de faire établir leurs canaux, à travers les mêmes rochers que traverserait le chemin, pour un franc le mètre courant, les fonds que l'on pourrait avoir et les leurs laisser employer, sous la surveillance d'un agent-voyer, par exemple, à la construction de leur chemin, qu'ils feraient avec beaucoup plus d'économie que l'administration ? C'est une faveur plusieurs fois demandée, et que le pays appelle de tous ses vœux.

Les fruits produits sont des très-bonne qualité, mais il y a beaucoup à faire pour améliorer les espèces, et pour introduire celles qui donnent de si beaux résultats dans des contrées qui ne sont pas mieux favorisées sous le rapport du climat. Pour y arriver, il faudrait stimuler l'émulation des agriculteurs en établissant à Villefort un concours de fruits qui pourrait coïncider avec celui établi par le conseil municipal de cette

ville le douze octobre de chaque année. Si vous pou-
viez, Monsieur le Président, obtenir de la Société
quelques primes, vous rendriez à notre pays un
signalé service. Je sais trop quel intérêt vous portez à
à tout ce qui a pour but de faire progresser l'agri-
culture, pour ne pas être persuadé d'avance que vous
ferez tous vos efforts pour que la Société fasse droit
à la demande que je prends la liberté de vous faire.

Veillez agréer, etc.

POLGE DE COMBRET.

Villefort, le 24 août 1873.

ECARTS DE LA JEUNESSE

Par M. l'abbé BALDIT.

I

Veux-tu creuser toujours l'abîme sous tes pas,
Age plein d'imprudence, ô volage jeunesse ?
Prétends-tu donc, au sein d'une infernale ivresse,
Affronter sans remords les horreurs du trépas ?
Attends-tu que la faux de la mort te moissonne,
Précipitant ton âme au sein des noirs enfers ?
Pour t'engloutir déjà ses gouffres sont ouverts.
De l'horloge des morts l'heure fatale sonne.

II

Au milieu des écueils, quel est donc ton espoir ?
Tu n'as pour ton salut qu'une lâche incurie.
Tu vis au sein des flots d'une mer en furie.
Hélas ! ton horizon ne peut être plus noir.

Chaque jour à ta vie est un cruel outrage,
A ta folle existence un triste châtiment.
Le pain le plus amer est ton seul aliment.
Tu n'as plus de boussole au milieu de l'orage.

III

Dans les plaisirs des sens s'écoulent tes beaux jours.
Des vices les plus noirs tu subis la torture.
La débauche est ta vile et hideuse pâture.
Sur l'abîme entr'ouvert tes pieds marchent toujours.
Tu n'as plus de raison, de frein de retenue ;
Tu vis comme la brute au sein du sol natal,
Suivant les mouvements de son instinct brutal.
Des plus sages conseils la voix t'est méconnue.

IV

Dans ta carrière, hélas ! que d'horreurs, de forfaits !
Comme l'eau du torrent tu bois le vice infâme,
Dans ton cœur de la grâce est éteinte la flamme,
Malgré ses traits vainqueurs et ses touchants bienfaits.
Jeune homme infortuné, non, tu n'a plus d'entrailles,
Ton cœur est devenu plus dur que le rocher.
Rien ne peut t'émouvoir, rien ne peut te toucher,
Pire que le démon qui préside aux batailles.

V

Oh ! que ton existence est digne de pitié !
On ne peut en trouver de plus triste en ce monde.
Dégradée au-dessous de l'animal immonde,
Ta vie est sans honneur sans paix, sans amitié.
On la voit tous les jours s'écouler et se fondre
Comme la glace aux traits du soleil le plus beau.
Pâle, elle arrive enfin sur le bord du tombeau
Où tout va s'engloutir, où tout va se confondre.

VI

Eh quoi ! le souvenir de tes dignes aïeux,
Leur réputation, les larmes de ta mère,
Déplorant tes écarts dans sa douleur amère,
Ne peuvent arracher des larmes de tes yeux ?
Tu veux enfin périr dans ta brutale rage,
En poursuivant le cours de tes iniquités,
Sans contempler du ciel les sublimes clartés
T'ouvrant un heureux port au milieu de l'orage.

VII

Ne rompras-tu jamais avec tes passions,
Tyrans les plus cruels du séjour de l'abîme ?
D'une idole de chair, déplorable victime,
Veux-tu continuer tes aberrations ?
Dans tes désirs impurs, si tu sus la séduire
Par tes discours hélas ! ton langage flatteur,
Des vertus du prochain, coupable détracteur,
Avec toi dans l'enfer veux-tu donc la conduire ?

VIII

Hélas ! des voluptés l'absinthe, sous tes pas,
Pousse de plus en plus ses racines fécondes,
Devenant en croissant plus fortes, plus profondes.
Dans ton aveuglement, tu ne t'aperçois pas
Que tu coules ta vie au milieu des tempêtes,
Près de rendre ton compte au Monarque éternel,
Attendant à ses pieds ton arrêt solennel,
Car la faux de la mort plane sur vos deux têtes.

IX

Dans un gouffre effrayant, vaste comme l'enfer,
Tu viens d'engloutir tout, ta santé, ta fortune,
Consacrant ton encens à la troupe importune
Des plaisirs criminels qu'inspire Lucifer.

Tu n'es depuis longtemps que l'ombre de toi-même.
Tes membres décrépits n'ont plus de mouvement.
Tu commences déjà ton éternel tourment.
Comment sortiras-tu de ta misère extrême ?

X

Dans ton malheureux sort, sans secours, sans argent,
Réduit à mendier l'aumône tutélaire,
Des péchés des grandeurs flamme piaculaire,
Et tes durs créanciers à tout pas t'outrageant.
Peut-on pousser plus loin la misère et la honte,
L'opprobre, l'amertume et les tourments divers
Que répond l'inconduite au sein de l'univers
Et que le mendiant dans sa détresse affronte ?

XI

Infortuné jeune homme, un brillant avenir
Ouvrait devant tes pas une belle carrière.
Des maux la volupté funeste avant-courrière,
N'a laissé dans ton cœur qu'un triste souvenir.
Le Ciel n'a jamais fait triompher l'inconduite.
Sa main ne sème pas sa carrière de fleurs ;
Elle courbe son front sous le poids des malheurs ;
A l'extrême misère elle est enfin réduite.

XII

Tu pouvais ici bas, dans la prospérité,
Couler des jours heureux, des jours dignes d'envie ;
Et les derniers instants de ta coupable vie
Sentent le souffle impur de l'immoralité.
Oh ! si de la vertu tu connaissais les charmes !
Oh ! si ton cœur s'ouvrait à ses rayons vainqueurs,
Dont la divine flamme embrase bien des cœurs,
Oui, tu serais bientôt sans trouble et sans alarmes.

XIII

Non, tout n'est pas perdu pour toi dans ce séjour.
Le sang du Fils de Dieu coule encor de ses veines,
Versé pour réparer les faiblesse humaines,
En ouvrant au pécheur son Paradis, un jour.
Courage, confiance et repentir sincère.
Il demande un cœur humble et plein de charité,
Un cœur ami du bien et de la vérité ;
De ceux qui sont flétris sa main ferme l'aigreur.

XIV

Dissipe de ton front les nuages épais.
Nous avons dans le ciel une mère chérie ,
Ton cœur battait de joie au seul nom de Marie.
Tu l'invoquais jadis, tes jours coulaient en paix.
Tu ne la pas perdue, elle est encor ta mère.
Son œil veille sur toi du séjour éternel.
Elle t'ouvre ses bras et son cœur maternel
Pour calmer tes regards et ta douleur amère.

CONCOURS DIVERS DE 1873.

PROGRAMME des prix distribués à la
séance publique du 4 novembre.

Sérériculture. — Grainage.

- MM. Olivier (Bruno), de Sainte-Enimie, 30 fr.
Olivier (René), id. 30 fr.
Mme Veuve Robert, id. 30 fr.
MM. Monginoux (Casimir), de la Malène, 30 fr.
Saltet (Prosper), instituteur à St-Martin-de-Bou-
baux, 20 fr.

Arboriculture, viticulture et jardinage.

M. Monestier (Léopold), propriétaire à Mende, une médaille de vermeil pour ses plantations fruitières dans les communes de Saint-Saturnin et de Banastoc.

Manse, propriétaire, à Mende, une médaille d'argent.

Tinohard, jardinier à Mende, une médaille de bronze et 20 fr.

Panadis, jardinier à Mende, une médaille de bronze et 20 fr.

Laurans (Pierre), jardinier à Mende, une prime de 20 fr.

Le directeur de l'école des frères de la Canourgue, des traités d'horticulture et une médaille de bronze.

Astruc (Bruno), jardinier à Mende, une prime de 15 fr.

Grousset, vice-président du tribunal de Mende, rappel de la médaille qui lui a été décernée l'année dernière.

De Charpal (Jules), propriétaire, au Cayla, commune de la Capelle, une médaille de bronze.

Bartrand, propriétaire à Mende, une médaille de bronze.

Buisson (Privat), jardinier à Mende, une médaille de bronze.

Vivolas (Pierre), jardinier à Mende, une médaille de bronze.

Brajon (Privat), propriétaire à Changefège, maire de Balsiège, une médaille de bronze.

MM. Fournier (Jean), jardinier à Mende, uns écateur et une prime de 10 fr.

Arnal atné, jardinier à Mende, un sécateur et une prime de 10 fr.

Pauc (Jean), jardinier à Mende, une prime de 10 fr.

Bringer (Etienne), jardinier à Mende, une prime de 10 fr.

Gosse (Jean), Jardinier à Mende, uneprime de 10 fr.

Aldebert (Pierre) dit Jarnelle, jardinier à Mende, une prime de 10 fr.

Monginoux (Fortuné), propriétaire à la Malène, pour la viticulture, une médaille d'argent.

Chaulage et plâtrage des terres.

M. Crespin (Charles), propriétaire à Berlière, commune de Montrodat, une prime de 100 fr.

Industrie manufacturière.

M. Boyer-Tardieu, distillateur à Mende, une médaille d'or de 50 fr.

Dentelle et ganterie.

Mme Mager, de Mende, une médaille de vermeil, et une prime de 50 fr.

Mme la Supérieure du couvent de la Providence, à Mende, une médaille d'argent et uneprime de 30 fr.

M. Celles (Hilarion), fabricant de gants, à la Canourgue, une médaille d'argent.

Mlles Celina Portalier, de la Canourgue, une médaille de bronze et une prime de 10 fr.

Etiennette Imbert, de la Canourgue, une médaille de bronze et une prime de 10 fr.

Mlle Fayet (Julie), de Mende, ayant exposé plusieurs beaux ouvrages de broderie, il lui est accordé une mention honorable avec le regret que des récompenses pour cet objet n'aient pas été comprises dans le programme.

**Encouragements aux personnes chargées
des observations météorologiques.**

MM. Ponge, maître mineur à Vialas, une médaille de bronze et 20 fr.

Le frère Stanislas, à N.-D. des Neiges, une médaille de bronze.

Le frère Saint-Pierre, à Villefort, une médaille de bronze.

Maurin, agent-voyer à Mende, une médaille de bronze.

Arzalier, garde-forestier à Chazeaux, une prime de 40 fr.

Aubin, garde-forestier à Meyrueis, une prime de 20 fr.

Fiégel, garde forestier au Cheylard-L'Evêque, une prime de 20 fr.

Cros, garde forestier à Bagnols, une prime de 20 fr.

Pontier, garde forestier à Nasbinals, une prime de 10 fr.

**Primes aux instituteurs et aux élèves de
l'école normale.**

MM. le Directeur de l'école des frères de Meyrueis, une médaille d'argent.

Atger, instituteur au Mas-Bonnet, commune du Pompidou, une médaille de bronze, le Traité d'agriculture d'Ysabeau et les veillées de la Ferme du Tourne-Bride, par Joignaux.

MM. Bouvière (Jean), élève-maître sortant de l'école normale de Mende, une médaille de bronze, le *Traité d'agriculture d'Ysabeau* et les veillées de la *Ferme du Tourne-Bride*.

Delmas (Henri), élève sortant de l'école normale de Mende, une médaille de bronze, le *Traité d'agriculture d'Ysabeau* et les veillées de la *Ferme du Tourne-Bride*.

PRIMES

OBTENUES PAR LES ÉLEVEURS LOZÉRIENS au concours régional d'Annonay.

Les succès remportés par les agriculteurs lozériens ne peuvent nous laisser indifférents. Nous avons été heureux de voir qu'au concours régional d'Annonay, nos éleveurs ont su maintenir cette année le haut rang auquel ils s'étaient placés dans les précédentes expositions. Voici les prix qu'ils ont obtenus dans cette solennité :

ESPÈCE BOVINE

1^{re} CATÉGORIE — *Race Tarentaise*.

Mâles. — 1^{re} section. — Animaux de 1 à 2 ans. — 1^{er} prix à M. Grousset, à Barjac (Lozère).

2^e section. — Animaux de 2 à 3 ans. — 1^{er} prix, M. Grousset.

Femelles. — 1^{re} section. — Génisses de 1 à 2 ans. — 1^{er} prix, M. Grousset.

2^e section. — Génisses de 2 à 3 ans. — 2^e prix, M. Grousset.

3^e section. — Vaches de plus de 3 ans, pleines ou à lait. — 3^e prix, M. Grousset.

2^e CATÉGORIE. — Races de travail françaises diverses.

Mâles. — 1^{re} section. — Animaux de 1 à 2 ans. — 1^{er} prix, M. Ch. Durand, à Salles-Basses (Lozère); 4^e supplémentaire, M. Grousset.

2^e section. — Animaux de 2 à 3 ans. — 1^{er} prix, M. Ch. Durand; 2^e, M. Grousset.

Femelles. — 1^{re} section. — Génisses de 1 à 2 ans. 1^{er} prix, M. Ch. Durand; 3^e, M. Grousset.

2^e section. Génisses de 2 à 3 ans. — 1^{er} prix, M. Grousset, 2^e, M. Ch. Durand.

3^e section. — Vaches de plus de 3 ans, pleines ou à lait. — 3^e prix, M. Grousset; 4^e, M. Ch. Durand; mention honorable, M. Ch. Durand.

Prix d'ensemble. — Un objet d'art, à M. Ch. Durand, pour ses animaux de race d'Aubrac.

En outre, une médaille d'argent a été donnée à M. Jean Hugonnet, employé chez M. Ch. Durand, et une à M. Auguste Grousset, employé chez M. Grousset.

Sur les 22 récompenses attribuées à la catégorie des races de travail françaises, 13, dont tous les premiers prix, sont revenus à la race d'Aubrac.

INTERDICTION DE LA PÊCHE.

Par arrêté préfectoral du 6 octobre dernier, la pêche a été interdite dans le département de la Lozère, du 20 octobre au 31 janvier prochain.

Cette interdiction s'applique à toute espèce de poissons et à l'écrevisse, ainsi qu'à tous les procédés de pêche, même à la ligne flottante tenue à la main.

Ministère de l'agriculture et du commerce.

Un concours sera ouvert, le lundi 23 février prochain, à l'Ecole vétérinaire de Lyon pour la nomination à deux emplois de chef de service de physique, chimie et pharmacie vacants dans les Ecoles vétérinaires de Lyon et de Toulouse.

Le programme de ce concours est déposé à la Préfecture de la Lozère (3^e division) où les personnes intéressées pourront en prendre connaissance.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

COMMUNIQUÉES PAR M. LEFRANC,

Ingénieur du service hydraulique, à Mende.

Hauteurs de pluie tombée pendant les mois de l'année courante ci-après désignés, observées aux différentes stations du département de la Lozère (Totaux par mois.)

DÉSIGNATION DES STATIONS	Octobre		
	mm.	mm.	mm.
CHAZEUX (Chassézac, affluent de l'Ardèche)...	52 80		
VILLEFORT (Altier, affluent du Chassézac).....	200 75		
VIALAS (Cèze, affluent du Rhône).....	153 50		
SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE (Gard).....	103 75		
LE PONT-DE-MONTVERT (Tarn).....	77 50		
MEYRUEIS (Tarn).....	43 50		
FLORAC (Tarn).....	38 21		
MONTMIRAT (entre Tarn et Lot).....	69 30		
LE MASSEGROS (Aveyron).....	68 70		
LE BLEYARD (Lot).....	64 25		
BAGNOLS (Lot).....	82 80		
MENDE (Lot).....	54 77		
MARVEJOLS (Coulagne, affluent du Lot).....	56 10		
LAJO (Trueyre, affluent du Lot).....	(A)		
ST-LÉGER-DU-MALZIEU (Trueyre, affluent du Lot)...	49 62		
ST-CHÉLY-D'APCHER (Trueyre, affluent du Lot)...	55 43		
MASBINALS (Bez, affluent de la Trueyre).....	28 50		
CHATEAUNEUF (Chapauroux, affluent de l'Allier)...	39 25		
CHEYLARD-L'EVÊQUE (Allier).....	63 »		
LANGOGNE (Allier).....	55 20		
NOTRE-DAME-DES-NEIGES (entre Allier et Ardèche)...	159 12		

(A) La station de Lajo n'a pas encore fonctionné.

**PRIX DES GRAINS, PAR HECTOILITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — SEPTEMBRE 1873.**

— 299 —

ARRONDISSEMENTS	DÉSIGNATION DES MARCHÉS	FROMENT		METEIL		SEIGLE		ORGE		AVOINE	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	26 50	24 75	24 10	20 40	16 67	16 37	14 »	14 »	9 »	9 »
	Meyrueis.....	25 »	25 »	20 »	20 »	16 25	16 25	13 75	13 75	8 75	8 75
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	17 »	17 »	» »	» »	9 »	9 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	25 25	27 56	21 80	24 10	19 28	22 05	15 52	17 90	9 50	10 11
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	» »	26 40	» »	» »	16 »	17 20	» »	» »	» »	» »
	Servelette.....	» »	» »	» »	» »	16 25	15 25	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	16 58	17 50	14 »	15 25	9 66	9 »
	Mende.....	26 40	27 »	23 »	24 »	17 75	17 »	15 »	15 »	9 25	9 »
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	18 »	20 »	15 »	18 »	10 »	12 »
	PRIX MOYEN.....	25 73	26 39	22 22	22 12	16 87	17 36	14 54	15 65	9 30	9 55

**PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — OCTOBRE 1873.**

ARRONDISSEMENTS.	DÉS IGNATION DES MARCHÉS.	FROMENT.		MÉTIEL.		SEIGLE.		ORGE.		AVOINE.	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	24 37	24 75	20 40	20 40	16 12	16 12	13 87	14 »	9 »	8 15
	Meyrueis.....	25 »	25 »	18 75	18 75	16 25	16 25	15 »	15 »	8 75	8 75
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	17 »	17 »	» »	» »	10 »	10 »
MARVEJOLS.....	La Canourgué.....	27 56	27 56	24 10	24 10	22 05	22 05	17 90	17 90	10 11	10 11
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	15 »	15 »	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	28 40	26 40	» »	» »	17 20	17 20	» »	» »	» »	» »
	Serverette.....	» »	» »	» »	» »	15 50	16 50	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	18 »	18 33	15 »	15 »	9 »	9 »
	Mende.....	27 »	26 50	22 »	21 »	17 »	17 »	16 »	16 »	9 »	9 »
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	20 »	19 »	18 »	18 »	12 »	12 »
	PAIX MOYEN.....	26 32	26 43	21 31	21 06	17 41	17 44	15 96	15 98	9 69	9 57





MM. les auteurs des Rapports ou mémoires imprimés dans le Bulletin pourront en faire exécuter, à leurs frais, un tirage à part, aux prix suivants, en s'adressant à l'imprimeur.

La demande devra en être faite directement à l'imprimeur avant le tirage du *Bulletin*, attendu que les planches ne sont pas conservées.

NOMBRE DE FEUILLES.	25	50	100	200	500
	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.
Four une feuille (16 pages), papier, pliage, piqure.....	fr. c 4 80	fr. c 6 »	fr. c 8 »	fr. c 14 »	fr. c 25 »
Trois quarts de feuille (12 pages).	4 50	6 »	8 »	12 »	22 »
Demi-feuille (8 pages).....	3 »	4 »	5 »	8 »	16 »
Quart de feuille (4 pages).....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Couverture non impr. (couleur).	0 40	0 60	1 20	2 »	5 »
Id. imprimée id.	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Composition d'un titre d'entrée spécial pour le tirage à part d'un Mémoire: 1 fr.					

Les frais de remaniement nécessités par les corrections que feraient après coup les auteurs ne sont pas compris dans ces conditions.

LE MESSAGER AGRICOLE, revue des associations et des intérêts agricoles du Midi, publié sous la direction de M. le Docteur Frédéric Cazalis, paraissant le 5 de chaque mois. — 6 fr. par an. — Montpellier, à l'imprimerie Gras, rue du Grand-Galton, 2. — Paris, à l'agence Havas, rue Jean-Jacques-Rousseau, 3.

AVIS

Aux Membres correspondants.

Pour éviter à MM. les Correspondants la peine d'envoyer leur cotisation, la Société la fera, désormais, recouvrer à domicile, comme celle des autres membres.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts

DU

DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

TOME XXIV^e. — 1873.

Décembre

MENDE

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,

Rue Basse, 5.

1873

SOMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE. — Agriculture, etc. — Séance du 18 décembre 1873, présidence de M. Delapierre, président, page 301 ; — Nominations, p. 303 ; — Concours régional agricole à Mende, en 1874, p. 303 ; — Du Bombyx Cynthia et son acclimatation en France, par M. Christian-Ledoux, p. 329 ; — Les amendements et les engrais minéraux appliqués au sol des Cévennes, par M. Jeanjean. — Compte-rendu, par M. Delapierre, président, p. 336. — Ecole de Bergers à la Bergerie nationale de Rambouillet (Seine-et-Oise), p. 352.

Observations météorologiques, p. 356.

Prix des grains, par hectolitre d'après les Mercuriales des marchés du département de la Lozère (Novembre et Décembre 1873), p. 357 et 358.

Table des Matières du tome XXIV^e, 1873, p. 359.

DEUXIÈME PARTIE. — Histoire et archéologie : — Pèlerinages. — Notice sur les anciens pèlerins du Gévaudan, p. 279.

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1873.

Présidence de M. DELAPIERRE, Président.

Présents : MM. ANDRÉ, archiviste, BERGOUNHE, BRAJON, maire de Balsièges, BOURRILLON (Xavier), MAURIN, agent-voyer, MONESTIER, NOEL, PARADIS et VINCENS.

Avant la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, il a été procédé à la distribution des médailles obtenues par les lauréats des divers concours de novembre dernier.

M. le Président donne ensuite connaissance des lettres de remerciement qu'il a reçues de M. le Directeur de l'école des Frères de Meyrueis, et de M. Celles, fabricant de gants à la Canourgue, pour les médailles qui leur ont été décernées.

— M. Tuzet, médecin à Mende, fait don du portrait de Louis XVI, dessiné et gravé par Le Beau, en 1774. Remerciments.

M. l'abbé Jory, curé de la Canourgue, fait don d'un exemplaire de son *Histoire de Ste-Enimie*. — Remerciments.

— Dépôt d'un exemplaire du discours, prononcé par M. Pellerin, substitut du Procureur général, à l'audience solennelle de rentrée de la cour d'appel de Nîmes, le 4 novembre dernier. Ce remarquable discours, qui traite des *biens communaux*, et qui, par suite, intéresse particulièrement notre département, sera déposé dans la bibliothèque de la Société.

— L'Ecole de Bergers du Haut-Tingry a été transférée, depuis quelque temps, à la Bergerie Nationale de Rambouillet. M. le Ministre de l'agriculture et du commerce en a adressé le prospectus. Celui-ci sera inséré au *Bulletin* afin que les agriculteurs lozériens puissent se bien pénétrer des avantages offerts par cette école, dans laquelle les apprentis sont admis gratuitement après un examen passé préalablement devant l'instituteur de leur commune, sur la lecture, l'écriture et la pratique des quatre premières règles de l'arithmétique.

— Le programme du Concours régional agricole qui doit se tenir à Mende du 20 au 27 juin prochain, est parvenu à M. le Président. Il sera reproduit dans le plus prochain *Bulletin*.

— M. Ch. Bourguine, agriculteur à Mazimbert, près Grandrieu, membre de la Société, a écrit à M. le Président pour lui faire connaître qu'il vient de s'entendre avec M. Meixmoron, de Nancy, pour avoir un approvisionnement de charrues Dombasle et de herse répondant aux besoins de la région de Grandrieu. M. Bourguine ajoute que le dépôt de ces instruments est provisoirement fixé à Mazimbert. Il offre toutefois de transférer, au besoin, ce dépôt dans tel endroit que lui désignerait la Société, afin de le mettre mieux à la portée des agriculteurs du département.

La Société félicite M. Bourguine de l'initiative qu'il vient de prendre. Elle espère que les cultivateurs lozériens lui sauront gré de leur avoir fourni les moyens de se procurer facilement des instruments dont la réputation est faite depuis longtemps, et dont

notre pays fait usage d'une manière malheureusement trop restreinte.

— Un candidat offrant de sérieuses garanties pour l'avenir, s'étant présenté pour aller apprendre à Aurillac la fabrication du fromage de Hollande, aux frais de la Société, M. le président a demandé à M. Chibret père de nouveaux renseignements desquels il résulte que, pour le moment, la fabrication est interrompue et qu'il y a lieu d'attendre une reprise, que les prix élevés du fromage du Cantal retarderont peut-être longtemps.

— Il est ensuite procédé à la formation du budget de 1874.

— MM. Bourrillon (Henri), Grenié, Grousset, de Lescure, Martinet et Monestier sont nommés membres de la Commission instituée pour organiser le concours d'animaux de boucherie qui se tiendrait dans le département, vers les premiers mois de l'année prochaine.

NOMINATIONS.

Membre titulaire.

M. Paradan (Joseph), avocat à Mende.

Membre associé.

M. Benoît (Cyprien), propriétaire à Mende.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

CONCOURS RÉGIONAL AGRICOLE A MENDE **du samedi 20 au lundi 29 juin 1874.**

ARRÊTÉ.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE,

Vu les arrêtés qui ont jusqu'à ce jour réglé l'institution

des concours régionaux agricoles, les comptes rendus et les rapports dont ils ont été l'objet ;

Vu les observations présentées par les différents jurys des concours antérieurs ;

Vu les vœux émis par les délégués des associations agricoles, les membres du jury et les exposants ;

Le conseil des inspecteurs entendu ;

Sur le rapport du directeur de l'agriculture,

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER.

Le concours d'animaux reproducteurs, d'instruments et de produits agricoles institué chaque année dans la région comprenant les départements des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de l'Ardèche, de la Drôme, de l'Isère, de la Haute-Loire et de la Lozère, se tiendra, en 1874, dans la ville de Mende.

Art. 2.

Une prime d'honneur, consistant en une coupe d'argent de la valeur de 3,500 francs, sera décernée à l'agriculteur du département de la Lozère qui aura obtenu l'un des prix cultureux ci-après désignés, et qui, reconnu relativement supérieur à ses concurrents, aura présenté dans sa catégorie le domaine ayant réalisé les améliorations les plus utiles et les plus propres à être offertes comme exemple.

Des prix cultureux seront attribués, savoir :

1° Un objet d'art de 500 francs et une somme de 2,000 francs, à la catégorie des propriétaires exploitant leurs domaines directement ou par régisseurs et maître valets ; 500 francs et des médailles seront distribués aux agents de l'exploitation primée ,

2° Un objet d'art de 500 francs à la catégorie des fermiers à prix d'argent ou à redevances en nature fixes, remplaçant le prix de ferme ; des cultivateurs-propriétaires

tenant à ferme une partie de leurs terres en culture ; des métayers isolés (domaines au-dessus de 20 hectares) ;

3° Un objet d'art de 500 francs, destiné au propriétaire, et une somme de 2,000 francs à répartir entre métayers, à la catégorie des propriétaires exploitant plusieurs domaines par métayers ;

4° Un objet d'art de 200 francs et une somme de 600 francs, avec 200 francs et des médailles applicables aux divers agents de l'exploitation, à la catégorie des métayers isolés ou petits cultivateurs, propriétaires ou fermiers de domaines au-dessus de 5 hectares et n'excédant pas 20 hectares.

Dans le cas de l'attribution de la coupe d'honneur à l'un des prix cultureux, l'objet d'art spécial à ce prix ne sera pas décerné.

Les médailles d'or et d'argent, dites *de spécialité*, continueront à être attribuées pour des améliorations partielles déterminées.

1^{re} DIVISION.

ANIMAUX REPRODUCTEURS.

Art. 3.

Les prix et médailles sont répartis de la manière suivante entre les diverses classes, catégories et sections d'animaux jugés dignes de les obtenir.

1^{re} CLASSE.

ESPÈCE BOVINE.

1^{re} Catégorie. — Race d'Aubrac pure.

MALES.

1^{re} SECTION. — Animaux de 1 à 2 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1872 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 300

3^e prix. Une médaille de bronze et 200

2^e SECTION. — Animaux de 2 à 3 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 300

FEMELLES.

1^{re} SECTION. — Génisses de 1 à 2 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1872 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 200 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 150

3^e prix. Une médaille de bronze et 100

2^e SECTION. — Génisses de 2 à 3 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872, pleines ou à lait.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 250 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 200

2^e prix. Une médaille de bronze et 150

4^e prix. Une médaille de bronze et 100

3^e SECTION. — Vaches de plus de 3 ans, nées avant le 1^{er} mai 1871, pleines ou à lait.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 300 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 250

3^e prix. Une médaille de bronze et 200

4^e prix. Une médaille de bronze et 100

2^e Catégorie (spéciale). — Races de travail françaises, diverses pures (Mézenc, Villard-de-Lans et autres), la race d'Aubrac exceptée.

MALES.

1^{re} SECTION. — Animaux de 1 à 2 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1872 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 300

3^e prix. Une médaille de bronze et 200

2° SECTION. — Animaux de 2 à 3 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2° prix. Une médaille d'argent et. . . 300

FEMELLES.

1^{re} SECTION. — Génisses de 1 à 2 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1872 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 200 fr.

2° prix. Une médaille d'argent et. . . 150

3° prix. Une médaille de bronze et . . 100

2° SECTION. — Génisses de 2 à 3 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 250 fr.

2° prix. Une médaille d'argent et. . . 200

3° prix. Une médaille de bronze et . . 150

4° prix. Une médaille de bronze et . . 100

3° SECTION. — Vaches de plus de trois ans, nées avant le 1^{er} mai 1871.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 300 fr.

2° prix. Une médaille d'argent et. . . 250

3° prix. Une médaille de bronze et . . 200

4° prix. Une médaille de bronze et . . 100

PRIX D'ENSEMBLE. — Un objet d'art sera décerné, s'il y a lieu, au meilleur ensemble d'animaux des 1^{re} et 2° catégories, composé au moins d'un mâle de 1 à trois ans, et de quatre femelles de plus d'un an, de même race, nés et élevés chez l'exposant.

Ce prix ne pourra être obtenu à nouveau par le même

exposant qu'à la condition que les animaux composant le lot d'ensemble n'aient pas figuré dans un lot antérieurement primé.

Les lots d'ensemble pourront être présentés isolément ou se composer d'animaux exposés dans les diverses sections de la catégorie à laquelle ils appartiendront.

Pour être soumis au jugement du jury, ils devront avoir été déclarés à l'avance au commissaire général du concours, par le propriétaire, au plus tard, le jour fixé pour la réception des animaux, comme concourant pour le prix ci-dessus. Néanmoins, lesdits animaux ne seront pas dispensés de la déclaration mentionnée à l'article 23.

3^e Catégorie. — Race tarentaise ou tarine.

MALES.

1^{re} SECTION. — Animaux de 1 à 2 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1872 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 300

2^e SECTION. — Animaux de 2 à 3 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 300

FEMELLES.

1^{re} SECTION. — Génisses de 1 à 2 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 200 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 100

2^e SECTION. — Génisses de 2 à 3 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872, pleines ou à lait.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 250 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . 200

3^e prix. Une médaille de bronze et . . 100

3^e SECTION. — Vaches de plus de trois ans, nées avant le 1^{er} mai 1871 pleines ou à lait.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 300 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . 250

3^e prix. Une médaille de bronze et . . 200

4^e prix. Une médaille de bronze et . . 100

4^e Catégorie (spéciale). — Races laitières, françaises ou étrangères, pures ou croisées, autres que la race tarentaise.

(Les animaux seront appréciés au point de vue de l'aptitude particulière à la production du lait.)

MALES.

1^{re} SECTION. — Animaux de 1 à 2 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1872 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . 300

2^e SECTION. — Animaux de 2 à 3 ans, nés depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 400 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . . 300

FEMELLES.

1^{re} SECTION. — Génisses de 1 à 2 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1872 et avant le 1^{er} mai 1873.

1^{er} prix. Une médaille d'or et . . . 200 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 150

3^e prix. Une médaille de bronze et 100

2^e SECTION. — Génisses de 2 à 3 ans, nées depuis le 1^{er} mai 1871 et avant le 1^{er} mai 1872.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 250 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 200

3^e prix. Une médaille de bronze et 100

3^e SECTION. — Vaches de plus de trois ans, nées avant le 1^{er} mai 1871.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 300 fr.

2^e prix. Une médaille d'argent et. . 250

3^e prix. Une médaille de bronze et 200

4^e prix. Une médaille de bronze et 100

PRIX D'ENSEMBLE. — Un objet d'art sera décerné, s'il y a lieu, à l'ensemble d'animaux des 3^e et 4^e catégories, que le jury reconnaitra le meilleur parmi ceux présentés.

Le lot devra être composé au moins d'un mâle de un à trois ans et de quatre femelles âgées de plus d'un ans, de même race, nés et élevés chez l'exposant.

Ce prix ne peut être obtenu à nouveau par le même exposant qu'à la condition que les animaux composant le lot d'ensemble n'aient pas figuré dans un lot antérieurement primé.

Les lots d'ensemble pourront être présentés isolément ou

se composer d'animaux exposés dans les diverses sections de la catégorie à laquelle ils appartiendront.

Pour être soumis au jugement du jury, ils devront avoir été déclarés à l'avance au commissaire général du concours, par le propriétaire comme concourant pour le prix ci-dessus. Néanmoins, lesdits animaux ne seront pas dispensés de la déclaration mentionnée à l'article 23.

2^e CLASSE.

ESPÈCE OVINE.

(Les animaux exposés devront être nés avant le 1^{er} mai 1873, à l'exception toutefois des agneaux et des agnelles devant faire partie des lots d'ensemble.)

1^{re} Catégorie. — Race mérinos et métis-mérinos.

MALES.

- 1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 200 fr.
- 2^e prix. Une médaille d'argent et. . 150
- 3^e prix. Une médaille de bronze et 100

FEMELLES.

(Lot de 3 brebis.)

- 1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 200 fr.
- 2^e prix. Une médaille d'argent et. . 150

2^e Catégorie. — Races françaises diverses.

MALES.

- 1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 150 fr.
- 2^e prix. Une médaille d'argent et. . 125
- 3^e prix. Une médaille de bronze et 100

FEMELLES.

(Lot de 3 brebis.)

1 ^{er} prix.	Une médaille d'or et. . . .	150 fr.
2 ^e prix.	Une médaille d'argent et. .	125
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et	100

3^e Catégorie. — Race south-down.

MALES:

1 ^{er} prix.	Une médaille d'or et. . . .	200 fr.
2 ^e prix.	Une médaille d'argent et. .	150
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et	100

FEMELLES.

(Lot de 3 brebis.)

1 ^{er} prix.	Une médaille d'or et. . . .	200 fr.
2 ^e prix.	Une médaille d'argent et. .	150

4^e Catégorie. — Croisements divers.

MALES.

1 ^{er} prix.	Une médaille d'or et. . . .	150 fr.
2 ^e prix.	Une médaille d'argent et. .	125
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et	100

FEMELLES.

1 ^{er} prix.	Une médaille d'or et. . . .	150 fr.
2 ^e prix.	Une médaille d'argent et. .	125
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et	100

Tous les animaux, à l'exception des races mérinos et métis-mérinos, devront être tondus depuis huit jours au

plus. Tout animal qui ne sera pas présenté dans cette condition pourra être exclus des concours par le jury.

PRIX D'ENSEMBLE. — Un objet d'art sera décerné, s'il y a lieu, à l'ensemble d'animaux des races ovines ci-dessus, que le jury reconnaitra le meilleur parmi ceux présentés.

Ce lot devra être composé au moins de trois mâles (un agneau, un antenais et un adulte) et de trois lots de femelles (agnelles, antenaises et adultes) de même race, nés et élevés chez l'exposant.

Ce prix ne pourra être obtenu à nouveau par le même exposant qu'à la condition que les animaux composant le lot d'ensemble n'aient pas figuré dans un lot antérieurement primé.

Les lots d'ensemble pourront être présentés isolément ou se composer d'animaux exposés dans la catégorie à laquelle ils appartiendront.

Pour être soumis au jugement du jury, ils devront avoir été déclarés à l'avance au commissaire général du concours, par le propriétaire, au plus tard le jour fixé pour la réception des animaux comme concourant pour le prix ci-dessus.

Néanmoins, lesdits animaux ne seront pas dispensés de la déclaration mentionnée à l'article 23.

3^e CLASSE.

ESPÈCE PORCINE.

(Les animaux exposés devront être nés avant le 1^{er} novembre 1873.)

1^{re} Catégorie. — Races indigènes, pures ou croisées entre elles.

2^e SECTION. — Races étrangères diverses.

- 1^{er} prix. Une médaille d'argent et. . 25 fr.
2^e prix. Une médaille de bronze et 20
3^e prix. Une médaille de bronze et 15

3^e SECTION. — Croisements divers.

- 1^{er} prix. Une médaille d'argent et. . 20 fr.
2^e prix. Une médaille de bronze et 10

2^e Catégorie. — Dindons.

- Prix unique. Une médaille d'argent et 25 fr.

3^e Catégorie. — Oies.

- Prix unique. Une médaille d'argent et 25 fr.

4^e Catégorie. — Canards.

- 1^{er} prix. Une médaille d'argent et. . 25 fr.
2^e prix. Une médaille de bronze et 15

5^e Catégorie. — Pintades et pigeons.

- Prix unique. Une médaille d'argent et 20 fr.

6^e Catégorie. — Lapins et léporides.

- Prix unique. Une médaille d'argent et 20 fr.

PRIX D'ENSEMBLE. — Un objet d'art pourra être décerné au plus bel ensemble de lots de basse-cour, sans distinction de races, appartenant au même propriétaire.

Art. 4.

Les animaux reproducteurs des espèces bovine, ovine et porcine devront être nés et élevés en France, appartenir à

des agriculteurs de la région, être en leur possession et se trouver dans les étables, bergeries ou porcheries situés dans la même région, au moins depuis le 1^{er} février 1874.

Art. 5.

Pour les races étrangères diverses des même espèces, les propriétaires de ces animaux nés et élevés en France auront le droit de les faire inscrire au catalogue des concours qu'il leur conviendra de choisir. Ces animaux seront admis à disputer les prix attribués à la race à laquelle ils appartiennent.

La même faculté est accordée aux exposants d'animaux de basse-cour français et étrangers.

Art. 6.

Sont exclus tous les animaux reconnus par le jury comme ayant atteint un engraissement exagéré ; tous ceux provenant d'achats faits par des conseils généraux de département, sociétés ou comices agricoles, et concédés ou revendus par lesdits conseils, sociétés ou comices.

Art. 7.

Un exposant ne pourra recevoir qu'un seul prix dans chaque section de chacune des catégories ; il pourra toutefois présenter autant d'animaux qu'il voudra dans chacune des sections.

Art. 8.

Des mentions honorables pourront être accordées lorsque plusieurs animaux appartenant au même propriétaire, et présentés ainsi qu'il est indiqué à l'article 7, mériteraient d'être primés, ou lorsque le jury, après avoir épuisé les récompenses prévues par l'arrêté, trouvera utile de signaler des reproducteurs à l'attention des éleveurs.

Art. 9.

Dans le cas où les animaux qui auront été jugés dignes des premiers et des seconds prix ne seront pas nés chez l'exposant, une médaille d'or ou d'argent, suivant la nature des prix, sera décernée à l'éleveur chez lequel seront nés ces animaux.

Pour justifier du droit à l'obtention de ces médailles, les lauréats devront fournir au commissaire général du concours un certificat, dont la formule leur sera délivrée au bureau de l'exposition.

Dans le cas où le certificat présenté serait en désaccord avec la déclaration primitive de l'exposant, la médaille ne pourra être attribuée.

Art. 10.

Les animaux primés dans un concours régional pourront toujours concourir ultérieurement dans un concours de la même nature ; mais, dans ce cas, ils ne pourront recevoir qu'un prix d'un degré supérieur à celui qu'ils auront obtenu dans la même section.

Si, dans le nouveau concours, les animaux sont désignés pour le prix qu'ils ont reçu précédemment, ils n'auront droit qu'au rappel de leur prix, et, malgré ce rappel, le prix, s'il est mérité par une autre concurrent, sera attribué à celui-ci.

Pour rendre possible l'exécution de ces prescriptions, les animaux primés seront marqués.

Art. 11.

Les animaux mâles et femelles primés au concours régional devront être conservés par leurs propriétaires, pour la reproduction, pendant les six mois qui suivront le concours ; après ce laps de temps, les exposants seront

obligés de justifier de l'existence desdits animaux, même s'ils les ont vendus à d'autres éleveurs, par l'envoi au ministère de certificats légalisés.

En cas d'inexécution de cette prescription, les propriétaires d'animaux primés devront être exclus, à l'avenir, des concours de l'Etat, à moins qu'ils ne puissent prouver, par un certificat de vétérinaire, légalisé par le maire de la commune, des faits d'accidents ou de maladies graves qui auront nécessité une autre destination donnée à l'animal primé.

Art. 12.

Une somme de 500 francs, quatre médailles d'argent et six de bronze seront distribuées aux gens à gages signalés au jury, par les lauréats, pour les soins intelligents donnés aux animaux primés.

II^e DIVISION.

MACHINES ET INSTRUMENTS AGRICOLES.

Art. 13.

Les exposants de machines et instruments agricoles ont la faculté de prendre part aux expositions dans les différents concours régionaux.

Art. 14.

Des concours spéciaux d'instruments auront lieu à Mende en 1874 ; ils seront l'objet d'essais publics auxquels il sera procédé par le jury.

Des prix et des médailles seront attribués de la manière suivante :

INSTRUMENTS D'EXTÉRIEUR DE FERME.

1° Charrues pour labours ordinaires.

- | | | |
|-----------------------|-----------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et. . . . | 100 fr. |
| 2° prix. | Une médaille d'argent et. . | 80 |
| 3° prix. | Une médaille de bronze et | 50 |

2° Fouilleuses.

- | | | |
|-----------------------|-----------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et. . . . | 150 fr. |
| 2° prix. | Une médaille d'argent et. . | 100 |

3° Charrues doubles, brabant.

- | | | |
|-----------------------|-----------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et. . . . | 200 fr. |
| 2° prix. | Une médaille d'argent et. . | 150 |
| 3° prix. | Une médaille de bronze et | 100 |

4° Charrue tourne-orreilles.

- | | | |
|-----------------------|-----------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et. . . . | 150 fr. |
| 2° prix. | Une médaille d'argent et. . | 100 |
| 3° prix. | Une médaille de hronze et | 50 |

5° Herses.

- | | | |
|-----------------------|-----------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et. . . . | 100 fr. |
| 2° prix. | Une médaille d'argent et. . | 80 |
| 3° prix. | Une médaille de bronze et | 50 |

6° Rouleaux brise-mottes.

- | | | |
|-----------------------|-----------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et. . . . | 150 fr. |
| 2° prix. | Une médaille d'argent et. . | 120 |
| 3° prix. | Une médaille de bronze et | 100 |

INSTRUMENTS D'INTÉRIEUR DE FERME.

1° Machines à battre, à manège.

- | | | |
|-----------------------|-----------------------------|---------|
| 1 ^{er} prix. | Une médaille d'or et. . . . | 200 fr. |
| 2° prix. | Une médaille d'argent et. . | 150 |
| 3° prix. | Une médaille de bronze et | 100 |

2° Tarares.

1^{er} prix. Une médaille d'or et. . . . 150 fr.

2° prix. Une médaille d'argent et. . 100

Art. 15.

COLLECTIONS D'INSTRUMENTS ARATOIRES PERFECTIONNÉS N'AYANT PAS CONCOURS *isolément*, PRÉSENTÉES PAR DES AGRICULTEURS QUI JUSTIFIERONT DE L'USAGE DE CES DIFFÉRENTS INSTRUMENTS SUR LEURS EXPLOITATIONS.

1^{er} prix. Une médaille d'or.

2° prix. Une médaille d'argent.

3° prix. Une médaille de bronze.

Art. 16.

Deux médailles d'or, quatre d'argent, six de bronze et des mentions honorables peuvent être accordées lorsque le jury, après avoir épuisé, pour les machines et instruments prévus, les récompenses indiquées dans le présent arrêté, trouvera nécessaire de signaler quelques-uns des autres instruments à l'attention des agriculteurs.

III° DIVISION.

PRODUITS AGRICOLES ET MATIÈRES UTILES A L'AGRICULTURE.

Art. 17.

Les exposants de produits agricoles et matières utiles à l'agriculture auront la faculté de prendre part aux différents concours régionaux.

Les médailles sont réparties de la manière suivante :

CONCOURS SPÉCIAUX.

1° Vins.

- 3 médailles d'or.
- 4 médailles d'argent.
- 5 médailles de bronze.

2° Eaux-de-vie et liqueurs, produits de distillerie,

- 2 médailles d'or.
- 3 médailles d'argent.
- 3 médailles de bronze.

3° Laines et toisons.

- 2 médailles d'or.
- 3 médailles d'argent.
- 3 médailles de bronze.

4° Produits séricicoles.

- 2 médailles d'or.
- 3 médailles d'argent.
- 3 médailles de bronze.

5° Produits forestiers (spécimens).

- 2 médailles d'or.
- 3 médailles d'argent.
- 3 médailles de bronze.

6° Collection de racines, tubercules et plantes alimentaires.

- 2 médailles d'or.
- 3 médailles d'argent.
- 3 médailles de bronze.

Deux médailles d'or, quatre d'argent et huit de bronze sont mises à la disposition du jury, pour être attribuées aux

produits agricoles et matières utiles à l'agriculture divers admis au concours, et dont le mérite aura été constaté, tels que :

Grains et graines, fourrages ;

Plantes industrielles (textiles, tinctoriales et autres) ;

Conserves alimentaires (légumes et fruits de toute espèce) ;

Beurre, fromages, miel, cire, sucre ;

Fécule cidre, etc. ;

Plants d'arbres, arbustes, etc. ;

Modèles d'instruments, plans de constructions et de bâtiments, cartes agronomiques, études, projets d'irrigation, dessins et herbiers.

Art. 18.

Les engrais et amendements, les livres, etc., pourront être admis au concours, mais aucune récompense ne leur sera accordée.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Art. 19.

Un jury, divisé en sections, sera nommé par le Ministre. Il a pour président d'honneur le préfet du département dans lequel se tient le concours, et pour président l'inspecteur général de l'agriculture, commissaire général du concours. Chaque section statue et délibère sur les récompenses mises à sa disposition par l'arrêté.

Deux membres, l'un désigné par M. le Préfet, l'autre élu par les exposants, feront partie de chacune d'elles.

Art. 20.

Le jury, dans ses décisions, se conformera strictement aux règles édictées dans le présent arrêté ; il pourra opérer des virements de prix dans chaque classe, suivant le nombre et la qualité des animaux exposés.

Il aura la même faculté dans la division des instruments et dans celle des produits agricoles.

Il ne devra pas établir de prix *ex æquo*.

Les prix résultant de virements seront attribués par toutes les sections du jury de chaque classe, réunies sous la présidence du commissaire général.

Dans le cas où les prix résultant de virements ne seraient pas suffisants pour récompenser tous les mérites reconnus, le jury pourra faire usage de la somme de 1,000 francs mise à la disposition du commissaire général par l'article 3.

Les jugements sont prononcés à la majorité des voix. S'il y a partage, la voix du président sera prépondérante.

Les décisions seront constatées dans un procès-verbal signé des membres du jury.

Aucun membre du jury ni commissaire ne pourra prendre part aux concours en qualité d'exposant.

Art. 21.

Un commissaire général, un commissaire général adjoint et des commissaires sont attachés à l'exposition pour recevoir, classer et surveiller les objets exposés, veiller à la bonne et prompte exécution des opérations du jury.

La police et la tenue du concours appartiennent exclusivement au commissaire général, qui statue seul en ce qui concerne l'entrée du public dans les différentes parties de l'exposition.

Art. 22.

Les frais de conduite et de transport seront supportés par les exposants d'après le tarif réduit consenti par les compagnies de chemins de fer, à la condition de justifier de l'admission au concours, en représentant la lettre d'avis délivrée par le Directeur de l'agriculture.

Art. 23.

Pour être admis à exposer, on doit adresser au Ministre de l'agriculture et du commerce une déclaration écrite, au plus tard le 20 mai 1874.

Pour les animaux, cette déclaration contiendra : le nom et la résidence du propriétaire (*commune, canton et département*) ; la catégorie et la section dans lesquelles ils doivent concourir, leur origine, leur race, leur âge, leur robe, la durée de possession et en quel lieu ces animaux ont résidé pendant cette durée.

Pour les instruments, elle indiquera : le nom et la résidence de l'exposant (*commune, canton et département*) ; la désignation, l'usage et le prix de vente ; si l'exposant a importé, inventé ou seulement perfectionné, ou enfin s'il a exécuté ou fait exécuter, sur des données antérieurement connues, la machine ou l'instrument exposé ; s'il y a lieu, le nom et la résidence de l'ouvrier exécutant.

Pour les produits agricoles, la déclaration portera la nature, la provenance, la quantité et la valeur vénale, ainsi que l'importance de la production.

Les exposants d'animaux sont responsables de leurs déclarations ; et si, par leur fait et volontairement, les animaux sont mal classés et reconnus tels par la deuxième section du jury, ils devront être mis hors concours.

Art. 24.

Toute déclaration qui ne sera pas parvenue au ministère le 20 mai 1874 et qui ne contiendra pas, en caractères lisibles, les renseignements indiqués ci-dessus, sera considérée comme nulle et non avenue.

Art. 25.

Les exposants qui, après cette déclaration, se trouveraient dans l'impossibilité d'envoyer au concours les animaux, instruments ou produits annoncés, seront tenus d'en donner avis au Ministre, le 10 juin au plus tard. A défaut de cette formalité, ils pourront, sur la proposition du jury, être exclus temporairement des concours.

Art. 26.

Les différentes opérations du concours de Mende sont réglées ainsi qu'il suit :

LE SAMEDI 20 JUIN. Réception des machines et instruments, de 8 heures du matin à 2 heures ; classement et montage.

LE LUNDI 22 JUIN. Essais publics des instruments admis aux concours spéciaux. — Entrée payante.

Réception des produits et matières utiles à l'agriculture admis aux concours spéciaux, de 8 heures du matin à 5 heures du soir.

LE MARDI 23 JUIN. Suite des concours spéciaux d'instruments. — Entrée payante.

Réception des produits et matières utiles à l'agriculture autres que ceux des concours spéciaux, de 8 heures du matin à 5 heures du soir.

LE MERCREDI 24 JUIN. Suite du jugement des instruments. — Entrée payante.

Opérations du jury des produits agricoles.

Réception des animaux, après la visite faite par un vétérinaire désigné par le commissaire général, de 8 heures du matin à 2 heures du soir. — Classement.

Aucun taureau ne sera admis dans le concours s'il n'est pas muni d'un anneau ou d'une monchette.

LE JEUDI 25 JUIN. Opérations du jury des animaux.

Exposition des instruments. — Entrée payante.

Exposition des animaux. — Entrée payante pendant les opérations du jury.

LE VENDREDI 26 JUIN. Exposition de tout le concours. — Entrée payante.

Réunion, sous la présidence du commissaire général, des délégués des associations agricoles, des membres du jury et des exposants, pour proposer les modifications qu'il conviendrait d'apporter à l'arrêté du concours de l'année suivante.

LE SAMEDI 27 JUIN. Continuation de l'exposition de tout le concours. — Entrée payante (1).

LE DIMANCHE 28 JUIN. Exposition de tout le concours. — Entrée gratuite.

La fermeture du concours est laissée à la libre disposition du commissaire général qui pourra la reculer jusqu'au lundi matin 29 juin.

Art. 27.

Aucun animal ni aucun objet ne pourra être enlevé sans la permission préalable du commissaire général.

(1) Les droits d'entrée, dont le montant et le mode de perception auront été arrêtés entre le commissaire général et le maire de la ville, seront perçus sous la direction exclusive du commissaire général et au profit de la localité où se tient le concours.

Art. 28.

Toute personne qui sera convaincue d'avoir fait une fausse déclaration, ou qui aura volontairement détruit ou altéré, fait détruire ou altérer les marques indiquées en l'article 10, sera exclue des concours par le jury, pour un temps plus ou moins long.

Art. 29.

Le montant des prix non ajournés sera payé aux propriétaires qui les auront obtenus ou à leur fondé de pouvoir régulier, au jour et aux heures qui seront indiqués par le commissaire général.

Les réclamations concernant le classement et l'attribution des prix ne seront reçues : pour les instruments, que jusqu'au jeudi, à 2 heures ; pour les animaux, que jusqu'au vendredi, à 2 heures.

Aucune réclamation de médaille ne sera admise après le 31 décembre 1874.

Art. 30.

Aussitôt que les prix auront été décernés, le procès verbal des différentes opérations du concours sera adressé par le commissaire général au Ministre de l'agriculture et du commerce.

Art. 31.

Toute contestation relative à l'exécution des dispositions du présent arrêté sera immédiatement et souverainement jugée par le jury, présidé par le commissaire général du concours.

Fait à Versailles, le 15 novembre 1873.

J. DE LA BOUILLERIE.

DU BOMBYX CYNTHIA

Et de son acclimatation en France.

Par M. CHRISTIAN-LEDoux.

Depuis 1858, M. Guérin-Méneville, le célèbre entomologiste, poursuit avec une persévérance digne de tous éloges l'acclimatation en France du Bombyx Cynthia, le ver à soie de Chine qui se nourrit des feuilles de l'ailante (verniss du Japon), et, une fois de plus, l'axiôme *improbus labor omnia vincit* se trouve confirmé, car le but est atteint. Des quantités considérables de cocons ont été obtenues dans beaucoup de localités, notamment par M. Henri Givelet dans son domaine de Flamboin et sur les remblais du chemin de fer de l'Est; par M. Uzebe, dans sa propriété de Milly; précédemment en Touraine, par M. le comte de la Mothe-Charaie, et avant tous, par M. Guérin-Méneville lui-même sur son terrain d'expérimentation à Joinville-le-Pont, près Vincennes; enfin, par beaucoup d'autres propriétaires sur une moins grande échelle, mais dont les éducations ont parfaitement réussi. L'acclimatation du Bombyx Cynthia ne peut donc pas être mise en doute; et, ce qui est encore plus important, c'est que la naturalisation de ce sérigène a été constatée sur plusieurs points de la France. On a pu voir suspendus aux ailantes des promenades publiques de Paris et dans les jardins de particuliers de la capitale, des cocons dont les vers n'avaient pas même été remarqués pendant leur existence; et les naturalistes en trouvent les papillons à l'état sauvage dans les départements de Seine-et-Oise, de la Marne,

d'Indre-et-Loire, d'où ils se répandront certainement dans beaucoup d'autres. La faune française s'est donc enrichie d'un nouveau lépidoptère, ce qui est une grande importance, car si, par impossible, l'industrie cessait pour un temps de tirer parti de la soie de ce bombyx, on serait toujours sûr de retrouver l'espèce dans toutes ces localités.

M. Henri Givelet a fait imprimer un ouvrage très-complet (1) que consulteront toujours avec fruit les personnes qui se livreront à l'éducation du Bombyx Cynthia; mais la courte notice rédigée par M. Usèbe, et publiée dans les mémoires de la Société centrale d'agriculture de France, aura je crois beaucoup plus d'influence sur les propriétaires pour les décider à s'occuper de sériciculture en démontrant non plus théoriquement, mais par des chiffres, les avantages que présente cette nouvelle branche de l'industrie agricole (2).

Obtenir un bénéfice de deux cents francs par hectare de terrains de qualité médiocre, de terrains qui souvent ne produisent rien, ne semble pas chose possible, et cependant tel est le résultat auquel est arrivé M. Uzèbe dans son exploitation de Milly.

S'il en est ainsi, dira-t-on, comment se fait-il que tous les terrains vagues susceptibles d'être plantés en ailante ne l'aient pas été depuis longtemps? La réponse

(1) 2 volumes in-8°, prix 10 fr. — La Société centrale d'agriculture de France a décerné une médaille d'or à l'auteur, tant pour cette publication que pour ses éducations de vers à soie de l'ailante.

(2) La Société centrale d'agriculture de France a décerné à M. Usèbe une médaille d'argent, et, dans la séance du 4 avril 1873, il a reçu de la Société d'acclimatation une grande médaille d'or.

à cette question est facile à faire. D'une part, les propriétaires disaient aux filateurs : Garantissez-nous le placement de nos cocons et nous en produirons. De l'autre, les filateurs répondaient : Si vous prenez l'engagement de nous fournir des cocons en assez grande quantité pour qu'un travail de sérieuse importance soit assuré, nous nous livrerons à la filature de vos produits; et personne ne prenait l'initiative. On tournait dans un cercle vicieux sans en sortir. Aujourd'hui le charme est rompu. Un industriel s'est décidé à opérer sur cette matière; il a déclaré être prêt à acheter tous les cocons d'ailante qui lui seront présentés. Il y a eu un commencement d'exécution et rien ne s'oppose plus à ce que tous les terrains improductifs où le vernis du Japon peut végéter ne donnent, d'ici à quelques années, un bénéfice égal à celui que l'on retire des bonnes terres à blé des meilleures parties de la France.

J'ai avancé que le mémoire de M. Uzèbe engagerait les propriétaires retirant peu ou point de revenu de terrains impropres à la culture des céréales, à les planter en ailantes pour se livrer à l'éducation du Bombyx Cynthia. A l'appui de mon dire, je vais en citer quelques passages :

« L'exploitation que j'ai créée, dit M. Uzèbe, consiste en trois hectares dépendant de mauvais bois »
» d'une étendue de 75 à 80 hectares..... Ils peuvent »
» être estimés entre 400 et 500 francs l'hectare. Le »
» sol est composé presque exclusivement de sable »
» siliceux blanc, légèrement mélangé de calcaire en »
» quelques parties, et parsemé de grosses roches de »
» grès. Dans ces terrains très-légers le chêne ne peut »
» s'élever et reste le plus souvent à l'état buissonneux.

- » C'est ce qui m'avait décidé à défricher cette partie
- » de bois pour y planter des ailantes.

- » La plantation a toujours été nettoyée minutieusement chaque année, à la pioche, pour détruire les
- » mauvaises herbes.

- » Avec ces soins et en recépant complètement les
- » souches tous les ans aussitôt après les grandes
- » gelées, j'ai obtenu une végétation magnifique. Sur
- » chaque souche, au bout de quatre ans en moyenne,
- » trois ou quatre rejets annuels de 2 mètres à 2 mètres
- » 50 de hauteur, et quelques-uns ont atteint dans
- » l'année la hauteur de 3 mètres 50. Sur ces tiges, les
- » feuilles atteignaient jusqu'à 1 mètre 25 de longueur. »

A la suite du détail des éducations de début de 1869-1870, M. Uzebe indique les résultats de son éducation de 1871.

- « Les premiers vers sont éclos le 16 juillet, et les
- » premiers cocons sont du 15 août. Jusqu'au 19
- » octobre, il a été recueilli environ 750 kilogrammes
- » de cocons.

- « Les rigueurs exceptionnelles prolongées de l'hiver
- » de 1870-1871 ayant fait périr un assez grand nombre de plants, et la gelée du 18 mai ayant détruit
- » les premières feuilles, cette quantité de cocons représente moins de deux tiers de récolte, en sorte
- » qu'une bonne année je pourrais récolter 1,200 kilos
- » environ, soit quatre cents kilogrammes par hectare,
- » et l'on pourrait mettre la moyenne entre 300 et 350
- » kilogrammes à l'hectare. »

Après avoir donné, dans un tableau très-complet, les frais d'établissement d'une plantation de trois

hectares d'ailantes et d'éducation du Bombyx Cynthia de 1866 à 1871, l'auteur ajoute : « Il résulte donc de » ces chiffres un prix de revient de 1 fr. par kilo- » gramme de cocons frais, et je ne pense pas qu'on » doive éprouver de mécompte sur ce chiffre quand » on songe que j'ai opéré dans un terrain très-mauvais » et que, par suite de mon inexpérience agricole, j'ai » dépensé, dans les premières années, bien au-delà des » dépenses à prévoir. »

Enfin il termine en disant : « On voit que le prix » de revient de un franc par kilogramme de cocons » frais laisse une marge importante au bénéfice du » producteur. Ne dût-on vendre la soie de l'ailante » qu'à l'état de bourre pour être cardée et filée, on » est certain d'obtenir un prix largement rémunéra- » teur en appliquant à cette culture des terrains de » qualité médiocre. »

Je crois avoir démontré par ce qui précède qu'il peut être avantageux dans toute la France de se livrer à l'éducation du Bombyx Cynthia : j'ajouterai que s'il est un département où cette industrie devrait se répandre, c'est certainement la Lozère ; d'abord parce que, dans ses montagnes, il existe une chance de plus que dans beaucoup d'autres pour la réussite des éducations, comme je le dirai tout à l'heure, et ensuite parce qu'elle contribuerait forcément à hâter le reboisement nécessaire, indispensable, sinon de toutes au moins d'une grande partie de ses pentes. L'ailante drageonnant beaucoup, doit parfaitement convenir pour retenir les terres, et la rapidité avec laquelle il se propage ferait atteindre le but que l'on se propose en

bien moins de temps qu'avec toute autre essence de bois, le frêne, le hêtre, l'orme et même le pin sylvestre.

Beaucoup de personnes se refusent au reboisement parce que les avantages qu'il présentera infailliblement sont à longue échéance, et que de notre temps on ne connaît plus qu'une chose, jouir le plus promptement possible. Il règne parmi nous une fièvre d'impatience produite, sans doute, par la rapidité à laquelle nous ont habitués les chemins de fer. En toute chose il faut arriver vite. On ne peut plus admettre qu'il faille trente ans pour, comme nos pères, arriver à la fortune. Bientôt on trouvera que le blé met trop de temps à venir, il faudra le remplacer par une substance que l'on confectionnera du jour au lendemain. Cette proposition paraîtra-t-elle plus extraordinaire que l'annonce, insérée dernièrement dans les journaux, d'un brevet d'invention pour fabriquer le sucre sans cannes, sans betteraves et à cinq centimes le kilogramme ?

C'est donc entrer dans l'esprit du moment, où tout doit marcher en train express, que de proposer un reboisement qui en trois ou quatre années liera les terres et donnera un revenu que dans les conditions ordinaires on n'oserait pas espérer après une attente de quinze ou vingt ans.

Tous les êtres, dans la nature, ont des ennemis à redouter. Le Bombyx Cynthia n'en est pas plus exempt que les autres. Dans les premiers jours de son existence, les insectes, plus tard les oiseaux, lui font la guerre. Pour le mettre à l'abri des premiers, il peut être bon de ne placer les petits vers sur les ailantes qu'après la première mue ; ils sont alors assez

forts pour résister aux fourmis, qui sont surtout à craindre au moment de l'éclosion ; mais on peut devancer cette époque, ainsi que l'a fait M. Uzebe, dont les vers, en 1870, ont été élevés à l'intérieur, pendant six ou huit jours, sur des feuilles trempant dans l'eau, et, en 1871, pendant les trois ou quatre premiers jours seulement.

Quant aux oiseaux, on ne peut éviter leurs ravages qu'en employant pour les éloigner les moyens usités en agriculture et surtout en horticulture. Les pays où ils sont rares présentent plus de chances de réussite que ceux où ils sont nombreux, comme en Bretagne, par exemple, et c'est ce qui m'a fait dire que les pentes de la Lozère, où l'on trouve si peu d'oiseaux, doivent évidemment convenir aux éducations de vers à soie sauvages.

Une fois les vers placés sur les ailantes, on n'a plus guère à s'en occuper que pour la récolte des cocons qui, commencée cinq semaines environ après l'éclosion des premiers vers, se prolonge pendant à peu près deux mois.

Relevés de dessus les arbres, les cocons peuvent être livrés à l'industrie ou réservés pour la reproduction. Dans ce dernier cas, on les enfle en chapelets de huit à dix que l'on conserve dans un endroit sec et aéré jusqu'au mois de juin, époque à laquelle les papillons commencent à sortir de leurs chrysalides. Est-il besoin de faire remarquer la différence qui existe entre les soins, le travail nécessités par les éducations du *Bombyx Cynthia*, et ceux du ver à soie du mûrier ? Evidemment non, et je termine en disant qu'il serait à désirer que quelques propriétaires du département,

marchant sur les traces de MM. Guérin-Méneville, de la Mothe-Charaie, Henri Givelet, Uzebe (pour suivre l'ordre chronologique) entreprissent de démontrer par leurs exemples les avantages que la Lozère trouverait à se livrer à l'éducation du ver à soie de l'ailante, en attendant le moment si désiré où la maladie qui sévit depuis plus de 20 années permettra, en disparaissant, de reproduire concurremment dans nos montagnes des Cévennes, ces belles chambrées dont les soies faisaient l'orgueil et la richesse du pays, et excitaient l'envie de tous les sériciculteurs.

CHRISTIAN-LEDOUX.

Ferrussac, octobre 1873.

LES AMENDEMENTS ET LES ENGRAIS MINÉRAUX appliqués au sol des Cévennes

PAR M. JEANJEAN.

Compte-rendu, par M. Delapierre, Président.

Cet ouvrage, dont la Société a fait récemment l'acquisition, nous présente les observations, en ce qui touche l'amélioration du sol et les principales cultures de nos Cévennes, d'un géologue non moins que d'un agronome distingué, M. Jeanjean, bien connu de nos sériciculteurs comme directeur de l'établissement d'essais de grainages

précoces de Saint-Hippolyte. Nous avons cru devoir, à raison de l'intérêt qu'il présente pour le pays, en donner le compte-rendu, nous permettant, ce dont voudra bien sans doute nous excuser l'auteur, de lui emprunter de nombreuses citations.

Un étroit rapport, dit M. Jeanjean dans son introduction, existe entre la composition minéralogique du sol et la qualité comme l'abondance des récoltes. C'est cette observation qui lui a suggéré l'idée de chercher les moyens de corriger les défauts des terres ingrates pour accroître leur fertilité. Après avoir rappelé les travaux des Gasparin, Dumas, Boussingault, Pasteur, etc., il aborde dans son premier chapitre la constitution géologique des Cévennes, la nature minéralogique des divers terrains et leurs cultures principales.

Que doit-on d'abord entendre par cette appellation générique de Cévennes ? Si l'on s'en rapporte aux désignations locales, rien de plus vague que le périmètre compris sous cette dénomination. Faut-il y voir, avec les anciens géographes, toute la grande chaîne, nommée par César, Cebenna, qui, traversant la Gaule, faisait communiquer les Alpes avec les Pyrénées ? Faut-il au contraire restreindre cette zone, comme fait l'habitant des hautes vallées du Tarn ou de la Mimente, qui ne se considère pas comme Cévénol, au versant du faite des deux mers qui, dans notre Lozère, penche vers la Méditerranée ? Faut-il y voir enfin, comme M. Jeanjean, la partie occidentale du département du Gard, ainsi que le pays contigu des départements de l'Ardèche, de la Lozère, de l'Aveyron et de l'Hérault ? Cette délimitation, bien que manquant d'une précision suffisante, nous paraît assez exactement répondre à la réalité des faits orographiques. Pour nous, nous rappo-

chant des vues de M. Jeanjean, le groupe des Cévennes réside dans ce massif qui, projetant son relief si âpre et si tourmenté, *vagues pétrifiées de quelque tempête géologique*, à l'est de la région des Causses, si dissemblables de structure, d'aspect et de végétation, et au sud ou à l'est du mont Lozère, nœud du système orographique reliant la chaîne Cévenole avec le plateau central par la Margeride, a pour noyau et pour point culminant le faite de l'Aigoual, et va mourir dans les plaines du Bas-Languedoc et du Rhône.

La région se trouve ainsi naturellement divisée, comme l'indique M. Jeanjean, en Hautes et Basses-Cévennes, les premières principalement granitiques et schisteuses, domaine des châtaigniers et des prairies; la seconde, principalement calcaire, zone du mûrier, de la vigne et de l'olivier. « Si, dit l'auteur, on parcourt les Cévennes du nord au midi, quittant le roc de Malpertus (Lozère), par 1863 mètres d'altitude, pour prendre près de Concoules la route nationale n° 106, et que l'on suive cette voie jusqu'au delà d'Anduze, on n'hésite pas à reconnaître l'existence de ces deux zones bien distinctes. »

Pour nous, on le comprend, c'est de ce qui, dans l'œuvre de M. Jeanjean, concerne les Hautes-Cévennes seules, que nous avons à nous préoccuper.

L'auteur nous donne la structure géologique des Cévennes, composées principalement de granite porphyroïde et de talcschistes, traversés l'un et l'autre par des filons de feldspath ou Minette. Il fait ressortir combien est avantageux l'un des principaux éléments constitutifs de ces roches, notamment du granit, le feldspath, que Nérée-Boubée a appelé à juste titre le *trésor des champs*, et qui, par sa décomposition, fournit à la végétation un élément précieux, la potasse, sa base alcaline.

Il constate l'extension qu'a pris dans les Hautes-Cévennes l'élevage des vaches laitières. « Le bétail, dit-il, est mieux nourri, et par suite le lait plus abondant et la viande de meilleure qualité ; ce qui contribue à faire tomber peu à peu ce préjugé si général qui existe dans le midi contre la viande de vache. M. Baudement a en effet prouvé victorieusement qu'il n'y avait aucune raison pour préférer la viande de bœuf à celle de vache ; et dans le Nord, notamment à Lille et à Grignon, les vaches convenablement soignées et engraisées sont toujours vendues comme viande de première qualité. »

Mais, fait-il observer, les bêtes à laine composent la majeure partie des troupeaux des Cévennes, et leur production intéresse au plus haut point l'agriculture de cette contrée.

Incidemment, il s'élève contre l'usage de ne tondre qu'imparfaitement les bêtes à laine. « La tonte lisse, dit-il, donne plus de laine que la tonte à bourrelets ; elle permet aux moutons de résister plus facilement aux pluies fortes chaleurs, et vient en aide à leur engraissement. Ce dernier point est depuis longtemps confirmé par l'expérience des propriétaires de l'Hérault. »

Sur les hautes montagnes des Cévennes, l'Aigoual par exemple, on rencontre de belles forêts de hêtre et de pin sylvestre auxquelles, selon M. Jeanjean, la construction du chemin de fer de Lunel au Vigan et l'achèvement des travaux de la route départementale de Ganges à Meyrueis vont donner une valeur considérable. « La plupart des bois de hêtre, fait-il remarquer, sont exploités en taillis simple, et cependant cette essence se prête difficilement à ce mode d'exploitation parce qu'elle produit peu de rejets. Peut-être conviendrait-il de s'appliquer à soumettre ces bois, à

défaut de l'exploitation en futaies, à celle du taillis composé qui favoriserait la reproduction par la semence, donnerait plus de bois de service et permettrait de récolter en abondance des faines propres à la nourriture des porcs et à donner de l'huile, qui serait employée avec avantage dans l'économie domestique et dans les arts. »

Au hêtre succède dans le bas des Hautes-Cévennes le châtaignier. « Le Cévenol, dit M. Jeanjean, avait couvert ses montagnes de châtaigniers dont les produits étaient sa principale ressource ; mais, quand l'industrie séricicole a été florissante, il en a négligé la culture. Aujourd'hui que le mûrier ne donne qu'un modique et précaire revenu, il faut, sans renoncer à cultiver cet arbre au moment où la sériciculture semble entrer dans une ère nouvelle, reprendre hardiment et courageusement la culture du châtaignier si l'on veut se mettre à l'abri de la misère. retenir les terres en pente rapide par une meilleure direction des eaux et par des lignes de bruyères ou de genêts espacées de 10 mètres et placées en sens contraire de la pente : voilà les travaux que la prévoyance conseille d'accomplir dès maintenant. »

M. Jeanjean ne connaît point, sans cela il eût pu les citer pour modèles, les remarquables travaux qui se font aujourd'hui dans nos gorges les plus abruptes du Chassézac et de la Borne pour y améliorer la culture du maronnier de Lyon ; ces dérivations d'eau, qu'à travers des rocs de granit ouverts à la mine, des associations de cultivateurs amènent souvent de plusieurs lieues pour procurer à ces précieux arbres, qui les paient au décuple, les bienfaits de l'irrigation. C'est la proximité récente du chemin de fer qui a suscité de pareils résultats.

Quant aux diverses variétés de châtaigniers, l'auteur con-

seille de cultiver dans les sols riches, dans les bas-fonds, dans les vallées traversées par une route ou un chemin vicinal en bon état, les châtaignes remarquables par la finesse et le goût, telles que le marron de Lyon (daoufienno), la Jeanne ou Jeanne-longue (Jhano-longo), la Méjanne, etc., ou bien des variétés précoces, comme la Bousquasse, la Peyraubèse (Peyroubesos), la figarette et l'olivette (Oulivouno). A mi-côte, c'est-à-dire de 3 à 400 mètres d'altitude, la Baumelle, la Pélegrine, la Souteirale, la Goutinelle, la Paradoune, la Rousselle, etc., tandis que la Massélette, la Castanière, le Fourcat et la Peyrejoux produisent beaucoup sur les hauteurs jusqu'à 800 mètres d'altitude.

Quelles sont ces espèces, dont le nom de plusieurs nous est sans doute connu, mais pour lesquelles nous avons à nous demander si elles représentent bien les mêmes qualités que nous désignons sous ce nom ? Quant aux autres, que nous ne connaissons point, ne seraient-elles pas déjà cultivées chez nous sous un nom différent ? Ici nous devons renouveler de plus fort nos regrets, tant de fois exprimés, de la déplorable confusion qui règne, selon le pays, dans la dénomination des diverses variétés de châtaigniers, et nos vœux ardents de voir s'introduire, par l'entente des associations agricoles, l'ordre et la lumière dans cette Babel synonymique, œuvre sans doute courageusement entreprise pour la généralité des fruits, par le congrès pomologique de France, mais qui semble ne pas devoir comprendre la châtaigne.

Vient ensuite l'examen de la culture du mûrier et de l'industrie de la soie. Ces questions ne pouvaient échoir à un maître plus exercé que le savant directeur de l'établissement d'expérimentation de Saint-Hippolyte. Celui-ci fait l'historique de la sériciculture depuis son introduction et

plus tard sa vulgarisation par un obscur jardinier Nimois, Jean Traucat, jusqu'à la désastreuse épidémie qui a ruiné, avec cette industrie, la prospérité de toute la région. De l'avis de M. Jeanjean c'est la maladie des corpuscules qui toujours domine dans le mal actuel et rend le grainage presque impossible dans tous les pays de grande production, c'est ce qui résulte de toutes les observations faites dans l'établissement qu'il dirige. Nouvel argument en faveur de nos tentatives pour implanter l'industrie du grainage dans celles de nos montagnes non infectées pour en faire les sources d'approvisionnement du midi.

Au point de vue de la prédisposition à l'affection corpusculaire, il y a, d'ailleurs, selon l'auteur, une différence de 2 à 3 % entre les premiers et les derniers papillons d'un grainage, parce que les vers les plus vigoureux concourent habituellement les premiers. Il faut donc tenir compte de cette circonstance quand on se borne à examiner au microscope les premiers papillons sortis de leurs cocons, comme cela arrive fréquemment.

Toutefois, ajoute-t-il, l'insuccès dans les Cévennes des graines des Canaries, de l'Australie, comme aussi du nord de la France, a été causée par la maladie des morts-flats, qui a toujours fait beaucoup de ravages dans les magnaneries. Cette maladie peut-être prévenue par un examen attentif, combiné avec l'observation microscopique, de la marche des vers au dernier âge, en ayant soin de ne livrer au grainage que les chambrées exemptes de toute mortalité de ce chef et remarquables par l'agilité et la vigueur des vers au moment de la montée. Il faut aussi apporter dans les ateliers les plus grands soins de propreté et d'aération, éviter les changements brusques de température et ne pas donner de la feuille échauffée ou mouillée par la rosée, le brouillard et même la pluie.

Le chapitre suivant est consacré spécialement aux Basses-Cévennes. A ce titre, il nous intéresse bien moins que le précédent ; nous n'y relèverons qu'une indication relative à la culture d'une essence forestière qui prospère également sur certains points de nos Cévennes lozériennes, celle du chêne-vert. « La culture du bois de chêne-vert s'est sensiblement améliorée depuis quelque temps ; mais nous croyons qu'on peut encore accroître sensiblement leur produit en émondant régulièrement et soigneusement les taillis deux fois pendant la rotation, la 9^e et la 14^e année de la coupe, en ménageant les souches quand on coupe le bois, en laissant lors de cette opération tous les jeunes sujets isolés qui forment bientôt de nouvelles souches et en défendant l'accès des taillis au bétail jusqu'à ce qu'ils aient atteint sept ans d'âge. D'un autre côté, l'intérêt des propriétaires et le bon entretien de la forêt demandent que le bois ne soit pas coupé à un âge trop avancé.... En conséquence, nous estimons, en tenant compte du climat, de la situation et du sol, que, dans les Cévennes, le taillis de chênes-verts doit être coupé..... à 20 ou 21 ans sur le granite ou le schiste talqueux. »

C'est dans la 2^e partie qu'est plus spécialement envisagée la question des amendements. Le chapitre premier prélude par traiter des avantages des labours profonds et du défoncement, ainsi que des façons multipliées, appliquées notamment au mûrier et à la vigne. « On donne généralement aux vignobles deux façons seulement, tandis qu'il est reconnu par une expérience de 2,000 ans que trois au moins sont nécessaires pour que le raisin arrive à un développement complet et avantageux. »

Le chapitre 11 traite de l'intéressante question du mélange des terres et de l'amendement par le feldspath et par

le marnage. « Pour procurer aux terres calcaires l'élément potassique indispensable à la culture de la vigne, nous ne voyons rien de mieux, dit l'auteur, que l'exploitation sur une large échelle des filons ou amas de Pegmatites intercalés en grand nombre dans le granite porphyroïde des Cévennes. »

Cette substance, à base richement potassique, « se décompose très-facilement sous l'influence de l'eau et de l'acide carbonique de l'air; transportée sur les sols calcaires ou argileux, elle les rendrait plus meubles, plus aptes à subir l'effet des agents atmosphériques, en même temps qu'elle fournit aux plantes l'alcali nécessaires à leur végétation..... »

« Le mélange d'une terre inculte avec la couche arable, bien que de même nature toutes deux, produit toujours de bons effets, parce que la culture enlève une partie des éléments nécessaires à la nutrition des végétaux habituellement cultivés. En incorporant au sol de la terre encore neuve, on lui fournit ces éléments, en même temps qu'on augmente l'épaisseur de la couche productive. Dans les terrains formés en place par la décomposition des marnes et des roches calcaires, il arrive souvent qu'au bout d'un certain temps l'élément calcaire a disparu presque entièrement sous l'influence de l'eau chargée d'acide carbonique; alors un nouvel amendement calcaire donne au sol sa fécondité primitive. »

Dans les Hautes-Cévennes, où la terre est formée en place par la destruction des granits ou des schistes, M. Jean-jean conseille, pour maintenir toujours celle-ci en bon état de fertilité, d'employer les engrais et un terrage décennal avec les débris de la roche elle-même, plus riche en alcalis que les terrains décomposés depuis un certain temps.

Mais si l'on veut modifier profondément la nature et la constitution des sols granitiques, schisteux et silicieux ; si l'on veut les rendre propres à la culture du froment, de l'avoine et des légumineuses, telles que le trèfle, la luzerne et le sainfoin, le moyen naturellement indiqué est de leur fournir par le marnage une certaine quantité de carbonate de chaux.

Les composts et les litières terreuses font l'objet du chapitre suivant. Dans les Cévennes où les montagnes sont couvertes d'une foule de plantes adventices, il est facile, fait observer l'auteur, de fabriquer le compost connu sous le nom d'*Engrais Jauffret*. A cet effet, on forme une meule aussi grande que possible avec des herbes, bruyères, genêts, fougères, ajoncs, buis, menus branchages, préalablement coupés ou écrasés. On arrose le tas à trois reprises différentes avec une bouillie que Jauffret appelle *lessive et levain d'engrais*, préparée dans une fosse à côté de la meule et composée de 100 kilog. d'urines ou de matières fécales, de 25 kilog. de suie, de 200 kilog. de plâtre en poudre, 30 kilog. de chaux, 10 kilog. de cendres et 25 kilog. de jus de fumier. Au 15^e jour de la préparation, les matières sont décomposées et l'engrais est bon à employer.

Est encore recommandé l'emploi des dépôts qui se forment dans les fossés, mares, étangs et réservoirs, dépôts composés le plus souvent de terre fine et de débris organiques, et qui contiennent ordinairement, une fois desséchés à l'air, de 40 à 50 % d'azote, c'est-à-dire autant que le fumier frais. Après le curage les vases doivent être laissées en plein air jusqu'à ce qu'elles soient desséchées ou délitées. On les transporte alors sur les terres à froment en même temps que le fumier, ou bien on les étend sur les

prairies où elles produisent souvent d'excellents effets. Quant les vases contiennent de fortes proportions de carbonate de chaux, elles agissent comme un marnage très-énergique. Si elles sont peu calcaires, ou si elles sont très-riches en matières végétales incomplètement décomposées, on les stratifie par couches alternatives avec un 1/5 de chaux, et on les utilise un mois ou six semaines après le mélange.

Pour les vignes, le meilleur compost qui soit, dit M. Jean-jean, à sa connaissance, consiste en un mélange par couches successives de terre, de fumier, de buis et de marc de raisin, arrosé avec les liquides imprégnés de substances fertilisantes dont on peut disposer. Par ce moyen 20 mètres cubes de fumier d'écurie sont transformés en 100 mètres cubes de terreau excellent, dont 60 mètres cubes suffisent pour fumer un hectare de vigne pour 4 ans.

Nous pensons que là où le buis est rare ou absent, il pourrait très-bien être remplacé par le genêt, non moins riche en éléments fertilisateurs.

Nous applaudissons pleinement et sans réserve aux considérations suivantes :

« Si les composts sont d'un très-grand secours en agriculture, ils ont aussi l'avantage de débarrasser les environs des fermes et des métairies d'une foule de matières dont les émanations délétères vicient sans cesse l'air atmosphérique, en même temps qu'ils introduisent dans les exploitations des habitudes d'ordre et de propreté qui sont incontestablement avantageuses à la santé des habitants. »

Vient ensuite la question majeure des fumiers. Les substances, telles que les feuilles d'arbres, les fougères, les buis, les bruyères, les ajoncs, les genêts, les myrtilles, les fanes de pommes de terre, sont considérées comme plus riches en azote

et en potasse que la paille des céréales et donnant par suite de meilleurs fumiers. Le buis, est-il dit, devrait être exploité régulièrement en taillis avec une rotation de 4 à 5 ans. Ainsi traité, il donnerait un grand produit et serait une puissante ressource comme engrais. Les rameaux de buis ont en effet une richesse en azote bien supérieure à celle du fumier ordinaire.

C'est ce que, pour notre part, nous avons fait maintes fois ressortir, et nous ajoutons qu'on peut en dire autant du genêt qui peut remplir le rôle du buis, comme fertilisateur, dans les sols non calcaires.

A défaut de litière végétale, ou concurremment même avec celle-ci, l'auteur recommande l'emploi pour les moutons des litières terreuses, à raison de 15 mètres cubes, ou d'une vingtaine de tombereaux de terre par 100 bêtes à laine. Au bout de 2 mois, ces 20 tombereaux de terre se trouvent transformés en une trentaine d'excellent engrais, dont, selon M. de Gasparin, 10 mètres cubes équivalent à 14 de fumier pailleux. Il faut seulement y éviter l'emploi des terres trop argileuses ou trop calcaires, les premières devenant imperméables par l'effet du piétinement des moutons et les secondes n'absorbant pas suffisamment les gaz ammoniacaux. Le mieux est de prendre pour litière une terre d'une constitution minéralogique différente de celle du sol sur lequel elle doit être employée ; l'engrais pulvérent agit alors avec une double puissance, comme amendement géologique et comme fumier. L'engrais terreux des moutons se conserve mieux d'ailleurs que le fumier pailleux.

Le chapitre V a trait aux brûlis, au brûlement de l'argile, à l'écobuage, particulièrement favorable aux terrains argileux.

« L'écobuage, est-il dit, ne convient pas aux terrains légers, siliceux, sablonneux, pauvres en matières organiques, parce qu'alors il ameublir trop le sol et détruit la petite quantité d'humus nécessaire à la végétation. Lorsque de pareils sols sont couverts de végétaux et qu'on veut les défricher, il faut se contenter de faire des brûlis, et puis labourer et herser. »

« L'écobuage devait naturellement conduire à l'idée d'employer l'argile brûlée. Pour brûler l'argile, on la divise en mottes, on en construit de grands fourneaux qu'on emplit de menu bois, et, quand la motte est incandescente, on la recouvre d'une nouvelle couche d'argile, qui se brûle à son tour. L'argile doit être brûlée légèrement humide ; alors elle devient poreuse et se réduit facilement en poussière. Dans le cas contraire, elle durcit au fur et à mesure et ne produit que de la brique. »

Dans le chapitre V sont envisagées les importantes questions de l'irrigation, l'hydroscopie, le colmatage et le drainage. Il y est fait observer que lorsque les eaux pluviales font un certain parcours à la surface du sol, leur fécondité naturelle s'accroît par les substances fertilisantes qu'elles entraînent. Les bourgs, les villages, les fermes sont situés le plus souvent au-dessus des terres environnantes ; l'eau de la pluie se charge des immondices des rues et des basses-cours ainsi que des purins de fumiers ; elle contient alors une quantité notable d'azote, et cependant cette eau est généralement perdue pour l'irrigation ! Pourquoi ne pas l'utiliser à l'aide de canaux et ne pas construire un grand bassin pour recevoir le purin et l'eau provenant des cours et abords de la ferme, et ne pas arroser les prairies avec cet engrais liquide, soit directement, soit en le mélangeant avec l'eau de source ou de rivière ? »

M. Léonce Destremx est ainsi parvenu à féconder deux fois par an toute une prairie de 5 hectares et à maintenir sa fertilité sans dépense de fumier.

L'auteur se déclare partisan des irrigations d'hiver, surtout quand on n'a à sa disposition qu'une petite quantité d'engrais à répandre sur les prairies. La présence, dit-il, de l'eau sur les prés pendant l'hiver équivaut à une bonne demi-fumure et n'offre aucun inconvénient sérieux.

La 3^e partie s'occupe des engrais minéraux, stimulants et amendements. Le chaulage et l'emploi des débris de démolition font l'objet du chapitre premier. L'auteur cite en exemple, l'œuvre entreprise par notre regretté collègue, M. Cambessèdes, et pieusement continuée par Mme Cambessèdes, pour transformer par le chaulage les terres schisteuses de son domaine de Férussac. Des champs qui donnaient au plus 4 à 5 fois la semence produisent maintenant au minimum d'un six à un six et demi en seigle et d'un neuf en froment, de sorte que la semence employée étant de 8 doubles décalitres à l'hectare, la production primitive était de 6 hectolitres et demi en seigle avec jachère, tandis qu'après l'amendement, le rendement a été au minimum de 9 hectolitres et demi en seigle et de 14 en froment. Outre l'accroissement du produit en céréales et l'introduction du froment, l'amendement par la chaux a permis d'établir des luzernières et, par l'adoption des prairies artificielles, de supprimer la jachère et de modifier avantageusement l'assolement.

Au chapitre II vient la question du phosphate de chaux naturel et artificiel. Les os, qui contiennent moyennement à l'état frais la moitié de leur poids en phosphate de chaux, sont particulièrement signalés comme l'une des meilleures sources de production de ce précieux élément de fertilité.

L'emploi en est conseillé, concassés ou pulvérisés, à la dose de 600 à 800 kilog. par hectare, de préférence sur les terrains argileux, granitiques et schisteux, pour la culture des céréales, des navets et des fourrages. Les brèches osseuses et les cavernes à ossements, si répandues dans nos terrains jurassiques, sont indiquées comme pouvant fournir une abondante provision de phosphate de chaux, non seulement par les débris qu'elles recèlent, mais aussi par les terres noirâtres ou rougeâtres qui accompagnent ces débris et se trouvent également imprégnées de substances phosphatées.

Dans le chapitre III il est question de l'emploi du plâtre et de la couperose verte, celle-ci particulièrement pour la désinfection et la conservation du purin et des matières fécales, comme aussi pour redonner la vigueur aux plantes étiolées. De toutes les légumineuses la luzerne est représentée comme celle qui réclame la plus forte dose de plâtre. Cette dose doit être de 500 à 600 kilog. à l'hectare pour une luzernière irriguée, de 400 seulement dans le cas contraire. Pour le sainfoin la dose conseillée est de 250 à 300 kilog., répandus après la moisson de la céréale avec laquelle a été semée la plante, ou bien au printemps, après la pousse des premières feuilles ; pour le trèfle, de 300 kilog. répandus de suite après la gelée.

Le plâtre est encore considéré comme la substance la plus propre à absorber économiquement l'humidité répandue sur les végétaux, sans en altérer les tissus, et, par suite, à préserver ceux-ci contre les atteintes des givres et de la gelée blanche.

Au chapitre IV il s'agit de diverses substances fertilisantes telles que les cendres de bois et de houille, charrée, suie, laitier et scories.

« Les cendres, y est-il fait observer, perdent par la lèvigation une bonne partie de leurs sels alcalins, et cependant la charrée possède encore un pouvoir fertilisant considérable, particulièrement sur les sols non calcaires, qu'elle amende par le carbonate et le phosphate de chaux. Au lieu de perdre, comme on le fait presque toujours, les eaux de lessive, on ferait bien d'en arroser les composts et les fumiers, qui s'enrichiraient des substances alcalines et des matières organiques contenues dans ces liquides. Sous l'influence des cendres, les mousses, les carex, les joncs disparaissent dans les prés humides et font place au petit trèfle et autres légumineuses sur lesquelles cet engrais exerce une action vraiment remarquable. »

Quand à la suie, le meilleur moyen, est-il dit, d'en tirer parti quand on en a une petite quantité, c'est de la mêler au fumier, dont elle accroît sensiblement la vertu fertilisante.

Au sujet de l'emploi des laitiers et scories, l'auteur présente l'absence de la silice dans le sol comme étant la cause de la verse des céréales, privées alors de l'élément qui donne à leurs tiges la consistance. On sait que cette thèse est actuellement combattue par suite de récentes expériences qui ont eu lieu, notamment de la part de M. Isidore Pierre et de M. Heuzé, à Grignon.

À l' chapitre V, l'ouvrage se termine par l'examen des engrais salins, engrais chimiques et engrais commerciaux. On y fait remarquer que, dans les Cévennes, l'industrie de la soie peut mettre à la disposition des cultivateurs un engrais fortement azoté dont il importe de signaler la haute valeur : il s'agit des chrysalides de vers à soie, lesquelles contiennent 10,97 % d'azote. Si on estime que les 10,000 bassines des filatures de soie établies dans les Cévennes

donnent chacune annuellement 50 kilog. de résidus complètement desséchés, on aura à la disposition de l'agriculture 5,000 quintaux métriques de cette matière, équivalant à 137,100 quintaux métriques de fumier de ferme et représentant une valeur de 75,000 francs. Cet engrais, excellent pour les céréales, semblerait toutefois, à raison de son faible dosage en potasse et en acide phosphorique, convenir moins pour la culture des fourrages et de la vigne.

Telle est en substance l'œuvre de M. Jeanjean, sur laquelle nous ne saurions trop appeler l'attention. Bien que n'étant pas faite spécialement pour nos pays, elle touche néanmoins par bien des côtés à nos intérêts cultureux et économiques les plus précieux. A ce titre, elle a sa place marquée dans chacune de nos bibliothèques agricoles, hélas ! trop rares.

H. DELAPIERRE.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

ÉCOLE DE BERGERS

A LA BERGERIE NATIONALE DE RAMBOUILLET

(SEINE-ET-OISE).

L'Ecole de bergers de Rambouillet a pour but d'initier des jeunes gens à la conduite et à la bonne tenue des troupeaux. Elle est ouverte aux candidats provenant de tous les points de la France.

CONDITIONS D'ADMISSION.

Nul apprenti ne peut entrer que par voie d'examen. Pour être admis, il faut être Français et justifier de l'âge de seize ans accomplis le 1^{er} janvier de l'année où l'examen a lieu.

Tout candidat doit adresser une demande au Ministre le 10 septembre au plus tard, en produisant les pièces suivantes :

1° Son acte de naissance ;

2° Un certificat de médecin constatant qu'il a été vacciné ou qu'il a eu la petite vérole, qu'il est d'une bonne constitution, qu'il n'est atteint d'aucune infirmité qui le rende impropre aux travaux des champs ;

3° Un certificat de bonnes vie et mœurs, délivré par l'autorité locale et fournissant des renseignements sur la position et le profession des parents, ainsi que les antécédents du candidat ;

4° Un procès-verbal de l'examen que le candidat doit passer préalablement *devant l'instituteur de sa commune*, sur la lecture, l'écriture et la pratique des premières règles de l'arithmétique.

L'instituteur dresse et signe le procès-verbal de cet examen constatant le degré d'instruction, y joint une page écrite sous ses yeux par le candidat, et fait viser le tout par le maire de la commune.

C'est sur le vu de tous ces documents, centralisés au ministère de l'agriculture avant le 10 septembre, que le Ministre arrête la liste des candidats admis.

ENTRÉE A L'ÉCOLE.

L'année scolaire commence le 1^{er} octobre. Tout apprenti admis qui ne serait pas arrivé à cette date à l'Ecole serait considéré comme ayant renoncé au bénéfice de son admission, sauf le cas d'excuse légitime.

RÉGIME DE L'ÉCOLE.

Le régime de l'Ecole est l'internat. Les apprentis reçoivent gratuitement dans l'établissement une nourriture semblable à celle de la population rurale de la contrée. Ils couchent à proximité des bergeries, et à tour de rôle, pour le service, dans ces mêmes bergeries, comme le font les bergers des exploitations privées.

ENSEIGNEMENT

La durée de l'apprentissage est de deux ans. L'enseignement est absolument gratuit et essentiellement pratique.

Le chef berger exerce les apprentis à toutes les opérations relatives à la bonne tenue des bêtes à laine (agnelage, sevrage, castration, appareillement, lutte, gestation, parturition, tonte, parcage, alimentation, abatage des animaux et préparation des viandes pour la boucherie, etc. etc.). Il leur apprend aussi à distinguer, soigner et traiter les animaux malades.

Outre cet enseignement pratique au point de vue spécial de l'espèce ovine, les apprentis prennent une part sérieuse et active aux travaux de l'exploitation auxquels ils sont formés, et qu'ils exécutent sous la surveillance du chef de culture.

De plus, le commis comptable de l'établissement est chargé d'entretenir et de perfectionner leur instruction primaire.

Cet enseignement est complété par des conférences, des démonstrations et des interrogations faites par le sous-directeur de la bergerie, qui est particulièrement chargé de tout ce qui concerne l'Ecole, sous la haute direction du directeur.

SORTIE DE L'ÉCOLE.

A l'expiration des deux années d'apprentissage, les apprentis subissent un examen de sortie, et ils reçoivent, s'ils en sont jugés dignes d'après les résultats de cet examen, un certificat d'aptitude et une prime de 300 francs.

Dans le cas où les apprentis n'obtiendraient pas le certificat, la prime serait réduite à 200 francs, à la condition, toutefois, que lesdits apprentis auront accompli leurs deux années de séjour à l'Ecole.

Tous les apprentis qui se retirent, ou sont renvoyés, avant le terme de deux années d'apprentissage, n'ont droit à aucune prime.

TROUSSEAU.

Les objets du trousseau que doivent apporter avec eux les apprentis admis sont les suivants :

- 8 chemises neuves,
- 8 paires de chaussettes ou de bas,
- 2 cravates,
- 8 mouchoirs,
- 2 blouses en toile,
- 2 pantalons d'hiver,
- 2 pantalons d'été,
- 2 gilets,
- 2 paires de souliers,
- 2 paires de sabots et de chaussons.

Le remplacement de ces objets reste à la charge des familles; mais leur entretien et le blanchissage demeurent aux frais de l'Ecole.

Une blouse et un chapeau d'uniforme seront fournis par l'établissement.

Septembre 1873.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

COMMUNIQUÉES PAR M. LEFRANC,

Ingénieur du service hydraulique, à Mende.

Hauteurs de pluie tombée pendant les mois de l'année courante ci-après désignés, observées aux différentes stations du département de la Lozère. (Totaux par mois.)

DÉSIGNATION DES STATIONS	Novembre	Décembre	Année entière
	mm.	mm.	mm.
CHAZEAUX (Chassézac, affluent de l'Ardèche)...	126 >	4 10 >	(a)
VILLEFORT (Altier, affluent du Chassézac).....	314 50	7 50	1532 25
VIALAS (Cèze, affluent du Rhône).....	303 40	11 >	1565 40
SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE (Gard).....	213 >	10 75	1096 25
LE PONT-DE-MONTVERT (Tarn).....	256 >	7 20	1508 60
MEYRUEIS (Tarn).....	113 10	>	>
FLORAC (Tarn).....	108 65	1 40	854 11
MONTMIRAY (entre Tarn et Lot).....	95 50	6 >	774 >
LE MASSEGROS (Aveyron).....	106 20	4 20	913 40
LE BLEYNARD (Lot).....	170 >	3 >	879 75
BAGNOLS (Lot).....	105 30	4 30	>
MENDE (Lot).....	77 72	7 09	801 93
MARVEJOLS (Coulagne, affluent du Lot).....	83 70	>	766 >
LAJO (Trueyre, affluent du Lot).....	(A)	(A)	(A)
ST-LÉGER-DU-MALZIEU (Trueyre, affluent du Lot).	51 24	6 62	>
ST-CHÉLY-D'ARCHEM (Trueyre, affluent du Lot).	54 33	5 02	618 56
MASBINALS (Bez, affluent de la Trueyre).....	91 50	> 50	>
CHATEAUNEUF (Chapauroux, affluent de l'Allier)	80 25	>	507 25
CHEYLLARD-L'ÉVÊQUE (Allier).....	280 60	22 >	1107 10
LANGOGNE (Allier).....	125 60	7 40	731 >
NOTRE-DAME-DES-NEIGES (entre Allier et Ardèche)	219 20	14 20	1285 02

(A) La station de Lajo n'a pas encore fonctionné.

(s) On a mis des guillemets pour les stations qui n'ont pas été observées pendant toute l'année.

PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS

DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — NOVEMBRE 1873.

— 357 —

ARRONDISSEMENTS.	DÉSIGNATION DES MARCHÉS.	FROMENT.		MÉTIEL.		SEIGLE.		ORGE.		AVOINE.	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	24 75	24 75	21 40	21 20	16 12	16 06	15 »	14 62	8 15	8 15
	Meyrueis.....	25 »	25 »	18 75	18 75	16 25	16 25	15 »	13 75	8 75	8 75
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	17 »	17 »	» »	» »	10 »	10 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	27 56	27 56	24 10	24 10	22 05	22 05	17 90	17 90	10 11	10 11
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	15 »	16 25	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	26 40	26 40	» »	» »	17 20	17 20	» »	» »	» »	» »
	Servelette.....	» »	» »	» »	» »	16 62	17 25	» »	» »	» »	» »
	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	18 25	18 87	15 25	15 75	9 »	12 »
MENDE.....	Mende.....	26 »	25 25	21 »	22 »	16 50	18 50	16 50	17 »	9 »	9 »
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	19 »	19 »	18 »	18 »	12 »	12 »
	Prix moyen.....	26 16	25 85	21 31	21 51	17 39	17 84	16 27	16 17	9 57	10 »

PRIX DES GRAINS, PAR HECTOLITRE, D'APRÈS LES MERCURIALES DES MARCHÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE. — DÉCEMBRE 1873.

ARRONDISSEMENTS	DÉSIGNATION DES MARCHÉS	FROMENT		MÉTIL		SEIGLE		ORGE		AVOINE	
		1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.	1 ^{re} quinz.	2 ^e quinz.
FLORAC.....	Florac.....	24 62	24 49	21 »	20 70	16 08	16 10	14 62	14 62	8 15	8 15
	Meyrueis.....	26 15	26 15	20 »	20 »	17 50	17 50	15 »	15 »	8 75	8 75
	Pont-de-Montvert.....	» »	» »	» »	» »	17 »	17 »	» »	» »	10 »	10 »
MARVEJOLS.....	La Canourgue.....	27 56	27 56	24 10	24 10	22 05	22 05	17 90	17 90	10 11	10 11
	St-Chély-d'Apcher.....	» »	» »	» »	» »	16 25	16 25	» »	» »	» »	» »
	Marvejols.....	26 40	26 40	» »	» »	20 20	18 75	» »	» »	» »	» »
	Serverette.....	» »	» »	» »	» »	18 25	19 »	» »	» »	» »	» »
MENDE.....	Langogne.....	» »	» »	» »	» »	19 »	19 »	16 »	16 »	9 37	12 »
	Mende.....	25 50	26 »	22 50	22 »	19 »	19 »	17 »	17 »	9 »	8 50
	Villefort.....	» »	» »	» »	» »	20 »	20 »	18 »	18 »	12 »	12 »
	Prix moyen.....	25 81	26 14	21 90	21 70	18 53	18 46	16 42	16 42	9 62	9 93

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

A

Abricotiers préservés contre les gelées printanières, 86.

ABSINTHE et HYSOPE. Essais de culture, 251.

Amendements (les) et les engrais minéraux appliqués au sol des Cévennes. Compte-rendu, par M. le Président, de l'ouvrage de M. Jeanjean, 336.

APICULTURE. Culture en vue de la prospérité des abeilles, 222.

ARBORICULTURE. Emploi des engrais liquides pour la culture des arbres fruitiers, 84. — Préservation des gelées blanches, 85. — Abricotiers préservés contre les gelées printanières, 86. — Destruction des chenilles et des limaces, 128, 129. — Peuplier régénéré, 148. — Concours, 172. — Absorption de l'eau par les feuilles, 191. — Moyen d'empêcher les chèvres et les vaches de nuire aux arbres, 199. — Moyen de se délivrer des pucerons, 206. — Destruction de la chenille commune et de la chenille du pommier, 207. — Maladies des arbres fruitiers, 208. — Soins à donner aux arbres qui ne réussissent pas, 214. — Multiplication du noyer par le couchage, 215. — Conservation des fruits d'été, 217. — Evaporation des forêts, 227. — Vente d'arbres de la Pépinière, 257. — Primes, 293.

- ARCHÉOLOGIE.** Lettre de M. l'abbé Solanet au sujet des recherches exécutées dans la caverne du Bac, 23, 255.
— Autre lettre de M. l'abbé Solanet, 97. — Découverte de plusieurs tombeaux romains, par M. Alméras, 188.
— Ancien atelier métallurgique découvert sur les rives du Tarn, par M. Malafosse, curé du Pont-de-Montvert, 241.
Artichauts, (sur la culture des) 80.
Association française pour l'avancement des sciences, 183, 187.
Avoine (l') ou fromental, 47.

B

- Bétail (le) dans les pâturages**, 53.
Betteraves et pommes de terre soumises au régime comparatif de différents engrais, 41.
BEURRE. Quelques particularités touchant à sa fabrication à la ferme de Cungy (Indre), 104. — Conservation en sacs, 106.
Bombyx cynthia (du) et de son acclimatation en France, par M. Christian-Ledoux, 329.
Budget de 1874, 303.
Bulletin de la Société, 254.

C

- Carie (la) et le charbon**, 193.
Cendres de bois. De leur prétendue inefficacité sur les prairies, 52.
CÉRÉALES. Temps nécessaire pour la formation du grain de seigle, 38. — La carie et le charbon, 193. — Moyen de se débarrasser de la folle-avoine, 203. — Essais comparatifs de diverses variétés [de blés, 251. — Moyens pratiques de remédier au déficit de la récolte en céréales, 271.

Charbon (le) et la carie, 193.

Chardons, (destruction des) 204.

**Charrues Dombasle et herse en dépôt chez M. Ch. Bour-
gine, au Mazimbert, 302.**

**Chaulage et plâtrage (concours de) des terres, 173. — Con-
sidérations, par M. Delapierre, président, 242. —
Primes, 294.**

**Chenilles et limaces, (destruction des) 128, 129. — De la
chenille commune et de la chenille du pommier, 207.**

Chèvres (nourriture des) à l'étable, 199.

Chicorée (culture de la) frisée d'été, 125.

Chou de Bruxelles. Plantation tardive, 127.

Chou de Schwimforth, 79.

Coffre à avoine avec timbre avertisseur et compteur, 191.

Comptes de la Société, (vérification des) 21.

**Concours d'animaux de boucherie, 19. — Subvention de
l'Etat, 20, 24. — Procès-verbal, 150, 248. — Commis-
sion pour organiser le concours de 1874, 303.**

**Concours divers de la Société, 95. — Ferme la mieux
tenue, 96, 176, 247. — Concours de grainage séri-
cicole, 97. — Animaux reproducteurs, 168, 231, 248.
— Reboisement, 172. — Arboriculture et jardinage, 172.
— Chaulage et plâtrage des terres, 173. — Industrie ma-
nufacturière, 174. — Ganterie et dentelle, 174. — Ob-
servations météorologiques, 175. — Enseignement agri-
cole, 175. — Apprentissage pour la fabrication du fromage
de Hollande, 176. — Le concours pour la ferme la mieux
tenue est renvoyé à une autre année, 181. — Subven-
tion de la Société pour primes à distribuer au concours
de fruits de Villefort, 242. — Suppression de l'allocation
pour primes aux cultures fourragères, 247. — Dis-
tribution de primes à la séance publique du 4 novembre,
292. — Distribution de médailles, 301.**

- Concours régional agricole d'Annonay. Nomination d'un délégué, 20. — Extrait du programme, 28, 256. — Rapport de M. Monestier, délégué de la Société, 183. — Médaille accordée à M. Monestier, 186, 187. — Primes obtenues par les éleveurs lozériens, 296.**
- Concours régional agricole de Mende en 1874, 302. — Programme *in extenso* de ce concours, 303.**
- Conseil d'administration de la Société, 5.**
- Copie des lettres, 229.**
- Cuscutes (destruction des) 115.**

D

- Défrichement dans les landes de Bretagne, 191.**
- Dentelle et ganterie, (concours de) 174. — Primes, 294.**
- Discours de M. le Préfet à la séance publique du 4 novembre, 267.**
- Discours de M. Delapierre, président, à la séance publique du 4 novembre, 271.**
- Dons. Par M. Dufour, de Chanac, d'un fragment d'aérolithe, 21. — D'un œuf de grand duc, 21. — Par M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, de trois tableaux provenant des collections du Louvre, 25. — Par M. l'abbé Solanet, de pièces de monnaie et d'un instrument en fil de fer, 26. — Par M. Vincens, d'une clé ancienne, 26. — Par M. Kother, de sa notice sur l'obituaire du XII^e au XIII^e siècle, conservé à Marseille jusqu'en 1793, 98. — Par M. Jassin, de Mende, de six clés de forme ancienne, 98. — Par M. Soulier, de Mende, de deux clés anciennes, 98. — Par M. l'abbé Solanet, d'un fer de lance, 98. — Par M. Mager, de Mende, d'une collection de fossiles, 98.**

— Par M. Pellerin, de plusieurs fragments de poteries, 98. — Par M. l'abbé Boissonade, d'une urne ancienne, trouvée dans un tombeau, près Villefort, 98. — Par M. Paparel, d'une rondelle de fuseau, 98. — Par M. André, archiviste, d'une lettre de commerce de 1751, 99. — Par M. Jaffard, d'une empreinte d'ammonite, 183. — Par M. Tuzet, médecin à Mende, d'un portrait de Louis XVI, 301. — Par M. Jory, curé de La Canourgue, d'un exemplaire de son histoire de sainte Enimie, 301. — Par M. Pellerin, substitut du procureur général à Nîmes, d'un exemplaire de son discours traitant des *Biens communaux*, 301.

Dynamite, (la) 88.

E

Eau absorbée par les feuilles des plantes, 191.

Ecole d'Aurillac pour la fabrication du fromage de Hollande. Lettre de M. Ignon, 22. Candidat lozérien, 303.

Ecole de Bergers du Haut-Tingry transférée à la Bergerie nationale de Rambouillet, 302. — Programme d'admission, 352.

Ecole vétérinaire d'Alfort. Concours pour la nomination de professeurs, 97, 230, 297.

ÉCOLES D'AGRICULTURE. Concours pour la nomination de professeurs, 97.

ENGRAIS comparatifs pour les betteraves et les pommes de terre, 41. — Emploi des engrais liquides pour la culture des arbres fruitiers, 84. — Fumier qui convient le mieux aux pommes de terre, 101.

Engrais minéraux mélangés avec la tourbe, 48. — Epannage sur les fumiers, 48. — Compte-rendu, par M. le Président, de l'ouvrage de M. Jeanjean, intitulé : *Les*

Amendements et les Engrais minéraux appliqués au sol des Cévennes, 336.

Enseignement agricole. Primes aux instituteurs et aux élèves de l'Ecole normale, 175. — Distribution des primes, 295.

Estragon donnant des graines, 126.

Etalons nationaux. Station rétablie à Mende, 24. — Vœu de la Société pour l'augmentation du nombre d'étalons, 183.

Etalons, (Hygiène des) 109.

Evaporation des forêts, 227.

Exposition, à Paris, des insectes utiles et des insectes nuisibles, 26.

Exposition internationale de Londres pour 1873, 27.

F

Ferme la mieux tenue. Concours, 176. — Ce concours est renvoyé à une autre année, 181.

Fers à cheval fabriqués mécaniquement, 191.

Fleurs, (Changement de couleur des) 133.

Folle-avoine. Moyen de s'en débarrasser, 203.

Forêts, (Evaporation des) 227.

FOURRAGES. Influence de la qualité de la graine de trèfle sur les produits, 45. — Prairies artificielles semées avec plâtre, 46. — Destruction des cuscutes, 115.

FRAISIERS. Plantation et culture, 81.

FROMAGE de Hollande. Ecole d'apprentissage d'Aurillac. Lettre de M. Ignon (Edouard), 22. — Fabrication du fromage dit forme, 160. — Subvention à l'apprentissage pour la fabrication du fromage de Hollande, à Aurillac, 176, 253. — Avantages des fruitières. Fru-

tières pour la confection du fromage bleu de Septmoncel, 196. — Candidat lozérien à l'école d'Aurillac, 303.

Fromental ou avoine élevée, 47.

Fruitières (Avantages des). Fruitières pour la confection du fromage bleu de Septmoncel, 196.

Fruits (conservation des) d'été, 217.

Fumure des prairies, 51.

G

Ganterie et dentelle, (Concours de) 174. — Primes, 294.

Gelées blanches. Appareil pour en préserver les végétaux cultivés, 85. — Préservation des abricotiers contre les gelées printanières, 86. — Degré thermométrique à consulter en vue des précautions à prendre contre le refroidissement nocturne, 121.

GÉOLOGIE. Mémoire de M. Fabre, garde général, sur la géologie de la région comprise entre La Canourgue et Campagnac, 24, 255.

Graines potagères et fourragères. Distribution, 181. — Compte-rendu, 249.

Graphite obtenu par des moyens artificiels, par M. Saix, de Cassagnas, 241.

H

HARAS. Rétablissement de la station d'étalons nationaux de Mende. Concours de la Société dans la dépense d'installation, 24.

Haricots et pois cultivés par rangs alternés, 124.

HERBAGES. Suite de la notice de M. Edouard Ignon sur l'exploitation culturale des montagnes d'Aubrac, 23, 160.

— Considérations générales par M. le Président, 273.

HISTOIRE. Obituaire du XII^e au XIII^e siècle conservé à Marseille jusqu'en 1793, 98. — Acquisition d'un exemplaire de l'Histoire générale du Languedoc, 255.

HORTICULTURE. Chou de Schwimforth, 79. — Sur la culture des artichauts, 80. — Plantation et culture des fraisiers, 81. — Destruction des mauvaises herbes, 116. — Procédé pour se procurer de l'eau d'arrosage dans un jardin potager, 123. — Effets du paillis, 123. — Culture des haricots et des pois par rangs alternés, 124. — Pois remontants à rames, 125. — Culture de la chicorée frisée d'été, 125. — Estragon donnant des graines, 126. — Plantation tardive du chou de Bruxelles, 127. — Destruction des chenilles et des limaces, 128. — Melon d'Angers, 131. — Changement de couleur des fleurs, 133. — Rempotage des plantes grasses, 133. — Concours, 172. — Absorption de l'eau par les feuilles, 191. — Moyen d'assurer la récolte des graines, 204. — Destruction de la chenille commune et de la chenille du pommier, 207. — Epouvantail pour les moineaux, 207. — Maladies des arbres fruitiers, 208. — Leçons d'horticulture à l'Ecole normale de Mende, 251. — Primes, 293.

HYSOPE ET ABSINTHE. Essais de culture, 251.

I

Incendie préservé par un genre de peinture inaltérable, 228.

Industrie manufacturière, (concours d') 174. — Primes, 294.

Insectes nuisibles et utiles. Enquête parlementaire, 96.

Instruments, (Vente d') 172. — Nomination d'une com-

mission pour choisir les instruments qu'il y a lieu d'acheter pour être revendus à prix réduits, 242. — Vente, 266. — Dépôt de charrues Dombasle et herse chez M. Ch. Bourguine, 302.

Irrigation (Travaux d') exécutés dans la vallée de la Borne, 241. — Rapport sur ces travaux par M. Polge de Combrét, 281. — Considérations sur les irrigations, par M. Delapierre, président, 277.

J

Jardinage, (Concours de) 172. — Primes, 293.

K

Kirschenwaser (le) et le Zwetschenwaser (eau-de-vie de merises et de prunes), 221.

L

LABOURAGE. Avantages du labour à plat, 40.

LAIT. Du pis de la vache laitière, 194.

Laiterie-école d'Aurillac pour la fabrication du fromage de Hollande. Lettre de M. Edouard Ignon, 22.

Lettres, (Copie des) 229.

Limaces, (Destruction des) 128.

Liste des membres de la Société, 6.

M

Machines agricoles. Stations pour leurs essais, 37.

Maïs (Vente de) à prix réduit, 21, 181, 249.

Marc de raisin pour paillis de fraisiers, 124.

Melon d'Angers, 131.

Mercuriales des principaux marchés du département, 93, 94, 179, 180, 239, 240, 263, 264, 299, 300, 357, 358.

MÉTÉOROLOGIE. Encouragements aux observateurs, 175, 253, 295.

MÉTÉOROLOGIQUES. (OBSERVATIONS) Janvier et février, 92. — Encouragements aux observateurs, 175. — Observations, 178. — Questions posées par M. le Directeur de l'Observatoire de Paris, 182. — Observations, 238, 253. — Création de stations, 253. — Observations, 262, 298, 356.

Moineaux, (Epouvantail pour les) 207.

Musée de Mende. Acquisitions diverses et envoi de tableaux par le gouvernement, 256.

N

Nomination de membres de la Société, 20, 22, 189, 242, 303.

Noyer multiplié par le couchage, 215.

O

Œufs. Conservation de leur faculté germinative, 107.

Oiseaux de basse-cour donnés à cheptel par la Société d'acclimatation, 116.

P

Paillis, (Effets du) 123. — Marc de raisin pour paillis de fraisiers, 124.

Papillons pris au piège. 130.

PÂTURAGES. Le pâturage dans les herbages ou embouches, 53. — Dans les prairies, 58. — Dans les luzernières, 61. — Dans les tréflières, 62. — Dans les plantes gra-

minées, 63. — Sur les chaumes, 65. — Dans les genétières, 66. — Dans les céréales en végétation, 67. — Au piquet, 69. — Avec entraves, 74. — Au parc, 77.

Pêche, (Interdiction de la) 297.

Peinture inaltérable, préservatrice de l'incendie, 228.

Pépinière départementale. Location d'un nouveau terrain, 250. — Dépenses de la Société pour son exploitation, 251. — Vente d'arbres au rabais, 257.

Peuplier régénéré, 148.

Piège à papillons, 130.

PISCICULTURE. Encouragements aux agents chargés de la surveillance de la pêche, 25. — Primes à la gendarmerie, 99. — Transport des œufs de poissons et des jeunes, 224. — Transports des poissons vivants, 225. — De l'influence de la pression extérieure sur la vie des poissons, 225.

Plâtrage et chaulage (Concours de) des terres, 173. — Primes, 294.

Plâtre dans la formation des prairies artificielles, 46.

Plâtre, sels dénaturés et tourteaux de sésame, (Souscription pour achat de) 96, 176.

POISSON. Les Ecartés de la jeunesse, par M. l'abbé Baldit, 288.

Pois et haricots cultivés par rangs alternés, 124. — Pois remontants à rames, 125.

POMMES DE TERRE. Culture des échantillons des cinquante variétés provenant des semis faits par M. Noël, 24. — Pommes de terre et betteraves soumises au régime comparatif de différents engrais, 41. — Sur la plantation des pommes de terre, 42. — Pommes de terre hâtives, 43. — Méthode de culture par le marcottage, 44. — Plantation au moyen de la charrue, 100. — Fumier qui convient le mieux, 101.

Poudres et tabacs. Enquête parlementaire, 96.

Prairies artificielles semées avec plâtre, 46. — Destruction des cuscutes, 115.

PRAIRIES. Fumure, 51. — La prétendue inefficacité des cendres de bois sur les prairies, 52. — Influence des coupes fréquentes, 113.

Produits chimiques et engrais extraits des os, 190.

Pucerons. Moyen de s'en délivrer, 205.

R

Rapport à M. le Préfet sur les travaux de la Société, par M. Delapierre, président, 247.

Rasette de M. Vallerand, dite Paraterre, 114.

Reboisement, (Concours de) 172. — Compte-rendu sur le reboisement de la montagne de Saint-Privat par la Société, 251. — Considérations, par M. Delapierre, président, 276.

Régime forestier. Soumission du terrain dit de Saint-Privat, 22.

Revue agricole et industrielles, par M. Delapierre, président, 37, 100, 189.

S

Séances de la Société. 9 janvier, 19. — 27 février, 20. — 27 mars, 22. — 15 mai, 95. — 10 juillet, 181. — 8 août, 187. — 9 octobre, 241. — Séance publique du 4 novembre, 265. — 18 décembre, 301.

Sels dénaturés, tourteaux de sésame et plâtre, (Souscription pour achat de) 96, 176. — Lettre de M. Gaston Bazille, 188, 253.

SÉRICICULTURE. Mention honorable accordée à l'Exposition universelle de Lyon, à M. Christian Ledoux, pour son système de dévidage des cocons de graine, 21. — Essais de M. l'abbé Solanet, 23. — Proposition par le même de complanter de mûriers un terrain du Causse, 24. — Encouragements à accorder en 1873, 25, 90. — Remerciements de M. Salvat pour envoi de graines, 26. — Note complémentaire de M. Christian Ledoux sur le dévidage des cocons de graine, 33. — Lettre de M. l'abbé Solanet, 97. — Nomination de membres de la Société pour surveiller les éducations concourant pour les primes du concours de grainage, 97. — Education à grande surface, 143. — Confection des graines par M. Raybaud-Lange, 144. — Récompense accordée par la Société d'acclimatation à M. Christian Ledoux, 182, 230. — Envoi par le même de graines de Bombyx Pernyi et de sa notice : *Revendication pour la France de la découverte de la vaccine*, 187, 188. — Circulaire de M. Raybaud-Lange, relative aux échecs de cette année, 188, 243. — Primes décernées par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, 189, 190. — Distribution de graine à prix réduit, 249. — Essai de plantation de mûriers sur le Causse de Sainte-Enimie, 250. — Primes. 292. — Du Bombyx Cinthia et de son acclimatation en France, par M. Christian Ledoux, 329.

Société d'acclimatation. Oiseaux de basse-cour donnés à cheptel, 116.

Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Primes décernées par cette Société, 189.

Sociétés savantes (Réunion des délégués des) à la Sorbonne, 19. — Lettre de M. Fabre, délégué par la Société, 24.

Souscription pour achat de tourteaux de sésame, sels dénaturés et plâtre, 96, 176, 177.



Station d'étalons nationaux à Mende, 24.

Stations pour les essais des machines agricoles, 37.

Subvention de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, 20, 24, 95; — de M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, 188.

T

Tabacs et poudres. Enquête parlementaire, 96.

Temps nécessaire pour la formation du grain de seigle, 38.

Terreau et terreautage, 121.

Tourbe mélangée avec des engrais minéraux, 48.

Tourteaux de sésame, sels dénaturés et plâtre, (Souscription pour achat de) 96, 176. — Nomination d'une commission, 182. — Lettre de M. Gaston Bazille, 188.

TRAFIC. Influence de la qualité de la graine sur les produits, 45.

V

VACCINE. Revendication pour la France de la découverte de la vaccine, notice par M. Christian Ledoux, 244.

Vache laitière, (Du pis de la) 194.

Veaux (Elevage des) avec une petite quantité de lait, 101.

VINS. Nouvelles expériences sur le chauffage des vins, 219.

VITICULTURE. Plantation de la vigne et son épierrement, 133.

— **La coulure des raisins. Moyens d'y remédier, 135.**

— **Traitement des vignes gelées, 148. — Concours, 172. — Identité des cépages produisant les divers muscats en renom, 220.**

Z

Zwetschenwaser (Le) et le kirschenwaser (eau-de-vie de prunes et de merises), 221.



LISTE des publications reçues pendant le dernier trimestre de 1873.

Revue d'Alsace, 4^e trimestre 1873.

Bulletin de la Société de géographie, octobre et novembre 1873.

Bulletin de la Société d'acclimatation.

Journal de la Société centrale d'horticulture de France.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres, etc., d'Amiens, 1872-1873.

Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, t. xxvii et xxviii.

Le Messager agricole du Midi.

Bulletin de la Société protectrice des animaux, novembre.

Mémoires de l'Académie de Stanislas, t. v.

Des Biens communaux. — Discours prononcé par M. A. Pellerin, substitut de M. le procureur général.

Mémoires de la Société académique, etc., de l'Aube, t. ix.

Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure.

Dictionnaire topographique du département de la Dordogne.

Histoire de sainte Enimie, par M. l'abbé Jory. — Mende, 1873.

Pulvéologie française, livraisons 13 et 14.

Journal d'agriculture de la Côte d'Or, 2^e trimestre 1873.

Liste générale des membres de la Société d'acclimatation, 1873.

Notices historiques sur les Sociétés des lettres, sciences et arts de La Rochelle, 1873.

Académie de La Rochelle. — Section des sciences naturelles, annales n^o 10.

Mémoires de la Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise, t. x.

Bulletin de la Société d'acclimatation.

Revue horticole.

Journal de l'agriculture, par M. Barral.

Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse.

Journal de la Société d'horticulture de la Basse-Alsace, n^o 6.

Annales de la Société d'horticulture de Maine-et-Loire, 2^e trimestre.

Bulletin de la Société agricole et industrielle d'Angers, 1^{er} et 2^e trimestre 1873.

Archives de l'agriculture du Nord de la France, n^o 11.

- Bulletin de la Société d'agriculture et d'horticulture de
Vaucluse, 11^e livraison.
Revue agricole et forestière de Provence, novem^{bre} 1873.
Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de
Valenciennes, octobre et novembre 1873.
Annales de la Société d'horticulture de la Haute-Garonne,
septembre et octobre 1873.
Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Indre-
et-Loire, n^o 7.
Société d'agriculture, des belles lettres, etc., de Rochefort.
— Travaux, 1870-1872.
Bulletin de la Société pomologique de France, n^o 3, 1873.
Annales de la Société d'agriculture de l'Indre, n^o 74.
Bulletin de la Société centrale d'agriculture de l'Hérault,
mai, juin, juillet 1873.
Recueil de la Société des sciences, etc., de Tarn-et-Ga-
ronne, 1872.
Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la
Haute-Saône, n^o 4.
Annales de la Société d'émulation des Vosges, t. xiv.

MM. les auteurs des Rapports ou mémoires imprimés dans
le Bulletin pourront en faire exécuter, à leurs frais, un tirage
à part, aux prix suivants, en s'adressant à l'imprimeur.

La demande devra en être faite directement à l'imprimeur
avant le tirage du *Bulletin*, attendu que les planches ne sont
pas conservées.

NOMBRE DE FEUILLES.	25	50	100	200	300
	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.	Exempl.
Pour une feuille (16 pages), papier,	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
pliage, piqure.....	4 50	6 »	8 »	14 »	25 »
Trois quarts de feuille (12 pages).	4 50	6 »	8 »	12 »	22 »
Demi-feuille (8 pages).....	3 »	4 »	5 »	8 »	16 »
Quart de feuille (4 pages).....	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Couverture non impr. (couleur).	0 40	0 60	1 20	2 »	4 »
Id. imprimée id.	3 »	4 »	5 »	6 »	10 »
Composition d'un titre d'entrée spécial pour le tirage à part d'un Mémoire: 1 fr.					

Les frais de remaniement nécessités par les corrections
que feraient après coup les auteurs ne sont pas compris dans
ces conditions.

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
DE LA LOZÈRE

Reçu 1914

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

Industrie, Sciences et Arts

DU

DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.

—
TOME XXIV. — 1873.

—
HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE.

MENDE

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C. PRIVAT,
Rue Basse, 5.

—
1873



RECHERCHES

SUR

LE LIAS DE LA RÉGION DE MARVEJOLS

(LOZÈRE ¹)

Par M. GASTON DE MALAFOSSE.



INTRODUCTION.

La Lozère a déjà été explorée, au point de vue géologique, en certaines de ses parties : à diverses reprises, d'importants travaux ont été publiés, ayant pour objet l'étude des régions dont Mende, Villefort et Florac sont les centres. Mais, jusqu'à ce jour, le sud-ouest et l'ouest du département n'ont fourni matière à aucune monographie de quelque étendue ; à peine a-t-on vaguement signalé leurs richesses paléontologiques et le beau développement qu'y présente le Lias.

(1) Lu aux séances du 17 et du 24 avril 1872 de la Société d'histoire naturelle de Toulouse. Ce travail est réimprimé ici avec quelques additions.

Dans les quelques pages qui vont suivre, je n'ai nullement la prétention d'avoir comblé cette fâcheuse lacune. Mon frère, L. de Malafosse et moi, explorons, depuis quelques années, les environs de Marvejols, et je viens simplement résumer ici nos observations, encore bien incomplètes, comme on pourra le voir.

Laissant de côté l'oolithe, trop peu connue de nous, et les roches azoïques, dont l'étude serait surtout intéressante pour le minéralogiste, je me bornerai à décrire le Lias, si bien représenté dans cette région.

C'est dire que je n'aborderai qu'incidemment les aperçus généraux et les questions de géologie comparée.

Quelque restreint que soit ce cadre, quelque modestes que soient les résultats obtenus, nous espérons que ces notes ne seront point sans intérêt pour ceux qui ont à cœur l'étude géologique de notre France méridionale.

HISTORIQUE.

Si je me bornais à analyser les travaux publiés jusqu'à ce jour sur la région de Marvejols, je n'aurais à citer que quelques phrases éparses en divers ouvrages. Mais il convient, ce me semble, que je dise un mot des travaux qui ont eu pour objet l'étude d'un point quelconque de la Lozère, ou du département en général.

On trouve dans « l'Explication de la carte géologique de France (1), » quelques détails sur les environs de

(1) *Explication de la Carte géologique de France*, t. II (1848), p. 706-709.

Mende. Les grès à meules de l'infralias, le calcaire à griphées, les marnes du lias et l'oolithe inférieure ont été reconnus par MM. Dufrenoy et Elie de Beaumont : auprès de Florac, ils signalent l'oolithe moyenne. Mais ils ne séparent pas les deux étages supérieurs du lias ; au-dessus du calcaire à griphées, ils placent une prétendue couche à *Ammonites Bucklandi* ; de plus, ils font à tort descendre l'*Ostrea arcuata* jusqu'au contact des grès de la base.

En 1854, M. Kœchlin-Schlumberger publia une *Coupe géologique des environs de Mende*, qui restera un modèle du genre (1).

L'auteur divise le lias en quatre étages, et dans chacun d'eux il établit des subdivisions le plus souvent très logiques et très naturelles ; sa coupe s'élève jusqu'à l'oolithe où il décrit les couches à fucoïdes, les bancs à *Ostrea sublobata* et le calcaire à entroques.

Ce remarquable travail fit faire à la connaissance des terrains sédimentaires de la Lozère un pas des plus importants.

Le *Bulletin de la Société géologique de l'année 1859* contient un Mémoire de M. Hébert (2), au début duquel est une coupe du ravin des Balmelles, près Villefort. M. Hébert y étudie spécialement les parties inférieures des couches liasiques, et cherche à prouver que les grès de la base ne peuvent rentrer dans le trias, mais font au contraire partie de la zone à *Avicula contorta*.

(1) *Coupe géologique des environs de Mende*, par M. Kœchlin-Schlumberger. — *Bull. de la Soc. géol. de France*, 2^e sér., t. XI, p. 605 (1854).

(2) *Note sur la limite inférieure du lias et la composition du trias dans le Gard et la Lozère*, par M. Hébert. — *Bull. de la Soc. géol.*, 2^e sér., t. XVI, p. 905 (1859).

Un an plus tard, parut, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de Mende*, une « Esquisse géologique du département de la Lozère, » par M. Dorlhac (1).

C'est la monographie la plus détaillée qui ait été publiée sur ce sujet. M. Dorlhac résume les observations de ses devanciers et y joint les résultats de ses propres recherches : il s'étend surtout longuement sur la description des terrains azoïques et l'étude des filons métallifères.

En ce qui touche les terrains jurassiques, la notice de M. Dorlhac n'ajoute guère aux travaux antérieurs. Dans les listes de fossiles, il cite à plusieurs reprises Marvejols comme lieu de provenance.

A M. Dorlhac revient, si je ne me trompe, l'honneur d'avoir le premier décrit les couches tertiaires du Malzieu. Sa consciencieuse *Esquisse* est accompagnée d'un Essai de carte géologique de la Lozère, le seul publié jusqu'à ce jour; (abstraction faite, cela va sans dire, de la carte de France de MM. Dufrenoy et E. de Beaumont.)

J'arrive aux deux travaux les plus récents, parus tous deux dans le *Bulletin de la Société géologique* : je veux parler des Mémoires de M. Jaubert et de M. Dieulafait.

M. Jaubert (2) décrit un grand nombre de localités des régions du Bleymard et de Villefort.

Au sujet des grès infraliasiques, il arrive aux mêmes

(1) *Esquisse géologique du département de la Lozère*, par M. Dorlhac, ingénieur-directeur des mines. — *Bull. de la Soc. d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère*, t. XI, p. 375 (1860).

(2) *Note sur les formations jurassiques qui recouvrent le versant nord du mont Lozère*, par M. Jaubert. — *Bull. de la Soc. géol.*, 2^e sér., t. XXVI, p. 216 (1868).

conclusions que M. Hébert. Au-dessus, dans les calcaires, il reconnaît la zone à *Ammonites planorbis*. Il admet l'existence du lias inférieur, mais sans preuves paléontologiques. Quant au lias supérieur, il déclare n'avoir pu en constater la présence. Dans l'oolithe, qui paraît surmonter immédiatement le lias moyen, il signale les couches à *Lima heteromorpha* et les calcaires à fucoïdes.

M. Dieulafait, dans une importante notice (1) sur l'infralias de certains départements méridionaux, s'est longuement occupé de la Lozère. Il a parcouru les régions de Villefort, Mende, Florac, Meyrueis, relevant un grand nombre de coupes, qu'il compare à celles prises par lui dans les départements limitrophes :

De ce parallèle, il conclut :

1° Que les grès, dits *infraliasiques du Midi*, doivent être considérés comme appartenant à l'étage des grès bigarrés dans la Lozère, l'Ardèche, l'Aveyron et l'Hérault ;

2° Que, jusqu'à preuve du contraire, on ne saurait admettre la présence du lias inférieur dans l'Aveyron, l'Hérault et la Lozère.

A la suite de la communication de M. Dieulafait, vient une courte mais lucide réponse de M. Hébert (2) qui, je l'ai déjà dit, ne partage pas la manière de voir du savant professeur de Toulon.

(1) *Zône à Avicula contorta et infralias dans le midi de la France, à l'Ouest du Rhône, (Ardèche, Aveyron, Hérault, Lozère)*, par M. Louis Dieulafait. — *Bull. de la Soc. géol.*, 2^e sér., t. XXVI, p. 398 (1869).

(2) *Observations sur les couches inférieures de l'infralias du midi de la France*, par M. Hébert. — *Bull. de la Soc. géol. de France*, 2^e sér., t. XXVI, p. 447 (1869.)

Tels sont les principaux travaux publiés jusqu'à ce jour sur la géologie de la Lozère.

Mais il est encore un ouvrage que j'aurai souvent à citer dans le cours de cette notice : c'est l'excellent *Essai de géologie Aveyronnaise*, dont M. Reynés est l'auteur (1). De tous les départements méridionaux, l'Aveyron est, en effet, celui qui, par la composition du sol, présente les analogies les plus frappantes avec la région étudiée par nous (2).

ENSEMBLE DES TERRAINS.

Il suffit d'un coup d'œil jeté sur la carte géologique de France ou sur celle qui accompagne la notice de M. Dorlhac, pour avoir une idée assez nette de la répartition des terrains dans la Lozère. Le nord du département est occupé par les granits : à l'est, ils forment un second massif autour duquel les micaschistes s'étendent sur une vaste surface.

Les couches sédimentaires se montrent dans deux régions bien distinctes. A l'ouest et au sud-ouest, entre

(1) *Essai de géologie et de paléontologie Aveyronnaise*, par P. Reynés. Paris, 1868.

(2) A la liste ci-dessus, il convient d'ajouter maintenant (décembre 1872) les intéressantes notes géologiques publiées dernièrement par M. Fabre, dans le Bulletin de la Société d'agriculture de la Lozère. (Tome XXIII) livraison juin-juillet. Je dois aussi mentionner l'Esquisse géologique de l'Aveyron par M. l'ingénieur Boisse. — 1 vol. in 8° avec cartes et coupes. (Paris 1870, imprimerie nationale.)

l'Aubrac, la Margeride et le mont Lozère, elles remplissent un vaste bassin au pourtour relevé qui ne fait qu'un avec celui de l'Aveyron.

A l'est, au contraire, on ne voit que des lambeaux de terrains secondaires, disposés de part et d'autre d'une ligne qui irait de Mende à Villefort.

Marvejols est situé sur le pourtour nord du bassin de l'ouest, dont les causses des environs de Sainte-Enimie occupent le centre et Meyrueis l'extrémité sud.

La région qui fait l'objet de cette étude forme comme un golfe secondaire, qui va s'avancant entre les pentes de l'Aubrac et les derniers chaînons de la Margeride.

Les terrains sédimentaires des environs de Marvejols semblent, à première vue, pouvoir se décomposer en trois grandes subdivisions.

A la base, sont des hauteurs aux contours droits, anguleux. Leur pied est formé de micaschistes tourmentés : au-dessus, viennent quelques couches de grès, puis une succession de marnes versicolores et de calcaires d'abord ocreux, plus haut blanchâtres. Le tout est couronné de puissantes falaises calcaires de couleur sombre.

Sur ces falaises repose un vaste ensemble de marnes et de calcaires d'un bleu grisâtre. Les calcaires dominant à la partie inférieure, mais ils sont bientôt remplacés par les marnes dont la structure devient de plus en plus schisteuse. La pente, d'abord assez douce, devient très raide dans le haut.

Du milieu des assises marneuses s'élèvent des éminences calcaires, aux tons chauds et jaunâtres, aux contours parfois arrondis, mais plus souvent abrupts et profondément fissurés.

Là où la série est complète, l'on voit plus haut des

masses de calcaire sombre, figurant à s'y méprendre d'imposantes ruines, et enfin des couches encore calcaires, mais blanches et lithographiques.

Des trois régions dont je viens d'esquisser l'aspect, la première comprend l'infralias et peut-être le lias inférieur, la seconde le lias moyen et supérieur, la troisième rentre entièrement dans l'oolithe.

Ce qui frappe tout d'abord dans cet ensemble, c'est la parfaite concordance des strates, de la base de l'infralias au sommet des calcaires oxfordiens.

Les couches se succèdent parallèles et bien réglées au-dessus des micaschistes qui, eux, affectent des inclinaisons, des directions très diverses, et tranchent nettement sur les bancs qui les surmontent.

Ces derniers plongent vers le S. S. E. de 5° à 6° en moyenne.

Le géologue n'a point à y étudier de ces contournements et redressements gigantesques, tels qu'il en admire dans les Alpes ou les Pyrénées. Mais si ces grandioses accidents ne viennent pas apporter un nouvel intérêt à ses recherches, d'autre part il y gagne au point de vue de la facilité et de l'exactitude des observations.

Ce n'est point à dire néanmoins qu'il n'y ait aux environs de Marvejols ni brisures du sol, ni plissements de couches. Il me serait facile de citer de nombreux exemples de ces accidents géologiques.

Ainsi, auprès de Montredon, au pied du truc de Malevielle, les schistes du lias supérieur viennent butter par faille contre les marnes à *Ammonites spinatus* du lias moyen. Ainsi encore, sur la route de Marvejols à Mende, à côté du village de Boudous, on voit le lias inférieur en contact, d'une part avec le lias supérieur, de l'autre avec

l'infra-lias. Dans la vallée du Regourdel, près Marvejols, l'on peut suivre de curieux plissements des couches infra-liasiques.

C'est vers la limite des terrains secondaires que l'on observe surtout brisures et redressements.

L'altitude des étages va en diminuant du pourtour au centre du bassin : je pourrais le prouver par de nombreuses observations : une seule suffira. A *Ussel*, près *Lachamp*, (N-E de Marvejols) l'infra-lias atteint plus de 1075^m d'altitude ; à 8 kilomètres environ S. S. O. de cette localité, au *truc du Midi*, l'oolithe n'arrive qu'à 1020^m.

En somme cependant le relief du sol ne peut, dans bien des cas, être attribué aux actions dynamiques, et c'est l'érosion qui a vraiment joué le rôle principal.

Sur de vastes étendues, elle n'a parfois laissé des puissantes assises oolithiques que des *témoins*, situés à des distances considérables les uns des autres, ou séparés par de profondes vallées. Que n'a-t-elle point dû enlever sur les bords des massifs granitiques, où les brisures dans les couches rendaient son œuvre bien plus aisée !

Avant d'entreprendre la description détaillée des étages du lias, je dois dire un mot des schistes micacés qui, je l'ai déjà fait remarquer, supportent directement les couches secondaires.

Leurs caractères ne sont rien moins que fixes : ils passent aux gneiss par des transitions nombreuses, et alternent même avec eux. Leurs éléments varient de dimension, de nature, d'aspect.

La couleur normale est le gris argenté un peu roussâtre. Mais la partie qui se trouve en contact avec les couches jurassiques est imprégnée de sels de fer qui colorent les feuillets en rouge et vert pâle. En même temps, la

proportion de mica augmente dans la roche qui devient friable, douce au toucher.

M. Jaubert, qui a parfaitement décrit cette curieuse modification (1), l'attribue aux infiltrations des eaux Jurassiques chargées de matières ferrugineuses. Cette explication est fort plausible à mon avis.

La direction des micaschistes est loin d'être partout la même : souvent ils présentent des plissements répétés sur une large échelle. Mais ce qui est constant, c'est leur discordance avec les couches secondaires : on voit, en maint endroit, ces dernières reposer presque horizontales sur la tranche des feuillets schisteux.

Il serait difficile de déterminer exactement l'âge relatif des micaschistes. L'on peut seulement avancer qu'ils sont antérieurs au silurien, puisque, dans l'Aveyron, M. Reynès (2) a trouvé au-dessus d'eux la partie inférieure de ce terrain.

Représenteraient-ils le Cambrien ?

La puissance des micaschistes est énorme. Quant à celle de l'ensemble des couches Jurassiques, les documents me font malheureusement défaut pour l'évaluer. Je me bornerai à dire que le lias peut atteindre une épaisseur de 250 à 300^m.

Je ne parle ici, bien entendu, que du lias de la région de Marvejols, et le chiffre est très approximatif.

Je passerai maintenant à la description particulière du lias, renvoyant, pour plus amples détails sur les généralités, aux travaux de M. Dorlhac et de M. Jaubert.

(1) *Bulletin*, loco cit., p. 227.

(2) *Loc. cit.*, p. 14.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES ÉTAGES.

I

INFRALIAS.

M. Jaubert divise l'infralias du Bleymard en trois sous-étages :

- 1° Grès.
- 2° Calcaires brun de capucin.
- 3° Calcaires lumachelles et marnes.

Dans la région de Marvejols, ces trois termes se retrouvent. Mais je me hâte de dire que je n'attache qu'une importance secondaire à leur délimitation. Il ne s'agit point en effet ici de zones paléontologiques : entre les trois subdivisions de l'infralias les transitions sont le plus souvent insensibles, et l'on doit les considérer comme des coupes provisoires établies en attendant mieux.

Ces réserves faites, voici, de bas en haut, les dénominations que j'adopte pour les sous-étages :

- A. Grès, calcaires gréseux, calcaires et marnes grisâtres.
- B. Calcaires bruns et ocreux et marnes versicolores.
- C. Calcaires blancs marneux et dolomitiques et marnes versicolores.

A

Grès, calcaires gréseux; calcaires et marnes grisâtres.

Au-dessus des micaschistes et en complète discordance avec eux, se trouve presque partout un ensemble de grès, de marnes charbonneuses, et de calcaires gris de fumée.

Il serait difficile de donner de ces couches une description concise et exacte. L'observateur qui veut les suivre sur une étendue même peu considérable, leur voit subir des transformations étonnantes. Leur puissance d'abord varie dans de larges proportions. Tantôt (*Boudous*) les grès mesurent près de 15^m d'épaisseur; tantôt au contraire (*Rodemiole, Truc des aspics*) ils arrivent à peine à 1^m, ou même s'atrophiant de plus en plus, laissent venir les calcaires presque au contact des micaschistes.

Le plus souvent ces grès sont arkosiques, fréquemment aussi calcarifères. La dimension de leurs éléments est peu constante : parfois, surtout vers la base, ils passent à de vrais conglomérats quartzeux (*Rodemiole*) ; parfois ils sont formés de grains ténus entre lesquels il semble qu'il n'existe aucun ciment (*Valadou, Boudous*).

Rouges, violacés sur certains points (*Croix des Anglais*), ils sont ailleurs jaunâtres ou brun clair (*Valadou*). En diverses localités (*Côteau de Raz, près Chirac*) ils renferment, dans une pâte d'un beau vert, des grains anguleux de quartz rougeâtre : le tout si évidemment emprunté aux micaschistes sur lesquels ils reposent que l'œil, à quelque distance, peut à peine les en séparer.

Les grès se relient visiblement aux calcaires qui les surmontent : ils y passent par des bancs où l'on voit des grains de quartz empâtés par un ciment calcaire brunâtre et abondant. Bien mieux, on peut les voir conservant leurs caractères de *grès à meules* alterner avec les calcaires bruns dont nous parlerons tout à l'heure (*Vallon des Redondes*, près *Marvejols*).

Entre les bancs de grès et au-dessus d'eux, comme entre les calcaires gris de fumée que l'on remarque en certaines localités, se trouvent des lits assez minces de marnes grises, friables, sèches, micacées, très charbonneuses, et sur lesquelles on peut souvent observer des efflorescences nitreuses.

Le charbon ne se rencontre pas seulement dans les marnes : il abonde encore dans les grès et calcaires de ce sous-étage. Les végétaux qui l'ont fourni n'ont laissé le plus souvent que des empreintes indéterminables. Cependant on a pu recueillir dans les grès des fougères assez bien conservées, et dans les calcaires gris (*Raz*) de petites branches qui semblent appartenir à quelque brachyphyllidée.

Quant aux fossiles animaux, ils sont des plus rares, et en mauvais état. Malgré de longues et patientes recherches, nous n'avons encore pu en découvrir que dans le vallon même de Marvejols.

Je crois devoir donner une coupe de la base de l'infra-lias, relevée sur le point où se montrent les fossiles en question.

COUPE DE LA BASE DE L'INFRALIAS AU COTEAU DE RODEMIOLE (Sud du vallon de Marvejols).

1° Grès jaunâtre calcarifère, assez grossier, avec nombreux débris végétaux. Il devient, en s'élevant, de plus en plus fin et calcarifère et de moins en moins chargé de grains de quartz. Il passe dans le haut aux calcaires du sous-étage B 1^m.

2. Marne grise, micacée, friable, charbonneuse avec fossiles :

Natica Rhœtica (Gümb.).
Littorina clathrata (Desh.).
Gervillia præcursor (Quenst.).
Mytilus minutus (Goldf.).
— *minutus* (Sow.).

Mytilus Ervensis (Stoppani).
Cypriocardia porrecta (Dumort).
Corbula Ludovici (Terq.).
Turritella.

= 0^m,17.

3. Calcaire marneux jaune, friable, avec paillettes et charbon ; mêmes fossiles que dans la marne = 0^m,18.

4. Grès calcaire grossier, jaune-grisâtre = 0^m,03.

5. Grès calcarifère peu charbonneux, gris clair, fin ; il tranche nettement sur les autres couches = 0^m,10.

6. Calcaire marneux gris-jaunâtre, avec gros grains de quartz, paillettes et charbons = 0^m,38.

7. Grès jaune-brun à pâte calcaire avec gros grains de quartz translucide. Rares traces de bivalves = 0^m,10.

8. Grès et conglomérats violacés ou noirâtres, quartzeux avec élément calcaire. Forte proportion de matières charbonneuses. Au-dessus et au-dessous de ces grès, mince couche charbonneuse feuilletée avec quelques mytili indéterminables = 0^m,15.

Schistes micacés verdâtres.

Les fossiles ainsi placés à moins d'un mètre au-dessus des micaschistes sont à l'état de moules calcaires souvent déformés, et dès lors difficiles à reconnaître.

Ne me fiant pas pour leur détermination à mes propres et bien insuffisantes lumières, j'en ai envoyé quelques-uns à M. Dumortier, le savant auteur des *Etudes sur le lias du bassin du Rhône*. Cet éminent paléontologiste a répondu à ma demande, avec une bienveillance dont je ne saurais trop le remercier.

Je lui dois non-seulement la détermination de mes espèces infraliasiques, mais encore celle de beaucoup d'échantillons du lias proprement dit, ainsi que de précieux renseignements.

Si maintenant l'on jette un regard sur la liste des fossiles trouvés dans la marne n° 2, on verra qu'elle comprend, réunis dans une mince couche, des types propres à chacune des trois zones du bassin du Rhône. — En effet, dans cette région, la *Gervillia præcursor* se rencontre avec l'*Avicula contorta*; les *Cypricardia porrecta* et *Corbula Ludovicæ*, avec l'*Amm. planorbis*; la *Littorina clathrata* avec l'*Amm. angulatus*.

Mais remarquons tout de suite que ce ne sont point là des fossiles absolument caractéristiques : la *Gervillia* se montre parfois dans des couches moins anciennes que la base de l'infralias. La *Corbula* est, dans l'est de la France, associée à l'*Amm. angulatus*; à l'inverse, la *Littorina* descend, même dans le bassin du Rhône, au niveau de l'*Amm. planorbis*.

Pour ne prendre que les quatre espèces les plus répandues dans la couche de Rodemiole, et qui sont :

Mytilus minutus,
Natica Rhœtica,

| *Cypricardia porrecta*,
| *Corbula Ludovicæ*,

on voit que les deux derniers fossiles ne descendent jamais *au-dessous* du niveau de l'*Amm. planorbis*.

Pour le *Mytilus*, il est vrai qu'on le trouve souvent avec l'*Avicula contorta*; mais en certaines régions, en Normandie, par exemple (1), il est très abondant dans des couches plus élevées, accompagné de : *Corbula Ludovicæ*, *Ostrea anomala*, *Diademopsis seriale*, etc.

Quant à la *Natica*, elle a été rencontrée au niveau de l'*Avicula*, mais fort loin de nos contrées, et je ne pense pas que ce soit une espèce bien caractéristique : j'en dirai de même des *Mytili Ervensis* et *minimus*, qui du reste sont très rares, comme aussi la *Gervillia* et la *Littorina*.

De la discussion qui précède, il semble donc ressortir que la couche de marne n° 2 et celle de calcaire n° 3 appartiennent à la base de la zone à *Ammon. planorbis*, ou tout au plus à la partie supérieure de la zone à *Avicula contorta*. C'est là une question de peu d'importance qui reste à résoudre : entre la base d'une zone et la partie supérieure de l'autre la différence est souvent si minime !

Toujours est-il que le sous-étage des calcaires bruns, placé au-dessus de celui que je viens de décrire, doit rentrer tout entier dans la zone moyenne de l'*infralias*. Dans la région de Villefort et du Bleynard, M. Jaubert a en effet trouvé l'*Amm. planorbis* dans des couches bien plus élevées que les calcaires bruns (2).

Je reviendrai bientôt à la question si discutée de l'âge des grès de la base.

(1) Deslongchamps, *Etudes sur les étages jurassiques inférieurs de la Normandie*, p. 18-19 (1864).

(2) Jaubert, *loc. cit.*, p. 247, 259.

B

**Calcaires bruns et ocreux et marnes
versicolores.**

Au-dessus des couches que je viens de décrire, commence ce que j'appellerai le règne définitif des marnes et des calcaires.

La deuxième subdivision de l'infralias est en effet (sauf de rares exceptions, V. p. 16) essentiellement composée de calcaires bruns et ocreux, marneux ou magnésiens, et de marnes où dominent deux teintes : le vert et le violet passant au rouge vineux.

A la base, les calcaires sont foncés, en bancs épais, durs, veinés de spath laiteux : ils se débitent en fragments polyédriques.

En s'élevant, l'on voit la coloration pâlir de plus en plus et arriver au jaune-grisâtre. En même temps, les bancs, plus minces, tendent à prendre la structure en plaquettes. Quant aux marnes, dont l'importance va croissant, elles sont tantôt assez tenaces et se divisent sous le choc en petits fragments à arêtes vives ; tantôt, au contraire, friables et schisteuses. Souvent on y remarque de singulières concrétions calcaires aux couleurs éclatantes et variées ; parfois aussi de minces plaquettes mi-translucides où domine l'élément nitreux.

Dans les couches que je viens de décrire, et que l'on retrouve à Mende comme au Bleymard, je n'ai encore vu aucun vestige de fossiles. Néanmoins, on peut aisément arriver à déterminer leur âge, ainsi que je l'ai dit plus haut.

La puissance du sous-étage B atteint parfois 30^m.

C

**Calcaires blancs marneux et dolomitiques et
marnes versicolores.**

Les marnes continuent ici à alterner avec les calcaires ; ceux-ci sont blanchâtres, marneux ou dolomitiques, souvent fissiles et rubannés (1).

Certains bancs sont pétris de petits bivalves à l'état spathique dont les sections apparaissent en courbes brillantes sur le fond mat des cassures de la roche. Ce niveau fossilifère est très remarquable : les échantillons qui en proviennent offrent une surprenante ressemblance avec les plaquettes à *tæniodon* et *schizodus* des couches à *Avicula contorta* ; telle fut l'impression de notre ami et collègue M. Magnan, à qui j'en montrai quelques-uns ; telle a été aussi depuis celle de M. E. Dumortier.

Cependant il n'y a pas le plus léger doute à avoir sur la position des calcaires blancs : il s'agit ici d'un horizon puissant, constant et placé à une grande hauteur au-dessus des grès de la base. On en jugera en parcourant les deux coupes générales que je vais donner, et dont la première fut relevée par mon frère, il y a plus de trois ans.

(1) Ils fournissent la pierre de taille la plus estimée dans la région.

COUPE DE L'INFRAlias A LAVALETTE,
A L'O. DE MARVÉJOLS. (1)

1. Plateau. Calcaires grisâtres et jaunâtres et marnes versicolores = 17^m.

2. Calcaire sableux jaunâtre avec nombreux moules de bivalves (*Gervillia... mytilus*) = 1^m,50.

3. Marnes versicolores = 0^m,40.

4. Calcaire marneux, blanc sale = 14^m.

5. Calcaires brunâtres ou grisâtres alternant avec des marnes vertes = 13^m.

6. Calcaire blanc en plaquettes, pétri de petits bivalves (*tæniodon... schizodus*) = 6^m.

7. Calcaires friables et marnes bleuâtres = 5^m.

8. Calcaire gris, sableux = 0^m,60.

9. Calcaires ocreux en bancs minces alternant avec marnes = 3^m.

10. Marnes versicolores, assez tenaces, se débitant en fragments polyédriques avec petites plaquettes nitreuses.

— Quelques assises calcaires = 12^m.

11. Banc calcaire assez compacte, formant barre = 2^m.

12. Calcaires ocreux, marneux, friables, veinés de spath, alternant avec marnes versicolores = 19^m.

13. Arkoses et grès moyennement fins, à ciment brun-jaune empâtant des grains de quartz laiteux ou rosé = 3^m.

Micaschistes.

(1) Auprès et au-dessus de Lavalette, on voit dans les calcaires infraaliasiques des filons de barytine souvent rongie par l'oxyde de fer ou mouchetée de carbonate vert de cuivre (malachite).

COUPE DE L'INFRALIAS AU COTEAU DE RAZ,
PRÈS CHIRAC.

1. Calcaire assez compacte, gris, à parties verdâtres = 0^m,20.
2. Calcaire compacte, gris = 0^m,60.
3. Calcaire gris-brun, avec veinules spathiques : il est marneux et plus clair dans le bas = 0^m,70.
4. Marne vert-grisâtre = 0^m,40.
5. Calcaires marneux blanchâtres et marnes versicolores ; vers le bas, les calcaires sont pétris de petits bivalves (*tœniodon*...) = 5^m.
6. Calcaires et marnes stériles = 3^m,80.
7. Calcaire gris, dur, assez compacte = 0^m,40.
8. Calcaires marneux et dolomitiques, blancs ou jaunâtres, feuilletés, fragmentaires ou moyennement compactes. — Marnes panachées = 40^m.
9. Calcaires ocreux et bruns et marnes panachées, 15^m.
10. Marnes feuilletées = 0^m,75.
11. Marne solide, d'un gris-verdâtre = 0^m,40.
12. Calcaire dur, gris jaunissant à l'air = 2^m.
13. Marne grise charbonneuse = 0^m,20.
14. Calcaire jaunâtre = 0^m,90.
15. Calcaire très dur, gréseux (à grains de quartz rose), charbonneux = 0^m,30.
16. Calcaire gris, dolomitique, jaunissant à l'air = 2^m.
17. Marnes charbonneuses d'un gris bleuâtre = 0^m,25.
18. Calcaire gris, assez compacte, avec charbon = 0^m,20.
19. Marne charbonneuse = 1^m.

20. Grès calcarifère grisâtre, à grains roses = 0^m,12.
21. Marnes versicolores = 0^m,40.
22. Grès à pâte verte, avec gros grains de quartz rose; faiblement calcarifère = 1^m.

Micaschistes rougeâtres.

J'ai retrouvé l'horizon des petits bivalves (*tæniodon*) auprès de Mende, dans le Valdonnez, au pied des monts Lozère.

En certaines localités (*Truc des Aspics, Raz*) j'ai recueilli à ce niveau quelques petits gastéropodes turriculés, mais en si petit nombre, que je n'en puis tirer aucun argument pour placer ces couches dans la zone à *Amm. angulatus*.

Quant au banc à Gervillies de la coupe de Lavalette, il m'est encore impossible de décider ce qu'il peut bien représenter ; au reste, cet horizon est bien moins constant que l'autre.

Il me reste à exposer maintenant les motifs qui m'ont porté à limiter l'infralias comme je l'ai fait dans les pages précédentes.

C'est ici le moment de discuter le problème de l'âge des *grès à meules*.

En abordant cette question, qui a soulevé de si nombreuses et si vives controverses, j'écarterai tout ce qui pourrait ressembler à des querelles de principes ou d'école. Il n'est pas douteux que, dans bien des cas, les savants auteurs de la *Carte géologique de France* n'aient fait rentrer à tort dans le lias des couches triasiques : la

chose a été surabondamment prouvée. Mais, d'autre part, je ne vois pas pourquoi l'on proscrirait à tout jamais l'expression de *grès infraliasiques du Midi*, pourquoi l'on poserait cette règle absolue que tout ce qui est grès vers la base des terrains jurassiques doit être réuni au trias.

Il ne s'agit ici que de faits et non de théories, et c'est une observation très impartiale qui m'a porté à adopter à cet égard les vues de M. Hébert. Aujourd'hui encore, les arguments qu'il présente à l'appui me semblent difficiles à détruire (1).

Que leur objecte-t-on ?

D'abord que les grès, dits infraliasiques, supportent, sans changer d'aspect, les dépôts les plus divers (2).

Cela ne prouve qu'une chose : c'est que leur composition dépend bien plus de la nature des matériaux mis en œuvre, matériaux presque partout les mêmes, que de l'âge de leur dépôt.

Qu'indique en effet leur analyse ?

Qu'ils sont formés de particules siliceuses et feldspathiques, variables de volume, diversement teintées, mais empruntées bien certainement aux roches anciennes sur lesquelles ils reposent.

On aurait pu, même *à priori*, prévoir ce résultat.

Les eaux jurassiques ont eu à opérer tout d'abord un nivellement : la mer nouvelle s'est fait un lit. Alors des phénomènes se sont produits, qui se répéteraient encore si les flots envahissaient de nos jours les régions où dominent les formations granitiques et schisteuses.

(1) Hébert, *loc. cit.* — *Bull.*, t. XXVI, p. 449 et suiv.

(2) Dieulaufait, *loc. cit.*, p. 441-446.

Là où les eaux ont trouvé d'abondants débris à remanier, ou quelque vaste dépression à combler, de puissantes couches de grès se sont promptement accumulées. Ailleurs, au contraire, les matériaux étant rares, l'action détritique a eu moins d'activité, et les strates calcaires se montrent presque à la base de la série.

Toutes les variations que présentent les couches inférieures s'expliquent ainsi aisément, en n'invoquant que les causes actuelles, et sans rien préjuger de l'âge de leur formation.

Entrant plus avant dans la question, il serait aisé de prouver que ces couches ont avec les calcaires qui les surmontent d'évidentes relations.

Des transitions parfois insensibles les unissent ; on les voit même alterner ensemble.

Il serait fastidieux de répéter ici ce que j'ai dit plus haut à ce sujet.

L'on fera encore remarquer que l'*Avicula contorta* a été trouvée en Lozère *au-dessus* des grès.

Je ne saurais le nier. Le fait est pourtant des plus rares : il n'a été constaté qu'une fois par M. Dieulafait, loin de la région dont je m'occupe.

Mais d'ailleurs il faut éviter un excès qui serait de considérer les zones paléontologiques comme des plans sans épaisseur ; laissons cette fiction à la géométrie. Je m'explique : si l'on trouve l'*Avicula contorta* au-dessus d'un ensemble quelque peu puissant de grès, de cargneules, d'argiles bariolées et gypsifères, que l'on range ces couches dans le trias, je le comprends. Mais lorsque, entre l'assise où se montre le rare fossile et la base des terrains secondaires, il n'y a que quelques mètres à peine, quelques centimètres parfois de grès et de calcaires

variables, dont le dépôt n'a dû exiger qu'un temps relativement assez court, comment voir dans ces strates un trias en miniature ?

Comment arriver à les assimiler aux grès observés dans d'autres départements où la formation triasique est bien développée ? Sur quelles données fonder ce parallèle, sinon sur une vague ressemblance dans l'aspect, la composition ? Caractères de mince valeur dans une contrée où, par exemple, le lias moyen ici marne bleue (*Marvejols*), est plus loin grès brunâtre (*Le Bleymard*), et où dès lors, comme le dit fort bien M. Hébert, il ne faut guère faire de cas des données minéralogiques !

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion déjà trop longue. Pour me résumer en un mot, je dirai qu'à mon avis les *grès infraliasiques* de la région de Marvejols méritent cette dénomination.

J'ai provisoirement limité l'infralias dans le haut à la disparition des marnes versicolores, et à l'apparition des gros bancs de calcaire compacte qui forment falaise au sommet des côteaux. On verra dans les pages qui vont suivre combien cette démarcation établie en l'absence de toute donnée paléontologique est hasardée, et quels doutes il me reste à cet égard (1).

Limité comme je viens de le dire, l'infralias atteint de 100 à 125^m.

(1) Voir pour l'infralias dans l'Aveyron, Boisse, *loco citato*, p. 168 et suivantes.

II

LIAS INFÉRIEUR.

On a discuté et l'on discute encore sur les limites assigner à l'infralias. Mais à propos du lias inférieur, il ne s'agit d'une question bien autrement capitale : l'existence même de cet étage a été contestée.

Cela n'a rien qui doive nous étonner ; car, on va le voir, le pour et le contre ne sont insoutenables ni l'un ni l'autre sur cet obscur chapitre de la géologie Lozérienne.

Si les caractères minéralogiques suffisaient pour séparer deux étages, le doute ne serait pas permis. Décrivons en effet brièvement les couches qui surmontent les calcaires blancs à *tæniodon*.

Au-dessus, on voit les marnes disparaître brusquement ; les calcaires perdent leur élément marneux et rembrunissent assez fortement. On a alors quelques mètres d'une roche compacte, gris-noisette, dendritifère.

Plus haut, ce sont des bancs épais d'un calcaire gris de fer, rugueux et jaunissant à l'extérieur ; les fossiles s'y détachent en brun rouille sur le fond de la roche, ou font saillie aux surfaces exposées à l'air. Ça et là de nombreux pointillements de rouille.

Souvent aussi ces calcaires gris sont largement tachés de bleu foncé (1) (*les Bories, Palhers*). La teinte bleue

(1) La roche était sans doute d'abord entièrement bleue, et c'est une décoloration allant de la surface au centre qui n'a laissé que des taches de cette couleur.

envahit même parfois toute la roche : elle est alors très dure, saccharoïde, à cassure conchoïde ou ridée ; les fentes des strates sont tapissées de cristaux calcaires (*Pont de Grèzes*).

En s'élevant dans la série des couches, on voit l'élément spathique abonder de plus en plus. La roche devient sublamellaire, et présente aux surfaces vives de nombreuses facettes miroitantes ; la couleur varie du jaune brun au gris-rosé. Elle se divise en dalles rugueuses, sonores, fragiles, qui jonchent les petits plateaux (*Rodemiole, Truc des Aspics*).

Parfois les calcaires prennent une texture confusément concrétionnée (*les Bories*), ou deviennent même franchement oolithiques (*Lachamp*).

Au-dessus des couches décrites jusqu'ici, les bancs perdent peu à peu leurs caractères distinctifs : rugueux, sublamellaires et jaunâtres d'abord, ils gagnent de plus en plus en finesse ; leur aspect ternit par l'apparition de l'élément marneux, leur teinte devient bleutée. Ils passent enfin tout-à-fait aux calcaires du lias moyen.

Dans les assises dont je viens de donner un aperçu, le silex hornstein abonde : il s'y montre en blocs lenticulaires (1) d'un blanc sale, jaunes ou rouges. On y trouve aussi de petites géodes de quartz hyalin et des concrétions de chalcédoine. Des rognons de limonite et des lignites s'y rencontrent assez fréquemment.

Eliminant donc tout ce qui n'est que facies local ou accident, je puis dire :

(1) Au-dessus de Valadou, au N. E. de Marvejols, l'érosion a fait disparaître les parties calcaires de l'étage, et d'énormes blocs de silex jonchant le sol témoignent seuls de son existence passée.

Entre les calcaires blancs de l'infralias et la zone à *Amm. fimbriatus* du lias moyen, on trouve aux environs de Marvejols 30 à 40^m de calcaires durs, compactes, saccharoïdes ou sublamellaires, à teintes sombres et renfermant de nombreux amas de silex et de limonite. Ces calcaires en bancs bien réglés se succèdent sans interposition de marnes.

Voilà certes un ensemble de couches bien caractérisé. On les distingue à première vue de celles qu'elles dominent comme de celles qui les surmontent : les carriers du pays eux-mêmes ne s'y trompent pas.

En l'absence de données paléontologiques, il n'y aurait rien que de très naturel, à considérer ces calcaires comme appartenant au lias inférieur.

N'y retrouve-t-on pas en effet les calcaires durs, sublamellaires qui, dans le bassin du Rhône, renferment l'*Amm. oxynotus* et l'*Amm. Bucklandi* (1) ?

N'y voit-on pas aussi les analogues de ces calcaires compactes, son ores, rugueux, avec silex et petits fossiles jaune-rouille sur fond gris, que M. Magnan décrit dans le lias inférieur du S. O. du plateau central (2) ?

Mais si l'on aborde la question au point de vue paléontologique, elle devient douteuse ; et l'opinion de MM. Jaubert et Dieulafait, qui seraient portés à voir dans les falaises calcaires la zone à *Amm. angulatus*, peut

(1) Dumortier, *Etudes paléontologiques sur les dépôts jurassiques du bassin du Rhône*, 2^e partie, *Lias inférieur* (1867), p. 5-95.

(2) H. Magnan, *Etude sur les formations secondaires des bords S. O. du plateau central*. — *Bulletin de la Soc. d'hist. naturelle de Toulouse*, 3^e année (1869), p. 65.

invoquer des arguments, sinon décisifs, du moins très-spécieux.

La faune de l'étage est assez riche à certains niveaux, mais il est rare que les fossiles soient déterminables.

Sur les calcaires gris de fer se détachent en brun des coupes de gastéropodes turriculés de taille moyenne, et de bivalves.

Plus haut, apparaissent en abondance les pentacrines (*P. scalaris* ?), et avec eux des fragments de coque et de baguettes d'oursins.

Dans les calcaires sublamellaires (*Bori del Biau*) (1) se retrouve ce remarquable horizon de polypiers signalé au Bergougnon par M. Jaubert (2), et que M. Dieulafait (3) dit avoir reconnu dans tout le Languedoc.

Mais ici les zoophytes ne sont pas accompagnés de ces petits gastéropodes si nombreux au Bergougnon, et dont la présence a porté M. Jaubert à ranger ces couches dans la zone à *Amm. angulatus*. En revanche, on trouve avec eux de petits tubes régulièrement criblés de trous et qui pourraient bien être des foraminifères monostégues.

Quant aux polypiers, ce sont des *Eunomia* indéterminables, et surtout des *Cyathocænia globosa* (Duncan) (4), espèce recueillie jus qu'ici dans la zone à *Amm. Bucklandi*.

(1) La localité de la Bori del Biau, (Liabiau sur la carte de l'Etat-Major) à l'ouest de Chirac, est encore intéressante à un autre point de vue. On y remarque plusieurs coulées basaltiques traversant les calcaires du lias inférieur et de l'infralias : près de l'une d'elles, est un dépôt assez puissant de peperino (brèche volcanique) tendre, aux couleurs vives et variées.

(2) *Bulletin*, loc. cit., p. 258.

(3) *Bulletin*, loc. cit., p. 438.

A la surface des calcaires, l'on voit aussi souvent en relief de petites ramifications spathiques qui rappellent singulièrement certaines tigelles de *Neuropora*, et des valves d'huîtres peu distinctes qui pourraient être l'*Ostrea irregularis*.

Enfin, dans les calcaires pisolithiques de Lachamp, j'ai trouvé le *Pecten Hehli* (d'Orb.), accompagné de pentacrines et des petits foraminifères dont j'ai parlé plus haut; sur un autre point (*Truc des Aspics*), dans un bloc de silex, j'ai détaché une *Spiriferina Walcotii* (Sow. sp.).

Groupant et comparant ces diverses données paléontologiques, j'en arrive à cette conclusion : aucun des fossiles trouvés par moi ne caractérise suffisamment le lias inférieur ou l'infralias.

Le *Pecten Hehli* se rencontre en effet dans ces deux étages; il en est de même des *Neuropora*. Les oursins, les pentacrines, les foraminifères n'ont qu'une très vague signification.

Restent les polypiers : on sait qu'ils abondent généralement dans la zone à *Amm. angulatus*; mais, d'autre part, la seule espèce déterminée a été trouvée ailleurs avec l'*Amm. Bucklandi*.

La *Spiriferina Walcotii* est rare, l'*Ostrea irregularis* douteuse dans les couches que j'ai décrites.

Ainsi, incertitude au point de vue paléontologique.

Si maintenant j'étudie la faune des strates supérieures,

(1) La détermination de ce fossile est une de celles que je dois à M. Dumortier.

de celles qui supportent directement le lias moyen à bélemnites, la même difficulté va surgir.

Aux environs de Marvejols, on n'y trouve aucun fossile autre que la *Spiriferina Walcotii*, la *Rhynchonella variabilis* et ces valves rapportées avec doute à l'*Ostrea irregularis*.

Mais auprès de Mende, si les caractères minéralogiques de l'étage sont moins accusés, en revanche la faune est plus riche.

Je l'ai surtout étudiée dans le Valdornez, sur la bisière du bois de Blachères.

On trouve là d'abord le calcaire à gryphées pétri d'*Ostrea obliqua* (Goldf.); dans le haut de ce calcaire on montre quelques rares *Ostrea cymbium* (Lam.), et même l'*Ostrea gigantea* (Sow.)

Est-ce là le commencement du lias moyen ?

On serait tenté de le croire. Mais au-dessus viennent ces couches, nommées par M. Kœchlin, zone de transition (1). La roche a déjà un aspect liasien, bien que sa texture soit encore quelque peu saccharoïde : on y trouve, avec de grands *mytili* et le *Pecten disciformis* (Schühl.) deux ammonites de la zone à *Amm. cynotus* du bassin du Rhône : l'*Ammonites viticola* (Dumort.) et l'*Ammonites Edmundi* (Dumort.)

Quelle est la signification de ces fossiles ?

Tous, à l'exception de l'*Ostrea cymbium* et des *Ammonites*, appartiennent à des espèces neutres que l'on peut aussi bien rattacher au lias moyen qu'au lias inférieur.

C'est ainsi que l'*Ostrea obliqua* (Goldf. sp.) se trouve tout aussi abondante dans le bassin du Rhône, vers le

(1) Kœchlin, loc. cit., p. 613.

haut de la zone à *Amn. oxynotus*, qu'à la base de la zone à *Belemnites clavatus* (1).

A plus forte raison en dirai-je autant du *Pecten disciformis*, de la *Lima punctata*, de la *Rhynchonella variabilis*, etc.

Que reste-t-il donc ? L'*Ostrea cymbium* ; mais on ne le trouve qu'en petit nombre, vers la partie supérieure des couches, et cependant au-dessous de deux ammonites que l'on a regardées jusqu'ici comme spéciales au lias inférieur.

De cette discussion il ressort que, si l'ensemble des strates que je viens de décrire est fort bien caractérisé au point de vue lithologique, on ne peut au contraire, lorsqu'on examine sa faune, prendre un parti tranché au sujet de son âge géologique. Faut-il, comme le voudrait M. Dieulafoy (2), diviser cet ensemble et le réunir partie au lias moyen, partie à l'infralias ?

Où bien doit-on y voir aussi un lias inférieur, confus, atrophié sans doute, mais néanmoins réel ?

Je répondrai simplement : « Je ne sais. »

J'avoue pourtant qu'il me répugne d'admettre la disparition totale du lias inférieur entre un lias moyen complet et un infralias énorme de puissance : hiatus gigantesque qu'aucune discordance ne viendrait révéler.

Le même scrupule a tourmenté M. Jaubert et M. Reynès.

Le premier (3) voit le lias inférieur dans un calcaire

(1) Dumortier, *Etudes paléontologiques sur les dépôts jurassiques du bassin du Rhône*, 3^e partie : *Lias moyen*, p. 142.

(2) Dieulafoy, *loc. cit.*, p. 439.

(3) Jaubert, *loc. cit.*, p. 230-260.

brun, stérile, géodique et veiné de barytine qui se développe auprès de Villefort, au-dessous du lias moyen. Mais, à l'appui de son opinion, il n'apporte guère d'autre argument que celui de la place occupée par cette formation.

Dans l'Aveyron (1), M. Reynès remarque que la partie supérieure de l'infralias affecte une teinte bleuâtre : il y a trouvé la *Spiriferina Walcotii* et le *Plagiostoma giganteum*; il croit dès lors pouvoir rapporter ces couches au lias inférieur. Mais ce sont là, il faut le reconnaître, des caractères bien peu significatifs.

Quant à moi, je crois devoir accompagner d'un point de doute très accentué la dénomination que j'impose à cet étage, et, sans croire à l'absence complète du lias inférieur, je puis dire qu'en tout cas il ne joue qu'un assez mince rôle dans la Lozère.

M. Dieulafait regarde la disparition du lias inférieur comme un caractère propre aux terrains jurassiques de l'Aveyron, la Lozère et l'Hérault.

Parmi les arguments qu'il met en avant, il en est un dont je dois dire un mot en terminant.

Si l'on mesure, dit-il, dans le Languedoc, l'épaisseur des couches qui séparent la zone à *Amm. planorbis* de la zone à *Amm. fimbriatus*, on arrive au résultat suivant : dans les régions où le lias inférieur existe sans nul doute, l'épaisseur est plus considérable que dans celles où sa présence est contestée.

Mais, d'autre part, si l'on retranche des coupes le

(1) Reynès, *loc. cit.*, p. 43. Voir aussi Boisse, *loc. cit.*, p. 174 et suivantes.

calcaire à gryphées, là où le *lias* est complet, les proportions sont renversées, la différence se produit en sens inverse.

J'avoue que je ne saisis pas la valeur de cet argument : le second résultat me semble ôter toute importance au premier, et prouver au contraire que, puisque en négligeant le *lias* inférieur dans la première région on arrive à renverser les proportions, c'est que ce terme du *lias* existe aussi, quoique atrophie, dans la seconde région.

En somme, c'est là un genre de preuves à double face, que l'on peut employer pour soutenir les deux opinions opposées.

Aux environs de Marvejols, la puissance des couches que je viens de décrire peut arriver jusqu'à 35 et 40^m.

III

LIAS MOYEN.

Du seul étage dont l'existence soit problématique dans la Lozère, je passe à celui qui y est peut-être le mieux connu.

Je pourrai désormais établir dans les couches des subdivisions nettement délimitées, et plusieurs fois j'aurai l'occasion de reconnaître ce que j'appellerai des *niveaux classiques*.

Comme à Mende, comme dans l'Aveyron, comme dans le bassin du Rhône (1), le *lias moyen* est, auprès de Marvejols, essentiellement calcaréo-marneux.

(1) V. Kœchlin, Reynès, etc., *loc. cit.* V. Dumortier : *Lias moyen*, p. 348.

Il n'en est pas de même dans la région de Villefort, où cet étage est représenté par des calcaires roux et des grès souvent assez grossiers (1) : c'est là un fait assez anormal et qui ne contribue pas peu à donner à l'Est de la Lozère une physionomie géologique particulière.

Avec Kœchlin, avec M. Reynès, je subdiviserai le lias moyen en deux grandes zones, séparées par leurs caractères minéralogiques aussi bien que par la paléontologie.

A

Zone de l'*Ammonites fimbriatus*.

Je ne recommencerai point ici les discussions sur les limites à assigner au lias moyen. Laissant de côté toutes les couches douteuses, je ferai commencer la zone à partir de celles dont l'âge est bien certain.

Ce sont d'abord des strates épaisses d'un calcaire bleu-gris, déjà marneux et assez attaquable par les agents atmosphériques, mais cependant fort dur (2). Les fossiles y sont rares : *Pholadomyes*, parmi lesquelles la *Pholadomya Hausmanni* (Goldf.), *Lima punctata* (Sow.), etc. L'*Amm. fimbriatus* ne se montre avec abondance que plus haut, mais on trouve à ce niveau inférieur des fragments d'une grosse ammonite, voisine de l'*Amm.*

(1) Jaubert, *Bulletin*, loc. cit., p. 240, 243, 260.

(2) Ce calcaire, appelé *blau* dans le pays, est employé comme pierre à bâtir; mais il est loin de valoir les calcaires inférieurs ou ceux de l'oolithe.

quadrarmatus (Dumort). Le *Belemnites niger* commence à apparaître.

Bientôt, en s'élevant, l'on rencontre des marnes : d'abord alternant en minces lits avec les calcaires, elles gagnent peu à peu en importance ; enfin, à 10 ou 15^m de la base, elles règnent à peu près seules et l'on entre dans la zone supérieure.

Au reste, entre les marnes et les calcaires, les transitions sont peu sensibles ; en s'effritant, les calcaires donnent de vraies marnes, où l'on voit encore enclavés des fragments de roche non altérés.

Les fossiles se trouvent aussi bien dans les marnes que dans les calcaires. Ils sont à l'état de moules assez mal conservés et de grande dimension.

Voici la liste des plus répandus :

Belemnites niger (List.).	Pecten disciformis (Schübl.).
Ammonites Embriatus (Sow.).	— textarius (Schloth.).
— hybridus (d'Orb.).	Lima gigantea (Sow.).
— capricornus	— punctata (Sow.).
(Schloth.).	— succinea (Schloth.).
— Henleyi (var. Bechei)	Pholadomya Hausermanni
(Sow.).	(Geldf.).
— Normanianus	Fragments d'oursins.....
(d'Orb.).	
— Jamesoni (Sow.).	

Remarquable par la taille de ses céphalopodes, cette zone ne l'est pas moins par la constance de ses caractères. On la retrouve identique à Mende et dans l'Aveyron. On peut la suivre toujours reconnaissable dans le Gard, le bassin du Rhône, le S. O. du plateau central, la Bourgogne et en bien d'autres régions.

B

Zone de l'Ammonites margaritatus.

Ici les marnes prédominent entièrement : elles sont d'un gris bleuâtre, assez pyriteuses, friables et feuilletées.

Les calcaires n'apparaissent que sous la forme de gros blocs sphéroïdaux très aplatis, disposés à de grands intervalles en cordons parallèles à la stratification. La roche est bleue, toujours assez fortement imprégnée de pyrite, et jaunit à l'air.

La faune de cette subdivision du lias moyen est riche et bien connue. En voici le tableau :

Vertèbres d'ichthyosaurus.	Pleuromya unioïdes (Goldf.).
Serpula.	— Galathœa (Agass.).
Belemnites niger (List.).	Terebratula Jauberti (Deslongch.).
— Fournelianus (d'Orb.).	— punctata (Davids).
— clavatus (Blainv.).	— subnumismalis
Ammonites margaritatus	(Davids).
(Montf.).	Spiriferina Hartmanni (Ziet. sp.).
— spinatus (Brug.).	— pinguis (Ziet. sp.).
— Algovianus (Oppel.).	Rhynchonella liasica (Reynès).
— Nilssoni (Hébert).	— variabilis
— Mimatensis (d'Orb.).	(Schloth, sp.).
— subarmatus (Young).	— acuta (Sow.).
— Ragazzonii? (Hauer).	Pentacrinus basaltiformis
Pleurotomaria Anglica (Defr.).	(Schlot.).
— expansa (Sow. sp.).	— tuberculatus (Mill.).
Pecten œquivalvis (Sow.).	— fasciculosus (Schl.).
— textorius (Schloth.).	Millericrinus.....
Plicatula spinosa (Sow.).	Cidaris (fragments).
Leda palmœ (Sow. sp.).	Enaulofungia Papareli
Pholadomya Zieteni (Ziet. sp.).	(de From.).

Ces fossiles sont, les uns à l'état spathique (*Belemnites*), les autres pyritisés (*Ammonites*).

M. Reynès (1) reconnaît dans la zone à *Amm. margaritatus* de l'Aveyron trois niveaux qui sont ceux de :

L'*Ammonites spinatus*.

L'*Ammonites margaritatus*.

L'*Ammonites Ragazzonii*.

Je n'ai trouvé ce dernier que rarement : encore les échantillons étaient-ils bien peu sûrs. Il me serait donc difficile de dire quel niveau il occupe dans la Lozère.

La base de la zone à *Amm. margaritatus* est plutôt caractérisée aux environs de Marvejols par la présence du *Belemnites clavatus*, et l'abondance des Brachiopodes ; les *Ammonites* n'y sont pas communes.

Plus haut vient le niveau proprement dit de l'*Amm. margaritatus*.

Enfin, au sommet de la zone, l'*Amm. spinatus* se montre accompagné de deux bivalves spéciaux : les *Pleuromya unioïdes* et *Galathœa*.

Je redirai, à propos de l'horizon de l'*Amm. spinatus*, ce que j'ai dit pour celui de l'*Amm. fimbriatus*.

Son étendue géographique est encore plus vaste.

Ce n'est pas seulement dans le Midi ou dans le bassin du Rhône qu'on le peut suivre : on le retrouve jusqu'en Normandie, et même au-delà des Alpes, en Allemagne.

Quant à l'*Amm. margaritatus*, il se rencontre partout, mais à un niveau moins spécial : en certaines régions, il est associé aux *Ammon. fimbriatus*, *capricornus*, etc. Je l'ai recueilli, bien rarement, dans la zone inférieure.

(1) Reynès, *loc. cit.*, p. 53.

Les fossiles végétaux du lias moyen offrent peu d'intérêt. Ce sont de simples lignites; ou encore des fragments de silex ou de calcaire pseudomorphiques, le tout généralement mal conservé.

La puissance du lias moyen peut atteindre 55^m; mais parfois aussi elle n'est pas même de 40^m.

IV

LIAS SUPÉRIEUR.

Ici encore l'élément marneux domine, ou pour mieux dire, il règne à peu près seul. Mais dans cet étage la marne est éminemment schisteuse, surtout vers la base, et sa teinte générale est d'un bleu plus foncé que celui du lias moyen.

La faune est riche et très caractéristique : il n'y a, au point de vue paléontologique, aucune transition entre les deux étages supérieurs du lias.

La remarque en a aussi été faite en Normandie par M. Eug. Deslongchamps (1), qui en a tiré argument pour ranger le *toarcien* de d'Orbigny dans les marnes infraoolithiques, tandis qu'il laissait le *liasien* dans le lias proprement dit.

Quoi qu'il en soit, je diviserai le lias supérieur en trois zones, dont l'établissement n'a rien d'artificiel; chacune d'elles correspond à un niveau reconnu presque partout où se montre cet étage.

(1) Eug. Deslongchamps, *loc. cit.*, p. 68.

Disons, avant d'entrer dans leur description, que le lias supérieur paraît manquer absolument dans la région du Bleymard : du moins, des observateurs aussi savants que consciencieux n'ont-ils pu encore l'y retrouver (1). Cette absence est bien remarquable, et accentuée encore les différences déjà signalées par nous entre le lias de l'est et celui de l'ouest de la Lozère.

A

Zone de l'Ammonites Serpentinus.

Au-dessus des marnes à *Ammon. spinatus*, les rangées de blocs calcaires disparaissent complètement ; les marnes bleussent et leur schistosité s'accuse très nettement. Elles enclavent à ce niveau des bancs d'un calcaire brunâtre, toujours très apparents et formant barre. Au-dessus, les schistes marneux se levant par grandes plaques règnent sur une hauteur de 8 à 15^m.

Sur leurs feuillets, ces schistes montrent des empreintes en nombre immense. On y reconnaît :

Ammonites serpentinus	Aptychus.
(Reineck. sp.).	Inoceramus dubius (Sow.)
— annulatus (Sow.).	Posidonomya Bronai (Volta).
— communis (Sow.).	

Dans toute la zone, les débris végétaux abondent, soit à l'état de lignite passant au jayet, soit à celui de moules calcaires.

Les bancs calcaires de la base sont nettement délimités .

(1) Jaubert, *loc. cit.*, p. 235-261.

la roche est brune, dure, fragile, spathique ; très fissile dans le sens de la stratification, elle se divise verticalement en plaques polygonales aux côtés d'une étonnante rectitude : phénomène dû à la présence de grandes et minces lames de spath blanchâtre, saccharin, suivant la direction desquelles la roche se fragmente.

Bien que ces calcaires tranchent vivement sur les schistes marneux qui les encaissent, ils finissent néanmoins par perdre leurs caractères après une longue exposition à l'air, et l'on trouve des couches à demi altérées qui établissent comme une transition.

Dans les calcaires que je viens de décrire, on rencontre souvent des débris de poisson et parfois même des poissons entiers, assez bien conservés : ce sont de petits sauroïdes voisins des *Leptolepis*, dont le squelette, passé à l'état de spath enfumé, fait saillie à la surface des plaques calcaires.

Cet horizon si remarquable de la base du lias supérieur se retrouve dans l'Est, en Bourgogne, en Normandie (1). Dans cette dernière contrée, il est formé d'argiles grises avec nodules calcaires, où se montrent de petits ganoïdes : *Leptolepis*, *Sauropsis*, *Lepidotus*, etc. ; puis, plus haut, l'*Amm. serpentinus*, avec de nombreux *Aptychus*, des *Inocerames* et des débris de bois. On le voit, la ressemblance est parfaite avec la zone de la Lozère.

Inutile de dire que l'identité est tout aussi grande avec la base du lias supérieur Aveyronnais. Je m'étonne, pourtant, de ce que M. Reynès n'a point trouvé de ganoïdes à ce niveau (2).

(1) Deslongchamps, *loc. cit.*, p. 77.

(2) Reynès, *loc. cit.*, p. 64.

A Mende, ces poissons ne sont pas rares, mais je comprends qu'ils aient échappé à M. Kœchlin : n'occupant qu'un niveau restreint, ils sont difficiles à découvrir lorsqu'on parcourt rapidement la région (1).

En somme, la zone à *Amm. serpentinus* est encore un de ces points de repère que le géologue retrouve avec tant de joie à des distances parfois énormes. Elle est incontestablement parallèle au *Posidonien-Schiefer* des Allemands.

B

Zone de l'Ammonites bifrons.

Cette subdivision si connue du lias supérieur est toute marneuse. La pyrite s'y montre en abondance en petits rognons impurs : un grand nombre de fossiles en sont pénétrés.

Le calcaire n'apparaît le plus souvent qu'en concrétions arrondies, aux formes bizarres, souvent géodiques à l'intérieur ; parfois cependant on le voit aussi s'étendre en bancs très minces, dans un sens oblique à la stratification ; ces bancs sont couverts d'une multitude d'impressions régulières que l'on serait tenté d'attribuer, n'était leur uniformité et leur étendue, à des *Zamia* ou à des *Columnaria*.

Cà et là sont épars de petits amas de gypse grisâtre, mi-translucide, en cristaux groupés et confus.

(1) Notre ami M. l'abbé Boissonade, de la *Société Géologique de France*, nous a le premier signalé cet intéressant horizon, ainsi que celui des polypiers du lias inférieur.

Je donne la liste des fossiles de cette zone, où je parviendrai sans doute plus tard à reconnaître plusieurs niveaux :

<i>Vertèbres d'Ichthyosaurus</i> (1).	<i>Ammonites variabilis</i> (d'Orb.).
<i>Ecailles de ganoides rhombifères et cyclifères.</i>	— <i>sternalis</i> (v. Buch.).
<i>Serpula.</i>	— <i>Calypso</i> (d'Orb.).
<i>Belemnites tripartitus</i> (Schloth.).	— <i>terulosus</i> (d'Orb.).
— <i>exilis</i> (d'Orb.).	— <i>nancronatus</i> (d'Orb.).
— <i>irregularis</i> (Schloth.).	— <i>acanthopsis</i> (d'Orb.).
<i>Nautilus intermedius</i> (Sow.).	— <i>Zitteli</i> (Oppel.).
<i>Ammonites bifrons</i> (Brug.).	<i>Natica Pelops</i> (d'Orb.).
— <i>cornucopios</i> (Young).	<i>Pleurotomaria</i>
— <i>hircinus</i> (Schloth.).	<i>Pecten pumilus</i> (Lam.).
— <i>falcifer</i> (Sow.).	<i>Inoceramus</i>
— <i>radians</i> (Reineck sp.).	<i>Mytilus</i>
— <i>complanatus</i> (Brug.).	<i>Leda palmæ</i> (Sow. sp.).
— <i>discoïdes</i> (Ziet.).	<i>Lucina plana</i> (Ziet.).
— <i>concavus</i> (Sow.).	<i>Rhynchonella liasica</i> (Reyn.).
— <i>Mercati</i> (Hauer).	<i>Pentacrinus Jurensis</i> (Quenst.).
— <i>insignis</i> (Schübl.).	— <i>basaltiformis</i> (Mill.).

C

Zone des marnes sans pyrite à *turbo subduplicatus*.

Vers le haut des marnes à *Amm. bifrons*, l'élément pyriteux tend de plus en plus à disparaître, et les fossiles à affecter l'état de moules calcaires. Enfin, la

(1) Je possède plusieurs vertèbres, recueillies au truc du Midi, qui mesurent 0^m15 de diamètre sur 0^m05 d'épaisseur. Je n'ai trouvé qu'une seule fois d'autres parties du squelette.

pyrite fait absolument défaut, et l'on arrive à une zone où se trouvent :

<i>Nautilus intermedius</i> (Sow.).	<i>Arca inaequalis</i> (Goldf.).
<i>Ammonites radiosus</i> (Sebach).	<i>Nucula Hammeri</i> (Defr.).
→ <i>primordialis</i> (Schlot.).	<i>Leda rostralis</i> (Lam. sp.).
<i>Purpurina Patrocles</i> (d'Orb.).	<i>Trigonia pulchella</i> (Agaas.).
<i>Cerithium armatum</i> (Goldf.).	<i>Astarte Voltzii</i> (Hoening. sp.).
<i>Neritopsis Philea</i> (d'Orb.).	<i>Pentacrinus basaltiformis</i> (Mill.).
<i>Turbo subduplicatus</i> (d'Orb.).	<i>Thecocyathus mactra</i> (Edw. et
<i>Encylus capitaneus</i> (Mühsel. sp.).	Haym.).

Les ammonites sont rares et en mauvais état, ce sont les Gastéropodes et les Lamellibranches qui dominent.

Plusieurs de ces fossiles se montrent déjà dans la zone inférieure ; mais ce n'en est pas moins ici leur niveau propre : ceux que l'on rencontre avec l'*Amm. bifrons* ont souvent roulé du haut des talus.

Si je veux paralléliser cet horizon du lias supérieur, j'aurai à répéter l'énumération déjà faite à propos de la zone à *Amm. serpentinus*. M. Deslongchamps le regarde (1) comme un des plus constants et des plus précieux pour les stratigraphes. Au midi, à l'est, en Bourgogne, en Normandie, partout enfin les gastéropodes et les acéphales dont j'ai donné la liste caractérisent, avec les *Thecocyathus* et les *Ammonites* voisines de la *Primordialis*, la partie supérieure du lias.

Dans l'Aveyron, M. Reynès trouve, entre la zone de l'*Amm. bifrons* et celle de l'*Amm. aalensis*, une zone à *Amm. Jurensis* (2). Je n'ai pu encore recueillir ce fossile dans la Lozère, et je ne l'ai vu que bien rarement dans les collections locales.

(1) Deslongchamps, *loc. cit.*, p. 84.

(2) Reynès, *loc. cit.*, p. 67.

Au-dessus des marnes à turbo viennent de raides talus calcaréo-marneux : ils finissent par de vraies falaises d'un bleu jaunissant à l'air, criblées de petites géodes spathiques et contenant de minces lits de charbon.

Les fucoïdes paraissent bientôt. A Mende, M. Kœchlin a trouvé avec eux les fossiles de la zone à *Amm. Murchisonæ* (1).

La même zone a été reconnue au Bleymard, au Mas-de-l'Air, aux Vans, par MM. Jaubert (2), Dieulafait (3); dans l'Aveyron, par M. Reynès (4).

Les fucoïdes, ainsi qu'il a fort bien remarqué M. Fabre (5), se trouvent à Mende et à Marvejols dans la partie moyenne de la zone à *Amm. Murchisonæ*, au-dessous de l'*Ostrea sublobata* (Desh.) ; c'est-à-dire qu'ils occupent le 2° niveau de M. Dieulafait, et le vrai niveau des fucoïdes, d'après M. Dumortier.

Aux Vans, au Mas-de-l'Air, les fucoïdes se développent au contraire *au-dessus* de la zone à *Amm. Humphriesianus* parfaitement caractérisée : on les trouve donc là au 5° niveau, et non plus au 2° comme dans l'ouest de la Lozère (6).

Je n'insiste pas sur cette curieuse différence.

Il n'est pas facile d'établir nettement les limites du lias

(1) Kœchlin, *loc. cit.*, p. 618 et suiv.

(2) Jaubert, *loc. cit.*, p. 235.

(3) Dieulafait, *loc. cit.*, p. 402.

(4) Reynès, *loc. cit.*, p. 80.

(5) Fabre. *Note sur la base de l'oolithe inférieure aux environs de Nancy*, p. 355, 358. — *Bull. de la Soc. géol.*, 2° sér., t. XXVI (1869), p. 353.

(6) Jaubert, *loc. cit.*, p. 263.

et de l'oolithe : les fossiles sont rares et mal conservés aux abords du contact ; plusieurs d'ailleurs sont communs aux deux étages.

Dans l'Aveyron (1), M. Reynès indiqué, comme fossile se trouvant sur le plan de séparation, une petite Rynchonelle qu'il nomme *Ruthenensis* et qui me semble identique avec l'*epiliasina* (Leym.). Mais cette espèce se montre dans la Lozère avec l'*Ostrea sublobata* (2), bien au-dessus des premiers fucoïdes. Il y a là une exception à la proposition avancée par M. Leymerie (3) : que les deux fossiles en question caractérisent dans le Midi la partie supérieure du toarcien.

Quoi qu'il en soit, la limite de cet étage devant être placée entre les dernières marnes à *turbo* et les fucoïdes, on peut toujours être sûr de ne pas s'en écarter de beaucoup.

A. d'Orbigny (4) signale, dans un de ses ouvrages, la puissance extrême du lias supérieur auprès de Marvejols : à l'en croire, il y atteindrait 150^m. Ce chiffre est, sans aucun doute, exagéré, et l'étage ne m'a pas paru dépasser 70 à 80^m.

(1) Reynès, *loc. cit.*, p. 80.

(2) Dans le Valdonnez, la Rynchonelle se trouve à 3 ou 4^m au-dessus de l'Ostreux.

(3) Leymerie, *Éléments de minéralogie et géologie*, 2^e partie (1866), p. 591.

(4) D'Orbigny, *Cours élémentaire de paléontologie et de géologie stratigraphiques* (1854), t. II, p. 470.

DERNIÈRES REMARQUES.

Ce travail, je l'ai dit en commençant, est surtout descriptif : poser quelques jalons utiles pour l'étude géologique d'une contrée encore peu connue, tel a été notre but.

Ces jalons sont malheureusement bien espacés pour les deux étages inférieurs du lias : tout ou presque tout reste à faire à cet égard. Quant aux étages supérieurs, ils sont maintenant connus dans leur ensemble, et il ne reste plus qu'à y tracer nettement quelques subdivisions encore douteuses.

D'une notice du genre de celle-ci, on ne saurait évidemment dégager d'importantes conclusions : le mieux est, à notre avis, de terminer par un tableau qui résume la description des terrains.

Je veux pourtant insister encore ici sur les deux faits que je signalais au début : ressemblance frappante entre le lias de l'Aveyron et celui de la région de Marvejols ; différences sensibles au contraire entre cette région et celle de Villefort.

Il me paraît impossible d'expliquer une telle diversité dans des dépôts contemporains et situés à une distance relativement insignifiante, sans admettre la proximité du rivage de la mer jurassique.

L'abondance des débris de végétaux terrestres dans le lias vient confirmer cette supposition, en faveur de laquelle bien d'autres arguments peuvent d'ailleurs être invoqués.

TABLEAU DU LIAS DE LA RÉGION DE MARVEJOLS

LIAS SUPÉRIEUR (*Toarcien*).

Puissance : 65 à 80 mètres.

Lithologie.

Fossiles.

Marnes d'un gris bleuâtre, friables sans pyrite. Fossiles en moules calcaires, souvent à l'état spathique.

Nautilus intermedius (Sow.). *Ammonites radiosus* (Seebach). *A. primordialis* (Schloth.). *Purpurina Patrocles* (d'Orb.). *Cerithium armatum* (Goldf.). *Neritopsis Philea* (d'Orb.). *Turbo subduplicatus* (d'Orb.). *Eucyclus capitaneus* (Müntz. sp.). *Arca inæquivalvis* (Goldf.). *Nucula Hammeri* (Defr.). *Leda rostralis* (Lam. sp.). *Trigonia pulchella* (Agass.). *Astarte Voltzii* (Hœning. sp.). *Pentacrinus basaltiformis* (Mill.). *Tecocyathus macra* (Edw. et Haym.).

Marnes bleu-gris feuilletées, pyriteuses, avec nombreux rognons calcaires et petits amas de gypse mi-translucide.

Vertèbres *d'ichthyosaurus*.
Ecailles de ganoides. *Serpula*. *Belemnites tripartitus* (Schloth.). *B. exilis* (d'Orb.). *B. irregularis* (Schl.). *Nautilus intermedius* (Sow.). *Ammonites bifrons* (Brug.). *A. cornucopiæ* (Young.). *A. hircinus* (Schl.). *A. falcifer* (Sow.). *A. radians* (Reineck sp.). *A. complanatus* (Brug.). *A. discoïdes* (Ziet.). *A. Concavus* (Sow.). *A. Mercati* (Hauer). *A. insignis* (Schübl.). *A. variabilis* (d'Orb.). *A. sternalis* (V.

Buch.). *A. Calypso* (d'Orb.).
A. heterophyllus (Sow.).
A. torulosus (d'Orb.). *A.*
mucronatus (d'Orb.) *A.*
Raquinianus (d'Orb.). *A.*
acanthopsis (d'Orb.). *A.*
Zitteli (Oppel.). *Natica*
Pelops (d'Orb.). *Pleuroto-*
maria. *Pecten pumilus*
(Lam.). *Inoceramus*... *My-*
tilus... *Leda palmas* (Sow.
sp.). *Lucina plana* (Ziet.).
Rhynchonella liasica
(Reyn.) *Pentacrinus ju-*
rensis (Quenst.). *P. basal-*
tiformis (Mill.)

Schistes marneux se divisant
en plaques minces, bleus ou
grisâtres avec lits de calcai-
re dur, brunâtres; fossiles
à l'état d'empreintes.

Poissons sauroïdes (*lepto-*
lepis?... *Aptychus*... *Am-*
monites serpentinus
(Reineck sp.). *A. annula-*
tus (Sow.). *Posidonomya*
Bronni (Voltz.). *Inocera-*
mus dubius (Sow.) Lignites.

LIAS MOYEN (*Liasien*).

Puissance : 40 à 50 mètres.

1^{er} Niveau.

Marnes gris bleuâtre, pyriteu-
ses avec quelques bancs de
calcaire bleu en rognons
sphéroïdaux.

Ammonites spinatus (Brug.).
Pleuromya unioïdes
(Goldf.). *Pleuromya Gala-*
thæa (Agass.).
(Fossiles spéciaux à ce
niveau).

2^e Niveau.

Vertèbres d'*ichthyosaurus*.
Serpula. Belemnites niger
(List.) *B. Fournelianus*
(d'Orb.). *Ammonites mar-*
garitatus (Montf.). *A. Al-*
govianus (Oppel.) *A. Nils-*
soni (Hébert.) *A. Mima-*
tensis (d'Orb.) *A. subar-*

matus (Young). *A. Ragax-*
zonii (Hauer) (?) *Pleuro-*
tomaria Anglica (Defr.).
Pl. expansa (Sow. sp.).
Pecten æquivalvis (Sow.).
Plicatula spinosa (Sow.).
Leda palmæ (Sow. sp.).
Pholadomya Zieteni (Ziet.
sp.). *Rhynchonella varia-*
bilis (Schlot. sp. *R. liasica*
(Reynès). *Pentacrinus ba-*
salliformis (Schl.). *P. tu-*
berculatus (Mill.). *P. fas-*
ciculosus (Schl.). *Milleri-*
crinus..... *Enaulofungia*
Papareli (From.)

3^e Niveau.

Belemnites clavatus (Blainv.)
Pecten textorius (Schl.) *Te-*
rebratula Jauberti (Des-
longch.). *T. punctata*
(Davids.). *T. subnumisma-*
lis (Davids.). *Spiriferina*
Hartmanni (Ziet. sp.), *Sp.*
pinguis (Ziet. sp.). *Ryn-*
chonella acuta (Sow.). *R.*
variabilis (Schl. sp.). *Ci-*
daridés.....
(Fossiles les plus abondants
à ce niveau.)

Calcaires bleus, marneux,
durs ; alternant dans le haut
avec des lits de marne bleue
sans pyrite. Fossiles de
grande taille à l'état de
moules calcaires.

Belemnites niger (List.) *Nau-*
tilus striatus (Sow.). *Am-*
monites fimbriatus (Sow.).
A. Bechei (Sow.). *A. hy-*
bridus (d'Orb.). *A. Nor-*
manianus (d'Orb.). *A. ca-*
pricornus (Schl.). *Pecten*
disciformis [Schübl.] *Lima*
gigantea [Sow.]. *L. punc-*
tata [Sow.]. *L. succincta*
[Schloth. sp.] *Pholadomya*
Hausmanni [Goldf.].

LIAS INFÉRIEUR ? (Sinémurien supérieur.)

Puissance : 30 à 40 mètres.

Calcaires durs, jaunâtres ou rosés avec grains de quartz, bleuâtres dans le haut, se divisant en dalles ; calcaires sublamellaires. — Rognons de silex.	<i>Ostrea irregularis</i> [Münst.]. <i>O. gigantea</i> (Sow. sp.)? <i>Pecten disciformis</i> (Schühl.). <i>P. textorius</i> (Schl.) <i>Spiriferina Walcotii</i> (Sow. sp.). <i>Rynchonella variabilis</i> (Schl.). <i>Pentacrinus scalaris</i> (Goldf.) [?] Cidaridés..... <i>Eunomia</i> <i>Cyathocania globosa</i> [Duncan.]. Foraminifères.
Calcaires durs, gris de fer taché de rouille, jaunissant à la surface, compactes, à la cassure ridée.	
Calcaires bleus ou tachés de bleu, durs, sonores, saccharins, avec rognons de silex et de limonite.	<i>Pecten Hehli</i> [d'Orb.].
Calcaires à texture concrétionnée, blancs ou rosés.	Petits gastéropodes, — pentacrines, — foraminifères.
Calcaires compactes dendritifères, gris-noisette.	

INFRALIAS (Sinémurien inférieur.)

Puissance : 100 à 125 mètres.

Calcaire jaune, sableux, friable.	<i>Mytilus</i> ou <i>Gervillia</i> .
Calcaires marneux ou dolomitiques d'un blanc grisâtre ou jaunâtre, en bancs assez minces, souvent feuilletés ; alternant avec des marnes panachées.	<i>Schizodus</i> <i>Tæniodon</i> Petits gastéropodes.
Calcaires bruns ou ocreux parfois fissiles et rubannés ; souvent se débitant en petits fragments anguleux polyédriques. Ils alternent avec des marnes bigarrées de consistance variable.	

Marnes grises, micacées, char- bonneuses ; calcaires gris marneux et dolomitiques ; calcaires gréseux jaunâtres, carbonifères ; grès siliceux rouges, jaunes, violacés, noirâtres, charbonneux, ar- kosiques et souvent calcari- fères, à éléments variables de volume ; conglomérats quartzeux.	<i>Natica Rætica</i> [Gümbel]. <i>Lit-</i> <i>torina clathrata</i> [Desh]. <i>Gervillia præcursor</i> [Quenst.]. <i>Mytilus minutus</i> [Goldf.] <i>M. minimus</i> [Sow.] <i>M. Ervensis</i> [Stoppani]. <i>Cy-</i> <i>pricardia porrecta</i> [Du- mort.]. <i>Corbula Ludovicæ</i> [Terq.]. <i>Turritella</i>.....
---	---

Micaschistes rougeâtres ou d'un blanc verdâtre.

APPENDICE.

DESCRIPTION D'UNE ESPÈCE NOUVELLE DE SPONGIAIRE :

L'Enaulofungia Papareli (From.).

Notre collègue, M. Paparel, percepteur à Mende, m'ayant envoyé de curieux spongiaires du lias de la Lozère, je les ai mis sous les yeux de M. le docteur de Fromentel, savant bien connu par ses belles études sur les zoophytes et les amorphozoaires.

Sur ma demande, il a bien voulu décrire et nommer l'espèce nouvelle découverte par M. Paparel. Je transcris ici la description rédigée par M. de Fromentel, tout heureux de pouvoir, à la suite de mon humble Notice, placer quelques lignes signées d'un nom aussi honoré dans la science :

Genre : *Enaulofungia*. *Ex Fromentel* : Introduction à l'Etude des spongiaires fossiles, p. 48 (1859).

ENAULOFUNGIA PAPARELI (de Fromentel)

(Nov. sp.).

Spongier petit, globuleux, présentant à sa base une forte épithèque plissée. Partie supérieure subconique, impressionnée par des sillons assez profonds et ramifiés. Les sillons principaux sont plus larges et plus profonds que les sillons qui en dérivent. Le parenchyme est très serré, à tissu uniforme et présentant des pores très fins et réguliers.

Hauteur du spongier, — 8 millim.

Largeur à la base, — 10 millim.

La forme générale de cette espèce, son plateau aplati, son sommet subconique et la finesse de son parenchyme l'éloignent de toutes les *Enaulofungia* connues jusqu'à ce jour.

Localité. — Trouvée entre Cultures et Rocherousse (Lozère), par M. Papareli.

Etage. — Dans les marnes à *Amm. margaritatus* du lias moyen.

GASTON DE MALAFOSSE,

Membre de la Société géologique de France.

Toulouse, 8 décembre 1872.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VILLE DE MARVEJOLS.



AVANT-PROPOS.

En publiant ce petit opuscule historique sur la ville de Marvejols , nous n'avons jamais eu la prétention de publier un ouvrage à la fois érudit et nouveau ; mais bien un *narré* très-fidèle de ce que nous avons trouvé de plus remarquable et de plus intéressant, tant dans les divers ouvrages imprimés que manuscrits qui nous sont tombés sous la main ou qui nous ont été communiqués par plusieurs personnes bienveillantes du pays auxquelles nous sommes heureux d'offrir, ici, toute l'expression de notre bien vive gratitude.

Ce simple exposé suffira, nous l'espérons, pour prouver qu'aucune responsabilité ne nous incombe sur l'authenticité et la véracité des faits nombreux qui sont relatés

dans cet ouvrage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en les reproduisant nous n'avons eu d'autre but que celui d'être utile à l'histoire et agréable aux habitants de la ville de Marvejols, en leur mettant pour ainsi dire, sous un même coup d'œil et sous un jour plus apparent et plus commode, les belles pages que, dans des temps plus ou moins reculés, leur ont laissé leurs glorieux et courageux ancêtres.

Le cadre de cet ouvrage est fort restreint. Il ne s'étend qu'à la ville de Marvejols et ne comprend que les faits historiques qui lui sont particuliers depuis son origine jusqu'à la Révolution, à jamais mémorable, de 89.

On se persuadera, sans peine, que ce n'est pas, cependant, sans beaucoup de difficulté et de soin que nous sommes parvenu à mettre un peu d'ordre dans l'exposé des nombreux documents qui composent cet opuscule et qu'enfin nous n'avons rien négligé pour le rendre le plus intéressant possible.

Le lecteur en jugera.

I

Marvejols est une petite ville, chef-lieu d'arrondissement, qui fait partie du département de la Lozère, autrefois Gévaudan.

Elle s'élève sur le flanc oriental d'un poteau calcaire appelé Lachamp, d'où elle s'étend vers le centre de deux petits vallons fertiles qui, en se joignant, ajoutent à leur agrément et rompent la monotonie et l'agreste des sites

environnants, tant par la verdure qui y est permanente que par la diversité des plantes et des arbustes qui y croissent avec profusion.

La Colagne, affluent du Lot, coule tout près de cette ville et la sépare d'un de ses faubourgs principaux (1), auquel elle communique au moyen d'un pont en pierre très-ardu et très-ancien qui sert en outre à la route départementale de Marvejols à Mende.

La route nationale de Paris à Perpignan traverse cette ville et lui sert en quelque sorte de principe vital, tant à cause des messageries que des roulages divers qui y circulent périodiquement.

On projette depuis longtemps une ligne de chemin de fer qui passerait par Marvejols et qui aboutirait d'un bout à Neussargues et de l'autre au Lot, non loin de La Mothe. Cette ligne serait appelée à rendre de très-grands services au pays (2).

C'est une ville à la fois manufacturière, industrielle et commerçante, surtout sous le rapport de la fabrication des étoffes de laine et de la vente des bestiaux de toute espèce que l'on élève dans le pays.

Son séjour est un peu monotone. Elle est très-saine, très-propre et assez bien alimentée. Ses rues laissent beaucoup à désirer sous le triple rapport de leur pavage, de leur régularité et de leur largeur. On y remarque un large boulevard qui lui sert d'enceinte et qui représente ses anciens fossés ; une belle et vaste promenade publi-

(1) Le faubourg du Pont de la Pierre

(2) L'avant-projet des travaux à exécuter, une fois terminé, a fait l'objet d'une enquête qui a commencé le 17 juillet 1872 et s'est terminée le 16 août suivant.

que appelée l'Esplanade, très-agréablement située sur les bords de la rivière de la Colagne. Plusieurs places publiques : au centre de l'une d'elles coule une fontaine assez abondante qui sert à la ville d'ornementation et d'alimentation publique (1).

On y voit encore une assez belle et vaste église qui sert à la ville d'église paroissiale ; plusieurs autres églises et chapelles, où, tous les jours, on célèbre le service Divin. Le palais de justice, la sous-préfecture, la maison d'arrêt, un vaste collège communal, un hospice civil, un abattoir et plusieurs autres beaux édifices. Enfin trois grandes portes anciennes de la ville encore debout.

Sa population intégrale est de 5,040 habitants (2). Ses maisons sont d'une construction généralement solide et assez élégante. Les modes n'y sont pas des plus fraîches ; aussi dans les magasins et boutiques on ne trouve que des objets de première nécessité et encore d'un écoulement facile et assuré.

La ville de Marvejols est dotée de huit foires, toutes très-achalandées, où il se fait un commerce assez considérable de bestiaux. Elle a de plus deux marchés qui se tiennent régulièrement les mardis et les samedis de chaque semaine.

Jadis la ville de Marvejols ne comprenait, à peu de chose près, que l'espace compris entre les boulevards actuels. Elle était défendue par une enceinte de remparts

(1) La ville est alimentée par cinq fontaines publiques. Il serait à désirer qu'elles fussent multipliées et qu'on réalisât le projet que M. Daudé, maire, a élucidé avec soin dans un travail remarquable qu'il a fait à ce sujet.

(2) Recensement de 1872.

et de tours armées de créneaux et de mâchecoulis dont on voit encore des restes et enfin par trois grandes portes que défendaient des ponts levis (1).

La communication intérieure avait lieu anciennement au moyen de seize rues principales qui correspondaient entr'elles, savoir : la rue de la Vache ; la rue Daurade ; la rue Bèze-Donne ; la rue Droite ; la rue Jusiterie ; la rue du Mazel ; la rue de l'Etube ; la rue de l'Hôpital ; la rue du Théron ; la rue Saint-Jean ; la rue des Marchands ; la rue Belleco ; la rue de Chantegrenouille ; la rue Colagne ; la rue des Bastiers et celle de la Commanderie.

Elle a lieu aujourd'hui au moyen de vingt-huit rues, savoir : la rue de la Vache ; la rue Daurade ; la rue de l'Hôpital ; la rue Droite ; la rue Belleco ; la rue de la Fontaine-Nouvelle , autrefois *Bèze - Donne* ; rue de la Fourette ; rue d'Emborelle ; la rue Chicane ; la rue de la Villette, autrefois *Chantegrenouille* ; la rue de la Chapelle ; rue du Duganat ; la rue de la Sous-Préfecture, autrefois du *Mazel* ; la rue Fourdoule, autrefois de *Colagne* ; rue du Loup ; la rue de Chanelle , autrefois de l'*Hôpital* ; la rue de l'Estancogne, autrefois de l'*Etube* ; la rue des Carmes ; la rue des Augustins, autrefois de la *Commanderie* ; la rue de la Laine , autrefois des *Marchands* ; la rue de la Juiverie, autrefois de la *Jusiterie* ; la rue du Théron ; la rue Vidal ; la rue traversière de l'Hôpital ; la rue du Barry ; la rue Saint-Jean ; la rue de la Place et enfin la rue des Teinturiers.

En dehors des remparts il n'existait que quelques maisons et couvents isolés qui ont formé le noyau des

(1) Elle mesure 500 mètres environ de diamètre.

trois faubourgs qu'on y voit aujourd'hui, savoir : le faubourg de la Pierre ; celui du Barry et enfin celui de la Barrière qui tendent à s'agrandir tous les jours.

Les remparts et les portes de la ville, en outre des fossés et des ponts levis, étaient défendus par des tours fortifiées, des bastions et des meurtrières. On pénétrait dans la ville au moyen de trois grandes portes qui sont encore debout mais entièrement dénuées de leurs défenses, savoir : la porte de *Chanelle* ou de l'ancien hôpital ; la porte du *Théron* et celle du *Soubeyran*. Les unes et les autres sont encore flanquées de deux tours énormes, une de chaque côté, qui servaient à leur défense ; elles avaient un pont levis chacune et une herse en fer qui en défendaient l'entrée (1).

La ville comptait autrefois plusieurs couvents d'hommes et de femmes, savoir : le couvent des Dominicains, qu'on appelait des Jacobins et des Frères-Prêcheurs. Celui des Cordeliers, qu'on appelait aussi des Frères-Mineurs. Celui des Augustins ; celui des Carmes ; celui des Capucins et celui des Bénédictins ou de Notre-Dame qui furent tous victimes de la fureur des guerres religieuses et des révolutions qui ont eu lieu aux XVI^e et XVIII^e siècles.

Aujourd'hui elle ne possède qu'une congrégation d'hommes religieux ; celle des Frères de l'instruction chrétienne et cinq congrégations de femmes, savoir : les religieuses de la Visitation établies en 1818 ; celles de Saint-Vincent-de-Paul en 1846 ; celles du Bon-Pasteur en 1840 ; les Sœurs-Unies en 1704 et enfin celles de Saint-Dominique fondées en 1866 par M. Toye. Chacun de ces

(1) Le pont levis de la porte du Théron existait encore en 1610.

ordres vit en communauté et rivalise d'efforts pour instruire la jeunesse et soigner les malheureux et les malades.

Elle compte de plus la congrégation laïque des Pénitents blancs qui se compose indifféremment d'hommes et de femmes mais qui ne vivent point en communauté.

La ville de Marvejols possédait encore anciennement un vieux château fort qui commandait la ville et qui était situé près de l'église paroissiale actuelle ; un hôpital et une commanderie qui étaient situés près de la porte de Chanelle ; une maison consulaire qui fut édifiée en 1597 par ordonnance royale et qui était située dans la rue droite aujourd'hui maison Portal ou anciennes prisons ; un hôtel des monnaies qui était situé rue Daurade aujourd'hui maison Salençon et qui fut institué par le roi Charles VI pour dédommager le pays du Gévaudan, du Velay et du Vivarais des pertes qu'ils avaient éprouvées par suite des guerres anglo-Françaises et parce que « *ces pays avoient grant quantité de matière d'or et d'argent pour faire monnoye* » (1).

II. — ORIGINE DE MARVEJOLS.

L'origine de la ville de Marvejols n'est pas encore connue d'une manière certaine. D'après les uns, elle remonterait au temps du paganisme, et pour appuyer leur assertion ils feraient représenter Jouis par Jols qui

(1) Prouzet. — Histoire du Gévaudan. Il existait des mines d'argent à Montmirat, à la Vagnière, à Saint-Sixte, à Vallongue, à Ispagnac, etc.

termine le nom de Marvejols. D'après les autres, à l'occupation romaine des Gaules, par suite d'un campement qui aurait eu lieu en cet endroit sous Plancus, chef de l'armée romaine, et enfin d'après d'autres, vers le milieu ou la fin du X^e siècle.

De toutes ces conjectures la plus accréditée est cette dernière et ce qui lui donnerait ce privilège serait la conclusion que l'on tire de ce que, d'après la tradition, ce n'était qu'un petit hameau ou mas au commencement du XI^e siècle.

Le plus ancien titre connu sur Marvejols et que la tradition nous a conservé, est la charte suivante qui date de l'année 1060 où l'on voit qu'un seigneur du Gévaudan, nommé Gui Gauscelin, donne une partie de la petite bourgade de Marvejols qu'il possède à la célèbre abbaye de Saint-Victor de Marseille.

« In nomine Jesu, ego Guido Gauscelinus, dono Deo et sancto Victori et monachis ejus tant presentibus quam futuris, monasterio. Marsiliensis, aliquid de honore meo, in marojuliâ, medietatem de totâ villâ, excepto manso Adalardo, consentiente et donante Rodberto de St-Ursicio, de cujus manu tenebam ad fevum... etc.

« Facta carta XV kal. julii, ann. dom. MLX » (1).

Au nom de Jesus, moi Gui Gauscelin, je donne à Dieu, à Saint-Victor et à ses moines, tant présents que futurs du monastère de Marseille, une partie de ma terre de Marvejols et la moitié de toute la bourgade à l'exception de la métairie d'Adalard, et cela du consentement et avec l'abandon de Robert de Saint-Ursice, de qui je le tenais en fief.

Charte faite le 15 des calendes de juin 1060.

Cette donation fut faite pour le profit de son âme : *pro remedio animæ meæ*.

On voit par ce document qu'en 1060 Marvejols n'était encore qu'une petite bourgade. Il paraît que son développement avait lieu lentement, puisqu'en 1268 on l'ap-

(1) Ibid. — Archives de la Canonrgue.

pelait encore *Mas*. On croit qu'il ne prit le titre de ville que vers le milieu du XIV^e siècle par suite des fortifications qu'il reçut à cause des guerres anglo-Françaises, en sorte qu'on ne peut fixer la date certaine de son origine.

Quoiqu'il en soit on peut avancer d'après cette Charte que l'origine de Marvejols est plus ou moins antérieure au commencement du XI^e siècle et que son titre de *mas ou bourgade* ne détermine en rien celui de son ancienneté.

La vallée où s'élève aujourd'hui Marvejols n'était, dans le principe, qu'un lieu aride et marécageux qui dépendait de la paroisse de Colagnet et qui produisait beaucoup de plantes aquatiques et surtout des saules. On y voyait quelques rares cabanes ou *chazelles* disséminées çà et là où les bergers du pays renfermaient les troupeaux qu'ils élevaient et qu'ils menaient paître dans les environs ou sur les bords de la Colagne.

Or, un jour quelques-uns d'entr'eux trouvèrent sur la rive droite de la rivière (1) et près d'une petite fontaine une statue de la Vierge assez grossièrement sculptée qui les frappa de curiosité et d'étonnement.

Bien loin d'exciter leur mépris, cette découverte excite au contraire leur dévotion, à tel point que spontanément et d'un commun accord ils élevèrent en ce lieu un petit oratoire qu'ils construisirent avec des branches d'arbres, de la terre et des pierres. C'est là qu'ils se rendaient tous les jours pour y faire leurs dévotions,

(1) La rivière passait alors au milieu de la ville et tout près de cette fontaine.

l'orner de fleurs champêtres et y faire leur repas frugal auprès de la fontaine qui coulait au pied et qu'ils baptisèrent : *la foun de la chiapélète* (1).

L'accomplissement de ce premier fait et la dévotion de ces bergers ne pouvaient rester ignorés. Bientôt tous les environs en furent instruits et furent à l'envi visiter ce lieu qui devint pour eux un lieu de vénération et de pèlerinage célèbre.

Ce petit oratoire resta ainsi jusques vers 996, époque où plusieurs pèlerins étrangers vinrent à leur tour visiter ce lieu et se convaincre par eux-mêmes du fait de sa renommée. Désireux de s'y fixer ils en sollicitèrent l'autorisation au vicomte Etienne, et l'ayant obtenue, ils construisirent un petit groupe de cabanes autour de ce sanctuaire dédié à Marie qu'ils agrandirent beaucoup avec le concours dudit vicomte et de sa femme Almodis qui le dotèrent de plusieurs revenus « *persuadés qu'ils seraient agréables à Dieu* » et formèrent ainsi une petite paroisse qui prit le nom de *Marilogium* ou *Marologium* en français *Mariéjols*, *Maruéjols*, dont par corruption on a fait *Marvejols* (2).

Après la mort du vicomte Etienne qui arriva en 1027, Pierre, roi d'Aragon, en lui succédant, confirma cette donation et ses successeurs, non-seulement en firent

(1) C'est-à-dire la fontaine de la petite chapelle qu'elle porte encore.

(2) On trouve dans plusieurs écrits latins d'autres noms tels que *Marojulo*, in *Marojuliâ*, in *Marengium*, etc. ; mais outre que leur étymologie n'est pas la même et que la diversité de leur orthographe paraît être l'effet de l'inattention des écrivains ou copistes, nous pensons que les deux étymologies de *Marvejols* que nous avons données sont plus que suffisantes tant à cause de leur uniformité que de leur vraisemblance.

autant après lui, mais encore le placèrent sous la dépendance du couvent d'Aubrac, de l'ordre de saint Augustin (1). C'est donc au vicomte Etienne et à la maison royale d'Aragon que Marvejols doit son développement primitif ainsi que celui de son église actuelle.

Dès-lors il est probable qu'on dût rendre cette chapelle plus vaste et plus en harmonie avec la dévotion des pèlerins et des habitants de ce nouveau petit village puisqu'elle figure au nombre des églises qui, par suite des désordres que la simonie causait dans toute la chrétienté vers le milieu du XI^e siècle, virent leurs revenus devenir la proie des seigneurs du pays qui s'en emparèrent à leur profit mais que plusieurs d'entr'eux, pressés par les remords de conscience leur restituèrent plus tard, entr'autres Astorg de Peyre, Géraud de Muret, Gui Gauscelin, Dausdet de Canillac, etc. (2).

D'un autre côté, profitant des bonnes dispositions de ces divers seigneurs qui, en outre des restitutions, se plaisaient à faire des fondations pieuses ; plusieurs couvents et maisons de bienfaisance se fondèrent et s'établirent dans les terres respectives dont on avait disposé en leur faveur. C'est ainsi qu'en 1230 les Dominicains ou Frères prêcheurs s'établirent à Marvejols par suite des libéralités de la maison de Canillac ; qu'une commanderie ou hôpital y répandait ses bienfaits en 1246 sous le patronage des Frères hospitaliers d'Aubrac et des libéralités de la maison de Peyre ; que les Cordeliers ou Frères

(1) Archives de l'hôpital d'Aubrac.

(2) Plusieurs couvents eurent part aux libéralités de ces divers seigneurs, entr'autres ceux de Saint-Victor de Marseille, de Marvejols, de Sylvands, d'Aubrac en Rouergue, de la Chaise-Dieu, de Pébrac, etc.

mineurs s'y établirent en 1273 ; les Augustins antérieurement à l'année 1354 et qu'enfin un nouvel hôpital s'y établit en 1256 par les soins et les libéralités d'Etienne Mercadier de Naves.

Naturellement tous ces divers asiles, par les libéralités et les vertus chrétiennes qu'ils pratiquaient et des terrains qu'ils défrichaient, en attirant du monde, développaient leurs paroisses plus ou moins selon les avantages qu'elles offraient. Marvejols vit dès lors sa population augmenter peu à peu et former enfin une bourgade qui est devenue une des principales villes de la Lozère.

Enfin la population devenant plus nombreuse à Marvejols et les besoins de subsistance se faisant sentir en conséquence, les alentours de la ville furent donnés à cultiver en même temps que le dessèchement de la vallée où se trouve la ville, qui fut résolu et enfin exécuté en 1307. Pour plus de facilité le lit de la rivière qui traversait la ville à cette époque, du nord au midi, fut changé au moyen de digues ou barrages solidement construits à cet effet avec d'autant plus de raison qu'elle était nuisible et même très-souvent dangereuse pour la sécurité de la ville, à cause de ses crues trop fréquentes et trop impétueuses ainsi que le prouve le document suivant :

« *Verbal faict par M. le sénéchal de Nismes à la requête des habitants de Maruéjols et les Frères-Mineurs, touchant le changement du lict et canal de la rivière de Colanhe, au pié de la montagne appelée de Maquary (1307).*

« *Procédure faicte par messire Jean de Sagio, Juge et Champlong Salelles, lieutenant de messire Estienne de*

Montagut, bally de la cour royale de Marvéjols, à la réquization de frère Jean de saint Estienne, gardien du couvent des Frères-Mineurs (Cordeliers) de Maruéjols, le lundy après la feste de la Nativité de Notre-Dame, mil trois cent sept. En vertu des lettre et ordonnance du sénéchal de Beaucaire et Nismes dressantes aux dicts officiers obtenus tant par les nobles, inobles, populace que les dits Frères-Mineurs de Maruéjols sur la mutation et changement du canal ou cours de la rivière de Colanhe qui découlait par le chef de la dicte ville ou mas de Maruéjols pour obvier aux grands dangiers et inondations quy survenoient à cause de l'impétuosité et inondations de la dicte rivière, ayant rompu le pont de pierre par lequel les gens entroient en ladite ville ou mas.

« Le dict sénéchal ou son lieutenant cestant transporté au dict Maruéjols et veu ce dessus du consentement des dicts habitans auroit ordonné que le dict canal ou cours de la dite rivière seroit changé au pié de la montagne estant à la posite (en face) du dict mas de Marvéjols, lequel canal ou cours à faire seroit de largeur de quatorze canes pour le moins sans qu'il feust permis à aucun de le restreindre et qu'il seroit faicte satisfaction condigüe (c'est-à-dire immédiate) à ceux quy avoient molins, terres et propriétés au dict nouveau canal à faire et ce au dire et extimation dexperts que pour ce faire ont estés députés par le dict sieur Juge et lieutenant du bailly quy ont enjoint aux syndics du dict Marvéjols de faire mètre à exécution la dicte ordonnance ce qu'ils ont offert faire.

« Et après les dicts sieurs Juge et bailly ou son lieutenant ont constitué et député des ouvriers pour faire accomplir et exécuter ce dessus.

• Procédure reçue par M. Guillaume Fulcy, notaire royal de Marvejols. Extrait en parchemin, cote trenté (1) •.

L'année suivante, malgré les nombreuses contestations que souleva la largeur du canal on nouveau lit de la rivière, ce grand projet devant lequel on avait toujours reculé, reçut enfin son entière exécution, à la grande satisfaction de tout le monde, et l'on vit la rivière suivre docilement la nouvelle route qu'on venait de lui tracer et ne plus menacer la ville de ses fureurs !

Ainsi, en moins d'une année, fût résolu ce grand problème qu'on n'avait osé entreprendre depuis longtemps et qui se réduisit au creusement du canal et à la construction d'une forte et solide digue au dessous du moulin de la Gratuze et au bout de la belle et riche propriété de Pineton.

Bientôt au milieu de ce pays agreste et sauvage on vit surgir de belles prairies et des champs fertiles qui furent donnés à titre d'alleus ou de fiefs aux habitants par les comtes du Gévaudan et les seigneurs du pays sous la réserve de l'hommage et qui tout en élargissant le vallon, rendirent les abords de la ville de Marvejols et plus beaux et plus agréables.

La population allant toujours en augmentant et fatigués des fréquentes contestations des habitants auxquelles donnaient lieu surtout la possession et le bornage des terres défrichées, les comtes du Gévaudan résolurent d'y remédier, et à cet effet ils dotèrent cette ville d'une *viguerie* ou *bailliage*, c'est-à-dire d'une espèce de tribunal

(1) Manuscrit de Veyron, communiqué.

où se rendait la justice basse et moyenne (1) par un de leurs officiers subalternes qu'on nommait *Viguiier ou Bailli*. Par ce moyen les possessions de chaque famille furent respectées et la tranquillité régna un peu plus dans leur sein.

Maintenant que l'étymologie de Marvejols varie, qu'elle dérive de *Marologium*, mot celtique qui, d'après Bullet, signifie : *habitations au bord de la rivière* (2) ou de *Mari-logium*, vieux mot celtique et latin qui veut dire : *habitations de Marie* (3), il n'en est pas moins probable que, d'après la tradition, l'origine de Marvejols est due à la petite chapelle construite primitivement par les bergers dont il a été parlé et on en trouve une preuve dans un mémoire authentique qui date du 15 juillet 1730 et qui s'appuie sur un document de beaucoup antérieur à cette date.

Ce mémoire a eu pour motif un débat élevé entre M. Ripéria, curé de Marvejols et ses confrères du Monastier et d'Antrenas, au sujet du prélèvement des dîmes. Il y est dit entr'autres choses :

« On sera peut être surpris que la dîmerie et paroisse d'Antrenas s'étende jusqu'aux fossés de Marvejols; mais on cessera de l'être quand on saura que la paroisse de Marvejols était anciennement au lieu de Colagnet, dont le chapitre de Marvejols est prieur et que dans la suite il se forma, vers l'extrémité de la paroisse, une chapelle de dévotion sous le nom de *N.D. de la Carce*; que cette

(1) Il y avait une troisième espèce de justice qu'on appelait *haute* et qui était exclusivement réservée aux seigneurs suzerains.

(2) *Mar*, rivière, *or*, bord et *Log*, habitations.

(3) *Maria*, Marie et *Log*, habitations.

dévotion y augmente, qu'on y bâtit plusieurs maisons, qu'il s'y forma un hameau, ensuite un bourg et enfin une petite ville qui, par là, se trouve située à l'extrémité de la paroisse qui, anciennement, était paroisse de Colagnet (1).

Marvejols ainsi fondé se peuple de jour en jour et s'agrandit enfin tellement qu'en 1364, c'est-à-dire environ trois siècles après sa fondation présumée, ce n'était plus une bourgade, mais bien une ville qui comptait deux cent quatre-vingts feux et occupait un des premiers rangs parmi les villes du Gévaudan (2).

Déjà, en 1306, par suite du traité suivant conclu entre le roi Philippe-le-Bel et Guillaume Duranti, évêque de Mende et comte du Gévaudan, la ville de Marvejols qui était en paréage entr'eux, devint le siège d'une justice royale et de l'assemblée des Etats du pays qui s'y tenait tous les deux ans alternativement.

Nous donnons ici les principaux articles de ce traité qui mit fin à un procès qui avait duré trente-cinq ans et qui fut exécuté et respecté religieusement jusqu'à la révolution de 89, du moins sous le rapport judiciaire :

« Art. 1^{er}. — Le roi associe l'évêque de Mende et son chapitre dans la juridiction haute et basse dans la mère et mixte empire, le domaine temporel et les droits régaliens sur tout le comté et évêché du Gévaudan et diocèse de Mende, excepté sur les domaines que ce prince y possédait actuellement en particulier et excepté

(1) Pouget et Roussel. — Not. hist. sur l'église de Marvejols.

(2) Dénombrement fait par le roi d'Angleterre pour asseoir l'impôt du fouage.

aussi la haute supériorité en le haut ressort, c'est-à-dire la souveraineté qu'il se réserve.

« Art. 2. — Il associe l'évêque de Mende dans la justice de tous les fiefs qu'il possédait dans le pays.

« Art. 3. — L'évêque de Mende associe de son côté le roi dans la justice et dans tous les droits qu'il prétendait en Gévaudan dans la justice de tous les fiefs et arrière fiefs qui dépendaient de son église, excepté la ville de Mende et enfin la justice de tous les autres domaines qui étaient soumis à son église immédiatement.

« Art. 4. — Le roi met l'évêque de Mende en part du paréage qu'il avait conclu avec le prieur d'Hispannac.

« Art. 5. — Toutes les choses qui seront communes demeureront indivises sans pouvoir être partagées ni aliénées de part ni d'autre.

« Art. 6. — Le roi et l'évêque ne pourront faire en particulier aucune nouvelle acquisition dans le Gévaudan et ils auront chacun leur part par indivis de celles qu'ils pourront faire en commun des terres confisquées, etc.

« Art. 7. — Le roi ne pourra lever aucune taille dans les domaines communs dont les revenus doivent se partager également entre lui et l'évêque, excepté pour la défense générale du royaume.

« Art. 8. — Il y aura un bailli et un juge ordinaire pour rendre la justice au nom du roi et de l'évêque dans les domaines communs. Ces officiers seront institués en commun et ils nommeront les officiers subalternes.

« Art. 9. — Il y aura aussi un juge d'appaux pour les domaines communs qui sera institué aussi en commun pour recevoir l'appel du juge ordinaire. L'appel de ces sentences ressortira au roi et à sa cour de France ou au sénéchal de Beaucaire, ou au choix des parties.

« Art. 10. — La cour commune du bailli et du juge ordinaire et celle du juge d'appaux se tiendront alternativement tous les ans à Mende et à Marvejols (1).

« Art. 11. — L'évêque aura un bailli ou un viguier pour les domaines qui sont propres à son église et cet officier sera appelé bailli ou viguier de Mende.

« Art. 12. — Le roi aura aussi un bailli ou viguier particulier à Marvejols pour les domaines du Gévaudan qui lui appartiennent en propre.

« Les uns et les autres ressortiront par appel au sénéchal de Beaucaire.

« Art. 13. — Le roi met l'évêque, le chapitre et l'église du Gévaudan sous sa sauve garde spéciale, etc. (2)»

Enfin, en 1346, la ville de Marvejols fut dotée d'un syndicat par le roi Philippe de Valois, lequel fut remplacé en 1366 par un consulat que lui accorda le roi Charles V en motivant cette faveur sur son importance qu'il exprima en faisant dire à la Charte : C'est un lieu si remarquable et une insigne paroisse (3).

Ses successeurs, Charles VI, en 1390 ; Charles VII, en 1443 ; Louis XI, en 1479, non-seulement confirmèrent le consulat mais encore ses privilèges. En reconnaissance de cette faveur les consuls firent hommage au roi Louis XI d'une obole d'or. Charles VIII, en 1484 ; Louis XII, en 1500 ; François 1^{er}, en 1515 ; Henri II, en 1547 et enfin François II, en 1560, en firent autant et eurent part à la reconnaissance des consuls de Marvejols et des habitants de cette ville.

(1) *Uno anno tenebitur in civitate Mimatensi et alio anno in urbe regia Marologii.*

(2) Trésor des Chartes. — Prouzet, hist. du Gévaudan.

(3) Manusc. de Veiron, communiqué.

III. — LE CHATEAU. — LES ANGLAIS.

Le château de Marvejols (castrum Marologii) était une des plus considérables forteresses du pays et devait surtout son importance à ses fortifications et à sa position topographique.

D'après la chronique il aurait été bâti par les rois de France en succédant aux rois d'Aragon, c'est-à-dire vers 1258, sur la hauteur qui domine la ville au nord et qu'on appelle *Courtarade* ou *côte raide*. Il comprenait tout l'espace qui entoure l'église actuelle auquel elle servait de chapelle avant son agrandissement et se composait ainsi qu'on le voit dans le procès-verbal suivant :

« L'an 1629 et le jeudy, vingt-neuf du mois de novembre, veille de la feste de saint André, foire de la ville de Marvejols, etc.

« Le lendemain matin, dernier jour de novembre, monseigneur de Mende et nous (capitaine) nous serions acheminés au chasteau du roy qualifié citadelle, consistant du costé de la dicte ville de Maruéjols, en un bastion et demy avec la courtine et terre plein par dedans, entre lesquels bastion et demy bastion, se voit le portail avec une tour et un pont levis et la fausse braye à l'entour avec le fossé et contrescarpe et la terrasse servant de corne au devant du dit portail, le tout bien flanqué. Du côté du dehors de la ville, une tour, trois culs de lampe, etc.

« Et au dedans du dict chasteau, deux corps de logis appartenant au roy, les ayant acquis d'aucuns particuliers

de la ville et ce peut résulter des contracts d'acquisition sur ce passez ; les dicts corps de logis servant pour nostre demeure et pour celle des soldats, et en un *autre petit corps de logis servant à la détention des personnes pour la justice, auquel les prisons et demeure du géolier et des arrêtés sont*, et aussi dans le dict enclos, y a trois corps de garde. *Signé : Antraygues (1) ».*

La seigneurie de ce château appartenait donc au roi, dans le principe, mais en 1306 il devint en paréage en même temps que la ville entre le roi Philippe-le-Bel et Guillaume Durant, évêque de Mende et comte du Gévaudan, suivant l'accord passé entre eux et dont nous avons fait connaître déjà les principales dispositions.

Ce manoir, qui n'a jamais servi de résidence à ses seigneurs suzerains mais seulement de villa aux vicomtes et enfin de fort ou citadelle pour les soldats et la défense de la ville, n'a acquis de l'importance que lors des guerres anglo-françaises du XIV^e siècle.

En 1346 la ville de Marvejols qui était restée fidèle au roi se voyant menacée par les anglais qui avaient déjà paru dans le pays de Guienne et du Gévaudan, prit des mesures énergiques pour se fortifier afin de leur résister, le cas échéant. A cet effet le roi Philippe VI lui fit un don considérable qui lui aida à fortifier non-seulement la ville mais encore le château, de manière à tenir garnison, et les prit sous sa sauvegarde et protection.

Nous n'entrerons dans les détails de cette guerre malheureuse que pour les faits qui concernent la ville de Marvejols, ceux du Gévaudan en entier n'entrant pas dans l'ordre ni le cadre de cet ouvrage.

(1) Bulletin de la Société d'agric., sciences et lettres de la Lozère, 1868.

En 1358 les anglais n'étant qu'à cinq lieues de Marvejols, les syndics en conçurent des craintes pour la sûreté de la ville. En conséquence, ils s'adressèrent au roi qui lui donna une forte garnison pour la défendre, ce qui n'empêcha pas qu'elle fût obligée, en 1361, de payer de grandes et onéreuses contributions à ce peuple qui la menaçait et qui, sous la conduite de Seguin de Badefol, s'était rendu maître déjà des lieux de Châteauneuf, de Balsièges, d'Aumont, de Chirac, de Nasbinals, de Grèzes et de Montrodat.

Afin de mieux résister à ces terribles enfants d'Albion et nonobstant les réparations déjà faites aux fortifications de la ville, le juge et les syndics rendirent en 1364 une ordonnance par laquelle il devait être ajouté encore aux fortifications, au château et aux fossés, et à cet effet ils établirent un impôt sur les marchandises, denrées et autres choses qui, pendant un an seulement, entreraient dans la ville n'importe l'usage auquel elles fussent destinées. Cet impôt, une fois perçu, produisit 210 florins (1).

Tous ces préparatifs n'empêchèrent pas Marvejols d'être envahi par les anglais et surtout par ces compagnies anglaises, dites de *Routiers*, de *Malandrins*, de *Polachres*, etc., qui furent engendrés par la licence et le défaut de solde et d'en subir l'odieuse tyrannie malgré les 6,000 fr. d'or que le Gévaudan en entier leur paya en 1379 pour obtenir la paix et à laquelle somme la ville de Marvejols contribua pour une bonne part.

Ces bandits portaient de longs et riches habits. Ils étaient armés de cuirasses et avaient la tête couverte d'un

(1) Le florin valait 11 fr. 93 centimes de notre monnaie.

casque pointu et d'un masque de fer qui défendait leur visage (1).

Fatigués de la violation des traités et de la tyrannie incessante de ce peuple, les habitants du Gévaudan et de la ville de Marvejols en particulier résolurent de lui résister n'importe à quels sacrifices et, à cet effet, ils s'adressèrent au roi Charles V qui leur envoya une puissante armée pour les protéger, commandée par le fameux connétable Bertrand Duguesclin (2).

Encouragés par ce renfort et grâce à ses fortifications, la ville de Marvejols put longtemps se défendre contre les attaques de ce peuple tyran qui, après s'être emparé de plusieurs châteaux dans la baronnie de Peyre et du côté de Nasbinals, s'était avancé jusques sous ses murs pour en faire le siège et le mettre à contribution. Bien loin de se laisser intimider, les habitants de la ville et ceux des environs qui s'étaient attroupés et armés après avoir fermé les portes et résisté longtemps, firent une sortie très-vive, culbutèrent les assiégeants et les poursuivirent avec acharnement jusqu'au lieu appelé *cimetière des Anglais*, près de Chirac, où un grand combat eût lieu et où ils furent défaits complètement, laissant un grand nombre de morts et de blessés (3).

Enfin, en 1394, les anglais ayant évacué presque entièrement la province de Gévaudan par suite du traité qui eût lieu en 1387 entre le comte d'Armagnac, capitaine

(1) Mémoire de l'académie. — Prouzet, hist. du Gévaudan.

(2) Ce grand capitaine mourut en 1380 à la suite d'une maladie qui l'atteignit devant le siège de Châteauneuf-de-Randon.

(3) Louvreleul. Même hist. sur le Gévaudan. — Prouzet, hist. du Gévaudan.

général en Languedoc et les principaux chefs anglais et auxquels elle paya pour sa part la somme de 16,666 fr., la ville de Marvejols dût s'occuper de réparer ses désastres et se mettre dans un état de légitime défense dans le cas où ils violeraient de nouveau les conditions dudit traité ; mais ruinée et accablée elle ne le pût qu'en ajoutant de nouveaux impôts à ceux qu'elle s'était déjà imposée en 1587 avec le pays du Gévaudan pour faire *vuider* les lieux et forteresses que les anglais occupaient *en pays de Gévaudan, d'Auvergne, du Velay, du Rouergue et du Quercy*. En conséquence, un nouvel impôt de 15 deniers fût perçu pendant un an sur chaque setier de vin qui entraient dans la ville, et au moyen du produit qui s'éleva à la somme de 225 livres les consuls de Marvejols firent procéder à certaines réparations urgentes, entr'autres à celles des trois fontaines publiques qui alimentaient alors la ville pour lesquelles, en 1597, ils achetèrent 27 quintaux de plomb et dont la conduite avait coûté 900 livres (1).

Pour comble de malheur et sans aucune pitié l'évêque de Mende et comte du Gévaudan fit réclamer des rentes que, comme ses prédécesseurs, il avait droit de prélever sur le péage de la ville, et comme l'on faisait quelques difficultés il assigna, en 1591, Simon Muret, premier consul, qui s'empressa au nom de la ville de satisfaire à ses exigences et de se libérer envers lui malgré son état de gêne et de souffrance (2).

Le château de Marvejols, après avoir résisté plusieurs fois à la fureur des anglais, se vit presque entièrement détruit en 1586 par le fanatisme des guerres de religion.

(1) Chronique sur la ville de Marvejols. — Prouzet, hist. du Gévaudan.

(2) Prouzet, hist. du Gévaudan.

Il était en si mauvais état, qu'en 1591 le roi Henri IV, après s'être emparé de la ville, ne jugea pas à propos de le réparer ; il ordonna, au contraire, de construire un nouveau fort ou citadelle afin de le protéger contre les efforts que faisait le duc de Joyeuse pour le reprendre, et lui donna une garnison avec un capitaine pour y commander. Il y contribua pour 900 écus qu'il paya de ses propres deniers. L'entretien de la garnison coûtait 1,620 livres.

Ce nouveau fort ayant été à son tour démoli par suite des guerres de la Ligue, le vieux château fût, en 1617, réédifié à côté de l'église par ordre de Louis XIII et, une fois terminé, des vivres et des munitions y furent déposés et confiés enfin à la garde d'une garnison assez nombreuse, commandée par le capitaine Trophine de Laune, sieur de Pécheron d'Antraygues et de Seguin Etienne, son lieutenant (1).

Enfin, après avoir survécu aux guerres anglo-françaises et religieuses des XIV^e et XVI^e siècles, le château de Marvejols, devenu royal, se vit démoli entièrement pour toujours en 1627 par suite d'un ordre général émanant du roi et de son ministre Richelieu afin qu'il ne put servir aux religionnaires du pays des Cévennes en cas qu'ils vinssent pour s'emparer de la ville de Marvejols dans la guerre qu'ils continuaient sous le nom de guerre des camisards (2).

Et depuis il n'a plus été relevé de ses ruines. C'est tout au plus si on remarque encore l'emplacement du péri-

(1) Manuscrit de Veiron, communiqué.

(2) Ainsi nommés de la blouse blanche qu'ils portaient pour se distinguer.

mètre qu'il occupait et quelques pans de ses murs ou de ses fondements qui ont survécu aux malheurs qu'il a essuyés à diverses époques et qui nous donnent encore la mesure de son importance d'autrefois.

Ainsi fût ce château fort qui porta le titre de citadelle et qui, s'il existait encore, ferait le plus bel ornement de la ville de Marvejols.

IV. — ÉTABLISSEMENT DES COMMUNES.

Commune de Marvejols.

Nous venons de voir la ville de Marvejols acquérir une certaine importance vers le milieu du XIII^e siècle. Nous l'avons vue dotée au commencement du XIV^e siècle d'un bailliage ou viguerie, espèce de tribunal où un juge bailli rendait la justice au nom du roi et des comtes du Gévaudan.

La seigneurie et la justice *haute, moyenne et basse* appartenaient dans le principe aux comtes du Gévaudan, mais en 1306 elles devinrent en paréage avec le roi et resta ainsi jusqu'à la révolution de 89 qui s'en empara au nom de la nation.

Les habitants du Gévaudan étaient de deux sortes : les libres et les serfs. Les premiers seuls, pouvaient posséder des biens en alleu, c'est-à-dire par hérédité, et étaient exempts de toutes charges et redevances autres que l'hommage. Les seconds, au contraire, étaient esclaves et s'appelaient : vilains, manants, etc. Ils étaient attachés à la servitude des seigneuries ou des fiefs dont ils étaient

les vassaux et dont ils étaient obligés de subir les caprices malheureusement souvent trop tyranniques et toujours insupportables.

Déjà l'époque qui devait affaiblir la dignité humaine des seigneurs et relever celle des vassaux était déjà venue ! Le XIII^e siècle vit le peuple réclamer ses droits trop longtemps méconnus et secouer le joug trop lourd de la servitude pour conquérir l'égalité devant la loi et le droit au prix du travail. Ce grand bienfait, qui ne se fit d'abord sentir que dans les grandes cités, s'étendit peu à peu jusques dans les moindres localités du royaume de France et devint enfin un principe général et indispensable.

A l'exemple des autres villes, Marvejols voulut avoir ses coutumes et privilèges particuliers et s'affranchir par là, du moins en grande partie, de l'oppression tyrannique de ses seigneurs divers dont les exigences allaient malheureusement trop souvent jusqu'à l'infamie et l'immoralité (1).

Elle fit à ce sujet de grands efforts qui ne furent couronnés d'un plein succès qu'en 1346, époque où le roi Philippe IV lui accorda un syndicat avec quelques privilèges moyennant une somme d'argent ainsi que le prouve la Charte suivante traduite d'un original en mauvais latin :

« Philippe de Valois, roi de France et de Navarre, faisons savoir à tous présents et avenir :

« 1^o Sur la demande de nos amis et féaux sujets de

(1) Les droits de gîte, de noces, etc,

la bonne ville de Marvéjols et par faveur spéciale un syndicat et des coutumes leur sont octroyés par nous moyennant cinq cent livres tournois qui seront versées entre les mains de notre trésorier général ou de son délégué, nous réservant d'en réformer les abus s'il en était reconnu par la suite mais toujours à leur avantage et au nôtre.

« 2° Ils traiteront avec nos réformateurs du mode et de la forme du syndicat ainsi que des articles des coutumes dont ils demanderont la concession qui nous seront soumis, promettant de les approuver, les maintenir et les confirmer dans toute leur teneur, manière et forme.

« 3° Enfin ils auront le droit de jouir de cette concession à perpétuité, impunément et en toute liberté d'une manière ferme et estable, sauf réforme avantageuse nécessitée par les circonstances.

« Lesquelles lettres patentes que nous leur octroyons seront conservées avec soin dans les archives du syndicat pour être exécutées une fois revêtues de notre scel en signe d'approbation.

« Donné à Paris en l'an de Notre-Seigneur 1346 (1) ».

Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître ici les Chartes qui furent rédigées à ce sujet. Nous nous bornons à rapporter la partie d'un de ces documents qui nous a été communiquée et qui a trait aux droits de péage qui se prélevaient à Marvejols :

(1) Archives du château de Canillac.

Extrait de la déclaration faite par messire Astorg de Peyre, le 23 octobre 1352 devant le sénéchal de Nîmes, des droits qu'on est dans la coutume de lever à Marvejols pour servir à leur vérification, rédigée en l'idiome patois du pays de l'époque (1).

« En la ville de Maruéjols sera une mesure à mesura lo blat en le qual mesure son XVII coffets, (sans doute coffres ou boîtes) empero chascuns oms (homme) de la ville pot aver mesure à mezurar en aquel vot mas que a porte dun chacun cartal un coffet et demy d'un cartel et demy coffet, et aysso es entendut des oms estranges de quel que soit que se mesure en cy devant dicha mesura del.

« Item monseigna le reis et monsein Astorg de Peira als fort de la dicha ville montat del fournio sus tout dessus une plane olle de braso chascun jour que ly fait coiro (cuire).

« Item si au cas pezatgé ou leude sosteyra de manière accoustumado del sostrezement del peage et de la bonne arbitre de coust sera puny pécunialement empero la peña es de LX sous tournois et plus noun monte chacun dam.

« Item percept monseigne le reis et monsein de Peyra en charja de ris et de pommes grenados donat pezatgé et aussi ez entendut sil charja de fromache, trépas par la ville souteyrana à bestia grossa, deux deniers, et si abaze, trois mailles en tout fait.

« Item percept monseigne le reis en la ville cy devant dicha par non et par raison de pezatgé tout fait ou charie

(1) Il était engagiste du domaine royal.

en trossel traversié quelque drap que sia, huit deniers
viale debola.

« Item pour quelque charia de quelque sia fils à dobs
le corde et de toute cordalie donne péage.

« Item en tout coyre, ou ferre obrat, perçoit diech
péage. De garans verdes et charge de *lane oubrade* (laine
travaillée).

« Item en chacune charge de brésil ou quelque chose
que sia despissaria perçoit diech de péage.

« Item en quelque charge de lane chevaline obrade
perçoit diech pezatge.

« Item en toute chevaline que passera par la ville
devant dich vers francs ou les ostres fieyres per raison de
vendre, dou péage.

« Item de chascun chario dalhun et dattes, de figues,
de razins et d'amellas, de ris et d'any et de rogalissa.....
que doit apel et depels devidet et de pels de motonade,
pels d'agnels et pels de chabrits et lane et anix, de
chabrits, plom et estain Devon droit de péage.

« Item asé cargat de quelque chauze qué sia dona
drech de peatgé.

« Item si asé ont trépassa par le devant dicha villa et
pour chauze de vendre donne sept deniers.

« Item douzaine de moutons que passaron per la ditte
chauze donra deux deniers et pors un denier.

« Item toute bestia chevaline que sia cromptade en las
fieyras de Maruéjols ou vendudo deou donna six deniers,
et quan est cromptade un die de marchat donara iiii
deniers.

« Item asé crompat en las fieyras de Maruéjols donne
très deniers et quan es cromptade un die de marchat deux
deniers.

« Item por vendut en las fieyras de Marvéjols, très molliés et quan es vendut un die de marchat so es à sables quend aucun daquesto non de la ville de Maruéjols, le Monastier et de Chirac et devers Saint-Flour, non dona mai d'un denier et aquesto franchezia al chastel de Grèze et son mas ou chastel de Monroudat, alios chastel de Baldassié et de Génébrié et toute la terra de Peyra et chastel de Quintinhac et quelque tenie per chemin de Saint-Clément et non dona mas miech péage.

« Item que so en asables que quelque chauce tenie del Monastier en outre et quelque chauce qui venie del chastel de Grèze, en outre et quelque chauce et quelque chauce venie des chastel de Monroudat, Baldassié, Génébrié et Quintinhac en outre per l'*estrade* (chemin) de Marchastel, en outre doive péage non tant seulement pors donne péage, aussi toute chauce qui trépasse duquel lios montant, en outre excepté pain cuith et chair frèche ou sallé que non diou donna péage empere solument ou bacons portats de Maruéjols pour vendre donne un denier pour leyda, et une maille pour la cira, et ce passé par la ville de Maruéjols, une maille. Et si cuer de bière est vendut à Maruéjols en die de marchat une maille pour leyda ; et si fieyra un denier et cy passe la ville à bastide péage paye ou isside et quand et vendut mens de douze deniers non donne leyda.

« Item somade de sal de quelque lios venia à Maruéjols per chauza de vendre donne un denier, en las fieyras, maille sos et asables somades daquelles sal cromptade à Maruéjols paye pour isside un denier et à la fieyras deux.

« Item tout aissine de fuste que sia aportade à Maruéjols per cauze de vendre diou dona la une végade sa une daquellas aissine so en a sables quel que portaront et

ligeyron prémièrement une d'aquelles que mens vaudron et après si plus en portent dans lan à bestail diou dona pour péage ou pour laysside deux deniers, et si ab aze trois mailles et las fieyras payera mas maille par chascune bestia et si empere aysset péage paye par bestia grossa un denier et per aze une maille, empere à la las fieyras son doublas.

« Item chascun oms étrangés portant blat per cauze de vendre à Maruéjols diou paga lou coffilage et paye à la Bastide une maille empere de la terre d'Auvergne non paye mens maille et pougèze, et per bestia grossa el cas non donne mas la mital del péage que donna bestia grossa lequel péage diou esse presant per oms que devrent donna péage.

« Item quelque cas aportera à las fieyras de Maruéjols tros fil traversier de drap crus ou lavé ou de cuirs adoubats aportera outre la mitat dicelle tros fil ou daissel. Charge de bestios chascune diou paya par aissel, tres fil per aissel charge quinze deniers ou par balle douze deniers et destinera comme de tros fil ou de charge de bestia à porter d'avec bestio grosses diou estre estima la quantité du péage.

« Item quelque cas cromparant en marchas ou à las fieyras devant dicha d'une autre bestia grossa et que non sera parlat de la leyda chascun payera la mitat, et sils vendeurs et à quel que crompera ez étranger aissel de la val non donne péage et per bestié menude la vendayre paye la leyda si non autre cauze se porte entre las aisselles per amo aisso à gardat als oms estrangès.

« Item il quelques sias vendra à Maruéjols et apportera à bestia gros ou ab aze diou paga per aquel bestia.

« Item quelque cas bestia ou om aportera à Maruéjols

quelque fais retrairant ab el aportera ab sa bestia ou charge ou blat payera pour quelque sia de la somade deux deniers, empere aquel blat fau moudre au moulin de la ville.

« Item, quelque cas apporteront à Marvéjols aucune choze à fieyre à vendre et res non vendra ret non devra paga et si vol empere si vol aissie si aucune chauze daler vendra, estar d'aquo à vendre non aportera ab ce pagar draper la bestia ainsi ques à Maruéjols accoustumat.

« Item, quelque cas a bestia aportera à Maruéjols aucun fais poderos et à qui à quelle chauze delaissera non pagat per aquel fais autre que y este de la ville.

« Item, quelque cas crompara à Maruéjols somade de vin et aisselle voudra portar en quelque viel petit barril non pagat péage aysso es entendut si al barral en dos podont fa chargo paye péage.

« Item si un oms ou plus son compaignon tenent assens une tante en marchat ou fieyre à Maruéjols chacun paye la leyda à la coustumade.

« Item so es a sabas que tante de chacun drap lem et per lem diou paga à marchat un denier, et las tantes des merciers, une maille empère les sabotiers de Chirac payent par chascune tante à marchat, un denier, et lautre du second une maille; les sabotiers de Meinde estan à las tantes pauzades devant lou griffoul, une obole, autres lieux chacun paye maille.

« Item pour chascune tante de drap lavat devient paga à la fieyre de saint Michel quinze deniers et pour les tables de drap cru cinq deniers et des merciers et sabotiers doivent paga treize deniers et as fieyras de saint Martin pour las tantes de drap crus doivent paga douze deniers, en las fieyros de saint Andriou dix deniers et pour chas-

cune d'autre caousa payent la fieyro de saint Martin dix deniers et à la fieyro de saint Andriou sept deniers et per autre coausa et ainsi que les paliassarios et peyroularios, ferrats, obrats, copas, escudellos et altre cauze semblable à quelles payent par chascun al plus en las fieyras de saint Michel, sept deniers et à las fieyras de saint Martin six deniers et à las fieyras de saint Andriou, quatre deniers.

« Item li magnere et acoustumat des marchands de Maruéjols en la perception del péage et de las leydas, et las autres cauzes en las fieyras de Pentacouste de Dieu, diou esse gardado tout ainsy.

« Item es establitz que de la charieire de la maison, entran à la charieira de la grande maison del temple donne chascune tante seulement une pougèze et en chascune de las fieyras trois deniers, et en la manière la devant dicha donne chascune tante laquelle es à man droite.... Devant sa maison so asabes entre la maison et la charière del marchat et aisso es à entendre des oms estranges.

« Item quelque cas aportera fer à bestia vendre et passara per la ditte ville deou paga si comme de six deniers.

« Item quelque cas passaro per la ville de Maruéjols ab bestia à bast diou paga per chascune bestia, très mailles, par bast... de quinze deniers ab las bestias retornera ab aquel lioc et las bestios dichas sia cargado d'anix de per monedio per chaque bestio sobre dicha trois cens.

« Item quan aucuns oms apporteront ayls ou sébas ou grenados diou dona des ayls un rez et sébas una séba per

centène en la meilleure ville baille mens la méjanne des sébas ou grenados.

« Item a somade de fromage sera cromptado à Maruéjols ou passera per l'estrade soubeyrano diou paga per bestia gros et per aze, maille.

« Item si aucun daqueste choza portaro au cou exceptat las sébas pour cauza de vendre, aquel diou dona une vinhade pour chascune del chose nommades dessobre.

« Item pour somado de porre donne une aissade porres valant une maille.

« Item somado de bestios grosses de pomes et de porres de quelque fruit que ce soit, si in personne ab aze, une maille, et per bestia.

« Item quelque cas aportera à Maruéjols à bestias, sia ferré, vin ou sal voltraire de la ville en icel viage somade de fuste blat et non paye per ayssel blat ou aisselle fuste.

« Item quelque cas aportara arche à Maruéjols, une oulinéto ou vaissel altre de vin en si grand quantitat ou de pauque quantitat diou de l'une et de l'autre lou drech de lissède.

« Item chascune somade de chatagnes donne la leyda ainsy que le blat.

« Item si péage ou leyda avia robat ou soustrayrit de la ville de Maruéjols et courts vouldra aber l'estimo dossel asset cauze de laqual ou jour présent le laronié des dits péages à la court de.... entro à la valor de soixante sos et un denier malgouyres et à qui péna non pot plus monta si chauze del démandat larcin serio de major quantitat ou de major valor lou soubre plus de la choza enlébado ou soustrach diou estre restituado al soubz le dio ador si mens volra ayssel choza del saradounat à la court, deux sols un denier malgouyres ab aquel laissa la chاوزo so ez

asabes quel péage ou drech fura se ont trépassé la malatière luy pria del gabiau nel pom major quan on va à Monroudat aisso es asabes quel dio del vendre son et del trépassan no péage ou leydo.

« Item en chascune fournade de las ollos des fours de Maruéjols percept monseigne lou reis et monsein Astorg de Peyre une olla cuminal.

« Item so ez asabés que nul om uze de la franchise de Maruéjols sinon les habitans de la dicha ville ou aura maison carradun uza de la franchise de la ville lequell uze lyom de la ville except las maisons des ordres.

« Item percept monseigne le reis en chascune aulne de drap un brajp, mezura de Maruéjols al marchat.

« Item quelque cas oms de la dicha villa lequal y mesure davan dich podon reconnoisse franchamen leur mesure réal.

« Item aquestas chasas sobre dichas ainsy que sont escriches de sobre monseigne lou reis et monsein Astorg de Peyro en la ville de Maruéjols et las pertinents en chascune chargia de pébré, de gingimbre, de cire, de pain, de sucre, de canelle, de girofle et de citral, et de las altras espécias et semblans a d'aquels dimses et de quelque grane sia percept drech de péage.

« Item pro estatò ly oms de la diche ville ez non sapiens arès en présant monseigne lou reis et monsein Astorg de Peyre aver plus ou dever aver à la dicha villa mas quant ez escritz de sobre et si plus avian ou avéry quant elle ou sables ou pervenir en leur saben sa il o donnaren monseigne lou reis ou monsein Astorg de Peyra ou alcuns. (1) »

(1) Archives départementales. — Burdin, documents historiques sur le Gévaudan.

En outre de tous ces droits que nous venons d'énumérer, la Charte qui renferme toutes ses coutumes nous fait connaître dans la partie rédigée en latin (1) une foule d'autres droits qui se prélevaient à Marvejols, entr'autres :

« Item deux setiers froment de censive que Jean d'Armand est dans la coutume de servir pour le moulin qu'il possède sur la rivière de la Colagne, près Marvejols.

« Item six setiers blé, moitié froment et moitié orge payés par les hérétiers de Pierre Bastide pour le moulin qu'ils possèdent sur la même rivière.

« Item six setiers du même blé payés par les héritiers de Hugon Pellegrin pour le moulin qu'ils possèdent sur la même rivière.

« Item cinq setiers et une émine du même blé payés par Guiraud Bonnevide pour le moulin qu'il possède sur la même rivière.

« Item deux setiers et une émine froment pour dix jardins que dix personnes diverses possèdent sur le territoire de Marvejols avec le pré qui y est contigu.

« Item une obole d'or que Guillaume Ebrard paie pour le moulin qu'il possède sur la rivière de la Colagne.

« Item cinquante six sols tournois que paient divers emphytéotes du village de Mas-Comtal.

« Item deux setiers avoine et deux setiers seigle payés par la maison d'Aubrac pour le village de Chabrit.

« Item deux deniers tournois et une olla (marmite) de braise pour chaque fournée de pain qui aura lieu au four banal de Marvejols.

« Item une langue de bœuf par an par chacun de ceux qui en vendront et qui tiendront un banc à la halle de Marvejols, etc., etc., etc. (2) »

(1) Une partie de ce document est rédigée en latin.

(2) Archives départementales. — Burdin, etc.

Cette déclaration d'Astorg de Peyre ayant été reconnue conforme aux dispositions de la Charte des coutumes octroyées à la ville de Marvejols par le roi Philippe VI en 1346, fut confirmée et approuvée par lettres patentes du roi Jean dit le Bon, datées de Paris en avril 1353, reques Guillaume Molherac, clerc et notaire royal, qui ont été collationnées sur l'original par R. Colin, par Pierre Martin Séguala et enfin par Barthélemy Curti, notaires (1).

La ville de Marvejols une fois pourvue de ses coutumes et de ses privilèges s'empessa d'en assurer l'exécution et confia à cet effet le soin de son administration à trois syndics qui l'exerçaient sous le contrôle d'un conseil communal composé indifféremment de tous les chefs de famille sans distinction aucune (2).

Les syndics étaient élus tous les ans et régulièrement le jour de la Toussaint à la majorité des voix du conseil communal qu'on avait soin de convoquer préalablement à

(1) La déclaration faite par Astorg de Peyre porte encore un grand nombre de droits qui se prélevaient dans un grand nombre d'autres lieux circonvoisins de Marvejols, comme Chirac, Montrodat, Grèzes, etc. — L'extrait de cette déclaration a été tiré et scellé du sceau royal à Marvejols le 28 mai 1661 par Aldebert Aldin et Augustin de Laurans, conseiller du roi, juge et lieutenant ez cours royale de la ville de Marvejols, Chirac, Grèzes et autres propriétés royales en Gévaudan, sur l'original à eux exhibé, par M^e Jacques Jourdan, docteur et avocat pour servir à qui il appartiendra et enfin collationné par eux et le commis greffier qui ont signé : Aldin, de Laurans, Menut, greffier commis. (Archives départementales. — Burdin.)

(2) Plus tard les membres de ce conseil communal furent réduits au nombre de seize qui étaient choisis parmi les notables de la ville et élus à la majorité des voix de tous les chefs de famille réunis préalablement à cet effet.

son de cloche et qui n'avait garde d'y manquer, tant cette nomination intéressait tout le monde.

Ce syndicat fonctionna ainsi à la grande satisfaction de toute la population de la ville jusqu'en 1366, époque où le syndicat fut remplacé par un consulat, plus digne de l'importance de la ville, que le roi Charles V lui accorda ainsi que le prouve le document suivant :

« *Lettres patentes du roy Charles cinquième, roy de France, concernant les privilèges octroyés par sa majesté aux syndics de la ville de Maruéjols en Gévaudan en faveur de la dite ville en l'année 1366 et traduites de latin en français suivant l'original soubz le règne de Louis trèze, roy de France, en l'année 1614.*

« Charles par la grâce de Dieu, roi de France, scavoir faisons à tous présents et avenir que sestans présentés par devant nous aucuns notables personnatges de notre bonne ville de Maruéjols, sénéchaussée de Beaucaire et de Nismes pour eux et pour toute la communauté et université sus dite aye et ait accoustumé d'avoir d'ancienneté des syndics, au nombre de trois, et un conseil communal quy ont le gouvernement de la susdite communauté et université et qui ont charge de la défendre, régir et administrer la république, ce néantmoins, tant eux que la chose publique mesme pourroient estre défendus et gouvernés en titre plus asseuré et honorable et la Commune nous estre randue plus obéissante et nos droits et honneurs accreus et augmentés si ladite communauté estoit pourveue et honorée du titre et nom consulaire et si des personnes probes et honorables estans eslevés à telles charges jouyssoient de la dignité, none et office du consulat.

« Nous donques advisans et considérans que les choses par eux à nous déclarées et signifiées ne discor-
doient en rien de la raison et que non-seulement le peuple
féal du dict lieu nous est immédiatement subject mais
que notre peuple du Languedoc est principalement ap-
puyé, soutenu et régy par telle dignité, titre et préemi-
nence du consulat, mesme que la pluspart des villes et
communautés du dict pays, plus notables sont régyes
sous cet ordre y en est aussy que les républiques en sont
mieux et plus utilement et avec une obéissance plus
grande régyes et gouvernées et que nous en recevons et
raportons plus d'émolumens, icelles choses et plusieurs
autres à ce nous mouvans et par nous soigneusement con-
sidérées, il nous a semblé bon d'accorder et octroyer à
perpétuité aux syndics, communauté et université de la
ville de Marvejols et ses appartenances comme par ces
présentes, dez à présent et pour l'advenir octroyons et
concédonz de nostre certaine science et autorité royalle
et grâce spéciale le Consulat pur et libre et la dignité de
Consulat le nom et la chose et toutes les dignités quy
appartiennent et peuvent appartenir à la charge et dignité
du Consulat ; en telle sorte que le droict, honneur et
utilité tant de nous que de la dite ville et des habitans
d'ycelle soient gouvernés et régys de bien en mieux et en
soient augmentés et afin *qu'un lieu si remarquable et
insigne paroisse*, tant plus estant orné de telle dignité
consulaire.

« Nous avons concédé aux sus dictz et par ces présen-
tes concédons à perpétuité de nostre autorité royalle
certaine science de grâce spéciale à eux et à leur posté-
rité pour eux et leurs successeurs le pouvoir d'exercer
tous et chacuns les chefs suivans et les facultés et pré-

éminences contenues aux mesmes chefs et en chacun d'yceux à perpétuité.

« Et premièrement nous leur donnons la faculté et pouvoir d'y instituer, créer, nommer et eslire trois consuls quy seront annuels en la dicte ville et lieu de Maruéjols pour le gouvernement d'ycelle et pour le bien et utilité de toute la chose publique et à l'honneur de nous quy avons jurisdiction sur le dict lieu. Lesquels trois consuls seront créés et ynstitués en la maison commune quy sera acquise par yceux, dans la dicte ville par l'université des bourgeois et habitans d'ycelle, les plus suffisans et capables de la dicte ville selon qu'il leur semblera estre expédient ; et ycelle université estant assemblée, ordonnons et leur enjoignons qu'ils aient à eslire par ensemble seitze hommes quy ayent après à nommer les dits consuls pour un an, pour régir et exercer le consulat et université sus dicte ou bien que les dicts consuls et anciens conseillers ou la plupart d'yceux ayent le pouvoir deslire et créer de nouveaux consuls suivant la coustume observée aux lieux notables de la dicte sénéchaussée quy ont le consulat. Si voulons que le temps de la mutation et élection d'yceux soit par chacun an au jour de la feste de Toussaint et qu'ainsi soit pratiqué et continué à l'advenir dans la maison commune quy sera acquise par eux en la dicte ville.

« Item que yceux consuls et habitans du dict lieu ayent une maison commune en laquelle yls puissent assembler à leur gré et selon que bon leur semblera pour tenir les conseils, créer et instituer les dicts consuls, manier et ordonner les autres affaires de la dicte ville et sur le sceau du dict consulat.

« Item que les dicts consuls esleus et choisis par les

dicts seitze hommes esleus par la dite université du rang de bourgeois et autres habitans du dict lieu ou par les dicts consuls et conseillers anciens ou bien par la pluspart d'yceux comme il est porté cy devant soient tenus prester sérement en la présence des dicts seitze ou plus grande partie d'yceux dans la maison consulaire qu'ils s'y gouverneront bien et loyaulment.

« Item voulons et ordonnons que les dicts trois consuls ayent perpétuellement pour conseillers seitze hommes quy seront esleus par eux mesmes ou moins s'il est trouvé bon, lesquels seront tenus jurer entre leurs mains, de se porter bien et loyaument en leurs charges et qu'ils pourvoyront au bien de la dite ville et université et viendront au conseil en la dicte maison commune toutes fois et quantes qu'ils seront mandés et appelés sinon qu'ils fussent empêchés par quelque juste empêchement, qu'ils tiendront et garderont les secrets du consulat et ne les révéleront à aucun à quy ils ne les doivent révéler et feront toutes autres choses convenables et requises concernant leurs charges.

« Item que yceux consuls ayent un clavayre (1) quy tiendra et gardera les secrets deniers et autres biens de la dicte université et les exigera et recouvrera des débiteurs d'ycelle et qu'ils ayent un notaire ou greffier pour dresser les actes et escrire toutes les affaires du dict consulat et un ou deux messagers ou valets quy ayent la charge et peyne de convoquer un chacun des habitans ou conseillers et autres pour se trouver selon la nécessité et utilité de la dicte ville, dans la maison commune à leur conseil et de gager ceux quy doivent servir aux dicts

(1) C'est-à-dire un percepteur ou collecteur.

consuls au nom de la dicte université aux mandements des consuls sus dicts, lesquels messages pourront porter *bastons*, avec les armoiries du roy et celles de la sus dite université.

« Item que les dits consuls ayent puissance de faire procéder au *despartement* (répartition) des tailles et emprunter quand yl sera nécessaire pour les subventions royaux et autres nécessités de la sus dite université avec le consentement des dicts conseillers ou de la pluspart d'yceux.

« Item que les dicts consuls quy sont à présent et seront à l'advenir puissent instituer, eslire et nommer d'an en an après leur création, avec le conseil de leurs conseillers, des visiteurs et inspecteurs du *Mazel* (abattage des porcs) de la triperie, poissonnerie, murailles, *fustes* (poutres) et..... Peseurs de pain, mesureurs de vin et bleds, révisiteurs des poids et autres mesures du dict lieu, des bastisseurs de murailles, ouvriers de l'église (*marquilliers*), capitaines, estimateurs, poseurs de bornes et limites, carreymiers, levaires (verriers), robiniers, allieurs ou eschandailleurs et revisiteurs des mesures sus dictes, ensemble les marqueurs d'icelles de nostre marque et de l'université.

« Item que les dicts consuls avec leurs conseillers ayent autorité et pouvoir d'ouyr les comptes, tant des tailles passées que des futures de quelques personnes que ce soit quy auront manié et régy les biens et droits de la sus dite nniversité et de leur donner quittance des choses faictes et par eux administrées.

« Item que les dicts consuls avec leur conseil puissent défendre les devois, droits et libertés, patus, pâturages de la dite université et les coustumes d'ycelles et de

comparois, agir et défandre en quelque cour que ce soit et devaut quelconque juge et commissaire de quelque dignité qu'il puisse estre et qu'ils y agissent et défendent la dicte université selon que l'ordre du droict et la qualité du fait le requerront.

« Item que les dicts consuls puissent acquérir de nouveau, au nom de la dicte université et selon qu'il semblera estre nécessaire à eux et à leur conseil, les droits, libertés, franchises, usages, saisies, *paches* (traités), devoirs, herbages, coustumes et autres droits.

« Item qu'ils puissent vendre et aliéner les biens pris et saisis pour les subventions royaux et autres nécessités de la dicte ville et semblablement faire mettre les impositions quy se fairont par nostre permission et mandement à l'enchère et inquant public sans prestation toutefois d'aucuns émolumens et profit de l'inquant.

« Item que les dicts consuls puissent faire appeler les habitans de la dicte ville à venir faire le *guet* pour la garde et défense d'ycelle et de ses murailles en temps de guerre et opportun pour la garde des portes et pour faire la patrouille et rondes avec leurs armes à ce que la dicte ville puisse être plus facilement garantie de nos ennemis et les siens si cas advenoit, ce que Dieu ne veuille, qu'il en füst de besoin et ce, soubz peyne de cinq sols applicables aux réparations des murailles et portes du dict lieu, s'y deschargeons les dicts consuls et habitans de faire le dict guet hors la sus dicte ville de Maruéjols, attendu qu'elle est de très grande garde et n'y a qu'un très petit nombre de peuple. Davantage voulons que les dicts consuls ayent la garde des clefs de la dicte ville et moyennant ce avons pris et prenons les dicts consuls, leur familles, biens et moyens, tout le dict consulat, les

droits d'ycelluy soubz notre spéciale protection et sauvegarde soubz laquelle nous le recevons par ces présentes.

« Item voulons que les dits consuls, afin que les possessions du dict lieu champêtres et proches de la ville et du territoire d'ycelle soient mieux et avec plus de profit gardés pour nostre honneur et de la dicte ville; qu'ils puissent présenter au bailli du dict lieu ou autres nos officiers, des *banniers* (gardes champêtres), en la feste de saint Jean-Baptiste quy soient tenus jurer ez mains du dict bailli ou autres nos officiers de se porter bien et fidèlement en leurs charges de banniers, leur permettant de porter des *bastons* avec nos armoiries et de la dicte ville et de porter leurs armes en exerçant leurs charges et offices.

« Item voulons que le bailli et autres de nos officiers du dict lieu fassent crier publiquement à la réquisition des dits consuls que, en temps de nécessité, un chacun soit tenu de faire des flambeaux ou torches ardentes et de nettoyer les rues, soubz la dicte peyne applicable par les dits consuls et que la crie des choses sus mentionnées ne se fasse autrement au dit lieu.

« Item que les dits consuls aient pouvoir et permission de faire establir entr'eux au dict consulat des coutumes et ordonnances concernant leurs personnes, licites, honnêtes et raisonnables pour le bien et utilité de la dicte ville.

« Item qu'ils aient pouvoir et liberté de vendre et d'arrenter le poids de la farine et du blé et qu'il ne soit permis à personne de peser, si ce n'est en la maison commune ou au lieu quy sera assigné par les dits consuls et ce soubz la dicte peyne à nous applicable et qu'ils puissent procéder comme dit est aux impositions pour

payer les subventions royaux et faire les autres affaires de la dite université et de les faire délivrer selon qu'il leur semblera pour le mieux sans nostre préjudice.

« Item que si quelquefois quelques griefs sont inférés aux dits consuls par nos officiers, voulons de grâce spéciale, que l'exercice du dict consulat ne leur puisse estre interdit, osté, surcis ou arresté, ou autrement estre mis entre nos mains, qu'au préalable l'exigence d'yceux n'ait été dénoncée ou que ce soit par nostre mandement.

« Item quand quelques personnes particulières de la dicte ville ayant des revenus ou possessions en France, illec, bailleront ou aurent baillé en emphytéote et cense annuelle les mêmes possessions et les voudroient transporter aux personnes ecclésiastiques ou autres dont nous et par conséquent la dite université ne rapportans aucune commodité, nous voulons et leur octroyons qu'il soit permis aux emphytéotes faisant les dicts revenus de retenir yceux revenus pour le prix pour lequel ils seroient baillés à un autre.

Item nous voulons, arrestons et ordonnons que yceux consuls en leur première création et qui seront créés à l'advenir, devant qu'ils exercent leurs charges et office de consulat, tant pour eux que pour la communauté et université sus dicte, soient tenus jurer sur les saints Evangiles, touchés ez mains du bailli et juge de nostre dicte ville de Maruéjols quy seront pour lors obligés de rendre obéissance à nous et à nos successeurs et officiers avec tous autres chefs de la fidélité concernant le dict jurement.

« Mandons au sénéchal (1) et juge mage de la séné-

(1) Les *sénéchaux* étaient gouverneurs des Provinces. Ils étaient choisis parmi les chevaliers nobles. Ils avaient le commandement des



chaussée sus dicte de Beaucaire et Nismes, ou leurs lieutenans, et au bailli et juge de nostre sus mentionnée ville de Maruéjols, de faire user bien et franchement et jouyr sans aucune contradiction et sans attente d'un second mandement, la communauté et université sus dicte de ceste nostre présente grâce et de toutes les choses quy appartiennent au consulat par nous à eux concédé avec tous leurs chefs et dépendances et de leur donner aussi, bailler et assigner une maison commune et archifs et autres marques appartenantes à la charge et office du consulat.

« Et semblablement de faire autres choses quy seront enjointes et baillées par mandement à nostre procureur et advocat fiscal de la dite sénéchaussée et à toutes autres personnes leur imposant perpétuel silence auxquels et à un chacun d'yceux nous l'imposons par ces présentes à perpétuité, inhibitions et décret ou coustumes quelconques contraires à ce nonobstant et afin que cecy demeure ferme et arresté à perpétuité il nous a semblé bon d'y faire apposer notre sceau, sauvé notre droit et l'autrui en tout.

« Fait et donné à Paris, l'an du Seigneur 1366 et de nostre règne le troisième au mois de juillet. — Par le roy, signés : P. Statice, G. Gontier.

« Enregistrées en la chambre des comptes à Paris, avec autres semblables et rendues moyennant cent francs d'or

armées du roi et la haute administration des pays qu'ils gouvernaient. Au dessous d'eux étaient les *baillis* qui veillaient à la sûreté des pays et des châteaux, saisissaient les malfaiteurs, recevaient les revenus des fermes du roi et exerçaient la justice civile et criminelle dans toute l'étendue de sa juridiction.

payés au trésor le vingt-sixième jour de juin, l'an 1367.

— Signé : Johannés (1) ».

Comme on vient de le voir, le mandat des consuls durait un an seulement et au bout de ce temps ils pouvaient être réélus indéfiniment. L'administration de la ville leur était dévolue tout entière avec la différence que le premier consul avait seul le droit de porter la parole au sein du conseil communal qu'il présidait de droit et de représenter la ville en toute occasion. Les autres secondaient le premier dans l'administration et le remplaçaient selon leur rang pendant son absence. Le second consul remplissait en outre les fonctions de receveur municipal ou communal ; de là vient le nom de *Cossoul* qui, dans certains endroits, est resté au receveur municipal.

Les uns et les autres étaient obligés au serment et leurs actes n'étaient exécutoires que tout autant qu'ils étaient approuvés par le conseil communal qu'on appela plus tard politique ; ils étaient rédigés par un notaire spécial qu'on appelait *syndic*.

Dans les cérémonies publiques ils portaient la livrée consulaire qui consistait en l'épée qu'ils portaient au côté et en un manteau avec chaperon noir qui, en 1602, fut remplacé par le chaperon rouge suivant ordonnance royale (2). Ils étaient précédés des sergents banniers qui portaient une robe de cadis bleu et avaient l'épée au côté et la hallebarde au poing.

Dès que leur mandat avait expiré on procédait à de nouvelles élections qui avaient lieu devant le bailli, dans la maison commune et publiquement. L'opération termi-

(1) Manuscrit de Veiron, communiqué.

(2) *Ibid.*

née, ce dernier, après avoir reçu le serment des nouveaux élus comme délégué du roi, les installait aussitôt et faisait dresser procès-verbal de cette opération importante comme on le voit dans l'acte suivant qui date de 1568 :

« Le premier jour du mois de novembre 1568 en la ville de Maruéjols et dans la maison consulaire, par devant nous juge bailli, a esté procédé à l'élection et création des consuls de la dite ville pour l'année prochaine, présent et assistant M^e Malzac, procureur du roy.

« Et ayant esté esleus Gervais Polalhon, Guillaume Fortis et Pierre Meillac, consuls, leur avons faict prester le sérement en tel cas requis et ordonné qu'ils seroyent installés le lendemain suivant la coustume comme plus amplement appert par la procédure sur ce faicte et reçue par M^e Jehan des Estreicts, nostre secretayre et Pierre Meyssonnier, notayre ; de teneur : l'an mil cinq cent soivante-huict.

« Et illec mesmes sans divertir (désemparer) avons faict commander aux sieurs Crécy, Prieur et Born, consuls de l'année passée, de par le roy, de par tout le jour mettre devers nous tous et chacuns les rolles des impositions faictes durant l'année de leur consulat, tant par eulx que par le sire de Thoras et aultres, aultrement à ce seroient ils contraints par corps et semblable commandement avons faict à M. Jacques Fabry et Guillaume Gralle, tous conseillers des sus dits consuls.

« Lesquels ont offert faire leur devoir, disant les dits rolles estre pour le jourd'huy ez mains et pouvoir du clavayre de la dite ville. Et au commencement de son libre (livre) y est l'estat de toutes les dites impositions faictes durant leur année. Présents : Rouvière, juge bailli:

Jehan Grécy, chanoine ; Jehan Laurens ; Pierre Crespin ; Dedon Cousin et Guillaume Baldit du dit Marvejols. (1) »

Telle fut la manière de procéder à la nomination des consuls de la ville de Marvejols jusqu'en 1705, époque où les *maires* furent institués par Louis XIV et mis à la tête des communes avec un traitement annuel qui variait de 120 à 300 livres, selon l'importance des communes ou mairies. Celui de Marvejols recevait un traitement fixe de 200 livres. Les consuls avaient aussi un traitement, savoir : le premier consul 40 livres et les deux autres 30 livres chacun. Les trois *valets* ou *banniers* des consuls, 30 livres chacun. Le greffier consulaire avait 90 livres et le trompette de la ville 7 livres. Ces divers émoluments étaient payés aux dépens des deniers que produisaient les octrois ou les impôts directs de la ville (2).

Le maire était assisté de trois consuls et d'un conseil politique composé de seize membres qui étaient nommés par voie d'élection. Les fonctions de ces derniers ne duraient que l'espace d'un an contrairement à celles des maires qui étaient héréditaires et leur propriété par suite de l'achat qu'ils faisaient de leur office à un prix qui était subordonné à l'importance des villes qu'ils étaient appelés à administrer.

Le roi seul conférait le titre de maire à ceux qui avaient rempli les formalités d'usage, et aussitôt les lettres patentes reçues ils étaient installés dans leurs fonctions de la manière et comme il est dit dans le procès-verbal suivant :

(1) *Bulletin de la Société d'agriculture, etc. de la Lozère.*

(2) *Manuscrit de Veiron, communiqué.*

« Du 19 août 1744 dans l'hôtel de ville de Marvejols assemblés, etc., Lafont, premier consul ; Giral, deuxième consul et Rouanet, 3^{me} consul.

« Les dits sieurs consuls ont dit qu'ayant été avertis que messire Pierre de Michel Duroc, chevalier, seigneur du Roc, Brion, etc. ayant été pourveu des offices de conseiller du roy et de maire de cette ville que tenoit et exerçoit messire Géraud Pierre de Michel Duroc, son défunt père, par lettres de provision à luy accordées par le roy le premier du courant. En conséquence desquelles le dit seigneur Duroc prêta le jourd'hier serment de fidélité devant M^e Bruguière, conseiller du roy et lieutenant général en la cour royale du bailliage de Gévaudan, auquel les dites provisions ont été adressées à l'effet de recevoir le dit serment et de mettre en possession des dits offices le dit seigneur Duroc ne restant plus qu'à prendre possession, ce qui a obligé les dits sieurs consuls de convoquer l'assemblée pour procéder à son installation.

« Et en même temps les dits sieurs consuls et conseil politique et une grande foule des principaux habitans de cette ville estant partis de l'hôtel de ville se sont rendus en corps dans la maison du seigneur Duroc auquel le dit sieur Lafont, premier consul, a remis les clefs de la ville et l'a prié de venir à la maison de ville prendre possession de la charge de maire et y occuper la place et le rang qui luy est dû.

« Surquoy le dit sieur Duroc après avoir remercié les dits consuls, conseillers politiques et habitans a reçu les clefs de la ville, après quoy, étant revêtu de la robe et chaperon de maire il a été conduit et placé à la maison de ville où ses sus dites provisions ont été leues par le greffier consulaire, avec applaudissement.

« Le tout enregistré dans les registres de la communauté, signés : Duroc, maire ; Lafont, Giral et Rouanet consuls. (1) »

Une fois nommé et installé on ne s'occupait plus de remplacer le maire qu'à son décès ; c'était d'ailleurs un membre de sa famille qui lui succédait ordinairement. Il n'en était pas de même des consuls, du conseil politique, ainsi que du greffier consulaire dont les élections se faisaient tous les ans comme nous l'avons dit et qui avaient lieu successivement, ainsi qu'on le voit dans le procès-verbal suivant :

« Le premier jour de novembre 1745 par devant messire Pierre de Michel, seigneur Duroc, le Mas, Brion et autres places, conseiller du roy, maire.

« Assemblés : Lafont, premier consul ; Giral et Rouanet, second et troisième consuls ; messire Bugarel, docteur en théologie, prêtre et curé ; M^e Guiot, Charles, avocat ; M^e Anthoine Baud ; sieurs Jacques Vachery, bourgeois ; Jean Gibert, marchand ; Anthoine Grégoire ; M^e Samuel Blanquet, docteur en médecine et M^e Jacques du Lignon.

« M^e Duroc, maire, a dit qu'il est de coutume de procéder cejourd'hui à l'élection consulaire et que noble Bernard de Borrel, seigneur des Vernets, est pourveu par sa majesté de la charge de premier consul alternatif de cette ville (Marvejols) et qu'il doit entrer en charge cejourd'hui et qu'il requiert d'estre receu par nous dits maire et qu'il se présente à cet effet. Il requiert l'assemblée de procéder à l'élection du second et troisième

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville.

consuls. A cet effet le dit sieur Duroc nomme pour deuxième consul Henri Mathieu et pour troisième Antoine Grégoire.

« Le seigneur des Vernets a requis M. le maire de vouloir luy donner la livrée consulaire et lui donner en même temps acte de sa comparution. Ayant été installé et prêté son serment cy devant et en même temps, M^e Duroc, maire a donné acte au dit seigneur des Vernets de sa comparution et luy a délivré la livrée du roy.

« M. le curé nomme pour second consul Henri Mathieu et pour troisième Anthoine Grégoire.

« M. Guiot, fait même nomination.

« M. Baud, id.

« M. Vaehery, id.

« M. Gibert, id.

« M. Blanquet, id.

« M. Du Lignon, id.

« Et attendu que par les suffrages les dits Mathieu et Grégoire sont élus consuls, la livrée consulaire leur a esté baillée, lesquels ont prêté serement entre les mains de M. le maire. (1) »

On voit par le procès-verbal qui précède que non-seulement la nomination de maire, mais encore celle du premier consul, était exclusivement réservée au roi et qu'il n'y avait de différence que pour la durée du mandat qui était à vie pour l'un et annuellement pour l'autre.

Nomination du greffier consulaire.

« Par le dît seigneur Duroc maire a esté encore proposé que depuis le remboursement du greffier consulaire, la

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville.

communauté est en droit de nommer un greffier consulaire pour faire les exercices pendant cette année et de nommer une personne pour garder le matricule de la communauté.

« A esté unanimement délibéré que le matricule sera mis entre les mains de M^e Baud, notaire et tous les actes de la communauté, qu'y est nommé pour faire les fonctions de greffier consulaire pendant toute l'année et jusqu'au 1^{er} novembre 1746, lequel a presté le serement entre les mains de M. le maire. (1) »

Nomination du conseil politique.

« Du même jour a esté nommé le conseil politique pour l'administration de la ville.

« M. Duroc, maire, a nommé pour ses conseillers M. Demoriés; Jacques Boyer, le jeune, avocat; Guillaume Boyer, notaire et Thomas Froment, marchand.

« Le s^r des Vernets, premier consul, a nommé M^e Charles Guiot, avocat; Antoine Baud, notaire; Jean Reversat et Louis Meillac.

« Le s^r Henri Mathieu, deuxième consul, a nommé M^e Chapelle; Joseph Bruguière; Jean Daudé, marchand et Paul Salvan.

« Le s^r Antoine Grégoire, troisième consul, a nommé M. André Chaussadis; Jean Gibert; Lafont Julien et Louis Causse aîné.

« De tout quoy le présent a esté dressé, etc. (2) »

(Suivent les signatures).

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville.

(2) Ibid.

On voit par ce qui précède que l'installation du maire et des consuls avait lieu avec une grande pompe, et que cette cérémonie n'avait d'autre but que celui de rehausser leur autorité aux yeux du public qui leur devait déférence et respect.

Ainsi s'établit et fonctionna cette belle et intéressante institution des communes qui fit des habitants des villes une grande famille et qui leur permit de s'ingérer dans les affaires sociales et politiques, faveur qu'ils n'avaient pas auparavant, étant exclusivement réservée à la merci du clergé et de la noblesse ! Grand fait historique qui fait époque dans les annales des révolutions françaises et dont les bienfaits se font sentir tous les jours et se feront sentir en France jusqu'à la postérité la plus reculée (1).

En outre des consuls il y avait une autre classe d'hommes non moins intéressants qu'on appelait : *Cotisations*.

Ces hommes étaient chargés de faire, dans chaque commune, la répartition de la taille que les Etats du pays leur imposaient tous les ans. Leurs fonctions duraient trois jours et pendant ce temps ils étaient nourris aux frais de la communauté. Ils étaient au nombre de cinq nommés par le conseil communal ou politique.

L'état des propriétés territoriales se nommait : *cadastre*, *compoix* ou *terrier*. Les revenus affectés à chacune d'elles, *allivrement*. L'état de répartition, *escandil* et enfin l'époque du paiement général, la *mande*.

(1) Non-seulement les maires, mais encore les premiers consuls, avaient un privilège qu'ils devaient au rang qu'ils occupaient dans l'administration et qui leur donnait le droit d'assister aux Etats du Languedoc, tous les ans, alternativement, avec ceux de la ville de Mende.

Avant le milieu du XV^e siècle, l'impôt des tailles n'avait pas, à Marvejols comme dans tout le Gévaudan, d'assiette fixe et permanente. Les Etats se bornaient à distribuer à chaque commune la cote-part qui lui revenait tous les ans, et les consuls en faisaient ensuite la répartition le plus consciencieusement possible. Mais par suite de leurs défauts, ces répartitions donnaient lieu à des réclamations incessantes qui en rendaient la perception difficile et pénible, surtout sous le rapport foncier.

Pour y remédier et sur un ordre général du roi, la commune de Marvejols imita les autres communes du Gévaudan et fit dresser un cadastre où tout son territoire était représenté en détail et limité en même temps avec la nature, la contenance et le revenu de toutes les propriétés. De cette manière la répartition devint plus aisée et plus juste.

Le premier cadastre ou terrier qui a eu lieu à Marvejols remonte à l'année 1448. Il fut rédigé d'abord en langue languedocienne ou du pays et plus tard en français. On appelait cette langue *gabotte*, du surnom de *gabots* que l'on donne encore dans le Midi aux Gévaudanais.

Ceux qui étaient chargés de dresser la matrice cadastrale étaient au nombre de cinq et tous, sauf l'*indicateur*, devaient être étrangers au pays et non parents des comptables, ainsi qu'on le voit d'ailleurs dans le renouvellement du cadastre qui eût lieu pour la seconde fois en 1594 et pour la troisième fois en 1639 (1).

Le cadastre de la commune de Marvejols fut dressé à

(1) Manuscrit communiqué par M. Valette.

cette dernière époque par les cinq individus suivants : Guillaume Gibal, notaire de Marvelgiés, paroisse de Saint-André-de-Valborgne ; David Nougaret, notaire de Balesuignes, paroisse de Saint-Julien-d'Arphéon, prud'hommes experts députés ; M^e Antoine Libourel, habitant du lieu du Lac ; Pierre Combes, notaire de Barre, arpenteurs accordés pour Marvejols et ses dépendances, enfin Jacques Michel de Marvejols, indicateur.

Le total des revenus cadastraux à cette époque se portait à la somme de 397 livres, somme assez considérable pour l'époque où on mariait richement les filles avec une dot de deux à cinq livres. Son commerce et son industrie consistaient, en 1728, en la fabrique des étoffes de laine croisées, dites *cadis*, et de quelques autres dites *impériales* ; il y avait 17 métiers seulement ; les tisserands gagnaient 7 sols et les fileuses 2 sols 6 deniers.

V. — EXERCICE DE LA JUSTICE.

Nous avons vu déjà que la seigneurie de la ville de Marvejols appartenait en paréage aux rois de France et aux comtes du Gévaudan, et que la justice s'y rendait au nom de ces derniers par un juge bailli nommé à cet effet et choisi ordinairement dans la caste de la noblesse (1).

(1) Les juges baillis étaient assistés d'un lieutenant et d'un procureur du roi. Ce dernier avait à son tour un substitut.

A cette époque on distinguait trois sortes principales de justices, savoir : la justice *haute*, la justice *moyenne* et la justice *basse*.

A la première de ces justices, incombait les affaires criminelles d'une certaine importance. A la seconde, les affaires les plus minimes qui n'excédaient pas soixante sols d'amende. Enfin, à la troisième, les affaires civiles jusqu'à concurrence de trois livres.

Cette triple justice, établie à Marvejols comme partout, y fonctionna avec fruit mais non sans laisser à désirer jusqu'à ce qu'elle fut remplacée ou modifiée par l'institution d'autres tribunaux dont le mérite n'a jamais été contesté et qui fonctionnent aujourd'hui à la grande satisfaction de la société.

Le droit romain était suivi exclusivement par les habitants du Gévaudan. Le civil se prouvait par la présentation des titres ou d'une preuve testimoniale, mais son interprétation était malheureusement trop livrée à la vénalité des jurisconsultes ou des hommes d'affaires de ce temps qui embrouillaient les procès ou les éternisaient au lieu de les terminer promptement.

La manière dont se prouvait l'innocence au criminel est assez curieuse pour qu'elle soit ignorée. Elle se réduisait à peu près à ce qui suit :

1^o On exigeait le serment, le combat judiciaire ou duel qui avait lieu à la lance ou à l'épée pour les nobles et les hommes libres. Au bâton et au bouclier pour les gens du peuple. Les femmes et le clergé se faisaient défendre par des champions de leur choix.

2^o Les épreuves par le feu, qui consistaient à marcher pieds nus sur une large barre de fer rougie au feu ou bien à manier un fer brûlant que l'on conservait soigneusement.

3° Les épreuves par l'eau bouillante, qui consistaient à aller prendre un anneau béni jeté au fond d'une cuve pleine d'eau bouillante.

4° Les épreuves par l'eau froide, qui avaient lieu pour le peuple seulement et qui consistaient à jeter dans une grande cuve remplie d'eau froide l'accusé, le bras droit lié à la jambe gauche et *vice versa*. S'il surnageait il était reconnu coupable et innocent s'il restait au fond. Bizarres coutumes qu'on appelait : *les jugements de Dieu*, que le progrès des lumières a condamnées et fait disparaître pour faire place à des punitions plus justes, plus raisonnables et plus en rapport avec la civilisation.

5° Les punitions qu'on infligeait en outre de ces combats ou épreuves étaient des amendes, la confiscation, les étrivières, la roue, l'emprisonnement, la pendaison, l'exposition aux fourches patibulaires, etc.

Telle fut la manière de rendre la justice dans la ville de Marvejols et du pays de l'ancien Gévaudan, dont elle faisait partie, mais que le temps et la civilisation ont modifiée singulièrement, comme il est facile de s'en convaincre en lui comparant la manière dont elle se rend de nos jours.

Contrairement à l'arbitraire de ce temps, l'égalité devant la loi et les tribunaux a été, au contraire, proclamée et appliquée depuis longtemps. Il n'est plus ce temps où rarement les puissants seigneurs étaient atteints par cette justice qu'ils faisaient subir impitoyablement à leurs vassaux et dont ils se moquaient, se fondant sur l'intimidation des parlements ou sur ce que la cour était trop éloignée pour que le bruit des plaintes du peuple y retentit. Nous en avons une infinité d'exemples qui prouvent combien ils étaient injustes et abusifs et qu'il n'y

avait pas de crimes ni d'exactions qu'ils ne commissent impunément.

L'exemple suivant, que nous avons choisi parce qu'il a trait à Marvejols, suffira pour le prouver. Il fait l'objet d'un procès-verbal dressé par les juges de Marvejols en 1650 et est bien loin d'être en faveur de leurs auteurs comme on va le voir :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. Comme ainsi soit que nos juges de la ville de Marvejols avoient dressé leur verbal le 21 novembre dernier, dans lequel ils rapportoient que sur les dix heures de la nuict de ce jour là ayant ouy une grande rumeur populaire et qu'on tyroit des coups d'armes à feu à la rue et ayant accoureu au boust il leur fust exposé par nostre procureur au bailliage de la dite ville qu'estant allé passer l'après soupée dans la maison de noble Seguin de Prades, où estoit demoiselle Anne de Salèles, fille unique du seigneur des Salèles, escuyer; où estoit aussi la demoiselle de Seguin, sa mère, luy les accompagnant à leur retour estant esclayrés par des flambeaux que leurs valets portoient.

« Estant au devant la porte du dict sieur des Salèles, heurtant pour entrer dans la dicte maison, ils avoient estés attaqués par le sieur Comte de Gibertés (1), le pistolet à la main, suivi d'un grand nombre de gens bottés et armés, lesquels en ayant esteints les flambeaux, se seroient saisis de la dite demoiselle Anne de Salèles qu'ils avoient arrachée à force de bras de sa mère, jetée par terre et foulée dans la boue, tyrant plusieurs leurs

(1) Il se nommait Charles de Chapéu.

pistolets ; et l'ayant ravie et enlevée et sortie de la dicte ville par la porte du Soubeyran où plusieurs habitans ayant accourus et avec eux Jehan Guiot, bourgeois, pour recouvrer la dicte de Salèles, il fust inhumainement tué d'un coup de pistolet par le dict sieur comte de Gibertés et autres de la suite.

« Et ceste demoiselle fust enlevée et ravie par eux et conduite sur un cheval au chastel de la Vigne, etc. (1)

« La poursuite de ceste affaire est demeurée en l'estat et le crime en l'impunité. Ce quy a donné une telle licence au sieur de Gibertés et au sieur de Montrodât, son frère, qu'il n'y a sorte de crimes qu'ils n'oient commis, etc. (2) »

L'exemple suivant prouve à quoi on s'exposait quand on osait aller contre la volonté de ces puissants seigneurs d'autrefois et les moyens qu'il fallait prendre pour éviter leur fureur et leur injustice.

Aldebert Aldin, juge bailli de la ville de Marvejols, ayant en cette qualité poursuivi et fait condamner messire Jacques de Beaufort, marquis de Canillac, se vit tellement menacé lui et les siens qu'il fut obligé de s'adresser au Parlement de Toulouse et de solliciter du roi des lettres de sauvegarde par la requête suivante :

« A nos seigneurs du Parlement. — Supplie humblement messire Aldebert Aldin, juge de Marvejols en Gévaudan, qu'en hayne de l'arrest qu'il avoit poursuivi et obtenu contre messire Jacques de Beaufort, marquis

(1) On voit encore les ruines de ce château dans la commune de Barjac.

(2) Burdin, documents historiques sur la Province du Gévaudan.

de Canillac, etc. Iceuluy depuis l'obtention du dict arrest a plusieurs fois menacé et menace le dict juge de luy mesfayre sur sa personne et biens, l'empeschant de fayre sa charge, etc., etc. A tel point qu'à cause de l'autorité du dict seigneur le dict suppliant n'est en sûreté, ny les siens, mesme dans sa maison, a ceste cause plaise à vos grâces, etc. »

Nous ignorons l'accueil que le Parlement fit à cette requête. Probablement il dût se laisser aller à cette timidité qui fut cause de sa décadence et qui s'emparait de lui toutes les fois qu'il s'agissait d'une affaire qui touchait à quelque puissant seigneur. Il dût, en conséquence, renvoyer aux calendes grecques la solution de cette affaire et se retrancher avec bonheur derrière les lettres de sauvegarde suivantes que le roi accorda au juge Aldin et qui furent enregistrées :

« Louis, roy de France et de Navarre, au premier nostre huissier ou sergent sur ce requis ; veu par nostre cour du Parlement de Toulouse, la requête à elle présentée par messire Aldebert Aldin, nostre juge de Marvéjols en Gévaudan.

« Nous, en suyvant l'ordonnance de nostre cour en jourd'huy mise au pied de la dicte requeste et soubs le controlle de nostre chancellerie cy attachée, te mandons et commandons par ces présentes, faire inhibitions et deffenses de par nostre autorité et de nostre cour, à messire Jacques de Beaufort, marquis de Canillac et aultres qu'yl appartiendra de ne troubler ny molester en l'exercice le juge du dict Marvéjols ; rien fayre ny attempter sur sa personne, famille, domestiques et biens sur peyne de dix mille livres d'amende et aultres arbi-

essaya d'y mettre un terme en ne réservant à cette cour suprême que les grands procès et donnant à des tribunaux subalternes, dont il dota toutes les provinces de son royaume et en particulier celle du Gévaudan, tous les procès ordinaires.

A cet effet il institua, en 1680, une cour d'assise qui se tenait tous les ans à Marvejols, pendant six semaines, et où siégeaient huit officiers du présidial de Nîmes pour rendre la justice au nom du roi et juger des affaires d'une certaine importance sous le contrôle le plus sévère des grands jours d'Auvergne et de la cour présidiale de Nîmes, ainsi qu'il résulte de la lettre de cachet suivante qui fut adressée à ce sujet aux commissaires des Etats particuliers du pays du Gévaudan :

« A nos chers et bien amez les commissaires principal et ordinaires des Etats particuliers du pays de Gévaudan.

« De par le roy. — Chers et bien amez, nous avons esté depuis peu informés que dans nos pays de hautes Cévennes et Gévaudan il se commet quantité de crimes qui demeurent impunis, soit faute de poursuites, soit par la négligence des officiers ou aultrement, et comme il est important à nostre service et au bien public de faire régner et rendre la justice dans les dicts pays, nous avons fait expédier le dix-huict du présent mois nos lettres de déclaration pour obliger les officiers du siège présidial de Nîmes d'envoyer par chaque an en nostre ville de Marvejols huit d'entr'eulx pour, pendant six septmaines à compter du quinze septembre jusqu'au premier novembre, administrer la justice criminelle contre les coupables afin qu'ils soient chastiés selon qu'ils l'auront mérité.

« Et estant nécessaire de faire un fonds pour la subsistance des dicts officiers du diet présidial, nous vous faisons ceste lettre pour vous convier d'imposer et faire lever sur les contribuables du diocèse de Mande, conjointement avec les aultres deniers du don gratuit, la somme de trois mille livres pour estre délivrée au greffier du diet présidial et par luy distribuée aux dicts officiers pour les dédommager des frais et dépenses qu'ils fairont durant le temps de la dicte commission, vous assurant que outre que cela regarde le bien et avantage du pays vous ferez chose quy nous sera très agréable. Ny faictes donc faute car tel est nostre plaisir.

« Donné à Saint Germain en Laye, le vingtiesme jour de novembre an mil six cent septante neuf. — Signé : Louis, et plus bas, Phelipeaux (1) ».

L'abolition des Parlements, leur remplacement par les cours suprêmes des *grands jours* et l'institution des cours d'assises dont il vient d'être parlé, produisirent l'effet qu'on en attendait. Avec ces tribunaux on vit les plaintes cesser, les crimes et les forfaits de toute nature réprimés avec plus d'activité et d'impartialité et enfin la société rassurée contre les vengeances qu'elle redoutait, surtout de la part des puissants seigneurs du pays.

Les affaires de moindre importance étaient confiées à des magistrats qu'on appela d'abord *viguiers* et plus tard *baillis*. Ils rendaient la justice à peu près comme les juges de paix d'aujourd'hui et dépendaient du roi ou des comtes selon que leur siège était situé et fixé. Ils étaient

(1) Archives départementales.

obligés, en outre, de veiller à tout ce qui pouvait intéresser le pays qui était placé sous leur juridiction et d'en rendre un compte exact à ces derniers.

Dans le principe ces magistrats étaient seuls à rendre la justice ; plus tard on leur donna des lieutenants qui les remplaçaient en cas d'absence. Ils ont existé jusqu'à la Révolution de 89, époque où ils furent remplacés par les juges de paix et étaient choisis parmi les familles les plus honorables du royaume.

La ville de Marvejols eût ses baillis qui dépendaient du roi et qui, plus d'une fois, eurent à seconder les consuls dans l'énergie qu'ils eurent à déployer dans l'exercice de leurs pénibles fonctions. Ils étaient placés, eux et leur famille et même leurs domestiques, sous la sauvegarde directe du roi dont ils dépendaient.

La liste complète des baillis qui ont occupé le siège de la justice à Marvejols, trouverait ici sans doute sa place. Malgré les soins que nous nous sommes donnés nous n'avons pu qu'en découvrir quelques-uns que nous croyons devoir faire connaître en attendant que la liste se complète :

- | | |
|----------------------------------|--|
| 1. Jean de Sagio, en 1307. | 6. Pierre de Rouvière, en 1680. |
| 2. Etienne de Montagut, en 1308. | 7. Charles de Molette de Morangies, en 1690. |
| 3. Aldebert Aldin, en 1635. | 8. César de Grolée, comte de Peyre, en 1708. |
| 4. Antoine Aldin, en 1655. | |
| 5. Trophine de Launay, en 1660. | |

VI. — NOTRE-DAME DE LA CARCE.

L'église paroissiale actuelle de Marvejols connue sous le vocable de Notre-Dame de la Carce était, à ce que l'on croit, la chapelle qui, comme nous l'avons déjà vu, aurait remplacé l'oratoire primitif des bergers en 998 et qui, plus tard, après avoir servi de chapelle au château et avoir été agrandie, devint collégiale et enfin paroissiale.

Dans le principe elle ne servait que pour les dimanches *in dominicis*, et même après la construction du château auquel elle fut annexée, mais par suite la population de la ville augmentant tous les jours, son agrandissement devint indispensable et on dût la mettre en rapport avec les besoins du culte comme on le verra dans la suite.

La construction primitive de l'église Notre-Dame de la Carce représentée par l'oratoire des bergers n'a pas de date certaine. Il serait, d'ailleurs, très-difficile de la suivre à travers le dédale des vicissitudes qu'elle a subies à diverses époques tant elles ont été nombreuses et cruelles depuis son origine. On l'a vue successivement passer de son édification première à sa ruine et de sa destruction à sa réédification, en un mot, toujours renaître de ses cendres comme le phénix de la fable.

Nous nous bornerons donc à faire connaître d'où lui vient le vocable de *Notre-Dame de la Carce* qu'elle porte ; l'époque à peu près où il lui a été donné et enfin celle de sa principale et dernière réédification.

Bien que la chronique historique du pays n'assigne pas une date certaine à son origine, néanmoins, se basant

sur l'écusson aux armes des rois d'Aragon que l'on voit à la deuxième travée de la voûte de cette église (1), elle s'obstine à l'attribuer à l'un d'entr'eux et, à ce sujet, diverses versions ont été émises, entr'autres les suivantes :

M. l'abbé Avit, fondateur et premier principal du collège de Marvejols, attribue la construction de l'église N.-D. de la Carce à Alphonse, dit le Chaste, roi des Asturies qui régna de 785 à 845 en reconnaissance de sa délivrance du monastère d'Abelia où il aurait été enfermé par ses ennemis.

D'un autre côté les auteurs d'une notice sur N.-D. de la Carce, les abbés Pouget et Roussel, l'attribuent à Jacques I^{er}, roi d'Aragon, qui mourut en 1276 et qui l'aurait faite construire en reconnaissance de sa délivrance du château de Monçon où ses ennemis l'auraient enfermé à l'âge de six ans après la mort de son père tué devant Muret en 1213 en combattant contre Montfort.

Enfin d'autres l'attribuent à Alphonse II, roi d'Aragon, grand-père de Jacques I^{er}, qui, pour éviter la colère de son frère Sauche de ce qu'il aurait hérité seul de leur frère commun Pierre, dans le comté de Provence et les Vicomtés de Millau et du Gévaudan, se serait vu contraint de se cacher au monastère de Sahagun en Espagne et n'en serait sorti qu'avec l'appui de la sainte Vierge par suite d'un accord qui eut lieu amiablement entr'eux en 1181.

Et tous terminent en disant que c'est en reconnaissance de leur délivrance miraculeuse par l'intercession de la

(1) D'or à 4 pals de gueules.

Vierge Marie qu'ils avaient implorée que les uns ou les autres de ces rois d'Aragon ont fait construire l'église et que c'est pour en perpétuer le souvenir qu'ils l'auraient appelée *Notre-Dame de la Carce* (1).

Malgré le cachet de vraisemblance dont elles sont revêtues et la déférence que nous avons pour leurs auteurs, ces hypothèses nous paraissent un peu trop hasardées et par conséquent inadmissibles en présence de plusieurs arguments qui les confondent péremptoirement, et notamment le suivant que nous empruntons à la Charte même qui, en 1310, érigea l'église de Marvejols en collégiale et que nous rapportons ci-après.

En effet, si l'une de ses hypothèses était dans le vrai, l'église de Marvejols aurait figuré infailliblement dans cette Charte avec son vocable de *Notre-Dame de la Carce* et non avec celui de la *bienheureuse Marie de Marvejols* qu'elle portait à cette époque. De plus, dans un ancien titre de cession de 1419, qui eut lieu entre le prieur de Colagnet et le chapitre de Marvejols, on l'y voit figurer non sous ce dernier vocable, mais sous celui de Notre-Dame de Marvejols. Il est donc évident que le vocable de l'église de Marvejols n'a pas été toujours le même et que celui de Notre-Dame de la Carce lui a été donné postérieurement à l'année 1310, c'est-à-dire longtemps après la mort des rois d'Aragon dont il a été question.

Nous croyons donc avec les hommes judicieux et compétents 1° que les bergers seuls sont les véritables fondateurs de l'église de Marvejols dont l'emplacement est

(1) Du latin *Carcer*, *Carceris* ; prison.

le même que l'oratoire primitif et qu'on a agrandi par suite de circonstances ; 2° que les rois d'Aragon ne doivent être regardés que comme les principaux bien-fauteurs de cette église comme ils l'ont été de beaucoup d'autres églises et notamment du chapitre de Mende qui, pour cette raison sans doute, en a adopté les armes et que de plus les habitants de Marvejols ont été dans l'usage jusqu'à la Révolution de 89 de leur faire publiquement un compliment en signe de reconnaissance le 15 août de chaque année (1). Enfin que le vocable de Notre-Dame de la Carce lui vient de ce qu'elle était adjacente à l'ancien château transformé en fort ou prison au XIV^e siècle, et qu'elle a conservé avec le souvenir de la délivrance miraculeuse de quelque personnage important jusqu'ici inconnu qui y aurait été retenu prisonnier durant les guerres de ce siècle, et qu'il aurait obtenue par l'intercession de la sainte Vierge dont l'image est vénérée dans cette église depuis un grand nombre de siècles.

Nous pensons que ces quelques remarques suffiront pour fixer l'opinion générale sur l'origine de l'église de Marvejols et de son vocable, et que si elles ne sont pas tout à fait concluantes elles ne sortent pas du moins des bornes de la probabilité et de la raison.

Maintenant voyons de quelle manière a eu lieu son érection en collégiale. Le clergé de ce temps, bien que nombreux et zélé, ne pouvait suffire aux exigences du culte. Pour y remédier, il essaya vainement plusieurs fois de la faire ériger en collégiale afin de se partager le

(1) L'abbé Duprat, ancien chanoine de Mende et vicaire de Marvejols.

travail et mieux satisfaire aux besoins du culte (1).

Le 12 janvier 1310 ils revinrent à la charge et furent cette fois plus heureux ; ils obtinrent cette insigne faveur enfin de Mgr l'évêque de Mende, Guillaume Duranti, « qui se trouvait alors à Paris, où il avait été mandé par le roi Philippe-le-Bel au sujet des Templiers et qui la leur accorda dans les termes suivants :

« Guillaume, par la permission Divine, évêque et comte du Gévaudan, au curé et aux autres prêtres et clercs séculiers de Marvejols, salut :

« Puisque selon votre exposé vous prêtres et clers de la ville de Marvejols vous êtes en grand nombre, que vous avez reçu jusqu'ici beaucoup de legs pieux et que tant pour vous en acquitter avec exactitude que pour célébrer les divins offices d'une manière plus convenable vous désirez être mis en un seul corps ou chapitre, nous vous l'accordons volontiers, à condition que vous vous conformerez à ce qui s'observe dans le chapitre de notre cathédrale et que nous approuverons tous vos statuts, etc.

« Nous voulons aussi que les baillis dudit collège, non-seulement soient nommés à notre gré, mais encore qu'ils soient propres et capables de régir avec soin les charges dont ils seront revêtus.

.....
....., ...

« Le dit collège pourra avoir un sceau commun, tant

(1) On appelait collégiales des églises qui possédaient une réunion de prêtres et de clercs chargés de faire les offices nuit et jour en chœur et de veiller en même temps sur les dépendances de ces églises privilégiées.

pour les actes du procureur que pour ceux du syndicat ou de l'économat qui portera le nom de votre société : *Collège des prêtres et clercs de la Bienheureuse Marie de Marvejols.*

« Les prêtres, clercs ou recteurs de la ville ou de notre diocèse pourront vivre en commun dans ledit collège et y seront reçus suivant le mode accoutumé par nous, nos successeurs ou délégués, etc.

« Le curé, le correcteur et les baillis seront tenus d'assister à nos synodes.....

« Vous serez soumis à notre correction et à notre visite, ainsi qu'à celle de notre archiprêtre de Barjac.....

« Enfin, les susdits baillis seront obligés de rendre compte chaque année de leur administration à notre official, etc., etc.

« Donné à Paris, dans la maison de M. Guillaume de Champ, près Saint-Germain, le 12 janvier 1310 (1) ».

Les chanoines de Marvejols s'empressèrent de dresser les statuts de leur société qu'ils soumirent ensuite à l'évêque et que le pape Martin V confirma par une Bulle expresse en 1424. Bien qu'érigée en collégiale, l'église paroissiale de Notre-Dame de Marvejols n'en resta pas moins une dépendance du prieuré de Colagnet jusqu'au 19 octobre 1419, époque où elle fut donnée en rente perpétuelle à ses prêtres pour servir *in dominicis* et moyennant la somme de 14 livres payable la moitié à la Nativité de Notre-Seigneur, et l'autre à celle de saint Jean-Baptiste. (Gauffret, notaire. Archives départementales.)

(1) Bulletin de la Société d'agriculture de la Lozère.

Le chapitre collégial de Marvejols se composait de quatre dignitaires, savoir : le *doyen* qui était le chef ; le *sacristain* auquel incombaient les fonctions curiales des paroisses ; le *capiscot* ou grand chantre et le *correcteur* ou censeur. De plus, de onze chanoines, quatre prébandiers, d'un bédeau, de deux enfants de chœur et d'un clerc (1).

En outre des chanoines et bénéficiers il y avait d'autres prêtres *idoines* (originaires) de la ville qui avaient le droit de célébrer la messe dans l'église collégiale.

L'habit de chœur des chanoines consistait en une aube qui descendait jusqu'aux talons et une aumusse qu'ils portaient sur les épaules en forme de manteau. Au-dessus de l'aube et de l'aumusse ils portaient une chape noire fendue par devant jusqu'en bas avec capuchon dont ils se couvraient la tête.

Les biens de ce chapitre consistaient avant sa destruction durant les guerres religieuses du XVI^e siècle, en les domaines de Colagnet et de Labarthe, aux censives de Saint-Laurent-de-Muret, des Embriges, de Grèzes, de Montrodat, de Gabrias, de Cultures et du prieuré de Blavignac. Son revenu net était de 3660 livres. Les armoiries du chapitre de N.-D. de la Carce de Marvejols portent : d'or à une image de la Vierge tenant d'une main l'enfant Jésus et tirant de l'autre un prisonnier de la prison, le tout au naturel. (Archives départementales.)

L'église cellégiale de Marvejols exista ainsi jusqu'en 1580, époque où par suite des guerres religieuses elle fut ruinée comme la ville et son chapitre obligés de quitter la ville et de se disperser.

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

A cette époque elle possédait de grandes richesses puisqu'il est dit entr'autres choses dans un procès-verbal dressé en 1581 par Pierre de Rainault, conseiller et commissaire député pour informer des pertes éprouvées par les églises et les monastères à cette époque malheureuse.

« Dans la dite ville de Marvejols il y avait une église collégiale des plus belles du pays, bien ornée, avec beaucoup de calices et reliquaires d'or et d'argent, chapes, chasubles, tapisseries et cloches en bon nombre qui lui ont été volées par les ennemis, le tout d'une valeur de 40,000 écus, et trois couvents de Jacobins, de Cordeliers et d'Augustins et plus belles églises et maisons que de même auraient été mises par terre, etc. (1) ».

Après la prise de Marvejols par le duc de Joyeuse, les chanoines de la collégiale revinrent à la ville et résolurent de faire réparer presque entièrement leur église ruinée. A cet effet, ils intéressèrent à leur œuvre le roi et les Etats généraux du pays, comme on le voit dans plusieurs requêtes qu'ils leur adressèrent successivement et notamment la suivante que nous avons empruntée aux archives du département :

« Supplient humblement MM. du chapitre de la ville de Marvejols et aultres habitans d'ycelle que s'estant mis en debvoir de remettre leur grande église ruinée par la malice des guerres passées et baillé depuis quelques jours le prix fait pour nettoyer les fondements d'ycelle et réédifier suyvant la modèle aucienne ; ce que ne se peust sans de grands frais et despens que les supplians n'ont moyen de contribuer, attendu leur pauvreté et heu

(1) Bourret. Notice générale sur le département de la Lozère.

égard à la grandeur de l'œuvre, sy par vos libéralités, messieurs, ny est survenu ; ce qu'ils espèrent de vos faveurs, attendu qu'il s'agit du culte divin et d'embellir par la remise d'un tel édifice, une des principales villes du Gévaudan.

« Marvejols, le 14 febvrier 1654 ».

Cette démarche ne fut pas vaine ; elle fut, au contraire, couronnée d'un plein et entier succès. Les Etats leur accordèrent plus de 49,000 livres en diverses fois, savoir : 12,000 livres, en 1654 ; 3,000 livres, en 1663 ; 2,000 livres, en 1666 ; 2,400 livres, en 1670 et, le roi, la moitié des deniers royaux d'un an qui lui revenaient sur les terres qu'ils possédaient à Marvejols.

En attendant que leur église fut entièrement réparée, les chanoines se retirèrent dans une petite chapelle du quartier de Chanelles, dite de la *Confrérie*, à laquelle les Etats, en 1600, avaient déjà accordé cent écus pour la construction de sa toiture (1). C'est là qu'ils célébrèrent leurs offices jusqu'en 1669, époque où la reconstruction de leur église sur les anciens fondements fut achevée sous l'épiscopat de Mgr de Serroni, évêque de Mende, par les entrepreneurs Jean Malafosse, architecte de Marvejols et Jean Masquare, charpentier de Mende.

Sans doute la reconstruction de cette église fut très-longue, mais cet étonnement cessera dès que l'on fera attention aux nombreuses ruines qu'on avait à réparer à cette époque et aux misères qu'on avait à soulager (2).

Depuis lors et jusqu'à la Révolution de 89, les chanoi-

(1) Burdin. Documents historiques sur le Gévaudan.

(2) Elle fut commencée en 1654 sous l'épiscopat de Mgr de Crucy de Marcillac.

nes ne furent point troublés dans leurs exercices et purent jouir paisiblement de leur église collégiale. Les religieux des divers ordres établis à Marvejols en firent autant chacun dans leur couvent respectif qu'ils avaient fait réparer, lorsque le démon révolutionnaire de 89 fondit sur eux avec rage, les dévasta et leur ravit tous leurs biens et toutes leurs richesses. L'église collégiale ne fut pas épargnée, car si cette fois l'édifice resta debout, ses richesses intérieures furent pillées et profanées impitoyablement.

Enfin le concordat de 1801 l'ayant rendue au culte catholique, elle fut appropriée et agrandie en 1851 et 1852 à peu près comme elle est aujourd'hui, mais elle perdit son titre de collégiale et prit celui de paroissiale qu'elle a conservé depuis.

Ainsi une fois agrandie et décorée, elle fut livrée au culte et solennellement bénie et consacrée le 9 mai 1852 par Mgr Fouquier, évêque de Mende (1).

(1) Une grande partie des modifications qu'a subies cette église est due à l'initiative de M. l'abbé Roussel, curé de Marvejols.

DESCRIPTION.

Notre-Dame de la Carce de Marvejols est un édifice qui n'a pas d'homogénéité dans son style architectural, ni dans les matériaux qui composent sa destruction. Néanmoins le style Romano-Grec, qu'on a imité autant qu'on a pu, semblerait-il dominer dans les nombreuses modifications qu'on lui a fait subir à diverses époques.

Il se compose d'une grande nef que termine une abside magnifique à sept pans et que décore un beau rétable en bois sculpté. Sa longueur totale est de 48 mètres et sa largeur de 25 mètres. On y voit huit belles chapelles disposées, quatre de chaque côté. Son orientation est du couchant au levant.

La voûte de la nef se compose de cinq travées. Sur chacune d'elles et de l'abside se trouve un écusson en relief, très-soigneusement représenté et qui, tout en leur servant d'ornement, rappellent aux habitants de Marvejols les sentiments de reconnaissance qu'ils doivent aux bienfaiteurs de leur église dont ces écussons variés, représentent fidèlement les familles et leur mémoire.

L'écusson qui orne la voûte du chœur ou de l'abside, représente les armes des rois de France et de Navarre qui sont : *d'azur, à trois fleurs de lys d'or, parti de Navarre, qui est de gueule, aux raies d'escarboucles ou chaînes d'or, posées en croix, sautoir et orle.*

Celui qui orne la première travée de la nef en partant du chœur, représente les armes de Mgr de Serroni, évêque de Mende, qui sont : *d'azur, au lion d'or, sciant une montagne, surmontée d'une étoile.*

Celui de la deuxième travée représente les armes des rois d'Aragon qui sont : *d'or à quatre pals de gueules*.

Celui de la troisième travée représente l'antique niche de N.-D. de la Carce et ses attributs dont il sera parlé plus tard.

Celui de la quatrième travée représente les armes de Mgr de Piencourt, évêque de Mende de 1677 à 1707, qui sont : *de sable à trois mains droites, levées et appaumées d'argent*.

Enfin celui de la cinquième travée sur la tribune représente les armes de l'ancienne famille de la Molette de Morangiers qui sont : *d'azur, au cor de chasse d'argent, lié de gueules, accompagné de trois molettes d'éperon d'or*.

Sur la porte d'entrée principale on voit des armoiries mutilées, dont une seule laisse voir les armes de la ville de Marvejols. Quant aux autres, on croit qu'elles représentaient les armes de France, de Mgr de Marcillac et de la famille de Grandmaison (1).

En outre des beaux autels, des belles stalles et autres ornements intérieurs, on remarque un bel orgue qui est placé derrière le maître-autel, dans le chœur, dont l'harmonie ajoute à la majesté des offices divins et charme en même temps toute âme religieuse et sensible (2).

Enfin plusieurs beaux tableaux, dont un surtout, donné par le gouvernement, qui représente le Centenier et qui n'est pas sans mérite.

(1) Sur la porte latérale on voit les armes de la ville qu'en y a placées tout récemment.

(2) Il sort des ateliers de M. Duroquet de Paris ; il date du 2 novembre 1850 ; il a 54 tuyaux et coûte 4,500 fr.

Au-dessus de l'orgue on voit encadrée dans le haut du rétable la statue de N.-D. de la Carce représentée avec l'enfant Jésus. Elle domine le chœur et est exposée à la vue de tout le monde. On voit dans cette belle niche un personnage derrière les barreaux d'une tour sollicitant sa délivrance de N.-D. de la Carce, et celle-ci soutenir son fils par le bras gauche pour marcher, tandis que ce dernier, sensible à la prière de cet infortuné, ouvre, de sa main droite, la porte de la tour ou de la prison.

Ce petit monument, qui est en grande vénération à Marvejols, symbolise parfaitement le fait que la légende lui attribue, c'est-à-dire qu'un prince prisonnier et malheureux qu'on a cru de la puissante maison d'Aragon mais dont le nom et l'origine sont encore inconnus, aurait recouvré sa liberté par l'intervention de la sainte Vierge et de son fils.

Sauvée plusieurs fois de la fureur des guerres malheureuses des XIV^e et XVI^e siècles, cette statue fut sur le point de devenir la proie des démagogues de 89. Il paraît qu'un jour ces brigands la précipitèrent du haut de sa niche sur le pavé et aurait été brûlée le lendemain à la poudrière avec un grand nombre d'autres objets de piété sans le dévouement du gardien de cette poudrière, Louis Chapert et de sa femme, Magdelaine Galabrun.

Voici de quelle manière les auteurs d'une notice sur N.-D. de la Carce racontent ce fait :

« Louis Chapert était gardien de la poudrière. Lorsqu'il voulut enlever la statue de Notre-Dame il eût soin de laisser une fenêtre de ce bâtiment ouverte, cacha momentanément la statue dans le pré de l'hospice attendant à la poudrière et dans la nuit il l'enveloppa de paille, recouvrit le tout d'une grande sache (sac) et le

transporta chez Etienne Clavel, dit Trical ; le lendemain lorsque les démagogues se rendirent à la poudrière pour y faire brûler tous les objets pieux dont ils avaient dépouillé les églises, ils devinrent furieux de voir que la statue de Notre-Dame manquait et menaçaient déjà Chapert de lui faire un mauvais parti, lorsque celui-ci leur montra la fenêtre ouverte par laquelle tout autre avait pu entrer pour enlever la statue et cette observation le sauva.

« La petite maison d'Etienne Clavel, dit Trical, était située au quartier de la Carce (après le cimetière) ; elle existe encore et appartient à Clavel, fils de Trical ; mais celui-ci l'a considérablement agrandie, et c'est cette même maison qui est en face de la porte de l'ancien cimetière ; pendant la durée de la Révolution on fut plusieurs fois chercher la statue de Notre-Dame dans cette même maison, mais la Providence ne permit pas qu'on la trouvât. »

Il paraît que cette statue resta cachée soigneusement dans cette maison jusqu'à ce que le calme fut rétabli. Alors on s'empressa de l'apporter dans la maison de M. de Prades, où furent célébrées les premières messes qui se dirent. C'est là qu'elle fut réparée par le menuisier Gisquet et qu'elle reçut les premiers hommages de la population de Marvejols.

Le 2 février 1802 elle fut portée en triomphe à l'église et déposée dans son ancienne niche. Elle fut bénie à la porte de l'église très-solennellement par M. Barrot de Chardonnet, curé de la ville, assisté d'un nombreux clergé, et depuis elle n'a jamais été déplacée que dans les moments de calamité ou de nécessité.

LÉGENDES.

Parmi les témoignages légendaires de la protection de Notre-Dame de la Carce, on cite les deux suivants que nous trouvons consignés dans un petit ouvrage imprimé à Mende en 1863 et approuvé par Mgr l'évêque de cette ville (1) :

« Le 21 janvier 1773, y est-il dit, Antoine Bardou de Marvejols est frappé à l'âge de cinquante ans d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Son épouse, Marie Deles-tin, femme d'une grande piété, dans la douleur qu'elle a de voir son époux sur le point de paraître devant Dieu sans y être préparé par la réception des derniers sacrements, se tourne en esprit vers N.-D. de la Carce, la supplie de lui accorder au moins que le malade puisse se disposer à la mort et lui promet deux couronnes d'argent ; l'une pour elle et l'autre pour son divin fils. Aussitôt, contre toute attente, même de la part des médecins, Antoine Bardou recouvra une pleine et entière connaissance dont il profita pendant trois jours pour se préparer au grand voyage de l'éternité (2) ».

« En 1778 la ville de Marvejols fut effrayée par une de ces inondations qui n'arrivent guère que de siècle en siècle. L'eau avait envahi tout le faubourg et arrivait jusqu'à la porte et même à la fontaine du Thérion.

(1) *Notice historique sur Notre-Dame de la Carce*, par le père Pouget et Roussel, curé.

(2) Les deux couronnes d'argent sont encore dans le trésor de Notre-Dame de la Carce.

« Déjà bien de familles se regardaient comme sur le point de se voir enlever leur unique abri avec leurs moyens d'existence et le courroux de l'eau semblait ne pas vouloir se contenter de ces premiers sacrifices. Il n'y avait que Dieu, il n'y avait que la patronne de Marvejols qui put les préserver du plus grand des désastres. On va donc prendre Notre-Dame de la Carce dans sa niche ; on la porte en procession jusqu'à la porte du Théron.

« A l'approche de la reine du Ciel et de la terre, l'élément dévastateur se retire comme sous ses pieds et avec tant de promptitude que la procession retourne à l'église en passant par le boulevard, n'aguère couvert de plusieurs pieds d'eau. »

Tous ces faits, bien que traditionnels dans le pays, n'ont point été soumis à un examen juridique, ni à la censure ecclésiastique ; on peut donc, ou ne pas ajouter foi à leur authenticité et les révoquer en doute ou bien les considérer comme des faits racontés seulement et propres à l'édification publique de la ville de Marvejols, en faveur de la mère de Dieu, représentée par la statue de N.-D. de la Carce, qui fait l'objet de ses hommages et de sa vénération.

Bien que n'étant pas monumentale, l'église de N.-D. de la Carce, par sa disposition, son architecture, ses vitraux, ses décors, ses marbres et ses richesses en ornements et en reliques est, néanmoins, digne de remarque. Le pavé a été refait à neuf en l'année 1871 et tous les jours ont lieu de nouvelles réparations (1).

(1) Elle possède trente-sept reliques parmi lesquelles il en est de bien précieuses.

Une chose contraste mal avec l'ensemble de l'édifice : c'est la tour du clocher qui s'élève du côté méridional où se trouve une porte latérale d'entrée très-fréquentée. Nous aimons à croire que cette tour, que le vandalisme a démantelée et réduite à quelques mètres au-dessus du toit de l'église, n'a été appropriée ainsi que provisoirement et qu'aussitôt que les fonds le permettront elle sera mise en rapport avec le reste de l'édifice et de la ville (1).

Sur la place du côté du midi de l'église et tout près de la porte d'entrée latérale, s'élève une belle statue de la Vierge, en fer de fonte de six pieds de haut, parfaitement peinte et décorée. Son inauguration a eu lieu le 27 mai 1860, jour de la fête de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, en présence de tous les habitants de la ville et de Mgr Foulquier, évêque de Mende, qui était venu pour la bénir et la consacrer (2).

Sa position est on ne peut mieux choisie : d'un côté elle semble veiller sur la ville qu'elle domine, et de l'autre inviter tout le monde à visiter son sanctuaire privilégié, c'est-à-dire l'église.

(1) En 1761 il s'éleva une discussion entre le chapitre et M. de Prades au sujet d'une place d'honneur que ce dernier réclamait à l'église comme coseigneur de Marvejols. Obligé de céder, le chapitre fit changer toutes les places fixées de l'église et lui donna la place qu'il désirait.

(2) Elle sort des ateliers de M. Prenat de Givors.

VII. — HÔPITAL SAINT-JACQUES.

La fondation de l'hôpital Saint-Jacques de Marvejols, remonte à l'année 1256. Son fondateur a été M. Etienne Mercadier de Naves, ancien bailli pour le roi en Gévaudan.

Ce digne bienfaiteur, inspiré sans doute de ce grand principe évangélique : qui donne aux pauvres prête à Dieu, eut la noble et pieuse pensée de répandre ses bienfaits sur les couvents hospitaliers de Bonneval, d'Aubrac, en Rouergue, et de doter en même temps la ville de Marvejols d'un de ces asiles hospitaliers où le malheur trouve toujours du soulagement et des consolations à son infortune et à ses maux.

Bien que modestes dans le principe, les revenus dont il fut doté suffirent, néanmoins, au soulagement des malheureux qui y furent admis, mais dans la suite le nombre des malheureux augmentant, on dût suppléer à leur insuffisance au moyen du produit des quêtes et des dons que certaines âmes charitables se plaisaient de verser entre les mains des administrateurs dudit hospice.

Peu à peu l'utilité de cet établissement de la misère ayant été reconnue, un grand nombre de bienfaiteurs voulurent imiter son fondateur et lui firent des dons plus ou moins considérables qui augmentèrent ses revenus et le mirent en même de satisfaire à toutes les exigences de sa destination.

Ce bel asile a toujours servi exclusivement aux malheureux du pays. Néanmoins, les étrangers y ont accès temporairement et encore en cas de maladie ou de fatigue.

Il est administré par une commission composée de cinq membres, par un receveur qui tient son budget et est desservi par un aumônier et un médecin à titre et par les religieuses du Bon-Pasteur qui s'acquittent de leurs devoirs avec zèle, dévouement et intelligence.

L'acte de fondation étant un document précieux, nous nous empressons de le faire connaître ici dans toute sa teneur :

Fundatio hospitalis Marologii.

« Pierre Dubor, écuyer, seigneur d'Auxiliac et de la Combe, conseiller du roy, notre sire, gouverneur, et Aldebert Vachery, docteur ez droits, conseiller aussi du dict seigneur, juges royaux de la ville de Marvéjols, Chirac, Grèzes et aultres propriétés du dict seigneur en Gévaudan, à tous ceux que ces présentes verront, salut savoir faisons et attestons avoir vu et lu de mot à mot et fait écrire, tirer et vidimer par nostre greffier ou son substitut soussigné, un testament faict par feu Estienne Mercadier, de Naves, en date de l'an 1256 et le 12 avril, grossoyé en une petite demie peau de parchemin, signé ; Sudre, en forme autentique non vicié, rayé ni cancellé, mais écrit en lettres fort anciennes duquel la teneur est telle :

« Anno Verbi incarnati millésimo ducentesimo, quinquagesimo sexto et quinta decima kalendas aprilis, inditione decima quarta.

« Ludovico rege Francorum regnante noverint universi presentes pariter et futuri quod ego Stephanus Marcaderii, de Novis sanus mente, licet infirmus corpore timens de vita mea et suspicionem habens fu-

L'an du Verbe incarné 1256 et le 15^e jour des calendes d'avril, Louis, roi de France étant sur le trône, sachent tous présents et avenir que moi Etienne Mercadier, sain d'esprit quoique infirme de corps, craignant pour ma vie et pensant que je mourrai bientôt, fais, ordonne, dispose ainsi mon testament comme ma volonté dernière. Et d'abord je choisis ma

turæ mortis testamentum meum seu ultimam voluntatem meam, ita facio ordino et compono : inprimis eligo mihi sepulturam in ecclesia beatæ Mariæ Bonevallis, cistersiensis ordinis Ruthenensis diocesis et eidem ecclesiæ relinquo unum agnum et mille solidorum Rodiensium quem agnum et quæ mille solidorum Rodiensium fratres dictæ ecclesiæ Bonevallis habuerint.

« Item relinquo eis unum convivium pro salute animæ meæ toti conventui dictæ domus faciendum.

« Item relinquo domui hospitalis Beatæ Mariæ de Altobraco domum illam quam ego incepti facere edificare quæ est Marologii in strata publica qua itur versus fontem appellatum *Delpissino*, cum ingressibus et egressibus suis juribus et servitutibus et totis omnibus ad dictam domum pertinentibus tali conditione videlicet ut domus et fratres dicti hospitalis de Altobraco faciant in dicta domo quam eis relinquo hospitale ad recipiendum ibi pauperes et providendum eis ibi in lectis et aliis quæ dominus eis dederit et pro ut ipse qui bonorum omnium est largitor ministrabit et in eodem hospitali quod in dicta domo debet fieri vole assignare et assigno quamdam capellam pro salute animæ meæ et domini Ludovici quondam regis Franciæ qui me nutrit et a quo multa bona accepi et pro salute animæ istius regis Franciæ qui nunc est, et eidem capellanæ et capellano qui ibi pro tempore fuerit relinquo vineam meam appellatam de Bonneval et quæ est prope domum prædictam et confrontatur ex una parte dicta vinea, cum vinea Petri Pujola et ex alia cum vinea Petri Delpons et ex alia cum quadam vinea domus Templi et ex alia parte est via qua itur versus locum Espinassoux.

« Item eidem capellanæ et capellano qui ibi fuerit relinquo duo sextaria bladi scilicet unum tritici

sépulture dans l'église de Ste-Marie de Bonneval de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Rodez, et je laisse à cette même église un champ et mille sous *Rodanois*, lequel champ et lesquels mille sous devront être transmis à la dite église de Bonneval.

« De même je laisse un repas pour le salut de mon âme, don que je fais à la dite communauté en général.

De même je laisse à la maison de l'hospice de Ste-Marie d'Aubrac, cette maison que j'ai moi-même commencé à faire construire qui se trouve à Marvejols sur la place publique, dans la direction de la porte du *Pont-Pessil*, avec ses entrées et sorties, ses droits et servitudes et ses dépendances, à condition cependant que les frères du dit hospital d'Aubrac feront, dans la dite maison que je leur laisse, un hospice pour y recevoir les pauvres et pourvoir à leurs besoins en tout ce que jugera à propos celui qui sera chargé de l'administration. De plus, dans le même hospice, je veux assigner et assigne une chapelle pour le salut de mon âme et pour celui de l'âme de mon maître Louis, ancien roi de France, qui m'a nourri et comblé de faveurs et pour le salut de l'âme du roi de France actuel, et je laisse à cette chapelle et aux chapelains qui s'y succéderont, une vigne appelée de Bonneval, située près de la susdite maison et qui confronte d'un côté la vigne de Pierre Pujol, de l'autre, avec celle de Pierre Delpons, du troisième, avec celle de la maison du Temple, et du quatrième avec la route qui va vers Espinassoux.

De même je laisse à la même chapelle et aux chapelains successifs, deux setiers de blé à savoir : l'un de froment et l'autre d'avoine que je possède, soumis à l'impôt, dans la métairie de *Malavielle*, paroisse de St-Jean de Chanac qui appartient à Rodolphe de Moriés, fils du seigneur Etienne de Robota les autres deux

mitadetum coumoul et unam avenæ, que duo sextaria habeo censualia in manso de Malaviella, in parochia beati Joannis de Chanac, quæ emit à domino Rodolpho de Moriés seniore filio quondam domini Stephani de la Robuta et alia duo sextaria bladi super mansone appellato lou Chau-sent, unum siliginis et aliud tritici qui mansus est in parochia beati Petri d'Antrenas.

« Ita tamen quod dictum hospitale dictum capellanum instituat teneat et procuret si autem dictum hospitale de Altobraco seu fratres dicti hospitalis in dicta domo hospitale non fecerint pro ut supra dictum est volo quod dicta domus ad hæredem meum universalem quem in hoc testamento instituo redeat et iprius sit; si autem domus seu fratres dicti hospitalis dictam capellaniam instituere, tenere et procurare renuerint, præcipio et volo quod dicta vinea et dicta quatuor sextaria bladi ad hæredem universalem meum redeant; ita quod ille habere ponat ibi capellanum et conferat hoc alicui capellano qui pro animabus prædictorum dominorum meorum et mea cantet quod si meus hæres facere noluerit remittantur bona prædicta videlicet vinea prædicta relicta quator sextaria bladi ad dominum regem et ipsius sint.

« Item relinquo dominæ Guillelmæ uxori meæ mille solidos Rodienses, super manso meo appellato lou Regourdél. Ita quod ipsa teneat dictum mansum et fructus quous-que dicti mille solidi sint plenarie persoluti fructibus quos interim perciperit in dicto manso in sortem omnibus computatis.

« Item relinquo in distributione domini Stephani d'Arbousset capellani viginti Solidos Rodienses. Ita quod ipse distribuât decem illos inter capellanos Marologii et Colanheti (Coulagnet) et alios decem sibi retineat.

« Item leguo unum sextariam tri-

setiers de blé sur mon mas appelé *lous chausseut*, l'un de seigle et l'autre de froment, lequel se trouve dans la paroisse de St-Pierre d'Antrenas.

A la condition cependant que le dit hospice instituera et gardera ledit chapelain et lui laissera la direction entière des affaires; si toutefois ledit hospice d'Aubrac ou les frères dudit hôpital refusent d'instituer, de garder ledit chapelain et de lui laisser l'entière disposition des biens, j'ordonne et veux que la dite vigne et lesdits quatre setiers de blé reviennent à mon hérétier universel, à la condition cependant qu'il nommera un chapelain en ce lieu et le chargera de prier pour les âmes de mes maîtres sus-nommés et pour la mienne; que si mon héritier ne veut pas cela faire que les biens susdits, ainsi que la vigne susdite et les quatre setiers de blé soient remis au roi, mon maître, et lui appartiendront de plein droit.

De même je laisse à dame Guillelme, ma femme, mille sous Rodanois sur la métairie appelée *Regourdél* de manière qu'elle tienne en dépôt cette métairie et les fruits. Plus qu'avec les mille sous susdits soient comptés les fruits qu'elle pourra recueillir dans l'intervalle dans ladite métairie, le tout étant justement mesuré.

De même je charge M. Etienne d'Arbousset, chapelain, de distribuer vingt sous Rodanois, savoir: dix entre les curés de Marvejols et de Colagnet, et qu'il garde les autres dix pour lui.

De plus je lègue un setier froment à la maison du *Cbambon*. De plus je lègue à celle de Mercoire deux setiers froment. De même je nomme ma fille Benoitte mon héritière pour six mille sous du *Puy* qu'elle ou son mari à sa place en garda quatre mille d'un côté, et vingt livres de Vienne d'un autre côté. Je lui assigne trente livres de Vienne relativement

tici domui del Chambo. Item leguo
domui Mercoiro duo sextaria tritici.
Item Benedictam filiam meam mihi
hœredem instituo in sex millibus
solidorum Podiensium (du Puy) quos
promisi in dotem et de illis sex
millibus solidis Podiensibus habeat
ipsa vel maritus ejus pro ipsa vel
promihi hœredem quator millia so-
lidorum Podiensium ex una parte et
viginti libras Viennenses (de Vienne)
ex alia et triginta libras Viennenses,
residuas constitutioni assigno super
illo debito quod debet mihi dominus
Guingues de Tornello.

« Item instituo ipsam mihi hœre-
dem in septem sextariis bladi quos
habeo in manso de l'Espinassq cen-
sualia in parochia Beate Mariæ de
Salèles et in quinque solidis Vien-
nensibus quos ibi habeo consualia.

« Item instituo eandem Benedictam
filiam meam hœredem mihi in manso
meo appellato, lou bos del plat, qui
est infra furcas Marologii salvis et
exceptis molendino cum pertinenti-
entibus suis quod est super pontem
Marologii et pratam quod est juxta
Molendinum super furcas pratam
quod tenet Guillelmus Gazanhes et
prato Rodulphi de Marchastel et
vinea de la Combe ; quam ego ipse
teneo quod confrontatur cum vinea
Guillelmi de Voulmazure quos omnia
exceptata ad Stephanum Salgues nepo-
tem meum filium Benedictæ filie
meæ volo pertinere et in ipsis mihi
hœredem instituo et volo quod supra
dicta filia mea de illis in quibus
illam instituo ex omnibus bonis meis
sit contenta et se teneat pro pacata.

« Item in omnibus aliis bonis
meis et juribus quocumque sunt et
ubicumque sint bona mobilia vel
immobilia eaque moventia prædic-
tum Stephanum Salgues nepotem
meum filium dictæ Benedictæ filie
meæ universatam hœredem meum
mihi hœredem instituo.

« Item volo et præcipio quod...

Sancti domini reducat et restituat

à la dette qu'il a contractée envers
moi le sieur Guingues du Tornel.

De même je l'institue mon héri-
tière pour sept setiers de blé que je
possède à ma métairie de l'Espinasse,
soumis à l'impôt dans la paroisse de
Ste-Marie de Salèles, et pour cinq
sous Viennois que je possède, soumis
à l'impôt dans le même lieu.

De même j'institue cette même
fille Benoîte mon héritière dans mon
mas appelé *lou bos del plat* et qui
se trouve à l'embranchement de
Marvejols ; à l'exception et à l'ex-
clusion cependant du moulin et de
ses dépendances qui se trouvent
au-dessus du pont de Marvejols et
du pré qui se trouve près du moulin
en deçà de l'embranchement et que
possède Guillaume Gazagnes et du
pré de Rodolphe de Marchastel et
la vigne de la Combe que je possède
et qui confronte avec la vigne de
Guillaume de Valmazure. Je veux
que toutes ces exceptions appartienn-
ent à Etienne Salgues, mon petit-
fils, fils de ma fille Benoîte. Je le
déclare mon héritier et veux que ma
dite fille soit contente des biens
dans lesquels je l'institue héritière
et qu'elle fasse valoir ses droits.

De même dans tous mes autres
biens et droits où qu'ils soient,
biens, meubles et immeubles, je
nomme le susdit Etienne Salgues,
fils de ma fille Benoîte susdite, mon
petit-fils, mon héritier universel.

Je veux de plus et j'ordonne que...
rende et restitue tous mes papiers que
je possède et qui sont déposés chez
elle à Etienne Salgues mon héritier.

De plus je lègue et cède à mon
héritier universel tous droits et
toutes actions relevant de moi, droit
d'aller, d'agir, de défendre, de ré-
pondre, d'arranger, de transiger que
j'ai moi-même contre n'importe qui,
par l'action des biens et droits dans
lesquels je l'établis héritier de tous
ces droits avec tous les titres de
propriété privée.

instrumenta mea omnia quae habeo penes ipsam deposita Stephano Salgues heredi meo.

« Item mando et cedo eidem heredi universali omne jus et actionem mihi competentem et compeditorem realem et personalem directam et utilem sive motam et omne jus conveniendi, agendi defendendi et respondendi, componendi, et transigendi quod habeo adversus quos cumque actione honorum et jurium in quibus cum instituo et ipsum ut in rem suam propriam perimentionem instituo.

« Item volo et precipio quod idem heres meus universalis solvat omnia legata mea.

« Item volo istud testamentum meum valere modis omnibus jure testamenti et si non valeret jure testamenti, volo quod valeat jure codicillorum, vel jure donationis facta causa mortis, vel alterius cujus libet ultimae voluntatis, vel eo jure qui in perfecta voluntate testatur, valet aut valere debet, et si quod aliud testamentum vel testamenta feci ipsum, vel ipsa, casso irrito annullo.

« Acta sunt haec apud Marolodium in domo ipsius testatoris in camera quae ex juxta fornellum et respicit curiam praesentibus et ad hoc rogatis testibus domino Stephano d'Arbousset, capellano; domino Raymondo de Porta; domino Subat presbyteris magistro Guillelmo Bachonaut, Raymundo Lesenet; Petro Delport et M. Guillelmo Sudre publico notario domini regis in Gabalitano qui mandato praedicti testatoris hoc testamentum scripsi et signum meum et bullam apposui et in nota linea versus principium inter lineam hac dictionem domini et in undecima versus finem hac dictionem constituta (1) ».

De même je veux et j'ordonne que mon héritier universel acquitte tous mes legs.

De même je veux que mon testament ait valeur en toute manière par droit de testament, et s'il ne l'avait pas je veux qu'il ait valeur par droit de codicile ou de donation, ou par droit de n'importe qu'elle autre volonté dernière ou par le droit qui témoigne de la volonté suprême, et si plusieurs autres testaments se produisaient, je les déclare nuls et de non lieu.

Acte fait à Marvejols dans la maison même du testateur, dans la chambre qui est près de la chambre voutée et qui regarde la cour; en présence et à la prière des témoins M^r Etienne d'Arbousset, chapelain, Raymond de Porte, etc., et M^r Guillaume Sudre, notaire public et royal, mandé par le testateur pour écrire son testament, sur lequel j'ai apposé mon sceau et ma signature, etc., etc., etc.

En témoin de quoi ces présentes de nous et du substitut du greffier signées avons fait mettre notre scel royal de notre cour.

Donné à Marvejols ce 3^e jour du mois de janvier 1556. Signés : A. Vachery juge, et Roman substitut.

(Extrait de l'original étant entre les mains de Jean Bonal, religieux d'Aubrac auquel me refaire. Signé : Sabbat, notaire).

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

L'emplacement primitif de cet hôpital était situé dans cet îlot de maisons compris entre les rues de Chanelle, des Augustins, l'impasse de la rue des Augustins et la porte de Chanelle et les murailles de la ville. Victime des guerres civiles et religieuses du XVI^e siècle, il fut reconnu plus tard impropre à sa destination et plutôt que de le relever on préféra le transférer à l'emplacement qu'il occupe actuellement, lequel a été depuis agrandi considérablement par suite des dons successifs qu'il a reçus ou des acquisitions adjacentes qu'il a faites et qui par leur réunion en ont fait un des plus vastes établissements du département.

A cet établissement de charité est annexée une jolie chapelle qui date de son transfèrement mais qui, depuis, a été remaniée et rendue plus propre à sa destination et où on célèbre la messe tous les jours tant pour la commodité de l'établissement que du public qui y a également accès.

Cet hôpital occupe tout le périmètre compris entre la rue de l'hôpital, la rue traversière de l'hôpital, le boulevard dit de l'hôpital et la rue de la Fontaine-Nouvelle, moins la maison du sieur Mestre qui s'y trouve englobée et dont l'acquisition le rendrait complètement indépendant si elle avait lieu.

Tel est l'hospice actuel de Marvejols dont le transfèrement remonte à l'année 1730, ainsi qu'il résulte de la délibération suivante :

« Le 13 juin 1731, par devant M^e Aldebert Duprat, avocat au Parlement, premier consul de la ville de Marvejols, président.

« Assemblés en conseil général convoqués au son de la cloche en la forme ordinaire, MM. Rouanet consul,

Guiot, de la Barthe, Bouniol, Jacques Boyer, Barrau, du Lignon, de Salesses, avocat en Parlement et autres principaux habitants.

« M. Duprat a dist qu'il luy a esté remis par M. de Galion syndic de l'hôpital de cette ville une requeste et pièces présentées au conseil à son nom par lesquelles il est demandé qu'il plaise au roy de confirmer la délibération qui y est jointe, prise par les administrateurs du dit hôpital, et en conséquence leur permettre de vendre l'entière maison ou mesure servant autrefois de logement au dit hôpital ; qu'il a été ordonné par Mgr de Bernage que cette requeste serait communiquée à la communauté pour déclarer sy elle n'a point d'inthérest à cette demande et sy elle y consent. Surquoy après avoir mis sur le bureau la dite requeste et pièces y attachées, a requis la communauté de délibérer.

« Surquoy il a esté unanimement deslibéré que l'aliénation en question n'intéresse nullement la communauté et pour ce qui compète les pauvres de cette ville elle ne peut que leur estre très avantageuse, se trouvant par là infiniment mieux dans la maison qu'ils ont acheptée et réparée l'année dernière où ils sont actuellement et à l'abry des réparations très dispendieuses qu'il aurait fallu faire pour rendre logeable cette ancienne maison quy est absolument tombée en vétusté et en ruine. — Signés : Duprat, Boyer, Rouanet, etc. (1) ».

L'aliénation de l'ancien hôpital ayant été autorisée, la vente eut lieu aux enchères et le produit versé entre les mains des administrateurs de l'hôpital qui le firent pro-

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

fiter pour les besoins de l'hospice actuel. Divers particuliers devinrent adjudicataires et les firent réparer pour leur servir d'habitation ou à tels autres usages qu'ils jugèrent convenables.

Voilà donc l'hôpital Saint-Jacques, fondé par Mercadier, établi définitivement sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui et se peuplant journellement de malheureux infirmes ou malades ! Le voilà se montrant reconnaissant envers les personnes charitables des legs nombreux ou des libéralités qu'elles lui font en faveur des malheureux qu'il abrita sous son toit paternel ; mais gémissant de ce qu'un grand nombre de ces divers dons lui échappent et ne lui sont pas payés sous le seul prétexte qu'on pourrait les faire servir à d'autres emplois et par conséquent ne pas remplir le désir des donateurs, l'hôpital ne pouvant produire des lettres patentes du roi qui en autorise l'établissement.

Pénétrés profondément de la perte immense que ce préjugé occasionnait à l'hôpital, les administrateurs de cet établissement et la communauté de la ville prirent la résolution d'y remédier et, dans ce dessein, ils sollicitèrent du roi Louis XV les lettres patentes qui devaient mettre fin à ce fâcheux état de choses et assurer à l'hôpital un plus grand nombre de bienfaiteurs. En conséquence, dans une assemblée qui eut lieu le premier mai 1738 on prit la délibération suivante que nous donnons dans toute sa teneur :

« Du 1^{er} mai 1738, dans l'hôtel de ville de Marvejols, par devant messire Géraud-Pierre de Michel Duroc, chevalier, seigneur du Roc, Brion et autres places, conseiller du roy, maire, président.

« Assemblés en conseil général convoqué au son de la

cloche en la manière accoustumée, M. Jacques Boyer, avocat en Parlement, premier consul ; Delfours, marchand, second consul ; Alexis Boulet, troisième consul ; Maurin, curé ; MM. les conseillers politiques ; MM. les conseillers syndic et trésorier de l'hôpital et autres principaux habitans de la ville de Marvejols.

« M. Duroc, maire, a dit que le sieur Etienne Mercadier de Naves fonda par son testament du 15 avril 1256 dans une maison qu'il avait fait nouvellement construite à l'entrée de la porte appelée de l'hôpital (de Chanelles) de la présente ville de Marvejols un hôpital sous le nom de Saint-Jacques, pour le service duquel il fonda aussy une chapellenie qu'il dota de biens considérables et nomma un chapelain ou commandeur qu'il chargea de meubler le dict hôpital, recevoir et entretenir les pauvres qui se présenteraient ; que la dite commanderie dure encore et le chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin de la domerie d'Aubrac quy en est pourveu en perçoit les revenus assez considérables, mais que ceux quy estoient destinés par le fondateur pour le revenu et entretien des pauvres se sont, pour la plus grande partie, perdus par les guerres civiles et le brûlement de cette ville, fait par l'armée de la ligne contre le roy en 1506.

« Que nonobstant ce brûlement et la perte de presque les entiers revenus du dict hôpital, on avoit mublé à différentes reprises la maison donnée par le fondateur, receu les passans, les soldats et les pauvres de la ville quy n'avoient point de retraite dans la dicte maison, où l'on avoit logé une famille pour y recevoir et servir les pauvres avec le secours que donnaient journellement les bonnes âmes. Que le roy en conséquence de la révéqua-

tion de l'édit de Nantes, unyt aux hôpitaux tous les biens quy apparténoient au consistoire (protestant). Celui de la dicte ville profite de plusieurs sommes quy ont esté sagement gouvernées par les administrateurs et quy ont augmenté par leurs soins et leurs attentions et par les legs et libéralités faites au dict hôpital par plusieurs personnes charitables.

« Que M. Pierre de Baglion de la Salle, évêque de Mende en ayant pris connaissance, trouva que la maison destinée à recevoir les pauvres n'étoit pas proportionnée aux revenus du dict hôpital et obligea les directeur et conseillers du dict hôpital de vendre la dicte maison par permission du roy et en acheter plusieurs autres très-grandes et très-espacieuses où l'on a pratiqué des salles et chambres pour quarante lits pour les malades, outre ceux quy sont nécessaires pour ceux quy les servent ; une très-belle chapelle bien ornée dans laquelle plusieurs personnes dévotes ont ébably une dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie ; une infirmerie particulière pour les pauvres quy sont attaqués de maladies contagieuses ; un grand et beau jardin dans lequel il y a une source d'eau très-bonne et très-féconde ; qu'on reçoit tous les jours dans le dict hôpital, non-seulement tous les pauvres malades de la ville, les domestiques des maisons riches et commodés attaqués de maladies contagieuses ou quy sont hors d'état de servir, mais encore les soldats du roy quy tombent malades et notamment ceux de deux compagnies du régiment de Vassé, cavalerie, quy sont actuellement en quartier dans la présente ville.

« Qu'il y a lieu de croire qu'un hôpital fondé depuis cinq siècles et quy a toujours, sans interruption depuis ce temps exercé le droit d'hospitalité, a esté permis par

Lettres patentes de nos roys dans une ville quy relève immédiatement de la couronne qu'ils ont déclaré inaliénable, à laquelle ils ont donné plusieurs privilèges à cause de l'inviolable fidélité de ses habitans dans laquelle Charles cinquième, dit le Sage, créa trois consuls à l'instar de ceux de la ville de Nismes, dont Henri-le-Grand fit rebâtir les murailles, portes et tours et confirma tous les privilèges, dans laquelle on tient alternativement les Etats et assiette du pays du Gévaudan dont le maire ou le premier consul ont eu droit dans tous les siècles d'assister annuellement aux Etats généraux de la Province du Languedoc et à ceux du diocèse et d'être l'un des commissaires ordinaires quy ont la direction entière des affaires du dict pays du Gévaudan ; que cette ville est très-considérable dans la Province par le nombre de ses habitans et de son commerce.

« Qu'il y a un siège royal et une séance alternative pour le roy, du bailliage du Gévaudan, un chapitre, quatre couvents de religieux Jacobins, Augustins, Cordeliers et Capucins, un couvent de filles de l'ordre de Saint-Benoit, une église de Pénitents, plusieurs foires et deux marchés par semaine. Que Mgr de Choiseul, évêque de Mende a pris la peine de visiter plusieurs fois cette maison, d'en examiner les revenus, la manière de les administrer et les comptes quy en sont rendus et y a donné son approbation. Que la manière dont les pauvres sont reçus et servis dans la dicte maison luy a attiré une grande réputation et plusieurs personnes charitables luy font journellement des libéralités, mais qu'il s'est trouvé des héritiers de nos bienfaiteurs assez durs et injustes pour refuser le paiement de ce quy a esté donné aux pauvres de nostre hôpital, sous prétexte que cette maison

n'est pas approuvée et que nous avons perdu ou nous n'avons jamais eu de lettres patentes d'établissement et approbation du dict hôpital ; ce quy refroidit la charité de plusieurs personnes bien intentionnées en sa faveur et qu'il seroit très-avantageux au dict hôpital d'obtenyr du roy des lettres patentes d'approbation et quy rendent le dict hôpital capable de recueillir les libéralités quy luy seront faites, requérant l'assemblée de délibérer.

• Sur quoy il a esté unanimement délibéré que l'assemblée nomme M. Jacques Rochevalier, syndic du dict hôpital, auquel elle donne pouvoir d'agir auprès de Mgr l'évêque de Mende pour obtenyr son approbation pour demander les dictes lettres très-nécessaires à l'hôpital et quy ne pourront auxre à personne et après qu'il aura obtenu la permission, il suppliera très-humblement sa majesté de nous accorder les dictes lettres patentes d'approbation du dict hôpital.

• En conséquence desquelles yl sera capable de recevoir les libéralités quy luy seront faites et d'administrer ses biens en la manière que les autres corps politiques de l'Etat les administrent et pour obtenyr de la piété du roy les dictes lettres, le dict Rochevalier pourra certifier sa majesté et son conseil de la vérité de tout ce quy a esté exposé cy dessus et que les biens du dict hôpital consistent en la sus dicte grande maison, chapelle, infirmerie et jardin d'une valeur de plus de vingt mille livres ; en une métairie quy fournit tout le blé nécessaire aux pauvres sains quy sont à l'hôpital ; une certaine quantité de burre et du fromage ; une certaine somme d'argent, le revenu de la dite métairie vaut annuellement quatre cents livres et la métairie serait estimée douze mille livres. Plus, en une maison de campagne et un grand

pré avec un jardin joignant de valeur de deux cents livres de revenu. La dicte maison, pré et jardin valent, selon l'usage du pays, cinq mille livres. Plus, en différentes rentes constituées, placées sur le diocèse, la Communauté ou sur plusieurs particuliers, de valeur de quatorze cents livres de rente au capital d'environ 34,000 livres.

« Les dictes tailles des dits biens se portent annuellement à cent cinquante livres et les censives à environ vingt quatre livres ; les fermiers des biens de l'hôpital les tiennent quittes sans diminution du prix de l'affirme. L'hôpital est meublé et tous les lits garnis, linges, batteries de cuisine et autres meubles nécessaires. Les malades y sont servis par un médecin, un apotiquaire et un chirurgien qui servent gratuitement ; deux personnes qui ont fait profession de dévotion s'y sont consacrés au service des pauvres avec le secours d'une fille qui y a donné son peu de bien et celui des autres pauvres qui ne sont pas malades.

« Outre la dépense qui se fait dans l'intérieur de l'hôpital, les directeur et conseillers s'y assemblent une fois par mois pour y faire un rôle du secours que le syndic doit donner à plusieurs particuliers de la ville qui en ont besoin et arrêter le compte de la dépense du mois précédent.

« Les affaires de l'hôpital sont administrées par M. le directeur et par douze ou quinze conseillers, un syndic et un trésorier choisis d'entre les principaux habitants de la ville, et tous les conseillers et officiers sont nommés ou confirmés annuellement par le corps de ville auquel la nomination en appartient au conseil général de la Com-

munauté convoqué à cet effet chaque premier juillet. Les comptes sont rendus conformément aux règlements portés par les ordonnances du roy en présence de MM. le directeur et les auditeurs quy sont nommés par le corps de la ville par la dicte délibération quy se prend chaque premier juillet.

« L'assemblée donne encore pouvoir au dict M. Rochevalier de faire aprouver la présente délibération par MM. du chapitre et les différens corps religieux quy sont dans la ville et de fournir à toutes les dépenses qu'il sera nécessaire d'exposer pour obtenyr et faire enregistrer les dictes lettres partout où il sera besoin quy luy seront allouées dans ses comptes. (Suivent les signatures.)

Approbation du Chapitre.

« Nous, doyen, sacristain, chanoines et bénéficiers du chapitre de l'église collégiale de la ville de Marvejols consentons au contenu de la délibération cy dessus. Signés : Astruc, doyen ; Maurin, sacristain ; du Rocher ; Michel Richard ; Baysse ; Dieulofilis Etienne ; Dieulofilis, fils Deliane, bénéficiers ; Delpuech et Guinet chanoines. »

Approbation des Jacobins ou Frères-Prêcheurs.

« Nous, supérieur et religieux de l'ordre des Frères-Prêcheurs consentons à la délibération cy dessus. Signés : Guinet, Joseph, supérieur ; Porte, Jean-Baptiste, religieux. »

Approbation des Cordeliers.

« Nous, Frère Giscard, ex-provincial et gardien de nos religieux Frères-Mineurs conventuels de Saint-François

de la ville de Marvejols consentons à la délibération cy dessus. Signés : Giscard, gardien ; Frère Roch ; Lavergnet, deffiniteur et F. Vaissac, syndic. »

Approbation des Augustins.

« Nous, F. Clément Solanet, prier des Augustins de Marvejols et religieux composant la communauté consentons à la délibération cy dessus. Signés : Solanet, prier ; Sernet et Séguy, religieux. »

Approbation des Capucins.

« Nous, F. Jean, Marie, vicaire des capucins de Marvejols et religieux composant la communauté consentons à la délibération cy dessus. Signés : F. J. Marie, capucin, vicaire ; Jacques Enguy, capucin ; F. Claude de Monistrol, capucin. (1) »

Conformément au mandat qu'il venait d'accepter, M. Rochevalier fit ses diligences et fut assez heureux dans peu de temps pour obtenir du roi l'insigne faveur des lettres patentes qu'il était chargé de solliciter de sa majesté de la part des administrateurs de l'hôpital. Ces derniers se montrèrent très-reconnaissants de toute part et déposèrent les dites lettres patentes dans les archives de l'hôpital où elles ont été conservées religieusement pendant très-longtemps.

Dès-lors l'hôpital n'éprouve plus de difficultés dans l'acquittement des legs ou dons qui lui étaient faits en en faveur des pauvres ; il pût, au contraire, en faire profiter ces malheureux dont le nombre augmentait tous

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville.

les jours et dont l'entretien nécessitait une plus grande dépense.

Cet établissement est aujourd'hui très-florissant et prospère. Malgré le grand nombre de pensionnaires qu'il soigne et nourrit, ses revenus sont plus que suffisants ; grâce aux libéralités qu'il a reçues et reçoit tous les jours de la part des âmes charitables et pieuses du pays.

Avant la fondation de l'hôpital de Marvejols par M. Mercadier, il paraît qu'il existait un hôpital dont mention est faite dans un acte qui date de 1246.

Cet hôpital, dont l'origine est inconnue, possédait un immeuble et quelques revenus qui lui permettaient de subvenir aux besoins de sa destination, à la suite des libéralités qui lui furent faites par plusieurs bienfaiteurs, et notamment par le seigneur Astorg de Peyre, comme le prouverait l'acte suivant :

« L'an 1246 et le 2 février, en la feste St Julien et St Bazile, martyrs, soit notoire que le seigneur Astorg de Peyre, de son gré et bonne volonté, sans dol, ni fraude, a donné et concédé, à l'hôpital d'Aubrac et à Raymond Fabre, hospitalier de la maison de l'hôpital de Marvejols, au nom de la dite maison, tous les droits qu'ils avaient au mas de Grattepaille, etc., etc., renonçant à tous recours de droit civil et canonique.

« Et plus grande assurance, le dit Astorg a expédié les présentes lettres au dit Raymond, au nom de la dite maison de l'hôpital de Marvejols, et à ses successeurs, à jamais valables, scellées de son sceau, etc. Signé : Archac, notaire (1). »

Il paraît que cet hôpital était une espèce de comman-

(1) Archives de la domerie d'Aubrac.

derie, située en dehors de l'enceinte de la ville de Marvejols, et qu'il avait pour destination principale le *logement obligé de trois jours seulement des voyageurs pauvres et surpris par le mauvais temps*, et la distribution de certaines aumônes aux mendiants de passage, qui étaient très-nombreux à cette époque, et qui parcouraient le pays en troupes bohémiennes.

Un hospitalier était préposé à son administration par le dom d'Aubrac et sous son contrôle. Le frère Raymond Fabre remplissait cet emploi en 1246. A sa mort, Etienne Arbousset lui succéda et remplissait ces mêmes fonctions en 1256, c'est-à-dire à l'époque où M. Mercadier fonda l'hôpital Saint-Jacques. Ce dernier ayant chargé l'hôpital d'Aubrac de l'exécution de sa fondation, le frère Arbousset fut nommé chapelain et devint ainsi administrateur des deux hôpitaux, qui bientôt n'en firent qu'un seul, et dont les revenus se confondirent pour servir à la même œuvre, c'est-à-dire au soulagement de l'infortune et du malheur.

Cette idée du dom d'Aubrac, de ce temps, reçut l'approbation du roi saint Louis, qui, sur sa demande, s'empressa de lui accorder des lettres patentes de réunion des deux hôpitaux, ainsi que de leurs revenus, qui devaient faire cause commune, en même temps que les dons, legs et autres libéralités qui lui seraient faites à l'avenir, n'importe à quels sacrifices et à quels titres que ce fût (1).

Telle fut l'origine de l'hôpital actuel de la ville de Marvejols, de cet établissement indispensable où les bienfaits n'ont cessé et ne cesseront tous les jours de se faire sentir à l'infortune, et qui, malgré les revers qu'il a

(1) Archives de la domerie d'Aubrac.

essuyés injustement des guerres et des révolutions, a survécu, néanmoins, et bravé les nombreuses vicissitudes de plus de six siècles d'existence.

Maintenant, qu'il nous soit permis, en finissant, de recommander cet établissement si utile à tous les cœurs charitables et sensibles ! Leurs dons, pour si minimes qu'ils soient, ne seront pas sans mérite ; au contraire, semblables à de petits ruisseaux, ils formeront, en se réunissant, une abondante rivière dont les eaux bienfaisantes serviront à féconder et à améliorer le champ de la misère et du malheur, que l'on cultive incessamment dans cet utile et indispensable établissement !

VIII. — GUERRES RELIGIEUSES DU XVI^e SIÈCLE.

Sans doute, en parcourant les annales historiques du Gévaudan, on ne peut s'empêcher de s'étonner d'y voir la ville de Marvejols, toute catholique, figurer au nombre de celles qui ont pris couleur pour le calvinisme, et se précipiter ainsi dans l'arène terrible de ces luttes fratricides et religieuses qui, pendant trop longtemps, ont couvert la France de sang et de ruines ; mais cet étonnement cessera dès que l'on aura considéré sa position topographique et son voisinage du pays des Cévennes, de ce principal foyer calviniste d'où sortait tout ce feu fanatique qui incendia presque tout le Midi et en fit un monceau de ruines et de malheurs.

Malgré la vive et opiniâtre opposition qu'on lui faisait, le calvinisme ne laissa pas de s'introduire en France et d'y jeter même de profondes racines. L'année 1563 l'y vit

apparaitre pour la première fois et sa doctrine devenir sympathique à un grand nombre de villes de France : celle de Marvejols fut de ce nombre.

Le 17 février 1563, malgré l'opposition de son bailli et de ses consuls, elle permit son entrée à Théodore de Bèze, disciple de Calvin, et se laissa séduire par la nouvelle doctrine, qu'il prêchait avec éloquence, dextérité et agrément.

Le bailli et les consuls, voyant leur autorité méconnue, et craignant de se compromettre aux yeux du roi et du catholicisme, se hâtèrent d'en informer le roi, qui leur donna l'ordre suivant, d'expulser de la ville Théodore de Bèze :

« Messieurs les consuls et bailli,

« Informé que malgré vos et la publication de nostre édit dernier (1), on a laissé s'introduire dans vostre ville un disciple de Calvin, ayant nom de Théodore de Bèze, pour y prescher son infâme doctrine, vos donnons ordre qu'il desloge sans retard et n'y revienne jamais, sans nostre vouloir, luy faisant à ce sujet, inhibitions et défense. Vos ordonnons, en outre, de garder et entretenir fidèlement nostre Edit en sa forme et teneur sous peyne de ma disgrâce.

« De Saint-Germain en Laye, ce 25 février 1563.
Signé : Charles (2). »

Aussitôt qu'ils eurent reçu cet ordre royal, le bailli et les consuls s'empressèrent de le signifier à Théodore de Bèze, qui refusa de s'y soumettre et continua, au con-

(1) Edit de Saint-Germain en Laye du 17 janvier 1562.

(2) *Bulletin de la Société d'agriculture, etc., du département de la Lozère.*

traire, de répandre dans la ville le poison de son erreur doctrinale (1).

Son audace, jointe à son éloquence, lui fit en peu de temps tellement de partisans, que la population de la ville, auparavant si unie et si tranquille, en vint aux mains plusieurs fois, par suite de la division qu'il avait su lui inspirer, et vécut ainsi, désormais, dans l'alternative pénible de la tranquillité et du désordre.

Cependant, à la prière de la partie catholique de la population, le roi Charles IX fit don à la ville de ses derniers royaux pour se fortifier et réparer ses murailles, et et ordonna à M. de Burie, son lieutenant général, de contraindre par la force les calvinistes opiniâtres d'évacuer la ville de Marvejols.

A cet effet, M. de Burie envoya le sire de Trélans avec une armée assez considérable. A son arrivée, et contre son attente, il trouva la ville évacuée et tranquille. Théodore de Bèze et ses partisans, ne s'étant pas crus capables de lui résister, avaient déjà pris le parti de se retirer dans Alais, d'où, après le départ de Trélans, et secondés par quelques religionnaires des environs, entre autres du seigneur de Peyre, ils essayèrent plusieurs fois, mais vainement, de rentrer dans la ville (2).

La paix qui fut signée le 18 avril 1564, et l'édit d'Amboise, leur permit de rentrer dans la ville, mais à des conditions qu'ils violèrent plusieurs fois. Des provocations incessantes entre les deux partis étaient cause qu'ils en venaient souvent aux mains, et étaient la source prin-

(1) Les consuls étaient : Born, Crécy et Reçolin.

(2) Le comte de Peyre les protégeait et leur donnait asile dans ses terres.

Cipale de tous les désordres et du mal qui se commettaient presque journellement.

Ce fâcheux état de choses dura ainsi, alternant entre la paix et le désordre, jusqu'en 1568, époque où le roi donna un nouvel édit, dit de Longjumeau (23 mars 1568), et dont la publication eut lieu dans toutes les villes du royaume à son de trompe. Les réformés de Marvejols n'en tinrent aucun compte et continuèrent leurs exactions. Le duc de Joyeuse, qui se trouvait alors à Béziers, en ayant été informé, écrivit la lettre suivante aux consuls de Marvejols et au baron de Céneret, alors gouverneur du Gévaudan pour le roi :

« Guillaume, vicomte de Joyeuse, chevalier des ordres du roy, cappiteyne de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances et lieutenant général pour sa majesté en pays et gouvernement du Rouergue, au seigneur de Céneret, salut :

« Nous vous avons commis, depputé, comectons et députtons par ces présentes de vous transporter ez villes de Méruejols, Ispagnac, etc., et autres lieux du pays du Gévaudan, faisant commandement à ceux qui les ont tenues, occupées despuys les derniers troubles et aux consuls et habitans d'ycelles, de mectre bas les armes et laysser les dictes villes en l'estat et commerce qu'elles estoyent avant les dicts troubles, les remectant en l'obéysance du roy et ce sur peyne de rebellion, suyvant en tout l'edit du dit seigneur faict sur la pacification des derniers troubles, lequel uous ordonnons de faire et garder entretenir en tous les points y contenus.

« Et pour ce mesme effect de mettre en garnison en yeelles villes et lieux, les compaignyes de gens de pied que nous adviseres estre nécessairez, estant presente-

ment au dict pays de Gévaudan pour y demeurer jusques que aultrement y soict proveu. Et tenir à l'exécution de ce dessus la main forte si besoing est et à fayre vivre les subjects à sa majesté en toute pacification et seureté; procurant sur toutes choses de vous saysyr de toutes les armes, fors que des espées et les mettre en lieux assurez à la garde de certains personnages suffizans pour en respondre et qui ayent demeures en l'obéyssance de sa majesté et à fayre vivre vos soldats paysiblement sans offencer les habitans des dicts lieux en leurs personnes et en leurs biens.

De quoy fayre, vous donnons commission, plein pouvoir et mandement par ces présentes; mandons et commandons aux officiers, consuls et habitans des dicts lieux de vos recognoître et obéyr en tout ce dessus et à ce que leur sera par vos commandé pour le service de sa majesté et de vos recepvoir avec les dictes compagnies et fournyr de logis et vivres raysonnablement et à la moindre foule de peuple que fère se pourra.

« Donné à Béziers soubz nos seing et scel à nos armes, le dixième jour de may, l'an 1568, signé : Joyeuse. Et plus bas : Par mon dict seigneur, signé : Turgis (1). »

Malgré cet édit de pacification et les instructions ci-dessus données, les réformés de la ville de Marvejols recommencèrent leurs exactions de plus belle, ce qui obligea le duc de Joyeuse de prendre de nouvelles mesures de répression, et d'écrire la lettre suivante au sieur de Cénaret :

(1) *Bulletin de la Société d'agriculture, etc., du département de la Lozère.*

« Guillaume, vicomte de Joyeuse, etc., au seigneur de Cénérêt, salut.

« Comme après la publication faicte de l'Esdit du roy sur la pacification des derniers troubles, nous eussions mandé de sommer ceulx de la ville de Marvéjols et autres villes encore occupées en pays du Gévaudan, de se soubzmectre à l'obéyssance du roy, mettre bas les armes, recepvoir la garnison que par vos, leur seroient ordonné; auxquelles sommations, ceux du dict Marvéjols, n'auroyent voulu obéyr soubz prétexte de quelques frivoles occasions.

« Et le tout du vingt ungiesme jour de Juing dernier, vos auriez esté continue au mesme pouvoyr que aviez heu de nous; et par ses lettres closes du xx^e du dict moys, sa dicte majesté nous auroit mandé de vous bayller troys cents hommes de guerre, des bandes que auyons pour son service, ou bien vous permectre et donner commission de faire lever les dicts troys cents hommes, ainsi que est plus amplement contenu ez dites lettres.

« Ensuyvant lesquelles ceulx du dict Marvéjols auroyent esté encore sommés et requis par vos; lesquels auroyent offert d'obéyr après avoir entendu le commandement que leur en vouldryons fayre.

« Et désirant sur toutes choses que l'Esdit de pacification soyt entretenu et gardé et les villes occupées soyent reunies en l'obéyssance de sa dicte majesté, et au premier estat et commerce et accomplissement ses vouldoirs et intentions, vous avons commis et deputé, comètons et deputons par ces présentes et vous mandons de mettre à entière exécution le contenu des dictes lettres patentes, selon la forme et teneur d'ycelles et en telle sorte que l'obéyssance soyt rendue à sa majesté.

« Vous permettant jusques qu'ayons moyen de mettre au dict pays de gens de guerre que nous avons du *cousté* (côté) de deçà en garnison, jusques au nombre de trois cents hommes de pied, de faire la levée de pareil nombre et par personne de qualité requise et desquels vous payez répondre.

« Mettant en garnison en la dicte ville de Marvéjols, deux cents hommes et dans le lieu de Florac, cent hommes avec leurs chefs; auxquels commanderez de se comporter ez dites villes doucement, tenant la main à l'entretènement de l'Ésdit de pacification et de fère vivre les sujets de sa majesté de l'une et de l'autre religion en la securité et liberté octroyées par le roy à ses dicts sujets et à garder et entretenir les réglemens que sur ce leur seront envoyés, et à ce que les dicts soldats ayent moyen de vivre plus doucement et non à discrétion sur les habitans. Vous mandons de les régler au plus grand soulagement d'yceulx que fère se pourra. Leur permettons de fournir aux cappitaynes et soldats pour leur solde, c'est ceulx du dict Marvéjols, jusques à la somme de 1200 livres, et ceux de Florac jusques à celle de 600 livres pour ung mois, que leur sera tenu en compte sur les restes des deniers imposés durant les troubles qu'ils pourroyent debvoir.

« Si mandons et enjoignons par ces mesmes présentes aux officiers, consuls et habitans des dictes villes de vous recevoir et les dicts gens de guerre vous obéyr et reconnoistre en tout ce dessus, sans user d'aulcung déloyement; et ce sur payne d'estre procédé contre eulx comme rebelles à sa majesté, ses ennemys et perturbateurs du repoz public et infracteurs de ses Edits; bailler logis et administrer vivres aux dits gens de guerre, ray-

onnablement et à la moindre foule du peuple que fère
se pourra.

« Et de tout ce dessus fère, vous donnons commission
et pleyn pouvoyn. Mandons et commandons à tous gentils-
hommes, officiers et subjects du roy, de nous obéyr,
donner ayde, faveur et force, si besoing est en ce dessus.

« Donné à Béziers, soubz nos seing et scel à nos armes,
le 13 Juillet 1568, signé : Joyeuse. Et plus bas : Par mon-
dict seigneur : Maysonal, signé (1). »

Plutôt que de céder et de se soumettre, les calvinistes
de Marvejols préférèrent évacuer la ville et aller se réf-
ugier à Nîmes, où Théodore de Bèze avait établi son quar-
tier général. Poussés par ce fanatique, en même temps
qu'un grand nombre de leurs coreligionnaires des en-
virois, ils se portèrent en corps, un jour de l'année 1580,
sur la ville, commandés par un célèbre aventurier nommé
Mathieu de Merle, monstre mille fois plus féroce que la
bête du Gévaudan, s'en emparèrent par trahison, et y
soutinrent la réforme à main armée et par la force envers
et contre tous.

Maître de la ville de Marvejols, où il avait jeté la plus
grande terreur avec ses deux capitaines Lamore et Lafleur,
Merle assouvit sa vengeance et celle de son parti, en la
livrant au pillage et à l'incendie, en y commettant toute
espèce d'atrocités, et se ruant avec fureur sur tout ce que
les églises et les couvents possédaient de précieux, en
même temps qu'il ordonnait la démolition de leurs édi-
fices.

L'église collégiale de N.-D. de la Carce fut pillée et
ruinée, et tous les couvents avec elle, notamment celui

(1) *Bulletin de la Société d'agriculture, etc. de la Lozère.*

des Jacobins ou Frères Prêcheurs , qui fut pillé , ruiné et démoli jusqu'aux fondements , en sorte que , « *pour leur oster l'envie de rebâtir*, dit l'auteur d'un manuscrit (1), *les protestants firent porter le marrin (décombres) de toute la ville dans son enclos , comme les religieux le disent d'ailleurs dans les locateries perpétuelles par eux consenties les 27 et 30 décembre 1700 en faveur d'Antoine Fabart et de Gui Rocher, reçues Boyer, notaire.* »

Enfin, après plusieurs années d'usurpation, de pillages, de maux et de massacres exercés, non-seulement à Marvejols, mais encore à Mende et à ses environs, le capitaine Merle, ne pouvant faire face à la partie catholique du pays, secondée par les armées royales, capitula et se retira au château de la Gorce, dans le Bas-Languedoc, où il mourut en 1584, *honné de tout le monde et tourmenté d'une frénésie horrible, tirant sa langue noire comme un charbon, sans pouvoir parler* (2).

On raconte qu'à l'époque où il était maître de Mende et de ses environs, cet aventurier audacieux avait en sa possession un magnifique cheval blanc qui faisait l'admiration de tous les écuyers du pays.

L'enlèvement de ce cheval étant devenu l'objet d'un pari, un domestique de M. le comte du Tournel, nommé Lerouge, du Malmont, s'en chargea. A cet effet, il se rend un beau jour à Mende, et pendant trois ou quatre jours, il simule la folie et provoque les huées des enfants, en parcourant les rues, vêtu d'un habit de haillons, un pied chaussé d'un sabot et l'autre d'un soulier, et portant au bras un panier où il avait caché une dague sous quelques œufs, que recouvrait une poignée de foin.

(1) *Chron. de Veiron.*

(2) *Mémoires hist. sur le Gévaudan.*

Ainsi affublé, il ne cessait de rôder autour de la fontaine du *Griffon*, sans perdre de vue son projet, lorsqu'un jour, vers les trois heures du soir, il vit venir s'abreuver le cheval qui faisait l'objet de ses convoitises, monté par un palefrenier de Merle, aux allures un peu gaies et joviales.

Profitant de cette occasion, Lerouge s'approche de ce dernier, et pendant que, par ses gestes et ses manières plus ou moins saugrenues, il l'amusait, il sort sa dague de son panier, et au moment où il y pensait le moins, se voyant seul, il lui porte un si violent coup en pleine poitrine, qu'il tombe renversé dans le bassin de la fontaine.

Pendant ce temps, et sans s'embarrasser des conséquences qui pouvaient s'en suivre, il sauta d'un bond sur le cheval, et le lançant à travers une partie de la ville, dans la direction du château du Tournel, il ne cessait de crier, pour qu'on le laissât passer : « *Plaço ! plaço ! laïssa passa ! laïssa passa ! lou chival de Merlé o las avivés !* »

Lerouge, en sortant de Mende, prit des chemins détournés et put parvenir, sain et sauf, avant que Merle n'eût eu connaissance de cet événement, dans les bois du Chayla d'abord, et puis au château du Tournel, où il fut largement récompensé et comblé d'éloges (1). La chronique ne dit pas quel fut le dénouement de cette affaire : si le cheval resta en possession du comte du Tournel, ou s'il fut réclamé et rendu à Merle.

La retraite de Merle n'empêcha pas la ville de Marvejols et celles des environs d'alterner entre la paix et le désordre jusqu'en l'année 1586, époque où, fatiguées des crimes et des attentats qui se commettaient sans

(1) *Annuaire du département de la Lozère*, 1843.

cesse, les populations pacifiques du Gévaudan s'adressèrent au roi Henri III, et le conjurèrent de venir à leur secours et de faire cesser ce fâcheux état de choses.

Leurs prières furent exaucées, car, quoique brouillé avec le duc de Joyeuse, son beau-frère (1), le roi ne laissa pas de charger ce dernier de rétablir l'ordre et la sécurité publique; non-seulement dans le Gévaudan, mais encore dans les pays d'Auvergne, du Velay et du Rouergue.

La ville de Marvejols avait alors une population de 6,000 âmes et avait pour ennemi juré le sire de St-Vidal, gouverneur et en même temps sénéchal du Gévaudan, homme très-puissant, qui conseilla fortement aux ennemis de prendre et d'incendier de nouveau la ville de Marvejols, leur promettant à cet effet son aide et son appui.

Le duc de Joyeuse en ayant été instruit, et bien qu'il eût à se plaindre de la ville de Marvejols (2), il se hâta de réunir son armée à Moulins, dans le Bourbonnais, et de marcher enfin sur Marvejols, qui était déjà menacé. En passant à Brioude, il apprit que l'amiral François de Colligny, comte de Châtillon et généralissime calviniste, avait déjà levé le siège de Compeyre, en Rouergue, et qu'il se disposait à venir s'opposer à ses desseins.

Cette nouvelle ne l'empêcha pas de continuer sa marche et, chemin faisant, d'aller assiéger le château de Malzieu, qui se rendit au bout de deux jours de siège, et

(1) Il avait épousé Jeanne de Bourbon, sa sœur.

(2) En mariant sa sœur avec le duc de Joyeuse, le roi Henri III lui avait donné la ville de Marvejols et le commandement du sénéchal de Beaucaire et de Nîmes; mais, sur l'opposition des consuls à ce traité, un arrêt du conseil d'Etat maintint la ville de Marvejols dans le domaine de la couronne, et débouta le duc de ses prétentions.

d'où il se rendit à Saint-Chély-d'Apcher pour y camper, le 10 août 1586, et laisser reposer ses troupes.

Le duc de Joyeuse n'était pas homme à se laisser intimider par cette nouvelle ; au contraire, en l'apprenant, il jura avec colère et dit qu'il allait assiéger Marvejols sans retard, et qu'après avoir fait passer au fil de l'épée tous les calvinistes qui s'y trouveraient dedans, il irait à la rencontre du comte de Châtillon, et Dieu sait comme il le traiterait.

Dès lors, le siège de la ville de Marvejols fut résolu. De grands préparatifs ont lieu de part et d'autre ; des ordres sévères sont donnés, et le siège commence le 13 août 1586, qui fut soutenu avec un grand acharnement pendant un mois entier, et où il se fit des prodiges de valeur.

Mais à ce sujet, écoutons le récit suivant de ce siège mémorable, que nous devons à un témoin oculaire, à ce qu'il paraît gentilhomme de l'armée de Joyeuse, et que nous empruntons à une notice sur Marvejols et aux archives départementales :

« Delà de Saint-Chély, il (le duc de Joyeuse) envoya reconnoître la place de Peyre, faisant mine de la vouloir assiéger, où fust faicte une escarmouche en laquelle beaucoup des nostres furent blessés et Cœur-d'Acier, soldat signalé, l'un des gardes de mon dit seigneur, tué ; Verdbois, blessé à travers le corps d'une arquebuzade ; Chicot y eut un cheval blessé par le col, qui tomba dessous luy ; le capitaine Muz, qui depuis fust blessé devant Maruèges, y reçut une arquebuzade en son mandil (casaque). Ceux de Peyre, voyant la contenance des nostres, s'attendoient au siège, et ceux de Maruèges ne s'en défioient et négligèrent le secours d'hommes qui leur

venoit, par la crainte qu'ils avoient de la diminution de leurs vivres qu'ils vouloient épargner. Ce que Monseigneur avoit fait exprès par ruse de guerre ; car sa personne mesme montroit vouloir tyrer droict à Peyre avec son armée et s'en estoit enquis le chemin à Saint-Chély, où le 12 du mois, il résolut d'aller à Maruéges, ville de nom l'une des principales du Gévaudan, se promectant la trouver moins garnie d'hommes qu'il ne l'eust trouvée s'il eust faict bruit de l'aller assiéger première que l'autre.

« Et vous marquerez que le séjour qu'yl fist à Saint-Chély, ce fust pour faire amener son artillerie, laquelle il falloir tirer à diverses fois par un mesme attelage ; ce que luy mesme, en personne, sollicitoit avecque toute vigilance et diligence, dont le plus laborieux capitayne eust pu s'aider, et quand yl avoit fait conduire une partie, il mandoit requérir l'autre ; laquelle ayant aulcunement faict marcher devant luy, laissa Peyre et marcha droict à Maruéges si hastivement qu'ils n'eurent le temps de se fortifier, encore qu'on trouve qu'ils avoient bien remué terre. M. de Savardin, maréchal de camp, eut la charge d'y couler la nuict avec deux régiments.

« Le mercredi, 15 du mois, Maruéges fust investie et Monseigneur n'avoit luy pour toutes forces qu'environ mille arquebusiers et quelques cent cinquante chevaux ; toutefois il les pressa tellement à son arrivée qu'ils n'eurent loisir de se recognoistre. Ceux de la ville bruslèrent quelques logis et firent une sortie et y eut grande escarmouche où plusieurs des nostres furent blessés. Le capitayne Muz qui commande aux arquebusiers à cheval de la garde de Monseigneur de Joyeuse, homme hazardeux et vaillant ; Rozilles, jeune gentilhomme de la maison de mon dict seigneur ; Nérasque, Labastide, Laroque, Bidet,

Charrières, son lieutenant, tués et plusieurs autres blessés et quelques uns tués ; mais enfin la contr'escape demeura aux nostres qui se logèrent près de leur fossé après avoir repoussé l'ennemi dans la ville.

« Et bien que nouvelles fussent venues de secours, pour favoriser ceux de la ville et tascher de lever le siège, Monseigneur, toutefois ne s'esmouvant de rien, continua tellement de fayre tout debvoir de les battre et assaillir, qu'il gaignoit d'heure en heure avantage sur eux, n'oubliant rien de l'office d'un capitayne vaillant et sage guerrier, n'espargnant non plus sa personne que le plus hazardeux soldat de son armée.

« Pour recognoistre l'ennemi que l'on disoit estre vers la Canourgue avec quelque troupe, il envoya Quonet et le marquis de Canillac, son frère le grand prieur de Tholoze, jeune seigneur de grande espérance qui ne demandoit pas mieux que d'avoir à jouer des mains ; mais l'ennemi adverti que l'on alloit le chercher, n'estant qu'à cinq lieues, s'estoit retiré de bonne heure (1).

« Le jeudy, 14, les deux mille lansquenets arrivoient qui renforcèrent le camp, comme aussy firent les deux régiments de Courtenay et du Pié du Fou.

« Les lettres de Marueges furent *entreprises* (interceptées) qui vindrent es mains de l'évesque de Mende, par lesquelles ceux de la ville promettoient merveilles à ceux de leur parti, de se garder et tenir bon contre le siège et qu'ils ne se missent en peyne de les secourir. Néanmoins tout le contraire de leur présomptueuse confiance advint par la bonne et vertueuse promptitude du chef et des assiégeans.

(1) L'armée de Châtillon, qui venait de Compeyre (Aveyron).

« Rien de *marque* (remarquable) ne fust faict jusques au lundy, 18 du mois, à cause de l'artillerie qui n'estoit encore placée; auquel jour, Monseigneur qui se mettoit à tous les jours pour diligenter toutes choses et quy à l'heure alloit au quartier du sieur de Courtenay recognoistre un lieu propre pour y mener et placer quatre pièces d'artillerie, afin de battre de ce côté là d'où l'ennemi tiroit souvent arquebuzades, encore que ce fust de nuit.

« Et Monseigneur pour contretirer ceux de la ville, fist venir près de luy quelque nombre d'arquebuziers, auxquels il commanda de tirer tous ensemble au lieu dont auroit été tiré dessus eux. Ce qui fust cause que ceulx du dedans placèrent un mousquet en cet endroit, du coup du quel, Monseigneur, fust blessé d'un esclat au dessus de l'oreille, près de la tempe gauche; mais sa blessure qui fust telle qu'il en eust un ou deux jours la fièvre, ne l'empêcha de vasquer toujours à l'assiégement déjà bien avancé. Ce jour mesme le canon du Puy arriva, et le mardy suyvant les deffences furent faictes et battues des quatre canons de Paris et quelques tours furent abattues; une enseigne faite d'une chappe d'église y fust prise et monseigneur *guerdonna* (récompensa) de cent écus le soldat quy l'alla quérir et la luy apporta. La contr'escarpe fust gagnée et le portail de la ville abattu.

« Le mercredy, faute de boulets, ne fust guère tiré; mais le jeudy, 21, fust la furieuse batterie de douze pièces départies en trois endroits, qui ne cessa depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; laquelle estonna tellement ceulx de Marués qu'y ils commencèrent à vouloir parlementer. Et Laroche quy commandoit en la ville, sur les dix heures de nuit, accorda au marquis de

Canillac de venir à composition ; ce que le dit marquis proposa à Mgr de Joyeuse le venant trouver où il donnoit ordre pour abattre la contr'escarpe quy empeschoit la batterie et pour se loger cette nuit dans le fossé luy mesme avecques les soldats.

« Mgr fust très aise de si bonnes nouvelles pour le désyr qu'yl a de sauver la vie des hommes. Sangeac, qu'ils demandèrent pour capituler avecques eux , y fust envoyé. Le lendemain , 22 , jour de vendredy, Rodés et Barrau, consuls , sortent pour traicter et contracter pour des ôtages ; mais ils en sont *refugés* (refusés). Et la capitulation fust conclue qu'ils sortiroient tous , les vies sauves , avecques l'épée et les capitaynes et non aultres , avec leurs aultres armes.

« Le dict jour, ils sortirent de la ville sur les deux heures et Mgr donna la charge de leur conduite au marquis de Canillac en la compagnie duquel se trouvèrent quelques gentils hommes , ulcérés d'injures particulières à eux faictes par quelques uns de ceux qui sortoient de Maruéges ; lesquels ne se purent contenir, qu'ils n'en frappassent quelcun, ce quy estant faict à la vue des lansquenets quy ne demandoient pas mieux , les convia par exemple, à se ruer sur les pauvres rendus.

« Cela eust passé plus avant par un plus grand désordre, sans que Monseigneur quy avoit l'œil à ce qu'il n'en advint point, accourut et non sans grande peyne apaisa tout, punissant rigoureusement quelques uns de ceulx quy firent le plus grand mal, tesmoignant combien telles desloyalles insolences de soldats luy estoient désagréables ne voulant manquer en rien quy soit de sa parole.

« La ville fust abandonnée au pillage ; pour quelques considérations , mesme en rafreschissemens de ce qu'yls

avoient enduré de disette de pain et de vivres jusques à la prise de la ville de Maruéges et à ce qu'ils eussent meilleur courage de suyvre Monseigneur au reste de ses entreprises.

« Après la prise de la ville de Maruéges, l'une des principales du Gévaudan, où se retirèrent la plupart des forces destinées pour cette armée, Mgr de Joyeuse faisant la revue trouva qu'y l'avoit près de luy trois à quatre mil arquebuziers françois; douze à quinze cents lansquenets et quatre à cinq cents chevaux, tant des ordonnances que volontaires. Lesquelles forces bien qu'assez petites pour ses entreprises, ne voulant laisser inutiles, mais ayant délibéré les employer au siège de Peyre..... »

Tels furent les faits qui eurent lieu avant la prise du château de Peyre, dont le duc de Joyeuse fit le siège immédiatement après celui de Marvejols, et où furent tirés, à ce qu'il paraît, 2,200 coups de canon (1).

Le siège fut opiniâtre de toutes parts. Néanmoins le château de Peyre se rendit, et, pour empêcher qu'il servit à l'avenir de repaire à Théodore de Bèze et à ses partisans, et pour punir en même temps le seigneur de ce qu'il les avait soutenus et donné retraite, le duc de Joyeuse, non-seulement fit démolir entièrement ce château, mais encore fit conduire le gouverneur à Mende, où il aurait été décapité, et enfouir sous les décombres de son château tout un matériel de guerre qui y resta jusqu'en 1632, époque où, sur un ordre du roi, messire de Machault, ministre, le fit dégager et conduire à Saint-Ambroix, et qui consistait en :

(1) Il paraît qu'au siège de Marvejols, il n'en fut tiré que 1,200 environ.

2 Pétards de métal,	1 Cuirasse de piquier,
1 Grand pétard en fer,	2 Brassals de piquier,
2 Petits pétards en fer,	1 Devant de cuirasse,
28 Grenades en fer de fonte,	14 Fourchettes de mousquet,
46 Grenades de terre rouge,	2 Serpentes d'arquebuse.

Il est facile de voir, en lisant la narration du siège de Marvejols qui précède, que son auteur s'est abstenu de parler du grand nombre d'atrocités qui s'y commirent en même temps que le pillage. Ainsi, il ne dit rien du massacre des habitants, qui de 6,000 furent réduits à 600; ni du brûlement de la ville, qui de 572 maisons dont elle se composait, fut réduite à 40, ainsi qu'il est établi par le rapport fait, le 24 novembre 1618, par les sieurs Pitot et Solier, maçons: Granier et Fraysse, charpentiers, aux seigneurs Delorn et Galières, trésoriers généraux de France, commissaires députés pour procéder à la vérification des ruines de Marvejols arrivées en 1586 (1).

Pour combler les lacunes de cette relation et satisfaire aux justes réclamations qu'elle soulève, nous croyons utile de faire connaître ici le résumé suivant d'une autre narration que nous avons fait, et qui nous paraît plus complète et plus impartiale : *Histoire mémorable des accidens arrivés à la ville de Marvejols, tirée du livre intitulé : « Trésors des histoires de notre temps, recueillis de plusieurs auteurs, par Simon Goulard, et imprimés à Genève par Jacques Crespin en 1628. : »*

« Marvejols, principale ville du Gévaudan, appartient même au Roi suivant les lettres patentes de nos rois Philippe de Valois, de l'an 1349; Charles VI et Charles VII; Louis XII, François I^{er} et Henri le Grand, et fut déclarée

(1) Manuscrit communiqué.

inaliénable de la couronne , fût-ce par apanage , dot , douaire , échange , vente ni sous quel prétexte que ce fût . Et de fait Henri III ayant donné la dite ville à messire Louis de Joyeuse en faveur de son mariage avec Jeanne de Bourbon , sa sœur , avec commandement au sénéchal de Beaucaire et de Nîmes et ordre de se mettre en possession de la dite ville , il y eut opposition formelle faite par messieurs les consuls , laquelle fût viduée au conseil et iceux maintenus en leur droit de demeure sous la seule couronne et puissance royale . Tout le pays du Gévaudan tenant le parti de l'Anglais devant le règne de Charles VII , la ville de Marvéjols toute seule pour le parti du roi , fit ci bien qu'après le départ des Anglais , le roi ajouta par lettres patentes à ses armes , en récompense de sa fidélité , une main armée , portant une fleur de lys d'or , marque très honorable qui témoignait de la reconnaissance la plus grande de ce prince .

« Par suite des factions de la Ligue , le roi était seul en butte . Le duc de Joyeuse , son beau frère , prit son parti et se mit en campagne à la tête d'une armée de 6,000 lansquenets , 4,000 hommes de pied , 2,000 chevaux et la *crème* de ce qu'il y avait de mieux dans le parti de la Ligue , et fond dans le Gévaudan pour combattre son autre beau frère Henri le Grand , roi de Navarre , prétendant au trône de France , assiége la ville de Marvéjols , la prend par composition et malgré sa foi donnée la rase , brûle et détruit .

« En se rendant à Marvéjols il passe au Malzieu , où il fit pendre et étrangler les principaux habitants pour lui avoir résisté , et de là se rendit après devant Marvéjols le 1^{er} 15 août 1586 , où il y eut de grandes escarmouches à l'approche . Le lundi suivant , un coup de canon ayant été tiré pu camp , le trompette du duc de Joyeuse sonna et

somma les habitans de se rendre, qui ne lui répondirent rien, pas même le lendemain. Alors la batterie commença à jouer en trois endroits. Malgré quelques blessures reçues par quelques assiégés, la ville se défendit ; mais le gouverneur (1) s'étant rendu le 21 du même mois, les habitans sortirent sains et sauves avec bagages, suivis de leurs femmes et de leurs enfans. La ville fut abandonnée au pillage.

« Les habitans , au nombre de 5 à 6,000 , sortirent le 22 août à deux heures de l'après midi ; mais dans leur fuite ils trouvèrent l'armée de Joyeuse, qui exerça sur eux toute espèce d'outrages et de fureurs , malgré les ordres sévères du duc de Joyeuse , en sorte que la rivière était toute rougie de sang.

« Dès lors tout fut à la débandade et on vit des maris tués entre les bras de leurs femmes et de leurs enfans ; les femmes et les filles , tuées , meurtries et violées ; les enfans immolés et jetés à l'eau. On vit une femme enceinte , dont le fruit qu'elle portait sortait par une plaie qu'on avait faite à son ventre ; un père qui portait son enfant sur ses bras, décapités ensemble, et un autre coupé en deux. La sœur de Pierre Clavel , fondeur, voulant les défendre, reçut vingt deux coups d'épée. Antoinette Boissonade , jeune veuve , fit telle résistance pour n'être pas violée que les soldats lui coupèrent une mamelle et la jetèrent dans un puits. M^e Pélissier, Jean , notaire royal et greffier de la terre de Peyre, s'étant sauvé en chemises se rendit à des moissonneurs qui l'assommèrent à coups de leviers et lui fendirent le ventre avec leurs faucilles et y fouillèrent dedans croyant qu'il avait mangé de l'or.

(1) Laroche.

« Le duc de Joyeuse ayant appris que ses ordres avaient été méconnus, monta à cheval, et suivit de quelques gentils hommes, courut au camp et tua un de ses hommes, nommé *Cœur de fer*, et fit panser et soigner les blessés. Une jeune fille de dix huit ans, pour éviter d'être violée, préféra se jeter du haut d'un rocher, ce que le duc de Joyeuse ayant appris, voulut assister à son enterrement. Le lâche Laroche, gouverneur de Marvéjols, se sauva à Saint-Jean-de-Gardennengue, où ses hardes lui furent rendues *incognito*.

« Le duc de Joyeuse fit ensuite relacher tous les prisonniers et les conduire dans sa tente, où ils furent traités et nourris, mais non sans être maltraités, car l'un d'eux, Pierre Sauvage, mourut bientôt de ses plaies. Louis Faybesse fut précipité du haut d'un rocher sur le chemin de Chirac par des soldats qui faisaient semblant de le conduire.

« Les malheureux qui étaient restés dans la ville n'eurent pas meilleur sort, car les régimens de Laverdun et de Saint-Vidal, étant entrés dans la ville, égorgèrent tout ce qu'ils trouvèrent. Louis Prin, chanoine, âgé de soixante cinq ans, fut massacré et sa barbe brûlée. Peyrot, Antoine, autre chanoine, âgé de quatre vingts ans, étant dans son lit malade, fût jeté par la fenêtre; Etienne Puget, maréchal, fut pendu pendant trois fois par les pieds, ainsi que Jean Mendras, pour en tirer une rançon. Antoine Rabier, tailleur d'habits, outre les plaies dont il était couvert, fut réduit à une faim extrême qui le fit mourir. Un jeune homme du nom de Fréron, fut contraint de creuser une fosse, dans laquelle, une fois terminée, il fut jeté et enterré tout vif, parce qu'il n'avait pu payer la rançon qu'on lui exigeait, etc., etc.

« Le duc de Joyeuse et le sire de Laverdun entrés dans la ville firent publier que ceux qui avaient des prisonniers eussent à les rendre sous peine de mort. L'armée demeura dans Marvéjols quatre ou cinq jours et Dieu sait les ravages affreux qu'elle y commit pendant tout ce temps.

« Le 25 août suivant on s'occupa du rasement des murailles, tandis que les mulets de St-Flour, de Mende, etc., transportaient les meubles ayant quelque valeur et les vivres des malheureux habitants. Deux jours après, l'armée se retira au château de Peyre, tandis que par ordre des sieurs Vidal et de Laverdun les ravages et les atrocités en tout genre continuaient dans la ville.

« Le 8 septembre, sanit Vidal fit mettre le feu aux quatre coins de la ville, en commençant par la maison du capitaine Laubin, en sorte qu'il n'en resta que quarante ou cinquante maisons qui furent sauvées par un chanoine, nommé Jean Couy. Les malheureux qui échappèrent furent se cacher dans les alentours où ils périrent de faim, entr'autres la femme de Pierre Bony, fille du capitaine Vachery, qu'on trouva morte avec sa petite fille qui lui tétait encore le sein. Vachery son père et Jean Duprat qui s'étaient retirés vers Chirac et tant d'autres qui sont morts d'inanition et de fatigues.

« Enfin deux jours après, le gros de l'armée s'achemina vers le château de Peyre, lequel se rendit à discrétion avec le gouverneur et plus de cent hommes, à la condition qu'ils auront la vie sauve. Mais on ne leur tint pas promesse, car au sortir du château, le gouverneur fut conduit à l'évêque de Mende, son ennemi juré, qui lui fit couper la tête et dont le corps, coupé en quatre quartiers fut exposé aux fourches patibulaires sur le grand chemin de Saint-Chély. Le château fut rasé et les soldats dis-

persés dans toutes les terres de Peyre où ils furent victimes d'une infinité de cruautés (1). »

En rapprochant ces deux relations l'une de l'autre, il est facile de se convaincre qu'elles n'appartiennent point au même parti, et que chacun d'eux a su lui donner la couleur qui lui convenait et qu'il arborait avec orgueil à cette époque.

A peine le triomphe du duc de Joyeuse fut-il connu du roi Henri III, qu'il s'empressa d'écrire aux députés du pays la lettre suivante :

« Très chers et bien amez, la réduction de la ville de Marvéjols en nostre obéyssance, nous a esté très agréable pour l'utilité que noz bons subietz de nostre pays de Gévaudan et aultres circonvoysins en recevront. Et afin de les délivrer de l'apprehension qu'ils pourroient avoir de retomber aux accidents et désordres que l'occupation de la dicte place a produitz pendant qu'elle a resté ez mains de nos adversaires, s'ils venoient de rechef à s'en emparer, nous avons trouvé bon, suyvant la supplication que vous nous avez faicte, qu'elle soit demantellée et les forteresses d'ycelle abattues, ni plus ni moins que celles du Malzieu, dont nous envoyons présentement à nostre très cher beau frère, le duc de Joyeuse, les commissions nécessaires pour y faire travailler, vous assurant que pour vostre singulière loyauté et dévotion à nostre service, nous favoriserons toujours ce qui sera de vostre salut et conservation et de la tranquillité de la province.

« Donné à Paris, le vii^e jour du mois de septembre 1586.
Signé : Henri. » (2)

(1) L'original. communiqué.

(2) Arch. départ. — Burdin, *Mémoires hist. sur le Gévaudan*.

En vertu des ordres donnés au duc de Joyeuse par le roi, le sieur de Saint-Vidal et l'évêque Adam de Heurtelou conclurent, le 14 septembre 1586, un accord par lequel les capitaines de Costeregard, Laroche et d'Espinasse, sieur de Sallèles, prenaient l'engagement, *moyennant la somme de deux mille écus, de razer et desmolir dans trois septmaines ou un mois au plus tard ce qui restoit des fortifications de Marvejols, à la réserve de celles du fort, ou citadelle (1).*

Enfin, la mort du roi Henri III étant survenue peu de temps après, on sait dans quelles circonstances, et son frère Henri IV, qui lui succéda, ayant pris en affection la ville de Marvejols, qui tenait son parti, lui fit un don très-considérable pour l'aider à relever les fortifications qui avaient été démolies et rasées avant son avènement. De plus, suivant ses ordres, le gouverneur du Gévaudan, de Montmorency-Fosseuse, envoya le baron de Montpézat à Marvejols pour y installer, dans les quarante maisons qui restaient, le peu d'habitants qui avaient échappé lors du siège.

Les calvinistes qui purent échapper ne reparurent plus, ou du moins dans une attitude agressive, jusqu'à l'abjuration d'Henri IV, qui eut lieu en 1593.

A cette époque, malgré leur bouderie contre ce bon roi, ils demandèrent à faire leur soumission, qui leur fut accordée et sanctionnée en 1598, sept années après la promulgation de l'édit de Nantes, qui eut lieu le 13 avril de cette année même, et qui leur permettait d'exercer librement leur culte. Dès lors un temple fut établi, et on vit les deux cultes avoir lieu côte à côte, avec assez de

(1) Burdin, *Mémoires hist. sur le Gévaudan*.

tranquillité, mais non sans quelques provocations réciproques, qui se terminaient parfois désagréablement.

L'acte de soumission fut dressé le 12 novembre 1598, sur la grande place de la ville, en présence de tous les habitants réunis, et fut signé le même jour, dans la grande salle de l'hôtel-de-ville.

Dans cet acte, dont nous regrettons vivement de ne pouvoir faire connaître toute la teneur, il fut stipulé entre autres choses : 1° que les calvinistes paieraient à la ville de Marvejols la somme de douze cents livres tournois en dédommagement des frais considérables qu'ils lui avaient occasionnés; 2° qu'ils déposeraient toutes les armes entre les mains des consuls; 3° qu'ils prêteraient serment, individuellement, de rester dorénavant toujours fidèles à la cause royale; 4° que chaque parti exercerait son culte librement et sans trouble; 5° qu'ils vivraient le plus fraternellement possible, etc., etc.

Des lors la ville de Marvejols fut assez tranquille; mais elle avait été si cruellement maltraitée et ruinée, que pour la relever les habitants s'adressèrent au bon roi Henri IV, pour qu'il leur vint en aide. Ce grand prince, en reconnaissance de ce qu'ils l'avaient fortement soutenu contre la Ligue, leur permit, en 1601, non-seulement de reconstruire leurs maisons, mais encore de relever les murailles de la ville, qui avaient deux cent soixante-deux cannes d'enceinte, cinq pieds d'épaisseur, douze demi-lunes, cinq bastions et sept meurtrières. Les fossés avaient six cannes de largeur, sur une profondeur d'une canne. Cette réparation coûta 55,000 livres.

Pour leur venir en aide, il leur abandonna tous les deniers extraordinaires pendant neuf ans, les impositions ordinaires pendant vingt ans, et leur fit, en outre, un don de 600 livres pendant six ans.

En reconnaissance de cette généreuse et insigne faveur, la ville fit graver sur ses trois portes, qui sont encore debout, les inscriptions diverses suivantes, qui existent encore :

Porte du Soubeyran.

« Pour avoir déchassé l'Anglais de ma province,
« Je porte d'une main la belle fleur de lys (1).
« Pour avoir soutenu le grand Henri, mon prince,
« Par fer, par feu, par sang, presque je défailis.
« Mais ores ce grand roy, faisant Astrée naistre,
« Dans le cœur des François, follement désunis,
« Marvéjou la bruslée, ainsin, comme un phénix,
« A fait, malgré le feu, de ses cendres renaistre. »

Porte de Chanelles.

« Immani hostium regni conjuratio, ne funditus perieram, anno 1586, sed augustissimus rex Henricus IIII, patriæ Pater, me restituit, 1601. »

« En 1586, j'ai été détruite de fond en comble par la cruauté des ennemis de la Ligue ; mais le roi très-auguste Henri IV, Père de la patrie, m'a relevée en 1601. »

Porte du Théron.

« Hos muros dirutos, et solo æquatos, ad restaurandos cineres suæ urbis, in pristinum statum restituit, Henricus IV, rex invictissimus, P. P. (Patriæ Pater), ut urbis sic Galliæ instaurator. »

« Ces murs ont été détruits et rasés ; mais l'invincible roi Henri IV et Père de la Patrie, a fait renaître la ville de ses cendres, et, en la rendant dans son premier état, a été ainsi le restaurateur d'une ville de France. »

(1) Jadis les armes de la ville de Marvejols portaient d'azur à trois tours d'argent maçonnées, ouvertes et ajourées de sable. Le roi Charles VII, en reconnaissance de sa fidélité, « luy octroya, en outre, pour cimier, une main armée, arborant une fleur de lys d'or au dessus de la plus grande tour. » (Veiron, Chroniq.)

Il paraît que cette faveur était alors considérée comme une des plus grandes que l'on pût recevoir.

La ville de Marvejols avait déjà été dotée, l'année précédente, d'une horloge publique pour servir à son utilité et à sa commodité. Cette horloge, due aux libéralités incessantes du roi Henri IV et des consuls, fut donnée à prix fait à Louis Masque, « *maistre orlogeur, pour le prix de soixante un écus* (1). » On lui donna pour timbre une cloche pesant dix quintaux, qui avait coûté six cents livres, et on plaça le tout sur une tour que le roi avait ordonné de construire, en 1596, sur la place, pour servir de lieu d'observation, et qui a servi à l'horloge jusqu'à la fin de l'année 1869, époque où elle s'est écroulée pour cause de vétusté. En même temps, le roi ordonna qu'un poids public et une mesure de blé seraient établis sur la place publique de Marvejols (2).

En 1644, par suite des pluies qui tombèrent avec une abondance très-grande pendant tout le printemps et l'été, les vivres furent si chers à Marvejols, et si rares, que les habitants se virent sur le point de mourir de faim et d'évacuer la ville.

Heureusement que l'année d'après fut meilleure, et qu'elle leur permit de se remettre un peu de cet état de dénûment et de tristesse qu'ils venaient d'éprouver.

Mais à peine ils sortaient de cet état affreux, qu'il se virent frappés d'une surcharge d'impôts tellement onéreuse et vexatoire, que malgré les peines dont ils étaient menacés, ils imitèrent les autres habitants du royaume, se révoltèrent et refusèrent de la payer.

Cette sédition, qui eut lieu en 1646, dura deux mois. Pendant tout ce temps, un grand nombre d'entre eux

(1) Veiron, manusc. communiqué.

(2) *Ibidem*.

furēt emprisonnés, et même plusieurs périrent dans les cachots. Elle ne prit fin que lorsque le ministre Mazarin eut diminué le chiffre de cet impôt, et qu'il en eut borné la levée à deux ans consécutifs.

Depuis lors, la ville de Marvejols fut tranquille jusqu'en 1685, époque où, par suite de la révocation de l'édit de Nantes et des dragonnades, les esprits des calvinistes s'exaltèrent de nouveau, et surtout dans le pays des Cévennes. Ceux de Marvejols ou des environs, en nombre assez considérable, firent cause commune avec eux et s'emparèrent de Grèzes et du Buisson, ayant à leur tête un gentilhomme nommé Andrédieu.

Les excès qu'ils commettaient dans le voisinage étaient tellement tyranniques que le marquis de Portes, gouverneur du Gévaudan, de concert avec l'évêque de Mende, et aidé d'un grand nombre de gentilshommes du Gévaudan et du Vivarais, ayant à leur tête le baron d'Apchier, attaqua les ennemis avec vigueur, et, après les avoir taillés en pièces, s'empara du village de Grèzes après huit jours de siège. Andrédieu, qui y commandait, obligé de capituler, sortit néanmoins de la place avec ses gens, libres et *leurs vies sauvées*, et se retira en Auvergne, son pays natal, *honteux et confus comme un renard qu'une poule aurait pris* (1).

Cette victoire jeta une si grande panique dans l'âme des calvinistes de Marvejols, que, soit lassitude ou crainte, le plus grand nombre d'entre eux demanda à se soumettre et à rentrer dans le giron de l'Eglise catholique et romaine.

(1) *Mémoires hist. sur le Gévaudan.*

L'abjuration générale ayant été fixée au 7 octobre 1685, elle eut lieu publiquement et solennellement dans l'église, en présence de Mgr Beaudry de Piencourt, évêque de Mende, et de Charles de Saint-Alban, comte de Morangiers, bailli du Gévaudan et gouverneur de Marvejols, assistés de noble Pierre d'Imbert, doyen de l'église collégiale de Marvejols, et de tout son chapitre (1).

Le lendemain de cette imposante cérémonie, les nouveaux convertis se rendirent à l'hôtel-de-ville et y signèrent la déclaration qu'ils firent, à seuls ou à plusieurs, de renoncer pour toujours au calvinisme et d'embrasser la religion catholique, apostolique et romaine.

Huit jours après, 16 octobre, le roi Louis XIV fit vendre les matériaux du temple protestant, dont la démolition avait été ordonnée, et le 18 du même mois, ils furent acquis par les syndics des couvents des Jacobins et des Cordeliers, pour 150 livres, au profit de la ville (2).

Malgré cela, un certain nombre d'entre eux restaient encore insoumis et semblaient même vouloir pactiser de nouveau avec leurs coreligionnaires des Cévennes, qui avaient déjà levé l'étendard de la révolte. Le roi Louis XIV, outré de tant de résistance, à l'instigation de son ministre Louvois, résolut d'en faire une extermination générale s'ils persistaient dans leur opiniâtreté. En conséquence, tandis qu'il envoyait des missionnaires accompagnés de

(1) *Annuaire du département de la Lozère*, 1843.

(2) Veiron, manusc. communiqué. — Ce temple était situé rue Daurade, vis-à-vis la rue Bellaco, depuis ancienne maison de M^{me} veuve Bont, née Trescazals de Marence, actuellement de M. de Marnhac. On voit encore le haut de la porte de ce temple au coin nord de cette maison, et intérieurement quelques fragments des arceaux de la voûte.

dragons dans toutes les villes de France, pour y prêcher la religion catholique et l'anéantissement de la religion protestante, il ordonna aux consuls de Marvejols de se procurer neuf quintaux de poudre, douze quintaux de balles, trois demi-piques, dix hallebardes, deux mille fusils, cent *bayonnettes* et trois tambours.

Il ordonna, en outre, que les ponts seraient réparés, qu'une exacte garde bourgeoise aurait lieu nuit et jour à toutes les portes de la ville, et exigea que toutes seraient fermées, à l'exception de celle du Théron. Tous ces préparatifs avaient pour but de résister, le cas échéant, aux attaques des fanatiques des Cévennes (1)

Cette mesure fut très-prudente, mais inutile, car les camisards des Cévennes ne parurent point en nombre, et les calvinistes opiniâtres de Marvejols ne crurent pas devoir résister davantage, ainsi que ceux de Saint-Léger-de-Peyre, et se soumirent peu à peu aux prédications évangéliques du célèbre abbé de Langlade du Chayla, ancien missionnaire de la Chine, que le roi avait chargé d'évangéliser le Gévaudan (2). En sorte qu'en 1697, la

(2) Il fut massacré au Pont-de-Montvert par les calvinistes, en 1702. ville de Marvejols redevint ce qu'elle avait été autrefois, c'est-à-dire entièrement catholique, et adhéra à la paix générale qui fut publiée à Marvejols le 20 décembre de cette même année (2).

Avant d'obtenir ce résultat, l'abbé du Chayla avait évangélisé plusieurs fois à Marvejols, à Saint-Léger et aux environs. Il en imposait, non-seulement par son talent et son maintien grave et digne, mais encore par l'escorte de

(1) Veiron, manusc. communiqué.

(2) Veiron, manusc. communiqué.

six dragons qu'il avait, d'après l'ordre royal suivant et de M. de Lamoignon, alors gouverneur du Languedoc :

« Il est ordonné aux consuls des communautés où se présentera M. l'abbé du Chayla, de nourrir les soldats qui seront à sa suite.

« Fait à Nismes, le 9 octobre 1689. Signé : De Lamoignon. » (1)

Il paraît que sa première visite à Marvejols ne fut pas sans résultat, car le 15 décembre suivant, 40 dragons, commandés par le capitaine Pézarche, étant arrivés à Marvejols en garnison, et logés exclusivement chez les nouveaux convertis, par ordre du gouverneur de Lamoignon, l'abbé du Chayla crut, dans l'intérêt de ces derniers, de réclamer contre cette charge et devoir écrire, en conséquence, à M. de Lamoignon, pour le prier de dispenser la ville de cette garnison. Il reçut la réponse suivante :

« Monsieur, je ne crois pas vous avoir promis que Marvejols serait sans troupes, car je sais, il y a longtemps, qu'on n'a pas pu se dispenser d'y en mettre; mais elles ne seront pas à sa charge, si on exécute ce que j'ai ordonné pour la discipline, l'ordonnance que vous me demandez pour le fourrage, et un ordre qui exempte de logement les anciens catholiques. Je suis tout à vous.

« Nismes, le 19 décembre 1689. Signé : De Lamoignon. » (2)

M. de Lamoignon adressa, en même temps, aux consuls de la ville les deux ordonnances suivantes, qui ont trait, l'une au fourrage et l'autre à l'exemption du logement,

(1) *Bulletin de la Société d'agricult., etc., de la Lozère*, 1866.

(2) *Bulletin de la Société d'agriculture, etc., de la Lozère*, 1866. — On appelait anciens catholiques les nouveaux convertis.

qui faisaient l'objet de la lettre écrite par l'abbé du Chayla à M. de Lamoignon, et qui eurent leur exécution immédiate sans réclamation aucune.

Ordonnance pour le fourrage.

« Nicolas de Lamoignon, chevalier, comte de Launay, Courson, seigneur de Brie, etc., conseiller d'Etat, intendant du Languedoc.

« La compagnie de Pézarche du régiment de dragons de Lalande, étant logée à Marvejols, il est important de donner des aydes aux nouveaux convertis pour le fourrissement du fourrage quy est nécessaire pour le service des chevaux de la dite compagnie,

« Nous ordonnons que les nouveaux convertis de la paroisse de Chirac fourniront 400 quintaux de foin; ceux de Saint-Laurent-de-Muret, 200 quintaux; ceux de Salèles, 100 quintaux; ceux du Monestier, 50 quintaux; ceux de Servièrès, 80; ceux de Montrodat, 50; ceux de Saint-Léger, 20, etc., etc.

« Lequel foin sera porté au dit Marvélols par les nouveaux convertis des dites paroisses. A quoy faire ils seront contraints, sauf répartition entre eux.

« Fait à Nismes, le 19 décembre 1689. Signé : De Lamoignon. Et plus bas : Par Monseigneur, signé : Letellier. » (1)

Ordonnance pour le logement.

« Il est ordonné aux consuls de Marvélols de ne point donner de logements des dragons qui sont en quartier au dit Marvélols, aux anciens catholiques.

« Fait à Nismes, le 19 décembre, etc. » (2).

(1) *Ibidem.*

(2) *Ibidem.*

Les dragons restèrent encore à Marvejols jusqu'au 3 mars 1690, et les ordonnances susdites reçurent leur pleine et entière exécution, ainsi que le prouve la quittance suivante :

« Nous Charles de Pezarche, capitayne de dragons, dans le régiment de Lalande, certifions à tous ceux qu'il appartiendra, comme les consuls et habitans de Marvejols, nous ont fourni et administré les logements et vivres nécessaires, depuis le 13 décembre dernier, jour de nostre entrée, jusques à ce de nostre départ..... le tout suyvnt les ordres du roy.

« En témoin de quoy nous sommes soussignés, à Marvejols, le 13 mars 1690. Signé : Pézarche. » (1)

Enfin, malgré que cette guerre intestine, où périrent plus de 14,000 hérétiques ou catholiques, continuât dans les Cévennes à l'instigation de Cavalier et de plusieurs autres, non moins exaltés que lui, les habitants de Marvejols, oubliant leurs démêlés et désirant vivre en paix, pactisèrent ensemble et se tournèrent vers le commerce, qui fait encore leur principale industrie et leur bien-être. Malheureusement la révolution de 89 vint paralyser un moment cette tranquillité, et les plonger dans de nouveaux malheurs.

Nous ne parlerons pas des troubles, des crimes, des violences et des scènes scandaleuses et malheureuses qui ont eu lieu, à cette époque, dans l'enceinte de la ville de Marvejols, ni sur ce temps où les effets d'une sage et bienveillante administration étaient toujours paralysés par la licence et l'arbitraire. Tout le monde les connaît, et bien

(1) *Bulletin de la Société d'agricult., etc., de la Lozère, 1868.*

des cœurs y sont sensibles et saignent encore. Bien loin de les rappeler, jetons un voile très-épais sur tous ces maux et tâchons de conserver, par tous les moyens possibles, cette tranquillité et cette harmonie qui leur ont succédé et qui font, en même temps, et le bonheur de la population et l'agrément du séjour de la ville.

Il nous suffira de dire que Marvejols fut, à cette époque, le théâtre d'une infinité de désordres qui eurent pour auteurs quelques hommes ignobles dont l'opinion publique a déjà terni la mémoire, et que le Ciel a sans doute récompensés selon leurs mérites. Qu'ils reposent en paix !

IX. — PESTE DES ANNÉES 1720, 1821 ET 1722.

Malgré sa position topographique, on a vu, dans l'ancien pays du Gévaudan, sévir plusieurs affreuses contagions épidémiques, et y faire beaucoup de ravages ; mais outre que la nomenclature en serait trop longue, nous nous bornerons à mentionner ici celle qui attrista la ville de Marvejols et ses environs, de 1720 à 1722.

Dans le courant du mois de septembre 1720, le bruit se répandit à Marvejols que la peste avait déjà apparu à la Canourgue, et qu'elle menaçait d'envahir le pays. Une panique générale s'empara de tous les habitants de cette ville, à tel point que les consuls furent obligés de faire fermer les portes, d'empêcher toute espèce de communication extérieure, et de prendre enfin toutes les mesures de précaution et de prudence que commandait, en pareil cas, une situation à la fois si pénible et si redoutable.

Un règlement sanitaire fut dressé en toute hâte à l'hôtel-de-ville, et mis à exécution immédiatement, avec toute la rigueur possible, par le bailli et les consuls. Ce document, que la sagesse et la prévoyance ont dicté, est trop précieux pour qu'il ne trouve pas ici sa place :

Règlement sanitaire pour la ville de Marvejols.

1° « Les portes de Chanelles et du Soubeyran seront fermées jusqu'à nouvel ordre ; celle du Théron, seule, sera ouverte pendant le jour, et encore les étrangers n'y passeront qu'après un contrôle sévère.

2° « Le logement en ville sera refusé aux muletiers et autres personnes venant de la Canourgue, du Bas-Languedoc et autres lieux soupçonnés.

3° « Les étrangers établis depuis peu de temps dans la ville, seront soumis à une visite médicale, et seront chassés s'ils sont reconnus malades.

4° « Les valets de ville feront, tous les jours, commandement exprès de nettoyer les rues et recoins, et de porter les fientes hors la ville et le plus loin possible.

5° « Des médecins-inspecteurs seront nommés, ainsi que des gardiens aux portes, qui rempliront leurs devoirs en personne, avec ponctualité et conscience.

6° « Les personnes qui deviendraient malades, ne serait-ce que d'une indisposition, devront être dénoncées aux consuls, sous les peines les plus sévères, afin de les vérifier et en connaître la cause.

7° « Il sera procédé à l'ensevelissement des morts de la ville avec toute la précaution nécessaire, afin d'éviter des exhalaisons nuisibles à l'état sanitaire de la ville.

8° « Un grenier à blé sera établi pour subvenir aux besoins de la population de la ville.

9° « Les consuls nommeront quatre personnes de remarque de la ville pour les relever de leurs fatigues en cas de besoin.

10° « Enfin pour calmer l'*ire* (colère) de Dieu, tout blasphémateur de son saint nom, sera dénoncé aux consuls par ceux qui l'auront ouï blasphémer et chassés de la ville après une condamnation judiciaire à des peines corporelles. » (1)

Malgré l'observation rigoureuse de ce règlement et les précautions qui furent prises, la peste fit son apparition dans les environs et enfin dans la ville et Dieu sait la panique qui s'en suivit ! Mais à ce sujet, lisons la relation suivante qui, en outre, des détails intéressants qu'elle donne, prête à la curiosité un nouveau charme par la naïveté et l'ancienneté de son style :

Briefve relation de la terrible maladie de la contagion, arrivée pendant les années 1720 et 1721.

« Il y a une foire, tous les ans, au mois de septembre, au lieu de Saint-Laurens de Rives dol (Rive d'olt). Arrive qu'en l'année 1720, un des habitans du lieu de Corrigiac (Corréjac), il va à cette foire à cause de ses affaires. Il fist, par son malheur rencontre d'un forçat des galères, nommé Guillaume Boyer quy avet désarté de la ville de Marseille, là où étet l'infection de cette grande et terrible maladie, de la contagion quy avet presque mis à mort tous les habitans de cette considérable ville.

« Ce peysan de Corrigiac ayant faict rencontre de ce forçat, firent connaissance, alèrent boire ensemble, luy

(1) Extrait de l'original trouvé dans les archives du château de Canillac.

vandit quelques ardes pestyférées qu'il avet sur luy. Après quoy ce pauvre peysan ne sachant, ne faisant point réflexion à cette dangereuse maladie, aporta chez luy ses ardes pestifiérées, en print le mal, s'entretien avec ses voisins, leur communique cette maladie quy fust cause que très tous de ce village moururent du depuis ; ons a faict bruller toutes leurs maisons, sa faict une grande compasion de voir.

« Le lendemain du retour ce pauvre peysan pestiféré de Corrigniac, venant par son grand malheur de la foire de Saint-Laurens de Rive d'oït, san va à la Canourgue à cause de ses affaires, y ayant de fréquentes connaissances, va boire avec des habitans, s'entretien avec leurs ainsin qu'il avet acoustumé.

« Cette communication fust cause qu'il leur donna cette dangereuse maladie de la contagion quy a réduit les habitans en un petit nombre quoyque secourus de messieurs les médecins, chirurgiens et apoticaire. Le bruit de cette grande mortalité fust bientôt publié. Ons y envoya à cette considération des gens de guerre tout aux environs, y faisant une exacte garde nuit et jour avec diligence. Ons travaillia à y faire des barrières à dessain d'empescher que cette maladie n'eust pas de plus grandes suites.

« Les habitans de Marvéjols ayant appris d'assuré que cette terrible maladie de la contagion estoit tant au lieu de Corrigniac que à la Canourgue, messieurs les consuls firent fermer les portes royales de la ville à la réserve de celle du Théron, là où il y avet une exacte garde bourgeoise avec ordre à l'horologeur de sonner tous les soirs la retraite.

« Le quatorzième juin 1721 arrivèrent icy en cette

ville trois compagnies de soldats fantassins. On les logea dans les maisons bourgeoises. Ils aydèrent à la garde bourgeoise pendant le mois de juin et partie de juillet, après quoy leurs vint un ordre, le 29 juillet de déloger. Une compagnie san va mestre ses tantes à la métairie de Rouby ; l'autre du côté de Saint-Latger (Saint-Léger) et l'autre à côté du village de Berlières. Ils restèrent là jusques à ce que l'ordre vint de faire des barrières dans le terroir de cette ville, ce qui feut exécuté au grand préjudice des habitans auxquels n'étoit pas permis d'achever de faire la récolte de leurs blés. On entendet distinctivement la ville en hors crier toutes les nuicts : *soldat, prenez garde à vous*. Une autre nuict on disoit : *sentinelle, prenez garde à vous !*

« Messieurs les officiers des dites trois compagnies des soldats voyant d'assuré (au sûr) que cette maladie avet adéjà (déjà) saisi presque tous les habitans des villages les plus proches et qu'ils se trouvoient environnés de toutes pars de cette maladie contagieuse à cette cause levèrent le siège, lesquels ayant abandonné le terrain des habitans de cette ville en diligence, alèrent ramasser chacun leurs blés, mais malheureusement ses sentinelles les heurent changet tout contre leurs barrières ny ayant laissé que non süllement la paille et le blé on les portet aux lieux les plus proches là où ils le vandoient où fesoient eschanges avec du pain, viande, fromage et burre. Non contents encore du blé, qu'ils firent un grand ravage des fruits des arbres, ils coupoient tant portails que portes des pièces, duquel bois de la ville en hors, on voyet le long des barrières des grands feux qu'on faisoit pendant toutes les nuicts. Ils tomboient les murailles, fesoient de grands chemins le long de vignouure (vignoble) de telle façon que sa faisoit compassion de voir.

« L'épouvantable maladie de la contagion estant été découvert en ceste ville, Messieurs les consuls firent venir en dilligence un médecin de Montpellier, un chirurgien de Paris, tous les médecins, chirurgiens et apoticaire de la ville furent employés à tacher de secourir les habitants quy commencent destre dans une grande affliction.

« Les très révérends pères Cordeliers de cette ville voyant cette communauté affligée de cette maladie, ils baillièrent leur église et couvent pour l'infirmierie et leur enclos pour servir de simetière au grand nombre de morts qu'il y avet journellement. Ons y fist faire tout autour des portes, une barrière à la porte de laquelle il y avet un sentinelle pour empescher la communication des malades quy y estoient dedans.

« M. de Rothe, commissaire du roy, se transporta jusques au Pont Pessil. Il nomma à sa place pour gouverneur de cette ville, M. le baron de Prades, à dessain d'avoir soin de ceste pauvre communauté entièrement désolée.

« Pendant cette calamité journalière des morts, les portes des boutiques des marchands, chirurgiens, cabarets, boulangers et généralement toutes estoient fermées. Ons ne voyet que rarement des personnes par les rues. Il semblet que tous les habitans estoient morts ; ons n'oset s'approcher l'un de l'autre.

« A dessain de soulager les grandes afflictions des pauvres habitans ons fist venir une vingtaine de soldats avec leur sergent. Ons leur bailla la maison de Richard, voiturier pour cazerne, et après changèrent leurs lits à la alle de la place. Ensuite ons leur bailla des boutiques quy sont autour de la place, leur estant plus commodes.

« Il falet par des grandes violences tacher d'avoir des

hommes à fère les fosses d'un sy grand nombre de morts qu'ons feset dans l'enclos des T. R. P. Cordeliers à cause de la crainte qu'ils avet de prendre cette dangereuse maladie de la contagion.

« Parmi les rues ons n'entendet que pleurs, cris, plaintes, engoisses, lamentations, jumissements, soupirs, regrets, le père et la mère de leurs enfans, les enfans de leur père et mère, le mary de sa femme, la femme de son mary, l'oncle de son neveu, le neveu de son oncle, cestoit une calamité qun cœur de roche auret eu peyne d'y résister.

« Du commencement de cette terrible maladie, ons avet employé des hommes pour apporter les malades dans l'infirmierie et les morts aux fosses du pré des R. P. Cordeliers. Ons leur donna le nom de *corbeaux* et ons luy fist mestre un ruban blanc au chapeau à dessain de les mieux connaistre, et de ne s'approcher pas deus, mais la grande violence de ce mal causet en brief leurs morts.

« M. le baron de Prades, commandant en ceste ville, fust averty quons quachat les malades chacun dans sa maison. A ceste cause il nomma des commissaires à chaque rue pour l'avertyr tant des malades que morts, afin d'y mestre bon ordre.

« Peut ons voir une calamité plus grande que de voir toutes les églises fermées. Ons entendet bien les cloches, le peuple allet à la porte de la maison de Dieu. Cependant privés de n'y entrer point, celui quy servoit la messe venet dire aux personnes quy étet là prosternés à genoux pour prier la divine Providence d'apaiser sa colère qu'il a contre son misérable peuple que la messe se commencet et après venet aussi dire la messe est finie, ny ayant point de l'eau bénite dans les bénitiers. »

« Le R. P. de la Vernade, très digne religieux des Cordelliers de ceste ville loge dans la maison de M. de la Rouvière, allet dire la sainte messe tous les jours sur les *toliers* (comptoirs) de la boutique du sieur Pierre Wigan, marchand, situe au bout de la place à dessein d'y assembler ce pitoyable peuple. Ons la sonnet au son du tambour avec deffences de ne s'approcher point l'un de l'autre, confesset à la porte des maisons et donneet la E. S. Communion par les rues. Enfin il feses la fonction de curé à cause que M. Buganel estet mort.

« Sans le grand secours de deux charrettes, l'une aervet pour apporter le blé et farine nécessaires aux malades et l'autre à porter tant les malades à l'infirmerie que morts aux grands fossés du pré, que paliasses, matelas, couvertes, linceuls nécessaires à cause de la mortalité surprenante, mesme les personnes qu'ons avet employés à les apporter dans l'infirmerie que au pré les morts. Dans peu de jours les voilà morts, ons estet en peyne de trouver de ceste espèce de gens. Personne ne se voulet point exposer à un sy grand danger.

« Rien de plus surprenant que le père ny mère ne poutet donner aucun secours à leurs propres enfans, ny les enfans à leur père et mère ; qu'un parant ne puisse pas rendre service à un autre parant ; qu'un amy ne puisse pas secourir un autre amy ; qu'un mary ne puisse point servir sa femme ni la femme son mary sur peine d'aller faire la quarantaine hors la ville. Ceste deffiance causeet de grandes afflictions à tout ce peuple. Toute la permission qu'ils avet étet de leur parler tant seulement à la fenestre de la rue en hors,

« L'ordinaire des morts quy arrivet chaque jour en ceste ville étet, au commencement de juillet, de deux,

quatre, six ; au mois d'août, de dix, quatorze, dix sept ; au mois de septembre, de vingt deux, trente quatre, trente huit, quarante deux, cinquante trois, cinquante huit ; au mois d'octobre, sept, neuf, treize, quinze ; au mois de novembre, cinq, sept et dix ; au mois de décembre très peu ; en janvier personne, en février un seul, en mars personne.

« On s'entend et incessamment par les rues que la charrette accompagnée de quatre à cinq hommes et un soldat employés pour en faire la conduite, dans l'infirmerie, les malades et les morts dans le pré de l'infirmerie et non point au simetière. Toute cette communauté étet de la dernière surprise en voyant un sy grand spectacle de se voir aussy à la *véglie* (veille) de l'agonie de la mort.

« Il y ut un ordre de la part de M. le commandant de faire, sans ézenter personne, fusillier les chiens (chiens), chats, pigeons, poules ; il donna cette commission aux soldats étrangers, ce quy fust exécuté sans grâce à cause que cette espèce de bettes aportet l'infection d'une maison à l'autre.

« Les principaux habitans de cette ville voyant que cette maladie de la contagion augmentet tous les jours, ils prindrent les précautions des vivres nécessaires et alèrent rester les uns à leurs métairies, les autres en des petites maisons, aux jardins, vignes et champs à dessain de ne voir ny entendre par les cris, pleurs, plaintes et désordre qu'ons étet exposé de souffrir avec grand peyne, mesme pour n'avoir aucune communication avec des personnes quy avet ce mal, dans leurs maisons ou l'avet ci devant heu.

« Journallement il y avet huit hommes quy aportet de l'eau des cornues à tous ceux quy estet privés de sortir

de leurs maisons ou que la maladie les empêchet d'en aller chercher hus mesmes.

« Messieurs du chapitre célèbret leurs offices divins seuls au début de cette maladie. On entendet bien les cloches, mais le bedeau avet un exact ordre de fermer à clef les portes de l'église sans que personne heut permission d'y entrer afin de prier la Providence d'apaiser son courroux.

« La frayeur des pauvres habitans de cette ville étet si grande, se voyant presque à l'agonie, qu'ils n'avet pas le courage de dépiquer ou battre leurs gerbiers de leur abondante récolte qu'ils avet presque conduicts aux *hières* (aires sols) pour en ramasser du moins le grain sy la paille non.

« La nuict du 18 août 1721 tumba de la grêle quy causa un notable préjudice aux vignes, accompagnée d'éclairs et de grands et effroyables tonnerres quy donèrent un grand trouble quy fust impossible de pouvoir reposer de cette nuict. Le proverbe quy se dit communément qun malheur ne vient pas sans l'autre, le grand Dieu aye pitié de nous par sa T. S. miséricorde.

« Tous les prêtres, religieux, médecins, chirurgiens, apoticaire ont fait faire des robes de toille de trélis que *sirée* (cirée), comme aussy une boîte de fer blanc quy leur couvre presque tout le visage, à dessain de conserver leur santé à cause qu'ils sont exposés à toute heure dans l'infirmerie.

« Le 2 septembre 1721 arrivèrent en cette ville les médecins et chirurgiens quy avet esté employés à une semblable maladie de la Canourgue. Cette pitoyable communauté vous supplie très humblement du profont de leurs cœurs, ô mon Dieu, d'en avoir compassion, de per-

mettre par votre très sainte grâce et miséricorde que les remèdes qu'ils emploieront soient utiles à la santé des habitans de ceste ville affligée !

« M. le juge, lieutenant, procureur du roy, avocats, procureurs, praticiens, greffiers tenoient leurs portes fermées ne voulant point s'exposer à faire les fonctions de leurs charges de grand crainte de cette furieuse maladie. Tous les affaires de justice estet suspendues, voyant une sy grande mortalité de personnes, ons n'avet point le cœur ny le courage d'entreprendre aucune affaire.

« Estans employés, MM. les notaires à la réception des testamens tant publics que clos à cause du danger de cette terrible maladie, il falet les signer en rue et encore ons avet de la peyne à le leur faire faire. Il falet que tant testateur que témoins feussent bien loing de luy, contrains aussy d'aller à leurs maisons de campagne les prier avec de l'argent à la main qu'il falet le tramper dans le vinaigre.

« A grand peyne pouvèt ons trouver du pain, vin, viande et autres choses nécessaires, il falet encore prier avec l'argent à la main ; les scrupules estet sy forts que personne ne voulet point toucher l'argent qu'au préalable ne fust trempé dans le vinaigre. Ons voit par là le pitoyable estat de cette ville.

« De la part de M. le commandant il fust fet très expresses défences sur peyne de la vie qu'aucun habitant n'ait à entreprendre de ne passer par les barrières quy marquent justement le terrain dépendant du tailliable de cette communauté à dessein d'empêcher qu'il y ait aucune communication avec les peysans des bourgs et villages des environs là où cette maladie y est.

« Très expresses défenses de la part du gouverneur de



n'allent point blanchir le linge à aucune rivière à cause du mal de la contagion qui estet aux environs de la ville. Qu'ons ait à se servir des eaux des puits ou des fontaines. On voyet par les rues blanchir les linges dans des cornues, les bruits qu'ons feset sembler qu'ons fust le long de la rivière. Voyant l'extrémité où on estet réduits on portet sur soy pendant la quinzaine le linge qu'ons avet dessus.

« Sa fet crever le cœur de considérer le pittoiable estat où sont estés réduits les habitans de ceste ville. Ils estet en alarmes incessamment. Les pères et mères de la mort de leurs enfans ; les enfans de celles de leurs père et mère ; le mary de celle de sa femme ; la femme de celle de son mary ; le frère de celle de sa sœur ; la sœur de celle de son frère en voyant qu'ons les portet aux fosses.

« Les nuits on ne pouvot point reposer, faisant des emples réfléxions sur les grands troubles qui arrivet journellement ne sachant que faire n'y entreprendre voyant tant de morts.

« La grande crainte de cette maladie contreignet les mûniers d'empêcher que les habitans n'entrassent point dans leurs boutiques des moulins bladiers, de meeme les fourniers ne permettet pas d'entrer à leurs boutiques des fours. Il falet bailler le blé au mûnier et le porter au fournier dans la rue. Quant le pain estet quit il fallait aller le chercher aux portes du four sans avoir la permission d'y entrer.

« Il y eut un ordre de la part de M. le commandant de faire sortir tous les pourceaux hors la ville à dessain d'éviter les infections qu'ils auret pu causer par le moyen du mouvement qu'ils auret faiet des immondices qui se

trouvent parmy les rues. A ceste cause ons les mit tous ensemble nuict et jour dans l'enclos du pré de Moure, appartenant à MM. du chapitre.

« Il y avet un sentinelle à chaque fontaine. Celle du Théron servait seulement aux malades de l'infirmierie, et les autres habitans, avec défences de ne s'en approcher point l'un de l'autre n'y d'aller au Théron chercher d'eau.

« L'entretien journalier des habitans de cette communauté qu'ons feset dans les rues, maisons ou à la campagne étet : Je viens d'apprendre qun tel ou une telle sont morts ; les corbeaux conduisant la charreté sont allés chercher un tel ; le mal a attaqué tous ceux d'une telle maison ; dans l'infirmierie il y a des malades quatre vingt dix ; ons est alé chercher une telle avec la charrette ; la nuict dernière en sont morts quatorze, etc. Enfin sans comprendre d'autres entretiens qu'ons fesaient avec la larme à l'œil.

« Feut fet aussy expresses défenses aux bergers qui gardoient les brebis des habitans de cette communauté de les faire entrer dans ceste ville comme ils avet accoustumé soubz peyne de confiscation des bestiaux, à cause du mélange qu'ons avet faict avec ceux que quelques habitans de ceste ville avet entrepris malheureusement d'acheter des peysans du lieu de Corrigiac ou des environs quy estet infectées et fust permis aux bergers de les faire pètro aux prés de ce *balon* (valon).

« Le conseil de santé nomme des habitans à dessain de vérifier quy avet du blé, vin et bois afin de survenir à acister les malades quy étet tant en ville que dans l'infirmierie, aussi bien que les soldats quy feset garde, que les corbeaux quy conduisirent les malades dans l'infirmierie, de mesme que ceux quy metet et couvret les

morts dans les fosses, aussi bien que les femmes quy avet soin de servir les malades dans l'infirmerie.

« Le R. P. Dominique Jаланous, prieur des Frères Prêcheurs, confesset dans les infirmeries ; il exortet les agonisans, leur feset la prière, la recommandation de l'âme.

« Les petites rues de cette ville quy avet la communication avec les grandes rues, ons les fit fermer avec des barrières à cause de n'avoir point liberté d'y entrer que tant seulement ceux quy y avet des maisons.

« Ons voyet tout le peuble en prières, fère des aumônes aux pauvres de J.-C. s'yl y avet quelque malveniance, ons se réconciliet ce voyant à la *véglie* (veille) de l'agonie de la mort..... Ons voyet aussy tous les pauvres habitans avec un cœur contrict et humilié, supplier le Père éternel de leur faire miséricorde, ainsi que la glorieuse Vierge Marie, Mère du Sauveur et patronne de cette ville affligée.

« M. le gouverneur commanda au sargent et soldats d'aler couper du bois duquel ils firent plusieurs petites logettes avec le ramage dans le champ de Solier, situé au delà du Pont Pessil et au pré du sieur du Puygranier à costé du chemin royal de la Chalsade, afin d'éviter une plus grande communication qu'ons avet pratiquée au grand préjudice de la communauté. Ons y fist aller les familles entières.

« Le 8 septembre arrivèrent un sargent avec quatre soldats quy avet resté à la Canourgue pendant le plus grand fort de la contagion. Ce sargent trouva à propos de fayre des feux par toutes les rues chacun devant sa porte, avec du *genèbre* (genièvre), sauge commune, fenoul, mante, et toutes autres espèces d'herbes qu'on a acoustumé de culir la *véglie* (veille) de la feste de la Saint Jean. ce qu'on fist un soir..

« De là part de M. le commandant, il est ordonné à tous les habitans de dénoncer au juste tous les malades qu'ils auront dans leurs maisons ; de nétoyer le devant de leurs maisons, les immondices une fois la septmaine ; de rester chacun chez soi à la campagne de ne fayre point des assemblées ; de ne s'approcher point les uns des autres ny de la barrière des infirmeries..... ny aucune fréquentation avec les personnes qu'il y aura le moindre soupçon sous peyne de désobéissance.

« De mesme arrivèrent le 9 septembre en ceste ville, cinq filles quy venet de servir les malades de la Canourgue pendant la contagion, lesquelles s'offrirent au mesme emploi qu'ons fist aler dans l'infirmerie servir les malades.

« Le 11 septembre cinq chirurgiens arrivèrent en ceste ville de la part de M. de Rothe, commandant aux armées du roy à dessain de tâcher avec l'acistance de la divine Providence de soulager par leurs remèdes, peynes et soins le grand nombre de malades qu'il y a tant en ville qu'à l'infirmerie, lesquels feurent reçeus avec plaisir.

« MM. du chapitre cessèrent de dire leurs offices divins le 1^{er} septembre à cause du petit nombre qu'ils estoient, y en ayant des malades, morts et les austres sestant mis dans des maisons de campagne, de crainte de cette maladie, sans pourtant faire une emple réflexion qu'il falet doubler leurs prières à dessain d'apaiser la colère de Dieu. Ons n'entendet point les cloches qu'aux salutations de la Vierge, c'est-à-dire les Angelus tant sulement.

« Depuis la lever du soleil jusques à sa couchée les habitans quy avet des malades dans l'infirmerie ne cesset journellement d'aler et venir interroger ceux quons voyet dans les barrières et de fère passer à un père, à une mère,

à un enfant, à un homme, à une femme, etc., des prunes, de l'eau-de-vie, du bouillon, de la viande, etc., tout en s'informant d'eux.

« Sur la fin du mois d'août, M. le commandant fist cesser de faire sonner la retraite à cause d'une si grande mortalité, mesme il y avet beaucoup des habitants qui sestoient retirés dans les maisons de campagne, ce qui n'obligeait pas à continuer la sonnerie de l'orloge.

« Un judy au soir, 25 septembre, ons donna feu à plus de huit cents paliasses qui avet servi aux malades de l'infirmerie, lesquelles ons avet mis dans le pré des fosses, ce qui causa une grande puanteur par la fumée qu'elles feset..... Il y eût sur cela de l'imprudence, car il falet les avoir plustôt mises dans des foses afin d'éviter cette dangereuse odeur préjudiciable aux habitans de la ville, des faubourgs et aux arbres des prés.

« Arrivèrent en ceste ville, le 25 septembre, quatre soldats qui avet désarté, condamnés à estre passés par les armes, mais leurs officiers sachant qu'en ceste ville la maladie y estot, trouvèrent mieux à propos de les y envoyer que de les faire passer par les armes. Dès leur arrivée, venant de Lyon, feurent conduicts dans l'infirmerie pour servir de courbeaux.

« Au commencement de ceste maladie, M. Duroc, maire, ensemble MM. les consuls qui régisset cette communauté devet permettre à tous les habitans d'aler se loger à la campagne à dessain d'éviter qu'il n'y eust point d'aussy grandes communications, ny conversations comme ons avet acoustumé. Cet emplacement a causé une plus grande mortalité qu'il ny auret pas heu si cette permission leur heut été accordée. Tout au contraire ceux qui entreprenet de sortir ons les menacet de fracturer

leurs portes, de les mettre aussy au pillage leurs maisons. Ceste menace suspendit les dessains qu'ons avet d'aler rester à la campagne pour conserver leurs santés.

« Un vendredy au soir, 26 septembre, M. le gouverneur de ceste ville fist publier à son de tambour que tous les habitans tant de la ville que faubourgs aient à se retirer sur les sept heures du soir, après la retraite battue qu'ons feset tous les soirs sur peyne de l'amende et pendant toutes les nuicts ons feset la patrouille; toutes les portes de la ville fermées à la réserve de celle du Théron à cause des malades quy étet détenus dans l'infirmerie.

« Voyant divers grands nombres de couvèrtes, matelas, paillasses dans le pré de l'infirmerie quy ne servet en rien ons heut recours de se servir du moulin foulon du Ranquet, afin de les très bien nettoyer en après les employer au service des *reconvalessans* (convalescens) après quoy les mettre à l'hôpital ou en donner aux plus nécessiteux.

« Avant ceste maladie tant le petit peuble que marchands de tout ce pays feset un grand commerce de la cadisserie, quy causet un maniement d'argent qu'il s'en alet à plus d'un million tous les ans. Ons feset de notables profits, tout le monde vivet content, mais estant survenu ceste maladie, le *négosse* (négoce) a été entièrement suspendu car au lieu d'entreprendre le mesme employ, ons n'entendet jour et nuict qu'afflictions, sans avoir le courage de faire la moindre chose, estant toujours dans des troubles.

« Il y heut quelques malheureux habitans, sans avoir l'amour n'y la crainte de la divine Providence que pendant les heures nocturnes alet ouvrir les maisons; on montet avec des échelles par les fenestres, on tache

de passer d'un couvert à l'autre sachant que leurs maistres et toutes leurs familles estet morts ou qu'ils estet retirés à la campagne à cause de la contagion, ils volet tout ce quy leur feset plaisir sans examiner que Dieu les voyet et qu'il les châtieret surtout dans un temps qu'il falet estre incessamment en prières ; ils feset les fonctions de voleurs sans considérer que tout ce qu'ils prenet estet pestiféré. Ons trouvet des portes quy avait été forcées, auxquelles sy bien qu'aux autres ons y métet des fers à la *claveure* (serrure).

« Une partie des habitans de ceste ville sestet logée en des petites maisons, jardins, vignes, champts, montagnes à dessain de conserver leurs santés. Cependant toujours accablés en afflictions des morts ou malades quy arrivet journellement à la campagne, ce qui obliget de leur donner sépulture aux endroits où ils se trouvet. Mon Dieu ! diset-ons, sois éternellement bény ! que le mary mette sa femme en sépulture ! que la femme son mary ! le père et la mère leurs enfans ! Il falet avoir un grand courage sans pouvoir trouver personne à cause de la maladie de la contagion.

« Les principaux habitans voyant un si grand nombre de morts, délibérèrent entre heus de faire faire et fonder une chapelle à dessain de célébrer la messe dans le pré des R. P. Cordeliers pour le repos des âmes d'un si grand nombre de morts quy y sont esté ensevelis.

« Le mercredy, 29 octobre 1721, M. le commandant fist publier à son de tambour qu'auqun habitan n'ait à entreprendre de vendanger sur peyne de vie à cause de la communication qu'ons feret les malades avec ceux quy ne le sont point esté ; au moyen de ces assemblées mesme les malades quy seret employés à vendanger

pourret infecter le vin ou du moins ons le boiret avec crainte et par ce moyen achever de faire mourir le peu des habitans quy restent encore, ce quy causa que toute la vendange dépérit.

« Depuis le 24 jusques au 27 novembre, M. le gouverneur employa trois à quatre vingts hommes tous les jours à faire des grands fossés dans le pré de l'infirmerie, là où ons mis les vieilles pailliasses, couvertes, linceuls, chemises, habits et généralement toutes les dépouilles des pestiférés ne pouvant davantage servir à aucun autre usage.

« Quelques jours après le commencement du mois de décembre arriva en ceste ville plusieurs charges de drogues à dessain de les employer à parfumer toutes les maisons de la ville, lesquelles drogues ont coûté plus de 2,500 livres.

« A cause de ceste grande mortalité des habitans, les brassiers journaliers ont commencé de se faire payer sur la fin du mois de novembre de chaque journée à raison de dix huit sols à ce non compris leurs goûtes.

« Depuis un mardy 9^e jusques au 12 décembre, M. le commandant employa de cinquante hommes par jour, à apporter du terrain sur toutes les fosses où ont esté mis sy grand nombre de morts, n'étant pas assez profonds ensevelis et dans la saison des grandes chaleurs, il y auret eu une risque d'infecter de nouveau le peu des restes des pauvres habitans quy se sont garantis d'une sy terrible maladie. Que le grand Dieu veuille par sa sainte grâce nous préserver dans les suites !

« Sont morts parmi les ecclésiastiques et religieux : ledoyen du chapitre, le curé, le capiscol, Enjalvin, cha-

noine, Boyer, chanoine et Tonsom, domadier. Un frère Dominique ; un prêtre et un frère des Cordeliers ; le prieur, le sacristain et un frère Augustin ; six prêtres capucins et dix religieuses du couvent des Unies. Total 28.

« Un lundy, 15 décembre 1721, M. le commandant de ceste ville fist publier à son de tambour par tous les carrefours que la quarantayne se commencerait le mardy 17 du courant avec exact ordre que chaque habitant restera dans sa maison, sur peyne d'estre fusillé ; avec deffences aussy de ne traverser pas la rue qu'ons leur fera porter de l'eau devant leurs portes. Que de temps en temps ons vérifiera ce qu'il leur sera le plus nécessaire et en cas ils controvienent aux ordres seront emprisonnés et en payeront l'amende sans grâce.

« Un mardy, 16 décembre, M. le gouverneur ordonna de commencer de faire la quarantainé. A ceste cause il fist mestre à chaque carrefour un sentinelle. Il employa huict hommes pour apporter de l'eau aux habitans avec des cornues aux mûniers de moudre, aux boulangers de cuire du pain et aux bouchers d'avoir toutes sortes de viandes.

« M. le commandant donna ordre aux soldats quy feset garde que toutes les fois et quantes qu'ils atraperet quelque habitant hors de sa maison de les emprisonner et après leur faire payer 12 livres d'amende pour la première fois et la seconde le double.

« Pendant la quarantaine feurent éxamts de la faire à cause de leurs charges ou employs : le R. P. la Vernade, religieux Cordelliers fesant les fonctions curiales ; le R. P. Dominique Jalavous, prieur des Frères-Prêcheurs, confesseur des pestiférés détenus dans l'infirmerie ; MM. les médecins et chirurgiens à cause des visites des malades

détenus dans l'infirmerie ; MM. les consuls pour vacquer aux affaires de la communauté ; le mestre *orologeur* (horloger) pour l'entretien ou le soin de l'orologe ; la sage femme pour secourir les femmes enceintes ; les boulangers pour faire du pain , les bouchers pour avoir des viandes ; les mûniers pour moudre ; lesourniers pour cuire le pain ; les bergers à cause des brebis ; les couvreurs et les porteurs d'eau.

« Journallement les pourvoyeurs allet par les rues, maison par maison à demander aux habitans ce qu'il leur estet nécessaire. MM. les consuls donnet une mesure de quatre sols de sel à tous les nécessiteux. Des habitans estet employés à donner de la viande pour le temps de huit jours. Autres habitans employés à donner du pain aussy pour huit jours ; d'autres à vendre du fromage en payant quatre quatre sols six deniers de la livre. Enfin d'autres estet employés à vendre du burre en payant sept sols de la livre.

« Les *hostes* (aubergistes) vendet le vin étranger 12 sols la painte ; les habitans le vin de Gamet le vendet 10 sols la painte ; le vin de ville fust apprécié à 8 sols la painte. Ons commença de mestre ce grand prix au mois de septembre. Ons le vendet aussy à quintaux que puis et ons n'en trouvet point avec que de l'argent à la main que rarement.

« Le 21 janvier 1722 ons commensa de parfumer la ville, marché faict avec l'entrepreneur à 5,000 livres.

Après avoir surcis quelques septmaines, la quarantaine à dessain de donner du temps aux habitans de faire leurs provisions nécessaires, ons commensa de rechef de la reprendre le 27 janvier 1722 et ons la continua jusques à la fin du mois de février.

« Le 3 février 1722, M. le commandant fist mestre une vingtaine en prison divers personnes tant de mestiers que brassiers, accusés d'avoir volé de l'argent ou des meubles tant de jour que heures nocturnes pendant le fort de la maladie de la contagion.

« Le 6 février, M. le gouverneur employa divers habitants à dessain de mestre en mémoire les cadis, pièces larges, chaînes, estain filé que sans filé, tant laine blanche que surge, ce quy fust fet carteron par carteron, rue par rue, maison par maison.

« Le 8 février suivant feurent aussy employés des habitants à dessain de dresser le rôle du nombre qu'il a resté des brassiers journaliers, afin de leur donner liberté pendant la quarantaine d'aller tailler les vignes ou préparer les terres pour ensemençer le printemps pprochain.

« Suivant l'ordre de M. le commandant pendant le mois de mars il fist tuer toutes les bêtes à laine que les habitants avet acoustumé d'avoir tous les ans ; desquelles leur fust rendue la chair avec deffences de ne toucher point les peaux sur peyne de faire double quarantaine.

« Le 14 mars 1722 par ordre de M. le commandant cette communauté commensa à faire la troisième quarantaine et le lendemain il ordonna que chaque habitant devant sa porte allumât du feu avec le genèbre ou herbes qu'ons cullit la *véglie* (veille) de la Saint-Jean, ou autres espèces à dessein de parfumer les rues ce quy fust fet sur les 6 heures du soir pendant 2 heures.

« Par mégarde au commencement de la maladie ons donna sépulture au simetière de la *Carce* à une quinzaine de personnes. A ceste cause ons marqua avec une pierre *drette* (droite) à chaque tombeau, à dessain de ne point toucher sur yceux.

« Au plus fort de ceste maladie que la récolte estet presque en maturité, tant des fruits des arbres que vendange, le petit peuple quy n'avet aucuns biens répondet quand ons les trouvet aux prés, vignes ou jardins que tout estet commun.

« Pendant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1721, janvier, février, mars, avril, may, juin, juillet 1722, ons n'entendet point les cloches de la grande église si ce n'est quelquefois l'*Angelus*.

« Tous les religieux de chaque couvent à leurs messes ne feset que sonner trois coups de cloche, les portes de leurs églises fermées.

« Quel danger de grêle qu'il parût, point de sonnement des cloches à dessain d'obliger le peuple à prier le grand Dieu.

« Après avoir accompli de parfumer la ville ons voyet aux portes tant des maisons que boutiques, deux grandes croix, une couleur d'or et l'autre blancque.

« Pendant surtout les dimanches et festes ons voyet aller et venir des barrières un grand nombre des habitans. Pendant toute celle de 1722 ons voyet à une partie de la rue de la ville le long des murailles des maisons de l'herbe, ce quy marquet que ces rues n'étet pas fréquentées des habitans comme elles estet avant la maladie.

« Après les grandes immondices sorties de la ville qu'ons avet voituré à costé du Pont de la Peyre, feurent employées beaucoup de journées d'hommes à les couvrir.

« Pendant trois quarantaines que les habitans ons faict, ceux quy se trouvent campés hors la ville ont faict de grands ravages tant aux prés, vignes, jardins que champs à cause que les propriétaires estet privés d'être chaquin à son bien.

« Au commencement de mars 1722 ons arracha à heure nocturne les grands marteaux des portes des maisons. Au mois de may suivant ons a de rechef faict passer au foulon toutes les serges impérialles, cadis larges que estet accordés par M. le commandant et les mestres foulons à un sol, six deniers par pièce. Comme aussy, dans le mesme temps, ons a faict de rechef blanchir les laines des habitans à cause de ceste maladie convenue par M. le commandant à 20 sols par quintal.

« Pendant l'année 1722, ons n'aporta point des almanats, ce quy causa qu'ons ne savet ny mois, ny jours, ny dimanches, ny festes qu'ons devet observer à dessain d'accomplir les commandemens de Dieu et de l'église.

« Sur la fin de juillet et août 1721 jusques à la récolte de 1722, il y avet encore beaucoup de gerbiers aux *hières* (aires) de la récolte abondante de la présente année quy a presque entièrement dépéry.

« S'il heût falu mestre en détail toutes les publications quy se feset deux fois la septmaine à son de tambour, à chaque carrefour, il auret falu faire un grand volume afin de les expliquer.

« MM. les médecins de Paris employés à secourir les malades pestiférés avet chacun tous les mois mille livres. MM. les chirurgiens de Paris aussy employés tant en ville qu'à l'infirmierie, avet chaque mois 500 livres. MM. les apoticairez servant aussy à l'infirmierie avet 200 livres par mois.

« Les R. P. Cordeliers pendant le mois de may 1722 ont faict leur quarantaine dans une maison des faubourgs jusques à ce qu'ons aura remis tant leur église que couvent en très bon estat, comme il estet avant la venue de cette terrible maladie, quy a servi d'infirmierie.

« Les dames religieuses de l'ordre de Saint-Benoit de ceste ville ont faict célébrer la messe qu'elles sounet comme à l'ordinaire à la petite basse-cour quy est devant la porte de l'église.

« Sans le grand concours des barrières, les habitans de ceste ville seret la plus grande partie restés sans pain, vin, viande, burre, fromage et autres choses très nécessaires aux familles.

« Quant ons voulet passer une quittance, receu billet ou bien arrantement, les estrangers avec les habitans de ceste ville ons metet : *faict à la barrière de Chirac, ou Pont Pessil, au Grenier ou à Antrenas, un tel jour n'estant pas permis de passer les barrières sur peyne de la vie.*

« Le 4 juin 1722 fust le jour de la Feste Dieu. Ons l'observa esgallement comme les autres festes sans horner le devant des maisons, accommoder les rues, la procession ny réjouissances comme ons a toujours faict à un pareil jour sans pouvoir faire ceste grande solennisation comme ons avet acoustumé.

« La nuict du 13 juin, de rechef ons arracha tant les marteaux que *berrouls* (verroux) des portes des maisons sans faire réflexion des afflictions qu'ons avet souffert, ny risques de s'exposer à être punis.

« Au retour des habitans quy avet campé pendant l'esté (l'été) et hiver de 1721 à 1722, ons remarqua à leur arrivée qu'ils étet à demy sauvages, ne voulant pas s'approcher ny avoir des conférances avec ceux quy avet toujours resté en ville.

« Pendant les mois de juin et juillet 1722, ons vend et aux barrières le plan des *ognions* (oignons) deux sols six deniers la livre, le plan des pourreaux deux sols la livre.

« Un grand nombre de personnes allet tous les soirs

prier Dieu devant la porte quy estet fermée de la grande église, invôquer la glorieuse Vierge Marie, patronne de ceste ville affligée.

« Toutes les festes de la Saint-Jean-Baptiste, 24 juin, ons avet acoustumé de sonner les cloches toute la nuict, ons feset des feus chacun devant sa porte ; il y avet des réjouissances ; ons ne fist rien de tout cela.

« De la part de M. le commandant il falût le 14 juin 1722 que tous les habitans fissent apporter, tant leurs selles que *bast* et *bardes* (harnais) au couvent des pères Augustins à dessain de les faire parfumer et désinfecter.

« Le 21 juin 1722 ons osta la plus grande partie des vitres des *vitrols* (vitraux) de la grande église à dessein de faire mieux prendre l'air aux marchandises quy estet dans ceste église. Ons a mis aussy en pièces tous les bancs à la réserve de ceux des officiers, sa fait pitié de voir.

« MM. du chapitre quy avet accoustumé d'affermier leurs dîmes décimeaux le jour de la feste de la Saint-Pierre, les dîmes quy s'estet arrentées dans les années précédentes à haut prix et malheureusement ceste année 1722, sont estés délivrées à plus de la moitié moins.

« Le roy a fait don aux pauvres habitans de ceste ville de la somme de 5,000 livres à dessain de la distribuer pendant la quarantaine ; au lieu de l'argent ons leur a donné du blé et du *sabon* (savon).

« La *véghe* (veille) de la quarantaine fust publié que chaque habitant ait à exposer sur des cordes ou *perges* (perches) toutes les couvertures habits tant d'hommes que de femmes, d'une fenestre à l'autre parmy les rues. Ons voyet comme une friperie à dessain de leur faire prendre l'air et la rosée de la nuict.

« Le 1^{er} juillet 1722, cette communauté a commencé

de faire la quatrième quarantaine. M. le commandant, ensemble les consuls distribuèrent beaucoup de blé, sabon et autres choses aux plus nécessiteux.

« Le 4, ons nomma trois bourgeois quy furent employés à chaque carteron de la ville à vérifier sy les habitans avet mis tous les habits tant d'hommes que de femmes aux fenestres et sy leurs maisons étet propres.

« Le 5, ons donna du sel à tous ceux quy en demandet. Le 15, du fromage et du burre. Le 16, de l'huile d'olif (d'olive), de la viande et le 24 aussy.

« Pendant la quarantaine du mois toutes les nuits les soldats ons faict la *patouille* (patrouille).

« La maturité des blés estant venue, les habitans propres à moisson leur fust permis de sortir, mais non pas de revenir en ville pendant la quarantaine. Les portes de la ville estant fermées à la réserve de celle du Théron, là où il y avet exacte garde. Toutes les femmes quy avaient leurs marys à la campagne leur aportet les dinés et soupés qu'elles descendet par les murailles de la ville avec des cordes.

« Pendant la quarantaine du mois de juillet 1722, MM. les consuls ont donné du fromage, burre, sabon, huile, et tous les samedis de la viande aux pauvres habitans. Sur la fin de juillet furent brullées, les aumuses de MM. du chapitre, ensemble les cordes quy soutenet à monter ou descendre plus facilement les degrés des maisons. Ons fist brusler le tout.

« Le 2 août ons commensa de célébrer une grande messe à l'église des R. P. Augustins, nan y ayant point dites depuis un an. Tous les religieux de ce couvent estans morts de la contagion.

« Le 12 août 1722 ons fist parfumer une troisième fois toutes les maisons de la ville.

« Pendant le mois d'août et partie de septembre de la part de Mgr l'intendant fust fourni des *acheaux* (de la chaux) aux habitans à dessain que chacun blanchit sa maison, ce quy a esté exactement faict.

« Le 6 septembre il fust ordonné de laver tous les meubles. Ons bailla à tous les habitans de l'eau, où ons y mit du sel avec que l'alun. Le même jour il fust ordonné de la part de Mgr le duc de Roquelaure, gouverneur du pays du Gévaudan, qu'à trois heures de l'après-midi les habitans tant grands que petits se trouvassent devant la porte de l'église des R. P. Augustins. L'ons fist un parfum dans l'église, là où ons fist entrer les premiers ceux quy n'avet point eu la maladie; après ceux quy avet eu le mal. Ainsi tous furent parfumés. A la sortie de la porte ons baillet une carte à chacun signée par M. le major ou ayde major.

« Le 7, ons fist bruller tous les ouvrages fillés, c'est à dire l'estain avec les trames de valeur d'un grand prix.

« Le 9, par ordre de Mgr de la Devèze, commandant en chef, tout le pays du Gévaudan, feurent levées les barrières de l'enclos de cette ville, avec deffenses sur peyne de la vie de ne passer point les barrières quy englobent tout le pays du Gévaudan, comme aussy de se pourvoir d'un certificat de santé.

« Enfin, grâce à la divine Providence, ons dressa un autel au milieu de la place le 9 septembre 1722. MM. du chapitre, ensemble tous les religieux y assistèrent. M. de la Devèze aussy avec d'autres messieurs : toute cette communauté avec les soldats et bourgeoisie, assemblés ons chanta grâces à Dieu, le *Te Deum*. Ons fist sonner toutes les cloches en réjouissances.

« Le Seigneur veuille dans les suites nous préserver de ce terrible fléau quy a causé la mort aprochant de 3,000

personnes, vieux ou *junes* (jeunes) ayant fait un exact compte qu'il ne reste présentement que seitze cents personnes au plus juste. » (1)

On conçoit qu'après que ce fléau si terrible eût cessé ses ravages, les malheureux qu'il avait épargnés et qui avaient été éprouvés par toute espèce de privations et de peines eussent besoin de soins tout particuliers, à cause de l'altération de leur santé et de l'état de dénuement où ils se trouvaient. Parmi les personnes dévouées et charitables qui se signalèrent le plus, nous citons M. de Bernage, intendant, qui leur fit distribuer de l'argent qu'il avait obtenu du gouvernement ; Pierre de Baglion de la Salle, évêque de Mende, qui leur fit distribuer pour cinq mille francs de blé, du linge et des provisions de bouche ; l'abbé de la Salle, son neveu, et l'abbé Dangles, tous deux ses vicaires généraux qui n'ont pas craint de se transporter au milieu des pestiférés et de leur prodiguer des soins spirituels et de veiller plus tard aux besoins des familles honteuses ; M. le baron de Prades, commandant, le gouverneur de la ville ; M. Duroc, maire et les consuls, etc. qui tous ont droit à la reconnaissance publique, non-seulement de Marvéjols mais de tout le Gévaudan qui fut affligé.

Depuis lors cet hideux fléau qui, comme on vient de le voir, ajouta aux nombreux malheurs dont la ville de Marvéjols avait déjà été affligée, ne reparut pas. Longtemps avant et à plusieurs reprises, notamment en 1632, 1635, 1644, 1646 et 1693 il y avait bien fait une apparition et même quelques ravages, mais jamais avec autant d'intensité et de fureur qu'en 1721.

(1) Chron. de Veiron, communiquée.

X. — DOMAINE ROYAL DE MARVEJOLS.

On a vu combien les rois de France tenaient à la ville de Marvejols et combien ils se sont montrés généreux envers elle ! On a vu que cette ville avait servi de noyau, pour ainsi dire, et donné son nom à ce domaine royal qu'on appelait : *l'enclos de la maille d'or*, pour lequel les habitans étaient obligés à hommage et que les rois ont possédé jusqu'en l'année 1695, époque où il fut vendu et aliéné comme nous le verrons dans la suite.

Ce domaine royal, bien que n'étant pas très-étendu donnait, néanmoins, de grands revenus. Son périmètre embrassait tout l'espace compris entre les anciens confrons limités que nous faisons connaître et qui existent encore ; mais sous une dénomination toute différente à cause sans doute du changement des propriétés qui ont changé plus d'une fois de maîtres. Le document qui nous les fait connaître est trop précieux pour qu'il ne trouve pas ici sa place :

« *Extraict de reconnaissance et hommage faict à Sa Majesté par les habitans de la ville de Marvejols en 1678.*

« L'an mil six cent septante huict et le dernier jour du mois d'octobre, la communauté de la ville de Marvejols faict reconnaissance et hommage au roy (Louis XIV) et entr'autres choses y sont comprises tant les biens fonds quy relèvent du roy dans les confrons de teneur, savoir :

1° Se confronte du midy à la vinhe du Seigneur de Prades, scize aux Espinassoux, au pié de laquelle est une croix et dans le chemin de Chirac. Et de la dite croix descendant à droite ligne par le chemin quy est au dessous

pré comtal (allée des soupirs), le dict pré et les ygnans restans dans les fiefs des dits coseigneurs (1) et là entrant dans le chemin du moulin *soubeyrol* (Berge) jusques au ruisseau béal quy sépare le pré du dict *Prades*, d'avec le dict moulin et le long du dict ruisseau, dit *l'eschampadou* (déversoir), en passant la rivière de la Colanhe et passant par le pré de Portes (la *rique Talansier*) pour aller jusques à la costé de la Goutelle et toute la dite ligne servira de confront pour le dict *Prades*.

2° De la costé de la Goutelle dessendant au chemin de *Boiouradou* quy est entre le pré de M. Saumade, notaire à *Prades* de la Goutelle et de Jacques Reilhan (2) et par le dict chemin jusques à la porte du jardin du sieur Etienne *Surdesse* et du dict jardin en passant par le même chemin on prendra le grand chemin du Puy (côte droite) auquel on se servira jusques au bout de la montée pour atteindre la creste du travers de *Macary* jusques au valat du chemin appelé *Laval* et de toute la dicte ligne servira de confront du côté du levant.

3° Du dit valat en descendant par le moulin appelé le *Genier* et le long du béal du moulin en tirrant devant vers la ville jusques au moulin de la *Fajole* (*Gratuze*) appartenant au sieur *Aldebert Guiot* et celui de *Bertrand* (n'existe plus) appartenant au sieur de *Prades* et à un pré quy y sera planté, duquel en tirrant à droicte ligne jusques au champ appartenant anciennement à M. de *Lauren*, sieur de *Péjas*, conseiller du roy, lieutenant en

(1) MM. de *Prades*, de *Peyre*, de *Blacas*, commandeur de *Palhers*.

(2) Petit chemin qui part de près le portail de la maison *Talansier* et aboutit à la rivière.

la cour royale, autrefois l'ancien *malandière*, passant par le pré d'iceluy (Pineton), d'où en montant par le chemin du *géant* (chemin d'Antrenas) jusques à la vinhe d'Isaac Jouve qui a esté autrefois de Delaurié, laquelle vinhe confronte du levant la vinhe des hoirs du sieur Guj Rochevalier, du midy, le valat de Sénouard, du couchant, vinhe des hoirs de Jean Rodes, sieur du Montet et de bize chemin allant de Marvejols à Antrenas ; la dicte ligne servira de confront du côté de la bize.

4° De laquelle vinhe en dessendant du vallon de Sénouart, traversant le dict vallon pour monter à travers du levers de Sénouard jusques à Lachamp. De l'entrée de Lachamp jusques au terroir du *Chaussinel*, lequel terroir confronte d'une part le chemin du Regourdél et d'autre part le valat de *Rélieussens* ; la dicte ligne servira aussy de confront du côté de la bize.

5° Et du dict terroir Chaussinel jusques à la dicte vinhe du dict seigneur de Prades cy dessus désignées ; la dicte ligne servira de confront du côté du couchant jusques à la croix (Saint-Blaise) (1).

« Possède par divers particuliers tout ce quy est renfermé dans les dicts confronts et comme plus aplain apert au dict contract receu et reteneu par moy notaire sousigné : J. Boyer. » (2)

Dix-sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1695, le roi Louis XIV, pour faire face aux grandes dépenses et aux frais que les guerres de ce temps avaient occasionnés, fit vendre ses domaines. Celui de Marvejols, qu'il possédait

(1) Point de départ qui se trouve à l'embranchement de la route et de l'ancien chemin qui conduisait de Marvejols à Chirac.

(2) Chron. de Voiron.

par droit héréditaire, fut de ce nombre, et moins les fiefs et les terres coseigneuriales, il fut vendu, au comte de Peyre, César de Grolée, le 22 juin 1696, par M. de Lamoignon, alors intendant pour le roi de la province du Languedoc, ainsi qu'il résulte de l'acte suivant :

« Nous commissaires généraux, etc... En conséquence et en vertu du pouvoir à nous adjugé par Sa Majesté, avons au dit seigneur, comte de Peyre, vendu, adjugé, *engaigé* (engagé) et délaissé, vendons, adjugeons, engageons et délaissons, par ces présentes, le dit domaine de Marvejols, consistant en la justice haute, moyenne et basse des propriétés royales, qui appartiennent au roy, dans la dicte ville, territoire et mandement du dict Marvejols, avec les droits de lots, de ventes, uzances, cessions, alberges, corretaige, sel, amendes, confiscations, quintz et requintz, etc., et ce moyennant le prix de 7,650 livres de principal. Signé : Lamoignon, Aldin, juge et Bastide, lieutenant. » (1)

César de Grolée, comte de Peyre, devenu possesseur et seigneur du domaine royal de Marvejols, reçut l'hommage obligé de ses vassaux et fit peser son bras tyrannique tellement sur eux, jusqu'à la Révolution de 93 ; que son nom seul est encore la terreur du pays et surtout à la montagne où on se sert encore de son nom comme épouvantail. Quand on parle du *grand César*, c'est nommer un fantôme à la fois invisible et farouche ! Un véritable loup garou !!!

La Révolution de 89 dépouilla ses successeurs de tous leurs biens et les vendit comme biens nationaux au profit

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

de la nation, à des particuliers dont plusieurs les possèdent encore.

Bien que devenu possesseur du domaine royal de Marvejols, le comte de Peyre n'en resta pas moins le vassal du rui et à ce titre obligé de lui rendre des *actes de foi et hommage*, qu'à son tour, il avait droit d'exiger de ses vassaux.

Ces cérémonies étaient très-importantes et avaient lieu de la manière suivante :

Le suzerain, vêtu d'une longue robe d'un tissu précieux, et ayant une dague suspendue à la ceinture, était assis dans un grand fauteuil orné de clous à tête dorée et entouré de conseillers, de gentils hommes, etc.

Au milieu de ce grand appareil, le vassal s'avancait, tête nue, vers le suzerain et après lui avoir fait trois profondes révérences, se mettait à genoux devant lui et les mains placées dans ses mains sur le *te igitur* et la croix, il prononçait la formule d'usage et au nom de Dieu, il lui faisait *hommage et serment de fidélité*, lui promettait de défendre ses droits, de le servir et de garder ses secrets ; enfin de faire, observer et accomplir tout ce à quoi un vassal était tenu envers son suzerain.

Cela fait, le suzerain relevait le vassal et *en signe d'amour et contentement*, le baisait à la bouche, excepté les femmes qui par délicatesse et bienséance se faisaient représenter par un mandataire.

La cérémonie terminée, acte public en était dressé, ainsi que du dénombrement des propriétés qui composaient la seigneurie pour laquelle la cérémonie avait lieu.

C'est par suite de cette chaîne d'*actes de foi et hommage* réciproques que se tenaient liés entr'eux, tous les mem-

bres de la famille féodale d'autrefois, et qu'ils se transmettaient les titres de noblesse et de seigneurie, dont chacun d'eux revendiquait la possession, par hérité ou par acquisition.

Il paraîtrait, d'après l'acte de reconnaissance et d'hommage que nous venons de citer, qu'une *maladrerie ou léproserie*, aurait existé, aux environs de la ville de Marvejols, et Burdin dit qu'en 1613 les Etats lui accordèrent la somme de 12 livres. C'étaient des espèces d'hôpitaux, éloignés des villes, qui existaient au commencement du XIV^e siècle et où on reléguait les lépreux, dont le nombre était considérable en France, par suite des croisades, pour les empêcher de communiquer leurs maladies à la partie saine de la population. Nous éluciderons plus tard ce fait dans un chapitre particulier que nous lui consacrerons.

XI. — ANCIENS COUVENTS.

Parmi les anciens couvents que la ville de Marvejols a possédé, nous citerons : 1^o Les *Dominicains*, qu'on appelaient aussi Jacobins ou Frères-Prêcheurs ; 2^o Les *Cordeliers*, qu'on appelaient Franciscains ou Frères-Mineurs ; 3^o Les *Augustins* ; 4^o Les *Carmes* ; 5^o Les *Capucins* ; 6^o Enfin les religieuses *Bénédictines*, dites de Notre-Dame et la Congrégations laïque des Pénitents blancs.

1^o *Dominicains*.

L'institution de l'ordre des Dominicains remonte à l'année 1194 ; saint Dominique, chanoine espagnol, en fût le fondateur et son institution fût confirmée en 1216,

par le pape Innocent III. Il commença de l'implanter dans le Languedoc, avec l'aide de plusieurs prêtres qui travaillaient avec lui à la conversion des albigeois, et que pour cela on appela Frères-Prêcheurs. Le nom de Jacobins leur vient du premier établissement que cet ordre a eu à Paris et qui était situé rue Saint-Jacques.

Le premier couvent de cet ordre que Marvejols a possédé, remonte à 1230. D'après la chronique, il fut fondé par le comte d'Alais, marquis de Canillac, qui le combla de ses faveurs et lui fit des dons très-considérables. La construction de ce couvent coûta 20,000 écus (1). Il occupait l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le couvent des religieuses du Bon-Pasteur, l'église des Pénitents et plusieurs autres maisons adjacentes, tout près de la porte du Soubeyran.

Ce couvent fût très-florissant jusqu'en l'année 1562, époque où il fût pillé et saccagé, pour la première fois, par les calvinistes, ayant à leur tête l'infame capitaine Merle. Réparé quelques années après, il eût le même sort en 1586, et cette fois il fût ruiné de fond en comble et pillé comme tous les autres couvents de la ville. On fût même jusqu'à l'ensevelir sous les décombres de la ville qu'on y avait porté exprès, « *pour en effacer jusqu'à la mémoire.* » Ses religieux étaient accusés d'avoir fait partie de l'inquisition et c'est pour ce motif qu'ils avaient des ennemis aussi acharnés.

Une enquête faite en 1589 porte que les pertes qu'il éprouva à cette époque, en ornements d'église ou mobilier, s'élevaient à 30,000 livres.

(1) Chroniq. de Veiron.

Lorsque les jours devinrent meilleurs, tous les religieux de ce couvent revinrent, et grâce aux libéralités qu'ils reçurent des Etats généraux du Gévaudan et de plusieurs personnes charitables et pieuses, ils firent rebâtir leur couvent seulement, vers 1670, mais sur un plan moins vaste que le premier. La construction de l'église fût ajournée faute d'argent.

Parmi les bienfaiteurs de ce couvent, nous citerons : 1^o Antoine Chapont, du lieu de Bournoux, qui lui fit don de 400 livres, le 28 octobre 1672, à condition qu'il serait admis comme religieux, reçu Saumade, notaire ; 2^o Anne Mason, veuve Planchon, lui fit donation de tous ses biens, le 12 avril 1675, moyennant une messe à perpétuité, reçu Saumade, notaire ; 3^o Le R. P. Agrel (Jean), lui fit don de 600 livres de rente, Saumade, notaire ; 4^o Roche (Agnès), veuve Pagès, lui fit don d'un champ et d'une vigne, au Grenier, le 14 octobre 1685, moyennant treize messes, Saumade, notaire ; 5^o demoiselle Marie de Prieur, épouse Veiron, marchand à Marvejols, lui fit don de 100 livres, le 15 octobre 1698, pour être employées à l'ornement d'une chapelle du *Tiers-Ordre* dont elle était sœur religieuse ; plus 10 livres pour la sépulture de son corps dans leur église ; plus 7 livres 10 sols pour la célébration d'une trentenaire de messes basses en faveur de son âme après sa mort, reçu Boyer, notaire. (1)

Déjà dans un dénombrement qui eût lieu le 5 février 1690, les R. P. Dominique Pélissier, prieur ; Antoine Chalbert, syndic ; Merle (Hyacinthe), religieux, avaient fait au roi Henri IV, la réclamation suivante :

(1) Chroniq. de Veyron.

« A Sa Majesté le roy de France et de Navarre,

« Sire, les soussignés ont et possèdent dans la ville un enclos, dans lequel ils avoient, anciennement, un beau couvent, ayant esté démoly et usurpé par ceux de la religion prétendue réformée. Ils recouvrèrent seulement le dict enclos en 1630. tout ruiné et depuis ils ont fait rebâtir un petit couvent composé de quelques chambres pour leur habitation, faisant réfectoire dans une petite cuisine, et n'ayant d'église ; que le pré quy étoit contigu de l'orte, est aujourd'hui séparé depuis que lorsqu'on a rebâti la ville, on leur a laissé seulement leur habitation dans l'enclos et usurpé le fossé et le chemin ; qu'ils ont à peu près 54 setiers de blé et quelques pensions dues par divers, sous charges, fondations et censives et qu'ils le supplient de les faire indemniser. » (1)

Cette réclamation ayant été reconnue fondée, le roy, après estimation faite et de l'avis des consuls, leur fit payer une indemnité de 1,600 livres, par la ville, dont il en paya la moitié sur ses revenus.

Au moyen de cette somme et d'un grand nombre de libéralités qu'ils reçurent, les Dominicains firent, en 1703, bâtir leur église, attenant à leur couvent et au midi de leur enclos le long de la *rue Bize donne* (aujourd'hui fontaine nouvelle), c'est-à-dire au même emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, avec son clocher, en sorte qu'ils purent dès-lors y célébrer la messe pour la première fois le 14 septembre 1707.

Le personnel de ce couvent se composait, dans le principe, de trente deux religieux. En 1728, il ne comptait

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

que six religieux, dont quatre prêtres et deux frères lais. Son revenu ordinaire était de 939 livres et avait cinq charges de 296 livres chacune. (1) Mais dans la suite, ce personnel ayant augmenté et le couvent se trouvant trop exigü, on résolut de l'agrandir au moyen d'une construction nouvelle. En conséquence le R. P. Leroy, alors prieur du dit couvent, lui fit ajouter une aile, vers le levant et suivant un plan par lui conçu ; mais à peine était elle à moitié construite que la Révolution de 89 éclata et fit suspendre les travaux pendant longtemps.

Les religieux furent chassés impitoyablement et obligés de s'expatrier. Le couvent et l'église, saisis comme biens nationaux, furent vendus comme tels aux enchères en 1798, aux administrateurs de l'hospice qui les revendirent à divers particuliers. La plus grande partie des bâtiments de cet ancien couvent sont occupés, aujourd'hui, par les religieuses du Bon-Pasteur, la famille Valette et Coudere, par les Pénitents blancs, et enfin par d'autres particuliers qui en font leur demeure.

Depuis lors on n'a plus entendu parler de cet ordre religieux à Marvejols.

2^o Cordeliers.

L'ordre des Cordeliers, ainsi nommés à cause de la corde qu'ils portaient pour ceinture, fut fondé en 1210, sous le nom de Franciscains ou Frères-Mineurs, par Saint-François d'Assise et leur règle approuvée par le pape Innocent III.

C'est vers 1273 qu'a eu lieu le premier établissement

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

d'un couvent de cet ordre à Marvejols. Il paraîtrait qu'il y aurait été fondé par la maison de Peyre, ainsi que le prouverait l'acte suivant :

« Et pour ce, aujourd'hui 10 novembre 1678, après midy a esté constitué en personne, T. R. P. Gabriel Reséguier, provincial et commissaire général du Languedoc, du dict ordre (Cordeliers) ; le R. P. Jacques Brugeire, gardien du couvent ; P. Augustin Peytavin et Pierre Hartan, religieux, assistés de M. Ignace, François de Vidal, sieur de Laviale, avocat et syndic du dict couvent.

« Lesquels sachant par tradition de père en fils et par divers actes que le couvent a esté fondé et doté par les seigneurs prédécesseurs du dict seigneur de Peyre, voulant et consentant qu'il jouisse de tous les privilèges, prérogatives et avantages concédés par le véritable fondateur et principalement qu'ils soient participans à tous les sacrifices, prières et exercices quy se font dans le dict couvent ; qu'il fasse poser et élever ses armes aux endroits acoustumés, bâstir une chapelle et tombeau proche du sanctuaire, du costé de l'épistre, mesme s'yl veut faire une demeure et logement pour ses exercices religieux, spirituels et ses successeurs à l'advenir à ses frais et dépends.

« Moyennant quoy le seigneur de Peyre a promis aux dicts religieux d'être le protecteur et le défenseur du dict couvent et d'avoir son attachement et amitié particulière pour tout ce quy le concerne ez qualités..... et a donné immédiatement 300 livres pour frais de posement des armes et érection de la chapelle. » Saumade, notaire. (1)

(1) Archives de la Société d'agriculture de la Lozère.

Maintenant quel est le membre de cette ancienne famille qui doit être considéré comme le fondateur de ce couvent ? C'est ce qu'on ignore. Ce qu'on sait positivement : c'est que ce couvent était situé à la sortie de la porte du Théron, à l'emplacement même, qu'occupent aujourd'hui, les hôtels du Nord et de Delpuech, c'est-à-dire depuis le boulevard jusqu'au pont de la Pierre, et qu'il existait très-longtemps, avant les guerres religieuses du XVI^e siècle.

On trouve dans les annales historiques de Marvejols, qu'en 1586, ce couvent subit le même sort que ceux des Dominicains et des Augustins qui étaient également établis dans la ville de Marvejols, en sorte qu'en 1596, c'est-à-dire dix ans plus tard, il n'offrait encore que des ruines et que ce n'est qu'un siècle environ plus tard, c'est-à-dire le 14 octobre 1696 qu'on pût célébrer la messe, pour la première fois, dans l'église de ce couvent, malgré que le duc de Joyeuse eût ordonné de lui restituer ce dont on l'avait spolié, ainsi que le prouve l'ordre suivant :

« Le douzième jour de septembre 1591, les syndics des Cordylliers, Augustins et Jacobins de la ville de Marvejols, nous ont présenté requeste et sur ycelle obtenu ordonnance quy faict adveu, monstre et vérification des meubles et ustensiles dont yls ont été expolyés, par devant le juge de Marvejols ou son lieutenant leur seront *récrédés* (restitués) ; et pour ce fayre, contrains tous ceulx quy pour ce seront à contraindre par toutes voyes dues et raysonnables. » (1)

Les frères *lais* en prenant l'habit religieux, agenouillés

(1) Bulletin de la Société d'agriculture, etc. de la Lozère.

devant l'autel, devaient prononcer les trois vœux de *chasteté, pauvreté et obéissance*. En 1726, ils se composaient de six religieux qui jouissaient d'un revenu de 209 livres.

Ce couvent, qui faisait partie de ceux qu'on appelait : *mendians*, à cause des quêtes qu'ils faisaient sans cesse, reçut des dons d'un grand nombre de bienfaiteurs. Parmi les plus connus, nous citerons : 1° Les seigneurs de Peyre qui, comme nous l'avons déjà vu, avaient non-seulement fondé et doté ce couvent, mais encore l'avaient pris sous leur sauvegarde et protection ; 2° La demoiselle Marie de Prieur de Puygranier, épouse de Veiron, Etienne, bourgeois de Marvejols, qui, le 15 octobre 1690, lui légua par testament, la somme de trente trois livres pour servir « à *horner ou embellyr une chapelle* » payables deux ans après le décès de son mari en trois ans après le sien ; plus sept livres dix sols pour un trentenaire de messes qui se diront pour son âme dans leur église (1) ; 3° Veiron, Etienne, bourgeois de Marvejols, qui, le 25 décembre 1700, lui fit beaucoup de legs et testa en sa faveur de la manière suivante :

« Dieu le père des miséricordes, des parfaites consolations, etc..... Considérant que le chef de tous valables testamens est de nommer et faire un héritier jusques à la consommation du monde..... J'institue, à cet effet, établis, nomme, fonde, approuve et crée mon vray, légitime et indubitable héritier universel, particulier et général, le couvent des religieux des T. R. P. Cordylliers de l'ordre de Saint-François de la présente ville et non d'ailleurs ny autre, de tous mes biens entiers, présents et à venir,

(1) Laurent Beyer, notaire. — Chroniq. de Veiron.

meubles et immeubles. J'établys les dits T. R. P. Cordylliers, vrais seigneurs, possesseurs et propriétaires de tous mes biens ; ils en prendront la réelle, actuelle et corporelle possession, le lendemain du décès de la demoiselle de Prieur, ma femme, sy elle me survit, sous les pactes et conditions que tous les sus dicts religieux du dict couvent, présens ou futurs, seront tenus d'exécuter soigneusement.

« Ils feront célébrer à tout jamais une messe dans leur église, tous les dimanches et festes de l'année à perpétuité en l'honneur de saint Estienne.

« La feste de saint Estienne quy se célèbre positivement le lendemain de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce jour là la messe se célébrera en *aut*, c'est-à-dire hautement, avec diacre et sous diacre. La messe fondée à jamais ainsi, ne commencera, ce jour là, qu'un petit moment avant midy *inclusivement* et sera appelée *la messe de midy*.

« Je fonde aussy dans la dicte église des T. R. P. Cordylliers de la présente ville et non d'ailleurs, un prédicateur à perpétuité quy commensera le saint Evangile..... Le prédicateur sera tenu de faire sa fonction tous les dimanches et festes de l'année *jusques à la fin du monde*. Lorsque le prêche aura lieu le matin à l'église de Notre-Dame, il aura lieu le soir aux Cordylliers et réciproquement.

« Dans le cas où les Cordylliers ne voudroient point accepter ses legs et fondations, je leur subroge et substitue les T. R. P. Augustins, aux mesmes conditions, et sy leur couvent venoit à estre destruit, ces derniers leur succéderait de droit. Je désigne enfin ma sépulture dans l'église des Cordylliers, auprès de mes aïeux, et pour

à ce fayre leur donne : 1° Un champ situé à Lachamp, de contenance de 12 journées de bœufs ; 2° Une vigne scise au terroir de Coste-Vieille, de contenance de 12 journées d'hommes ; 3° Un jardin scitué au quartier de la volte de Macousel, de contenance d'une grande journée d'homme ; 4° Un pré scitué à la Goutelle, de contenance de deux journées d'hommes à faucher ; 5° Un jardin scitué contre la porte de Chanelle ; 6° Un champ, appelé le grand champ, de contenance de trois journées de bœufs ; 7° Une maison scituée rue du Duganet ; 8° Un petit jardin au devant de ceste maison ; 9° Une pièce de terre, scituée aux Espinassous, de contenance de huit journées de vinhe et trois de champ ; 10° Un champ situé au Poujoulet, de contenance de deux journées de bœufs. Le tout d'une valeur de 4,590 livres. — Reçu Boyer, notaire. » (1)

Ce couvent, après avoir été très-florissant et nombreux, perdit de son importance par suite des guerres religieuses du XVI^e siècle, en sorte qu'en 1721, il fut choisi pour servir d'hôpital aux malheureux atteints de la peste qui sévit alors avec une grande intensité sur la ville de Marvejols, comme on l'a déjà vu dans une relation que nous avons fait connaître.

Il n'y a pas longtemps que dans une des chapelles de l'église de ce couvent, on voyait encore sur les murs des peintures à fresque dues à un des moines et qui représentaient les diverses scènes de la contagion, comme des agonisants, des convois funèbres, etc. On y voit encore l'abside et une partie du chœur, des bas côtés, de la voûte et la rosace qui était sur la principale porte d'entrée et qui donnait sur la place des Cordeliers actuelle. (2)

(1) Chron. de Veiron.

(2) Cette église sert d'auberge et de remises pour les chevaux.

Malgré son peu d'importance, néanmoins, en reconnaissance des imminens services, qu'avec ses moines, ce couvent avait rendu à l'époque de la peste, la ville de Marvejols faisait des sacrifices pour le conserver et aurait vu avec peine son abolition. C'est ce qu'elle prouva en 1770, lorsque par suite d'une mesure générale, il était menacé d'être supprimé, en même temps qu'un grand nombre d'autres couvents de France. (1)

On la vit alors prendre fait et cause pour lui et demander très-énergiquement son maintien par la réclamation suivante qu'elle adressa au roi, par l'intermédiaire de Mgr l'évêque de Mende et de M. Trescazals de Marance, son premier consul :

« Monseigneur. — Le sort des Frères-Mineurs conventuels devant être bientôt décidé, j'espère que votre Grandeur ne désapprouvera pas que j'aye présenté par lettres, les suppliques de notre ville à Mgr l'archevêque de Reims, président de la commission pour les ordres religieux, afin qu'il veuille bien s'intéresser pour la conservation de la maison de cet ordre, que nous possédons depuis si longtemps.

« Nous vous prions, Monseigneur, de vouloir bien nous ayder de votre puissante protection. Vous connaissez nos besoins, nous n'avons assurément rien à perdre. Cette maison est un des plus grands ornements de notre ville ; elle nous est très utile et le sera encore plus lorsqu'il y aura le nombre de religieux que le roy exige pour la conventualité. Que devons nous pas attendre si vous parlez en notre faveur ? Nous vous demandons la conti-

(1) Il fallait un personnel de six religieux au moins.

nuation de cette bienveillance dont vous avez bien voulu nous honorer jusqu'ici. Nous ferons de plus en plus nos efforts pour la mériter et ne cesserons de faire au ciel les vœux les plus ardents pour la conservation d'un prélat qui nous est infiniment cher. Je suis, etc. Signé Trescazals. premier consul. Marvejols, le 4 septembre 1770. » (1)

L'évêque de Mende était alors à Paris, où il s'était rendu pour assister, comme représentant, aux Etats généraux de la province du Languedoc. L'occasion était donc très favorable : aussi l'évêque après une première démarche faite près du roi, s'empressa de faire rassurer la ville, par la lettre suivante qu'il fit écrire par son secrétaire à M. Trescazals, et qui fut reçue avec enthousiasme :

« Monsieur. — Monseigneur l'évêque s'intéresse beaucoup à la conservation de vos Cordelliers et il y a apparence que ses démarches ne seront pas inutiles. Il a déjà écrit ainsi que le R. P. de Saint-Just (gardien du couvent) le désirait. Il a parlé et reparlera dans le cas que la chose soit nécessaire. C'est de quoy il m'a chargé de vous assurer et dont je m'empresse de vous faire part.

« De Paris le 17 septembre 1770. Signé : Malroux, vicaire général. » (2)

Peu de temps après, la ville apprit que ses vœux étaient exaucés, à la condition que le couvent se composerait d'un personnel réglementaire et fut ainsi conservé jusqu'à la Révolution de 89 qui mit fin à son existence en chassant pour toujours ses religieux et en s'emparant de tous ses biens. Considéré comme bien national, il fut vendu comme tel en 1792 et acheté par des particuliers qui en jouissent encore par eux-mêmes ou par leurs successeurs.

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

(2) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

3° *Augustins.*

L'institution de l'ordre des Augustins remonte à l'année 1245. Dans le principe c'étaient des ermites vivant isolément, mais que le pape Innocent IV obligea de vivre en communauté, sous la règle de Saint-Augustin. C'était un ordre mendiant qui ne vivait que des quêtes qu'il faisait ou des aumônes qu'il recevait.

Quand et comment la ville de Marvejols fut-elle dotée d'un de ces couvents ? C'est ce qu'on ignore jusqu'ici. On sait seulement que son existence dans cette ville est très-ancienne et qu'elle était antérieure à l'année 1354, époque où Astorg de Peyre aurait fondé un obit dans l'église de ce couvent.

Il paraît que ce couvent était l'objet de prédilection de beaucoup d'anciennes familles et notamment de celle de Peyre, ainsi que le prouve le testament suivant :

« L'an 1488 et le 19 septembre, noble et puissant seigneur, messire Astorg de Peyre, chevalier, seigneur de Peyre, baron de Thoras, Beaume, Marchastel, etc., a fait son testament en la forme suivante :

(Après avoir recommandé son âme à Dieu et fixé le lieu de sa sépulture dans l'église des Augustins de Marvejols, le testateur s'occupe des fondations, des legs et des dons qu'il fait aux hôpitaux, églises et couvents qui dépendent de ses terres et arriva enfin au couvent des Augustins.)

« Item, y est il dit, comme mes prédécesseurs ont fait anciennement afficher l'image de saint Ivon (patron de la famille) avec ses armes, dans l'église des frères religieux Augustins de Marvejols, je veux et j'ordonne que la dite chapelle, où sont peintes mes armes et où est peinte

ment toutes les appartenances et dépendances de la dicte église, tels que les MM. du chapitre ont jouy ou dû jouyr. confrontant du levant, le passage et chazal avec la dicte rue, maison de Jacques Musson, maison, basse-cour et jardin d'Estienne Rocher ; maison d'Astorgue Saissère, veuve Jean Mathieu ; du midi, avec la rue de la Commanderie ; du couchant, maison d'Antoine Gaches, jardin de Pierre Pagès, maison et palier des hoirs de Jean Guérin : de la bize, avec une ruelle allant de la rue Droite (Chanelles) à la rue d'Estanconhe et aultres confrontations.

« Vendant le tout noblement sans aucune charge et en la mesme forme, droit, faculté que les sieurs du chapitre en jouissaient avant le présent, pour le prix et somme de 2,000 livres, à laquelle les religieux ont été surdizans, sur les proclamations faites pour la vente, payables, sçavoir : 1,000 livres à première réclamation et les 1,000 livres restant dans deux ans, en deux payements égaux, pour estre le tout employé au paiement des réparations de l'ancienne église collégiale de Marvejols que le diocèse fait réédifier et ce suyvnt le mandement des sieurs commis du diocèse.

« Les religieux n'en prendront jouyssance qu'à la feste de la Toussaint prochaine. — A Marvejols le 25 avril 1666. Saumade, notaire. » (1)

Ce couvent eut beaucoup de bienfaiteurs qui par leurs libéralités plus ou moins grandes l'aidèrent à se relever un peu de ses ruines. Parmi ces derniers, et en outre des seigneurs de Peyre et de plusieurs autres dont les noms nous échappent, nous citerons : 1^o La demoiselle Marie de Prieur, femme d'Etienne Veiron, bourgeois de Mar-

(1) M. Laruelle, notaire à Chirac.

vejols, qui, dans son testament du 15 octobre 1698, lui fit don de 7 sols à la charge de célébrer dans son église un trentenaire de messes basses pour le repos de son âme ; 2° Christophe Cayla, bourgeois de Marvejols, qui, en 1676, le 16 du mois de mai, lui donna la somme de 10 livres pour un trentenaire à célébrer ; 3° Etienne Veiron, bourgeois de Marvejols, qui, en 1700, légua au religieux de ce couvent 100 livres de rente et les subroge en lieu et place des religieux Cordeliers dans le cas où ces derniers refuseraient d'accepter les divers legs qu'il leur fait dans le même testament. (1)

A partir de sa ruine, ce couvent resta toujours pauvre, à tel point que ses religieux étaient obligés de se livrer à l'enseignement du français et du latin pour subvenir à leurs besoins. En 1728, il n'avait que 199 livres de revenus, plus 350 livres que lui donnait la ville pour l'enseignement des enfants. Son personnel se composait à cette époque de six religieux qui se réduisirent à deux à l'avènement de la Révolution de 89.

Il exista jusqu'en 1790, époque où il fut supprimé et vendu comme bien national. Sauf l'église, le reste du couvent a été depuis converti en maisons particulières par divers acquéreurs.

4° Carmes.

L'institution des Carmes, ainsi nommés du Mont Carmel, où vivaient les ermites qui commencèrent cet ordre, remonte au commencement du XIII^e siècle.

Cet ordre fut régularisé par saint Albert, patriarche de

(1) Veiron, manuscrit communiqué.

Jérusalem, confirmé par le pape Honorius III en 1226, et enfin introduit en France par le roi saint Louis en 1264.

On ignore la date précise de l'établissement d'un couvent de cet ordre à Marvejols. On sait seulement qu'il occupait l'emplacement qu'occupe, aujourd'hui, l'hôtel de ville et l'auberge Vidal. La porte d'entrée du cloître donnait sur la place au blé qui lui servait de cour et qui se trouve au bout de la rue qui porte le nom des *Carmes* ; celle de son église faisait face à la fontaine du Théron.

Malgré sa position dans l'intérieur de la ville et le voisinage des fortifications, le démon des guerres religieuses ne l'épargna pas plus que les autres couvents de la ville. Le capitaine Merle surtout, en s'emparant de la ville, le fit piller et incendier, sans aucune pitié ni merci.

Depuis lors ce couvent n'a plus été rétabli avec son personnel ; ses bâtiments devinrent du domaine royal et enfin la propriété des comtes de Peyre par suite de l'acquisition qu'ils en firent en 1696.

Bien longtemps après sa destruction, grâce à la générosité des comtes de Peyre, les Pénitents firent réédifier l'église seulement pour servir à leurs exercices religieux et purent en jouir ainsi, jusqu'à la Révolution de 89, époque où ils en furent dépossédés, au nom de la nation.

Ce couvent, ainsi que son église, n'offraient rien de remarquable. On y voit encore quelques fenêtres dont l'architecture dénonce le style roman tertiaire, mais non pas dans la pureté de ses règles.

Enfin, en 1790, le tout fût vendu comme bien national et acquis par partie par la ville et partie par divers particuliers.

5° *Capucins.*

Les Capucins, ordre religieux ainsi nommé du petit capuchon qui faisait partie des habits de ces religieux, furent établis à Marvéjols en 1623, par M. Charles de Rousseau, évêque de Mende, sous et pendant le règne de Louis XIII. C'était une branche des Cordeliers.

Cet ordre était spécialement consacré à la prédication et se transportait dans les endroits où le ministère de ses religieux était appelé à prêcher la religion.

Ce couvent s'établit d'abord dans une maison particulière au moyen de 200 livres que les Etats de 1624 accordèrent à ses religieux pour se loger et enfin, après 15 ans de provisoire, sur une partie de l'ancien château fort ; il resta jusqu'à la Révolution de 89 qui chassa ses religieux et s'empara de ses bâtiments et de tout ce qu'il possédait au profit de la nation.

Depuis, ces bâtiments sont occupés par le collège communal qui, depuis, est demeuré propriété nationale.

Il paraît qu'à l'extinction de l'ancienne famille de Peyre, à laquelle succédèrent celles de Cardailhac et de Grolée, etc., par alliance, le couvent des Capucins eut les faveurs de ces dernières, comme le prouverait le testament olographe suivant :

« Cejourd'huy..... nous Antoine de Grolée de Virville, de Montbreton, comte de Peyre, etc., premier chambellan de son altesse royale, seigneur de Marvéjols.....

« Considérant que tous les hommes doivent mourir... ayant esté plusieurs fois attaqué de très-grandes maladies et craignant d'être surpris et qu'il n'arrive des contestations pour le partage de mes biens, entre mes enfants, ce que je veux éviter, et désirant que mon corps lorsqu'il

sera séparé de mon âme, soit mys en sépulture dans l'église des R. P. Capucins de la ville de Marvéjols, en une chapelle particulière que mon héritier ou héritière bas nommés feront bastyr, sy plustôt je n'y ai satisfait, suppliant la compagnie des R. P. Capucins de me vouloir associer en leur ordre et de me donner part en leurs prières.....

« Faict et escript de ma propre main, à la Baulme, ce 12 avril 1665. Signé : de Montbreton. — Reçu Saumade, notaire. » (1)

Son successeur, César de Grolée, en fit de même par son testament olographe du 9 avril 1718, où il est dit entr'autres choses :

« Si je meurs en Languedoc, je veux estre enterré dans le tombeau des Capucins de Marvéjols, où j'ai fait transporter mon père, ma mère et mes frères. Si je meurs ailleurs, mon cœur y sera transporté et mon corps ensevely dans l'église des Capucins, etc. » (2)

Ce couvent, comme tous les autres de la ville, ne fut pas épargné par la Révolution de 89, mais il n'eut pas à subir les maux qu'enfentèrent les guerres religieuses du XVI^e siècle, puisque son existence ne date que du XVII^e siècle. Aussi ne fût-il que pillé et sévré de ses religieux pour toujours.

Le bâtiment de ce couvent n'était pas primitivement si vaste. Il ne comprenait point l'aile du midi qui fut donnée en construction en 1680, ainsi qu'il résulte de l'acte suivant et qui fait, aujourd'hui, le plus bel ornement de cet édifice :

(1) Bulletin de la Société d'agricult. etc. de la Lozère.

(2) M. Delaruelle, notaire à Chirac.

« A esté personnellement estably M. Robert de Trescazals, sieur de Marance, docteur ez droitz, syndic des R. P. Capucins du couvent de la ville de Marvéjols, lequel a baillé à prix faict à Pierre Granier, maitre masson du dict Marvéjols, présent et acceptant, à bastir une aisle de cloistre du couvent du costé du midy où il fera les voultres capables de soutenir le pavé de l'allée (galerie), osterà toute la terre et marrain quy est au dessous à fleur du jardin, fera deux portes, l'une au dessous la dicte allée venant du jardin, et l'autre à la grange avec deux marches ou degrés pour entrer dans la dicte grange ; fera un pavé au dessous avec pierre rassiére et un autre pavé à *cadette* (avec des cailloux) au dessus et le blanchissage de l'aisle du dict cloistre et surtout le couvert de la hauteur des fenêtrés, cinq *lucairnes* (lucarnes) pour donner jour dans la galerie joignant le réfectoire ; fournira tout le travail, despans, bois, pierres, tuiles à chaux, clouz et ouvriers et manœuvres nécessaires, jusques à la dernière perfection, ce qu'il promet avoir faict dans six mois prochains, moyennant la somme de 340 livres, en tant moins de laquelle le dict Granier a confessé avoir reçu celle de 85 livres. Reçu Saumade, notaire. » (1)

Tel fut le couvent des Capucins de Marvejols, dont les bâtiments vastes servent aujourd'hui pour le collège communal, depuis 1802. Les Capucins se livraient en outre à l'enseignement.

(1) Delaruelle, notaire à Chirac.

6° *Bénédictines.*

L'institution de l'ordre des *Bénédictins* et des *Bénédictines*, ainsi nommés du nom de son fondateur St-Benoit, remonte, en France, à l'année 820, époque où ils y furent attirés par Pépin, roi d'Aquitaine. (1)

On ignore l'époque précise où la ville de Marvejols fut dotée d'un couvent de cet ordre. On sait seulement qu'elle le fut vers le commencement du XVII^e siècle, par suite des donations qui furent faites à ce sujet par la demoiselle Catherine de Cabrit, veuve Rey, sieur de Sarnhac, en 1671, et la demoiselle Marie de Prieur, femme Veiron, bourgeois de Marvejols en 1698, ainsi qu'il résulte des actes suivants :

« L'an 1671 et le 12 novembre, demoiselle Catherine de Cabrit, vefve (veuve), de noble Pierre de Rey, sieur de Sarnhac.....

« Estant informée que plusieurs demoiselles, filles de condition de la ville de Marvejols et aultres, par un mouvement de dévotion sont en dessein d'establyr, dans la ville, un monastère de religieuses de l'ordre de *Notre-Dame* soubz le bon plaisir du roy et autorité de Mgr évêque de Mende, et se mestre dans le dit monastère pour y servir Dieu en qualité de religieuses du dict ordre de *Notre-Dame*.

« La dicte Cabrit voulant de son côté contribuer au dict établissement dans le mesme dessein et mouvement, faict donation entre vifs irrévocablement aux religieuses du dict monastère, l'horsque l'établissement en aura été

(1) L'ahbé Prouzet, hist. du Gévaudan.

faict en la dite ville de Marvéjols de deux métairies qu'elle a : l'une au lieu de Fougères, paroisse du Py, et l'autre au lieu de Pierrefiche, paroisse des Salces, pour par les religieuses du dict monastère jouyr des dictes maitairies après leur établissement comme de leurs biens propres, moyennant qu'elle sera nourrie et entretenue pendant sa vie dans le dict monastère en qualité de religieuse.

« Laquelle sus dicte donation a esté acceptée par haut et puissant seigneur, messire Charles de Molette, marquis de Morangiers, de Saint-Alban, etc., bailli pour le roy au pays du Gévaudan, gouverneur de la ville de Marvéjols, iceluy présent et acceptant pour les dictes religieuses quy seront au dict monastère sy établissement se faict, suyvant le désir de M. de Morangiers, pour l'augmentation de la dévotion dans la ville de Marvéjols... etc. Saumade, notaire. » (1)

Malgré ce legs considérable et nonobstant les actives démarches faites par M. de Morangiers, soit que cette donation ne fût pas reconnue assez satisfaisante, soit que son acceptation offrit quelque difficulté ou que le temps ne le permit pas, aucune maison mère de cet ordre religieux n'offrait des sujets, en sorte que l'établissement resta ainsi en projet jusqu'en 1698, époque où la demoiselle Marie de Prieur, femme Veiron, augmenta les revenus de la donation de la demoiselle de Cabrit, par celle qu'elle fit pour le même motif et mit la dernière main à l'accomplissement de l'établissement projeté. Voici cette donation :

(1) Bulletin de la Société d'Agricult. etc. de la Lozère.

« Au nom de la très-sainte et très-adorable Trinité, un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, de la glorieuse Vierge Marie. Ainsi soit-il.

« Il soyt faict par moy Marie Prieur, soubsignée, etc. qu'en l'année de grâce de N. S. J. 1698 et le 15 du mois d'octobre..... Je fais exactement en cette forme et manière, autorise mon dernier et valable testament, clos, soleune dernière disposition et volonté irrévocable dans mes bons sens, veues, ouyie, mémoire, entendement, connaissance, etc.....

« Considérant qu'il n'y a rien de plus certain que la mort, ny chose plus incertaine que l'heure d'y celle ; craignant en estre surprise et prévoyant l'incertitude estant dans la prudence, pendant que Dieu et le temps le permest de disposer des biens temporels que Dieu m'a donnés, qu'après ma mort il n'y ait des procès, questions, décisions ny différens, munie du signe de la croix et recommandé mon âme à Dieu, le priant de me vouloir faire miséricorde et mon âme estant séparée de mon corps qu'il luy plaise la recevoir au nombre de ses esleus, élizant ma sépulture dans l'église des T. R. P. Jacobins de la dicte ville.

« En premier lieu, je donne et lègue par le présent testament clos, fonde à perpétuité à la plus grande gloire de mon divin Sauveur et à l'honneur de la très sainte Vierge ma protectrice, en faveur de l'édification établissement d'un couvent des religieuses de l'ordre de Nostre Dame (1) dans la présente ville de Marvéjols et non ailleurs. La fondation ne sera faicte ny accomplie non

(1) Ou de Bénédictines à cause de la règle de Saint-Benoit qui les régissait.

seulement que par les religieuses du mesme ordre de Nostre Dame quy seront des couvents de Lanjac (Longeac), de Saint-Flour ou de Chaudesaygues, au choix, diligence d'un des tels couvents quy se présentera le premier sera honorablement receus, absolument fondées au légitime patronage et mentenues, car telle est ma volonté sans la transgresser, ains l'accomplir, concistant mes biens en fonds quy seront joints avec deux mairies vallant huict à dix mille livres, aportant environ cent escus de bons reveueus que demoiselle de Cabrit du lieu de Montgézieu, femme à feu M. de Sarnhac et en secondes nopces avec M. de Lagrange de Saint-Geniez a semblablement données par contrat, reçu Saumade, notaire.

2° « La cuisine haute avec un cabinet joignand et une chambre à costé dicte la chambre jaune, une petite cave qu'est au dessoubz l'entrée de la grande maison du dict feu sieur de Puygrenier, sise rue de la Vache, estimée 1050 livres.

3° « Le cinquième de la propriété et reveueus du moulin du Colombet, près du Pont de la Pierre et de l'église des Cordeliers, estimé 1440 livres.

4° « La quatrième portion de la grande vigne, sise aux Espinassoux, quy est la plus haute, estimée 400 livres.

5° « Un champ situé au terroir del Serre, appelé le Levers et fesant partie de la méthérie de Rochevalier, estimé 300 livres.

6° « Tous lesquels sus dicts biens tant seulement et non aultres, sans contradiction ny opposition, je veux qu'ils servent absolument de fondation au service divin non sujet à prescription sous les pactes, conditions que les sus dictes religieuses du dict ordre de Nostre Dame, sous

aucun prétexte soient tenues et les charge soigneusement d'enseigner la sanctification, instruction et vertu a la jeunesse ; de faire célébrer une messe basse dans leur église toutes les festes solennelles de la glorieuse Vierge Marie ma patronne, comme aussy de saint Thomas, apostre. régulièrement à perpétuité un peu avant midy inclusivement. A la fin d'icelle chanteront ensemble les litanies de la mère de mon Dieu et toutes les festes de la Vierge inviolablement réciteront aussy le Rosaire, aultrement elles se rendent indignes de la succession.....

7° « Jusques à ce que l'établissement du service de Dieu soit accomply, je conviens, approuve, autorise que M. le doyen du chapitre de Marvéjols quy sera l'hors en charge, administre et gouverne ma dotation, après quoy ce sera les religieuses elles-mêmes. Autrement les dictes religieuses ne fondent point, icy en ceste ville, leur couvent, les intredis (interdis) et révoque de la jouyssance des dits revenus..... et au cas où le dict couvent prétendu viendrait après l'établissement à estre destruit, accablé par errézies, insandies, guerres ou aultres inconvénians impénétrables en attendant le changement qu'il plèse à Dieu faire de ceste disposition, le doyen directeur continuera de tout administrer jusqu'à une nouvelle fondation et restablissement et ainsin jusqu'à perpétuité..... Reçu Boyer Laurens, notaire. (1) »

Cette fois la maison mère de Langeac se présenta la première pour fonder le couvent projeté do son ordre et recueillir les successions quy luy seraient désormais dévolues. A cet effet, elle choisit des sujets à l'abbaye du Chambon, une de ses filiations, située près de Marvéjols.

(1) Vairon., manusc. communiqué.

qui furent acceptés et l'on fit construire le couvent sur l'emplacement même qu'occupe aujourd'hui l'hôtel de la sous-préfecture.

Ce couvent, une fois établi, remplit ses devoirs à la plus grande satisfaction de la ville et son personnel devint même nombreux. Malgré cela, en 1754, il fût sur le point d'être changé et réuni au couvent des Ursulines de Mende. Mais la ville de Marvejols se voyant menacée de perdre un établissement qui lui était si utile et si nécessaire pour l'éducation de ses enfants, s'y opposa de tout son pouvoir et fit prendre en conséquence, la délibération suivante que nous reproduisons ici, dans toute sa teneur :

« Du 6 août 1753, par devant M^e Pierre de Michel Duroc, chevalier, seigneur du Roc, Rrion, etc., conseiller du roy, maire, président.

« Assemblés en conseil général, convoqué au son de la cloche, dans l'hôtel de ville de Marvejols, en la manière accoutumée, M. Lafont, Girar, Roanet, consuls.

« M. Duroc, maire a dit qu'il a esté informé qu'on avait affiché un placard à la porte de l'église paroissiale de la ville et à celle du couvent des religieuses de Saint-Benoit, à la requête de M. Pierre Velay, promoteur de l'officialité de l'évêché de Mende, avec assignation à toutes personnes connues et inconnues, cumulativement et séparément, aujourd'hui, six de ce mois, par devant M^e de Retz de Frayssinet, vicaire général et official, commissaire à ce député qui s'est transporté dans cette ville.

« La dicte assignation tendante aux fins de s'opposer et dire leurs raisons sur l'extinction du dict couvent de Saint-Benoit et sa réunion au couvent des dames Ursulines de la ville de Mende et en conséquence de différentes

ordonnances rendues par Mgr l'évêque de Mende ou par M. de Frayssinet official, ainsi qu'il est plus amplement contenu aux dicts placards ; qu'ayant esté averty du contenu de la dicte affiche, il a cru devoir en informer la communauté et en conséquence convoquer une assemblée générale pour délibérer ce qu'il appartiendra et savoir sy la communauté doit consentyr à l'extinction de ce couvent ou représenter à quy il appartiendra les raisons qu'elle a de s'y opposer.

« Surquoy l'assemblée informée de ce dessus et vrayement affligée de la perte dont elle est menacée et dont elle sent et prévoit toutes les conséquences a délibéré de s'y opposer à l'extinction de ce monastère, en ce quy dépend d'elle et avec tout le respect qu'elle doit aux ordres supérieurs que les motifs d'opposition de la communauté à cette extinction sont des plus justes et sont fondés sur le bien public et sur les intérêts de la religion, attendu que l'on s'est aperçu que depuis la révocation de l'édit de Nantes, les dames religieuses quy ont successivement composé ce monastère se sont appliquées avec un effet merveilleux à élever dans la religion catholique, apostolique et romaine les filles des nouveaux couverts de ceste ville et qu'on a vu avec satisfaction les heureux succès de leurs soins y ayant même actuellement dans ce monastère des religieuses quy sont la conquête de leurs travaux. Que d'ailleurs les dames quy ont composé ceste maison et quy l'habitent actuellement sont d'une vertu sans reproche et ont édifié et édifient en toute occasion la communauté, en sorte qu'on leur confie avec une pleine assurance l'éducation des filles des meilleures maisons de ceste ville, qu'on serait obligé, sans ce secours, d'envoyer dans des couvens éloignés, à gros frais, sans avoir

la satisfaction de voir par soy mesme sy elles prennent une bonne éducation, mais que bien de personnes n'étant pas en état de faire ceste despace, aura dans la suite la douleur de voir bien de filles de maisons peu commodes, sans éducation, et peu instruites de leur religion.

« La ville de Marvéjols est une des principales villes du Gévaudan, le centre de son commerce, connu dans tout le royaume, et la seule où yl y ait des protestans ; ville royale, relevant immédiatement de la couronne et quy, de tout temps, en récompense de sa fidélité et du sang qu'elle a versé pour le soutien de la couronne a esté favorisée par nos roys d'une protection particulière et de plusieurs privilèges considérables.

« Que ce monastère fondé depuis plus d'un demi siècle, n'est nullement à charge de la communauté et peut vivre de ses revenus, lorsqu'ils seront bien administrés, mais yl y ait, au contraire, qu'utile au public et nécessaire au soutien de la religion. Qu'un motif aussy puissant sur l'esprit du roy et de nos seigneurs de la commission, dépositaire de son autorité dans ceste partie, est au contraire, capable de les déterminer et augmenter les revenus de ce monastère des dépouilles de quelque autre, mais utile au bien public et au soutien de la religion ou du moins de le laisser subsister en l'état.

« Et afin que les représentation respectueuses de la communauté, puissent parvenir à nos seigneurs de la commission, la présente délibération sera signifiée demain à M. Velay et en sa personne à M. Retz de Frayssinet, commissaire à ce député, pour estre annexé à son procès-verbal à la requête de M. Giral, second consul, quy fera son compte et demeurera le dépositaire de l'original

de l'exploit de signification de la présente délibération.

— (Suivent les signatures) » (1)

Cette réclamation produisit son effet ; le couvent fût conservé et a existé jusqu'à la Révolution de 89, qui, après l'avoir pillé, en chassa les religieuses et vendit son édifice et ses dépendances comme bien national.

Pénitens blancs.

La confrérie des Pénitents blancs de Marvejols se compose d'hommes et de femmes laïques qui ne vivent point en communauté, mais qui se réunissent tous les dimanches et festes pour célébrer les offices dans une église particulière. C'est une espèce d'association mutuelle qui a pour but : *la gloire de Dieu, le salut des âmes et le soulagement du prochain* et dont la devise est : *Piété, charité, miséricorde*.

L'institution de cette confrérie à Marvejols, remonte à l'année 1675, époque où, sur la demande de M. Pierre Amouroux, chanoine de l'église collégiale ; Gervais Olier, avocat ; Ignace de Vidal, sieur de Viole, avocat ; Pierre Charamore, docteur en médecine ; Guillaume Saumade, bachelier ez droits, notaire royal et Maurice Chastanier, M^e Chirurgien, tous habitants de Marvejols ; le pape Clément X l'institua par une Bulle datée des ides de mai 1675 et qui fut fulminée le 11 octobre suivant par ordre de Mgr de Serrony, évêque de Mende, et dont l'extrait est ci-après :

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Marvejols.

« Clemens, episcopus, servus servorum Dei, etc.... »

« In Ecclesiâ seu Capellâ oppidi Marologii, Mimatensis diocesis, pia et devota utriusque sexus Christi fidelium confraternitas pœnitentium Alborum, sub invocatione Sanctissimi Sacramenti, ad Dei omnipotentis laudem et animarum salutem, proximique subventionem canonice... erecta, cujus dilecti filii confratres quam plurimâ charitatis, pietatis ac misericordiæ opera exercere intendunt, nos cupientes, ut ipsi, ac pro tempore exeuntes, dicta confraternitatis confratres in hujus modi piorum operum exercitio conforcentur, ac magis, ad ea exercenda, nec non alii Christi fideles ad dictam confraternitatem de cœtero ingredienti per amplius incitentur; ac Ecclesiâ seu Capellâ hujus modi, in debitâ veneratione habeatur, et ab ipsis Christi fidelibus congruis frequentetur honoribus, illi quæ eo libentius ad ecclesiâ seu Capellâ hujus modi devotionis causâ confluant quo ex hoc dono cœlestis gratiæ uberius conspexerint se esse relectos, apostolicâ auctoritate, (indulgentiam) tenore præsentium perpetuo concedimus et elargimur. »

Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu; etc....

Ayant appris que dans l'église ou chapelle de la ville de Marvejols, diocèse de Mende, il y a une pieuse et dévote confrérie de tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, érigée ou à ériger et établir des Pénitents blancs, sous l'invocation du Très-Saint Sacrement, pour pouvoir canoniquement se prêter à la plus grande gloire de Dieu tout puissant, au salut des âmes et au secours du prochain, dans laquelle les dits confrères sont en usage et ont l'intention d'exercer les plus grandes œuvres de pitié. Désirant que les confrères de la dite confrérie présents et futurs soient de plus en plus entretenus dans cet exercice de bonnes œuvres ainsi que les autres frères en Jésus-Christ qui entreront dans la dite confrérie et que cette église ou chapelle soit regardée avec vénération et que par ces mêmes fidèles en Jésus-Christ soit fréquentée convenablement, qu'ils puissent se porter en plus grand nombre dans cette église ou chapelle.

Par ces motifs de dévotion, dès qu'ils verront qu'ils y sont plus amplement aidés par ce don de grâces célestes, de notre autorité apostolique accordons à perpétuité, (indulgences).

Cette institution une fois fondée ainsi, on s'empresse d'en composer le personnel et d'en dresser les statuts. Une chose manquait : c'était une église particulière. Or comme cette confrérie n'avait pas les moyens d'en faire construire une, le chapitre collégial de Marvejols lui permet, à titre provisoire, d'assister aux exercices religieux dans la tribune qui se trouve en face de la chaire et au-dessous du clocher de l'église collégiale de Notre-Dame de la Carce.

Cela se pratiqua ainsi jusqu'en 1749 époque où le comte César de Grolée, seigneur de Peyre, etc. s'étant

fait nommer recteur de cette confrérie, lui donna un immeuble, situé dans l'intérieur de la ville, afin de le faire réparer et l'approprier pour une église ou chapelle à leur usage, ainsi qu'il résulte de l'acte suivant :

« L'an 1719 et le 26 du mois d'avril, avant midy, régnant très chrétien prince Louis par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, par devant moy notaire royal et témoins bas nommés, fût présent haut et puissant seigneur Messire César de Grolée Virvile, comte de Peyre, de Montbreton, baron de Tholet, seigneur de Labaume, etc., etc.

« Lequel scachant que par la bulle de N. S. P. le Pape Clément X, des ides de may 1675, sa sainteté auroit permis l'establissement d'une confrérie ou congrégations de Pénitens blancs dans la dicte ville de Marvéjols, laquelle bulle fût fulminée par M. Chevalier, pour lors vicaire général et official du seigneur, évêque de Mende, (1) et dans ce temps en ceste ville se trouvant habitée, en partie, par des gens qui faisaient profession de la religion prétendue réformée, la bulle fût sans exécution et les fidèles tant anciens que nouveaux catholiques, ayant eu le désir de faire le dict establissement de ceste confrérie quy est érigée sous le nom et invocation du *très saint sacrement de l'autel*, auroit présenté une requeste à M. de Baglion, à présent seigneur et évesque de Mende, sur laquelle il auroit permis l'exécution de la bulle, par son ordonnance du 7 mars dernier et la bénédiction de Dieu s'étant répandue, il y a eu dans ceste ville, sainte quinzaine de Pasques, plus de cent quarante personnes quy se sont faictes recepvoir dans la dicte confrairie.

(1) Mgr Hyacinthe de Serroni.

« Laquelle n'ayant point d'église pour y faire ses exercices et le dict seigneur comte de Peyre, ayant été nommé recteur de la confrairie, de son bon gré, il a donné de par ce contract, donne perpétuellement et à jamais à la confrairie des Pénitens blancs du dict Marvéjols, par donation entre vifs et à jamais irrévocable à M^e Hiérôme Aldebert, procureur du roy en la cour royale du dict Marvéjols, présent et en sa qualité de syndic de la confrairie, acceptant et très-humblement remerciant le dict seigneur comte de Peyre, l'ancien chasteau ruiné que la maison de Peyre avoit dans l'enclos du dict Marvéjols et au quarteron du Théron dans toute sa contenance quy se confronte des deux côtés avec la muraille de la ville, du côté de la porte du Théron avec une maison des hoirs de Pierre Coste (maison Dugrenot et George) ; d'autre côté avec la rue allant de la dicte porte à la fontaine de Chanelles, anciennement la dicte rue appelée de Peyre, aujourd'hui des Carmes, et enfin avec une ruelle allant de la dicte rue à la muraille de la dicte ville, pour y édifier une église ou chapelle pour la dicte confrairie, chœur pour les confrères, basse-cour et décharge (1) et enfin pour en jouyr ainsi et de la manière que le dict seigneur est en droit d'en jouyr et à commencer de ce jour et à l'avenir à leur plaisir et volonté et ce, néanmoins, sous les clauses et réserves suivantes :

« La première que le dict seigneur comte de Peyre se réserva le droit de fondateur et que ses armes seront mises dessus la grande porte d'entrée, avec l'inscription au-dessous de son nom et de ses qualités au bas et le titre de fondateur.

(1) Ancien couvent des Carmes.

« La deuxième que la dicte chapelle, une fois faite, il y sera dit à perpétuité une messe de morts pour le repos de l'âme du dict seigneur comte de Peyre et de sa famille, une fois l'an et à pareil jour que le dict seigneur sera décédé ; avant laquelle messe les confrères diront l'office des morts et moyennant ce le dict seigneur s'est démi du dict ancien château ruiné que les parties ont dit être de valeur de quatre cents livres et pour ce dessus observer, elles ont obligé et stipulé que leurs biens yceux seront soumis aux seigneurs de toutes cours.

« Fait et passé au dict Marvéjols, dans l'hôtel du dict seigneur, en présence de MM. Jean Benoist Thédénat, blanchisseur, et Estienne Rouveyrolles, fils, marchand, habitans du dict Marvéjols soussignés avec le dict seigneur comte de Peyre, Aldebert, syndic et moy Antoine Baud, notaire royal.... » (Suivent les signatures.) (1)

Grâce à cette générosité, les Pénitens blancs firent construire leur église. Ils en jouirent jusqu'à la Révolution de 89 qui les déposséda et vendit cette église comme bien national. (2) Enfin jusqu'en 1824, époque où ils prirent possession de leur église actuelle, pour la première fois, et qu'ils acquirent plus tard, définitivement, ils firent leurs exercices d'abord à l'église des Augustins et enfin à celle de l'hospice par permission spéciale et toujours dans le provisoire. Depuis cette époque, ils n'ont point été troublés dans la jouissance de leur église actuelle qui est devenue leur propriété particulière, moyennant la somme de deux mille francs.

Le chef principal de cette confrairie se nomme Prieur ;

(1) Archives des Pénitents.

(2) Aujourd'hui Hôtel-de-Ville.

il a, sous lui, des recteurs, un infirmier et un trésorier. Les confrères de l'un et de l'autre sexe sont reçus après un noviciat préalable. Ils se réunissent ordinairement tous les dimanches et festes et extraordinairement toutes les fois qu'ils sont convoqués. Ils sont vêtus d'un simple habit de toile blanche, qu'ils revêtent dans les cérémonies et offices du dimanche, avec capuchon de même, battant sur le devant jusqu'à la ceinture et percé de deux trous à la hauteur des yeux, et le tout couvrant entièrement l'habit séculier et serré à la ceinture avec un cordon blanc ayant deux glands au bout. Leur église est ouverte au public tous les jours et se fait remarquer par la simplicité et la propreté de son intérieur.

L'église actuelle des Pénitents blancs est située dans la rue Fontaine-Nouvelle qu'elle longe en grande partie (1). C'est la même que possédaient, avant la Révolution de 89, les religieux Dominicains et qu'ils avaient fait construire en 1705. Elle possède un clocher de forme carrée, à la flèche pointue, situé à droite de l'abside sur la sacristie, qui mesure 25 mètres et qui possède une assez belle cloche pour la réglementation des offices.

Elle n'est pas monumentale ; son extérieur pas plus que son intérieur n'ont rien de remarquable. On y remarque cependant les stalles en bois qui ornent le chœur, quelques tableaux et un petit orgue à manivelle placé à la tribune qui, sous le rapport des sons et de l'harmonie, laisse beaucoup à désirer et mériterait d'être remplacé depuis longtemps.

Elle a une abside à cinq pans, et trois chapelles simplement ornées, une à droite et les deux autres à gauche

(1) Autrefois Bise-Donne.

de la nef. Son entrée principale est du côté latéral qui fait face à la rue Fontaine-Nouvelle ; elle donne sur un petit parvis complanté d'arbres d'agrément dont une grille en fer et un portail de même défendent l'accès et lui servent d'ornement.

Son orientation est du couchant à l'Orient et mesure intérieurement 28 mètres de longueur sur 15 mètres de largeur. Quoique simple dans ses ornements, elle n'en est pas moins régulière, propre et plus que suffisante à sa destination. (1)

Enfin elle sert, en même temps, aux religieuses du Bon-Pasteur qui y possèdent une chapelle, située du côté gauche, dont l'accès leur est réservé exclusivement et à laquelle elles communiquent de leur couvent au moyen d'une porte pratiquée à cet effet.

Parmi les cérémonies religieuses que la confrérie des Pénitents blancs est dans l'usage de faire publiquement, tous les ans, la plus remarquable et la plus imposante est, sans contredit, la procession qui a lieu le Jeudi-Saint aux flambeaux.

Ce jour-là, les Pénitents des deux sexes, préalablement convoqués, se réunissent dans leur église et, au crépuscule de la nuit, sur un signal donné, ils en sortent, deux par deux, revêtus de leurs habits et des insignes religieux.

(1) On y remarque encore un bel autel en marbre gris blave avec tous ses accessoires qui sert de maître-autel et qui est placé dans le chœur à la mode romaine.

En outre des cérémonies qui sont obligatoires aux Pénitents, ces derniers sur convocation expresse, assistent aux obsèques des individus étrangers à leur confrérie moyennant une rétribution qui est déterminée par les statuts. Quant à celle des congréganistes, les obsèques se font gratuitement et aux frais de la confrérie.

Chacun d'eux est porteur d'un fallot ou lanterne allumé emmanché au bout d'un bâton et vitré de stères grossièrement peints représentant des épisodes de la Passion de N. S. J.-C.

Au milieu de la haie qu'ils forment, défile un groupe dont l'attitude est digne et imposante. Il se compose de deux pénitents, dont l'un représente J.-C. marchant pieds nus vers le Calvaire, revêtu du manteau d'écarlate traditionnel, courbé sous le poids de la croix, chargé de chaînes, et entouré de soldats qui portent des armes et divers instruments de supplice, tels que couronne d'épines, éponge, marteau, clous, échelle, etc., etc. et l'autre Simon le Cyrénéen qui le suit pas à pas et qui l'aide à porter sa croix.

Enfin quatre pénitentes qui précèdent ce groupe et portent le tableau représentant sainte Véronique avec son voile.

Ainsi affublés et disposés en deux rangs, les pénitents se dirigent processionnellement d'abord vers l'église de Notre-Dame-de-la-Carce suivis de leur prier ou aumônier et en parcourant successivement la Fontaine-Nouvelle, le boulevard Saint-Dominique et celui de l'église.

La visite de cette église, qui dure environ un quart-d'heure, étant terminée, la procession continue dans le même ordre en suivant le boulevard du Collège ; puis obliquant à droite elle visite l'église du couvent de la Visitation, elle entre de là dans la ville par la rue des Augustins, visite l'église qui s'y trouve, suit après les rues des Carmes et du Théron et débouche dans la Grand'-Place d'où après s'y être développée respectueusement en plusieurs colonnes et assisté au crucifiement simulé de J.-C. elle en sort par la rue Daurade puis oblique dans la

rue de l'hôpital, visite sa chapelle et suivant le boulevard de l'Hôpital, va visiter la chapelle des Frères et rentre enfin par la porte du Soubeyran après avoir suivi le boulevard Saint-Dominique une seconde fois.

Cette cérémonie, aussi belle que touchante, s'accomplit tous les ans avec ordre, recueillement et solennité et est d'un effet magique, difficile à décrire, surtout quand la nuit est obscure et que le temps est calme et beau.

XII. — MALADRERIE.

En outre des établissements de charité et de bienfaisance que nous avons déjà fait connaître, la ville de Marvejols en possédait encore un autre non moins intéressant ni moins utile qu'on appelait indifféremment *Maladrerie*, *Malandière*, *Léproserie*.

C'était un espèce d'hôpital, un asile de la misère la plus affreuse dont la construction réunissait à la simplicité l'isolement et la commodité d'un oratoire pour prier en commun. C'est là que chacun des malheureux habitants de la ville ou des environs qui était atteint d'une hideuse maladie qu'on appelait la *lèpre* était soigné, nourri et blanchi jusqu'à leur mort ou jusqu'à ce que leur guérison fut complète, aux frais de l'établissement. (1)

(1) Cette affreuse et rebutante maladie, inconnue jusqu'ici et qui pendant plusieurs siècles a affligé l'Europe entière, fut apportée de l'Orient durant les guerres des Croisades.

Pendant longtemps on a cru que la lèpre provenait d'une maladie des porcs appelée *ladrerie*. Pour la prévenir, on institua des officiers qu'on appela d'abord *Langueyeurs* et qui décidaient seuls si ces animaux pouvaient être, ou non, livrés à la consommation après avoir, au préalable,

Cet établissement était situé non loin du bel immeuble de Pineton et au-dessus du chemin public qui va au Grenier, dans un pré appartenant aujourd'hui à M. d'Espinassoux, qui porte encore le nom de l'Hôpital et qui se trouve compris entre ce chemin, la route nationale de Paris à Perpignan et enfin le chemin qui descend de cette route à Pineton.

Bien qu'on ne puisse préciser l'époque certaine de sa fondation, on peut cependant avancer qu'elle remonte à une époque plus ou moins antérieure à la fin du XII^e siècle, puisque en 1143 on trouve que certaines donations lui furent faites par plusieurs personnes charitables du pays entr'autres : Jean Pelamoure, Joseph Grimaud et Jeanne Miot sa femme, oncles et neveu, du bourg de Marvejols qui lui donnèrent à perpétuité une rente de 8 setiers de blé et de douze deniers argent, à la seule obligation que le vendredi de chaque semaine les lépreux prieraient en commun dans leur oratoire à trois heures du soir, à leur intention, leur vie durant et pour le repos de leur âme après leur mort. Qu'enfin ce legs reviendrait aux hospices

visité la langue. Dans le cas où la ladrerie était reconnue, ces officiers marquaient ces animaux à une oreille et ne pouvaient être vendus. Mais par la suite cette prévention n'ayant pas prévalu, le Parlement de Toulouse, en 1667, permit la vente des porcs ladres dans certains endroits des villes désignées par les consuls. Plus tard les Langasyeux furent remplacés par deux visiteurs, vendeurs de porcs. (1)

Enfin en 1708 ces derniers furent à leur tour remplacés par des inspecteurs contrôleurs de porcs qui avaient sous leurs ordres des officiers subalternes. Ils ont existé en beaucoup de localités jusqu'à la Révolution de 89.

(1) Encyclopédie.

qui existeraient lors de son extinction, le cas échéant. (1)

Cet asile paraît être le premier de ce genre qui ait été fondé à Marvejols. Comme sa destination faisait, à juste titre, craindre pour le voisinage de la ville, on jugea à propos de l'éloigner et, après une mûre délibération, on choisit à ce sujet le pré dont nous avons parlé déjà, non-seulement à cause de son éloignement de la ville, mais encore de sa situation au Nord et non loin de la rivière de la Colagne. (2)

On ignore en quoi consistait cette maladrerie. On sait qu'elle possédait quelques immeubles dont les revenus joints aux rentes ou aux legs qui lui étaient faits très-souvent, suffisaient à son entretien. Ces biens étaient administrés par les consuls de la ville comme nous l'apprend une ordonnance du roi Philippe V en date du 16 août 1321, où il est dit entr'autres choses « *que le roi entend que les biens de toutes les maladreries soient administrés et gouvernés avec droit d'institution et de destitution par ceux auxquels l'administration de ces biens appartenait auparavant, c'est-à-dire par les consuls.* » (3)

Ces malheureux avaient une position très-pénible ; ils étaient bannis et repoussés de partout, obligés de se réfugier à la campagne, sur les chemins et de n'implorer la charité publique que munis d'une cliquette en bois pour prévenir de leur présence et en même temps du danger que leur contact ou leur approche pourrait occasionner. Il leur était défendu de boire et de puiser d'eau aux fontaines publiques. Néanmoins, ils transgressaient

(1) Acte reçu à Mende, par Recoly, not. public.

(2) Elle coulait à peu de distance au-dessous.

(3) Nayral. Notice historique sur l'hôpital de Saint-Affrique.

quelquefois cet ordre sévère et à ce sujet la tradition locale raconte qu'un soir pendant la nuit deux de ces malheureux ayant été surpris venant de boire d'une fontaine furent pris et relégués, en punition de leur faute, dans un cachot obscur où ils ne tardèrent pas de perdre la vue et de mourir d'inanition et d'autres mauvais traitements.

Cette maison était isolée et située en plein air. Les malades y étaient soignés par des personnes diverses des deux sexes. Leur nombre variait selon l'intensité de la maladie.

Malgré leur maladie dégoûtante et contagieuse, les lépreux ne laissaient pas de se marier entr'eux et de convoler même en secondes noces, même à de grandes distances ceux qui étaient bien loin d'être de nature à faire cesser cette maladie mais, au contraire, à la faire progresser. Bien avant 1678 cet hôpital n'existait plus, puisqu'il est dit dans un acte de reconnaissance et d'hommage fait à Sa Majesté le roi Louis XIV par les habitants de la ville de Marvejols que le domaine royal s'étendait aux divers confronts qui y sont désignés, entr'autres *au champ appartenant anciennement à M. Jean de Laurent sieur de Pejas, conseiller du roi, etc., autrefois l'ancienne commanderie.* (1)

Aujourd'hui il ne reste de cet ancien asile de la misère que son emplacement qui nous révèle encore de bien tristes souvenirs.

(1) Veiron.

XIII. — PALAIS DE JUSTICE.

Parmi les édifices modernes que l'on remarque à Marvejols, le nouveau palais de justice est, sans contredit, celui qui y figure au premier rang. Situé sur l'avenue de la route nationale de Paris à Perpignan ; il s'élève au bout de la place du Soubeyran et pour ainsi dire aux portes de la ville du côté Nord. Son site est assez agréable et, en même temps, très-susceptible d'embellissements. Déjà une belle et longue allée d'arbres nouvellement plantés y conduit en droite ligne de la promenade publique appelée l'*Esplanade*, et est déjà d'un bel effet, surtout dans la saison d'été.

Bien qu'assise sur une épaisse couche de béton, sa construction est, néanmoins, solide et bien conservée. Son architecture est assez élégante et assez régulière. Il fût commencé en 1838 et terminé en 1841.

La pose de la première pierre eût lieu solennellement et suivant les formalités d'usage pendant l'année 1859, en présence de M. Fleury, préfet de la Lozère, accompagné de M. Boissonnade, sous-préfet de Marvejols ; de M. d'Espinassoux, président du tribunal, des divers membres du parquet et du barreau d'alors ; de M. Vidal, maire, et d'autres notabilités de la ville, etc., etc.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir produire, ici, le procès-verbal qui dût être dressé à cette époque parce que, très-probablement, il nous aurait fait connaître d'autres détails que nous ignorons et qui auraient pu contenter notre curiosité et celle de la postérité.

C'est dans ce vaste édifice que l'intègre Thémis, la balance à la main, se plaît à rendre la justice et à

travailler, tous les jours, à conserver et à consolider l'édifice moral de la société dont elle est la gardienne fidèle (1). Sa disposition intérieure, quoique très-propre, laisse, néanmoins, beaucoup à désirer, surtout sous le rapport de la commodité et du service.

Comme il s'agit, ici, d'un monument public qui doit passer, sans doute, à la postérité, nous pensons que, ne serait-ce que pour satisfaire la curiosité générale et surtout celle des monographes qui est presque toujours sur ce point exigeante, il ne sera pas inutile de faire connaître, avec son historique, les noms des entrepreneurs ou des principaux ouvriers qui ont coopéré à son édification, ainsi que la carrière qui a fourni la pierre et enfin quel est le prix de son adjudication.

Après que les plans furent approuvés et que toutes les formalités furent remplies, l'adjudication de la construction de cet édifice s'ouvrit en 1837 et demeura aux soumissionnaires ci-après, savoir : Au sieur Roux, menuisier à Chanac, la partie de la menuiserie et des ferrures ; au sieur Doumeau, de Florac, la bâtisse ou maçonnerie, moyennant le prix total de 100,000 francs. Ces deux entrepreneurs, après avoir préparé les matériaux nécessaires, commencèrent son édification l'année suivante et la terminèrent dans un délai de trois ans, sous la direction de M. Lenoir, délégué de M. Malay, architecte de Clermont, qui avait fourni les plans.

La pierre fût extraite d'une belle et abondante carrière, qui existe encore près de Palhers, sur la route de Marvejols à Mende, par Chanac. La position de cette carrière

(1) Avant, la justice se rendait dans une des salles de la sous-préfecture actuelle.

favorisa beaucoup son exploitation ainsi que le transport des matériaux dont elle diminua considérablement le prix.

Quelques années plus tard, par suite d'un vice de construction reconnu, des réparations furent jugées nécessaires et opportunes. Un étage de plus lui fût donné et enfin, en 1856, la façade fut entièrement modifiée et simplifiée en l'état où elle se trouve actuellement. Les six belles colonnes rondes en pierre de taille qui ornaient le devant et formaient un beau péristyle à l'instar de celui du palais de justice de Mende, furent abattues et supprimées pour toujours, ainsi que le magnifique balcon qu'elles soutenaient et d'où on jouissait d'un beau point de vue.

Ces dernières modifications, qui ne lui furent nullement avantageuses, tant sous le rapport du style que de l'agrément, eurent lieu conformément aux plans qui furent fournis par M. Appert, architecte de Mende, et données à exécuter à deux intervalles différentes pour la somme totale de 36,000 francs, aux entrepreneurs suivants : Villaret (Jean-Jacques), maître-maçon ; Hugonet (Auguste), menuisier, et Caplat aîné, plâtrier, tous domiciliés à Marvejols.

Tel est cet édifice qui, malgré sa défectuosité, ne laisse pas d'avoir un certain cachet et où, tous les jours, la justice est rendue à chacun : *Suum cuique*.

XIV. — MAISON D'ARRÊT.

Naturellement l'historique de la maison d'arrêt doit trouver ici sa place. Cet édifice, à l'architecture à la fois simple et imposante s'élève, isolée, près de l'Esplanade.

au quartier du Barry. Il se compose d'un bâtiment carré à deux étages, renfermé dans une enceinte de hautes murailles crépies au mortier entièrement. On y pénètre par un grand et solide portail grillé en fer qui sert de communication extérieure et auquel on a accès au moyen d'un petit pont en pierre qu'on a jeté sur un béal d'eau qui passe sur le devant de la façade principale et vis-à-vis le portail.

Cet édifice est agréablement situé et commodément disposé à l'intérieur pour le service des malheureux qu'il renferme. Il est tenu très-proprement et quoique un peu humide il est, néanmoins, bien aéré et très-sain. Il a été construit sur une épaisse couche de béton.

La pose de la première pierre eût lieu solennellement le 20 octobre 1824, ainsi qu'on le voit dans le procès-verbal suivant qui fût dressé à cette époque :

« Feliciter auspicante regnum,	« Gratet, vice comite, du Bouchage
« Carolo decimo cognomine	« Marologienſi, ſub præfecto,
« Dilectiſſimo	« Et Antonio, Paulo, Auguſtino,
« Carceris iſtius ſtructi,	« Lombard de la Colombèche,
« Publicis ſumptibus,	« Ordinis regii et militaris, S ^u Lu-
« Primam poſuit lapidem,	dovici.
« Thomas Bluget de Valdenuit,	« Equito torquato,
« Honorificæ legionis, eques tor-	« Urbis Marologienſi majore
quatus,	« et pluribus aliis.
« Lozerianæ partitionis præfectus	« Anno D. M. CCC. XXIV,
« Adſtantibus.	« Die XX menſis octobris. (1)
« Ludovico, Franciſco, Guſtavo de	

(1) *Traduction.* — Cette prison a été construite aux frais du public sous les heureux auspices du règne chéri de Charles dixième de nom. La première pierre a été posée le 20 octobre 1824, étaient présents : Thomas Bluget de Valdenuit, chevalier de la légion d'honneur, préfet du département de la Lozère ; Louis-François-Gustave de Gratet, vicomte du Bouchage, sous-préfet de Marvejols et Antoine-Paul-Augustin Lombard de la Colombèche, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et plusieurs autres et la majorité de la ville de Marvejols. Année D. M. CCC. XXIV et le 20 du mois d'octobre.

L'original dont il vient d'être parlé fut renfermé dans une bouteille avec plusieurs pièces d'argent et de monnaie de l'époque et déposées dans la pierre angulaire Nord et du côté de la façade intérieure.

L'adjudication de cet édifice eût lieu dans les formes ordinaires et demeura aux entrepreneurs désignés ci-après, savoir : Vigies, Placide et Rouvière Jean, de Marvejols, qui élevèrent cet édifice sous la direction et d'après les plans fournis par un architecte de Mende dont nous ignorons le nom.

Les beaux matériaux dont il se compose proviennent d'une abondante carrière située dans une gorge profonde au-dessous de Colagnet et près de Marvejols.

Avant qu'il fût achevé, les prisonniers étaient depuis longtemps enfermés dans les anciennes prisons situées dans la rue Droite et dans une dépendance de l'ancienne maison consulaire qui fût construite en 1597, aujourd'hui maison Portal. Mais ces prisons ayant été reconnues trop humides, on jugea à propos de les abandonner à cause du peu de salubrité qu'elles offraient pour la santé des malheureux qu'on obligeait d'y séjourner.

Tel est ce simple monument qui, comme l'indique sa destination, est bien loin de regorger de gaîté et de plaisir et qui a donné asile aux malheureux que leur conduite fait repousser par la société et séquestrer en attendant que l'impitoyable Thémis se soit prononcé sur leur sort.

XV. — LES JUIFS A MARVEJOLS.

Que les juifs, dans le temps, aient habité la ville de Marvejols et qu'ils s'y soient livrés au négoce et au prêt d'argent et de denrées avec usure, rien n'est plus certain. Nous trouvons, dans les annales historiques, qu'ils y étaient très-nombreux du XII^e au XIV^e siècle et qu'ils y étaient encore nombreux en 1522, malgré l'arrêt de bannissement rendu par le roi Philippe-le-Bel qui en 1306 les obligeait d'évacuer non-seulement la ville de Marvejols mais toute la France.

Le quartier de la ville où ils étaient principalement relégués et où ils se trouvaient en plus grand nombre à cause de leur position sociale, était le quartier qui se nomme encore la *Jusiterie* ou *Juiverie*.

C'est là que se trouvait, d'après une relation qui nous a été communiquée, leur temple ou synagogue dont nous avons extrait la description suivante. (1)

L'entrée de ce temple en était marquée par une façade décorée des emblèmes de la loi, du chandelier traditionnel à sept branches et de deux colonnes du temple de Salomon. A l'intérieur était une nef que douze colonnes séparaient des bas côtés et qui servaient de supports à des tribunes latérales ou galeries. Au centre de la voûte était suspendue une belle et grande lanterne ; au-dessus était le chœur en contre-haut de plusieurs marches très-douces. L'enceinte du temple, de forme elliptique, ren-

(1) Manuscrit, communiqué.

fermait des bancs, un pupitre, un énorme candélabre placé au-devant et six gros chandeliers sur les côtés.

Le sanctuaire était marqué par une arcade à plein cintre, présentant sur sa face le *Décatalogue* gravé sur des tablettes, à la voûte figuraient des nuages ainsi que les tables de la loi de Moïse.

Dans ce sanctuaire on voyait une arche très-belle et de grandeur moyenne dans laquelle étaient déposés : le Pentateuque, les lois, les livres et les autres objets sacrés de la religion juive.

Enfin, cet espèce de tabernacle dont le socle était orné du nom des douze tribus était voilé par une belle et riche draperie.

Tel était le temple des juifs de Marvejols qui imitait en petit ceux des villes plus considérables. C'est là qu'ils se réunissaient et qu'ils célébraient en commun leur culte avec la forme et le cérémonial ordinaire.

Il n'en reste aucun vestige depuis longtemps. On ignore l'endroit fixe qu'il occupait. On sait seulement qu'il était situé dans la rue de la *Jusiterie*. On suppose qu'il occupait la cour de derrière la maison Villaret.

Parmi les noms des juifs qui ont habité la ville de Marvejols figurent sur divers papiers ceux de Dieulosol. David, Isaac, Manassé, Boos, marchands; Lévi, cor-donnier; Salomon, coutelier; Abraham, médecin; Ruth, tailleur; Jacob, menuisier, etc., etc.

Ce peuple, malheureux se plaisait, à ce qu'il paraît, à Marvejols et en général dans tout le Gévaudan et surtout dans la partie Ouest, parce qu'ils y trouvaient une retraite assurée et des faveurs qui lui étaient refusées ailleurs.

Enfin ce peuple par suite du bannissement auquel il avait été condamné, fut obligé de quitter Marvejols et

d'abandonner pour toujours leurs biens meubles et immeubles à la cupidité royale de ce temps et d'aller végéter ailleurs.

Ces malheureux n'étaient pas seulement persécutés ; ils étaient encore obligés de subir des actes très-humiliants et très-vexans , entr'autres : celui d'aller chaque dimanche à l'église entendre le sermon assis sur une escabelle chacun à son tour ; porter sur leur habit une rosace ou cocarde de couleur différente de celle de leurs habits afin de mieux être reconnus, etc.

Nous croyons ces exemples plus que suffisants pour donner une idée de la condition et de l'état malheureux où ce peuple se trouvait vis-à-vis la société à une époque plus ignorante mais moins tolérante que la nôtre.

XVI. — HÔTEL DES MONNAIES DE MARVEJOLS.

En parcourant la rue Daurade et arrivés aux trois quarts de sa longueur on voit, du côté gauche en partant de la place nationale, une porte dont le fronton, richement sculpté, frappe la vue par son architecture ancienne et élégante. D'après la chronique locale ce serait la porte d'entrée principale de l'ancien hôtel des monnaies de Marvejols. (1)

Cet hôtel fût établi en 1384 par le roi Charles VI pour dédommager les pays du Gévaudan, du Velay et du Vivarais, des pertes et des dommages qu'ils avaient

(1) Aujourd'hui maison Salançon.

épuisés par suite des guerres anglo-Françaises et parce que « ces pays avoient grant quantité de matières d'or et d'argent pour faire monnoye. » (1)

Cet hôtel royal des monnaies travaillait indifféremment les matières d'or et d'argent et se pourvoyait, en général, aux mines de Montmirat, de Saint Sixte, de la Vayssière, de Vallongue, d'Isparnac, de Saint-Léger-de-Peyre, etc. Ces diverses mines étaient exploitées avec soin ; elles étaient assez abondantes et n'ont cessé, pour la plupart, d'être exploitées que vers la fin du XVII^e siècle. A mesure que les matières étaient extraites des mines, elles étaient transportées, encore à l'état brut, à dos de mulets, dans l'hôtel pour y subir d'abord le *lavage* et ensuite les opérations nécessaires. (2)

Ce devait être vraiment bien intéressant de voir presque toutes les semaines un grand nombre de mulets richement harnachés décharger les sacs pleins de minerais qu'ils portaient et ne les voir admettre qu'après un contrôle sévère exercé sur eux en entrant par les employés, à ce préposés, et en présence du directeur ou délégué du roi.

Ces minerais, une fois acceptés, étaient soumis à plusieurs opérations préalables, puis transformés en lingots et enfin en pièces de monnaie, selon leur nature, qui avait cours dans tout le royaume. Un délégué du roi en avait la surveillance et la direction. Nulle pièce de monnaie ne sortait de l'hôtel qu'après un contrôle sévère et une autorisation toute spéciale de ce délégué.

La fabrication de la monnaie avait lieu au marteau

(1) Prouzet, hist. du Gévaudan.

(2) Les chars n'existaient pas à cette époque, du moins n'étaient pas mis en usage.

et non au balancier par une raison toute simple, c'est que ce dernier n'était pas encore inventé et que ce n'est que depuis la fin du XVI^e siècle qu'on en fait usage.

Une garde ou factionnaire lui était donnée enfin nuit et jour avec défense de laisser entrer personne sans permission et surtout d'emporter des matières tant en lingots qu'en monnaie fabriquée sous les peines les plus sévères.

Malgré cela, il paraît que des infractions avaient lieu quelquefois et, à ce sujet, la chronique locale nous raconte qu'en 1401 un des ouvriers employés à la fabrication ayant un jour été surpris en sortant de l'hôtel emportant cinq pièces d'argent fût emprisonné et quelques jours après pendu impitoyablement aux fourches patibulaires, conformément aux ordres du roi, pour servir d'exemple à quiconque oserait l'imiter. (1)

Cet hôtel des monnaies dépendait exclusivement du roi qui s'en était approprié le monopole et que pour cette raison on appelait *royal*. Il produisait une somme très-considérable qui, en se répandant annuellement dans le pays et au dehors, était pour lui une source de bien-être. Au-dessous étaient les ateliers et au-dessus le logement du directeur.

A peu de chose près, il occupait tout l'espace qui sert d'assiette à la maison Salençon. Il existait encore au XV^e siècle, époque où il fût aboli par le roi Charles VII en même temps que ceux du Puy, de Figeac, etc., par suite d'une mesure générale qui ne laissa subsister en Province que ceux de Montpellier et de Toulouse.

Maintenant quel était le type de la monnaie royale qui

(1) Ces fourches patibulaires étaient situées sur le plateau de Lashamp, au nord de la ville et en face de l'ancienne route du Puy.

sortait de cet hôtel ? C'est ce qu'il nous a été impossible d'établir malgré nos recherches à ce sujet. Ce qu'on sait, c'est qu'elle avait cours dans tout le royaume et surtout dans le pays, concurremment, avec celle qu'on appelait : *Melgorium* (1) et celle que fesaient battre les évêques de Mende, comte du Gévaudan. Enfin que l'institution de cet hôtel remonte au commencement du règne du roi Charles VI et qu'il n'a existé qu'environ quarante ans.

Tel a été cet hôtel royal des monnaies sur lequel si nous nous sommes un peu trop étendu, c'est à cause de l'intérêt qu'il a offert au pays malgré sa courte existence et des souvenirs historiques qui s'y rattachent, pour la ville de Marvejols surtout, qui se plaît à revendiquer avec orgueil la faveur insigne de l'avoir possédé et d'avoir été en cela privilégiée sur d'autres villes qui, à ce qu'il paraît, lui ont brigué vainement cet honneur.

XVII. — BIOGRAPHIE.

Sans doute la biographie Marvéjolaïse devrait trouver ici sa place. On sera même étonné de la trouver si peu nombreuse ; mais cet étonnement cessera dès que l'on aura remarqué que la ville de Marvejols est, et a toujours été commerciale et industrielle et qu'entichée de ce goût, pour ainsi dire exclusif, sa population n'a presque pas produit des illustrations, surtout sous le rapport scientifique et littéraire.

(1) Ainsi nommée du château de Melgnel où elle était frappée. Il existait encore la monnaie du Puy, de Vienne en Dauphiné, etc.

Parmi les hommes remarquables, natifs de la ville de Marvejols, qui nous sont connus, nous citerons :

1° M. Blanquet du Cayla (Armand-Simon-Marie), marin distingué, qui contribua puissamment à la prise d'Oneille et de Malte et qui prit part à la bataille d'Aboukir en 1798 en qualité de contre-amiral. Fait vice-amiral honoraire par le roi Louis XVIII, il se retira à Versailles, où il mourut en 1826 ;

2° Adhémar (Guillaume), célèbre troubadour qui vivait au XII^e siècle. Il était fils d'un gentilhomme pauvre et sut, par ses talents, s'élever à la dignité de chevalier. On trouve dans le manuscrit de Sainte Palaye, qui est à la bibliothèque de l'Arsenal de Paris, dix-neuf pièces de cet ancien troubadour émérite que l'on y conserve avec soin ;

3° Daudé (Pierre), auteur de la traduction des réflexions de Thomas Gordon, sur Tacite et de la vie de Michel Cervantés, mort en Angleterre en 1754.

Enfin plusieurs personnages honorables que nous nous dispenserons de nommer de peur de blesser leur modestie et que la ville de Marvejols revendique, comme ses enfants, avec bonheur et fierté !!!

L. DENISY,

Membre des Sociétés académiques de l'Aveyron et de la Lozère.



LES ANCIENS PÈLERINS

DU GÉVAUDAN.

Dès que l'Eglise eut la liberté d'exercer publiquement son culte, de nombreux fidèles allèrent, pleins et foi et d'amour, visiter les saints lieux, témoins de la vie, des souffrances et de la mort du Sauveur des hommes.

La route de la Palestine fut de bonne heure fréquentée par les chrétiens des Gaules, et, dès le iv^e siècle, parut, pour leur servir de guide, un itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

Les pèlerinages lointains n'étaient pas sans difficulté ni sans mérite. Il fallait pour les entreprendre une foi bien vive et bien robuste. La légende des Sept Dormans, attribuée à saint Grégoire de Tours nous dit qu'ils visitèrent à Rome le tombeau des apôtres, de là se rendirent à Jérusalem pour y vénérer le sépulcre et la Croix du Rédempteur, puis revinrent par le lieu où est le tombeau de saint Jacques, sans doute par l'Espagne. Ce voyage dura cinq ans. Les pèlerins ne se nourrèrent que de pain, d'eau et de végétaux crus.

On voyait dans ces temps reculés des personnes qui passaient leur vie à fréquenter de ville en ville et de pays en pays les différents sanctuaires vénérés.

Avant d'entrer dans l'église, but de leur voyage, les pèlerins se prosternaient à terre et en baisaient le seuil. De là vient l'expression *Limina Apostolorum*, par laquelle on désigne le pèlerinage de Rome.

Le diocèse de Mende dut fournir lui aussi ses pèlerins; toutefois la première mention certaine d'un pèlerinage entrepris par un Gévaudanais ne remonte qu'aux dernières années du x^e siècle. Ce fut en 998 qu'un seigneur du pays, le vicomte Etienne, se rendit à Rome avec son épouse Angelmode pour prier devant l'autel de l'apôtre saint Pierre. A leur retour, ils fondèrent le monastère de Langogne, qui, dans la suite, donna naissance à la ville de ce nom.

En 1070, un autre enfant de nos montagnes entreprend le même voyage, tombe malade à Forcalquier, revêt l'habit de saint Benoit et lègue à l'abbaye de Saint-Victor, de Marseille, un domaine qu'il possédait dans la paroisse de Fraissinet-de-Lozère.

Les xi^e et xii^e siècles sont l'époque la plus florissante, on pourrait dire l'âge d'or des pèlerinages. L'histoire fait mention, en 1064, d'un voyage en Palestine de 7,000 pèlerins armés, prélude des grandes croisades.

Les lieux saints étaient au pouvoir des infidèles, la guerre sainte est solennellement proclamée. La France marche à la tête de ce grand mouvement qui dura près de deux siècles. Dans une de ces expéditions lointaines, le comte Raimond de Saint-Gilles, emmène, dit-on, à lui seul 100,000 pèlerins. Sous sa bannière se placèrent ceux du Gévaudan. Aldebert, leur évêque, leur en donna l'exemple. Un autre prélat de l'église de Mende, Guillaume de Peyre, visite la

Terre-Sainte en 1219. A son retour, il fit couvrir le grand-autel de son église cathédrale d'une table d'argent.

C'est dans l'intérêt des pèlerins que prirent naissance divers ordres militaires et religieux devenus célèbres. Tels furent les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connus plus tard sous le nom de chevaliers de Malte. Tels encore les chevaliers du Temple. L'Espagne eut ceux de Saint-Jacques-des-Épées pour résister aux Maures qui troublaient la dévotion des pèlerins de Compostelle. L'Italie donna les religieux de Saint-Jacques du Haut-Pas, dont l'institut fut de faciliter aux pèlerins les passages des rivières en jetant eux-mêmes des bacs et des ponts pour cet usage.

Nombreux étaient aussi sur le sol de la France les hôpitaux fondés pour recevoir ces dévots voyageurs. Dans les premières années du XII^e siècle, l'Aubrac vit s'élever au milieu de ses forêts et de ses neiges un de ces pieux asiles. Un illustre pèlerin que l'on dit être un comte de Flandre, accompagné de plusieurs gentilshommes, se rendait en dévotion à Saint-Jacques en Galice. Ils suivaient la grande voie romaine qui reliait la Gaule à l'Espagne. Assailli par une troupe de brigands, Adalard fit vœu, s'il échappait au danger, de fonder, au lieu même où il se trouvait, un hôpital pour recevoir les pèlerins. Un combat acharné s'engage ; les brigands sont exterminés. Telle fut l'origine de la célèbre maison d'Aubrac, sur les limites du Gévaudan. Les chevaliers du Temple, ceux de Saint-Jean de Jérusalem eurent dans ce diocèse des établissements presque au berceau de l'ordre.

Partout, mais principalement dans les villes maritimes, croisés et pèlerins trouvaient bienveillance et protection. De minutieux règlements de police protégeaient leurs intérêts. Les armateurs et les capitaines de navire contractaient des obligations envers ces hommes qu'entouraient tant de témoignages de sympathie populaire. Tout ce qui concernait l'embarquement était l'objet de la vigilance municipale, et les statuts allaient jusqu'à marquer les places que les pèlerins devaient occuper sur les vaisseaux, visités par des inspecteurs qui s'assuraient s'ils étaient en état d'entreprendre leur voyage.

Les pèlerinages étaient quelquefois imposés comme une pénitence, et toujours considérés comme très-méritoires. Nous trouvons dans plusieurs testaments du moyen-âge l'obligation en faveur de l'héritier d'envoyer un pèlerin en Terre-Sainte pour le rachat des péchés du testateur.

Les sanctuaires les plus fréquentés par les fidèles du diocèse de Mende étaient Rome et Lorette, Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne ; Notre-Dame du Puy, en Velai ; Saint-Claude, en Bourgogne ; Saint-Antoine de Vienne, en Dauphiné, et à Arles, en Provence ; Saint-Privat et Notre-Dame-de-Quézac, en Gévaudan.

Au ^{xiv}^e siècle, un noble enfant d'Isphagnac, Raimond Grégoire, qui vécut 120 ans, visita le tombeau des Saints apôtres. Il mourut le 7 octobrs 1357 ; l'inscription gothique gravée sur la dalle tumulaire, mentionne avec son âge son pèlerinage dans la ville de Rome.

VISITAVIT LIMINA ROMÆ BEATORUM APOSTORUM
PETRI ET PAULI.

Un ecclésiastique de Mende, l'abbé Mauras, visita plusieurs fois la capitale du monde chrétien. « Le 17 mars 1583, dit-il, je suis desparti de Mende pour aller à Rome et à Notre-Dame de Lorette. Le 23 mars suis desparti de Lyon, en France, pour aller à Rome et suis arrivé dans la dicte cisté le 18 avril et de la dicte cisté en revenant, suis arrivé le 9 juillet. » Le dévot pèlerin avait mis trois mois et demi pour accomplir son voyage.

Dix ans après, le même ecclésiastique visita le tombeau de Saint-Jacques en Espagne. Parti de Mende le 3 février 1593, il fut de retour le 30 mai suivant.

Il existe dans nos archives départementales divers testaments faits par des fidèles à la veille d'entreprendre leur pèlerinage qu'ils mettaient sous la protection de Dieu et de la Vierge Marie. Etienne Péli-sier, tisserand de Mende, se rend en dévotion, en 1446, à Saint-Jacques de Compostelle ; d'autres habitants de la même ville partent en 1472 pour Saint-Claude en Bourgogne. Saint-Antoine, à Arles et à Vienne, reçoit aussi la visite de quelques fidèles Gévaudanais. Mais le concours paraît avoir été plus nombreux au sanctuaire de Notre-Dame du Puy. Pendant la peste de 1472 la ville de Mende offrit la somme de 4 livres 10 sous pour un vœu fait à ce sanctuaire, ainsi qu'à celui de Saint-Antoine de Vienne, « Afin que Dieu, Nostra-Dama et Monsieur Sant-Anthoni préserveon la dicha villa et los habitants daquela

impedemia. » En 1513, Notre-Dame du Mont-Anis eut la visite d'un illustre pèlerin. Jacques d'Apcher, chevalier de l'ordre du Roi, baron d'Apcher et de la Gorce, vicomte de Vazeilles, etc., attribuant la conservation de ses jours à la puissante protection de Notre-Dame du Puy, fut lui rendre ses actions de grâce et laissa un *ex voto* de reconnaissance et de gratitude.

Parmi les sanctuaires du diocèse de Mende, les plus fréquentés sont, sans contredit, la grotte de Saint-Privat et l'église de Notre-Dame de Quézac. S'il faut s'en rapporter à une tradition bien ancienne de l'église de Mende, la grotte du Mont-Mimat aurait, dès les premiers siècles de l'Eglise, joui d'une grande célébrité et reçu la visite d'une illustre pèlerine, l'impératrice Hélène, mère du grand Constantin. Quoi qu'il en soit, des documents moins incertains nous apprennent que le tombeau du saint apôtre du Gévaudan était, dès le *vi^e* siècle, en grande vénération.

Au moyen-âge, Notre-Dame de Quézac était fréquentée par un grand concours de pèlerins, et c'est pour leur en rendre l'abord plus facile que fut jeté sur le Tarn ce magnifique pont que l'on admire encore aujourd'hui.

L'histoire de ces deux anciens sanctuaires lozériens ne manquerait pas d'intérêt. Puissions-nous voir bientôt un historien dévoué entreprendre et accomplir cette tâche.

Ferd. ANDRÉ.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Nota. — Les procès-verbaux des séances de la Société, insérés à la partie agricole, contiennent quelques documents ayant trait à l'histoire ou à l'archéologie et qui n'ont pas été reproduits dans la deuxième partie. Le lecteur les trouvera facilement en se reportant à la table de cette première partie, aux mots : DONS, ARCHÉOLOGIE.

GÉOLOGIE. — Recherches sur le lias de la région de Marvejols, page.....	5
HISTOIRE. — Notice historique sur la ville de Marvejols,	57
MARVEJOLS. — Notice historique sur cette ville,.....	57
— Recherches sur le lias de la région de Marvejols.....	5
PÈLERINAGES. — Notice sur les anciens pèlerins du Gévaudan.....	279







